BIBLIOTHÈQUE STENDHALIENNE
(Appendice aux *Œuvres complètes*)

PAUL ARBELET

LA JEUNESSE
DE
STENDHAL

★

GRENOBLE 1783-1799

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION
5, Quai Malaquais, VIe
1919

437
A74
919
.1
MRS

BIBLIOTHÈQUE STENDHALIENNE

Appendice aux *Œuvres complètes*

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

de

PAUL ARBELET et ÉDOUARD CHAMPION

DU MÊME AUTEUR

Soirées du Stendhal-Club, deuxième série (en collaboration avec Casimir Stryienski), *Mercure de France*, 1 vol. in-12.

Journal d'Italie, de Stendhal, 5e édition, Calmann-Lévy, 1 vol. in-12.

L'Histoire de la Peinture en Italie et les plagiats de Stendhal, Calmann-Lévy, 1 vol. in-8o.

En préparation :

La vie amoureuse et philosophique d'Henri Beyle : 1802-1806.

BIBLIOTHÈQUE STENDHALIENNE

LA JEUNESSE

DE

STENDHAL

★

Il a été tiré de cet ouvrage :

Dix exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 1 à 10.

Vingt-cinq exemplaires sur papier des manufactures impériales du Japon, numérotés de 11 à 35.

Cent exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 36 à 135.

Onze cents exemplaires sur papier vélin pur fil des Papeteries Lafuma de Voiron, numérotés de 136 à 1235.

Exemplaire N°

REPRODUCTION INTERDITE

PAUL ARBELET

LA JEUNESSE

DE

STENDHAL

★

GRENOBLE 1783-1799

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION
5, Quai Malaquais, VIe
1919

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lajeunessedeste01arbe

AVANT-PROPOS

Ce livre était sur le point de paraître, les premières feuilles s'en imprimaient déjà, en juillet 1914. La guerre en aura retardé de cinq ans la naissance.

Stendhal, par bonheur, est de ceux qui peuvent attendre ; il ne vieillit plus.

Peut-être même ce contemporain passionné d'Arcole et de Marengo, ce jeune rêveur de gloire, nous semblera-t-il aujourd'hui plus près de nous que jadis. Les années de guerre que nous avons vécues, en exerçant rudement nos âmes aux émotions et à la volonté, les auront à quelques égards rapprochées de ce cœur ardent et dur, qui n'était point un cœur de vaincu. « Je n'aime pas, disait-il au lendemain de Waterloo, les plats Français d'aujourd'hui. » Il les aimait tels qu'il les espérait un jour.

Et voilà pourquoi il me plaît d'inscrire, sur le livre de sa jeunesse, l'année de notre victoire.

14 *février* 1919.

PRÉFACE

« J'écris des *considérations* sur des événements bien petits, mais qui, précisément à cause de leur taille microscopique, ont besoin d'être contés très distinctement. Quelle patience il vous faudra, ô mon lecteur ! »

(*Henri Brulard*, I, 25.)

Tout un livre était-il nécessaire pour raconter les vingt premières années de Stendhal ? Je me le suis demandé quelquefois. Mais il me semblait trouver d'avance la réponse en cette phrase d'*Henri Brulard* : « Ce tableau des révolutions d'un cœur ferait un gros volume in-8°, avant d'arriver à Milan. »

J'ai donc essayé d'écrire, avec une minutieuse exactitude, l'histoire de ce cœur d'enfant.

La formation d'une âme aussi complexe, aussi mêlée et subtilement contradictoire que celle de Stendhal m'a semblé le plus intéressant des problèmes moraux. Pour le résoudre, aurait-il suffi de quelques résumés synthétiques et de quelques tableaux en raccourci ? Je ne l'ai pas cru, mais, tout au contraire, que l'analyse la plus patiente pouvait seule démêler, au fil des jours, l'écheveau embrouillé des atavismes, du tempérament, et des influences innombrables.

En étudiant, d'année en année, l'épanouissement de cette sensibilité et les progrès de cet esprit, je n'ai donc

pas voulu négliger les petits faits et les nuances. Y aurait-il de bonnes raisons pour que le critique ne traitât point l'écrivain dont il fait l'histoire comme le romancier traite son héros ? Ne peut-il lui appliquer aussi les méthodes les plus précises d'une psychologie qui s'efforce de suivre dans ses menues vicissitudes et de peindre dans son détail toute une vie ? J'ai pensé qu'un personnage réel, s'il devient Stendhal, vaut bien la même attention lente et curieuse qu'un personnage imaginaire. Et j'ai tenté d'écrire le roman vrai d'Henri Beyle.

*
* *

Un pareil roman serait en plusieurs tomes. On ne trouvera ici que le premier. L'existence de Beyle fut si variée qu'il convient d'en raconter séparément les phases diverses et les capricieux avatars. L'enfant morose de Grenoble, l'allègre et mélancolique dragon de Milan, le jeune philosophe de Paris, acharné à ses livres, et chimérique amant de Mélanie Guilbert, l'intendant de la Grande-Armée, froid conquérant des belles, et juge dédaigneux de ses compagnons d'armes, le mélomane de la Scala, berné par la Pietragrua, et douloureusement soumis à l'altière Métilde, et puis le romancier de la rue Richelieu, discret ami de la Pasta, le consul ennuyé de Cività-Vecchia, regrettant à Rome le pavé des boulevards, fonctionnaire victime des bureaux, et persécuté par son commis, tandis qu'en ses heures vides il écrit la *Chartreuse de Parme*, — au premier regard, tous ces chapitres d'une même vie ne sembleraient-ils pas plutôt les romans disparates de personnages contradictoires ?

Et pourtant ce ne sont là que déguisements successifs d'une âme étrangement semblable à elle-même, au cours d'une longue existence bigarrée. L'originalité tenace et précoce de Beyle se révèle pleinement dès son enfance, ou, si l'on veut, il garde jusqu'au bout des puérilités profondes. S'il est donc nécessaire de raconter sa vie par morceaux, le récit de sa jeunesse suffira pour nous le donner déjà tout entier.

Peut-être cette précocité et cette permanence se retrouveraient-elles, si on les connaissait bien, dans tous les hommes, mais elles sont chez Beyle plus particulièrement frappantes. Tout ce qu'il y a d'essentiel dans le cœur du vieux Stendhal et dans son esprit apparaît déjà nettement, chez l'adolescent raisonneur et sensible de la place Grenette.

Sans être précisément une âme simple, Henri Beyle est un esprit simpliste. Il n'a pas beaucoup d'idées ; il s'en tient, invinciblement, à celles qu'il a tout d'abord découvertes. Son intelligence oscille autour de quelques points fixes, qui le retiennent seuls, et hors desquels il n'a point de curiosité. Il l'a dit lui-même : « Par instinct, ma vie morale s'est passée à considérer attentivement cinq ou six idées principales, et à tâcher de voir la vérité sur elles [1]. » Il ne faut d'ailleurs s'exagérer ni l'originalité ni la profondeur de ces idées. L'ignorance seule de ses critiques leur a permis de lui attribuer quelques découvertes, qui étaient dans le domaine public au moment où il a commencé de réfléchir. Parmi le patrimoine intellectuel du XVIIIe siècle, il a su faire son choix. Les quelques théories qu'il a prises à l'abbé Dubos, à Montesquieu, à Helvétius, et aux idéologues, il leur a imprimé une forme vive et nouvelle, et c'est grâce à lui qu'elles ont survécu. Mais enfin il ne fut guère inventif. Et le beylisme même n'est point une philosophie, mais bien plutôt une attitude, ou un système pratique et personnel de vie. Les idées de Beyle ne valent donc ni par l'invention, ni par la complexité, la richesse ou l'étendue. Mais elles ont pourtant un mérite aussi rare peut-être, leur triomphante lucidité, leur rigueur aiguë, — idées lapidaires, si l'on peut dire, et qui doivent leur étrange séduction à cette clarté sèche, précise et brève [2].

1. *H. Br.*, I, 26. Une tête ainsi faite rapproche singulièrement Beyle des classiques.

2. On sait que M. Faguet, cherchant un jour le paradoxe le plus spirituel à lancer contre Stendhal, trouva cette boutade : « Stendhal n'était pas intelligent... Il était absolument incapable d'avoir une idée générale. » (*Revue Bleue* du 21 novembre 1891.)

Me sera-t-il permis de demander à M. Faguet comment des hommes aussi

C'est que, en vivant avec ce petit nombre d'idées, toujours les mêmes, en les reprenant, les retouchant d'une main infatigable, Beyle les a aussi améliorées ; cet éternel rabâchage lui a permis de consolider et d'affiner sans cesse l'édifice étroit de sa pensée. Autant ses livres sont hâtivement composés, entassés pêle-mêle, et peu revus, improvisations accumulées d'un écrivain trop fécond, autant, dans cette œuvre prolixe, la pensée reste sobre, et d'une pauvreté qui tout au moins la sauve du vague ou de la confusion.

Ces idées simples, limitées, peu nombreuses, justement parce qu'elles sont ainsi, Beyle a pu les entrevoir dès son enfance ou sa jeunesse ; écolier studieux et grave, idéologue à quinze ans, il cherche dès lors la réponse aux quelques problèmes qui le préoccuperont toute sa vie ; à vingt ans, le mode de sa pensée est déjà fixé, on voit poindre ou se préciser ses théories familières ; Stendhal n'aura désormais rien de tout à fait nouveau à nous dire.

Si la pensée de Beyle est, comme un théorème de géométrie, satisfaisante seulement dans ses bornes étroites, et moins personnelle qu'il ne paraît, sa sensibilité est rare et exquise. A vrai dire la plupart de ses critiques ne s'en sont point aperçus, et quelques-uns s'obstinent encore à ne voir en lui qu'une âme sèche. Henri Beyle fut une âme tendre, éternellement dupe de son imagination et de son cœur. Mais, comme il habilla de formules nettes et de raisonnements froids ses émotions les plus passionnées, sa sensibilité fut généralement méconnue. Il n'importe. Elle se révèle assez à tous ceux qui ont longuement vécu dans son intimité, et qui seuls devraient avoir le droit de parler de lui, à ces *happy few* pour lesquels il a écrit, en leur demandant, non pas une supériorité intellectuelle et philosophique, mais seulement une sensibilité assez délicate pour comprendre sympathiquement la sienne [1].

différents que Taine, Nietzsche, Paul Bourget et Maurice Barrès ont pu admirer dans Stendhal les qualités tout justement qu'il dénie à ce « niais », ainsi qu'il le nomme ailleurs ?

1. « Je cours la chance d'être lu en 1900 par les âmes que j'aime, les madame Roland, les Mélanie Guilbert, les... » (*H. Br.*, I, 9.)

Ce n'est point à l'âge mûr, est-il besoin de le prouver, que Stendhal apprit à sentir. Il commença, ainsi que tous les hommes, par souffrir et par jouir avant de raisonner. Et, plus que beaucoup d'hommes, il fut un enfant sensible jusqu'aux plus morbides émois, et passionné jusqu'à la folie. Il passera ensuite sa vie entière à lutter, par d'inutiles raisonnements et des théories un peu ridicules, contre une tendresse de cœur et un feu d'imagination qui feront encore de lui, à la veille de sa mort, la dupe misérable d'amoureuses illusions.

Cette sensibilité, primordiale comme chez tous les hommes, et plus durable qu'il n'est d'usage, son adolescence nous la révèle donc toute entière. Il a déjà connu, à vingt ans, à peu près tous les aspects et toutes les intensités d'une passion, qui ne variera plus ensuite que par le caractère de ses objets. Mais, si les maîtresses de Beyle lui réservent bien des expériences nouvelles, son cœur ne changera guère, et nous le connaissons.

Si j'avais réussi à peindre, dans ses grands traits comme dans ses nuances, le jeunesse d'Henri Beyle, à Grenoble et à Milan, je croirais donc bien avoir fait, non pas sans doute une étude complète de l'homme et de son œuvre, mais un portrait en quelque façon achevé du personnage, avec tout ce qu'il y avait d'essentiel dans son esprit et dans son cœur, plus encore dans son cœur que dans son esprit [1].

*
* *

Ce portrait de jeunesse, je l'aurais voulu vivant. Je n'ai donc pas dessiné une effigie solitaire ; j'ai tâché de

1. Au cours de l'article remarquable que M. Paul Bourget écrivait sur la *Vie d'Henri Brulard* au moment de son apparition (*Figaro* du 21 août 1890), il notait précisément que dans ce récit de jeunesse l'homme tout entier apparaît déjà : « Cette confession, disait-il, est capitale. Elle permet de déterminer avec une rare exactitude la formation d'un certain nombre des idées et des façons de sentir propres à Beyle. On peut même dire, après avoir lu *Henri Brulard*, que depuis sa dix-huitième année, il n'a rien acquis, sinon plus d'ampleur de ses tendances premières. » Je ne saurais trouver meilleure justification de l'étude que j'entreprends ici.

mettre autour de Beyle l'animation du monde où il a vécu, et de retrouver en peignant ses traits les mille reflets que les hommes et les choses y ont fait passer tour à tour.

Il est vrai qu'au premier aspect Beyle semble ne tenir à rien ni à personne. On se plaît à voir en lui un paradoxe saugrenu, isolé dans son temps, incompris de ses contemporains, mystérieux et génial. Mais sa piquante originalité n'est peut-être que la combinaison réussie d'éléments connus.

Placé au croisement de deux races, il porte en lui leur hérédité contradictoire. Les Gagnon, des Provençaux, lui lèguent leur imagination, leur fine culture, leur curiosité capricieuse. Mais les Beyle, purs Dauphinois, lui donnent leur âme tenace, terre-à-terre, minutieuse et sèche. Aussi ce dilettante, ce cosmopolite au cœur léger, se révélera-t-il comme le plus âpre des observateurs et le plus réaliste des romanciers.

Une éducation singulière vient favoriser l'œuvre de la nature. La mort de sa mère livre cet enfant tendre et voluptueux à un père revêche et à la plus acariâtre des tantes. Tous deux aigrissent Beyle et dépravent sa sensibilité. Il devient haineux avec passion ; une solitude ardente lui forme un cœur violent et un esprit libre.

Mais l'influence d'un aïeul bel esprit vient atténuer l'excessive tension d'une pareille discipline. Henri Gagnon forme son petit-fils au culte des lettres. Beyle y console ses tristesses puériles dans la vision d'un monde plein d'enchantements, qui pour jamais égare ses désirs loin des possibilités vulgaires ; séduit par les romanciers et les poètes, il rêve en même temps de devenir leur émule, et découvre à dix ans sa vocation.

L'établissement de l'Ecole centrale fait à l'heure convenable sortir Beyle de sa famille. Parmi des maîtres philosophes, il est initié à l'idéologie. Il y prend une méthode d'observation et d'analyse qu'il appliquera plus tard successivement à tous les sujets, mais qui sera pour lui surtout l'instrument fin, précis, incomparable du psychologue.

Ecolier philosophe et mathématicien, Henri Beyle ne néglige pourtant ni l'amour ni la volupté. Ils viennent à propos corriger une éducation trop cérébrale. Grenoble, ville de plaisirs et d'intrigues, et Romain Gagnon, le don Juan de Grenoble, favorisent chez Beyle cette inclination nécessaire. L'amour lui apparaît sous la figure d'une actrice d'opérettes, et, pour la volupté, il se contente d'y rêver, en lisant des contes polissons.

Beyle échappe donc de toutes parts à l'influence familiale. Il achève de se libérer en devenant un révolutionnaire et un incrédule.

Une réaction contre les principes paternels avait été la première cause du goût de Beyle pour la Révolution. Le spectacle de la rue, les fêtes républicaines et le défilé des soldats, achèvent de le séduire. Par l'héroïsme surtout, la Révolution conquiert son imagination et son cœur.

Jacobin et philosophe, Beyle devenait mûr pour l'impiété. Une éducation très religieuse, la dévotion de son père et de sa tante, les sermons de l'abbé Raillanne, l'avaient de bonne heure préparé à l'anticléricalisme, qui le mène insensiblement à l'athéisme.

Ainsi se forme Beyle pendant les dix-sept années de sa vie dauphinoise, sous l'influence continuelle et diverse des êtres et des choses. Et la nature elle-même vient ajouter son empreinte à tant d'empreintes superposées et confondues. Les montagnes de sa terre natale enveloppent d'images romantiques cette ardente adolescence.

Avec le siècle finissant, Beyle quitte sa patrie pour faire la conquête de Paris. Il n'y trouve ni la maîtresse ni la gloire qu'il y venait chercher, mais l'efficace protection de cousins tout puissants : Pierre Daru, son bienfaiteur et sa victime, Martial, son meilleur maître en galanterie.

Ils l'emmènent en Italie, et lui révèlent ainsi sa destinée. A Milan Beyle découvre le bonheur, sans l'y avoir cherché. Après quelques semaines d'émerveillement, la solitude le rend mélancolique, et la mélancolie lui fait faire une brève sottise, dont il gardera toute son existence le souvenir.

Mais deux trouvailles essentielles effacent aux yeux de Beyle heur et malheur : Angela Pietragrua, dont il devient pour quinze ans l'amoureux et la dupe ; — la musique de la Scala, qui fait de lui un mélomane, pour jamais.

Au lendemain de Marengo, Beyle veut tâter de la gloire. Mais il arrive après la bataille. Selon toute apparence, en dépit de ses affirmations, et contrairement au témoignage de ses historiens, Henri Beyle n'a même pas réussi à faire, pendant huit jours, la médiocre campagne du Mincio. Et il a sans doute inventé après coup un héroïsme imaginaire. Aide de camp inutile, lieutenant de dragons dégoûté de son métier et de ses camarades, Beyle quitte l'armée d'Italie. En moins de deux ans il a épuisé les espérances d'une première vocation, achevé une première vie, et il retourne à Paris pour en commencer une seconde.

Mais qui ne voit que cette première vie, — et l'éducation de Grenoble, et la brève expérience de Paris, et les deux années pleines et brûlantes d'Italie, — n'est point du tout le développement rectiligne et simple d'une personnalité qui tire d'elle-même tout ce qu'elle devient? Loin de grandir isolé des hommes et des choses, et suivant la loi profonde de son génie, Beyle subit sans cesse l'influence du dehors. Qu'il réagisse ou qu'il cède, il n'importe, puisqu'il ne reste jamais ni impassible ni intact. Le caractère de Beyle ne se comprend donc que si l'on fait intime connaissance avec tous les siens, qui tous l'ont modifié et se retrouvent en lui ; il ne se comprend que si l'on regarde à loisir les paysages qui se sont insinués dans son cerveau, les villes où il a vécu, les hommes qu'il a aimés ou détestés passionnément, en un mot, les êtres, les événements, les objets qui à chaque minute ont irrité ou ému cette sensibilité si tendre, cette âme qui n'éprouve rien à demi, et dans laquelle rien ne se perd et rien ne s'efface.

Et voilà pourquoi j'ai essayé moi-même de retrouver, dans leur plus minutieux détail, ces influences mêlées, ces émotions et ces souvenirs, qui peu à peu ont fait Stendhal.

*
* *

Pour connaître Grenoble et les contemporains de Beyle, ses amis, ses maîtres, ses parents mêmes, pour connaître Milan, ses compagnons d'armes, et les Italiens au milieu desquels il a vécu, il ne suffit pas de lire ses œuvres. Les archives, les mémoires, les lettres, et la vision des pays et des choses, nous permettent heureusement de compléter ou de corriger Stendhal. Mais, pour le connaître lui-même, il faut bien en revenir surtout à la *Vie d'Henri Brulard* [1], et résoudre cette question préalable : que vaut cette autobiographie? de quelle manière en faut-il user?

Stendhal écrivit *Henri Brulard* pour lui d'abord, et pour le plaisir qu'il avait à l'écrire ; il l'écrivit ensuite, accessoirement, pour un lointain et problématique lecteur.

L'étude de l'homme lui sembla toujours l'occupation la plus passionnante ; mais, de tous les hommes, le sujet le plus curieux lui parut bien être Henri Beyle. Il passa son existence à se regarder vivre, et trouva dans ce spectacle une satisfaction profonde. La *Vie d'Henri Brulard* n'est qu'un épisode dans cette éternelle contemplation de soi-même. « Je me suis dit : je devrais écrire ma vie, je saurais peut-être enfin, quand cela sera fini,... ce que j'ai été, gai ou triste, homme d'esprit ou sot, homme de courage ou peureux, et enfin au total heureux ou malheureux [2]... »

1. La *Vie de Henri Brulard* a été publiée pour la première fois par C. Stryienski en 1890 (Charpentier, in-16), et rééditée par lui, avec quelques corrections seulement, en 1912 (Emile-Paul). Ces deux éditions sont très fautives et très incomplètes. C'est sur la première que j'avais dû faire d'abord ce travail, mais non sans tirer des manuscrits nombre de fragments inédits.

M. Edouard Champion vient de nous donner enfin le texte complet d'*Henri Brulard*. Il n'est point de stendhalien qui ne doive le louer pour la méthode qu'il a suivie, la seule acceptable, en ne se permettant ni corrections ni coupures. M. Henry Debraye a déchiffré le manuscrit de Beyle avec un scrupule, une patience et une ingéniosité qui sont tout à son honneur.

Cette nouvelle édition m'a fourni bien des passages nouveaux et essentiels, elle m'a permis de corriger souvent le texte de C. Stryienski. C'est à elle que je renvoie partout.

2. *H. Br.*, I, 6.

Pourtant un écrivain n'écrit jamais sans l'arrière-pensée d'être lu. Comme Montaigne composant ses *Essais*, Beyle, préoccupé avant tout de lui-même, prévoit cependant la possibilité d'un lecteur [1]. Mais il pourrait, à la rigueur, s'en passer : « A vrai dire, je ne suis rien moins que sûr d'avoir quelque talent pour me faire lire. Je trouve quelquefois beaucoup de plaisir à écrire, voilà tout [2]. » Et il note à la fin de son manuscrit : « L'idée d'être lu s'évanouit de plus en plus [3]. »

Déjà pareille attitude donne une grande présomption de franchise. Si Beyle éprouve un plaisir personnel et intime quand il fait « à fond son examen de conscience [4] », ne gâterait-il pas son plaisir en se jouant à lui-même une inutile comédie?

Et voilà qui distingue la *Vie d'Henri Brulard* de tant d'autres autobiographies plus célèbres, qui toutes sont faites pour le public, et accommodées à son goût : les *Confidences* de Lamartine, par exemple, les *Mémoires d'Outre-Tombe*, ou même les *Confessions* de Rousseau. Il y a bien des chances pour que Stendhal, préoccupé avant tout de lui-même, nous trompe un peu moins que ces honnêtes gens, trop avides de notre estime.

Pour un lecteur sans préjugé, et qui ne vit pas, comme tel illustre historien de Stendhal, dans la crainte maladive d'être dupe, nulle autobiographie en effet ne donne mieux que celle-ci l'impression d'être un livre de bonne foi. Stendhal y apparaît sans cesse préoccupé de découvrir le vrai, et de l'exprimer avec sa nuance la plus précise et la plus juste : « ... j'écris ceci, sans mentir j'espère, sans me faire illusion, avec plaisir, comme une lettre à un ami. »

1. *H. Br.*, I, 6, 7, 8, 9, 10. Il ajoute cette note marginale : « Droit que j'ai d'écrire ces mémoires : quel être n'aime pas qu'on se souvienne de lui ? » Le soin qu'il a, en des testaments répétés, de léguer son manuscrit à un éditeur, les corrections et les précautions de style, sont autant de preuves que Beyle désire et espère être lu. (*Id.*, *ib.*, XXVI-XXVIII, II, 205, 217, 222.)

2. *Id.*, I, 7. Cf. 8 : « Mes confessions n'existeront... plus trente ans après avoir été imprimées, si les *Je* et les *Moi* assomment trop les lecteurs ; et toute fois j'aurai eu le plaisir de les écrire... »

3. *Id.*, II, 39.

4. *Id.*, I, 8.

— « Je cherche à distraire le charme... des événements... C'est ma seule ressource pour arriver au vrai... » Et ailleurs : « ... je viens d'écrire ces douze pages,... en m'arrêtant de temps en temps pour tâcher de ne pas écrire des choses peu nettes, que je serais obligé d'effacer [1]. » — « Je ne me crois d'autre garant de mérite que de peindre *ressemblante* la nature qui m'apparaît si clairement en de certains moments... Je suis sûr de ma parfaite bonne foi, de mon adoration pour le vrai,... et du plaisir que j'ai à écrire [2]... »

Dira-t-on qu'attester sa bonne foi, c'est justement le propre du menteur? — Encore le menteur n'en parle-t-il point sans cesse. Et l'hypocrisie semblerait bien naïve et bien gauche, qui éveillerait à chaque instant les soupçons du lecteur en lui disant de n'en point avoir. Stendhal n'était pas si sot. Et le plus simple ne serait-il pas de croire, ici du moins, à sa franchise?

Ne se révèle-t-elle pas dans ses scrupules? Tantôt il se corrige lui-même, et remarque : « ... combien ne faut-il pas de précautions pour ne pas mentir ! » Tantôt il prend soin d'indiquer une cause possible d'erreur : « Il me semble que nous entrâmes [dans l'hospice du Grand Saint-Bernard], ou bien les [récits] [3]... qu'on me fit produisirent une image qui, depuis trente-six ans, a pris *la place de la réalité*. — Voilà un danger de mensonge que j'ai aperçu depuis trois mois que je pense à ce véridique journal. — Par exemple, je me figure fort bien la descente. Mais je ne veux pas dissimuler que, cinq ou six ans après, je vis une gravure que je trouvai fort ressemblante ; et mon souvenir *n'est plus* que la gravure [4]. » Enfin il va même

1. Cf. II, 171 : « Il faudra peut-être relire et corriger ce passage, contre mon dessein, de peur de mentir avec artifice comme Jean-Jacques Rousseau. »

2. *H. Br.*, I, 9, 21, 229, 271. « Etre *vrai*, et simplement *vrai*, il n'y a que cela qui tienne », dit-il encore (10).

3. Texte imprimé : *écrits*.

4. *H. Br.*, II, 181 ; cf. 182, 185, 191. Beyle a le souci, bien rare chez ceux qui écrivent leurs mémoires, de distinguer sa propre expérience de ce que lui ont appris les autres : « Mais tout ceci est de l'histoire, dit-il quelque part, à la vérité racontée par des témoins oculaires, mais que je n'ai pas vue. Je ne veux dire à l'avenir... que ce que *j'ai vu* » (I, 63).

jusqu'à se demander s'il est sincère [1], et à discuter sa propre franchise : « ... Si je suis tenté de mentir, ce sera plus tard, quand il s'agira de très grandes fautes, bien postérieures. » Et il prend des précautions, se sachant faillible : « Idée : peut-être en ne corrigeant pas ce premier jet parviendrai-je à ne pas mentir par vanité [2]. »

Sans doute cette crainte même est inquiétante, et l'on en vient à perdre confiance dans une véracité aussi peu sûre d'elle. Mais du moins le voyons-nous éviter un genre de mensonges habituel aux faiseurs de mémoires. La *Vie d'Henri Brulard* présente ce caractère tout à fait original, et peut-être unique : elle est pleine d'incohérence et de trous ; le récit s'interrompt à chaque instant ; maintes fois le détail le plus attendu, le fait essentiel, sont passés sous silence. Le romancier qu'est Stendhal ne serait pas tellement maladroit que de ne pouvoir, s'il le voulait, combler les lacunes de sa mémoire. Mais il ne le veut pas. Au risque d'enlever à sa narration beaucoup d'intérêt, il ne raconte que les choses dont il se souvient. Et comme ses réminiscences, naturellement, sont capricieuses et incomplètes, la *Vie d'Henri Brulard* n'est qu'une autobiographie fragmentaire et décousue. Qu'on me cite un seul journal, un seul mémoire où l'auteur ne semble point garder un souvenir continu et bien lié de tout le passé qu'il raconte [3]. Les lacunes d'*Henri Brulard* sont peut-être la preuve la plus décisive que Stendhal veut être sincère.

1. « Je m'interroge depuis une heure pour savoir si cette scène est bien vraie, réelle... ; mais oui, cela est bien réel... » (I, 140-141). Ou encore : « Il me semble que je me dis... Mais je trouve ce raisonnement bien avancé pour mon âge. » (II, 63.)

2. I, 47 ; II, 223. Et il ne corrigea point en effet.

3. J.-J. Rousseau avoue ingénument sa méthode pour obtenir un résultat aussi parfait : « J'écrivais mes *Confessions*... de mémoire ; cette mémoire me manquait souvent ou ne me fournissait que des souvenirs imparfaits, et j'en remplissais les lacunes par des détails que j'imaginais en supplément de ces souvenirs, mais qui ne leur étaient jamais contraires. J'aimais à m'étendre sur les moments heureux de ma vie, et je les embellissais quelquefois des ornements que de tendres regrets venaient me fournir. Je disais les choses que j'avais oubliées comme il me semblait qu'elles avaient dû être... etc. » (*Les Rêveries du promeneur solitaire*, 4e promenade.) Beyle n'eut jamais à faire un pareil aveu.

Raconte-t-il par exemple une scène de famille, qu'il lui serait bien facile de compléter, il confesse avec candeur : « A côté des images les plus claires, je trouve des *manques* dans ce souvenir, c'est comme une fresque dont de grands morceaux seraient tombés [1]. » — « Je ne sais, dit-il ailleurs, comment moi, si timide, je me rapprochai de M. Gros... La fresque est tombée en cet endroit [2]. » Et, reprenant une fois de plus la même image : « En écrivant ma vie en 1835, j'y fais bien des découvertes... Ce sont de grands morceaux de fresques sur un mur, qui depuis longtemps oubliés apparaissent tout à coup, et à côté de ces morceaux bien conservés sont... de grands espaces où l'on ne voit que les briques du mur... Le crépi sur lequel la fresque était peinte est tombé, et la fresque est à jamais perdue [3]. » Beyle était heureusement un amateur trop délicat de sensations vraies pour restaurer les peintures effacées de sa mémoire. A plusieurs reprises il déclare qu'il ne veut pas « faire du roman [4] ».

Et je crois aussi que Beyle n'a point fait un roman, quand il a écrit sa *Vie d'Henri Brulard*. Sans doute l'accent de la sincérité n'est point une preuve absolue, et la suprême adresse est d'imiter avec candeur les maladresses de la vérité. Mais alors il faudrait admettre que Beyle y réussit à la perfection. Et si l'on se rappelle maintenant qu'il a écrit sa *Vie d'Henri Brulard* au courant de la plume, et avec une rapidité fiévreuse [5], si l'on remarque encore qu'il ne s'est apparemment jamais relu, on ne trouvera plus du tout vraisemblable qu'il ait su jouer avec une si parfaite naïveté, sans défaillance et jusqu'au bout, le rôle délicat d'un homme de bonne foi.

Est-ce à dire que la *Vie d'Henri Brulard* soit un livre parfaitement vrai? Stendhal tout le premier n'en croyait

1. *H. Br.*, I, 140.
2. II, 65. De même, I, 120 : « ... son éloignement [de l'abbé Raillanne] fut pour moi le plus grand événement possible, et je n'en ai pas de souvenir. »
3. *Id.*, 155.
4. II, 157, 183.
5. Le tout fut achevé en quatre mois seulement (fin de novembre 1835 à fin de mars 1836).

rien. Nous l'entendrons à chaque instant se plaindre de sa mémoire ; et il faut avouer qu'il a contre elle de justes griefs. Elle a quelquefois une lucidité, une précision merveilleuses ; après trente ou quarante ans, Beyle retrouve en son souvenir des images si nettes qu'il peut les dessiner dans leurs moindres détails [1]. Mais cette mémoire est fantasque, et souvent elle laisse s'effacer les impressions qui auraient dû la frapper davantage.

Beyle avait observé lui-même les particularités curieuses de cet instrument remarquable, mais incomplet. « Je ne sais, dit-il, la physionomie d'aucun de mes parents et cependant j'ai présents leurs traits jusque dans le plus petit détail. » Par une autre anomalie, Beyle, qui retient la forme et le dessin des choses, avoue pourtant, — et son livre le prouve, — que « pour les faits » il a « toujours eu peu de mémoire. » — « Je n'ai, dit-il, de prétention à la véracité qu'en ce qui touche *mes sentiments* [2]. » Mais il fait ailleurs cette restriction essentielle : « Je n'ai aucune mémoire des époques ou des moments où j'ai senti trop vivement. [3] » Enfin nous savons de reste qu'il n'a point le souvenir des dates, et il tombe à cet égard dans les confusions et les contradictions les plus étranges [4].

En fait, Beyle avait trop d'imagination, et trop de sensibilité, pour que sa mémoire fût bien sûre. Aussi les erreurs d'*Henri Brulard* sont-elles pour la plupart des illusions romanesques. Beyle s'est mis à revivre sa jeunesse dans la solitude de Cività-Vecchia. Peu à peu, mille circonstances effacées reparaissent devant ses yeux. C'est une lente résurrection du passé. Mais, quand on est par métier un littérateur, et qu'on a coutume de vivre

1. J'ai pu maintes fois vérifier moi-même l'exactitude de ses croquis et de ses plans, par exemple pour un logis qu'il n'avait pas dû voir depuis trente ans, et dont il n'a oublié ni un placard ni une porte.

2. *H. Br.*, I, 85, 136.

3. *Id.*, 121.

4. Voir par exemple *H. Br.*, I, 36. — Lui-même remarque : « Peut-être j'avance un peu les choses à mon égard et j'attribue à sept ou huit ans les sentiments que j'eus à neuf ou dix. Il est impossible pour moi de distinguer sur les mêmes choses les sentiments de deux époques antiques » (87). Mais il fait de plus grossières erreurs que ces anachronismes de sentiments.

dans les fictions que l'on crée soi-même, n'est-il pas difficile de reconnaître, parmi ces images qui surgissent au regard, les souvenirs authentiques et les suggestions de la fantaisie, ce qu'on retrouve et ce qu'on trouve [1], l' « hallucination vraie » et celle qui ne correspond à aucune réalité antérieure [2] ? Le mélange entre le rêve et l'histoire est surtout facile quand il ne s'agit pas de faits, mais d'impressions. « Je ne prétends pas peindre les choses en elles-mêmes, écrit Stendhal, mais seulement leur effet sur moi [3]. » Et c'est justement là qu'est le danger.

Beyle, en toute bonne foi, a dû se tromper souvent [4]. Ces « découvertes » qu'il faisait de souvenirs morts depuis trente ou quarante ans [5] ont peut-être été maintes fois d'inconscientes inventions. A étudier de près *Henri Brulard*, il semble en particulier que ces souvenirs, trop sollicités par Beyle, se soient un peu systématisés. Beyle est trop psychologue pour ne pas faire involontairement des « portraits ». De son père, de sa tante, de lui-même, il ne retrouve pas seulement l'image, il la repense et la dessine suivant les lois de son propre génie. Il revoit les héros de son enfance comme il conçoit les personnages de ses romans : fortement caractérisés, logiques et simples.

1. Le voici par exemple qui nous explique les sentiments des siens à l'approche des Russes, en 1799 : les uns ont « une vive joie » ; tel autre, plus prudent, préfère qu'ils ne viennent pas jusqu'à Grenoble. Mais soudain Beyle se reprend, et avoue que tout cela est pure supposition, car il n'a aucun souvenir précis. (*H. Br.*, II, 68.) N'a-t-il pas souvent oublié de se reprendre ? (v. *id.*, *ib.*, 180.)

2. Il semble parfois que l'effort de Beyle pour se souvenir risque de créer justement un souvenir illusoire. « Il me semble, écrit-il quelque part, en y pensant bien, qu'il y eut une victoire de Séraphie... »(*H. Br.*, I, 178).

3. *Id.*, 168. Il dit encore (188) : « Je ne puis pas donner la réalité des faits, je n'en puis présenter que l'*ombre*. » Et ailleurs : « Je ne puis voir la physionomie des choses... Je vois des images, je me souviens des effets sur mon cœur... » (199).

4. Crozet, après avoir avoué à Colomb qu'il avait seulement parcouru *Henri Brulard*, — ce qui restreint la portée de ses critiques, — déclarait y avoir « trouvé quelques erreurs de détails et même des noms oubliés ou pervertis... » Et il ajoutait, en vieillard trop assagi : « Il y a souvent de la rancune et bien des témérités... » (*Comment a vécu Stendhal*, 112). Eh, sans doute ! et heureusement.

5. « Je fais de grandes découvertes sur mon compte en écrivant ces Mémoires. » (*H. Br.*, II, 39 ; cf. 139.) — « En 1835 je découvre la physionomie et le pourquoi des événements » (I, 156).

Ainsi exagère-t-il, du moins on le peut supposer, quelques traits vrais, mais que, par habitude d'artiste, il grossit inconsciemment [1].

Ce n'est donc point là une inexactitude volontaire et formelle. Sans toucher aux faits, Beyle les interprète ; aux actes réels il attribue des motifs, et il ne peut les imaginer que d'après la conception qu'il se forme, à cinquante ans, de ses parents et de lui-même. « Je ne vois la vérité nettement sur la plupart de ces choses qu'en les écrivant, en 1835, tant elles ont été enveloppées jusqu'ici de l'auréole de la jeunesse », écrit-il [2]. Mais est-il sûr qu'en voulant, après un demi siècle, retrouver l'explication des caractères et des événements, il en voie bien « la vérité ? »

Beyle, comme Tacite, est un historien psychologue ; comme Tacite, il est misanthrope ; la tyrannie dont il a souffert le porte lui aussi, en toute sincérité, à noircir ses tyrans. Il les considère comme des coquins ; et, partant de ce principe, il recompose les possibilités qu'il ignore en supposant toujours le pire. Une imagination trop curieuse des causes morales, et un parti-pris involontaire, ont donc sans doute faussé quelque peu la vérité d'*Henri Brulard*.

Sainte-Beuve a finement analysé le principe général d'erreur qui se retrouve, plus ou moins, chez tous ceux qui ont voulu raconter, de trop près et par le menu, leur lointaine enfance ; et l'on peut dire pour Stendhal ce qu'il écrivait de Chateaubriand : « Quant au fond, il se rappelle les faits, mais il semble avoir oublié quelque peu les impressions, ou du moins il les change, il y ajoute

1. Beyle était trop avisé pour ne pas apercevoir lui-même le principe de ses propres erreurs. « Je n'ai pas grande confiance, au fond, — avoue-t-il, — dans tous les jugements dont j'ai rempli les 536 pages précédentes. Il n'y a de sûrement vrai que les sensations. » (*H. Br.*, II, 57.) Il reconnaît bien souvent qu'il ne peut juger ni expliquer les caractères de ses parents ou de ses maîtres : « Je prie... le lecteur de ne pas s'arrêter à ces explications qui m'échappent en 1836 ; c'est du roman plus ou moins probable, ce n'est plus de l'histoire. » (*Id.*, *ib.*, 121.) Enfin il répète bien souvent (p. ex. II, 117-118) qu'il ignore absolument ce qu'il était lui-même dans son enfance.

2. *H. Br.*, I, 26.

après coup, il surcharge. Ce sont les gestes d'un jeune homme et les retours d'imagination d'un vieillard... C'est vrai et c'est faux à la fois... [1] »

Est-ce à dire que, dans ce livre sincère, Henri Beyle n'ait jamais menti volontairement? Je ne voudrais pas l'affirmer [2]. Ce maître en supercheries, cet audacieux plagiaire, cet homme qui, pour ses contemporains, se plut à vivre masqué, n'a-t-il jamais, par habitude, essayé de tromper à son tour la postérité? Mais c'est au critique d'être prudent, et de vérifier, quand il le peut, les affirmations de Stendhal. Qu'il lise donc, comme le veut M. Chuquet, la *Vie d'Henri Brulard* « avec précaution ». Mais qu'il se garde d'écouter cet historien trop péremptoire, quand il affirme : « La *Vie de Henri Brulard* renferme plus de poésie que de vérité, plus de fiction que de réalité [3]. » Le doute est toujours sage, mais nier de parti-pris semble presque aussi naïf que de croire les yeux fermés [4].

La *Vie d'Henri Brulard*, si on la pratique avec ménagement, m'a donc semblé pouvoir être la base d'une étude psychologique sur Stendhal. C'est un document d'une richesse incomparable, le plus délicat et le plus pénétrant

1. *Chateaubriand et son groupe littéraire*, I, 106-107. Il dit encore : « ... l'artiste ici rend son émotion, son impression telle qu'il l'a au moment où il écrit, non pas toujours telle qu'il l'a eue dans le moment qu'il raconte. Il substitue à son insu ses impressions et ses effets d'aujourd'hui à ses sentiments d'autrefois. »

2. Mais je tendrais à admettre que certains mensonges, qui me semblent en fait prouvés, sont plus innocents qu'il n'y paraît. Beyle n'avait-il pas fini par croire sincèrement à quelques-unes de ses propres inventions ? La psychologie de Tartarin est un bien curieux et difficile problème.

3. *Stendhal-Beyle*, 3.

4. Plus confiant que M. Chuquet, et sans aucun doute plus habile à pénétrer l'âme profonde de Stendhal, M. Paul Bourget a reconnu « la sincérité... évidente » d'*Henri Brulard* : « Cet inquiet étale... d'un bout à l'autre de ses mémoires inachevés... un besoin invincible de vérité. C'est par là, par ce courageux regard jeté sur soi-même, par cette absence d'illusion orgueilleuse ou lâche, que ce grand négateur de Beyle a empreint cette œuvre d'une involontaire signification morale.

Il aura eu le mépris de l'hypocrisie et du mensonge vis-à-vis de sa conscience plus qu'aucun autre. Il reste haut et fier par cette belle sincérité » (art. déjà cité).

des livres où cette âme complexe s'est révélée. Sans la *Vie d'Henri Brulard*, il serait tout à fait impossible de raconter sa jeunesse, et de s'essayer à en peindre les nuances fugitives et les couleurs profondes. Et si Stendhal, en l'écrivant, n'avait fait qu'œuvre de romancier, son historien ne saurait à son tour faire qu'un roman. Mais j'espère, grâce à la *Vie d'Henri Brulard*, — et quelquefois malgré elle, — avoir pu m'en tenir à la vérité.

*
* *

On ne trouvera ici qu'un essai de psychologie. Je n'ai pas prétendu, et l'entreprise me paraît aujourd'hui superflue, juger Stendhal. N'est-ce point assez de voir en lui le plus singulier et le plus attachant des problèmes moraux ? En essayant de reconnaître ses atavismes et de raconter ses débuts dans la vie, j'ai voulu expliquer la naissance de ses sentiments, l'origine de ses idées, la genèse de son caractère, et dessiner les formes essentielles de son âme. Mais je suis aussi loin de tenter une apologie vaine que d'entreprendre un dénigrement puéril. L'acharnement de ses ennemis, le pieux enthousiasme de ses adorateurs, obligent le critique impartial à défendre presque une attitude d'esprit en soi pourtant bien naturelle, et qui devrait paraître à tout stendhalien la seule méthode acceptable, car c'est la méthode de Stendhal lui-même. Mais ce bizarre génie a toujours eu le don d'exciter la haine ou l'amour, sentiments aussi flatteurs pour lui l'un que l'autre, et dont le seul inconvénient est d'enlever à son historien toute intelligence de la vérité. Ne semble-t-il pas cependant plus profitable, si l'on étudie Stendhal, de s'essayer à le comprendre, et pour le comprendre de mêler à une curiosité attentive une sympathie mesurée avec délicatesse?

PREMIÈRE PARTIE

GRENOBLE

(1783-1799)

« Il avait un caractère passionné et ombrageux : son imagination se monta au tragique et augmenta beaucoup son malheur. »

(*Corr.*, III, 70.)

LIVRE PREMIER

LES ORIGINES D'HENRI BEYLE

I

LE MOMENT DE SA NAISSANCE

Par un jour d'hiver, — le 23 janvier 1783, — en l'une des plus sombres maisons du vieux Grenoble, où les rues étroites se creusent entre des murs couleur de fumée, madame Chérubin Beyle mit au monde un gros garçon fort laid, mais solide et vivace, qui reçut le prénom d'Henri.

Premier né d'une riche famille bourgeoise, comment ne l'eût-on pas accueilli avec joie? Sa mère ne désirait peut-être que répandre sur l'enfant une tendresse abondante à laquelle son mari se prêtait mal. Mais celui-ci, préoccupé surtout par la fortune et l'honneur des siens, devait mêler aux premières émotions paternelles des rêves plus ambitieux et plus pratiques.

Or, à pareille époque, dans pareil milieu, l'avenir d'Henri Beyle ne se dessinait-il pas à l'avance? Si parents et amis apportèrent, comme il est d'usage, autour du berceau de l'enfant leurs souhaits et leurs prédictions, ne durent-ils pas promettre à ce fils aîné d'un avocat au

Parlement de Grenoble la charge paternelle [1], ou, mieux encore, un siège à cette cour célèbre, vœu secret des familles bourgeoises en mal de noblesse. La destinée semblait vouloir qu'Henri Beyle, considéré et bien pensant comme son père, menât dans sa ville natale la grave et correcte existence d'un légiste bien renté, l'honneur de sa famille et l'édification de sa paroisse. Nul doute que le cœur de Chérubin Beyle, tel que nous le connaissons, n'ait accueilli avec une vanité attendrie d'aussi flatteuses espérances.

Mais personne assurément, dans la maison de la rue des Vieux-Jésuites, autour du lit de l'accouchée, ni dans celle de la place Grenette, où grand-père, oncle et tantes devaient commenter l'heureux événement, personne ne put même entrevoir l'aventureuse et bizarre existence qui allait être celle d'Henri Beyle : ce déplorable oubli des convenances et ce dédain des ambitions bourgeoises, ces métiers si souvent pris et laissés, ce capricieux vagabondage qui d'un dragon vite dégoûté va faire un artiste bientôt découragé, d'un jeune homme épris de la gloire un commis d'épicerie sans conviction, d'un émule de Brutus un fonctionnaire de l'Empire, pour le jeter ensuite dans une oisiveté sans argent, et ne lui réserver à la fin que la médiocrité d'un obscur consulat. Personne non plus, dans cette honnête et scrupuleuse famille, ne dut prévoir amours si étranges et si folles, de l'Allemande à l'Italienne, de la petite actrice à la comtesse, sans parler des filles d'auberge. Et quant à cette gloire contestée et tardive de l'écrivain, à ces livres si peu respectueux de ce que l'on respectait à Grenoble, pleins d'idées subversives, d'aventures romanesques, d'héroïnes impudiques et de héros fiers d'être des bandits, comme toute cette littérature audacieuse et mal productive eût peu fait pardonner

1. Beyle raconte qu'à la mort de sa mère, son père se serait fait prêtre, n'eût été son désir de laisser sa charge à son fils. (*H. Br.*, I, 79.)

Il faut noter pourtant que Beyle doit faire ici quelque confusion. Henriette Gagnon mourut le 24 novembre 1790, et l'ordre des avocats fut aboli par la Constituante les 2-11 septembre précédents.

aux sages parents d'Henri Beyle la vie scandaleuse et manquée de leur enfant [1].

Toutes les données communes de l'expérience, les prévisions les plus logiques et les plus certaines, furent démenties par Henri Beyle. Ce n'est pas seulement pour les témoins de sa naissance, les Dauphinois de 1783, qu'il semble y avoir un contraste inexplicable entre l'origine de l'homme et ce qu'il fut, c'est, au premier abord, pour nous-mêmes. Comment cette plante étrange, monstrueuse et charmante, a-t-elle pu grandir en un jardin aussi sagement cultivé, comment avait-elle pu naître d'une graine qui n'annonçait rien de pareil?

Pour que la bourgeoise et dévote famille des Beyle soit arrivée à produire ce rejeton inattendu, il a fallu bien des causes profondes. Mais déjà le moment de sa naissance prédisposait Henri Beyle aux plus heureuses singularités de son génie.

Il est né en 1783. Cette date semble presque une exception originale dans l'histoire des lettres. A cette époque intermédiaire, entre le XVIIIe siècle déjà épuisé et le XIXe encore loin, on dirait qu'en France à peu près aucun écrivain n'a réussi, comme si le moment avait fait avorter tous les germes. Entre Chateaubriand, Madame de Staël, et les grands noms du romantisme, dans ces vingt années qui vont de 1770 à 1790, nul génie viable ne paraît être venu au monde. Henri Beyle appartient à une génération stérile.

Simple hasard? Non, peut-être. Les contemporains de Beyle ont vu leur jeunesse bouleversée par la Révolution. Plus âgés, celle-ci aurait pu leur donner de sérieuses et fortes leçons [2], plus jeunes, d'émouvants souvenirs, perdus

1. Il conviendrait de mettre ici un dessin dont Beyle lui-même illustra le récit de sa vie, et que C. Stryienski a décrit (*H. Br.*, 145, note) : « *Le moment de la naissance* est le point central ; à droite, la *route de la fortune par le commerce et par les places* : à côté et perpendiculairement, la *route de la considération*... ; à gauche et obliquement, la *route de l'art de se faire lire* ; et enfin à gauche, faisant face à la route de la fortune, la *route de la folie*. » Beyle sans doute veut faire entendre qu'il a toujours hésité entre ces deux dernières.

2. Chateaubriand, Madame de Staël, Benjamin Constant.

au lointain de leur enfance [1]. Pour eux, ils n'en sentaient guère que le trouble. Et, à peine la Révolution finie, les guerres impériales s'emparaient d'eux, s'ils devenaient soldats ; le régime impérial faisait taire ou asservissait leur talent, s'ils osaient être écrivains. De pareils moments historiques ne sont féconds, pour les lettres et les arts, qu'une fois passés, et devenus souvenirs. Présents, ils ne permettent que l'action, ou le silence de ceux qui ne savent point agir [2].

Mais les circonstances politiques n'intéressent pourtant que les apparences extérieures de la vie. Au milieu des révolutions et des guerres, un génie peut grandir dans la solitude. Madame de Staël à Coppey, Chateaubriand dans la Vallée aux Loups, écriront malgré l'Empire ou contre lui. Des influences plus fortes et plus intimes allaient atteindre jusqu'au fond de leur intelligence les contemporains de Stendhal.

Ils arrivaient à la vie en un temps malheureux, même si la politique et la guerre ne fussent pas venues entraver l'éducation de leur esprit. C'était une de ces périodes de transition où les influences de la veille, pas encore mortes, et les velléités encore informes du lendemain, gênent et tiraillent les intelligences. Un génie robuste et simple se développe malaisément dans cette confusion. Il semble que les forces contraires se combattent et s'annihilent. Beyle est né tout justement à ce point mort. Mais tandis que d'autres, entraînés dans le tourbillon des tendances rivales, durent s'y brouiller et s'y perdre, Beyle va tirer de cette époque disparate et contrastée une grande part de son originalité.

En 1783, tous les grands hommes du XVIIIe siècle sont morts ou près de mourir ; mais l'enfant est encore tout baigné dans leur influence, et leurs noms illustres vont le toucher comme des noms de vivants. Depuis cinq années seulement a disparu, en même temps que Voltaire, celui qui sera le premier maître de son cœur, J.-J. Rousseau.

1. Lamartine.
2. Et Beyle lui-même n'écrira son premier livre qu'en 1814.

Et les maîtres de sa pensée sont eux aussi tout proches encore : Helvétius est mort depuis douze ans, Duclos depuis onze ans, Condillac depuis trois seulement. Leurs héritiers de demain, ceux qui enseigneront à Beyle l'idéologie, Cabanis et Destutt de Tracy, sont déjà des hommes [1] ; ils vont pouvoir lui transmettre, modernisée à peine, la pensée du XVIIIe siècle. Beyle l'acceptera tout entière ; il sera le fidèle disciple des *philosophes*, l'admirateur de Montesquieu au temps des romantiques, un attardé du siècle de Voltaire ; c'est qu'il touche à l'âge d'homme quand ce siècle finit.

Mais, en 1783, depuis près de vingt ans, Madame de Staël et Chateaubriand sont nés. Aux sensibilités émues par Jean-Jacques, ils apporteront, chacun à sa manière, le trouble nouveau de leur mélancolie et de leurs passions. Par sa naissance Beyle, philosophe et idéologue, est aussi le frère très jeune de Delphine et de René. Il aura vingt ans à l'heure où éclatera, dans sa crise maîtresse, le « mal du siècle ». Et Beyle lui aussi, hésitant entre Saint-Preux et ses incarnations plus modernes, connaîtra, en dépit de l'idéologie, les troubles soigneusement entretenus des plus folles passions romantiques.

Partagé ainsi entre la froide raison des *philosophes* et la sensibilité malade des jeunes hommes du nouveau siècle, Beyle est un curieux et hybride mélange des tendances les plus opposées. Grâce à un caractère tout justement fait, nous le verrons, pour cette étrange antinomie, il a pu concilier en lui ce qui stérilisa sans doute et fit avorter bien d'autres talents. Son originalité essentielle sera justement d'unir à la plus fine logique et à l'esprit d'observation le plus aigu l'une des âmes les plus délicatement sensibles et les plus passionnées qui furent jamais. S'il le doit à lui-même, il le doit aussi au temps de sa naissance.

Les péripéties de son éducation viendront favoriser encore l'influence d'un pareil moment.

A peine a-t-il l'âge de raison que la vieille société se

1. L'un a 26, l'autre 29 ans.

brise. A l'instant où l'étroite discipline provinciale et bourgeoise l'allait saisir, la révolution le libère. Fils d'un père royaliste et dévot, il sera l'élève des Ecoles centrales. Ainsi échappe-t-il au système d'éducation qui aurait, dix ans plus tôt, comprimé son génie et peut-être complètement étouffé toutes ses ardeurs contradictoires. Mais, dix ans plus tard, Beyle n'aurait pas été plus à l'abri des déformations, conséquences inévitables d'une société trop bien organisée. La discipline de l'Université n'eût pas semblé moins gênante que celle d'un collège de jésuites à une nature aussi avide d'indépendance. Son heureuse destinée fit naître le jeune Beyle, que son origine paraissait condamner à toutes les servitudes intellectuelles, tout justement à l'heure unique où la société ancienne semblait finie, où la société nouvelle n'était pas encore constituée. Il est certains génies qui trouvent leur meilleure force dans la règle traditionnelle. Mais Beyle n'est pas de ceux-là. Il n'aurait pas eu peut-être assez de puissance pour se faire lui-même, malgré tout et malgré tous. Mais, dans la confusion des idées, le bouleversement des institutions, il eut toute commodité pour rester ce que sa nature complexe voulait qu'il fût.

Ainsi, parce qu'il est né en 1783, Beyle porte dans son esprit les traces mêlées d'influences contradictoires ; mais surtout, parce qu'il est né en 1783, les tendances natives d'un tempérament singulier ont pu fleurir en lui avec une liberté charmante. Le temps de sa naissance donna en partie à Beyle son originalité ; mais il est plus vrai encore de dire qu'il la favorisa et la permit.

Et tout ceci explique que Beyle, comme on l'a mille fois remarqué [1], ne ressemble à personne. Entre Chateaubriand et la génération des poètes romantiques, il apparaît comme un paradoxe. Il est en retard sur son temps, et les hommes de 1830 se moquaient de lui, quand ils l'entendaient citer encore Helvétius. Mais il est aussi en avance, et chacun sait que beaucoup l'appellent notre

1. Beyle est un isolé, a écrit Edouard Rod. C'est l'idée essentielle, sinon la seule, de son petit livre.

contemporain. Tardif et prématuré, oscillant entre deux siècles, il semble mal en équilibre dans cette position instable. Il a des sensibilités naïves, et qui rappellent trop la *Nouvelle Héloïse* ; il a des froideurs de psychologue et des cruautés d'analyse inégalées par ses modernes émules. C'est un génie supérieur et manqué. L'époque indécise où il est né en est pour beaucoup responsable. Elle lui a donné ce je ne sais quoi d'inachevé et de mal mûri, cette saveur originale de fruit avorté, ce goût rare et inquiétant, celui d'un mélange trouble, mais inédit, le régal des esprits blasés et curieux.

Vraies ou fausses, ces considérations sont de celles que le temps seul enseigne à la postérité. Mais, s'il s'était trouvé, en 1783, auprès du berceau du futur Stendhal, un observateur perspicace, la seule connaissance des Gagnon et des Beyle, et de leur double hérédité, lui aurait permis de prédire à l'enfant une destinée singulière.

II

CHÉRUBIN BEYLE

Sa famille. — Son milieu. — Sa race.

Beyle est le fruit bizarre d'une union mal assortie. A première vue, il paraît ne ressembler ni à son père ni à sa mère. Mais, si l'on pénètre plus profondément ces trois natures, on finit par retrouver Henri Beyle tout entier dans Chérubin Beyle et Henriette Gagnon, qui l'ont fait. Seulement on ne l'y retrouve, pour ainsi dire, que par morceaux. Monsieur et Madame Beyle étaient deux époux si admirablement dissemblables, qu'il ne pouvait sortir d'eux qu'une créature pleine d'intimes oppositions.

Ainsi, par une heureuse fortune, comme il en faut pour créer les hommes d'exception, les influences ancestrales ont travaillé, en formant Stendhal, exactement dans le même sens que les influences du moment. La date de sa naissance, en mélangeant dans sa tête et dans son cœur les idées et les sentiments de deux siècles, devait faire de lui une âme pleine de curieux antagonismes. Mais la double famille dont il était issu, en lui transmettant les tempéraments les plus opposés, préparait d'avance à l'afflux de ces éléments disparates une nature faite déjà de toutes les contradictions. Beyle portait donc en lui l'antinomie de deux âges, et de deux hérédités contraires. Ce dualisme original sera peut-être le trait le plus marquant de ses livres, de son caractère, de sa vie.

*
* *

« C'était un homme extrêmement peu aimable. »

(*Henri Brulard*, I, 78.)

« Jamais peut-être, a écrit Stendhal, le hasard n'a rassemblé deux êtres plus foncièrement antipathiques que mon père et moi [1]. » Stendhal exagère. Sans doute le père et le fils vécurent toujours en étrangers, et à la fin en ennemis. Mais l'inimitié ne prouve souvent qu'une excessive ressemblance. En vérité Stendhal tient de son père quelques-unes de ses tendances maîtresses.

Nous risquerions de méconnaître Chérubin Beyle : son fils nous parle beaucoup de lui, mais il manque d'impartialité. Et aucun biographe de Stendhal n'a rien ajouté au portrait profondément creusé, mais un peu noir, à la Tacite, que ce fils a fait de son père [2].

Par bonheur nous pouvons vérifier, ou corriger, la ressemblance, grâce aux correspondants d'Henri Beyle, sa sœur, son grand-père, ses amis, grâce surtout aux lettres si caractéristiques de Chérubin lui-même [3].

Chérubin Joseph Beyle était de vieille souche dauphinoise. Il se croyait même, nous dit son fils, un « gentilhomme déchu », et « prenait le titre de noble dans les actes [4] ». Rien ne nous permet de croire que cette prétention fût justifiée. Aussi loin qu'on remonte dans les origines de la famille Beyle, on n'y trouve que des bourgeois, bourgeois cossus, estimés et posés, bien pourvus

1. *Henri Brulard*, I, 80.

2. Non pas que Stendhal eût pour son père du dédain ; il ne le jugeait pas un homme commun, mais lui reconnaissait « du talent ». (*H. Br.*, I, 103 ; cf. *Corr.*, I, passim.)

3. A la bibliothèque de Grenoble, et pour la plupart inédites.

4. *H. Brulard*, I, 297 ; deuxième article nécrologique, *Journal de Stendhal*, 470. Stendhal dit encore : « ... ma famille bourgeoise mais qui se croyait sur le bord de la noblesse, mon père surtout qui se croyait noble ruiné... » (*H. Br.*, I, 125-126.)

Mais Beyle a peut-être mal interprété la signature de son père : comme avocat consistorial, il avait la noblesse personnelle (cf. note 2, p. 16).

de charges, de dignités, de domaines, mais purs bourgeois de pure race dauphinoise.

Cette famille n'avait de remarquable que la belle unité, la sévère tenue de ses traditions séculaires. Trois tendances maîtresses s'y trouvent fortement unies, inséparables : c'est une famille de fonctionnaires, de marchands, et d'ecclésiastiques. Formés et exercés dans cette triple discipline, ils seront amis de la règle, respectueux de l'ordre établi et des gens en place, routiniers et probes ; ils seront âpres au gain et très préoccupés de leur patrimoine ; ils seront pieux, et même dévots, d'une dévotion un peu fermée, solide et dure. Et le tout leur fera une âme raisonnable, pratique, et scrupuleuse, l'âme de gens accoutumés à concilier méthodiquement les devoirs de leur religion, de leur intérêt et de leur charge.

Il faudra que survienne Henri Beyle pour rompre par d'étranges libertés cette belle suite de vertus bourgeoises.

Les Beyle descendaient de la montagne, et ils ne s'en étaient jamais complètement détachés. En 1650, Jean Beyle [1], fils d'Ambroise Beyle, habitait Lans, derrière le Moucherotte, dont les âpres falaises, de l'autre côté, dominent Grenoble. Mais, en 1705, ils franchirent les monts ; Joseph Beyle devint maître par héritage, dans la vallée du Drac, de ce domaine de Claix qui devait, un siècle plus tard, abriter les premières mélancolies d'Henri Beyle. Là, pendant des générations, les Beyle vécurent, entre la montagne et la plaine, tout proches de Grenoble, dont ils pouvaient voir les clochers et les toits, sur ces terres qu'ils travaillaient passionnément à bonifier et à agrandir. Attachés au sol avec l'âpreté de montagnards et de paysans, ils léguèrent ainsi au dernier

1. J'emprunte les faits et les noms de cette généalogie à l'étude de M. Ed. Maignien, conservateur de la bibliothèque de Grenoble : *La famille de Beyle-Stendhal, notes généalogiques* (Grenoble, 1889).

M. Ed. Maignien a soigneusement recueilli ses documents dans les minutes des notaires de Sassenage et de Grenoble, dans les registres paroissiaux de Grenoble, et dans quelques mémoires judiciaires. Il lui est arrivé pourtant quelquefois de mal lire les actes de baptême qu'il publie.

M. Debraye a opportunément réuni, à la fin de la *Vie de Henri Brulard*, l'état-civil des Gagnon et des Beyle.

représentant fidèle de leur race, Chérubin Beyle, cet amour tenace de la terre, qui finit par le ruiner.

Mais ces terriens étaient aussi des citadins. Ils habitaient trop près de la ville pour n'en pas sentir un peu les vanités et les ambitions. Elles se mêlèrent chez eux à la prudence, à l'avarice campagnardes. Aussi les voyons-nous souvent qui s'en vont de la montagne à Grenoble, pour y faire le commerce, y rendre la justice, ou bien y entrer au couvent.

A partir de ce Jean Beyle, qui, en 1650, vendait du drap dans le village de Lans, la famille se divisa en deux branches. La branche aînée, « la branche riche de la famille [1] », eut pour chef le fils de Jean, Pierre, qui fut capitaine châtelain des montagnes de Sassenage [2]. On trouve dans sa descendance un curé, la femme d'un lieutenant au régiment d'Orléans, un « Jean-Baptiste Beyle, écuyer, conseiller du roi, juge royal, épiscopal, civil et criminel de la ville de Grenoble », qui épousa la fille d'un marchand, enfin Pierre, fils de celui-ci, capitaine des grenadiers au régiment de Soissonais, mort en 1799 [3]. Sa sœur, en religion Victoire de Saint-Victor, ne mourut qu'en 1816.

La branche cadette, celle d'Henri Beyle, avait un passé plus modeste. Pourtant son chef, Joseph Beyle, fut conseiller du roi, susbstitut et adjoint au baillage du Grésivaudan, procureur au Parlement en 1696 ; il fit un riche mariage, et c'est lui qui hérita des terres de Claix, sans parler de quelques autres. Il avait domaine à la campagne et maison dans la ville. Le 21 mars 1739, il mourut dans cet appartement de la rue des Vieux Jésuites, où devait naître Stendhal, quarante-quatre années plus tard [4]. Ce

1. *H. Br.*, II, 177.

2. Dans la vallée de l'Isère, au-dessous de Grenoble.

3. C'est de lui que parle Stendhal (*H. Br.*, II, 177) : «... le courage... qui avait valu la croix de Saint-Louis au chef de la branche riche de la famille (M. le capitaine Beyle, de Sassenage). » — « Cet excellent capitaine, le meilleur homme du monde, avec sa voix glapissante et ses éloges éternels de nos princes, ne s'était jamais marié. » Il émigra pendant la Terreur (*H. Br.*, II, 306).

4. Ou du moins c'est très vraisemblable : il mourut « dans sa maison, située rue des Vieux-Jésuites. » Or, Chérubin Beyle sera aussi propriétaire de l'appartement qu'il habitera. — M. Chabert, qui a découvert les actes de vente de cet appartement, ne semble pas en avoir retrouvé les actes d'achat.

vieillard de quatre-vingt-dix ans laissait après lui huit enfants. La famille des Beyle était de fibre robuste et prolifique. Le sang appauvri des Gagnon viendra plus tard affaiblir une si forte race, et Henri Beyle, en ceci encore, se montrera le descendant indigne d'une lignée féconde.

Ces huit enfants se partagèrent les professions traditionnelles dans la famille. Des quatre filles, l'une épousa un marchand, l'autre un avocat, la troisième un procureur au Parlement, et la dernière entra en religion. Parmi les fils, il y eut un avocat consistorial, qui se maria avec la veuve d'un marchand ; un moine, ce Chérubin Beyle [1], né en 1709, religieux au couvent de Saint-François, dont il devint gardien en 1781, « moine adroit et bon vivant », dit Stendhal [2]; — et Pierre Beyle, le grand-père d'Henri.

Ce Pierre Beyle, né en 1699, reçut de son père, qui se démit en sa faveur, la charge de procureur au Parlement ; il épousa la fille d'un banquier de Grenoble, eut d'elle treize enfants, et mourut, aux environs de 1760, de la goutte, nous dit Stendhal [3]. Nous ne savons sur lui rien de plus.

La grand-mère de Beyle ne nous est guère mieux connue; il rappelle seulement qu'elle avait un chien nommé Azor, auquel il tirait la queue, et qui lui valut ainsi bien des soufflets. Elle avait été, pour son temps, une riche héritière, et laissa à son petit-fils le souvenir d'une vieille femme fort énergique, un peu avare, et sans tendresse [4].

Quant aux dix tantes de Beyle, qui semblent s'être fort peu mêlées à sa vie, leur frère Chérubin, le père de Stendhal, les casa comme il put [5]. Beaucoup entrèrent au

1. C'était le parrain du père de Stendhal.

2. Il raconte (*H. Br.*, I, 57) que, tout petit, sa « tête énorme » et « sans cheveux » le faisait ressembler au père Chérubin Beyle.

3. « *Pierre* Beyle mourut de la goutte à Claix, à l'improviste, à soixante trois ans. » (*H. Br.*, I, 80.) Ce serait donc en 1762. Mais il faut se défier des précisions de Stendhal.

4. Elle avait « le diable au corps », dit Beyle (*id.*, *ibid.*). Il nous apprend ailleurs (*Jour.*, 35-36) qu'elle « était un peu *piquon* », ce qui, à Grenoble, paraît-il, veut dire *méticuleuse*. Ajoutons qu'elle était née Jeanne Dupéron. (Acte de mariage de Chérubin Beyle, *H. Br.*, II, 334.)

5. Pourtant Stendhal doit exagérer quand il nous dit que son père fut obligé d' « établir » ses dix sœurs. Il n'était que le dixième enfant ; Marie-Eléonore avait dix ans de plus que lui.

couvent, et leur neveu les y put voir : Marie-Eléonore, à Sainte-Claire de Grenoble (elle ne mourut qu'en 1808) ; Marie-Victoire, dans un couvent de Vif ; Marie-Françoise, à Sainte-Cécile de Grenoble (morte en 1812) ; et Marie-Rosalie, dans la même maison[1]. Mais Beyle ne nous parle point d'elles. A-t-il craint de nous apprendre que son enfance grandit parmi les prières et les bénédictions de quatre tantes religieuses ? Les autres, Marie-Dominique, Marie-Rose, Marie-Euphrosine, et Sophie, épousèrent un rentier [2], un architecte, un procureur, un notaire. Et Marie-Catherine mourut vieille fille [3].

Chérubin Beyle se trouva de bonne heure (il n'avait pas vingt ans lorsque mourut son père [4]) chargé d'une tâche lourde et sérieuse. Alors plus qu'aujourd'hui ce rôle de chef de famille conférait une sorte d'autorité morale et sociale. Il y perdit, s'il les posséda jamais, les grâces et l'insouciance de la jeunesse. Il eut de bonne heure le sentiment de ses devoirs et des devoirs des autres. Cela lui donna je ne sais quoi de grave et de triste, et même d'un peu morose.

Mûri au milieu des préoccupations d'une fortune importante, — la fortune familiale, — à bien administrer, il prit l'habitude des affaires et le goût de l'avarice. « L'argent fut..., et avec raison, la grande pensée de mon père », a écrit Stendhal [5].

1. L'une d'entre elles sans doute, une demoiselle Beyle, « ex-religieuse », enseignait pendant la Révolution. Mais on ferma son pensionnat, entre autres raisons parce qu'elle ne donnait pas à ses élèves la Déclaration des Droits de l'Homme, n'observait pas le décadi, et qu'on ne « s'honorait » pas chez elle « du titre de citoyenne ». (Arch. de Gren., LL 228.)

2. Du moins ignorons-nous la profession de Benoît Charvet.

3. Quant à la dixième, Sophie, nous ne savons rien d'elle.

4. Il était né le 29 mars 1747. Sans doute à la mort de son père restait-il le seul fils vivant. Il avait eu deux frères, nés l'un onze ans, l'autre six ans avant lui.

5. « C'était un homme... réfléchissant toujours à des acquisitions et à des ventes de domaines,... accoutumé à vendre aux paysans et à acheter d'eux... » (*H. Br.*, I, 80, 78.) — « Mon horreur était de vendre un champ à un paysan en finassant pendant huit jours, à l'effet de gagner 300 francs ; c'était là sa passion. » (*Id.*, 80.)

Stendhal n'a pas calomnié son père en l'accusant d'avarice. Les lettres qu'il écrivait à son fils suffiraient à en faire foi. Nous retrouverons plus tard cette avarice en action, mais en voici un trait frappant. Dans une lettre, odieusement

Son métier n'était pas fait pour combattre de pareilles tendances. De son père, qui lui-même l'avait reçue du sien, il avait hérité à son tour la charge de procureur [1]. Il fut ensuite avocat auprès du Parlement de Grenoble, et jurisconsulte estimé, puisqu'il devait être nommé avocat consistorial, distinction des plus enviables [2]. A l'âpreté intéressée et pratique du paysan Chérubin Beyle va donc unir la froideur subtile et sèche de l'homme de loi.

Par son métier, il appartenait à un monde à part, ce monde du palais, qui formait une bourgeoisie dans la bourgeoisie, et avait ses ridicules, ses vices, et même ses vertus. Chérubin Beyle semble avoir participé aux uns aussi bien qu'aux autres.

Toute voisine de la noblesse de robe, et rendue fière, mais un peu envieuse en même temps, par un tel voisinage, cette bourgeoisie de robe, comme on pourrait l'appeler, avait de la tenue, une gravité volontaire et en quelque façon professionnelle, et un peu d'aigreur plus ou moins

pleine de détails matériels (en particulier sur l'élevage des moutons mérinos, dont il espérait grand profit), Chérubin Beyle ne recommande-t-il pas à son fils, pour économiser l'intérêt de l'argent, de payer les livres qu'il achète seulement au bout de trois mois, commercialement ?

1. *H. Br.*, I, 80 ; Maignien, *op. cit.*

2. « C'était une distinction noble parmi les avocats, dont il parlait comme un jeune lieutenant de grenadiers parle de la croix », écrit Stendhal (*H. Br.*, I, 79). Sur cette question, voir *Les avocats consistoriaux au Parlement de Grenoble*, discours fait à l'Académie Delphinale par M. Casimir Royer, et la réponse de M. l'abbé Ginon (*Bullet. de l'Ac. Delph.*, 1892). Les avocats consistoriaux étaient 40 (sur plus de 350 avocats dépendant du Parlement de Grenoble, à la fin du XVIIIe siècle). Ils se recrutaient eux-mêmes. Dans les causes les plus difficiles, les magistrats les invitaient à venir délibérer avec eux. Ils exerçaient la juridiction disciplinaire sur l'Ordre entier.

Ce titre leur conférait la noblesse ; Chérubin Beyle était donc exempté de la taille, de la corvée, et de toutes impositions ; il avait, comme un seigneur, le droit de chasse. Il pouvait aussi, avantage plus réel, aspirer aux charges de la haute magistrature. Anglès, avocat consistorial, était entré au Parlement en 1780. F. Pison du Galland avait eu le même honneur.

Longtemps cette noblesse et ces privilèges furent héréditaires. Ils ne l'étaient plus depuis 1556. Ainsi, quand Henri Beyle, sous prétexte que son père avait été noble jadis *, voudra se faire appeler M. de Beyle, il fera revivre à son profit un droit réel, mais périmé depuis deux siècles et demi. D'ailleurs il ignorait sans doute l'un et l'autre.

* L'ordre des avocats fut, comme on sait, aboli en 1790. Quand on le rétablit, on ne restaura point en même temps le titre d'avocat consistorial.

bien dissimulée. On y connaissait le bel usage, mais on le pratiquait sans désinvolture. On y était instruit, mais d'une instruction souvent étroite et dépourvue de fantaisie. On y était probe, mais d'une probité un peu serrée et formaliste, où la générosité pouvait sembler trop étrangère.

Mais ce sont là traits de caractère que l'on pourrait retrouver alors dans la bourgeoisie de robe, en n'importe quelle ville de parlement du royaume. Un contemporain, un compatriote de Stendhal, va nous aider à connaître d'une façon plus particulière la bourgeoisie de robe qui habitait Grenoble, pays où « la profession de jurisconsulte menait à tout [1] ». Berriat Saint-Prix, dans son roman *l'Amour et la Philosophie*, en fait une peinture curieuse et vraisemblablement fidèle. L'un des personnages de ce livre naïf, maladroit, et quelque peu ridicule [2], est lui aussi, comme Chérubin Beyle, « avocat consultant du parlement de Dauphiné ». Il a un fils qui, comme Henri Beyle, sait mal se soumettre aux petites vanités et aux petites conventions de ce monde, pointilleux jusqu'à la manie.

La marque et comme la tare du métier y étaient plus visibles et plus grossières que partout ailleurs. Les plaisanteries juridiques y semblaient exquises ; ces hommes de loi qui ne voyaient que des hommes de loi, et manquaient parfois de culture plus générale, jugeaient la procédure chose de bon goût, amusante, et propre aux

1. A. de Gallier, *La vie de province au XVIIIe siécle*, 100.

2. Ennuyeux surtout. J'ai lu les cinq volumes in-12 de cet ouvrage, rare aujourd'hui (j'en dois la communication à l'obligeance de M. Guillemin). Ils sont mal écrits, mal composés. L'auteur n'était pas romancier de son métier, mais jurisconsulte. C'est lui qui sera professeur de législation à l'Ecole centrale, au temps d'Henri Beyle. Jacques Berriat Saint-Prix se reposa un moment de ses savants travaux en publiant l'*Amour et la Philosophie* (Paris, Lavillette, 1801). A travers ce roman d'aventures et d'amour, tout imbu des idées de Jean-Jacques, philosophique et sensible, comme son titre l'indique assez, on voit bien la société de Grenoble, à la fin du XVIIIe siècle, surtout la société riche et la société noble, la haute bourgeoisie et le monde des parlementaires. Le héros est un disciple de Rousseau, original et un peu fou. Quelques traits de son caractère font penser au petit Grenoblois étrange et passionné dont je commence ici la véridique histoire.

entretiens de salon [1]. Beyle enfant avait été frappé de ce ridicule. « Dans une ville de parlement, tout le monde aimait la chicane,... et faisait de l'esprit sur la chicane. Je sais encore un nombre de plaisanteries sur le *pétitoire* et le *possessoire* [2]. »

Chérubin Beyle ne plaisantait guère ; ce n'était point dans ses goûts. Mais il était, plus qu'aucun autre, plein des idées et des raisonnements propres aux gens de la chicane. Littérature ou philosophie lui restaient bien étrangères [3] ; c'est dans la procédure qu'il avait développé cette intelligence méticuleuse, ce goût des finasseries savantes, cette précision revêche, qu'admirait et détestait Stendhal. Et c'est par de tels mérites sans doute qu'il avait acquis parmi ses confrères estime et réputation.

Il n'apparaît guère qu'il eût, comme quelques-uns d'entre eux [4], un goût excessif pour les dîners fins et gras, et les vins délicats. Chérubin Beyle était, par devoir ou par tempérament, un homme austère, et un peu misanthrope.

Mais ne connaissait-il pas, comme ses confrères, le besoin maniaque de s'élever un peu plus haut, de mériter un peu plus de respect social et d'envie? Ce défaut, fort général en province, semble avoir été très développé à Grenoble. On y observait religieusement les différences de caste ; la bourgeoisie comme la noblesse s'y divisaient en une série de sociétés exclusives et fermées [5]. C'était une cascade de dégoûts insultants, auxquels répondait

1. « Cette manie ridicule, dit Berriat Saint-Prix, se rencontrait chez la plupart des hommes de loi, du moins chez ceux (et c'était le plus grand nombre) qu'une éducation soignée n'avait pas formés à la pureté de leur langue, et éclairés, dans leur routine, par des sciences étrangères à leur état. » (II, 117.)

2. *H. Br.*, I, 72-73.

3. *H. Br.*, I, 79. Cependant Beyle parle ailleurs de l'enthousiasme de son père pour quelques écrivains, Jean-Jacques, Bourdaloue.

4. D'après Berriat Saint-Prix, et quelques autres témoignages dauphinois.

5. C'est ainsi que les Gagnon et les Beyle méprisaient les Bigillion, qui étaient de simples « bourgeois de campagne. » (*H. Br.*, I, 297.) Ici encore, Beyle et Berriat Saint-Prix sont d'accord.

« Il faut convenir, écrit Beyle, que c'était un plaisant animal qu'un bourgeois de France vers 1794,... se plaignant amèrement de la hauteur des nobles et entre eux n'estimant un homme absolument qu'à cause de sa naissance... etc. » (*H. Br.*, I, 308.)

une montée de jalousies mesquines, et d'ambitions jamais découragées. Les petits intérêts et les vanités basses se disputaient sans cesse ; on y dépensait des trésors de diplomatie et de méchanceté.

Mais la bourgeoisie de robe surtout, habituée aux subtilités de la procédure, mettait à se distinguer des autres une opiniâtreté minutieuse. Elle était aussi portée à mépriser le reste des bourgeois et à les écarter que les membres du parlement avaient soin de la tenir elle-même à distance. On y vivait donc en un mélange de dédain aristocratique et d'envie, envie que venaient consoler de secrètes espérances. Car il n'était pas sans exemple qu'un avocat de talent, riche, et de bonne famille, fût admis à pénétrer dans ce monde si fier et si fermé des conseillers au Parlement.

Ce mépris pour les bourgeois de bas-étage y entretenait une certaine distinction conventionnelle et guindée. On voulait, par les façons, être les égaux de ces nobles parlementaires, que l'on frôlait tous les jours sans pouvoir se mêler à eux. Les hommes, grâce à leur métier, les fréquentaient bien au palais [1], mais les femmes étaient soigneusement tenues à l'écart. Et la vanité féminine, sans cesse blessée, venait ajouter ses petitesses à l'orgueil ambitieux et souvent froissé des maris. Elles excellaient dans cette longue bataille ; c'était, avec la galanterie, leur meilleure distraction. Elles y mettaient une passion, un entêtement, un sens subtil des nuances, qui leur donnaient souvent la victoire.

Le sentiment de la famille, l'orgueil du nom, venaient encore soutenir cette émulation. Le fils devait succéder au père, et, s'il se pouvait, aller plus haut que lui. Les mères étaient plus ambitieuses encore que les épouses. Quelle gloire enfin quand une femme d'avocat, une bourgeoise, qui avait été bien souvent éclaboussée par la voiture de

1. L'exercice même de leur profession amenait parfois des heurts entre les Parlementaires et les Avocats. Ainsi y eut-il une grève d'avocats pendant presque toute l'année 1780. D'autres conflits furent moins graves et plus comiques. (Voir, dans le *Bulletin de l'Académie delphinale* de 1892, les deux discours déjà cités.)

Madame la Conseillère [1], tandis que l'usage la condamnait à patauger dans la boue, pouvait faire arriver son mari ou son fils à la chambre des comptes, dont les charges conféraient la noblesse, ou, mieux encore, au Parlement [2], orgueil de cette « capitale ».

Chérubin Beyle avait sans doute pour son fils les mêmes ambitions et les mêmes espoirs. N'est-ce pas afin de lui laisser sa charge d'avocat qu'il renonça lui-même à entrer dans les ordres, après la mort de sa femme [3]? « Mon père, a dit et répété Stendhal, m'aimait comme le soutien de son nom, mais nullement comme fils [4]. »

Ainsi que tous les bourgeois, ceux-ci avaient un désir douloureux de cette particule noble, dont les parlementaires, tout près d'eux, étaient si fiers. Et même, quand ils espéraient posséder bientôt le droit de la porter, ils la prenaient tout de suite, par provision. Mais les vrais nobles se révoltaient contre ces prétentions trop promptes, et défendaient âprement leurs privilèges [5].

N'est-ce point ainsi que Chérubin Beyle, vaniteux, mais timide, se contentait de prendre dans les actes le titre de *noble* [6], et se servait d'un cachet portant ses armoiries [7].

1. Berriat Saint-Prix nous montre les rêves qui enchantent une de ces bourgeoises ambitieuses : « ... elle braverait dans une voiture élégante les intempéries des saisons auxquelles l'opinion condamne sans refuge et sans appel les bourgeoises de province. » (I, 20.)

2. « On recevait quelquefois au parlement des enfants d'avocats célèbres et riches, et ceux-ci obtenaient eux-mêmes cette faveur, lorsque la disette de juges éclairés dans une chambre faisait sentir le besoin de s'aider de leurs talents. » (*L'Amour et la Philosophie*, I, 16-17. — Voir sur cette question, plus haut, p. 16, note 2.)

3. *H. Br.*, I, 79. Mais voir à ce sujet la note 1 de la page 4.

4. *Id.*, *ib.*, 93.

5. Berriat Saint-Prix nous montre ce double spectacle. Madame Mérinbert, l'une des héroïnes de son livre, quand son mari lui a promis de tout faire pour devenir conseiller au parlement, se fait appeler aussitôt Madame de Mérinbert. Mais les femmes des conseillers, en vraies jurisconsultes, déclarent qu'elles lui ouvriront leurs portes seulement le jour que son mari deviendra authentiquement conseiller.

6. Par exemple dans l'extrait de baptême d'Henri Beyle, cité page 70.

A moins qu'il ne s'agisse, comme le pense M. Lanson, de cet usage, signalé par La Bruyère (*Des biens de fortune*, Périandre), qu'avaient certains bourgeois de prendre le titre de « noble », pour se distinguer des classes inférieures de la bourgeoisie.

7. « Un grand nombre de lettres écrites par Chérubin Beyle sont scellées d'un cachet » dont les armes ont été « gravées dans l'Armorial du Dauphiné, de

Henri Beyle n'aura garde d'oublier en ceci l'exemple paternel. Officier et fonctionnaire de l'Empire, il ne sera plus que M. de Beyle [1].

Ainsi Chérubin Beyle était bien tout entier un bourgeois de Grenoble, non point bourgeois seulement, mais bourgeois du palais, bourgeois tout frotté de noblesse, bourgeois et avocat consistorial. Il a de ce monde très spécial les goûts et les tares, le langage et le tour d'esprit, la culture et les passions, les vertus et les ridicules. C'est par lui que ce monde d'avocats ira jusqu'au petit Beyle, mettra jusque dans son esprit quelques idées et quelques façons de penser, mais surtout, par son formalisme, sa rigidité, ses préjugés étroits et sa bourgeoise aristocratie, viendra gêner et étriquer cette âme trop vive et trop tendre.

*
* *

Mais par Chérubin Beyle devait pénétrer encore jusqu'à son fils un nouvel afflux d'idées et de sentiments, tout autrement profonds que les habitudes d'esprit acquises dans une classe sociale ou dans une profession. Je veux parler de l'âme dauphinoise [2].

M. Rivoire de la Bâtie, p. 76, » écrit M. Maignien (*ouv. cit.*). Il les décrit ainsi : « D'argent au chevron de gueules, accompagné de trois roses de même, au chef de gueules chargé de trois étoiles d'argent ».

Est-ce à cause de ces armes qu'Alfred de Bougy admet la noblesse de la famille Beyle ? (*Stendhal, sa vie et son œuvre*, broch. in-8°, Paris, 1868, p. 30-31.)

1. Les biographes de Beyle se sont souvent trompés en racontant ses prétentions à la noblesse. Elles apparaissent pour la première fois, semble-t-il, quand Beyle, intendant à Brunswick, en 1808, signe *De Beyle* toutes ses lettres officielles. (Voir à la bibliothèque de Grenoble, R 296. — M. Cordier avait déjà signalé le fait dans *Stendhal et ses amis*, 31.)

L'*Almanach Impérial* ne connaîtra plus que *M. de Beyle.*

A en croire Colomb, qui a déjà rapporté une anecdote fausse sur l'origine de cette particule, les compatriotes de Beyle, en 1814, auraient agrémenté de quolibets les affiches qu'il signait de sa signature officielle. Mais le fait est contesté par M. Ducoin (séance de l'*Académie Delphinale* du 3 mai 1847).

2. Sur le caractère de la race, consulter : *Voyages à travers les Dauphinois*, Notes sur le caractère des gens de la province..., par le Sieur Amédée Guérin (M. Guillemin). Ce sont des extraits copieux de tous les écrivains qui ont parlé des Dauphinois.

On le verra bientôt, les Gagnon venaient d'ailleurs ; ils n'avaient pu prendre à leur patrie d'adoption que certains traits superficiels. Mais les Beyle, dauphinois aussi loin qu'on puisse remonter, et tout mêlés à la vie de Grenoble depuis deux siècles et beaucoup plus peut-être, portaient, profondément, toutes les marques de la race. Stendhal nous l'a dit, et tout confirme son dire : « ... mon père... le plus dauphinois des hommes ». Mais lui-même, grâce à son père[1], garde la même empreinte ineffaçable.

Personne, il me semble, mieux que Stendhal n'a fait la psychologie de cette race. Le trait essentiel, d'après lui, c'est que le Dauphinois sent profondément, mais reste maître de ses émotions ; il dissimule avec énergie ses ardeurs secrètes. C'est qu'avec une âme sensible, il possède une raison ferme, toujours présente ; cette union remarquable est le signe propre de son caractère[2].

Qui ne reconnaît ici déjà un trait particulier d'Henri Beyle? comme son père, par là surtout il tient au Dauphiné ; et c'est lui-même qu'il définit en définissant ses compatriotes : « ... Le Dauphiné a une manière de sentir à soi, vive, opiniâtre, raisonneuse... La nature dauphinoise a une ténacité, une profondeur, un esprit, une finesse que l'on chercherait en vain dans la civilisation provençale ou dans la bourguignonne, ses voisines. Là où le Provençal s'exhale en injures atroces, le Dauphinois réfléchit et s'entretient avec son cœur[3]... »

On imagine aisément, d'après ce portrait véridique, tout ce qu'une sensibilité aussi aiguë apporte de délicatesse à la raison, et tout ce qu'une raison si ferme peut

1. Je veux dire grâce à sa naissance ; il subit en effet bien peu l'influence du milieu, puisque de bonne heure il fut en antagonisme avec sa famille et sa patrie.

2. Les historiens qui ont étudié le caractère dauphinois lui reconnaissent volontiers la raison et la volonté ; ils n'ont pas coutume d'insister comme Stendhal sur la profondeur de sentiment. C'est peut-être qu'il y a là un trait moins facile à discerner pour qui n'a point la pénétration de ce psychologue professionnel. Peut-être aussi Stendhal a-t-il trop prêté à ses compatriotes sa propre sensibilité. — Je n'ai d'ailleurs point ici la prétention de refaire l'étude de l'âme dauphinoise, mais seulement de marquer ce que Beyle en a pu conserver.

3. *H. Br.*, I, 44.

donner de force et de clarté aux sensations. Julien Sorel sera le chef-d'œuvre de ce type moral.

Sensible et raisonneur, le Dauphinois sait vouloir [1], et sait ce qu'il veut [2] :

« Le Dauphinois réfléchit longtemps avant d'agir, écrit-il dans les *Mémoires d'un Touriste* [3]... Les populations du Lyonnais, de la Provence ou de la Savoie ne ressemblent en aucune façon au sagace habitant des montagnes du Dauphiné.

M. Casimir Périer fut une empreinte assez exacte, quoique peu élégante, du type dauphinois ; il savait vouloir, et le voisinage du danger ne troublait point son jugement [4]... »

Quand on est si avisé, et maître de soi, l'on n'est pas dupe ; Stendhal a vu là encore un des traits essentiels de ses compatriotes [5]. Je ne crois guère avec lui que les dix ans de règne du Dauphin, plus tard Louis XI, eussent pu donner à tout un peuple ce caractère, s'il ne l'avait eu déjà [6]. Mais Stendhal est moins imprudent quand il voit dans Lesdiguières le plus bel exemplaire de sa race : « brave et jamais dupe [7] ».

1. A cette explication purement psychologique, on peut en ajouter une autre tirée de la géographie. C'est celle qu'a choisie M. J. de Crozals, dans son intéressante étude, où la compilation a une grande part (*Le caractère dauphinois*, Essai d'ethnologie provinciale, Grenoble, 1894, broch.). Il explique par l'influence de la montagne l'opiniâtreté dauphinoise : « Cette nécessité de renouveler sans cesse un effort maigrement payé fait naître et développe la ténacité, cette volonté froide, constante, tendue vers le but, que rien ne décourage et ne fait fléchir. » (19)

2. Il en résultera que le Dauphinois n'aura point l'esprit large, et ne connaîtra guère la tolérance ; du moins ne sont-ce pas là vertus stendhaliennes.

3. II, 180.

4. Il décrit ailleurs (*id.*, 131) « cette tête ronde et large [tout à fait la sienne] si fréquente dans les montagnes des Allobroges, et par suite de quoi, peut-être, ils portent tant de constance et de finesse dans l'exécution de leurs desseins... »

5. La remarque en avait été faite dès longtemps. L'intendant Bouchu, dans les dernières années du XVIIe siècle, écrivait : « Le caractère le plus commun du pays... est d'être fin et caché. » (Cité par de Crozals, *Caract. dauph.*, 16.)

6. « ... je croirais assez que c'est ce génie profond et profondément timide et ennemi des premiers mouvements qui a donné son empreinte au caractère dauphinois... » (*H. Brul.*, I, 44.)

7. *Mém. d'un Tour.*, II, 124. De même (*id.*, I, 79) : « Le pays de l'esprit fin..., Grenoble ». Ou encore (*id.*, *ib.*, 81) : « Grenoble s'est un peu élevé au-dessus de l'atmosphère de préjugés qui l'environne par la raison profonde » ; et plus loin (92) : « ... Dijon, qui pour l'esprit n'a de rivale en France que Grenoble... »

« Les habitants, dit-il encore, ont beaucoup de la finesse des Normands [1]... » — « ... il est absolument contre la nature du Dauphinois d'être *dupe*. De sorte que, même en fléchissant le genou devant la plus triomphante des hypocrisies, il ne peut s'empêcher d'encourir sa haine en montrant, par quelque détail imprudent, qu'il n'est pas sa dupe [2]. »

Tel Stendhal toujours, et sa peur maladive, à lui aussi, d'être dupe ; — et l'incorrigible ironie dont il ne savait pas dissimuler le sourire parmi les puissants et devant ses chefs.

Stendhal n'ajoute pas, mais ce sont les conséquences de ses propres définitions, qu'un peuple si profondément raisonnable donnera plutôt des observateurs, des moralistes, des romanciers que des poètes ; les Grenoblois n'ont pas beaucoup d'imagination [3], du moins de l'imagination qui invente loin du réel, dans la fantaisie ou dans le rêve ; quant à cette forme de l'imagination, qui exagère seulement et transforme le réel à force de le sentir intensément, Stendhal la possédait plus que personne, sans être pour cela infidèle à sa race.

Irons-nous jusqu'à dire que le sentiment du beau s'accommode mal d'une âme ainsi tournée tout entière vers l'aspect réel des choses? puis, quand on est si fin, si

1. *Id.*, II, 127. Voir (*id.*, I, 37-38) l'amusant entretien d'un Normand et d'un Dauphinois.

La comparaison des deux races a été reprise par d'autres que Stendhal. Le Dauphinois, comme le Normand, est avare et processif : « Le bien péniblement acquis est défendu avec âpreté », écrit de Crozals (*op. cit.*, 20). Stendhal, généralisant à l'excès son propre cas, avait déjà écrit que, dans le Dauphiné, « l'avarice des pères est barbare envers les enfants. » (Cf. aussi p. 135). — « Les Dauphinois sont rusés et un peu plaideurs », écrivait Saugrain dans son *Nouveau voyage en France* (1778 ; cité par de Crozals, 20). Cf. A. de Gallier, *La Vie de Province au XVIIIe siècle*, 100.

2. *Mém. d'un Tour.*, II, 140.

3. C'est ce que m'exposait, il y a quelques années, un écrivain Grenoblois, M. Texte, et ce que tout confirme. D'ailleurs d'autres l'ont remarqué. M. de Crozals écrit (46) : « L'esprit dauphinois a le goût de l'observation et de l'analyse... La plupart des hommes célèbres du Dauphiné se recommandent par ces solides qualités de l'esprit qui font le mathématicien, l'homme à raisonnement déductif et à système, l'observateur patient, l'inventeur ingénieux. Les dons de l'esprit qui font les succès éclatants dans les lettres y sont plus rares. La puissance de l'imagination, l'éclat de l'invention verbale leur font défaut. »

près de l'ironie [1], ne manque-t on pas de cette naïveté qui fait les artistes [2] ? Toujours est-il que Stendhal, capable pourtant de goûter le Corrège et Cimarosa, ne veut pas se laisser séduire par l'alexandrin de Racine ou la prose harmonieuse de Chateaubriand, parce qu'il a peur d'être dupe, raison essentiellement dauphinoise.

Mais les Dauphinois ne compensent-ils pas ce qui leur manque, peut-être, en imagination ou en enthousiasme, par tant de raison ferme, par tant de sensibilité précise et pratique ?

Ces mérites de leur caractère, toute leur histoire les confirme [3]. Elle est faite de raison avertie, de prudence et de volonté. Ils sont habiles, tenaces et froids. Jamais d'emportements inutiles, de passions niaises et cruelles [4]. Nulle part ailleurs, a-t-on remarqué, la Révolution ne fut plus modérée et moins sanglante que dans ce pays où elle était née [5].

L'originale indépendance de ce peuple [6], vivant libre, en marge de la France, au temps de ses Dauphins, avait

1. « Ils sont prompts à saisir les ridicules et les tournent en raillerie avec plus de verve que de bonhomie », écrit M. de Crozals (*ouv. cit.* 34).

2. Cette conséquence logique du caractère dauphinois est d'ailleurs, je le dois reconnaître, contredite par quelques exceptions troublantes : Berlioz, Hébert, et celui-ci propre cousin de Beyle.

3. On s'en persuadera mieux en lisant l'excellente, érudite et judicieuse *Histoire de Grenoble*, de M. A. Prudhomme, archiviste de l'Isère (Grenoble, Gratier, 1888, 1 vol. in-8°).

4. Il y a bien quelques moments fâcheux, au temps des guerres de religion.

5. Comme Stendhal, Michelet en a ainsi jugé. Il rencontra en 1830 un manufacturier de Grenoble : « Il m'apprend... un fait de l'histoire de la Révolution qui importe. L'Isère se refusa toujours aux excès. Charrion *, chef des Jacobins de Grenoble... alla déclarer à la Convention que sa ville n'accepterait jamais la guillotine. » (*Rome*, 320.)

6. M. de Crozals note que de tout temps et par sa nature propre le Dauphinois a été républicain. C'est un esprit indépendant, et qui a son franc-parler (*op. cit.*, 23-24). Cette indépendance, cette franchise de langage se retrouvent chez Stendhal.

* Il s'appelait en réalité Chanrion. D'ailleurs il ne s'agissait pas d'envoyer la guillotine à Grenoble, mais une commission temporaire. Il est vrai que l'une pouvait bien amener l'autre avec elle. (Voir Prudhomme, *ouv. cit.*, 641.)

prouvé déjà son énergie [1] et son individualisme [2]. Mais il faut voir le détail même des événements, durant cette première période, si l'on veut comprendre quelle sagesse avisée et tranquille, mais opiniâtre, il avait fallu à ces bourgeois de Grenoble pour empêcher les empiètements des deux pouvoirs rivaux, le Dauphin et l'Evêque. Du dévouement à l'intérêt général, sans doute, mais point d'enthousiasme ; de la fidélité, mais sans excès ; et jamais une de ces maladresses qui livrent tout.

Pendant toute leur histoire, ils travaillent énergiquement pour conquérir, puis garder leur liberté ; et, quand ils l'ont perdue en s'unissant à la France, pour la donner, en même temps qu'à eux-mêmes, à tous les Français. Cette histoire est une admirable suite de compromis prudents au service d'une volonté entêtée et immuable.

Je n'ai plus à prouver désormais que Chérubin Beyle, avant Henri Beyle, était le produit de cette histoire, le pur enfant de cette race. Réfléchi, concentré, cachant prudemment une sensibilité profonde, esprit pratique et sans folles envolées, il en avait surtout les côtés un peu ingrats ; il en avait même la figure et l'aspect, « ... l'air

1. La lutte acharnée contre les débordements du Drac, qui rappelle, avec quelques différences, celle des Hollandais contre la mer, est encore une preuve de cette énergie. Il est vrai que la nécessité séculaire de se défendre contre les forces de la nature a pu, inversement, former et endurcir les courages.

2. Michelet, dans le passage cité tout à l'heure, donne un trait curieux de cet individualisme provincial : « Mon Dauphinois très fédéraliste regrette que les alliés n'aient point brûlé Paris, détruit la centralisation et le royalisme. » Voilà une férocité bien stendhalienne. Quant à la défiance jalouse de cette capitale de province à l'égard de Paris, nous en retrouvons la preuve dans ce passage d'*Henri Brulard* : « De mon temps encore, dans la croyance de mon grand-père et de ma tante Elisabeth,... Paris n'était point un modèle, c'était une ville éloignée et ennemie dont il fallait redouter l'influence » (I, 44). Chérubin Beyle pensait en ceci comme le docteur Gagnon, on le verra de reste. Et Stendhal lui-même, plus Dauphinois qu'il ne veut l'avouer, n'aura-t-il pas tout d'abord de la répugnance pour Paris, et ne sera-t-il point malade d'ennui, parce qu'il n'a pas retrouvé, aux bords de la Seine, les montagnes de l'Isère ?

Ce trait a été remarqué par M. de Crozals (*op. cit.*, 31) : « ... peut-être le Dauphinois a-t-il gardé trop longtemps quelque chose du reclus. Il s'est imaginé que le monde finissait où finissait son monde ; qu'il n'y avait rien au-delà de ses montagnes, et que, la montagne elle-même mise à part, rien ne valait la peine d'être vu ni aimé. »

froid, mécontent, nullement civilisé qui fait la physionomie ordinaire de ces Dauphinois si fins », comme l'a dit Stendhal [1]. Et c'est à peu près avec les mêmes traits que, dans un autre passage, sans piété filiale, mais avec ressemblance, il dessine le portrait de Chérubin Beyle :

« Mon père, le moins élégant, le plus finasseur, le plus politique, disons tout en un mot, le plus Dauphinois des hommes [2]... »

*
* *

Il y avait pourtant aussi dans Chérubin Beyle autre chose qu'un paysan devenu citadin, un avocat, et un bourgeois de Grenoble. C'était un caractère original. et point seulement l'empreinte commune d'un métier et d'une race.

Qu'il ait été aristocrate sous la Terreur, ultra sous la Restauration [3], je n'y vois rien de notable : telle était l'opinion générale de sa famille et de son milieu. D'ailleurs ne convenait-il pas qu'il fût attaché à la tradition comme un paysan et comme un juriste? Enfin cette âme précise et sèche était incapable à la fois de la générosité et de la candeur indispensables pour faire un jacobin.

Mais sa religion était bien à lui. Il était pieux, de « la plus absurde dévotion », dit irrévérencieusement Stendhal [4]. Ce n'était plus ici la piété banale et mondaine de quelques-uns de sa caste. Stendhal l'a comparé aux Genevois, pour l'âpre et dure conviction de sa croyance. Peut-être même l'âme revêche de Chérubin Beyle cachait-elle une étrange profondeur de mysticisme. Il y avait dans sa foi je ne sais quelle sombre ardeur, de la tristesse, de la

1. *H. Br.*, I, 179. « Voir le caractère de Sorel père, dans le *Rouge*, » ajoute-t-il lui-même.
2. *H. Br.*, I, 163.
3. Et alors adjoint au maire de Grenoble, et chevalier de la Légion d'honneur.
4. *H. Br.*, I, 79.

haine pour le monde et ses plaisirs ; après la mort de sa femme, « il s'imposa l'obligation de dire tous les offices du prêtre, il fut même question pendant trois ou quatre ans de son entrée dans les ordres [1]. »

Cependant, et voilà qui montre bien le rude tissu de cette âme, pareille piété, qu'une grande douleur avait fait naître, n'avait rien d'attendri ; elle ne connaissait pas l'indulgence ; elle était dure aux autres comme à elle-même. Elle se manifestait par d'austères sermons, par la discipline sèche et mesquine que Chérubin Beyle voulait imposer à ses enfants. Elle n'était pas seulement sévère, elle était encore ennuyeuse. Sans douceur comme sans bonté, elle ressemblait trop à ces dévotions égoïstes et purement formelles, qui prêtent si bien à l'accusation d'hypocrisie. Aussi Stendhal n'y a-t-il point manqué ; il avait sur ce point les conceptions simplistes de Molière et de Voltaire. Je ne crois pas cependant que Chérubin Beyle fût un Tartufe ; mais il ne montrait aucune de ces vertus tendres qui font pardonner l'ascétisme.

Et pourtant ce n'était pas une âme dénuée de toute sensibilité. Il semble avoir eu pour sa femme une vraie passion, une de ces passions concentrées d'homme laid et déjà mûr, qui sont profondes et tenaces. N'est-il pas émouvant qu'au bout de dix années la chambre d'Henriette Beyle fût encore fermée comme un sanctuaire [2]? Cette dévotion amoureuse a quelque chose de pitoyable dans un homme si peu gracieux, et d'apparence si rèche. Mais, en vrai Dauphinois, il cachait ses sentiments, et paraissait plus méchant qu'il n'était. Il savait pleurer de vraies larmes, et Stendhal nous le montre, à la mort de sa femme, les yeux rouges, et gagné à chaque instant par les sanglots. Il remarque même sans bienveillance qu'il était ainsi fort laid. Chérubin pleura encore quand son fils partit pour Paris, mais celui-ci, implacable, se con-

1. *H. Br.*, I, 79.

2. « Sa chambre est restée fermée dix ans après sa mort. Mon père me permit avec difficulté d'y placer un tableau de toile cirée et d'y étudier les mathématiques en 1798, mais aucun domestique n'y entrait, il eût été sévèrement grondé, moi seul j'en avais la clef. » (*H. Br.*, I, 40.)

tenta de trouver une fois de plus que les pleurs lui allaient mal [1].

Cet homme, qui manquait de liant et d'amabilité mondaine, avait apparemment quelque gêne à montrer ses émotions ; il était timide ; comme il se rendait compte peut-être que les épanchements ne lui seyaient point, il les refoulait pudiquement. Mais nous ne saurons jamais ce qu'il pouvait cacher de sensibilité et de tendresse sous ses dehors de procureur. N'oublions pas qu'il ne parlait de la *Nouvelle Héloïse* « qu'avec adoration [2] ».

C'était d'ailleurs, en toutes choses, un homme passionné, avec des passions âpres, tenaces, à la dauphinoise. Mais, pour être opiniâtres, elles n'en étaient pas moins changeantes. Et voilà bien le trait le plus curieux de cette forte individualité : cet homme grave était fantasque, il avait des caprices et des emballements, mais, tant qu'il les avait, il n'en démordait point. Stendhal l'a très précisément noté : « Malgré toute sa finesse dauphinoise, mon père... était un homme passionné... Mon père rêvait nuit et jour à ce qui était l'objet de sa passion [3]... »

On l'a vu, dans sa première exaltation religieuse, se séparer brusquement du monde. Alors il lisait Bourdaloue, Massillon, et la Bible de M. de Sacy [4]. Quand mourut Louis XVI, l'histoire et la politique lui inspirèrent tout à coup un vif intérêt, et il remplaça les pieuses lectures par celle de l'historien Hume [5]. Mais cela ne dura point. Il se prit, ou plutôt se reprit, car c'était là une disposition innée, de passion pour l'agriculture ; cette maladie de l' « agriculturomanie », comme l'appelle Stendhal, le

1. Il avait d'ailleurs auprès de ses enfants quelques habitudes touchantes d'intimité familiale. Après la mort de sa femme, c'est lui qui endormait sur ses genoux sa plus jeune fille, Zénaïde (99). Il en fit peut-être autant pour Henri Beyle, qui ne s'en est pas souvenu.

2. *H. Br.*, I, 79.

3. *Id.*, 103. — Beyle ajoute un autre trait propre aux caractères passionnés et changeants : « Mon père... n'était ému que de ce qui était près de lui. » (*H. Br.*, II, 83.)

4. *Id.*, I, 103, 137.

5. « Bientôt mon père, variable et absolu dans ses goûts, fut tout politique. » (*Id.*, *ib.*, 137.)

posséda dès lors tout entier [1]. Il lut des livres sur l'agriculture, il donna cinquante francs d'assignats pour acheter la chimie de Fourcroy [2], il allait sans cesse visiter son domaine de Claix. Et, signe propre à tous les passionnés, qui sont en même temps des naïfs, il voulait toujours convertir les autres à sa toquade du jour [3]. « Mon père était si rempli de sa passion nouvelle qu'il m'en parlait sans cesse [4]. » Il exposait même à cet enfant exaspéré ses plans de culture, ses « romans qu'il appelait des calculs » : car il avait, faute d'une autre, ce genre d'imagination créatrice que donne la passion [5]. On peut lire à la bibliothèque de Grenoble de longues lettres écrites par Chérubin Beyle à son fils [6] ; d'une écriture fine, serrée, implacable, il lui explique, avec les plus minutieux détails, comment il conçoit la culture de la vigne, la reproduction des moutons mérinos, et l'élevage des vaches laitières.

Cette manie lui fut fatale : il commença par ennuyer et persécuter son fils ; il finit par s'y ruiner lui-même.

Une telle passion, comme on s'en aperçoit, n'avait rien de poétique, rien de vague ; elle était précise, et pratique ; on y trouve singulièrement unies l'âme d'un paysan rusé et celle d'un rêveur chimérique.

Si l'on en croit son fils, cette passion n'était pas la seule. Chérubin Beyle aurait été doué d'un tempérament des plus vifs. De complexion amoureuse, cet homme dévot

1. Mais il est probable qu'il l'avait héritée de sa race. Ne semble-t-il pas singulier que, de ces Beyle si profondément enracinés au sol natal, ait pu naître un errant, un cosmopolite, un déraciné comme Stendhal ? L'âme voyageuse des Gagnon en est peut-être la cause.

2. *H. Br.*, I, 199.

3. Ainsi jadis pour l'histoire : « Le voilà donc tout Hume et Smollett et voulant me faire goûter ces livres comme, deux ans plus tôt, il avait voulu me faire adorer Bourdaloue. » (*Id.*, 137.)

4. « La passion de mon père pour son domaine de Claix et pour l'agriculture devenait extrême... Il m'entretenait longuement de tous ces projets... C'est un genre de folie qui se rencontre souvent au midi de Lyon et de Tours... Mon père fut un exemple mémorable de cette manie, qui a sa source à la fois dans l'avarice, l'orgueil et la manie nobiliaire. » (*H. Br.*, I, 200-202.)

5. « ... mon père était un homme à imagination... » (*H. Br.*, II, 306.)

6. R 302 ; ces lettres sont de 1806.

aurait eu la suprême disgrâce d'être fort laid [1], et maladroit dans un salon [2], « déconcerté et silencieux avec les femmes », — « qui pourtant lui étaient nécessaires », ajoute Stendhal.

Mais qu'en peut-il savoir [3] ? Et dans ce sombre mélange d'austérité et de passions secrètes, de laideur et de désirs, de bigotisme et d'amour, ne retrouve-t-on pas surtout la malveillance romanesque d'un fils haineux, qui se plaît à voir dans son père le plus noir et le plus triste des Tartufes?

Si Chérubin Beyle avait aimé les femmes, Stendhal aurait de qui tenir. A tant d'autres ressemblances entre son père et lui, il faudrait ajouter celle-ci. Mais il est plus sage de n'en pas décider. D'ailleurs ne reconnaît-on pas ici une manie de Stendhal? Uniquement occupé d'amour, il en donne à tort et à travers à tous les membres de sa famille. Et quand il n'apporte pas d'autre preuve que le souvenir très vague de ses impressions d'enfant, interprétées par l'imagination trop échauffée de son âge mûr, nous pouvons ne pas le croire sur parole [4].

Mais, s'il n'est pas sûr que Stendhal tînt de son père son naturel amoureux, ne lui doit-il pas cette âme chimérique et passionnée qui fit son bonheur et son infortune? Lui aussi désire âprement, lui aussi ne se perd pas en de molles incertitudes, à la façon d'un Lamartine, lui aussi a des amours réels et proches, et lui aussi en change sou-

1. Nous voudrions connaître la figure de Chérubin Beyle, mais on n'a aucun portrait de lui. Stendhal ne le trouvait pas beau, mais il a tant d'imagination ! Et n'avouc-t-il pas lui-même qu'il ne peut se rappeler la physionomie de son père ? Il nous dit seulement qu'il était « excessivement ridé ».

2. « Mon père, sombre, timide, rancunier, peu aimable, avait le caractère de Genève (on y calcule et jamais on n'y rit) et n'avait, ce me semble, jamais eu de relations qu'à cause de ma mère. » (*H. Br.*, I, 111.)

3. Il raconte, d'après de vagues propos, que son père « était galant » auprès d'une bonne, « la belle Geneviève.» (*H. Br.*, I, 56). Faut-il croire qu'Henri Beyle tint de Chérubin son goût pour les servantes ?

4. Il lui prête une intrigue avec Séraphie, d'autres encore. Parlant d'une demoiselle Cochet, que, tout enfant, il a vue aux Echelles : « Il me semble, dit-il, qu'elle a été un peu la maîtresse de mon père... » (*H. Br.*, I, 160). Mais que vaut cette impression ? S'il avait possédé quelque preuve, ou quelque indice un peu précis, ne doutons pas qu'il ne nous en eût fait part.

vent [1]. Sans doute les passions d'Henri Beyle n'ont pas du tout le même objet que celles de Chérubin Beyle [2]; elles sont plus généreuses, plus désintéressées, tout au moins plus poétiques et plus tendres. L'âme légère des Gagnon est venue ennoblir la prosaïque nature des Beyle; mais Stendhal avait tort de croire qu'il ne devait rien à ceux-ci.

Et cette timidité discrète, ce silence quand il désire et qu'il aime, cette pudeur sentimentale, ne les avons-nous pas déjà vus chez son père, mais avec moins de grâce, et une gaucherie encore rustique [3] ?

Est-il indifférent enfin que le père de Stendhal ait eu l'esprit aiguisé par le double exercice de la procédure et du commerce campagnard, qu'il ait été un avocat retors et un propriétaire finaud [4] ? J'imagine que Stendhal ne fût pas devenu sans cela un psychologue aussi subtil, et surtout un observateur si désenchanté et si réaliste.

Pourtant l'influence de Chérubin va s'exercer encore sur son fils de toute autre façon. Henri Beyle, et c'est ce que nous venons de voir, tient à lui par le fait de sa naissance : qu'il le veuille ou non, il restera donc, grâce à son père, un vrai Dauphinois, mieux encore, le fils bien authentique de la famille des Beyle. Il n'y peut rien.

1. « Chérubin avait des manies et des passions, ce en quoi son fils lui ressemblera », écrit M. A. Séché, dans son étude rapide, mais intelligente. (*Stendhal*, Paris, s. d., in-16, p. 8.) Mais c'est à M. Chuquet (8) qu'il doit cette comparaison si juste.

2. Son beau-frère Romain Gagnon, qui n'aimait pas Chérubin, écrit de lui le 27 janvier 1806 : « Malgré le masque (et peut-être une véritable *sensibilité*) il est mené par une *véritable* passion de spéculation et d'avenir qui dégrade le présent et fait craindre le futur. » (Let. inédite, Bibl. de Gren., R 302.)

3. Ce caractère donnait à l'un comme à l'autre l'air sournois, ou tout au moins secret et défiant. Le docteur Gagnon écrira un jour à Henri Beyle à propos de son père : « ... le cher homme est bien comme son fils, ne faisant jamais que des demi-confidences. » Et François Bigillion, plus explicite, dira en 1805 à son ami Beyle, en lui parlant de sa sœur Pauline : « ... Vous êtes Beyle et avez quelque chose de couvert. Cela tient sans doute à la conformation de vos visages ou à celle de mes yeux ; mais vous n'avez pas ces airs francs, ouverts ni sensibles qui inspirent au premier vu *(sic)* ; il faut vous connaître. » (Lettres inédites, Bibl. de Gren., R 302.)

4. C'est ainsi du moins que le fils nous présente son père. Pourtant un correspondant anonyme écrit en 1805 à Henri Beyle que Chérubin sait très bien cultiver ses terres, mais n'en sait pas vendre les produits. (Bibl. de Gren., R 302.)

Mais dès qu'il sait vouloir, il travaille à lutter contre l'influence paternelle, à s'opposer, à se faire différent, à détruire rageusement en lui tout ce qui lui semble appartenir aux Beyle.

Il eut ainsi une double formation contradictoire, mais qui procédait toujours de Chérubin Beyle ; son père contribua deux fois à le rendre ce qu'il est devenu : il le créa à son image, en lui donnant la vie ; il le fit ensuite à sa dissemblance, en l'élevant. Mais cette éducation négative, et par antithèse, dépend aussi directement du caractère de Chérubin Beyle que si son fils avait tenu à l'imiter en toutes choses. L'histoire de cet enfant sera surtout l'histoire de ses réactions contre les idées et les sentiments paternels.

III

HENRIETTE GAGNON

« Qui pense à eux aujourd'hui que moi, et avec quelle tendresse à ma mère, morte depuis quarante-six ans ? »

(*H. Br.*, II, 222.)

Henriette Gagnon est la première femme qu'ait aimée Stendhal. Elle fut aussi son premier souvenir de tendresse et de deuil. Depuis qu'à l'âge de sept ans il avait vu porter son corps à l'église paroissiale, il ne pouvait regarder sans émotion la vieille nef de Saint-Hugues. « Le son seul des cloches de la cathédrale, même en 1828,... m'a donné une tristesse morne,... de cette tristesse voisine de la colère [1]. »

C'est par sa mère que, tout petit, il apprit donc à aimer et à souffrir. Cette double expérience, il l'a souvent refaite dans la suite de sa vie, avec d'autres. Et, par la nature de son âme singulière, grâce à la confusion du souvenir ancien, cette première figure de femme, qui était celle de sa mère, se trouva comme liée dans sa mémoire à la longue chaîne des femmes que plus tard il aima, d'un amour autre sans doute, mais semblable aussi, avec une mélancolie passionnée. N'est-ce pas pour ce mystère des amours qui se succèdent et se mêlent obscurément dans le cœur de l'homme, que Vigny écrivait un jour :

Il rêvera partout à la chaleur du sein... ?

1. *H. Br.*, I, 50.

Henriette Gagnon fut donc la plus ancienne parmi ces héroïnes sentimentales dont « le fantôme tendre et triste » accompagnait Stendhal au fil de sa vie, la plus ancienne et la plus effacée. Voici plus d'un siècle qu'elle est morte ; comment retrouver une image un peu réelle et complète de cette femme, qui passa si peu de temps dans le monde, et y joua un si petit rôle ? Stendhal fut bientôt, comme pour tant d'autres, comme pour Métilde, le dernier à se souvenir d'elle. Et c'est par lui seul, c'est-à-dire par les impressions d'un enfant de sept ans, que nous pouvons deviner à grand peine ce qu'elle fut.

C'était la fille aînée du docteur Gagnon [1]. On aime à supposer qu'elle avait un peu de son esprit charmant, de sa finesse et de sa grâce ; mais nous ne pouvons le savoir. Et s'il la préférait à son autre fille Séraphie, est-ce parce qu'elle le méritait, ou simplement parce qu'elle était morte ?

Du moins ne manquait-elle pas de culture ; grâce au plus lettré des pères, elle avait sans doute reçu mieux que la bonne éducation commune aux jeunes filles de son temps. On disait dans la famille qu'elle avait eu un rare talent pour le dessin, et Beyle trouvait souvent « de grandes têtes à la sanguine [2] » faites par sa mère. On se plairait à imaginer en elle quelque particulière disposition pour le beau. Peut-être son fils tenait-il d'elle en cela, et s'il aima les tableaux du Corrège et la musique de Cimarosa [3], n'était-ce point qu'Henriette Gagnon avait une âme un peu plus jolie que celle des petites provinciales qui l'entouraient? Nous devrions ainsi à cette jeune

1. Elle était née le 2 octobre 1757, et se nommait *Henriette-Adélaïde-Charlotte*. Faute de recourir à son acte de baptême, et en lisant mal celui de Beyle, M. Maignien (*op. cit.*) a changé l'ordre des prénoms, et en a ajouté un imaginaire. D'ailleurs, par une irrégularité bizarre, ces prénoms varient d'acte en acte. Elle s'appelle *Caroline-Adélaïde-Henriette* sur ses actes de mariage et de décès et sur l'acte de baptême d'Henri et de Pauline, *Charlotte-Henriette-Adélaïde* sur celui de son premier fils, et *Marie-Henriette-Adélaïde* sur celui de sa fille Caroline.

2. *H. Br.*, I, 175.

3. « Quelquefois... je me dis : mais comment aurais-je du talent pour la musique à la Cimarosa, étant Français ?

Je réponds : par ma mère, à laquelle je ressemble... » (*H. Br.*, II, 99.)

femme, qui mourut obscurément vers la fin du XVIIIe siècle, quelques-unes de ces impressions d'art, si originales et si vives, que Stendhal a données à la postérité.

Il avait retrouvé aussi quelques exemplaires de la *Divine Comédie* dans l'appartement de sa mère [1] ; et il s'étonnait avec raison qu'une femme de ce siècle frivole sût prendre plaisir à une poésie si difficile et si forte. Ainsi la figure de sa mère vint se mêler à ses premières rêveries italiennes, à son premier enthousiasme pour le pays inconnu de son désir ; c'est peut-être un peu à cause d'elle qu'il finira, tant d'années après, par être tout entier italien, même sur sa tombe [2].

Mais il ne faudrait pas se figurer que cette femme d'un esprit cultivé ait été quelque chose comme un bas bleu ; en petite bourgeoise élevée avec sagesse, Henriette Gagnon brodait savamment et longuement. Dans le salon fermé depuis sa mort, et que l'on n'ouvrait plus que deux fois l'an pour enlever la poussière, Beyle regardait avec recueillement les « douze beaux fauteuils » brodés jadis par sa « pauvre mère ». « Hélas ! que ne faisait-elle pas bien? » disait-on, en se rappelant, « avec un profond soupir [3] ». On aime à penser que Stendhal, qui a peu goûté cette engeance, ne sortait pas d'une pédante.

Elle était jolie, nous dit-il, « fort jolie », fraîche et ronde, petite et gracieuse, « vive et légère comme une biche [4]. » N'avait-elle pas aussi un peu de cette âme pleine de déraison, qui devait donner à son fils tant de bonheurs et tant de peines, un peu de cette sensibilité sitôt émue, de cet esprit si vite excité, de cette joyeuse folie endiablée?... De qui aurait-il donc pris son tempérament de femme nerveuse, sa délicatesse, même physique, son cœur capricieux? Les Beyle ne connaissaient point ces fragilités, ni ces ardeurs.

Avec Stendhal, qui se plaisait à cette pensée, on peut

1. *H. Br.*, I, 39.
2. « Par ma mère, à laquelle je ressemble, je suis peut-être de sang italien. » (*H. Br.*, II, 99.)
3. *H. Br.*, I, 175.
4. Henriette Gagnon était brune ainsi qu'Henri Beyle. (*H. Br.*, I, 39.)

donc croire qu'en effet son fils lui ressemblait ; n'était-il pas tout au moins petit, comme elle, et, comme elle, doué d'un embonpoint assez joli. Rien chez lui de l'âpre et maigre sécheresse des Beyle. Sans doute il n'avait guère sa grâce ; mais c'était d'elle peut-être qu'il tenait ces yeux si vifs et si beaux, ces yeux qui l'ont fait aimer.

Cette femme, légère et fantaisiste, à laquelle il eût fallu un peu d'amour jeune et heureux, épousa, le 20 février 1781, à vingt-trois ans, Chérubin Beyle [1]. Stendhal se réjouissait en pensant que sa mère n'avait jamais aimé son père. Elisabeth Gagnon se serait un jour laissée aller à le lui dire, et la vieille bonne de la famille le lui aurait confirmé [2].

Pourquoi ne le croirions-nous pas, nous aussi? Tels que nous les connaissons, le mari et la femme se convenaient mal. Henriette Gagnon avait une tendresse expansive [3], sans doute aussi une âme enthousiaste et romanesque, qui devaient lui faire trouver bien froid le caractère de son mari, et pas très enivrante cette figure grave, laide, et si convenable [4]. On a peine à croire que Stendhal fût le fils de l'amour.

Non point que Chérubin n'aimât sa femme, mais c'était d'un de ces amours concentrés et moroses qui ne savent pas obtenir de réponse. Et la singulière antipathie de Beyle à l'égard de son père pourrait s'expliquer par une de ces discordances secrètes, un de ces dégoûts cachés, que les parents transmettent, le jour qu'ils les créent, à leurs enfants.

Peut-être essaya-t-elle de trouver dans la vie mondaine

1. Il avait dix ans de plus qu'elle. — Romain Colomb, qui n'en est pas à cette erreur près, donne la date du 16 août 1781.

2. « En me parlant de ma mère, un jour, il échappa à ma tante de dire qu'elle n'avait point eu d'inclination pour mon père... J'allai raconter ce mot à Marion, qui me combla d'aise en me disant qu'à l'époque du mariage de ma mère,... elle avait dit un jour à mon père qui lui faisait la cour : « *Laissez-moi, vilain laid.* » — Je ne vis point alors l'ignoble et l'improbabilité d'un tel mot... » (*H. Br.*, 149.)

3. « Elle m'aimait à la passion et m'embrassait souvent... » (*H. Br.*, I, 39.)

4. « Il n'y avait rien de moins espagnol et de moins follement noble que cette âme-là... » (*H. Br.*, I, 78.) Henriette Gagnon, au contraire, d'après son fils, « avait un caractère généreux et décidé. » (*H. Br.*, II, 307.)

quelques distractions nécessaires, peut-être aussi en avait-elle naturellement le goût : les Gagnon étaient gens sociables, bien faits pour apprécier la gaîté légère et fugitive d'une aimable réunion [1]. Henri Beyle avait gardé « l'image des jolis soupers donnés » par sa mère, du « salon étincelant de lumières... » Un peu de vanité et de coquetterie ne seraient pas pour gâter cette physionomie gracieuse.

Elle était mariée depuis deux ans, lorsqu'Henri Beyle vint au monde. Il n'était pas son premier né [2]. Elle eut après lui deux filles [3]. Un dernier enfant lui coûta la vie [4]. Elle mourut en prononçant le nom de son fils [5].

Nous voudrions pouvoir la mieux connaître qu'en devinant, en supposant, en imaginant. Cette première figure de femme qui apparaît dans la vie de Stendhal fut « ce qu'il aimait le plus au monde » ; sans doute est-ce aussi l'être qui plus que tout autre le fit ce qu'il a été.

Par elle il reçut en effet le sang des Gagnon, qui étaient bien la seule famille de son choix, celle de son cœur : « je me regardais comme Gagnon et je ne pensais jamais aux Beyle qu'avec une répugnance qui dure encore en 1835 [6]. »

Il y trouvait un héritage très varié de vertus aimables, de caractères originaux, de fine culture, le tout enveloppé

1. « ... ma mère était l'âme et la gaîté de la famille. » (*H. Br.*, I, 111.)

2. Un premier enfant, qui portait déjà le nom d'Henri, et avait déjà comme parrain le docteur Gagnon, était né le 16 janvier 1782, et mourut au bout de quatre jours. (Arch. munic. de Grenoble, GG 112.) Henri Beyle se trouvait ainsi, non seulement l'aîné de la famille, en un temps où le droit d'aînesse existait, mais le fils anxieusement attendu comme la consolation d'un premier deuil. Double raison pour être aimé et trop choyé. (D'autant mieux que le 11 octobre 1784 naissait à Beyle une sœur qui mourait le même jour.) Henri Beyle gardera par la suite la prérogative d'être l'unique fils. En exagérant la sollicitude des siens, cette prérogative lui fut d'ailleurs funeste.

3. Pauline-Eléonore, née le 21 mars 1786 ; Marie-Zénaïde-Caroline, dont Beyle fut parrain, née le 10 octobre 1788. (Voir *H. Br.*, II, 337-339, 342.)

4. Au moins d'après Beyle : *H. Br.*, I, 43 ; *Jour. de St.*, 470. Mais il faut admettre que ce fut un accident de grossesse, car les registres de Saint-Hugues ne portent l'indication d'aucun décès d'enfant.

5. Le 23 novembre 1790. Ici encore Colomb donne la date erronée de 1791.

6. *H. Br.*, I, 90.

d'usage, de bonne éducation, des traditions de la meilleure société. C'est surtout au milieu des Gagnon qu'il va vivre ; il apprendra d'eux comment il faut sentir et ce qu'il faut aimer ; il apprendra d'eux aussi comment on raisonne et comment on pense. Toute son âme, cœur et esprit, fut donc cultivée par eux ; et si la plante étonna et déçut plus tard les jardiniers par ses fruits inattendus, c'est que les germes rudes et un peu vulgaires des Beyle y avaient laissé quelques durs instincts trop vivaces.

IV

LES GAGNON

Leur origine. — Henri Gagnon. — Elisabeth Gagnon.

Stendhal, qui se fit plus tard Italien par delà la mort, prétendait l'avoir été, pour ainsi parler, avant sa naissance. Il se plaisait à rapporter cette histoire :

« ... ma tante Elisabeth me raconta que mon grand-père était né à Avignon [1], ville de Provence, pays *où venaient les oranges*, me dit-elle avec l'accent du regret... Elle me raconta que nous [2] étions originaires d'un pays encore plus beau que la Provence... ; que le grand-père de son grand-père, à la suite d'une circonstance bien funeste, était venu se cacher à Avignon à la suite d'un pape ; que là il avait été obligé de changer un peu son nom et de se cacher, qu'alors il avait vécu du métier de chirurgien.

Avec ce que je sais de l'Italie aujourd'hui [3], je traduirais ainsi : qu'un M. Guadagni ou Guadanianno, ayant commis quelque petit assassinat en Italie, était venu à Avignon vers 1650, à la suite de quelque légat [4]. »

1. La notice de M. Maignien complète et corrige : « La famille Gagnon... descendait de Jean Gagnon, marchand de soie à Avignon. Le fils unique de celui-ci, Antoine, maître chirurgien juré, chirurgien-major de l'arsenal de Grenoble, laissa d'Elisabeth Santerre cinq enfants... » Stendhal a négligé ce marchand de soie, son aïeul ; il ne parlera que de son héroïque et patriote arrière-grand-père, chirurgien militaire, presque soldat, qui flattait davantage sa vanité romanesque.

2. « ... nous, c'est-à-dire les Gagnon », a grand soin d'expliquer Stendhal.

3. Et non, je pense, *d'aujourd'hui*, comme a corrigé M. Debraye.

4. *H. Br.*, I, 89-90. Cf. II, 99. — Il se persuade même que son grand-père, sa tante Elisabeth, son oncle Romain avaient de ces têtes que l'on peut trouver seulement aux bords du Tibre. (*Id.*, 100.)

Beyle rapporte-t-il exactement les propos de Mademoiselle Elisabeth Gagnon [1] ? La fantaisie complaisante de cet imaginatif n'a-t-elle pas interprété selon son cœur le récit de sa vieille tante, en le complétant çà et là ? Pour lui, ce pays plus beau que la Provence ne peut être que sa chère Italie. Et combien il serait piquant d'avoir pour ancêtre une de ces âmes passionnées et criminelles comme il faut, un de ces Italiens énergiques jusqu'au meurtre, tels qu'il les a peints et tels qu'il les aime !

« Ce qui me confirmerait dans cette idée d'origine italienne, dit encore Stendhal, c'est que la langue de ce pays était en grand honneur dans la famille, chose bien singulière dans une famille bourgeoise de 1780. Mon grand-père savait et honorait l'italien, ma pauvre mère lisait le Dante, chose fort difficile, même de nos jours [2]... »

Mais Beyle a bien tort de s'étonner que des bourgeois cultivés connussent l'italien en 1780. C'était en France, on pourrait dire depuis trois cents ans, la langue à la mode, celle que l'on apprenait, lisait et citait le plus volontiers [3].

1. Il est certain tout au moins que tel détail est faux. Le grand-père de Beyle est né à Grenoble, comme son acte de naissance en fait foi, et non point à Avignon. Et nous verrons tout à l'heure que, bien avant 1650, les Gagnon étaient déjà établis dans le Comtat Venaissin.

2. *H. Br.*, I, 90.

3. Sans prétendre donner du tout sur ce point tous les témoignages essentiels, je rappellerai que Mme de Sévigné citait couramment les poètes italiens ; qu'au XVIIIe siècle l'abbé Dubos donne seulement la traduction des auteurs anglais qu'il cite, mais, pour les italiens et les latins, le texte et point la traduction, considérant sans doute qu'un homme cultivé sait l'italien aussi bien que le latin. — Marmontel, dans ses *Mémoires* (liv. VII), résume ainsi l'instruction donnée à Mlle de Montulé : « L'histoire, la géographie, l'arithmétique, *l'italien*, et... les règles de la langue française. »

En 1788, dans l'*Optimiste* de Collin d'Harleville, Mme de Roselle se promène en lisant de l'italien comme sa langue maternelle : « Je n'entends point l'anglois, dit-elle ; mais j'ai sur moi le Tasse. »

Un peu plus tard, sous le Directoire, d'après les Goncourt (*Société française pendant le Directoire*, 32), « Galiani et son épouse, voulant faire servir la mode aux rapports internationaux des peuples, donnent des thés... où l'on se perfectionne... dans les langues anglaise et italienne ».

C'est à Mâcon, au commencement du XIXe siècle, que Lamartine apprend l'italien « pour lire le Tasse et l'Arioste ». (*Corr.*, I, 41, 50, 61.) Fait plus signi-

A la fin du XVIIIe siècle, l'Italie était en vogue. De Brosses, Duclos, Dupaty, Lalande, d'autres encore, y avaient voyagé et avaient raconté leurs voyages. Les opéras italiens étaient chantés, dans leur langue, par toutes les jeunes filles bien élevées. Ajouterai-je que Grenoble devait être une des villes de France où l'on ignorait le moins la langue italienne ? Elle se trouvait sur l'une des principales routes menant en Italie [1]. Par elle avaient passé toutes les armées, depuis le XVe siècle jusqu'au XVIIIe, qui allaient batailler au delà des monts. La Savoie, italienne alors, ou, si l'on veut, piémontaise, était à quelques lieues de la ville. Et le fait est qu'en 1799 un des nombreux exilés milanais réfugiés alors à Grenoble se vit offrir par son hôte Dante et Pétrarque [2]. Les Gagnon n'étaient donc pas les seuls à Grenoble qui eussent dans leur bibliothèque des poètes italiens.

Henri Beyle a-t-il donc « cristallisé » autour de son plus grand désir ? A-t-il seulement combiné quelques possibilités improbables, et devons-nous refuser de suivre la fantaisie de ce roman ?

Les inductions de Beyle pouvaient sembler trop fragiles, lorsque quelques faits nouveaux sont venus, d'une manière bien inattendue, montrer que cette fois au moins il avait dit la vérité. Les Gagnon, selon toute apparence, arrivaient bien d'Italie, — par le chemin de Bédarrides [3].

Bédarrides est un gros village du diocèse d'Avignon [4].

ficatif, « quelques jolies femmes » de cette petite ville, qui, apparemment, savaient déjà l'italien, se préparaient à jouer avec lui une comédie en cette langue, ce qui supposait encore, semble-t-il, des spectateurs capables de les comprendre. — Il serait facile de multiplier pareils exemples.

1. Grenoble était sur la route du Pas de Suse.

2. Il se nommait Vincenzo Lancetti. (Voir Manacorda, *I rifugiati italiani in Francia...*, 146.)

3. Une obligeante indication de M. Prudhomme (voir p. 603) m'avait mené à Bédarrides ; mais c'est à M. Paul Hazard que revient le mérite d'avoir poussé jusqu'en Italie. Il a bien voulu me permettre d'user ici de sa découverte, qui réjouira tous les cœurs stendhaliens.

4. Bédarrides est situé à 14 kilomètres d'Avignon, sur la ligne de Marseille à Lyon. Il compte aujourd'hui 2. 182 habitants.

Il s'étale sur les bords de l'Ouvèze, dans une campagne grasse, fraîche et plate. Le bourg lui-même est sans intérêt, [1] comme il fut jusqu'ici sans gloire. Et Beyle ne s'est pas soucié, semble-t-il, de rendre Bédarrides célèbre en nous disant que ses ancêtres y étaient nés.

Car c'est en ce village au nom sonore que nous trouvons déjà implantés les Gagnon, dès le début du XVIIe siècle. Mais sans doute y étaient-ils venus deux ou trois cents ans plus tôt. Toujours est-il qu'au XVe siècle nous voyons établie à Bédarrides une nombreuse colonie d'Italiens, et parmi eux un « Johannes Gaignoni », qui vivait en 1477 [2]. Gaignoni devient Gaignon, cent ans plus tard, puis Gagnon, au début du XVIIe siècle [3].

Depuis le « sire Hourrias Gagnon », qui apparaît dans les archives de Bédarrides dès 1639, en compagnie de son épouse Madeleine de Lartifond et de ses enfants, je n'ai pas compté moins de vingt-quatre Gagnon, mâles et femelles, jusqu'au milieu du XVIIIe siècle [4]. Sans doute en retrouverait-on d'autres dans les anciens actes des communes voisines. Encore aujourd'hui, deux ou trois Ga-

1. Sa grande église, de 1684, que l'on ne s'étonnerait pas de rencontrer en quelque ville romaine, a l'allure et le style des églises italiennes, filles de Vignole. Elle mérite un regard.

2. D'où venait ce Gaignoni, ou ses ascendants ? Grâce aux renseignements fournis à M. Hazard par M. Augusto Gagnoni-Schippisi, qui habite aujourd'hui Florence, nous savons seulement qu'une famille Gagnoni vivait au XIVe siècle à Montepulciano, petite cité fière et ardue, célèbre par sa noble architecture et par son excellent vin.

On peut supposer, — mais il faudrait prouver, — qu'une branche de cette antique famille émigra dans le Comtat Venaissin au temps de Pétrarque, ou au siècle suivant.

Elle aurait passé par Florence, s'il fallait en croire le témoignage du dernier des Gagnon. Le général Oronce Gagnon, en effet, disait volontiers que sa famille était noble, et venait de Florence. Il montrait un cachet armorié, où se dessinait un sanglier. — C'est ce qu'a bien voulu m'apprendre, au village des Echelles, M. Bonne de Savardin, descendant d'un Savardin que Beyle avait connu, et ami lui-même d'Oronce Gagnon.

3. Ces derniers renseignements ont été communiqués à M. Hazard par M. l'Archiviste de Vaucluse.

4. Voir ma note sur les Gagnon, dans l'appendice.

gnon, cultivateurs, petites gens, vivent à Monteux, aux environs de Bédarrides [1].

Or, à la fin du XVIIe siècle, un certain Jean Gagnon eut à Bédarrides [2] un fils, qui devint chirurgien militaire. Les hasards de sa carrière conduisirent à Grenoble cet Antoine Gagnon [3], qui s'y maria, le 9 octobre 1718, avec Elisabeth Senterre, fille d'un marchand drapier. Et c'est ainsi qu'Henri Beyle, soixante-cinq ans plus tard, naquit d'un sang dauphinois et provençal, où, selon toute apparence, se mêlaient quelques gouttes de sang italien.

N'y aurait-il pas bien de l'agrément à s'expliquer ainsi cette grande passion pour l'Italie, qu'il aima d'un amour profond comme un instinct ? La naissance d'Henri Beyle, en cette famille francisée des Gagnon, serait un de ces faits étranges d'hérédité, qui font revivre, après des générations, l'âme et les traits d'un ancêtre oublié. Petit Italien perdu dans une ville et une maison françaises, il aurait confusément rêvé d'un autre ciel moins froid, d'autres hommes plus ardents ; il aurait souffert comme d'un exil ; il n'aurait été heureux qu'en retrouvant enfin, à l'âge d'aimer, sa vraie patrie ; la mystérieuse nostalgie d'un sang italien l'aurait conduit au pays d'Angela et de Métilde ; il aurait désiré ses maîtresses milanaises avec toute l'obscure passion d'une chair qui retrouve sa chair ; il n'aurait pu désormais abandonner Milan et Rome ; et l'inscription de son tombeau ne paraîtrait plus que la reconnaissance tardive du pays de son cœur, qui serait aussi le pays de sa race.

Mais, Italiens ou non, ces Gagnon avaient passé par Avignon. N'est-ce point là qu'ils avaient pris ce scepti-

1. D'après le témoignage de M. le curé de Bédarrides. L'un de ces Gagnon est meunier. Bien entendu, j'ignore s'ils appartiennent à la famille de Beyle.

Ce village de Monteux est à 19 kilomètres d'Avignon, à 5 de Carpentras.

2. Ou, d'après M. Maignien (cf. p. 40), à Avignon. Mais que M. Maignien n'indique-t-il ses documents et ses preuves ?

3. Il y fut nommé, en 1725, chirurgien major de l'arsenal (Arch. de Grenoble, EE 17).

cisme voluptueux et païen, cet épicurisme traversé de passions, ce goût pour les réalités précises et fines, cette poésie alerte, chaude et sèche, qui sont un peu de l'âme provençale ? De pareils traits ne semblent guère propres aux gens de Grenoble. Il est aisé de les retrouver en Stendhal. Le clair soleil de Provence pourrait expliquer chez lui bien des vivacités et des ardeurs, et surtout cette verve endiablée qui sera le charme éclatant de son esprit.

*
* *

« J'avais pour ami intime mon grand-père... Mon grand-père était mon camarade sérieux et respectable,... mon seul camarade. »

(*Henri Brulard*, I, 29, 168, 109.)

Il semble que l'héritage moral des Gagnon se soit partagé, au temps de Stendhal, entre les deux êtres qui eurent sur lui l'influence la plus profonde [1], le docteur Henri Gagnon, son grand-père, et sa tante Elisabeth Gagnon. Henri Gagnon en recueillit l'esprit, la fine culture, même la bonté généreuse, tempérée d'ironie. Sa sœur Elisabeth prit pour sa part la noblesse de sentiment, l'énergie, l'amour du romanesque et de l'idéal. Stendhal devait faire plus tard en lui-même un singulier mélange de ces qualités discordantes.

C'est une charmante figure du temps jadis que le docteur Gagnon, un de ces honnêtes et fins bourgeois de l'ancienne France, qui savaient prendre la vie avec bon sens et avec bon goût. Par son grand-père, Stendhal aura

1. Colomb vient confirmer l'affection d'Henri Beyle pour son grand-père et sa *Tatan* : « ... sa reconnaissance pour leur amitié, pour leurs bontés était entière, et sa parole prenait un accent visiblement tendre, chaque fois qu'il parlait de ses deux grands-parents. » (*Notice biograph.*, VII.)

senti, dès son enfance, ce qu'était cette culture exquise du XVIIIe siècle, qu'il ne pourra jamais oublier.

Le docteur Gagnon allait atteindre la soixantaine [1]. Sa physionomie aimable et douce, aux lignes régulières, paisibles, mais d'un dessin sans fermeté, laissait deviner plus de finesse et de bonhomie que de caractère. Un grand front clair et pur, celui d'un homme intelligent qui accepte avec sérénité les hasards de l'existence, s'encadrait largement entre les boucles bien régulières d'une perruque poudrée. Les yeux assez beaux, au regard spirituel, sans rien de trop vif, semblaient voir toutes choses avec une bienveillance amusée. Le nez d'une courbe élégante ne disait rien. Mais la bouche aux ondulations fines, aux lèvres pleines, hésitait entre la bonté, la volupté et la malice. Les coins se relevaient un peu, en un sourire ironique qui n'allait pas jusqu'à l'amertume. Ce n'est point encore le pli railleur et les lèvres minces qui firent bien des ennuis à son petit-fils. Les joues s'empâtaient un peu, et le menton, qui eût été bien dessiné, allait se noyer dans un pli de graisse, douillettement appuyé au fin jabot de dentelle. A première vue, c'est une figure peu parlante, discrète, comme effacée ; puis on y devine un homme qui jouit de la vie sans passion, se prête aux autres sans se donner, et n'entr'ouvre qu'à peine une âme heureuse, délicate et molle, celle d'un lecteur d'Horace et de Voltaire [2].

Ce vieillard avenant, replet et propret, avait gardé d'une jeunesse aimée des femmes [3] quelque souci de

1. Il était né le 6 octobre 1728, et mourut en septembre 1813. On pourra consulter sur lui la trop brève notice de C. Stryienski : *L'enfance de Henri Beyle*, Grenoble, Gratier, 1889. Mais la bibliothèque et les archives de Grenoble contiennent maints documents qui le concernent, et que j'aurai l'occasion de citer à leur place. On trouvera en particulier, dans les manuscrits de Stendhal, plusieurs lettres de lui, pour la plupart inédites. Enfin Beyle et sa sœur parlent souvent et longuement de leur grand-père.

2. Tel m'apparaît le docteur Gagnon, d'après le grand portrait exposé à la bibliothèque de Grenoble, parmi les Dauphinois illustres. Ce portrait a été reproduit dans la notice de C. Stryienski, et, mieux, dans *Henri Brulard*, éd. Champion.

3. Si l'on en croit Stendhal, son grand-père était « accusé ... d'avoir été l'amant de plusieurs, entre autres Madame Teisseire, l'une des plus jolies de la ville... » (*H. Br.*, I, 34-35.) Ses biographes font aussi allusion à quelques péchés

l'élégance. Elégance surannée, sans doute ; mais le respect des modes passées n'est-il pas, chez un homme qui a plu jadis, comme un souvenir et un hommage à celles qui l'ont aimé ainsi? « M. Henri Gagnon portait une perruque poudrée, ronde, à trois rangs de boucles, parce qu'il était docteur en médecine, et docteur à la mode parmi les dames... [1] »

Il avait aussi quelques innocentes manies, juste ce qu'il en faut pour gagner une popularité familière [2] : « ... par principe » il « ne montait jamais en voiture et ne mettait jamais son chapeau [3] » ; chapeau dont le petit Henri se saisissait quelquefois pour s'en coiffer, au grand scandale de cette famille respectueuse et guindée.

Son tricorne sous le bras, dans sa main une élégante « petite canne à pomme en racine de buis, bordée d'écaille », il s'en allait par les rues de Grenoble, d'un pas un peu hésitant, car il avait force rhumatismes, mais la figure avenante et prête à accueillir grands ou petits. Les pauvres l'aimaient pour sa bonté : il les soignait sans leur rien demander [4], et, à l'occasion, il risquait sa vie pous eux [5]. Ils l'aimaient aussi pour sa cordialité facile, car il savait parler aux simples, qualité que Stendhal tiendra de lui. Le dédain qu'il avait pour eux s'accompagnait d'une grande bienveillance. Sa faiblesse de caractère, et un naturel besoin de sympathie, ne lui permettaient de rien refuser, pas même un mot aimable à un manant. Il appartenait, comme son petit-fils, à ces âmes faibles qui ne peuvent se résigner « à être mal dans un cœur ». Aussi

de jeunesse. (Voir la *Réponse de M. Paul Fournier à M. C. Stryienski*, à l'Académie Delphinale, le 15 mars 1889.)

1. Cette perruque avait frappé Henri Beyle « J'ai le souvenir le plus net et le plus clair de la perruque ronde et poudrée de mon grand-père, elle avait trois rangs de boucles. » (*H. Br.*, I, 54.) En vérité, le portrait du docteur Gagnon ne montre que deux rangs de boucles.

2. « Ce costume avait contribué, ce me semble, à le faire connaître et respecter du peuple... » (*H. Br.*, I, 54.)

3. *Id.*, 35.

4. *Id.*, 54.

5. Comme il fit, en 1799, lors de l'épidémie de fièvre putride qui désola Grenoble, où s'étaient accumulés les blessés et les malades de l'armée d'Italie. (Cf. *Réponse de Paul Fournier...*)

était-ce « l'homme de la ville dont la conversation était le plus recherchée par tous, depuis Madame Barthélemy, cordonnière, femme d'esprit, jusqu'à M. le baron des Adrets [1]... »

Mais cet homme populaire ne laissait pas d'être, comme Henri Beyle à son image, un raffiné et un dégoûté : il préférait la noblesse. « Il était le médecin et l'ami de la plupart des maisons nobles » ; ce qui le rendait, naturellement, « l'oracle de la bourgeoisie [2] ».

Riche [3], il savait jouir en sage de sa fortune, sans un faste inutile. Il habitait une des plus belles maisons de la ville, mais il ne l'avait apparemment choisie que pour son agrément [4]. Située au centre de Grenoble, au coin de la place Grenette et de la Grande Rue, elle était gaie et ouverte à tous les événements du dehors, comme son propriétaire. Par derrière, une terrasse qui donnait sur le Jardin public permettait au docteur Gagnon, à son choix, de regarder « la bonne compagnie » se promenant sous de frais ombrages, ou bien, comme un sage désabusé, et qui a lu Jean-Jacques, d'arroser les fleurs de son jardin, et de philosopher devant les étoiles.

Ce médecin charitable, cet homme du monde, ce lettré, était tout ce qu'il faut pour jouer dans sa ville un rôle important. Il « avait été depuis vingt-cinq ans... le promoteur de toutes les entreprises utiles et... libérales [5] ». Non qu'il eût proprement la passion du bien public : pas plus celle-là que les autres. Mais il désirait sincèrement le bonheur d'autrui, quand il pouvait le lui donner sans trop abîmer le sien.

Il prit part à toutes les fondations destinées à développer l'instruction publique. En intellectuel, il croyait que l'on n'arrive à rien que par l'intelligence, et il désirait la

1. *H. Br.*, I, 111.
2. *Id.*, 54, 69.
3. Stendhal nous l'affirme (*H. Br.*, I, 37), mais les documents qui m'ont été communiqués par M. Guillemin, et que nous retrouverons, nous en donnent une preuve beaucoup plus précise.
4. Cette maison, dont je reparlerai à loisir, n'avait point une belle façade ; elle n'étalait aucun luxe. Cf. *H. Br.*, I, 37.
5. *H. Br.*, I, 55.

donner au plus grand nombre. Avant la Révolution, il mettait en pratique, selon ses moyens, les idées des « philosophes [1] ».

Si l'on en croit Beyle [2], c'est lui qui eut alors la pensée de fonder une bibliothèque publique. « Il persuada à ses concitoyens de faire une souscription ; il donna lui-même assez d'argent, et l'on acheta la nombreuse bibliothèque d'un évêque qui venait de mourir [3]. » Rien d'impossible à ce que le docteur Gagnon ait eu en effet l'initiative de la souscription [4]. Il fut dans tous les cas l'un des douze choisis par les souscripteurs pour former la commission administrative de la bibliothèque nouvelle [5].

Avec ses onze collègues, et huit autres qui vinrent s'ajouter à eux, Henri Gagnon fonda l'Académie Delphinale [6]. Il avait à la perfection les mérites qui conviennent à un académicien de province. Ingénieux et disert, il faisait

1. C'est le *philosophe* et l'*encyclopédiste* que l'on reconnaît aisément dans le discours qu'il prononce, le 2 mai 1787, sur la fondation d'une bibliothèque publique. Après avoir invoqué « le véritable esprit philosophique, l'amour des hommes et de la patrie, le progrès de la bienfaisance », il ajoutait « qu'il était réservé à notre âge de produire des choses utiles... ; le soleil vivifiant de la philosophie n'avait point encore échauffé ce sol inculte, qui n'avait produit jusqu'alors que les ronces de l'ignorance et les épines des préjugés... etc. »

2. *H. Br.*, I, 55.

3. *Mémoires d'un Touriste*, II, 147. Henri Beyle se plaît à rendre, dans cette page, un hommage désintéressé et touchant à celui des siens qu'il a le plus aimé : « Je suis allé visiter la bibliothèque fondée en 1773 par un homme d'un esprit supérieur, dont on m'a plusieurs fois répété le nom à Grenoble, M. Gagnon. »

4. Souscription qui s'éleva à 67.888 livres, et permit, en juillet 1772, d'acheter les 33.644 volumes de feu l'évêque Jean de Caulet.

5. Le goût pour les cabinets d'histoire naturelle était alors de mode, grâce à Buffon. (V. A. de Gallier, *La Vie de Prov. au XVIIIe siècle*, 71.) On établit donc à Grenoble un cabinet d'histoire naturelle, et Henri Gagnon collabora encore à cette fondation (cf. la note 3 de la page 50).

6. En 1772. Henri Gagnon en fut le premier secrétaire perpétuel. L'Académie Delphinale fut reconnue par lettres patentes de 1780 et 1789. Mais les séances furent suspendues en 1790. En floréal an IV, d'anciens académiciens sollicitèrent l'autorisation de se réunir sous le nom de *Lycée des sciences et des arts*. Mais Henri Gagnon ne se fit admettre dans cette nouvelle société que le 18 messidor an VIII ; il en devint vice-président le 1er fructidor suivant, et président le 2 thermidor an IX. Le *Lycée* devint la *Société des sciences et des arts* en l'an X. Elle a repris aujourd'hui son premier nom.

Le docteur Gagnon se trouvait alors dans cette société en compagnie des hommes qui seront, à l'Ecole Centrale, les maîtres de Beyle, et que nous retrouverons, l'abbé Gattel, Dupuy de Bordes, Ducros, et Dubois-Fontanelle.

d'excellents discours académiques, et se plaisait à en faire [1]. Quelques-uns ont subsisté ; nous avons la liste de beaucoup d'autres [2]. Ils sont d'une agréable variété, puisqu'on y trouve l'éloge des lettres, et de M. Necker, une étude sur la rétention de l'urine, et sur le plâtre considéré comme engrais, une histoire du galvanisme, et des observations sur les volcans d'Auvergne. Une douce chaleur les anime, une imagination fleurie les embellit ; mais ils sont pleins surtout de mesure et de raison [3].

Sa notoriété littéraire, et l'estime qu'avaient pour cet honnête homme tous les partis, le feront plus tard désigner comme chef du jury chargé d'organiser l'Ecole centrale de Grenoble. « Le fondateur de la Bibliothèque publique devait à sa considération dans le monde d'être

1. « ... il aimait beaucoup... à faire un discours devant une assemblée choisie, par exemple à la Bibliothèque. Je m'y vois encore, l'écoutant dans la première salle remplie de monde... » (*H. Br.*, I, 60.)

2. Le 2 mai 1787, *Discours historique sur l'établissement de la bibiothèque publique, du cabinet d'histoire naturelle, et de la société littéraire* (18 pages, dans les *Mémoires de la société littéraire de Grenoble*, auxquels j'emprunte tous ces renseignements sur l'Académie delphinale. Cf. aussi Prudhomme, *Hist. de Gren.*, 553-554.)

Le 12 mars 1788, un discours de 28 pages sur des mémoires déposés à l'Académie.

Le 29 pluviôse an IX : discours sur la translation du musée de Grenoble dans l'ancienne église du collège.

Le 17 nivôse an X : *Eloge de Dolomieux.*

Le 7 ventôse an X : Discours d'ouverture de la séance.

Le 16 germinal an X : *Rapport sur un mémoire... ayant trait à la rétention de l'urine.*

Le 8 prairial an X : *Mémoire sur le plâtre ou gypse, considéré comme engrais.*

Le 9 floréal an XI : *Histoire abrégée du galvanisme.*

Le 29 ventôse an XII : *Rapport sur l'ouvrage de M. Lacoste..., intitulé : Observations sur les volcans d'Auvergne.*

Le 25 messidor an XII : *Rapport sur le dictionnaire de pharmacie par M. Rivet.*

3. Voici par exemple en quels termes il discourait de la bibliothèque nouvellement fondée et du cabinet d'histoire naturelle, plus récent encore :

« La bibliothèque, telle qu'un flambeau qui, en éclairant tout à coup les objets qui nous environnent, et dont nous ne soupçonnions pas même l'existence, nous en fait connaître toutes les beautés, a développé le germe de beaucoup de talents, et a fourni l'occasion d'acquérir des connaissances de toute espèce. » Il rappelle le zèle des lecteurs, qui étaient souvent plus de cent ; on y voyait les soldats à côté des officiers. « Mais, continue-t-il, le désir d'acquérir des connaissances, semblable au feu qui s'anime en proportion des aliments qu'on lui fournit, voulut embrasser tous les objets. Les livres devinrent insuffisants pour ceux qui voulaient lire dans le grand livre de la nature », et l'on dut fonder un cabinet d'histoire naturelle. (Discours du 2 mai 1787.)

le chef de l'Ecole centrale », dit son petit-fils [1]. Et Henri Gagnon, à la séance d'ouverture, fit encore un discours [2].

Ce rôle de protecteur des lettres, il le jouait encore dans l'intimité des relations sociales. Il était l' « ami tendre et zélé de tous les jeunes gens qui aimaient à travailler, prêtait des livres à M. Mounier, et le soutenait contre le blâme de son père. [3] » Cette manière plus discrète et plus affectueuse était mieux encore dans sa nature. Peut-être, comme les débuts de Mounier, protégea-t-il aussi ceux de Barnave [4]. Il fut, dans le meilleur sens du mot, médecin des esprits comme des corps [5].

Aussi peut-on s'étonner qu'il n'ait pas été élu, en 1789, député du Tiers-Etat [6]. Peut-être, ainsi que le dit Stendhal, « sa prudence à la Fontenelle » l'empêchait-elle « d'avoir une ambition sérieuse ». Faire le long voyage de Paris pour y défendre la liberté publique, cela dépassait l'ardeur de son dévouement ; il aimait ses aises. Puis ce n'était pas un héros. « J'y serais mort », répétait-il souvent en se félicitant d'avoir refusé les voix de plusieurs bourgeois de campagne [7]. »

1. *H. Br.*, I, 238.

2. On le verra cité dans une autre partie de cette étude.

3. « Quelquefois, en passant dans la Grande-Rue, il entrait dans la boutique de celui-ci et lui parlait de son fils. Le vieux marchand de drap, qui... ne songeait qu'à l'utile, voyait avec un chagrin mortel ce fils perdre son temps à lire. » (*H. Br.*, I, 68.)

4. « ... je pense que la mère de l'immortel Barnave, qui le voyait avec peine négliger les procès pour Mably et Montesquieu, était calmée par mon grand-père. » (*Id.*, 69-70.)

5. Je ne voudrais pas cependant adoucir à l'excès les traits de cet honnête homme, qui n'était point un bon homme. Le docteur Gagnon tempérait sa philanthropie de sécheresse ou de scepticisme. Et il avait, au dire de son petit fils, la vanité susceptible et les rancunes tenaces d'un lettré de province.

6. Il avait jusque-là joué son rôle dans tous les événements précurseurs de la Révolution : « Il assista, dit C. Stryienski (*Not.*, 10), sept jours après la *Journée des Tuiles*, à la délibération... dans laquelle les consuls, les membres du clergé et de la noblesse, les avocats, les médecins, les procureurs au Parlement, etc., décidèrent qu'il était urgent d'adresser de nouvelles représentations... « à Sa Majesté pour obtenir de sa justice la conservation des privilèges de la province, etc... » — Il signa la lettre des citoyens notables de Grenoble, adressée au roi le 2 juillet 1788 ; et enfin, le 21 juillet, il est présent à l'assemblée de Vizille et fait partie du groupe des dix députés choisis par les membres du Tiers-Etat de la ville de Grenoble... »

7. *H. Br.*, I, 60.

Le fait est que, choisi comme délégué à l'assemblée de Romans [1], (Stendhal se souvenait de l'avoir vu partir, par « un froid à pierre fendre », un des derniers jours de décembre 1788), il déclina tout autre mandat. Mais il « fit nommer un député ou deux... » Il « n'oubliait pas le service qu'il leur avait rendu et les suivait des yeux dans l'assemblée, où il blâmait leur énergie [2]. »

Car ce bourgeois qui fréquentait la noblesse, ce lettré sceptique et désenchanté, n'avait rien d'un jacobin. Ces audacieux lui paraissaient redoutables et naïfs. « Il était alors, dit Stendhal, patriote fort considéré, mais des plus modérés [3]. »

S'il s'étonnait des audaces de la Constituante, la Convention le scandalisa et lui fit peur. Elle lui fit peine aussi, car c'était une bonne âme, et il s'affligea de la mort de Louis XVI. Puis la finesse de son goût, et son bon sens, l'inclinaient à trouver ridicule l'éloquence des révolutionnaires [4]. Il souriait et tremblait ; pourtant il ne s'indignait pas ; ce n'était point sa façon [5]. Il s'abstenait, lisait Horace, et se chauffait les jambes au soleil, sur sa terrasse, en prenant « son excellent café [6] ».

Beyle s'est pourtant exagéré, à distance, l'aversion du vieillard pour le gouvernement nouveau. A lire *Henri Brulard*, on prendrait le docteur Gagnon pour un aristocrate morose. Ce libre esprit n'avait point si grande peur des nouveautés. En 1787, il faisait de l'opposition au gouvernement de Louis XVI, en regrettant publique-

1. Au commencement de décembre 1788, le président de l'assemblée de Romans avait invité le Tiers-Etat de Grenoble a nommer trois nouveaux délégués pour l'élection des députés aux Etats-Généraux. Le 19 décembre eut lieu l'élection, et Henri Gagnon fut l'un des trois élus. (Cf. Prudhomme, *ouv. cit.*, 595-596.)

2. *H. Br.*, I, 60.

3. *H. Br.*, I, 58.

4. « Mon grand-père se moquait habituellement, et gaiement, de leurs façons de parler. » (*Id.*, 180.) Ce délicat trouvait aussi à redire à leurs manières. Il détestait les Jacobins, nous dit Beyle, « surtout comme gens mal vêtus et de mauvais ton. » (*Id.*, 151.) En un mot, le docteur Gagnon n'était point un sans-culotte.

5. « Il ne s'indignait jamais contre ce qui dépendait des autres. » (*Id.*, 100.)

6. *Id.*, 188.

ment la disgrâce de Necker [1]. Sans doute, quand vint l'orage, il ne sortit plus de chez lui. Elu notable en 1790, il refusa de prêter serment, et fut rayé de la liste [2]. Mais, le 10 ventôse an III, on le vit reparaître dans la vie publique, et se laisser élire « vice-président de la 5e section, dite de Brutus [3]... » Et nous savons comment il prenait, vers le même temps, la part la plus active à l'organisation de l'école révolutionnaire.

Beyle a bien prétendu qu'Henri Gagnon, sous la Terreur, avait été mis sur la liste des « simplement suspects ». Mais nous avons cette liste, et Henri Gagnon ne s'y trouve pas [4].

La vérité est seulement que cet homme d'esprit détestait tous les fanatismes. Il était fort tolérant. Il reconnaissait un jour avec son petit-fils que pendre deux ministres protestants ou guillotiner deux prêtres catholiques, cela se valait.

Si le docteur Gagnon avait l'âme tolérante, c'est peut-être qu'il ne croyait guère. « Mon grand-père... prenait la religion fort gaiement », a dit Stendhal [5]. Il se moquait beaucoup qu'on enseignât à son petit-fils le système de Ptolémée, comme « approuvé par l'Eglise ». Il était voltairien. Jadis il avait fait un pélerinage à Ferney, et Voltaire l'avait reçu « avec distinction ». Ce sont des souvenirs que l'on n'oublie pas [6]. Aussi conservait-il chez lui « un petit buste de Voltaire, gros comme le

1. « ... un ministre éclairé, qui, jusques dans sa retraite, est encore utile à la nation, par les lumières qu'il a répandues sur toutes les parties de l'administration. » (Discours précité, du 2 mai 1787.)

2. Délibération du corps municipal, 12 mars 1790 : arch. de la ville de Grenoble, LL 1.

3. Arch. de Grenoble, LL 56.

4. M. Chuquet l'avait déjà noté ; je l'ai vérifié moi-même.

Mais pourquoi M. Chuquet, confondant les Gagnon et les Beyle, déclare-t-il qu'ils furent toujours « royalistes... avec passion » ? Pourquoi affirme-t-il, contrairement aux vraisemblances, que le fils du docteur émigra « à Turin »? (14)

5. *H. Br.*, I, 61. — « Je découvris bientôt... qu'il se confessait fort rarement. Il était extrêmement poli envers la religion, plutôt que croyant », dit-il ailleurs. (*Id.*, 120.)

6. Cf. *id.*, 213.

poing [1] ». On enseignait au jeune Beyle à le considérer pieusement. « On disait toujours : M. de Voltaire, et mon grand-père ne prononçait ce nom qu'avec un sourire mélangé de respect et d'affection [2]. »

Mais, par tolérance, il laissa fréquenter chez lui la gent dévote, que lui amenaient sa fille et son gendre [3] ; et, par faiblesse, en vieillissant, il prit lui-même un peu leurs idées. Stendhal suppose aussi que ce père inconsolable fut gagné par une religion lui promettant qu'il reverrait un jour sa fille chérie [4].

Pourtant, jusqu'à la fin, on retrouve encore dans son langage le déiste à la façon de Voltaire, mais de Voltaire tempéré par l'archevêque de Cambrai. Dans une lettre inédite, il engage son petit-fils, en ce temps-là fort troublé, à chercher des consolations dans une religion « épurée ». Le mot n'est pas très orthodoxe. « Ce n'est pas, ajoute-t-il, que je voulusse faire de toi un capucin, mais un honnête homme selon Dieu et selon les hommes. » Et il lui recommande de lire le *Traité de l'existence de Dieu*, par Fénelon [5].

*
* *

Chez Henri Gagnon, le médecin, l'homme politique, l'homme du monde, n'étaient que les formes extérieures auxquelles obligent le métier et les nécessités sociales [6].

1. *H. Br.*, 100, 34.

2. *H. Br.*, I, 113. Il était encore voltairien par son goût pour les anecdotes où les prêtres jouaient un rôle fâcheux. (*Id.*, 214.)

3. *Id.*, 120. (Cf. 213.)

4. « ... il ne devint triste et un peu religieux qu'après la mort de ma mère (en 1790), et encore, je pense, par l'espoir incertain de la retrouver... dans l'autre monde... » (*Id.*, 62). Il dit ailleurs, moins affirmativement : « Il eût été dévot s'il avait pu croire de retrouver dans le ciel sa fille Henriette... » (*Id.*, 120). Cf. 264 : « ... mon grand-père (nouveau converti, je pense) s'abstenait de plaisanter sur les livres que mon père et Séraphie me faisaient lire. »

5. Lettre de 1806, Bibl. de Gren., R 302. — Vers le même temps, un correspondant anonyme apprend à Beyle que son grand-père déplore son irréligion. (21 germ. an XIII, *id.*, *ibid.*)

6. Je ne veux pas dire que le docteur Gagnon fût un médecin amateur. Il passait, tout au contraire, pour le premier de Grenoble, et montrait autant de science que de dévouement. Il avait fait ses études médicales à Montpellier, et

L'âme profonde et vraie, c'était l'âme d'un lettré, pour qui les livres et les ingénieuses réflexions qu'ils suggèrent sont la meilleure et la dernière passion [1]. Si quelque malade venait le demander, il « gémissait de se voir enlevé à ses chères études [2] ».

C'est par là surtout qu'il va exercer sur Henri Beyle la plus décisive influence.

Sans doute ils se rapprochent par d'autres points. Bien que leurs incroyances ne soient pas de même famille, l'incrédule Stendhal devait avoir pour grand-père un voltairien. Entre le libéralisme très conservateur d'Henri Gagnon et le libéralisme très aristocratique d'Henri Beyle il y a parenté très proche : tous les deux ont pour la canaille une répugnance physique qui gêne leur sympathie pour le peuple ; tous les deux sont peu pressés de sacrifier aux autres leur bonheur personnel ; tous les deux ont un goût suranné et peu démocratique pour les plaisirs d'un salon où l'on cause, et où les femmes savent aimer. Enfin ils ont en trait commun : la haine des émotions qui s'étalent, la pudeur de leur sensibilité. Mais chez Henri Gagnon c'était surtout bon goût et discrétion d'homme

fut reçu docteur à vingt-quatre ans. Bientôt considéré comme l'homme indispensable, accablé de clientèle, il fut obligé, par l'excès même de son succès, à renoncer le plus possible à la pratique de la médecine. Il n'en était pas moins, en 1790, un des dix directeurs de l'hôpital général, président de la Société de santé en 1801, et, en 1802, l'un des directeurs de l'Ecole de médecine réorganisée. Esprit novateur, il fut des premiers à pratiquer à Grenoble l'inoculation de la vaccine. (Arch. de Gren., LL 2 ; Discours prononcé sur sa tombe par H. Bilon, dans le *Jour. du Départ. de l'Isère*, 29 sept. 1813 ; Réponse de P. Fournier... à l'Acad. Delphin. ; cf. Pilot de Thorey, *Notes pour servir à l'hist. de Grenoble*, Grenoble, 1880, broch.)

1. Il suffit pour s'en convaincre de l'écouter parler des lettres : « Un des premiers besoins de l'homme civilisé, est de cultiver les lettres ; c'est par elles que nous apprenons ce que nous devons à l'Etre suprême et à nos semblables. En nous dédommageant des maux physiques, auxquels la nature humaine est assujettie, elles nous procurent des jouissances intellectuelles, et excitent en nous une sensibilité qui fait le lien et le bonheur des sociétés. L'amour des lettres produira donc le patriotisme : et les établissements littéraires produiront les vertus sociales... » (Discours sur l'établissement de la bibl. publ., déjà cité.)

2. *H. Br.*, I, 191. — M. Chuquet affirme : « ... il n'était pas aussi docte qu'on l'a dit : il ne connaissait en 1804 ni Vauvenargues ni les *Lettres Persanes* » (8). Le texte qui a persuadé M. Chuquet (*Corr.*, I, 134) peut être interprété différemment, et, de toutes façons, ne suffit pas à faire douter d'une culture qui n'est pas douteuse.

du monde, chez Beyle délicatesse d'un sentimental. « Je me souviens, raconte Stendhal, que je fis un voyage à Grenoble pour le revoir encore; je le trouvai fort attristé... Il me dit : « *c'est une visite d'adieu* », et puis parla d'autres choses ; il avait en horreur l'attendrissement de famille niais [1]. » C'est peut-être le jour de cette dernière entrevue silencieuse que ces deux hommes se comprirent le mieux [2].

Il y avait pourtant, semble-t-il, entre ce « caractère dans le genre de Fontenelle, modeste, prudent, discret, extrêmement aimable et amusant », et l'âpre Stendhal, ses folles passions, ses enthousiasmes maladifs, et ses haines, plus d'oppositions encore que de ressemblances.

Seulement, si Henri Beyle, après avoir rêvé toute sa jeunesse d'être un écrivain, écrivit plus tard trente volumes, s'il n'imagina jamais de plus grand bonheur que de vivre, petitement renté, à un quatrième étage d'une rue parisienne, en faisant des livres, c'est probablement à son grand-père qu'il le doit. Pendant dix ans, le docteur Gagnon lui apprit que rien au monde ne vaut un beau livre. Stendhal essaiera toute sa vie d'en faire un.

L'écrivain préféré du docteur Gagnon était Horace. Ce sceptique, en effet, ce voluptueux prudent et raffiné, ce styliste, devait plaire de toutes parts au docteur Gagnon. Horace est le poète des vieillards qui ont encore quelque imagination ; c'est le poète d'une société délicate et usée, comme celle du XVIIIe siècle. Henri Gagnon était bien de son siècle, et il avait soixante ans : sa vieillesse goûtait la sagesse d'Horace, et son esprit encore plein de vivacité trouvait plaisir aux saillies de ce bon vivant.

On sait déjà qu'il vénérait Voltaire, pour son libre bon

1. *H. Br.*, I, 36.

2. A ces quelques rapprochements psychologiques il faut sans doute en ajouter un autre. Henri Beyle retrouvait dans son tempérament quelques fâcheuses incommodités dont souffrait son grand-père : « Il avait des vapeurs (comme moi misérable), des rhumatismes... » (*Id.*, 35). Et l'on peut croire que Beyle tenait de la race fine des Gagnon, et non de la rude chair paysanne des Beyle, cette folle irritabilité nerveuse, cet épiderme délicat comme celui d'une femme, tout ce tempérament d'une morbide sensibilité, dont il faudra reparler à loisir.

sens et pour sa claire raison sans doute, plutôt que pour des audaces qui devaient parfois l'inquiéter.

Peut-être le préférait-il à Jean-Jacques [1]. L'éloquence du philosophe genevois ne semble point son fait. Il n'aimait pas plus les phrases que son petit-fils, et n'était point à l'âge de se laisser émouvoir encore par le bosquet de Clarens. Les prédications vertueuses ou l'optimisme inexpérimenté de Rousseau devaient parfois faire sourire ce médecin sceptique. Pourtant, comme il avait l'esprit large et ouvert aux nouveautés, il fut, dit-on [2], « l'un des organisateurs et des exécutants de la sérénade, composée des motifs du *Devin de Village*, que l'on donna à l'auteur de l'*Emile*, sous les fenêtres de sa chambre de la rue des Vieux-Jésuites », en 1768.

Quant aux grâces naïves et recherchées des bergeries à la mode, elles ne lui plaisaient pas plus que leur sensiblerie fade [3]. Il aimait les sages et les forts, ceux qui connaissent l'homme.

Comment ne verrions-nous pas ici une sorte de prédestination pour Stendhal? Celui qui allait, un demi-siècle plus tard, devenir l'un des créateurs de la psychologie moderne, ne devait pas entendre vainement son grand-père alléguer si souvent devant lui « la connaissance du cœur humain ». « Mon grand-père, dit-il, m'étourdissait sans cesse » de ce « grand mot ». Henri Gagnon l'habituera ainsi à demander aux livres, avant de la trouver dans la vie, cette science qui devait faire pendant cinquante ans sa passion [4]. Pareille leçon sera pour Beyle d'un merveilleux profit.

Aussi bien Henri Gagnon ne concevait-il point la littérature comme un domaine à part, celui des jolies phrases

1. Si le docteur Gagnon eût beaucoup aimé Rousseau, Stendhal n'aurait-il point parlé de cette prédilection ?

2. « Ce détail, écrit C. Stryienski dans sa brochure (9), m'a été donné par M. Charaux, professeur à la Faculté des Lettres, qui le tenait d'un petit-fils du docteur, le général Oronce Gagnon, mort à Grenoble en 1885. » Peut-être est-ce là beaucoup d'intermédiaires.

3. *H. Br.*, I, 119.

4. « Peut-être prit-il de son aïeul... l'amour de la psychologie ». (A. Chuquet, *St.-B.*, 9.)

inutiles. En vrai fils du XVIIIe siècle, il mêlait les sciences aux lettres, et préférait les écrivains substantiels. Il aimait Hippocrate ; il « parlait *avec passion*... des idées géologiques d'un M. Guettard, qu'il avait connu [1] » ; il dissertait de Linné et de Pline, en arrosant ses fleurs ; il s'intéressait à l'Egypte, et fit acheter une momie pour la bibliothèque publique ; il faisait des observations météorologiques avec une attentive minutie [2] ; il savait regarder les étoiles, et nommer les constellations. Il ne faut pas oublier, en un mot, que ce lettré était un médecin. La préoccupation des phénomènes, le goût de l'observation précise, la haine du vague et du vide lui étaient venus ou s'étaient fortifiés grâce à son métier [3]. La science avait ainsi corrigé ce qu'il y a souvent d'artificiel et de vain dans une âme de littérateur. Mais ce juste souci du réel, cette préoccupation de l'expérience et cet amour du petit fait vrai, n'est-ce pas justement une des nouveautés essentielles qu'allait apporter Stendhal dans la littérature ? Sainte-Beuve en vint à l'histoire naturelle des esprits en passant par la médecine. C'est Henri Gagnon qui fit les études médicales de son petit-fils.

Il y avait même en cet esprit si riche et si varié quelque chose déjà comme le cosmopolitisme de Stendhal. Je ne voudrais pas exagérer l'originalité de pareilles lectures : pourtant il est notable qu'Henri Gagnon pratiquait, et conseillait aux autres, Dante, le Roland Furieux, Don Quichotte. Cette large compréhension pourra servir d'exemple à Henri Beyle.

Une intelligence si souple avait pourtant sa limite : Henri Gagnon était trop aisément dégoûté. Il trouvait trop volontiers trivial et bas ce qui était simplement réel. A cause de lui Stendhal déclarera un jour que le style de Mérimée est « portière » ; et, par une délicatesse analogue, il ne goûtera Molière qu'avec peine. Henri Gagnon a beaucoup restreint le réalisme de son petit-fils.

1. *H. Br.*, I, 188.
2. Voir plus bas, p. 87, note 2.
3. On le voit recommander, dans son discours plusieurs fois cité du 2 mai 1787, « l'étude de la nature, et la science des faits. »

En somme, lui-même l'a écrit, son grand-père lui « communiqua... presque tous ses goûts [1] ». C'est le docteur Gagnon qui a vraiment et définitivement formé le jugement littéraire de Stendhal. Le classicisme élargi de l'aïeul n'est pas bien loin du romantisme étriqué du petit-fils. Ils aiment tous deux la clarté et la finesse, la simplicité et la vérité ; ils ont une égale horreur pour le mièvre et l'affecté, pour la déclamation et la sensiblerie gémissante. Ils goûtent les petits faits humains, les faits réels, mais qui ne salissent pas les mains. A peine Stendhal a-t-il rajeuni, sans y être infidèle, les doctrines de ce lettré si délicat.

Henri Gagnon trouvera dans son petit-fils toutes les satisfactions que lui avaient refusées son fils : « Mon fils n'a rien lu, » disait-il quelquefois avec humeur [2]... » Henri Beyle lut beaucoup, trop peut-être. Il est dangereux de beaucoup lire, quand on ne vit guère. Par la faute de son grand-père, Henri Beyle était destiné, comme avant lui Jean-Jacques Rousseau, à former d'après les romanciers et les poètes son imagination et son cœur. On n'est point impunément le fils intellectuel d'un bel esprit.

*
* *

« Tout l'honneur, tous les sentiments élevés et fiers de la famille nous venaient de ma tante Elisabeth... »

(*H. Br.*, I, 85.)

Si l'on en croit Stendhal, c'est surtout de sa grand'tante Elisabeth Gagnon, sa « Tatan » (comme l'appellent sa sœur et lui), qu'il tenait les illusions et les duperies de son âme romanesque.

Seule parmi les Gagnon, cette vieille demoiselle avait gardé une flamme d'héroïsme et de passion. Du moins c'est ainsi que Stendhal la voit, quarante ans plus tard,

1. *H. Br.*, I, 35. Cf. 187 : « Nos conversations sur la belle littérature, Horace M. de Voltaire, le chapitre XV de *Bélisaire*, les beaux endroits de *Télémaque Séthos*, qui ont formé mon esprit... »

2. *H. Br.*, I, 72.

et qu'il nous décrit son caractère. Il nous faut bien l'en croire [1].

Il lui prête, comme à tous les membres de sa famille, un petit roman d'amour [2], fort utile pour corriger la trop prosaïque image d'une vieille fille provinciale. Mademoiselle Elisabeth Gagnon allait bien, bourgeoisement, chaque soir, « faire sa partie » chez de bonnes amies, « demoiselles » comme elle. Elle était bien vêtue d'étoffes cossues, et attachait la plus grande importance à une toilette qui n'intéressait plus personne [3]. Mais, sous les dehors un peu ridicules d'une vieille dame tirée à quatre épingles, méticuleuse et proprette, qui remplit de manies sans conséquence le vide d'une existence desséchée, il y avait une âme ardente et d'exquises noblesses.

Elisabeth Gagnon vivait de souvenirs et de regrets, comme il convenait à une demoiselle de soixante ans et davantage [4]. Mais ces regrets étaient généreux. Grâce à elle survivaient encore, dans la famille, quelques vieilles traditions de patriotisme et d'énergie. Son frère, le docteur Gagnon, plus jeune qu'elle de sept ans, était fort loin de la satisfaire. Elle le trouvait faible et sans caractère [5]. C'était, a dit Stendhal, « l'homme le plus spirituel et le moins patriote que j'aie jamais connu [6] ». Mademoiselle Elisabeth au contraire s'enthousiasmait tristement, quand elle se rappelait son père pleurant « de rage en

1. Nous ne connaissons guère Elisabeth Gagnon que par la *Vie d'Henri Brulard*. A peine ai-je pu relever, dans les lettres de Beyle et de Pauline, quelques petits traits insignifiants.

2. « Je suppose que ma tante Elisabeth, riche (pour Grenoble), était restée fille à la suite d'une passion malheureuse. J'ai appris quelque chose comme cela de la bouche de ma tante Séraphie dans ma première jeunesse. » (*H. Br.*, I, 78.)

3. *Id.*, 85.

4. Elle était née à Grenoble, le 30 octobre 1721.

5. « Elle sentait, éprouvait, mais n'exprimait jamais, un assez grand mépris pour le *Fontenellisme* de son frère... » (*H. Br.*, I, 148.)

6. *H. Br.*, I, 86-87. L'appréciation de Beyle doit être juste, car dès 1803 il écrit dans son *Journal* (25-26) : « Grand trait de caractère : mon aïeul maternel, le chirurgien Gagnon, répandit des larmes amères lorsque, vers 1736, les ennemis entrèrent en Provence ; mon grand-père m'a conté ce trait en riant et sans en sentir le sublime ; c'est que ce dernier a les mœurs du régent. »

apprenant que l'ennemi s'approchait de Toulon [1] », quand elle songeait à un autre frère, mort à vingt-trois ans, bien loin, et, celui-là, héroïque selon son cœur. « Quel caractère ! » disait-elle un jour, rêvant tout haut devant son petit-fils ; et elle ajoutait, en pensant au docteur : « Ah ! quelle différence ! »

Elle seule aussi aimait à rappeler, avec un soupir, l'origine lointaine des Gagnon, venus d'un pays où fleurissaient les orangers.

Cette grande femme, mince et digne, à la « belle figure italienne [2] », qui restait le plus souvent silencieuse, paraissait un peu exilée dans la maison d'Henri Gagnon, où elle vivait avec beaucoup d'indépendance. Elle possédait ses relations à elle, quelques amitiés de choix, de vieilles dames aux « belles âmes [3] ».

Elisabeth Gagnon avait de la tendresse [4], mais plus de fierté encore. Aussi cachait-elle pudiquement les émotions de son vieux cœur. « Elle adorait ma mère, dit Beyle, mais elle ne s'attendrissait pas en en parlant, comme mon grand-père. *Je n'ai jamais vu pleurer... ma tante Elisabeth* [5]. »

Cette réserve hautaine, cette grande fermeté cachée, en imposaient autour d'elle. Dans les discussions familiales, elle gardait le plus souvent le silence, ou bien c'était quelque mot poli, discret et ferme. Elle respectait la liberté des autres autant qu'elle tenait à la sienne. Mais elle n'en était pas moins, dans les grandes circonstances,

1. Beyle rappelle à plusieurs reprises le souvenir de cet aïeul si énergique : « ... le portrait sérieux et rébarbatif de mon arrière-grand-père dans son cadre doré à grandes rosaces d'un demi-pied de large, qui me faisait presque peur ... » Et ailleurs : Le docteur Gagnon « racontait quelquefois la bataille de l'*Assiette*... Son père, homme ferme, plein d'énergie et d'honneur, l'avait envoyé là comme chirurgien d'armée, pour lui former le caractère. » (*H. Br.*, I, 86-87, 36-37.)

2. Il suffit peut-être de croire qu'elle avait un de ces beaux types provençaux, pleins de caractère, de noblesse et d'énergie.

3. *H. Br.*, I, 112, 261.

4. « Rappelle-toi la douleur insupportable que sent ma Tatan à la lecture d'un événement tragique qui rend malheureux Oreste ou Rhadamiste. » (Let. à Pauline, *Corr.*, I, 252.)

5. *H. Br.*, I, 148.

l'inspiratrice de tous les siens. C'est elle qui leur apportait quelques hautes directions morales.

« Tout l'honneur, tous les sentiments élevés et fiers de la famille nous venaient de ma tante Elisabeth ; ces sentiments régnaient en despotes dans la maison, et toutefois elle en parlait fort rarement, peut-être une fois en deux ans ; en général, ils étaient amenés par un éloge de son père [1]. »

Il ne semble point indifférent qu'il y ait eu dans la famille Gagnon une vieille demoiselle au noble cœur, en qui survivait tout un atavisme de vertu et d'imagination forte. Sans elle nous ne pourrions comprendre d'où venaient à Stendhal certains emportements généreux, l'admiration de l'énergie, le culte des héros, qu'ils soient Brutus ou Napoléon ; sans elle nous ne nous expliquerions pas davantage l'étrange intensité que prenait chez lui l'adoration d'un musicien ou d'un peintre, cette folie d'enthousiasme qui étonnait tous ses amis ; enfin, sans cette vieille fille romanesque, nous nous demanderions où le petit-fils d'Henri Gagnon et le fils de Chérubin Beyle avait bien pu prendre cette façon d'aimer, ardente jusqu'au désespoir, sensible jusqu'aux plus tendres délicatesses, qui fit de lui l'amant malheureux, platonique et fidèle de Métilde.

Sans doute Stendhal n'avait rien hérité de sa grand'-tante, mais elle est pour nous le seul témoin de toute une veine d'ardeur et de noblesse, qui avait dû se retrouver, çà et là, dans la lignée des Gagnon, et qu'Henri Beyle sans doute a reçue dans son sang. A ces dispositions innées viendra s'ajouter l'influence personnelle d'Elisabeth Gagnon sur un neveu qui l'aimait : « Cette femme, d'une rare élévation de caractère, était adorée par moi », a-t-il dit. [2] « Elle a... formé mon cœur et c'est à ma tante Elisabeth que je dois les abominables duperies de noblesse à l'espagnole dans lesquelles je suis

1. *H. Br.*, I, 85.

2. Et sa *Correspondance* le prouve : « La bonne Tatan Gagnon que j'aime toujours plus », écrit-il en 1806 (I, 266).

tombé pendant les premiers trente ans de ma vie. » « Son caractère était la quintessence de l'honneur. Elle me communiqua pleinement cette façon de sentir et de là ma suite ridicule de sottises par délicatesse et grandeur d'âme... [1] »

Elle lui apprendra donc qu'il existe un autre genre de vertu que celle de Chérubin Beyle ou de l'abbé Raillanne, « parfait jésuite », une vertu plus humaine et plus libre, dont la seule récompense est l'enthousiasme intime qu'elle nous donne. Faute d'autre morale, Beyle pratiquera ce culte raffiné de l'honneur [2] ; il le complètera par son adoration exaltée de l'héroïsme : adoration platonique sans doute, mais n'est-ce point déjà beaucoup que le désir ardent de la vertu? Cette vertu et cette morale de Beyle, c'est à sa vieille tante qu'il les doit.

Elisabeth Gagnon achève ainsi de nous expliquer ses antécédents moraux. Dans cette galerie des portraits de sa famille, où nous avons cherché la ressemblance de Beyle, sa tante seule fait figure d'héroïne. une héroïne un peu désuète. Mademoiselle Gagnon était une âme cornélienne ; elle disait communément : « Cela est beau comme le Cid [3]. »

*
* *

Nous tenons maintenant, autant qu'on les peut atteindre, les origines de Stendhal : son père et sa mère, son grand-père et sa grand'tante semblent nous révéler tous les aspects essentiels de l'âme des Gagnon et de l'âme des Beyle, qui vont se mêler en cet enfant [4].

1. *H. Br.*, I, 85, 78, 148.
2. M. Maurice Barrès a finement aperçu cette idée (mais ne l'exagère-t-i pas un peu ?) dans sa *Préface* à la *Correspondance* de Stendhal.
3. *H. Br.*, I, 148.
4. « Je suppose, disait Stendhal dans l'*Histoire de la Peinture*, que les parents donnent le tempérament, le *ressort* ; et l'éducation, le *sens* dans lequel il agit » (270).

L'hérédité des Beyle paraît bien sèche et bien pauvre, en comparaison de la culture si riche, de la sensibilité si fine et si diverse des Gagnon. Pourtant aucun de ces patrimoines ne fut inutile à Stendhal. La souche drue et forte des premiers apportait l'énergie vivace, la ténacité, le bon sens âpre du caractère dauphinois. Mais la passion nette, précise, pratique de Chérubin Beyle avait besoin d'être affinée par la culture délicate d'un Henri Gagnon, tempérée par son scepticisme ; elle devait être adoucie et comme féminisée par la tendresse légère d'Henriette Gagnon, élevée et ennoblie par les enthousiasmes romanesques d'Elisabeth. Le mélange ne fut point parfait ; il y avait dans ces éléments divers quelques contradictions irréductibles. Le caractère hétéroclite de Stendhal, si peu fondu, et par là si original, laissera reparaître à chaque instant les hérédités disparates dont il est le fruit.

LIVRE II

LES ANNÉES HEUREUSES

« Après tant de considérations générales, je vais naître. »

(*Henri Brulard*, I, 29.)

I

LA MAISON DE LA RUE DES VIEUX-JÉSUITES

C'était une maison maussade et laide. La façade, couleur de soufre et de poussière, ouvrait sur la sombre étroitesse d'une rue morose ses grandes fenêtres carrées, sans physionomie et sans grâce. Cette façade était nue et plate ; aucun souci de l'élégance. La maison paraissait vouloir cacher jalousement, sous la froide uniformité de ses murs, de petites vies bourgeoises, étriquées, monotones. Elle convenait à des intimités mesquines et tristes. Depuis des générations, c'était la maison familiale des

Beyle [1]. Il est permis de croire que Chérubin la trouvait à son goût, comme elle était à sa ressemblance.

Devant elle, la rue se resserrait, écourtée, tortue [2]. De hautes maisons, uniformément grisâtres, ne laissaient guère la lumière descendre jusqu'à son ruisseau et ses boues [3]. Elle ne s'ouvrait pas même, comme la plupart des autres voies de Grenoble, sur quelque blanche cime, délicatement profilée dans le haut du ciel. Tout de suite elle était close aux regards. D'un côté elle allait buter à angle droit contre la Grande Rue, de l'autre contre la rue Sainte-Claire.

Dans cette voie discrète, il y avait tout juste cent soixante ans, les jésuites étaient venus s'installer en tapinois, pour conquérir Grenoble, où ils eurent plus tard brillante fortune [4]. En souvenir de ces humbles débuts,

1. Elle fut vendue par le père de Stendhal seulement « lorsqu'il se mit à bâtir sa rue nouvelle et à faire des folies. » (*H. Br.*, I, 40.)

Nous savons maintenant, grâce à M. S. Chabert (voir *H. Br.*, II, 374 et suiv.), que Chérubin Beyle possédait toute la maison habitée par lui, et qu'il en vendit, suivant l'usage du pays, le deuxième étage, le 27 février 1804, pour le prix de 3.000 francs. — Elle portait alors le numéro 60.

2. Comme toutes les rues de l'ancien Grenoble, qui se sont, dans ce quartier, très fidèlement conservées. La rue des Vieux-Jésuites a pourtant, depuis Beyle, pris un peu d'air et de lumière, par le percement de la rue Lafayette qui la coupe en deux.

3. Tous les historiens de Grenoble sont d'accord pour en dépeindre l'antique malpropreté. « Grenoble, sous la Révolution,... était une petite ville sale du Midi », résume M. Raoul Blanchard (*Grenoble, Etude de géographie urbaine*, dans le *Bulletin de l'Académie Delphinale*, 1910). Et il cite quelques témoins. C'est Perrin Dulac, critiquant « ses rues étroites, pavées en cailloux..., ses maisons presque toutes à trois ou quatre étages », remarquables par leur « malpropreté extérieure » ; « les cours, écrit-il, les allées ressemblent à des cloaques qu'on ne peut regarder qu'avec dégoût. » — C'est l'alpiniste Whimper, qui la juge, en 1861, une « ville pittoresque, mais infecte ». C'est enfin Ad. Joanne, qui écrit, l'année suivante : « La vue et l'odorat... y ont trop à souffrir. Il faut avoir été habitué dès l'enfance à de si dégoûtants spectacles, à de si puantes odeurs, pour pouvoir les supporter... Les maisons sont beaucoup plus malpropres que les rues. La plupart des allées et des escaliers ressemblent à des dépôts publics d'immondices. »

A ceux qui voudraient avoir une vue d'ensemble sur Grenoble à la fin du XVIIIe siècle, je recommande l'élégante et précise étude de M. Debraye (*H. Br.*, II, 361-368). Elle est accompagnée d'un plan où l'on peut suivre dans leur détail tous les récits de Stendhal.

4. En 1623, raconte M. Prudhomme dans son *Histoire de Grenoble* (503), « ils s'installèrent modestement dans la rue Bournolene *, qui prit plus tard,

* *Bournoulen*, écrit Pilot. (*Hist. de Grenoble*, 1829.)

elle prit un nom monacal et suranné ; elle devint la *rue des Vieux-Jésuites*. Une Providence malicieuse y fit ensuite naître Stendhal. Cette double naissance aurait dû suffire à l'illustrer. Mais les municipalités, qui n'ont pas de respect, la débaptisèrent dès longtemps. Elle prit le nom de Jean-Jacques Rousseau, qui avait couché là un jour en passant.

Depuis plus d'un siècle, la rue ni la maison ne semblent avoir changé.

On entre d'abord dans un long couloir sombre et humide, serré entre deux boutiques [1]. Il vous mène à une petite cour grasse, visqueuse [2], profonde comme un puits. Une lépre sale tache les vieux murs. Sur une hauteur de trois étages, des fenêtres s'ouvrent au hasard. Elles ne peuvent donner aux appartements qu'un jour impur et un air avarié. Voici, en face de l'entrée, celles des chambres où habitaient l'abbé Raillanne et son élève Henri Beyle.

Sur la gauche, la cage de l'escalier. Ses marches de pierre ont souvent porté les pieds menus d'Henriette Gagnon, et Henri Beyle les a bien des fois gravies, tout petit, heureux et aimé, avec sa mère ; plus tard, enfant hargneux et sournois, avec son précepteur détesté [3]. Et c'est par là qu'on descendit un jour le cercueil de celle qui emportait toute la joie de son enfance. La fenêtre du palier, fermée seulement par quelques barreaux de fer,

à raison de leur passage, le nom de rue des Vieux-Jésuites. Pendant dix ans, ils y vécurent sans bruit, s'attachant à se faire des relations et à réunir les ressources nécessaires au dessein qu'ils méditaient... » Ce dessein était de déposséder les Dominicains de leur collège ; ils réussirent.

1. La photographie de cette entrée a été donnée pour la première fois, sur mes indications, par les *Annales* du 5 février 1911.

2. Si je l'ai vue telle aujourd'hui, qu'était-ce au temps où Grenoble gardait toute sa primitive horreur, où « les cours, les allées » ressemblaient « à des cloaques », à « des dépôts publics d'immondices ? » Encore aujourd'hui, les eaux sales de la cour s'en vont par un canal découvert tout le long du couloir jusqu'à la rue.

3. On verra encore les quelques marches, se détachant du grand escalier, et conduisant à l'entrée particulière du petit appartement, où logeaient le maître et l'élève.

Ces marches paraissent aussi vieilles que la maison. Celles de l'escalier principal ont au contraire été renouvelées.

laisse toujours pénétrer, avec l'atmosphère moisie de la cour, le son des cloches voisines de Notre-Dame, les mêmes qui envoyèrent jusqu'ici à Beyle le glas de sa mère.

Montons au second étage ; nous y trouverons encore, presque intact [1], l'appartement où Beyle est né [2].

Cet appartement, bas de plafond, étroit, mal éclairé, est aussi peu avenant que le reste de la maison. Sur la sombre cour, la salle à manger. Vers la rue, trois pièces, la chambre de son père, le salon, et, tout à gauche, lambrissée encore, comme les autres, de boiseries du XVIIIe siècle, ouvrant sur la rue ses deux fenêtres inégales [3], où d'antiques jalousies pendent toujours, la chambre que le vieux consul de Cività-Vecchia appelait sur son manuscrit : la « chambre de maman [4] ».

Tout au fond, encadrée de ses moulures Louis XV, s'ouvre encore l'alcôve où naquit Henri Beyle, où mourut Henriette Gagnon, il y a plus d'un siècle.

Une visite à cette maison fait comprendre les débuts de Stendhal dans la vie. Telles sont les images, d'une laideur ingrate et glacée, dont s'entourèrent ses premiers ans. Elles semblent comme le symbole des tristesses, des froideurs, de la discipline étroite et mesquine, qui opprimèrent trop tôt son enfance. Henriette Gagnon y mit bien, quelques années à peine, la contradiction de sa

1. Je n'ai constaté que deux changements notables : la salle à manger a été réduite, une cloison formant aujourd'hui, entre les pièces de la rue et de la cour, un couloir de dégagement ; d'autre part, « l'appartement Raillanne » n'est plus en communication avec l'appartement principal, et je n'ai pu le visiter.

2. Cinquante ans après sa naissance, avec une mémoire visuelle d'une exactitude stupéfiante, il en a dessiné, dans le manuscrit d'*Henri Brulard*, un plan dont j'ai pu vérifier moi-même la rigoureuse précision. Une erreur apparente vint me la prouver : Beyle marque, dans la première pièce à droite de la façade, un bureau entre la fenêtre et la cheminée. Ce bureau me parut d'abord n'avoir jamais pu trouver là sa place. Mais un examen plus attentif me révéla un immense placard, qui sans doute n'existait pas il y a cent ans.

3. Sans parler d'une lucarne, éclairant le cabinet de toilette attenant, et que Beyle n'a point oubliée sur son plan.

4. Avec une naïveté, assez touchante à cet âge, il avait écrit d'abord : « chambre de ma mère », puis se corrigea.

vivacité et de sa tendresse; mais la « tyrannie Raillanne », et la sévère bonté de Chérubin Beyle, ne pouvaient mieux s'exercer qu'entre ces murs sans douceur et sans grâce [1].

1. M. Pierre Brun, dans l'étude cursive qu'il a consacrée à « Henry Beyle-Stendhal » (Grenoble, Gratier, 1900, in 8°), s'occupa le premier de découvrir la maison natale de Stendhal, que personne jusque-là ne s'était avisé de chercher. Aidé de son éditeur, il crut la découvrir au n° 12 de la rue Jean-Jacques Rousseau, et en publia même la photographie. Mais il s'était trompé de porte. Dès mon premier voyage à Grenoble, l'examen le plus rapide des plans dessinés sur le manuscrit d'*Henri Brulard* me révélèrent son erreur. J'y avais peu de mérite. Sans parler d'autres indications, toutes concordantes, ces plans indiquent à *gauche* de la cour l'escalier. Il est à droite, au numéro 12. Au contraire, au numéro 14, la place de la maison dans les sinuosités de la rue, le nombre et la dimension des fenêtres, la disposition de l'escalier et de la cour, tout coincide avec les indications du plan. Dans un autre voyage à Grenoble, une visite attentive à l'appartement lui-même, alors à louer, et dans sa nudité antique, ne me laissa aucune espèce de doute. J'ai indiqué dans le *Journal d'Italie*, et le numéro cité des *Annales*, le résultat de mes recherches.

Depuis, par une autre voie, M. Samuel Chabert * est arrivé au même résultat. La découverte des titres mêmes de propriété rend toute autre preuve superflue. Je supprime donc ici l'indication minutieuse des détails qui avaient fait ma conviction.

* Article cité plus haut, p. 66, note 1..

II

LA PREMIÈRE ENFANCE

Henri Beyle et sa mère. — Mort d'Henriette Gagnon.

Le vendredi 24 janvier 1783, le petit être inconscient qui allait devenir Henri Beyle passa pour la première fois sous la voûte humide de la maison où, la veille, il était venu au monde ; on le portait à la cathédrale toute proche, pour le baptiser [1]. Son grand-père lui donna son nom, qui était aussi le nom de sa mère. Les Gagnon semblaient déjà le revendiquer pour un des leurs.

L'histoire d'Henri Beyle, comme celle de tous les hommes, va commencer par une page blanche. C'est pourtant dans ces premiers mois et ces premières années de sa vie que fut sans doute préformée, en tout ce qu'elle eut d'essentiel. l'âme future de Stendhal. Mais de ce gros

1. Voici l'extrait de baptême, d'après les registres paroissiaux de Saint-Hugues * :

« Le 24 janvier 1783, j'ay baptizé Marie-Henry, né hier, fils légitime de noble Chérubin-Joseph Beyle, avocat au Parlement, et de dame ** Caroline-Adélaïde-Henriette Gagnon. A été parrain : Monsieur Henry Gagnon, médecin en cette ville, ayeul maternel de l'enfant ; marraine : dame Marie Rabit, veuve de noble Jean-Baptiste Beyle ***, vivant juge royal de cette ville, lesquels ont signé avec le père et les témoins : Beyle, Gagnon, Raby-Beyle, Beyle, Pautier [?], Drier, Romain Mallein... Peyrin, premier vicaire de Saint-Hugues. »

* C'est dans cette même église que Chérubin Beyle, trente-six ans auparavant, avait été tenu sur les fonts baptismaux par son oncle, le père Chérubin.

** M. Maignien *(op. cit.)* avait lu : *Anne.*

*** Membre de la branche aînée, et père de ce capitaine décoré de la croix de Saint-Louis dont parle Stendhal. Sa marraine était donc sa grand'tante, à la mode de Bourgogne. (Cf. p. 13.)

bébé, court et massif, à l'énorme tête ronde, et chauve comme un capucin [1], nous ne savons naturellement rien, que son innocente laideur.

Nous connaissons pourtant quelles furent, pour cet enfant tout petit, les impressions dominantes. Cette maison paternelle d'abord, où la lumière entre mal, où le ciel apparaît toujours barré par les hautes maisons voisines. Puis une autre [2], plus vaste, plus claire, où on le mène souvent. Par la fenêtre, on voit une grande place très amusante, couverte de monde. Dans la maison, des vieux, des jeunes lui font fête. Et c'est un premier contraste.

Il y en a un autre au foyer familial : le visage gai et rieur de sa mère, ses caresses passionnées ; la figure grave, la tendresse sérieuse, presque triste, de son père.

Le ciel aussi est divers, comme les choses et les êtres : l'hiver sombre, la boue des rues, traversées par de grands souffles glacés, qui viennent des montagnes couvertes de neige ; puis l'été violent, où il faut s'enfermer dans l'ombre chaude des maisons : climat de contrastes, fait pour créer des tempéraments énergiques.

Ainsi le petit corps tendre de l'enfant, et les yeux tout neufs, et le cerveau malléable, sont réveillés et fortifiés sans relâche par des sensations contraires, comme si tout, dans la formation d'Henri Beyle, devait travailler à lui faire une âme pleine de heurts et de dissonances .

*
* *

Puis c'est l'âge des premiers souvenirs.

Beyle, qui le croirait ? commença par un mauvais procédé à l'égard d'une jolie femme, dont il accueillit mal les avances [3]. Il mordit à la joue sa cousine, qui voulait se

1. « Mon oncle plaisantait sa sœur Henriette (ma mère) sur ma laideur. Il paraît que j'avais une tête énorme, sans cheveux, et que je ressemblais au Père Brulard, un moine adroit, bon vivant... » (*H. Br.*, I, 57.)

2. La maison du docteur Gagnon, que nous retrouverons.

3. Cette anecdote, le plus ancien souvenir que retrouve Stendhal, est longuement racontée aux pages 31-32 d'*Henri Brulard*. Il avait alors trois ou quatre ans.

faire embrasser. On lui dit qu'il était « un monstre » ; il prit au tragique ces reproches atroces, et ils s'enfoncèrent si bien dans sa petite âme, qu'il les y retrouva le siècle d'après, au bout de cinquante années. Beyle déjà sent trop pour rien oublier.

Une autre fois, qu'il avait laissé tomber un couteau dans la rue, on s'unit pour gronder sérieusement ce bambin de quatre ans. Il devint furibond [1]. — Ses parents le connaissaient mal. Il avait un cœur sensible et une imagination forte. Les mots sévères que l'on dit aux enfants prenaient, dans cette fantaisie trop délicate, une résonance terrible. Ils lui semblaient d'affreux outrages. Son âme affectueuse en était pénétrée. Il ne pouvait tenir à une souffrance aussi cruelle. Mais, loin de l'abattre, l'excès même de l'injustice et du désespoir exaspérait ce petit cœur courageux. Indomptable, il se révoltait en d'enragés emportements ; ou bien, se raidissant contre la douleur, il se taisait, plein d'une amertume furieuse et muette. On le croyait très méchant. Il était seulement trop impressionnable et trop tendre.

C'est ici toute l'histoire de son enfance, et je pourrais dire de sa vie. Une sensibilité morbide, une imagination qui s'affole, une tendresse prompte à s'aigrir, une âme forte qui réagit durement, un cœur tenace où la haine brûle et se grave comme l'amour : ce mécanisme assez simple fera jusqu'à sa mort les joies et surtout les malheurs de Stendhal. Il nous apparaît déjà nettement, dans un raccourci enfantin, à travers ces anecdotes puériles.

Pourtant de pareilles crises ne sont encore qu'une exception. En ces premières années d'enfance, Beyle est surtout, auprès de sa mère, un bambin très choyé et très affectueux, d'ailleurs plein de vivacité, dru et ferme sur ses jambes courtes, et fort entreprenant. Ses hardiesses inquiètent son timide grand-père, qui ne les rappelait dans la suite qu'en frémissant [2]. Ce diablotin si éveillé est

1. *H. Br.*, I, 32-33.
2. *H. Br.*, I, 57, 58

précoce ; à cinq ans il sait lire, et écrire à six [1]. Déjà l'on songe à lui donner un maître de latin.

Mais, sous les apparences banales d'un petit garçon turbulent, reparaît au moindre prétexte cette imagination si vive et si sensible. A travers les quelques souvenirs épars que Beyle retrouve au fond de sa mémoire [2], voici que se détachent les premières émotions. C'est « la tombe noire » sous la lumière funèbre des cierges, et « le son majestueux des cloches », à l'enterrement d'un vieux maréchal, qui le troublent profondément et lui donnent la première image de la mort [3]. C'est la mort elle-même et le sang dont il garde la vision ineffaçable, pour avoir suivi des yeux, avec une curiosité avide et terrifiée, un ouvrier blessé dans une émeute, qui montait, expirant, l'escalier de la maison voisine [4]. « Il meurt de peur [5] », mais il regarde. Son imagination multiplie et exaspère souffrances et périls, mais, tout frémissant, il attend. — Ne serait-on pas tenté de découvrir ici les indices irrécusables d'une vocation de romancier : la sensibilité morbide, et la curiosité, plus forte encore que la peur?

*
* *

Beyle avait donc, avant l'âge de raison, entrevu le sang et la mort. Si on l'en croit, il n'ignorait pas non plus la volupté.

Ce qui remplissait cette petite vie à peine détachée de la vie maternelle, c'étaient les joies inépuisables que lui prodiguait sa mère, ses chaudes caresses, son visage joyeux et son rire. Henriette Gagnon aimait son fils « à la

1. *H. Br.*, I, 109, 37. Il a même signé, le 10 octobre 1788, en qualité de parrain, l'acte de baptême de sa sœur Zénaïde ; mais la fermeté de l'écriture fait croire à M. Prudhomme qu'on lui a tenu la main.

2. Ces souvenirs datent de 1788 : le départ de son grand-père pour les Etats de Romans, l'entrée et la mort du maréchal de Vaux, la journée des Tuiles.

3. *H. Br.*, I, 65.

4. *Id.*, 63-64.

5. Une peur, — il faut le noter, car c'est un caractère durable chez Henri Beyle, — une peur ne venant pas d'une nature faible et craintive, mais de cette imagination qui grossit à ses yeux et défigure la réalité.

passion[1] », comme une très jeune mère, qui n'a pas d'autre amour, aime son premier né. Elle l'embrassait sans cesse, et il lui rendait ses baisers avec toute l'ardeur d'un enfant tendre et plein de fougue. Cela suffit très bien pour occuper, pendant des années, l'existence d'un petit garçon et de sa maman, mais cela ne se raconte pas, et n'aurait rien que de banal, si Beyle ne s'était plu à compliquer cette très simple histoire, et à donner de cette innocente tendresse une explication singulière.

« Ma mère... était une femme charmante et j'étais amoureux de ma mère...

En l'aimant à six ans peut-être..., j'avais absolument le même caractère que, en 1828, en aimant à la fureur Alberthe de Rubempré[2]... Il n'y a que cette seule exception : j'étais, pour ce qui constitue le physique de l'amour, comme César serait, s'il revenait au monde, pour l'usage du canon... Je l'eusse bien vite appris et cela n'eût rien changé au fond de ma tactique.

Je voulais couvrir ma mère de baisers et qu'il n'y eût pas de vêtements.... Je lui rendais ses baisers avec un tel feu qu'elle était souvent obligée de s'en aller. J'abhorrais mon père quand il venait interrompre nos baisers. Je voulais toujours les lui donner à la gorge...

Elle ne peut pas s'offenser de la liberté que je prends avec elle en révélant que je l'aimais ; si je la retrouve jamais, je le lui dirais encore. D'ailleurs, elle n'a participé en rien à cet amour... Quant à moi, j'étais aussi criminel que possible, j'aimais ses charmes avec fureur[3]... »

Cette page scandaleuse est peut-être, à la bien prendre, plus innocente qu'il n'y paraît[4].

1. *H. Br.*, I, 39.

2. Ce choix est fâcheux. Alberthe de Rubempré, parmi les femmes aimées de Stendhal, est la seule, nous dit-il, qu'il ait aimée seulement d'amour physique, sans y mêler aucun sentiment délicat. Il l'appelle une « catin non sublime, à la Du Barry. » (*H. Br.*, I, 22.)

3. *H. Br.*, I, 38-40. Suit une anecdote que Beyle n'a osé achever, mais l'un de ses biographes s'en est chargé.

4. Stendhal, une fois de plus, a été victime de son cynisme, qui devrait peut-être s'appeler de la franchise. Vaut-il mieux faire crûment ses aveux, ou les envelopper d'un voile somptueux de mensonge ? Le *René* de Chateaubriand

Des critiques, qui trouvent plus simple de démentir Stendhal que de le comprendre, ont tout bonnement déclaré qu'un tel amour à un tel âge n'était pas possible, — comme si toutes les perversités ne se vérifiaient pas, et toutes les précocités [1].

Ils l'accusent donc d'avoir inventé ce vilain petit inceste, pour corser un peu le récit trop anodin d'une jeunesse innocente.

Je ne le crois pas. Que l'on sente, ici et là, dans ce récit, comme une bravade, que les détails audacieux soient plus recherchés qu'évités [2], cela paraît assez. Mais le cynisme n'est pas une preuve de mensonge.

« ... je diffère depuis longtemps un récit nécessaire, écrit-il avant de le commencer, un des deux ou trois peut-être qui me feront jeter ces mémoires au feu [3]. » Devons-nous voir, même ici, une comédie pour le lecteur? C'est supposer une ruse bien compliquée.

Au lieu de nier, essayons d'expliquer.

Non, Stendhal ne voulait pas nous tromper, et sa mémoire ne le trompait pas lui-même ; il se rappelait de petits faits vrais, et il nous les expose comme il croyait les revoir : il voulait « couvrir sa mère de baisers » ; ses petits bras la serraient très fort, — comme on sait que font tous les enfants — ; il ne se lassait pas de ces vio-

paraît d'une plus subtile perversité que ce chapitre d'*Henri Brulard*. Ecrire *René* était même, à le bien prendre, une infamie, quand on avait eu une sœur Lucile, qui vous avait aimé d'une tendresse morbide et un peu trouble. Beyle nous paraît surtout plein d'honnêteté, lorsque nous le voyons, avec un soin sans doute superflu, écarter de sa mère tous les soupçons. Il prend tout sur lui. Chateaubriand, plus perfidement habile, laisse à sa sœur le poids de ses amours incestueuses. Lui, rien ne l'effleure de cette passion coupable ; il se drape mélancoliquement dans son innocence. L'estime publique, toujours intelligente et juste, l'en a récompensé. Tout le monde lit *René*, sans scandale. La page d'*Henri Brulard* passe pour une infamie.

1. Alfieri, dont l'âme violente et dure a tant de ressemblances avec celle de Beyle, donne un exemple curieux de précocité sentimentale. Il raconte (*Vita*, epoca I, cap. 3) le singulier et candide amour qu'il nourrissait, à huit ans, pour de jeunes Frères qui officiaient dans un couvent du voisinage, et qu'il ne vit jamais que de loin servir la messe ou chanter au lutrin. Il ne pensait qu'à leurs jolis visages, et pour eux oubliait études et jeux. Il aimait.

2. *H. Br.*, I, 39-40.

3. *H. Br.*, I, 38.

lentes caresses ; il ne pouvait se détacher de cette chair d'où il était sorti ; ses lèvres reprenaient instinctivement le désir de ce sein qui l'avait nourri ; et il voulait « qu'il n'y eût pas de vêtements ». Telles sont les impressions simples et humaines dont il nous rapporte, très exactement, le confus souvenir. Tendresses encore tout près de la nature assurément, faites de chair et de sang, et dépourvues, comme tous les instincts profonds, d'abstraction et de spiritualité.

Beyle, qui avait une mémoire tenace [1], les retrouva telles quelles dans son souvenir. Il ne sut pas les comprendre. Sa vieille âme de débauché salit sans le vouloir cet innocent besoin de leur chaleur et de leur corps qu'éprouvent les petits enfants et leurs mères. Il essaya de l'expliquer [2] par tout ce qu'une longue expérience lui avait appris des désirs humains, et des voluptés charnelles. Et il fit, avec les transports naïfs d'un enfant, un « criminel » amour. Cette laborieuse explication fait sourire. Trop de science rend parfois sot. Le petit Henri Beyle avait été, comme la nature le voulait, une jeune chair vivace, câline, et innocente ; le vieil Henri Beyle, accoutumé à d'autres caresses, se mit gauchement à la place de cet enfant [3].

C'est l'illusion d'un psychologue trop spécialisé, qui ne connaît que sa spécialité [4].

On ne saurait donc lui en vouloir, bien qu'il prenne un plaisir un peu désobligeant à insister sur ce crime

1. La mémoires des faits, mais non des sentiments avec leur nuance exacte, d'où son erreur.

2. D'ailleurs il n'est pas toujours aussi sûr de l'explication hypothétique qu'il ajoute aux faits réels. Il dira plus loin (*H. Br.*, I, 170) : « L'arrachement produit par la perte de ma mère avait été de la folie où il entrait, *à ce qui me semble*, beaucoup d'amour. »

3. Il peut arriver, même à un poète idéaliste, de confondre sans le vouloir, de la façon la plus choquante, le sentiment d'un père pour sa fille et l'amour d'un amant pour sa maîtresse. Les vers de Lamartine après la mort de Julie (*Rec. Poét.*, V) pourraient parfois faire illusion. Il y a peut-être plus d'impureté réelle dans cette contamination inconsciente que dans le laborieux effort de Beyle pour gâter un sentiment pur.

4. Je rappelle que Stendhal, depuis la mort de sa mère, qu'il perdit à sept ans, n'a connu d'autres tendresses féminines que celles de ses maîtresses.

d'amour, qui lui semble commencer, de façon point trop bourgeoise, une existence romanesque[1]. Les friands de dépravations rares devront pourtant se résigner à croire que Stendhal aima sa mère à la façon de tout le monde, mais avec la violence, la tendresse et l'émoi du petit cœur le plus sensible et le plus fou qui ait jamais été. A vrai dire ce grand amour, encore très chaste, promettait beaucoup pour l'avenir ; car tout se tient.

*
* *

Ainsi reprennent toute leur sincérité touchante, sans plus rien de trouble, ces mots de Stendhal : « ... il y a quarante-cinq ans que j'ai perdu ce que j'aimais le plus au monde. »

La disparition de sa mère va être l'événement capital de sa jeunesse, et peut-être de sa vie, celui qui, plus que tous les autres, inclinera sa destinée et changera son avenir.

Si sa mère avait vécu, rien sans doute ne se fût passé de la même manière, et Stendhal, tel que nous le connaissons, n'aurait jamais apparu. Jusqu'ici, malgré sa pétulance un peu brusque, c'est surtout une petite âme tendre ; à cet âge où tous les enfants sont des poètes, et vivent dans le monde de leur fantaisie, il a seulement une imagination plus sensible et plus ombrageuse que les autres. Auprès du joli visage rieur de sa mère, la tendresse aurait prévalu. Les inclinations délicates de son caractère, ce besoin d'être aimé, cette facilité aux émotions, au lieu d'être comprimées et faussées, se seraient épanouies dans la société de cette jeune femme affectueuse, qui lui ressemblait. Il aurait été gai : personne ne fut mieux fait pour la joie et le rire.

L'éducation de la joie transforme singulièrement. Heureux, il n'aurait pas connu les amertumes qui affer-

1. Cette déformation de sentiment apparaît déjà dix ans plus tôt. Dans un article nécrologique écrit par lui en 1822, et où il s'arrange pour la postérité, il écrit : « Il n'aima aucun de ses parents. Il était amoureux de sa mère, qu'il perdit à sept ans. » (*Journal de St.*, 469.)

missent le caractère, les tristesses qui lui donnent intensité et profondeur, les désirs vains qui font rêver, et créent le monde idéal des romanciers et des poètes ; il n'aurait pas été à la rude école de la haine, qui habitue aux passions fortes [1]. Sans lutte, sans concentration douloureuse, sans âpres rancœurs, il aurait vécu une jeunesse aimable et facile. Rien de ce qui l'a fait tel qu'il fut, mélancolique et violent, plein de duretés étrangement mêlées de faiblesses, réfléchi, volontaire, et follement capricieux, coupé de contrastes et bigarré de contradictions, rien de tout cela n'eût été [2].

Grâce aux relations de sa mère, à ses goûts mondains, il aurait vu cette société de Grenoble, où l'on s'amusait. Apparemment il s'y serait amusé aussi. Précoce et ardent, il aurait trouvé là bientôt mille liens délicieux. Des amourettes de province auraient peut-être retenu Henri Beyle à Grenoble, qu'il n'aurait point tant détesté. Eût-il jamais été à Paris, aurait-il vu l'Italie, aurait-il mené cette vie incohérente d'artiste et de soldat, qui forma ce génie vagabond? N'aurait-il pas plutôt, facilement attaché, comme il le fut toujours [3], par le laisser-aller des affections molles, continué, à Grenoble, les plaisirs d'une vie aisée, vie de famille, libre et gaie, comme celle que menait son oncle, vie mondaine, agrémentée de piquantes aventures. Ainsi que tant de ses amis, il aurait, un jour ou l'autre, épousé quelque jolie fille, riche et bien née, à laquelle il n'eût pas été trop fidèle ; et, dans quelque facile sinécure, il aurait achevé à Grenoble une existence provinciale et heureuse.

Je ne suis pas bien sûr qu'il eût jamais rien écrit ; et qu'aurait été d'ailleurs la littérature d'Henri Beyle, s'il

1. Ce serait une erreur de croire que son caractère le portait nécessairement à la haine : « J'ai toujours eu le défaut de me laisser attendrir comme un niais... », a-t-il écrit (*H. Br.*, I, 146).

2. On me reprochera de me contredire : n'ai-je pas soutenu que l'origine de ce caractère contrasté était dans ses ascendances ? — Mais sans doute, si la vie de Beyle n'avait pas favorisé sans cesse les germes que l'hérédité avait mis en lui, leurs fruits auraient avorté.

3. C'est ainsi, on le verra, que plus tard il aima Milan, et ne put le quitter qu'au bout de sept ans.

n'avait connu ni Paris, ni l'Europe, ni les aventures disparates et pittoresques qu'il laissa un peu partout? Elle lui aurait valu peut-être d'entrer à l'Académie Delphinale.

C'est ainsi que la mort de sa mère fit le malheur d'Henri Beyle, et, par le jeu compliqué des événements, créa Stendhal.

*
* *

« Là véritablement a commencé ma vie morale... »

(*H. Br.*, I, 46.)

Le 22 novembre 1790, on avait envoyé Henri Beyle et sa jeune sœur Pauline se promener dans la rue Montorge. C'est une petite rue [1] qui passe devant le jardin public, et vient tomber sur la place Grenette, à côté de la maison de M. Gagnon. Henri Beyle revint mille fois dans la rue Montorge, mais il ne se souvenait que de cette promenade-là.

On avait éloigné les deux enfants de la maison paternelle, pour leur cacher le mystère d'une naissance, qui s'y préparait. Au lieu de les ramener rue des Vieux-Jésuites, on les fit entrer dans la demeure de leur grand-père, où ils devaient passer la nuit. Cependant, leur mère se mourait.

Henri Beyle ne se doutait de rien ; il fut réveillé à deux heures du matin par les sanglots de son grand-père et de ses tantes, qui venaient de voir expirer Henriette Gagnon. Sa vieille bonne dut passer la nuit à côté du matelas où couchait l'enfant, pour le consoler.

Stendhal a conservé de cette nuit tragique, et des heures lugubres qui suivirent, le plus précis des souvenirs. Il en a fait un long récit, [2] un de ceux qui le révèlent.

1. Alors une des rues élégantes de Grenoble ; on y trouvait le principal hôtel de la ville, celui où logera Napoléon à son retour de l'île d'Elbe.

2. « J'écrirais un volume sur les circonstances de la mort d'une personne si chère. » (*H. Br.*, I, 43.) Il n'a écrit en réalité que six ou sept pages, mais elles sont parmi les plus remarquables de son livre.

D'abord il n'eut pas de chagrin : « j'étais beaucoup plus étonné que désespéré, je ne comprenais pas la mort. » Et il s'endormit après un long dialogue avec Marion [1] ; elle lui expliquait que l'on allait porter sa mère au cimetière, et lui ne pouvait la croire.

Mais le lendemain, en se réveillant, lorsque, au lieu d'aller baiser le gai visage maternel, il fut conduit dans la sombre ruelle du lit où son père était seul, il sentit que vraiment il ne la reverrait jamais plus ; cet homme sévère et triste lui sembla presque un étranger : « J'avais, dit-il, de l'éloignement pour mon père et de la répugnance à l'embrasser. »

Ce jour-là peut-être, par le simple effet d'un douloureux contraste, Henri Beyle s'aperçut pour la première fois qu'il n'aimait pas son père. « Je trouvais mon père bien laid ; il avait les yeux gonflés et les larmes le gagnaient à tout moment. » Mais les enfants n'ont pas de pitié, et lui en a moins que personne. La douleur ne rapproche que ceux qui s'aiment. Pour n'avoir eu jusque-là sans doute que peu d'intimité avec son père, le petit Henri Beyle, ce triste matin de deuil, se sentit plus loin de lui que jamais.

Caché dans l'alcôve obscure, il entendit alors un mot terrible : « Mon ami, ceci vient de Dieu », disait l'abbé Rey à Chérubin Beyle. L'enfant, qui avait la logique simple de son âge, trouva méchant ce Dieu qui lui enlevait sa mère. Il le dit à sa bonne Marion [2].

1. « Tout le dialogue de la nuit m'est encore présent, et il ne tiendrait qu'à moi de le retranscrire ici... » (*H. Br.*, I, 46.)

2. « Oserai-je écrire ce que Marion m'a souvent répété depuis en forme de reproche ? Je me mis à dire du mal de *God.* » (*H. Br.*, I, 47.)

M. Romain Rolland, dans son *Jean-Christophe*, a imaginé une scène enfantine toute semblable à l'épisode véridique d'*Henri Brulard*. Jean-Christophe vient de perdre son grand-père :

« Il faut se soumettre », lui dit son oncle.

« Christophe secoua la tête avec révolte. — Il faut se soumettre, mon enfant, répéta Gottfried. *Il* l'a voulu là-haut. Il faut aimer ce qu'*Il* veut. — Je le déteste ! cria Christophe haineusement, en montrant le poing au ciel... son cœur bouillonnait... il n'y avait au fond de lui qu'un sentiment de révolte passionnée et d'horreur contre l'abominable chose, et l'Etre monstrueux qui l'avait pu créer. » (*Jean-Christophe, le Matin*, 32-33.)

Beyle était de ceux qui n'oublient point. Cette première indignation contre un Dieu cruel, cette révolte de son cœur et de son bon sens, ne serait-ce point le petit germe lointain d'une future incrédulité? « Ce mot, dit-il,... me fit réfléchir profondément. »

Le lendemain, dans la maison de la morte, l'enfant, enveloppé d'une mante de deuil, entre les genoux de son père, regardait les parents et les amis venus pour assister aux obsèques de sa mère. Silencieux, il écoutait, observait, réfléchissait. Trait singulier, où l'on reconnaît déjà Henri Beyle : parmi les émotions les plus douloureuses, si petit qu'il soit, il conserve sa raison lucide. A le voir tranquille, le regard éveillé, on le croit insensible [1] ; on l'en accuse. Pour la première fois, Henri Beyle est méconnu. Ce ne sera point la dernière.

Mais, pendant que des parents sans intelligence reprochent à l'enfant sa froideur, lui s'indigne douloureusement de l'insensibilité des autres, ce cousin, qui ose parler des événements du jour, et ce frère de la morte, cet oncle Gagnon si frivole, qui vient à un enterrement « vêtu,... coiffé avec la dernière élégance », parfumé et poudré [2]. Et Beyle, pour la première fois, dans son petit cœur d'enfant de sept ans, découvre avec amertume l'hypocrisie et le froid égoïsme de l'homme social. Que d'expériences en un seul jour !

Puis vint le moment de la grande douleur désolée, et Beyle apparaît enfin beaucoup plus semblable à un autre enfant : quand il vit « la bière couverte du drap noir ou *était sa mère* », il comprit qu'elle était morte. Alors il fut saisi « du plus violent désespoir. »

On ne lui épargna pourtant aucune sensation cruelle. On le conduisit, gauche et pitoyable dans son grand manteau noir, jusqu'à l'église Saint-Hugues, qui, au flanc de la cathédrale, croise les lourds arceaux de ses voûtes sombres. Dans le ciel de novembre, les cloches sonnaient le glas des morts.

1. « Ma tante Séraphie m'avait déjà accusé d'être insensible. » (*H. Br.*, I, 49.)
2. *Id.*, 48, 49.

Cette petite âme tendre et désespérée ne put résister à tant d'impressions lugubres. Il se mit à sangloter si fort qu'on le dut emmener. Et jamais plus il n'oublia le son des cloches douloureuses [1].

Mais on le conduisit encore au cimetière [2]. La sensibilité des gens d'alors, malgré la littérature, restait grossière. Cet enfant de sept ans eut une émotion affreuse, quand il entendit les mottes de terre tomber rudement sur le corps de sa mère, qui l'embrassait si fort deux jours avant : « Je fis, dit-il, des folies que Marion m'a racontées depuis. Il paraît que je ne voulais pas qu'on jetât de la terre sur la bière de ma mère, prétendant qu'on lui ferait mal [3]. »

« Avec ma mère, a écrit Stendhal, finit toute la joie de mon enfance. »

1. « J'épargnerai au lecteur le récit de toutes les phases de mon désespoir à l'église paroissiale de Saint-Hugues. J'étouffais, on fut obligé, je crois, de m'emmener parce que ma douleur faisait trop de bruit. Je n'ai jamais pu regarder de sang-froid cette église de Saint-Hugues... » (*H. Br.*, I, 49-50.)

2. Le cimetière de la rue des Mûriers, dans le voisinage de la cathédrale, et depuis longtemps disparu.

3. Dans son ensemble, le récit d'*Henri Brulard* paraît présenter tous les caractères intrinsèques de la vérité. Beyle raconte les faits tels qu'il se les rappelle. Quant aux sentiments qu'il se prête, le témoignage de Colomb vient les confirmer : « Henri perdit sa mère à l'âge de sept ans ; sa douleur fut profonde, et tout indique que c'est la plus grande qu'il ait ressentie. Fort souvent, dans nos entretiens, j'ai pu apprécier l'amertume de ses regrets. » (*Notice*, VII. Cf. *H. Br.*, I, 219, II, 167.)

LIVRE III

LES ANNÉES AMÈRES

« ... mon enfance, de 1790 à 1799..., cette saison que tout le monde dit être celle des vrais plaisirs de la vie,... n'a été pour moi qu'une suite de douleurs amères et de dégoûts. Deux diables étaient déchaînés contre ma pauvre enfance, ma tante Séraphie et mon père... »

(*H. Br.*, I, 80-81.)

I

DANS LA MAISON DU DOCTEUR GAGNON

C'était une famille sensible et bonne que celle de Beyle ; on y savait aimer. La mort d'Henriette Gagnon semble les avoir tous plongés dans un deuil, qui ne finit plus [1]. Et le petit Henri Beyle fut contraint, par des parents incapables de comprendre un enfant, à la même tristesse morne et découragée, au même deuil éternel qui désormais envahit toute la maison.

« Après la mort de ma mère, mon grand-père fut au désespoir... Extrêmement aimable et amusant avant la mort de sa fille chérie..., depuis, il se renfermait souvent

1. Grand témoignage pour nous du rare mérite de cette femme, que nous connaissons si peu.

dans un silence discret... A l'occasion de la mort de ma mère, ma famille rompit toutes ses relations de société, et, pour comble d'ennui pour moi, elle a depuis constamment vécu isolée [1]. »

Mais l'enfant ne trouvait pas ce qu'une grande douleur commune aurait pu apporter avec elle, la chaude intimité des cœurs unis. Tous ses parents se ressemblaient peu et sympathisaient mal. Chacun, semble-t-il, gardait pour lui ses regrets, et pleurait à sa manière et pour son compte celle qu'ils regrettaient tous. Leur deuil les associait sans les rapprocher. C'était un milieu d'une tristesse désespérante.

*
* *

Il fallut bien retourner, après quelques jours, dans la sombre maison où sa mère était morte. Henri Beyle y alla coucher. Tout au bout d'une longue pièce, dans une profonde alcôve [2] opposée aux fenêtres, on mit son petit lit à côté du lit de son père.

A gauche, c'était le grand salon, désormais fermé, lugubre de toute la gaieté mondaine dont il gardait la mémoire ; et, de l'autre côté du salon, la chambre, maintenant close à jamais, où était morte Henriette Gagnon.

Ces souvenirs funèbres, la tristesse d'une maison vide, la compagnie d'un homme glacial et désespéré, — pareille vie eût été vraiment trop dure pour un enfant d'une sensibilité aussi frémissante.

Le docteur Gagnon fit donc venir, pour les repas, son gendre et son petit-fils dans sa grande maison, qui, à défaut de gaieté chez ceux qui l'habitaient, avait la joie du soleil, du ciel lumineux, et de la ville entière dont elle était entourée et pénétrée de toutes parts. La maison de la rue des Vieux-Jésuites ne fut plus pour l'enfant que l'endroit où il allait dormir, et, bientôt, le triste lieu de ses études, un dortoir et une salle de classe.

1. *H. Br.*, I, 71, 82.
2. Elle existe toujours.

*
* *

La maison du docteur Gagnon se trouve au coin de la place Grenette et de la Grande Rue [1]. D'apparence fort banale, c'est un grand rectangle blanc percé d'une triple rangée de fenêtres. Des moulures médiocres l'ornent pauvrement. Mais, pour qui la voit de la place, l'énorme masse abrupte du Saint-Eynard, dressé au-dessus d'elle, lui fait un noble couronnement.

A l'intérieur de cette bâtisse dépourvue de style, s'emmêlent, dans un ensemble compliqué et disparate, des constructions de différents âges. Les plus anciennes datent du xve siècle.

Le docteur Gagnon les avait achetées par morceaux. Il possédait d'abord seulement la maison qui fait l'angle de la place, et dont il habitait, quand Henri Beyle était encore en jupons, « un premier étage fort bas [2] ». Mais, en 1786, il avait acquis « une superbe maison située derrière la sienne... Il occupa le second étage de sa maison, place Grenette, et tout l'étage correspondant de la maison de Marnais ; et se fit le plus beau logement de la ville [3]. »

L'entrée [4] est toujours celle où passa tant de fois Henri

1. M. Debraye a décrit avec bonheur et clarté l'appartement du docteur Gagnon (voir *H. Br.*, II, 387-391, et le plan annexé).

2. *H. Br.*, I, 37. Cette maison, avec « une seule façade, au couchant, sur la place Grenette », est aussi mentionnée dans un des mémoires cités plus loin. Pour être exact, disons que cette façade n'est ni au couchant, comme on l'écrit ici, ni « en plein midi », comme dit Beyle, mais au sud-ouest.

3. Stendhal se trompe, quand il fixe à l'année 1789 l'achat de la maison des « dames de Marnais ». Je dois à l'obligeance de M. Guillemin la communication de quatre brochures, imprimées à l'occasion d'un procès que soutint Henri Gagnon, en 1812, pour défendre la vue de sa terrasse (il s'agissait d'empêcher de bâtir dans le jardin qui séparait la terrasse du Jardin Public). La maison et la terrasse avaient été vendues par les dames de Marnais, le 4 avril 1786, pour la somme de 46. 200 livres (l'acte public ne fut dressé que le 28 décembre suivant) : « ... lesquelles maison et galerie confinent, du levant, la Grande-Rue ; du midi, la maison de M. Gagnon, celle de M. Périer-Lagrange ; du couchant, le jardin... ; du nord, les bâtiments de la prévôté et la maison de M. Giroud... »

4. La maison a deux entrées, l'une sur la place Grenette, avec un escalier moderne, l'autre sur la Grande Rue. Je parle de celle-ci. Elle porte aujourd'hui le numéro 20 (autrefois 60).

Beyle, quand il venait de la rue des Vieux-Jésuites : une porte antique fermée d'une grille basse ; un couloir en berceau ; puis une petite cour oblongue, sur laquelle surplombent des voûtes gothiques. A droite, une baie aux fines moulures en accolade s'ouvre sur un escalier à vis. Au bout d'un autre couloir vient une deuxième cour [1], celle de la grande maison. De là monte un large escalier de pierre, commode et lumineux, qui passait alors pour un luxe rare.

Quel contraste déjà avec la sale, laide, sombre maison de la rue des Vieux-Jésuites !

Celle-ci pouvait s'appeler une maison de robe et d'épée. Anciennement possédée par la noble famille de Marnais, elle avait été bâtie au milieu des plus vieilles pierres de cette vieille ville, sur les primitifs remparts, et à côté de la prévôté de Saint-André [2]. Les vestiges des siècles passés en relevaient la discrète et large élégance.

Les chambres étaient grandes et bien éclairées [3]. Mais la beauté unique de la maison, et la gloire de ses propriétaires, c'était une vaste terrasse donnant sur le Jardin de Ville.

Cette terrasse avait une antique histoire. Elle remontait aux Romains [4]. C'était « l'ancienne muraille de la ville, sur laquelle était autrefois construit un pavillon, laquelle fut albergée par MM. de la chambre, à Messire Louis de Calignon, seigneur de Laffrey, par acte du 28 février 1600, et reconnue au terrier du roi par Messire Eymard de Marnays, conseiller-maître ordinaire en la chambre des

1. « Grande et triste cour », écrit Stendhal sur un des plans qu'il dessine, dans son manuscrit d'*Henri Brulard*.

2. Enfin la maison Gagnon mêle sans doute aujourd'hui encore ses fondations à celles de l'antique Porte Romaine, qui subsista longtemps, à l'angle de la place Grenette et de la Grande Rue.

3. Qualités rares dans le Grenoble d'alors, étouffé entre des murailles trop étroites, ce qui obligeait à hausser et à restreindre les maisons, à resserrer les rues, à supprimer les places.

Ces chambres de la maison du docteur Gagnon, on les peut voir encore, à peu près telles qu'elles étaient au temps de Stendhal. J'y ai retrouvé toutes les dispositions indiquées dans les plans qu'il répète à plusieurs reprises sur le manuscrit d'*Henri Brulard*.

4. *H. Br.*, II, 244, note.

comptes, le 28 septembre 1680... » — « De temps immémorial » cette noble famille « avait transformé la sommité du rempart en une terrasse, d'où la vue s'étendait agréablement au loin, par dessus son jardin ».

Le docteur Gagnon, qui était un voluptueux, paya très cher cette terrasse inappréciable [1]. Elle valait pour lui toute la maison. Ami de la vieille noblesse, et libéral, il devait éprouver une double satisfaction en jouissant à son tour de cette jolie vue : de nobles regards l'avaient contemplée avant lui, et il n'était pas fâché qu'un bourgeois eût désormais ce plaisir de délicat. Il savait le goûter. C'est là qu'il passait sa vie [2].

Aussi, quand il fallut la défendre, cet homme si conciliant fit procès sur procès, jusqu'aux derniers jours de son existence. Battu en première instance (le 4 avril 1812), il alla en appel, et sans doute finit-il par obtenir gain de cause, puisqu'aujourd'hui encore, de cette terrasse qui n'a point changé, on peut contempler librement le même paysage sur lequel, à la fin du XVIIIe siècle, se posèrent

1. « M. Gagnon offrait aux dames de Marnais un prix considérable ; la réunion de leurs bâtiments aux siens devait augmenter la valeur des uns et des autres ; elle lui procurait l'occasion de rendre plus vaste et plus commode au moyen d'une communication facile à établir, le logement qu'il occupait au second étage de sa maison ; il trouvait aussi, dans ce marché, *l'agrément inappréciable, au milieu d'une ville, d'avoir à la suite de ses appartemens une terrasse dominant les promenades du jardin public, et du haut de laquelle l'œil pouvait errer sur les montagnes et les paysages qui se trouvent au couchant.* Ces circonstances l'avaient décidé à proposer des conditions que tout autre acquéreur eût trouvées excessivement onéreuses, et auxquelles les dames de Marnais s'empressèrent de souscrire. » (Mémoire de Jules Mallein, avocat.)

Henri Gagnon avait même failli se voir enlever la galerie tant convoitée, par son voisin Périer-Lagrange ; mais il emporta l'affaire, en achetant du même coup maison et terrasse. La terrasse toute seule lui coûta 1.000 livres.

2. Il n'y était pas attiré seulement par les montagnes de l'horizon, le gai spectacle du jardin public, ou les fleurs de sa terrasse. M. Gagnon était un météorologiste distingué. Le docteur H. Bilon ne manqua point de rappeler sur sa tombe que, pendant nombre d'années, il avait fait des observations, qu'il publiait en divers journaux. (*Journal du Département de l'Isère*, 29 sept. 1813.) En février 1808, nous voyons en effet le docteur Gagnon lire à l'*Académie Delphinale* un mémoire sur l'histoire et l'utilité de la météorologie. Il le termine par ses observations au cours de l'année 1807 sur les variations du baromètre et du thermomètre, la quantité d'eau tombée, le nombre des orages. Il conclut que la température moyenne de Grenoble est supérieure de 2 degrés à celle de Paris.

Cette terrasse était donc pour lui un observatoire.

bien souvent les yeux fatigués d'Henri Gagnon, et le vif regard d'Henri Beyle.

Désirait-on le spectacle de la vie, il n'y avait qu'à baisser les yeux : ici, tout près, par delà le petit jardin des Périer-Lagrange [1], c'était la promenade publique [2]. Les vieux arbres en avaient été, dit-on, plantés par Lesdiguières [3]. A leurs pieds, on distinguait les promeneurs, dont les voix montaient jusqu'à vous. Aux heures d'affluence passaient et repassaient les élégantes ; à d'autres, des couples plus discrets se glissaient. On dominait cette vision mondaine ; à distance, en philosophe, on pouvait en jouir.

Mais au-dessus des allées et de leur agitation humaine, à travers les cimes des arbres, les yeux, en se levant, apercevaient la ligne immobile des montagnes qui se dessinait sur le ciel.

A gauche, c'était le Moucherotte, gonflant l'arcature de son dos puissant : à droite, les hautes falaises durement coupées qui dominent Voreppe. Elles ouvraient leur large brèche vers la France et vers le couchant.

Et la nuit apportait encore un spectacle différent ; alors la ville comme les montagnes disparaissaient. Au-dessus de la haute terrasse, le ciel propice s'ouvrait largement.

Cette terrasse convenait donc à toutes les heures, et aux états d'esprit les plus variés. On y voyait « le beau monde » de Grenoble, on y entendait la musique de la promenade publique [4] ; mais on pouvait aussi y rêver à son aise.

Là M. Gagnon, qui aimait les joies simples de la nature,

1. Pauline Beyle devait trouver dans cette famille un mari.

2. Cette promenade a été modifiée, dans la partie précisément qui se trouve devant la demeure des Gagnon. On y a dessiné un jardin anglais assez banal, orné de statues, de bassins et de cygnes. Mais la longue terrasse classique qui forme le fond du jardin, et le parterre aux lignes droites qui fait face à la mairie, doivent être à peu près tels que les a vus Beyle.

3. Cette tradition, acceptée par Beyle, est d'ailleurs contestée par les historiens de Grenoble.

4. Au moins les jours de fête républicaine ; les archives de la ville possèdent encore les comptes des musiciens.

arrosait ses fleurs en causant botanique ; ou bien il taillait ses vignes [1].

Ne seraient-ce pas ces mêmes vignes qui, aujourd'hui encore, montent et s'attachent à une vieille armature de bois, sur la droite de la terrasse, tandis qu'à gauche, vers le Jardin de Ville, les amis de Stendhal ne pourront retrouver sans attendrissement d'antiques caisses fort dépeintes, et ce même portique aux légères arcades de châtaignier [2] que bâtit, sous les yeux de l'enfant, « un menuisier nommé Poncet, bon ivrogne... assez gai », qui devint l'ami de Beyle, « car enfin avec lui » il trouvait « la douce égalité ».

Les soirs d'été, quand le soleil baissait à l'horizon, toute la famille allait s'asseoir sur la terrasse ; mais bientôt l'enfant et son grand-père s'y trouvaient seuls. La montagne de Sassenage et le rocher de Voreppe détachaient leur masse violette sur le ciel flamboyant, puis s'assombrissaient peu à peu au milieu du couchant plus pâle [3]. Tout près de là, dans la tour aiguë de Saint-André, on entendait bientôt sonner les cloches, au crépuscule finissant ; et c'était pour le petit Beyle toujours « une vive

1. *H. Br.*, I, 189, 190.

2. « Mon grand-père fit beaucoup de dépenses pour cette terrasse. Le menuisier... vint s'établir pendant un an dans le cabinet d'histoire naturelle, dont il fit les armoires en bois blanc ; il fit ensuite des caisses de dix-huit pouces de large et deux pieds de haut, en châtaignier, remplies de bonne terre, de vigne et de fleurs. Deux ceps montaient du jardin de M. Périer-Lagrange, bon imbécile, notre voisin.

Mon grand-père avait fait établir des portiques en liteaux de châtaignier. Ce fut un grand travail... » (*H. Br.*, I, 189.)

Tous ces embellissements sont mentionnés dans un des mémoires déjà cités, qui porte la date de mars 1813. Cette terrasse était alors « ornée de verdure et de fleurs » ; on y rappelle (et c'est une confirmation des souvenirs de Beyle) qu'à peine la maison achetée par M. Gagnon, « la sommité du rempart fut transformée en une terrasse bordée par une grille en fer à hauteur d'appui [elle subsiste comme le reste], et un treillis en bois avec portiques telle qu'elle existe aujourd'hui. »

3. La comtesse de Noailles a chanté ce paysage dauphinois :

« Comme l'aspect est calme et sage,
La montagne de Sassenage
Laisse couler dans le soir frais
L'odeur du ciel et des forêts.

(*Les Eblouissements*, la Ville de Stendhal.)

émotion [1] ». Il aimait déjà la mélancolie des soirs qui tombent, à la musique des campaniles [2].

Alors le vieillard et l'enfant levaient la tête vers les astres qui commençaient à scintiller au-dessus d'eux. Et ils bavardaient longuement de ces objets lointains, mystérieux, et jolis [3]. Science et poésie se mêlaient dans les discours de ce Fontenelle, qui savait parler à un petit garçon.

Quant à Chérubin Beyle, « peu sensible à la beauté des étoiles », il « disait qu'il s'enrhumait », et allait causer dans la pièce voisine avec Séraphie.

C'est là que se passèrent les heures les plus douces de cette enfance batailleuse et triste. Parmi les personnages muets que sont les choses autour d'une âme puérile, cette terrasse millénaire et la vue qui s'ouvrait devant elle, ce jardin, ces montagnes, et ce ciel du Dauphiné, jouèrent en quelque façon le premier rôle. De telles images, qui donnaient au petit Beyle le goût de la contemplation et l'habitude de la rêverie, lui apportaient chaque jour leur fraîcheur et leur apaisement. On va voir qu'il en avait besoin.

1. *H. Br.*, I, 188.

2. « *Ave Maria*, en Italie, heure de la tendresse, des plaisirs de l'âme et de la mélancolie : sensation augmentée par le son de ces belles cloches. » (*De l'Amour*, 245.)

3. « Je parlais sans cesse constellations avec mon grand-père. » (*H. Br.*, I, 188.) Plus tard, quand Beyle sera malheureux en amour, son grand-père lui conseillera, pour adoucir ses peines, l'étude de l'astronomie.

II

LA TANTE SÉRAPHIE

« Cette tante Séraphie avait toute l'aigreur d'une fille dévote qui n'a pas pu se marier. »

(*H. Br.*, I, 32.)

Si l'on en croit Stendhal, le « mauvais génie » de son enfance fut cette « aigre dévote », ce « diable femelle », sa « terrible tante Séraphie ».

Comme beaucoup d'êtres trop tendres, Stendhal fut profondément haineux. Les gens qui ne sentent rien n'ont aucune raison d'en vouloir à personne, puisqu'ils n'ont souffert de personne. Mais Stendhal avait des émotions trop aiguës pour les oublier jamais.

Ses haines sont singulièrement précoces. Il déteste son père, il détestera l'abbé Raillanne, mais il déteste plus que tout sa tante Séraphie. Et comme le vieux Stendhal a gardé toutes les idées du petit Henri Beyle, il reste à cinquante ans aussi puérilement enragé contre elle qu'il pouvait l'être à huit ou dix ans [1]. Aussi ne la connais-

1. On peut, il est vrai, supposer le contraire, et croire que l'homme a prêté à l'enfant ses haines tardives. Mais ce système, qui se défend à la rigueur à propos de Chérubin Beyle, convient mal pour Séraphie Gagnon. Si Beyle n'avait pas détesté tout enfant une femme qui est morte quand il était encore enfant, pourquoi l'aurait-il détestée depuis ? A moins d'admettre que la *Vie d'Henri Brulard* n'est toute entière qu'un roman à la manière noire : thèse que je ne puis accepter, j'ai dit pourquoi.

M. Chuquet donne ici à Stendhal un nouveau démenti : « A-t-il exécré tellement cette tante Séraphie... ? En 1808, dans une lettre à sa sœur, il parle sans colère de ce tyran en jupons et de « tous les maux que lui fit souffrir cette pauvre tatan Séraphie ». La pauvre tatan ! Il lui en voulait moins en 1808 qu'en 1835. »

sons-nous qu'à travers les préventions naïves d'un enfant, qui outre la haine comme l'amour. La postérité sera donc un peu partiale pour Mademoiselle Séraphie Gagnon, laquelle eut le tort, il y a un siècle, d'élever trop sévèrement un neveu trop sensible.

Séraphie avait trente ans lorsque mourut sa sœur, en 1790, et non pas « vingt-deux ou vingt-quatre ans », comme le croit Stendhal [1]. Elle n'était pas mariée, et son neveu suppose, sans bienveillance, qu'il y avait eu à cela quelque raison inavouable : « Que lui était-il arrivé? Je ne l'ai jamais su, nous ne savons jamais la chronique scandaleuse de nos parents [2]... » Il n'y a point à tenir compte de cette manie romanesque, qui le porte à compliquer toujours des faits très simples. Mais l'on peut admettre avec lui que le célibat avait aigri cette « fille dévote ». Séraphie même devançait l'âge ; malgré sa jeunesse, elle s'entourait déjà d'un groupe d'amies mûres et pieuses, ses relations personnelles. Un jour elle fit ouvrir une porte exprès pour les recevoir plus librement, au grand scandale de sa famille [3]. Mais la piété elle-même peut avoir

(*St.-Beyle*, 6.) Le raisonnement de M. Chuquet me paraît se contredire lui-même. Je ne vois point que le mot familier de tatan (Beyle nomme de même sa tante Elisabeth) comporte une particulière tendresse. Il l'appelle « pauvre » parce qu'elle est morte. Et le seul point qui reste acquis, d'après le texte même cité par M. Chuquet, c'est qu'en effet Séraphie a fait souffrir mille maux à Henri Beyle et à sa sœur. N'est-ce point l'essentiel, et qui vérifie pleinement le témoignage d'*Henri Brulard* ? Que Beyle d'ailleurs, en 1808, éprouvât moins de haine pour Séraphie qu'en 1835, c'est ce qui n'apparaît point avec évidence, et dans le fait n'importerait guère. Il avait, en 1808, bien d'autres soucis, et il est naturel qu'un vieillard se sente plus près de son enfance qu'un jeune homme de vingt-cinq ans. Mais à qui fera-t-on croire que Beyle ait souffert avec douceur, et sans haine, la persécution, qui n'est point contestée, de « ce diable femelle » ?

M. Alphonse Séché, qui accepte quelquefois les erreurs de ses devanciers, dans son intéressante vie de Stendhal, a raison, sur ce point, de contredire M. Chuquet.

1. *H. Br.*, I, 77. — Elle était née le 21 septembre 1760.

2. *H. Br.*, I, 32.

3. « Malgré sa qualité de demoiselle à marier, elle fit ouvrir une grande porte condamnée qui, de sa chambre, donnait sur l'escalier de la place Grenette, et à la suite d'une scène abominable, dans laquelle je vois encore sa figure, fit faire une clef. Apparemment, son père lui refusait celle de cette porte.

Elle introduisait ses amies par cette porte, et entre autres cette madame Vignon, Tartufe femelle, qui avait des oraisons particulières pour les saints... » (*H. Br.*, I, 198.)

son dévergondage. C'était, affirme Beyle, « la dévote la plus en crédit dans la ville [1] ». Quand elle mourut, « les prêtres affluèrent. »

Comme il convient à une personne si bien pensante, la Révolution l'indigna, l'exaspéra. Séraphie en détestait les héros, même les plus innocents, et ne passait point devant la maison de Barnave sans un mot piquant. Elle applaudit à sa mort, et, comme c'était un cœur impitoyable, il lui plut que les sœurs de cet homme dangereux fussent dans la gêne.

La mort de Louis XVI la jeta dans des violences excessives, dont son neveu pâtit, conséquence lointaine de ce grand événement.

Elle poussait jusqu'au fanatisme la haine des idées dangereuses. Un jour que son grand-père avait prêté au petit Beyle un livre aussi inoffensif que *Bélisaire*, — à moins que ce ne fût *la Henriade*, — elle s'écria avec une violence vraiment incompréhensible : « Comment peut-on donner de tels livres à cet enfant ! Qui lui a donné ce livre [2] ? »

Séraphie aimait peu l'instruction, qui apprend au peuple à raisonner de tout. Aussi blâma-t-elle « vertement » son excellent père, pour s'être mêlé d'organiser l'Ecole centrale [3]. Elle ne transigeait point sur ses principes. Querelleuse, acariâtre, elle défendait ses convictions avec une aigre et furieuse opiniâtreté. Son père en était tout offusqué : « il aimait la paix par dessus tout, et elle ne vivait que de scènes [4]. » Elle l'« ennuyait » vraiment et « le vexait ». Aussi se taisait-il ; sa sœur Elisabeth se taisait aussi, par dignité ; et Séraphie, malgré sa jeunesse, régnait avec l'autorité que donnent l'amour des querelles et l'énergie intempérante. « Elle était abhorrée, affirme Stendhal, mais avait beaucoup de crédit dans la famille [5]. »

1. *H. Br.*, I, 33. — « Séraphie était du premier sanhédrin dévot de la ville avec une Madame Vignon, son amie intime » (*id.*, 138).

2. *Id.*, 234.

3. *Id.*, 237.

4. *Id.*, 71.

5. *Id.*, 33. Il faut d'ailleurs lui rendre justice ; elle était intrigante et énergique. Quand son beau-frère fut menacé d'être arrêté, « elle allait voir les

Elle régnait même, si l'on en croit son neveu, sur l'austère Chérubin Beyle. Tout au moins s'entendaient-ils fort bien, quand il s'agissait de morigéner l'enfant. Séraphie contribua plus que personne à faire de son éducation l'espèce de tyrannie minutieuse et mesquine que Stendhal à peinte en couleurs si noires.

Mais il va plus loin ; se rappelant que sa tante et son père se promenaient souvent ensemble, il en a immédiatement conclu qu'ils étaient amants ; c'est une manie. « Je suppose que... mon père fut amoureux d'elle, du moins il y avait de longues promenades aux *Granges*, dans un marais sous les murs de la ville, où j'étais le seul *tiers incommode*, et où je m'ennuyais fort [1]. » Il n'a jamais pardonné cet ennui à sa tante. Aussi lui suppose-t-il les sentiments les plus odieux : « Séraphie, assez jolie, faisait l'amour avec mon père et haïssait passionnément en moi l'être qui mettait un obstacle moral ou légal à leur mariage [2]. »

Toutes ces inductions de Beyle semblent ridiculement fragiles. On imagine mal d'ailleurs cette dévote acariâtre et cet homme si grave unis d'un amour coupable et presque incestueux. Si doux péché ne leur convient guère [3].

Retenons seulement que Séraphie se montrait sans pitié pour son neveu. Cet enfant raisonneur, entêté, d'une

membres du Département..., elle allait voir les représentants du peuple, et obtenait toujours des sursis de quinze ou vingt-deux jours, de cinquante jours quelquefois » (134). (Cf. plus bas.)

1. *H. Br.*, I, 33. — Cf. 99 : « Un an après la mort de ma mère, vers 1791 ou 92, il me semble aujourd'hui que mon père en devint amoureux, de là d'interminables promenades aux *Granges*, où l'on me prenait en tiers en prenant la précaution de me faire marcher à quarante pas en avant dès que nous avions passé la porte de Bonne. » Ce soin d'éloigner un enfant dépourvu de bienveillance ne prouve pas nécessairement qu'on parlât d'amour. Il y avait bien d'autres sujets qu'on pouvait vouloir écarter de ses oreilles.

2. *H. Br.*, I, 138. On peut trouver l'explication bien compliquée. Quel obstacle particulier mettait Henri Beyle au mariage de sa tante avec son père ? Et s'il est vrai que Séraphie eût pareille croyance, il lui aurait fallu détester, au même titre que Beyle, ses deux petites sœurs. Or rien de pareil. Aussi Beyle est-il conduit à imaginer tout un roman : « Peut-être ma mère, mourant en couches avec le plus grand courage et toute sa tête, avait-elle fait jurer à son mari, au nom de son fils aîné, de ne jamais se remarier. » (*H. Br.*, II, 309.)

3. Malgré son habituelle défiance, M. Chuquet cette fois veut bien en croire Stendhal sur parole ; il appelle Chérubin et Séraphie « les deux amants » (12).

sensibilité qu'elle ne savait pas comprendre, lui semblait un caractère « atroce ». Elle n'aimait pas sa logique déconcertante, qu'elle jugeait une révolte impie. Cette petite âme fermée lui paraissait pleine de la plus dangereuse indépendance. Enfin elle l'avait pris en grippe [1].

Au fond de cette antipathie, il y avait beaucoup de sottise. Séraphie, trop passionnée pour être intelligente, prenait tout à fait au sérieux quelques enfantillages. Elle s'exagérait des peccadilles, et outrait les reproches. Lui prenait à son tour ceux-ci au tragique, et s'indignait furieusement.

Elle lui faisait un crime de tout, avec la plus cruelle injustice. A la mort de sa mère, elle l'accusa de ne point pleurer assez, et, à la mort de Lambert, de pleurer trop. L'émotion touchante de l'enfant lui parut alors une exagération ridicule [2].

Crispée dans cette tristesse rageuse, qui semble avoir été le fond de son caractère, elle ne voulait pas que personne s'amusât autour d'elle. Invitait-on le petit Beyle, Séraphie « faisait opposition en termes injurieux » pour lui [3]. Et même, si l'on en croit son neveu, elle « fit *une scène* » au grand-père parce qu'il avait obtenu une toupie pour cet enfant pitoyable.

Le neveu et la tante rivalisaient de puérilité. Ils se détestèrent chaque jour un peu plus. Ce fut une lutte de tous les instants. « Cette tante Séraphie... me faisait sans cesse gronder par mon père... La haine de cette aigre dévote redoubla... » Lui, de son côté, l' « exécrait... superlativement. [4] »

« Mesdames Romagnier et Colomb,... mes cousines,... venaient faire la partie de ma tante Elisabeth. Ces dames étaient étonnées des scènes que j'avais avec Séra-

1. Stendhal en apporte une espèce de preuve : « Quand j'avais trente ans, des témoins oculaires, entre autres l'excellente Mme Romagnier,... me parlaient encore de la haine passionnée et folle que j'avais inspirée à ma dévote tante. » (*H. Br.*, II, 309.)

2. *H. Br.*, I, 170. — Voir plus loin cet épisode singulier, p. 136.

3. *Id.*, 107.

4. *Id.*, 99, 138.

phie..., et je croyais voir évidemment qu'elles me donnaient raison contre cette fille ».

Et Beyle de nous raconter une de ces scènes. Comme sa plus jeune sœur était « du parti de Séraphie », il avait écrit sur un mur : « Caroline-Zénaïde B..., rapporteuse. » — « Séraphie était furieuse, la partie fut interrompue. Il me semble que Séraphie prit à partie Mesdames Romagnier et Colomb... Ces dames, justement offensées des incartades de cette folle..., prirent le parti de s'en aller. Ce départ fut le signal d'un redoublement dans la tempête. Il y eut quelques mots sévères de mon grand-père ou de ma tante ; pour repousser Séraphie voulant s'élancer sur moi, je pris une chaise de paille que je tins entre nous... » Et la bataille continua dans le corridor, et jusqu'à la cuisine... « Il me semble que je pleurai de rage pour les injures atroces (impie, scélérat, etc.) que Séraphie m'avait lancées, mais j'avais une honte amère de mes larmes [1]. »

Comme le dit un jour son père le docteur Gagnon, Séraphie, de toute évidence, était « malade ». Cette névrosée, victime d'une surexcitation morbide, méritait sans doute quelque pitié.

Elle mourut jeune [2], nous ne savons de quelle maladie. Si l'on en croit son propre aveu, Beyle fut atroce. Mais n'a-t-il point exagéré?

« Ma tante Séraphie était malade depuis longtemps. Enfin, on parla de danger...

Un soir d'hiver, ce me semble, j'étais dans la cuisine... Quelqu'un vint dire : « Elle est passée. » Je me jetai à genoux... pour remercier Dieu de cette grande délivrance [3]. »

Tant de piété paraît invraisemblable. Beyle reconnaît qu'on va le trouver « barbare, cruel... », mais il atteste que « telle est la vérité [4] ».

1. *H. Br.*, I, 139-140.
2. A 36 ans, le 9 janvier 1797. — Henri Beyle achevait sa treizième année. Cela réduit à un enfantillage un peu tardif cette grande haine.
3. *Id.*, 234.
4. Il ajoute : « Après la première semaine..., tout le monde se trouva gran-

Je ne sais. Mais la haine de Stendhal, qu'il l'ait ou non exprimée par ce geste de mélodrame, sa haine n'est que trop évidente. Un tel ressentiment ne s'explique pas sans de bonnes raisons. Et faut-il excuser Séraphie Gagnon d'avoir appris si tôt à son implacable neveu les joies amères de la vengeance?

Par la complicité ou la faiblesse des siens, c'est elle qui donna sa couleur à l'éducation de l'enfant, elle qui l'aigrit, elle qui l'habitua à la sournoiserie, à la ruse et à la violence. Elle déforma son caractère, elle le dépravа. Elevé par son grand-père et sa grand'tante, même par son père seul, il aurait été tout différent. Ceux que Stendhal scandalise par ses duretés ou ses sécheresses regretteront que Séraphie lui ait enseigné de bonne heure à se révolter contre les hommes et contre les idées. Mais d'autres, qui goûtent Stendhal tel qu'il est, et qui trouvent dans ses âpretés mêmes un joli contraste à ses tendresses, sauront gré à ce « diable femelle » d'avoir exaspéré de bonne heure les énergies de cet enfant, qu'une éducation plus douce et plus sage aurait peut-être endormies à jamais.

dement soulagé dans la maison. Je crois que mon père même fut bien aise d'être délivré de cette maîtresse diabolique, si toutefois elle a été sa maîtresse, ou de cette amie intime diabolique. »

III

CHÉRUBIN BEYLE ET SON SYSTÈME D'ÉDUCATION

« Combien j'enviais le neveu de madame Barthélemy, notre cordonnière ! »

(*Henri Brulard*, 95.)

Le système d'éducation qui fut imposé à Henri Beyle dès la mort de sa mère n'était pas cependant l'œuvre unique de Séraphie. A vrai dire même, sa part consista surtout à exagérer, par de niaises tracasseries, la sévérité méthodique, ou, si l'on veut, la discipline grave que Chérubin Beyle avait conçue pour son enfant.

Chérubin Beyle aimait son fils, il l'aimait trop [1], il l'aimait mal. Au lieu de s'essayer à pénétrer cette petite âme fermée qui ne demandait qu'à s'ouvrir, il voulut avant tout lui appliquer bon gré mal gré ce vêtement tout fait, l'éducation qui pour lui formait un idéal indiscuté. Et comme Chérubin Beyle était un homme à convictions, il ne douta pas un instant qu'il n'agît ainsi pour le plus grand bien de son fils. Il crut donc faire son devoir : certitude redoutable. Dès lors une révolte contre la discipline qu'il avait choisie lui sembla une espèce de dépravation. Il ne s'y obstinait que davantage : à la rigidité des hommes à principes, Chérubin ne joignait-il pas l'opiniâtreté et l'aveuglement des hommes passionnés ?

Persuadé qu'il se dévouait à son fils, il croyait mériter

1. Stendhal lui-même, dans un instant de justice, s'en est bien rendu compte. Il écrit à propos de son ami Bigillion : « ... Il avait vécu libre depuis son enfance, fils d'un père qui ne l'aimait point trop, et savait s'amuser autrement qu'en faisant de son fils sa poupée. » (*H. Br.*, I, 286.)

toute sa reconnaissance. Henri Beyle ne lui en témoigna jamais aucune. Son père, ulcéré et malheureux, fut dès lors convaincu, non seulement que son fils avait un mauvais esprit, mais qu'il avait un mauvais cœur. Une suite de raisonnements faux commença donc une mésentente qui ne fera que s'aggraver tous les jours. Il suffit de lire quelques lettres de Chérubin [1] pour comprendre tout ce qu'il y avait de sincérité et d'inintelligence dans son austère affection pour son fils.

« Il ne m'aimait pas comme individu, a dit Stendhal, mais comme fils devant continuer sa famille [2]. » Nous n'en pouvons juger. Mais il semble que Chérubin aimât surtout dans Henri Beyle le fils accompli qu'il aurait voulu former. Et, à force de trop aimer ce fils idéal, il avait l'air de ne plus aimer du tout le garçon turbulent et rétif, à l'étrange caractère duquel il ne put jamais se résigner.

Pourtant il faisait sans relâche son devoir de père, avec toute l'affection grave et peu expansive dont il était capable. Il ne quittait pas le petit, qui se serait bien passé d'avoir, pour triste compagnie, cette « figure inflexible qui ne riait jamais. » La nuit même, il le gardait près de lui, dans son alcôve de la rue des Vieux-Jésuites [3], ou dans la chambre qu'il occupa un moment chez le docteur Gagnon [4]. Il allait jusqu'à lui donner ces petits soins maternels qui prouvent la tendresse véritable : c'était lui qui le peignait quand il avait « la rache [5] ».

Il l'emmenait dans toutes ses promenades ; il l'associait à toutes ses passions, qu'il s'agît de l'économie rurale, de Bourdaloue, ou de David Hume [6].

Mais ces soins continuels étaient fort loin de le servir

1. A la bibliothèque de Grenoble. J'ai publié une de ces lettres dans les *Soirées du Stendhal-Club*, 2e série.

M. Chuquet affirme que la *Vie d'Henri Brulard* est « le seul document qui nous fait connaître la famille de Beyle. » (*Ouv. cité*, 7.) De nombreuses lettres des parents et amis de Beyle sont, dans la bibliothèque de Grenoble, à la disposition de tous les lecteurs.

2. *H. Br.*, I, 79. Cf. 93.

3. *H. Br.*, I, 81. Cf. plus haut.

4. *Id.*, 135.

5. C'est-à-dire, en dauphinois, une sorte de croûte de lait. (*Id.*, 148.)

6. *H. Br.*, I, 137.

dans l'esprit d'Henri Beyle. Ils n'allaient jamais sans gronderies. Chérubin était de ces parents qui ne perdent pas une seconde leur enfant de vue, qui surveillent tous ses gestes, pour les rectifier, toutes ses paroles, pour les corriger. Tout devient donc prétexte à une morale appropriée. Ils enferment la libre spontanéité, les jolis caprices de l'enfant dans un réseau de petites leçons sages, froides, minutieuses et innombrables, auxquelles il ne saurait jamais échapper. C'est une pluie incessante qui l'énerve, ou l'abêtit [1]. Beyle n'était pas de ceux qu'on abêtit : il s'exaspéra. Par l'effet de cette imagination qui lui créait des chimères et des monstres, ces parents si attentifs à ses moindres actions lui semblèrent des persécuteurs acharnés à le faire souffrir. Ses nerfs trop sensibles lui exagérèrent les gronderies de son père, pleines de bonnes intentions ; il crut y voir de la haine. Il la rendit avec usure. Triste victime d'une éducation trop fignolée et trop minutieuse.

« ... mes parents, s'ennuyant beaucoup, par suite de leur séparation de toute société, m'honoraient d'une attention continue... » — « Dans leur humeur noire, j'étais leur unique occupation, ils décoraient cette vexation du nom d'éducation et probablement étaient de bonne foi [2]. »

Ces remontrances étaient pourtant présentées avec douceur. Mais Chérubin Beyle gardait toujours l'air grave qui lui semblait convenir à la dignité d'un père [3].

1. Pierre de Coulevain a finement noté ce défaut de l'éducation bourgeoise : « Les enfants des riches ne sont pas aussi heureux qu'on le croit..., ils n'ont aucune liberté ; ils sont oppressés par une foule de conventions idiotes... On ne leur donne pas de taloches, mais on les exaspère avec des sermons... Plus d'une fois, j'ai envié les petits miséreux que je voyais se battre et se poursuivre... » (*Au cœur de la vie*, 104-106.)

2. *H. Br.*, I, 115, 113.

3. Une lettre non signée de la bibliothèque de Grenoble, écrite à Beyle par un de ses amis (21 germinal an XIII : R 302), explique parfaitement l'attitude de Chérubin en face de son fils : le docteur Gagnon a affirmé à l'anonyme que Chérubin Beyle aimait « passionnément » Henri, « mais qu'il craignait de » le lui « faire connaître, parce qu'il voulait garder de l'autorité sur » lui, « et qu'il craignait en » lui « montrant trop d'amitié de devenir » son « égal ».

Stendhal a écrit : « Dans l'éducation sévère des familles suivant les mœurs de l'ancien régime,... par-dessus tout les parents songeaient à se faire respecter et craindre... » (*H. Br.*, II, 308.)

D'ailleurs peut-être était-il timide même avec son fils, et la timidité fait un visage guindé et sévère. Si bien que l'enfant, glacé par cette froide apparence, sous la douceur même des reproches ne voyait que de l'hypocrisie. Sa logique simpliste lui faisait penser que, si son père l'avait aimé, il ne l'aurait point grondé. Et, qui pis est, à cinquante ans, Stendhal refait encore ce mauvais raisonnement :

« ... Mes tyrans me parlaient toujours avec les douces paroles de la plus tendre sollicitude... J'avais à subir des homélies continuelles sur l'amour paternel et les devoirs des enfants... [1] »

Cela fit grand tort à Chérubin d'avoir un goût naturel pour les phrases un peu poncives, et pour les sentences morales. Le petit en aurait crié d'ennui ; il eût davantage pardonné à son père un peu de brutalité. Mais celui-ci était la patience même [2] ! A la vérité cette patience sèche, contenue, impassible [3], faisait pour un enfant vif et nerveux le plus exaspérant des supplices.

Le premier vice de cette éducation, et le pire, ce fut donc un malentendu. Chérubin Beyle était persuadé, non sans de bonnes raisons peut-être [4], que son fils avait « un caractère atroce ». Mais il ne savait pas voir dans cet enfant la petite âme naïve et soupçonneuse, qui croyait trop vite à la haine parce qu'elle eût voulu beaucoup de tendresse. Et Henri Beyle se figurait que son père était un tyran qui ne l'aimait pas. Ils se connaissaient aussi bien l'un que l'autre [5].

1. *H. Br.*, I, 115.
2. Stendhal avoue qu'il ne l'a frappé que deux ou trois fois. (*Id.*, 141.)
3. Cf. *id.*, 130.
4. « Ce ne devait point être un enfant commode à mener », remarque avec bon sens M. Alphonse Séché. (*Stendhal*, 8.)
5. Un malentendu analogue sépara Benjamin Constant et son père. L'on trouverait à ce sujet au début d'*Adolphe* quelques réflexions, que l'on pourrait croire faites par Stendhal : « Ma contrainte avec lui eut une grande influence sur mon caractère. Aussi timide que lui,... je m'accoutumai à renfermer en moi-même tout ce que j'éprouvais... Je contractai l'habitude de ne jamais parler de ce qui m'occupait, de ne me soumettre à la conversation que comme à une nécessité importune, et de l'animer alors par une plaisanterie perpétuelle... qui m'aidait à cacher mes véritables pensées. De là une certaine

*
* *

La méthode des éducateurs était donc tracassière et inintelligente. Les principes d'éducation étaient pires encore.

D'un enfant vif, passionné, raisonneur, on voulut faire un petit modèle de convenance et de distinction bourgeoises. Avant tout, dans cette famille du meilleur ton, il fallait avoir de « bonnes manières », et l'on sait que cela consiste essentiellement à remuer, parler et penser comme tout le monde.

Or Stendhal, même devenu grand, saura moins que personne ménager les bienséances ; il fera le scandale des salons où il fréquentera. On peut s'imaginer, tout petit, comme il lui était possible de retenir sa langue, et d'arrêter une réflexion saugrenue. A chaque instant il heurtait, avec ses saillies d'enfant, une des nombreuses idées que l'on vénérait dans la famille Beyle. On le rabrouait, on le faisait taire, on l'appelait « vilain impie ». Plus on soignait son éducation, plus il semblait mal élevé. Il ne respectait rien, parce qu'on voulait lui faire respecter trop de choses.

Mais les élans de son cœur surtout blessaient le sentiment des convenances, si scrupuleux dans Chérubin Beyle. Les fureurs, même les joies ardentes de son fils lui semblaient vulgaires. Cet homme, qui ne connaissait pas la gaieté, trouvait indécent un rire trop libre et trop franc. Ne gronda-t-il pas l'enfant, un jour qu'il le vit « pouffer de rire » en lisant Don Quichotte ? « Mon père... me menaçait de me retirer le livre, ce qu'il fit plusieurs fois, et m'emmenait dans ses champs pour m'expliquer ses projets de *réparations* [1]... » Chérubin Beyle en arrivait à faire de la gravité une vertu. Mais déjà Henri Beyle

absence d'abandon qu'aujourd'hui encore mes amis me reprochent... Il en résulta en même temps un désir ardent d'indépendance, une grande impatience des liens dont j'étais environné, une terreur invincible d'en former de nouveaux... » (Ch. I, cité par Rudler, *Jeunesse de Benj. Const.*, 62.)

1. *H. Br.*, I, 108

détestait la gravité ; cette petite âme ardente y verra bientôt une hypocrisie mondaine, le masque odieux de toutes les passions inavouables [1].

*
* *

Cette éducation triste et étroite était encore une éducation pusillanime. On avait peur de tout pour Henri Beyle. Il était élevé avec autant de prudence qu'une petite fille. Pour faire de lui cet enfant accompli, d'une aristocratique distinction, on voulut le préserver des fréquentations vulgaires. Noblesse oblige ! « Mon père... ne craignait rien à l'égal de me voir *aller avec des enfants du commun* [2]. »

Stendhal ne l'a jamais pardonné à ses parents : leurs scrupules et leurs préjugés lui ont fait la plus sombre des enfances, une enfance sans jeunesse et sans jeux : « Je voyais sans cesse passer sur la Grenette des enfants de mon âge qui allaient *ensemble* se promener et courir, or c'est ce qu'on ne m'a pas permis une seule fois [3]... »

Pour le consoler du chagrin qui le « dévorait », on lui permettait des promenades en voiture avec une vieille dame « sèche et dévote ». — « Quel équivalent pour une promenade avec des petits polissons de mon âge ! »

Si bien que Stendhal, il nous l'avoue la haine dans le cœur, Stendhal n'a jamais joué aux billes.

La moindre liberté devenait un sujet de scrupules pour Chérubin Beyle, trop soutenu par Séraphie [4]. On ne voulait pas que l'enfant quittât le giron de ses parents,

1. Ainsi le *Jean-Christophe* de M. Romain Rolland.
2. *H. Br.*, I, 97.
3. *Id.*, 106.

Combien la comtesse de Noailles se trompe, quand elle l'imagine jouant dans la rue,

Dans cette rue aux Vieux-Jésuites
Où Beyle, étant petit garçon,
S'ébattait devant sa maison.

(*Les Eblouissements*, La ville de Stendhal.)

4. Peut-être même, en ceci du moins, par le docteur Gagnon, si raffiné et si timide.

fût-ce même pour aller souper chez mademoiselle Simon, amie de sa vieille tante Elisabeth [1]. Tout offusquait ces bourgeois timorés, plus exclusifs que des nobles. Leur enfant, victime des convenances sociales [2], devenait une sorte de pauvre petit prisonnier, enfermé avec de vieilles gens, et qui regardait par la fenêtre s'amuser les autres enfants. Grâce à l'imagination que l'on sait, leur liberté lui paraissait la plus enivrante des joies, et il détestait sa triste vie de toutes les illusions de ses désirs.

Ce bambin, objet de la sollicitude exaspérante de tous, mérite vraiment notre pitié.

« Autrefois, dit Stendhal, quand j'entendais parler des joies naïves de l'enfance, des étourderies de cet âge, du bonheur de la première jeunesse, le seul véritable de la vie, mon cœur se serrait. Je n'ai rien connu de tout cela ; et bien plus, cet âge a été pour moi une époque continue de malheur, et de haine, et de désirs de vengeance toujours impuissants... A cette époque de la vie, si gaie pour les autres enfants, j'étais méchant, sombre, déraisonnable, *esclave* en un mot, dans le pire sens du mot, et peu à peu je pris les sentiments de cet état [3]... »

*
* *

De cette enfance douloureuse, son père plus que tout autre était responsable. Henri Beyle ne le lui a jamais pardonné.

On a prétendu [4], je le sais, que cette haine excessive du fils pour le père était une invention tardive : Stendhal n'aurait commencé à le détester qu'au moment où

1. *H. Br.*, I, 112.

2. Aussi n'est-ce point un peu par rancune contre elles, qu'il aura plus tard tant de tendresse pour toutes les énergies libres, et tous les révoltés ?

3. *H. Br.*, I, 114-115 — Il ne faudrait pas croire que Beyle ait beaucoup exagéré la tristesse de son éducation. Ses sœurs furent élevées suivant les mêmes principes. Chérubin, en 1806, refusait de les confier à Romain Gagnon qui voulait leur donner quelques amusements, et répondait aigrement à ses représentations : « Que votre père et vous règlent leur famille, moi la mienne. » (Let. de Romain Gagnon, inédite, du 4 janvier 1806 : Bibl. de Gren., R 302.)

4. M. Chuquet, *Stendhal-Beyle*, 5-6.

Chérubin Beyle lui refusa de l'argent pour s'amuser à Paris. Un vil motif d'intérêt, une rancune d'étudiant, expliqueraient seuls un ressentiment encore inapaisé trente ans plus tard. Et Stendhal, déjà au seuil de la vieillesse, aurait tiré une vengeance posthume de son père, en le représentant comme le tyran détesté de sa triste jeunesse. Cette théorie est conforme au système qui prétend supprimer de la *Vie d'Henri Brulard* tout ce qui révèle une âme étrange, et hors de la routine des sentiments bourgeois. Il faut absolument que Stendhal ait aimé sa tante comme tous les autres enfants, et son père. A défaut d'autre mérite, cette psychologie a du moins pour elle la simplicité.

Mais elle n'est d'accord ni avec les vraisemblances morales ni avec les textes. Sans doute la question d'argent jouera plus tard un trop grand rôle dans les rapports du père et du fils. Elle les brouillera à tout jamais. Elle laissera à Henri Beyle de son père une dernière image odieuse, qui déformera un peu, je le crois, tous les souvenirs précédents. Sans le vouloir, et surtout si l'on a une imagination forte, on ne juge un homme que sur la dernière impression qu'il vous laisse. J'admettrais donc volontiers que Stendhal, inconsciemment, a un peu noirci le portrait. Je croirais surtout que ses souvenirs se sont naturellement systématisés. Les impressions dominantes [1] ont peu à peu effacé les autres. Il est vraisemblable qu'enfant il a eu des moments de tendresse pour son père, et qu'il les a oubliés ; il est probable que ses sentiments n'ont pas toujours été les mêmes, que la désaffection a grandi peu à peu et d'année en année. La vérité est donc sans doute plus diverse, plus contradictoire qu'il n'apparaît dans *Henri Brulard*. Mais, pour admettre que sa haine ne soit née qu'aux temps de son séjour à Paris, il faudrait, non seulement supposer que les faits racontés dans sa *Vie* ont été laborieusement et savamment, d'un bout à l'autre, inventés, mais encore que tous les carac-

1. Il faut donc bien que les impressions de haine aient en effet, dès l'abord, dominé.

tères y sont faux. Et l'hypothèse est plus qu'invraisemblable.

Aussi bien ces caractères nous sont connus, et par d'autres témoignages que celui de Beyle. Les lettres de Chérubin nous le révèlent tout semblable au portrait que son fils a fait de lui. Or il suffit de connaître Chérubin Beyle et Henri Beyle pour comprendre qu'il ne pouvait y avoir entre eux que des rapports difficiles ; ce sont deux âmes faites pour se heurter et se blesser. On peut simplement varier dans la mesure de leur antipathie ; mais on ne peut douter de cette antipathie.

En présence de tous ces faits, suffit-il d'alléguer que, beaucoup plus tard, Henri Beyle paraît un jour adorer tous les parents qu'il a laissés à Grenoble, y compris son père [1] ? Dans un de ces moments d'enthousiasme illusoire fréquents chez lui, on le voit s'attendrir sur sa famille lointaine. C'est le prestige de l'absence, et l'effet de la solitude [2]. Des sentiments aussi passagers seraient-ils la preuve qu'Henri Beyle, pendant toute son enfance, fut un petit garçon bien sage, très heureux, et qui aimait son père de tout son cœur? Il me paraît téméraire d'en tirer cette conclusion.

*
* *

On peut donc admettre que Beyle eut de bonne heure pour son père une solide antipathie. Le système d'éducation dont il était la victime en fut la cause la plus profonde. Mais d'autres raisons vinrent à leur tour pousser à une haine grandissante ce petit prisonnier indomptable.

La première date de bien loin. Stendhal veut nous faire croire, il croit peut-être, que son premier sentiment

1. D'après quelques lignes de son *Journal*, que je me réserve de commenter quand j'étudierai cette période de sa vie.

2. Ne peut-on supposer aussi que Beyle, écrivant *Henri Brulard*, et s'efforçant de revivre par le souvenir dans sa petite enfance, s'en trouve plus près qu'en 1803. Alors, revenant d'Italie, jeune homme ardent et tourné vers l'avenir, il devait mépriser les petites souffrances de son jeune âge. Il les avait oubliées même alors, si on l'en croit ; « les magnifiques souvenirs de l'Italie, de Milan », avaient « tout effacé ». (*H. Br.*, I, 116.)

à l'égard de son père fut une jalousie d'amoureux. Il nous est permis d'en douter. Mais le souvenir et l'image de sa mère vinrent nuire sans doute à son affection pour son père. Quand Henriette Gagnon fut morte, toutes les autres tendresses parurent à l'enfant froides et rebutantes, même celles qu'il aimait le mieux : « ... mon bon grand-père en m'embrassant me causait du dégoût [1]. » Un grand amour perdu rend indifférent et ingrat. Mais surtout il y avait entre sa mère et son père un contraste trop douloureux. Le tendre visage et le sourire disparus d'Henriette Gagnon lui faisaient trouver désormais plus maussade et plus laide la triste figure de Chérubin [2]. Les caresses de la morte le dégoûtaient de celles du vivant. Et puis les temps étaient changés ; à la gaîté libre avaient succédé la tristesse et la discipline [3]. Chérubin n'était pas cause de ce deuil, s'il était responsable de cette sévérité. N'importe, l'enfant mit à son compte tout le funeste changement de sa destinée. Il en voulut à son père de leur commun malheur.

A cet obscur ressentiment vinrent bientôt s'ajouter les discordances de leurs deux natures. On vient de les voir se manifester déjà dans l'éducation froide et guindée, que ce père un peu obtus voulait imposer à un enfant vif et sensible. On les retrouve dans toutes leurs idées et dans tous leurs goûts. C'était plus grave. En effet avec le temps la discipline de Chérubin Beyle devait se relâcher ; mais à mesure que son fils avait moins de raisons pour lui en vouloir de sa sévérité, il en avait davantage pour détester un esprit si loin du sien. Et chacun sait que Stendhal fut toujours plein d'âpreté pour ceux qui ne pensaient point comme lui.

Plus il grandira, et plus toutes ses lectures, toutes ses pensées l'éloigneront de son père. Il aimera les livres des poètes, leurs passions folles, leurs fantaisies et leurs

1. *H. Br.*, I, 82.
2. Cf. plus haut, p. 80.
3. « J'allais prendre » des « leçons sur la petite place Notre-Dame ; je puis dire n'y avoir jamais passé sans me rappeler ma mère et la parfaite gaîté de la vie que j'avais menée de son temps. » (*H. Br.*, I, 82.)

chimères. Plus pratique, Chérubin Beyle fait de la politique et de l'agriculture. Comme sa tante Elisabeth, l'enfant s'enivre de rêves héroïques, il s'exalte d'une généreuse ardeur. Mais son père raisonne et calcule ; il blâme aigrement les nobles enthousiasmes [1]. Et Stendhal a déjà pour lui le dégoût exaspéré des romantiques pour les âmes de bourgeois et de philistins. Enfin, comme son grand-père Gagnon, Stendhal se plaît aux occupations inutiles ; sa curiosité vagabonde aime à fureter à travers toutes les idées ; c'est un esprit toujours en éveil, à la façon de Montaigne : l'âme de Chérubin Beyle reste fermée à tout ce qui n'est point son étroite passion du moment [2]. Leur intelligence ne les rapprochait donc pas plus que leur cœur.

Les anecdotes abondent, qui montrent le conflit de ces deux natures, impénétrables l'une à l'autre.

Celle-ci fera voir comment leurs cœurs se méconnaissaient ; Beyle la raconte avec une violence inapaisée qui fait sourire [3] :

« Mon père éprouva bientôt une sensation digne du cœur d'un tyran. J'avais une grive privée qui se tenait ordinairement sous les chaises de la salle à manger. Elle avait perdu un pied à la bataille et marchait en sautant. Elle se défendait contre les chats, chiens, et tout le monde la protégeait...

Tout à coup la grive disparut, personne ne voulut me dire comment : quelqu'un, par inadvertance, l'avait écrasée en ouvrant une porte. Je crus que mon père l'avait tuée par méchanceté ; il le sut, cette idée lui fit peine, un jour il m'en parla en termes fort indirects et fort délicats.

1. « Rien de moins espagnol et de moins follement noble que cette âme-là. » (*H. Br.*, I, 78.)

2. « ... il était étranger à toutes ces belles idées littéraires et philosophiques qui faisaient la base de mes questions à mon grand-père... » (*H. Br.*, I, 79.)

3. *H. Br.*, I, 199-200. Cette anecdote, qui décèle l'âme haineuse de l'enfant, ne montre pas moins sa tendresse. Mais, par un singulier partage, la haine est pour son père, et le tendre attachement pour l'oiseau.

Je fus sublime, je rougis jusqu'au blanc des yeux, mais je n'ouvris pas la bouche. Il me pressa de répondre, même silence ; mais les yeux, que j'avais fort expressifs à cet âge, devaient parler. »

Comme ce jour-là, dans la longue querelle, douloureuse et puérile, qui dura leur vie, chacun fut toujours intimement persuadé de son bon droit. Je ne me soucie pas d'en décider. Mais il faut reconnaître qu'Henri Beyle introduisait dans le procès un élément d'erreur dont Chérubin n'était pas responsable : l'imagination délirante de l'enfant prêtait à la réalité des aspects fantastiques ; il avait déjà, il eut toujours, la manie de la persécution. Inconsciemment, ce petit garçon fit ainsi de son enfance un roman, roman sombre et atroce, où le rôle du traître était réservé à son père. Il ne doutait point de ses absurdes hypothèses, et il admettait comme une vérité certaine que ce père barbare, pour persécuter son enfant, avait écrasé un petit oiseau !

Ainsi Henri Beyle se façonnait de bonne heure l'âme morbide d'un héros romantique. Incompris, accablé par la persécution des hommes, plein de haine, il s'enfermait dans la solitude de son petit cœur, et se repaissait de noires chimères. On conçoit assez bien que cela rendît son éducation difficile. Chérubin Beyle, qui n'y comprenait goutte, fut la victime de ce romantisme puéril. Peut-être en souffrit-il plus que son fils.

Une autre anecdote, tout aussi pleine de signification, nous montre le conflit, non plus de leurs cœurs, mais de leurs intelligences. Henri Beyle avait ce qu'on appelle « mauvais esprit » ; il raisonnait fort bien [1] ; mais Chérubin ne pouvait souffrir les audaces intellectuelles de son fils. Elles le révoltaient surtout quand elles s'exerçaient à ses dépens.

On venait de le déclarer « suspect ». Au temps de la Terreur, il avait droit de s'en inquiéter. Tandis que toute

1. Déjà Séraphie s'en plaignait : « Nous avions des scènes horribles ensemble, car je lui tenais tête..., je raisonnais et c'est ce qui la mettait en fureur. » (*H. Br.*, I, 138)

la famille était dans l'émotion, on entendit le petit Henri faire un raisonnement spécieux, mais inopportun : « Amar t'a placé sur la liste comme notoirement *suspect* de ne pas aimer la République, il me semble qu'il est *certain* que tu ne l'aimes pas [1] ».

Chérubin Beyle ne pouvait à coup sûr goûter tout ce que cette logique promettait pour l'avenir. Il y vit la preuve d'une âme pervertie ; toute la famille fut indignée.

« Je réfléchissais profondément : rien n'est plus vrai que ce que j'ai dit... ; quel droit ont-ils de se fâcher ?

Cette forme de raisonnement : *Quel droit a-t-il ?* fut habituelle chez moi depuis les premiers actes arbitraires qui suivirent la mort de ma mère, aigrirent mon caractère, et m'ont fait ce que je suis [2]. »

Ainsi, parce qu'il avait un goût prématuré de la logique, et une imagination trop facilement émue, Henri Beyle

1. *H. Br.*, I. 154-155. Un mot sur cet incident, qui intéresse plus l'histoire de Grenoble ou de Chérubin Beyle que celle de son fils.

Les commissaires de la Convention publièrent, le 26 avril 1793, un arrêté, d'après lequel les personnes « notoirement suspectes d'incivisme par leurs propos, leurs écrits, leur correspondance ou leurs actions », devaient être emprisonnées. On prévoit le tintamarre aux arrestations. Des commissaires de police brutaux se rendirent chez les citoyens inscrits sur la liste. Ils amenèrent au couvent de Sainte-Marie-d'en-Haut, transformé en prison, ceux que par hasard ils trouvèrent chez eux. Mais ce fut l'exception. Généralement on leur répondait que l'intrigué était absent depuis plusieurs jours, mais qu'on allait le prévenir, et qu'il ne manquerait pas de se rendre à la prison. Les commissaires se contentaient de ces réponses. Quelques mois seuls s'y rendirent en effet. Chérubin ne fut pas du nombre. Il s'était contenté de passer dans la maison de son beau-père. Quand on se présenta en son logis de la rue des Vieux-Jésuites, une femme, que le commissaire appelle « sa sœur », et qui pourrait bien être Séraphie, répondit qu'il était absent. D'ailleurs le police ne tenait nullement à arrêter ceux qu'elle venait chercher. On alla présenta chez le citoyen Beyle qui le 3 mai, neuf jours après l'arrêté, [Archives de Grenoble, LL. 4 ; LL. 85.] Il dut pourtant, trois mois plus tard, se constituer prisonnier. [Sur cette détention, pendant de l'affaire, voir Chorquet, 15, en contradiction avec Colomb, *H. Br.*, II. 230. Cf. *id.*, I, 267 ; 281.]

2. Ce sentiment de justice, si fréquent chez les enfants, lui faisait condamner sans pitié la conduite de son père : « Quand je demandais de l'argent à mon père... parce qu'il me l'avait promis, il murmurait, se fâchait, et au lieu de six francs promis, m'en donnait trois. Cela m'outrait ; comment ? n'être pas fidèle à sa promesse ? » (*H. Br.*, I. 223.)

prit de bonne heure en face de son père l'attitude d'un enfant sournois et révolté.

La haine de ce petit être toujours indigné va si loin, qu'il en vient à rappeler amèrement, comme des cruautés inoubliables, les actions les plus inoffensives.

Qui le croirait, ce qu'il reprochait le plus furieusement à son père, c'était de l'avoir emmené trop souvent en promenade. Il est vrai que pareilles promenades l'ennuyaient, et l'ennui fut toujours pour Beyle le plus abominable des supplices. Un ennuyeux lui apparut toute sa vie comme un ennemi [1]. Le premier des ennuyeux qu'il ait connu fut son père. Il ne le lui pardonna jamais.

« Me voilà vengé, tyran, s'écrie-t-il un jour [2], de l'air doux et paternel avec lequel tu m'as forcé tant de fois d'aller à cette détestable promenade des *Granges*, au milieu des champs arrosés avec les *ordures de minuit* (poudrette de la ville)... »

Aussi est-ce dans ces promenades, si on l'en croit, — et je l'en croirais volontiers, — que périt le peu d'affection qu'il pouvait conserver pour son père : « Rien ne m'était si odieux que quand mon père appelait nos courses à Claix *nos plaisirs*. J'étais comme un galérien que l'on forcerait à appeler *ses plaisirs* un système de chaînes un peu moins pesantes que les autres.

J'étais outré [3]... »

Enfin, quand il quitta Grenoble pour Paris, s'il vit sans la moindre émotion couler les larmes de son père, ce fut, dit-il, à cause du souvenir affreux qu'il gardait de ces promenades [4].

Pourtant la haine d'Henri Beyle n'aurait pas eu cette

1. Par un effet de ses nerfs exaspérés.
2. *H. Br.*, I, 206.
3. *H. Br.*, I, 112-114 ; *cf.* 20-24, 110.
4. « ... Il pleurait * un peu. La seule impression que me donne ses larmes fut de le trouver bon fond. Si je trouve un grand m. bonheur, qu'il daigne se souvenir des montures de promenades louées pour Granges avec ma vaste simplicité, les promenades où l'on me forçait, pour un plaisir plus. C'est cette impression qui me rendit le plus... » (*H.*, II, 73-74.)

* Et non *pleurait*, comme il est imprimé.

fureur puérile, si Chérubin n'avait pas si mal choisi les auxiliaires de son autorité. Beyle avait détesté en lui « l'allié de Séraphie », « l'ami intime » de son « ennemie » [1]. Mais, quand son père devint le complice de l'odieux abbé Raillanne, il fut pour le coup à jamais perdu dans son esprit.

1. Cette *alliance* nuisit beaucoup à Chérubin dans l'esprit de son fils. Rappelant la mort de sa tante, Beyle écrit : « ... Il était trop tard, tout lien d'amitié était à jamais rompu entre mon père et moi. » (*H. Br.*, I, 233.)

IV

L'ABBÉ RAILLANNE [1]

« Pendant l'affreuse tyrannie Raillanne,... je devins sombre et haïssant tout le monde. »

(*H. Br.*, I, 96.)

« J'étais..., je pense, fort méchant et fort injuste envers mon père et l'abbé Raillanne, écrit Beyle dans un moment de lucidité [2]. J'avoue, mais c'est avec un grand effort de raison, même en 1835, que je ne puis juger ces deux hommes. Ils ont empoisonné mon enfance... Ils avaient des visages sévères et m'ont constamment empêché d'échanger un mot avec un enfant de mon âge. »

Si Beyle a jamais été sincère, c'est en nous parlant de l'abbé Raillanne. Les quelques pages bilieuses qu'il consacre à la mémoire de cet honnête homme auraient pu, sauf le style, être écrites par l'enfant qu'il était alors. Ses colères d'écolier s'y expriment encore, puériles et fortes. Le diplomate vieilli de 1835 parle et pense comme le petit Henri Beyle de 1792.

Grâce à cette haine enfantine, l'abbé Raillanne passera à la postérité.

Il venait du pays des Gagnon, étant né à Avignon il y avait quelque trente-cinq ans [3]. Mais il n'avait gardé de

1. Non pas Raillane, mais Raillanne. C'est ainsi que je trouve écrit son nom, par lui-même, sur un certificat de résidence conservé aux Archives de Grenoble (LL. 52).

2. *H. Br.*, I, 106. Cf. 112-113.

3. « Natif d'un village de Provence », avait dit Beyle sans exactitude.

Jean-François Raillanne était né le 28 octobre 1756, nous apprend M. Pierre Avril, qui a écrit dans *Minerva* (mars 1903) sur l'abbé Raillanne une très substantielle étude, à laquelle je vais faire plus d'un emprunt.

sa ville natale nulle gentillesse. Depuis 1782, il appartenait au diocèse de Grenoble. Prêtre libre, Claude Périer l'avait choisi comme précepteur de ses enfants, Augustin et Casimir. Quand il sortit de cette maison, si notoire à Grenoble, Chérubin Beyle, dont la tendresse ne refusait rien à son fils, lui offrit ce maître, qu'un tel début mettait hors de pair [1].

L'imagination maniaque de Beyle, si naïvement ingénieuse quand il s'agit de ses ennemis, n'a point manqué

1. L'abbé Raillanne ne fut pas, comme le croit M. Avril, le premier maître de Beyle pour le latin. Dès qu'il sut écrire, c'est-à-dire à l'âge de six ans (en 1789 ; cf *H. Br.*, I, 37), on jugea qu'il était tout à fait « digne de commencer le latin », et on lui donna comme professeur un « pédant affreux..., grand, pâle,... horriblement maigre », M. Joubert, qui lui fit décliner *mura, la mûre*, et réciter le rudiment, « Dieu sait avec quelle sottise. » (38, 82.) Ces leçons duraient encore en 1791, après la mort de sa mère, puisqu'il pensait à elle, en traversant la place Notre-Dame, chaque fois qu'il allait chez son maître. Mais ce « pédant montagnard... à figure terrible », toujours vêtu d'une « redingote noire, sale et déchirée », mourut ,en laissant comme legs à son élève une traduction de Quinte-Curce.

Si le Pierre-Antoine Joubert, originaire de la vallée de Barcelonnette, et âgé de 64 ans, dont j'ai retrouvé l'acte de décès sur le registre de la paroisse Saint-Hugues, est bien le maître de Beyle, celui-ci serait mort le 8 mars 1792.

L'abbé Raillanne lui succéda. Mais Beyle cherche vainement à se rappeler en quelle année, et pour combien de temps : « Je n'ai point de date pendant l'affreuse tyrannie Raillanne. » (*H. Br.*, I, 96.)

Essayons d'être plus heureux que lui, sans prétendre à des certitudes. Nous savons par M. Avril que l'abbé Raillanne dut émigrer en Savoie à la fin de juillet 1792, comme tous les ecclésiastiques insermentés (*art. cit.*, 84-85). Mais il revint, dès le 6 décembre, pour être, au bout de quatre mois, le 26 avril 1793, déclaré suspect. Alors il se réfugia, toujours à Grenoble, chez sa belle-sœur. Mais, dès octobre 1794, nous le voyons absorbé tout entier par sa tâche apostolique, allant de commune en commune administrer les sacrements, et fort empêché de songer à Henri Beyle.

N'aurait-il donc été son précepteur qu'avant le 17 juillet 1792 ? Mais les leçons auraient été bien brèves, et Beyle bien jeune. Il est plus naturel d'admettre que l'abbé Raillanne vint habiter la rue des Vieux-Jésuites après le 6 décembre 1792. Il faut croire que, même déclaré suspect, il continua ses leçons, et ses promenades en compagnie de ses élèves, — la Terreur était peu sérieuse à Grenoble, — puisque différents détails (les mouches autour des orangers, les gamins qui se baignent) nous le montreront précepteur de Beyle en plein été. D'ailleurs, deux faits peuvent nous servir de points de repère : « Il me semble, dit Beyle (125), que la mort de Louis XVI... eut lieu pendant la tyrannie Raillanne » ; et ailleurs : « Mlle Marine Périer... vint voir M. Raillanne... peu de temps avant son mariage » (97). Or j'ai fait rechercher l'acte de mariage de Mlle Marine Périer : l'union eut lieu le 31 juillet 1794.

En résumé, Beyle put donc recevoir les leçons de l'abbé Raillanne dès le printemps de 1792, mais il est plus probable qu'il fut son élève depuis l'hiver de 1792 (décembre 1792 ou janvier 1793) jusqu'à l'été de 1794. Cette « tyrannie » dura donc un an et demi, et s'acheva quand Beyle avait onze ans.

de supposer que l'abbé Raillanne avait été renvoyé par la famille des Périer « pour quelque méfait ». Nous savons au contraire qu'ils sont restés ses zélés protecteurs [1].

L'abbé Raillanne ne possédait nullement, comme on le pourrait croire, les vertus mondaines, l'aimable épicurisme et les mœurs douces, propres aux jeunes prêtres qui laissent le sacerdoce pour l'éducation des fils de famille. Ses ennemis l'appelaient un fanatique, ses admirateurs un apôtre, et Henri Beyle un « noir coquin ». Ces opinions peuvent se concilier.

Beyle n'a point oublié sa figure ; il la détaille avec horreur : « il était petit, maigre, très pincé, le teint vert, l'œil faux avec les sourcils abominables [2]. » M. Avril, qui lui est plus indulgent, et qui a vu l'un de ses portraits, doit reconnaître qu'il avait « l'aspect sévère ». Sa physionomie accusait « un caractère hautain et triste [3] ».

C'était suffisant pour glacer l'enfant impressionnable : il n'exécrait rien comme ces « figures inflexibles qui ne rient jamais ». Tel le portier du séminaire où entrera Julien Sorel, l'abbé Raillanne avait « cette physionomie » qui « ne montrait pas le crime, mais plutôt cette insensibilité parfaite qui inspire bien plus de terreur à la jeunesse [4] ». Il semble que Chérubin Beyle avait su choisir, avec beaucoup d'adresse, un précepteur en parfaite harmonie avec sa maison et avec lui-même.

En homme qui a vécu dans les demeures des riches, ce prêtre était d'ailleurs « fort soigné et fort propre [5] ». Beyle lui en veut presque de cette espèce de mérite.

L'abbé Raillanne était un croyant et un homme aus-

1. P. Avril, p. 80. — Beyle ne va-t-il pas jusqu'à prétendre que, si tous les Périer étaient fous, ils le devaient à l'abbé Raillanne ? (*H. Br.*, I, 83.)

2. *Id.*, *ib.*

3. *Art. cité*, 78. — M. Avril publie encore, et j'ai vu moi-même aux archives de Grenoble, le signalement de l'abbé Raillanne. Naturellement il ne nous révèle rien d'utile. Nous savons seulement par ce document de police que sa taille était de cinq pieds deux pouces, qu'il avait le poil noir comme les yeux, le « nez court », la « bouche moyenne », le « menton rond », le « visage long. »

4. *Le Rouge et le Noir*, 166. — Notons à ce propos l'influence décisive qu'a dû avoir le souvenir de l'abbé Raillanne sur toute une partie du roman. C'est d'après ce « noir coquin » que Beyle décrit le séminaire. Quel autre prêtre a-t-il jamais vu d'aussi près ?

5. *H. Br.*, I, 93.

tère. Rien n'indique qu'il possédât une intelligence large. Mais il avait de la vertu, et une opiniâtreté extrême à rendre vertueux les enfants qu'on lui confiait. Aussi ne leur passait-il rien, persuadé, comme les stoïques, que toutes les fautes sont égales. D'autres élèves que Beyle se sont souvenus qu'il était implacable. « L'abbé se faisait scrupule de laisser impunies les plus légères fautes. Il signalait aux parents les moindres méfaits comme traits du naturel profondément vicieux de leurs enfants [1] ». M. Avril reconnaît qu'il devait être « un peu revêche ».

Il ne fallait apparemment lui demander ni l'esprit qui sait comprendre les âmes enfantines, ni la bonté par laquelle on les gagne. Scrupuleux et intolérant, il présentait à ses élèves une image de la vertu capable de les en dégoûter à jamais.

Soyons-en persuadés, l'enfant de dix ans qu'était alors Henri Beyle a véritablement souffert d'un pareil homme. Quant à l'interprétation qu'il donne, quarante années plus tard, du caractère de son ancien maître, elle est grossière et naïve. Voltairien comme M. Homais, Beyle accuse tout de suite l'abbé Raillanne, suivant l'usage, d'hypocrisie et de jésuitisme. S'il avait été un hypocrite, il n'eût pas rendu son élève si malheureux. Sa discipline n'avait rien de la souple indulgence que l'on prête à ces éducateurs subtils. « C'était, dit Beyle,... un parfait jésuite [2]. » Mot injuste, ou trop flatteur. L'abbé Raillanne était un convaincu, l'apôtre d'une morale inflexible et d'une religion étroite. C'était un homme redoutable, et digne de toute estime.

Avec ces atténuations, le portrait que fait de lui Stendhal a quelque vérité : « M. l'abbé Raillanne fut dans toute l'étendue du mot un noir coquin. Je ne prétends pas qu'il ait commis des crimes, mais il est difficile d'avoir une âme plus sèche, plus ennemie de tout ce qui est honnête, plus parfaitement dégagée de tout sentiment d'humanité... Cet homme... était ennemi juré de la logique et de tout raisonnement droit [3]. »

1. *Art. cité*, 96.
2. *H. Br.*, I, 92.
3. *H. Br.*, I, 83.

Stendhal entend par là que l'abbé Raillanne n'était point libre-penseur. Comme tout homme vraiment convaincu, il n'aimait pas ce qui dérangeait ses croyances. Il enseignait à son élève le système de Ptolémée, parce qu'il était « approuvé par l'Eglise [1] ».

Il n'aimait pas non plus les franchises intempestives, qui sentent trop l'indépendance et l'orgueil ; Henri Beyle devait lui paraître de ces esprits frondeurs, qui ne savent pas humilier leur raison devant les vérités bien établies. Point de pire péché pour un pareil homme. Aussi essaya t-il de l'habituer à la vénération de ce qu'on enseigne. Il n'y réussit point.

Comme il jugeait que le respect des convenances mondaines est une excellente préparation au respect des croyances morales et religieuses, il voulut, sans plus de succès, faire de lui un enfant bien élevé. Stendhal ne rend pas justice à l'excellence de ses intentions. « Cet homme aurait dû faire de moi un coquin,... il me prenait à part... pour m'expliquer que j'étais imprudent en paroles : « Mais, Monsieur, lui disais-je en d'autres termes, c'est vrai, c'est ce que je sens. — N'importe, mon petit ami, il ne faut pas le dire, cela ne convient pas [2]. »

Suivant le même principe, l'abbé Raillanne s'efforçait de développer chez ses élèves [3] le dégoût et la crainte de la liberté, de toutes les libertés. Car on sait assez que l'une conduit à l'autre ; et l'abbé Raillanne n'en aimait aucune. Il pensait avec Bossuet qu'une forte discipline est nécessaire à l'honnête homme : « M. Raillanne, comme un vrai journal ministériel, ne savait nous parler que des dangers de la liberté. Il ne voyait jamais un enfant se

1. *H. Br.*, I, 100. — Stendhal ne lui a jamais pardonné son astronomie. Le 19 pluviôse an XI, il écrit à sa jeune sœur Pauline : « Supplie à deux genoux mon papa de te faire bien vite cesser l'étude de l'astronome Ptolémée ; le sot abbé Raillanne eut la bêtise de me l'apprendre, et il est cause que j'ai de fausses idées en astronomie. » (*Corr.*, I, 52.)

2. *H. Br.*, I, 92.

3. Deux autres enfants venaient travailler, aux côtés de Beyle, sous la direction de l'abbé Raillanne (94-95). C'était peut-être un expédient qu'avait trouvé Chérubin Beyle, toujours pratique, pour diminuer les frais de ce luxueux préceptorat.

baigner sans nous prédire qu'il finirait par se noyer, nous rendant ainsi le service de faire de nous des lâches... » En vérité l'abbé Raillanne était lui-même tout le contraire d'une âme pusillanime ; il allait bientôt braver avec beaucoup de courage les menaces des terroristes. Mais il jugeait que pour le commun des hommes la crainte est bienfaisante : elle fait des âmes soumises à l'autorité, et crédules.

Son élève, sur ce point comme sur les autres, ne lui fera nul honneur.

Et cependant il ne faudrait pas croire que l'influence de l'abbé Raillanne sur Henri Beyle ait été nulle. Elle fut profonde et durable. Mais ce fut une influence invertie [1]. Les efforts du maître produisirent de magnifiques réactions. Le disciple mit un zèle extrême à prendre le contre-pied de tout ce qu'on lui enseignait. Il détesta les idées de l'abbé Raillanne autant que sa personne. Avec une minutieuse opiniâtreté, il s'efforça de devenir exactement l'inverse de ce qu'on voulait qu'il fût. Il y réussit.

C'est à l'abbé Raillanne qu'il doit une bonne partie de son incroyance : « ... je haïssais l'abbé, je haïssais mon père, source des pouvoirs de l'abbé, je haïssais encore plus la religion au nom de laquelle il me tyrannisait [2] ».

Ainsi l'abbé Raillanne détruisit en son élève, avec le respect de la religion, celui de la famille ; il est difficile d'imaginer résultat plus décisif.

L'instruction donnée par l'abbé Raillanne valait-elle son éducation? Il est assez difficile d'en décider. L'enfant traduisait Virgile [3]. Mais l'abbé essayait vainement de lui faire sentir la poésie des Géorgiques : lui-même y était peu propre, et son élève mal disposé à s'enthousiasmer sur sa parole [4]. Virgile, que Beyle aimera plus tard si tendrement, pâtissait alors de la défaveur du maître.

1. Telle est la manière dont Stendhal, toute sa vie, subira l'influence d'autrui. Il a le génie de la contradiction.

2. *H. Br.*, I, 98.

3. « Nous traduisions... Virgile à grand'peine... Réellement nous ne savions pas du tout le latin... » (*H. Br.*, I, 98). Beyle fit ce que font tous les écoliers ; il se servit en cachette d'une traduction, fut découvert : « scène abominable ».

4. « ... j'accueillais ses louanges comme les pauvres Polonais d'aujourd'hui doivent accueillir les louanges de la bonhomie russe dans leurs gazettes vendues. » (*H. Br.*, I, 98.)

Il s'en fallut de peu que l'abbé Raillanne ne gâtât même pour Henri Beyle les montagnes sublimes du Dauphiné. « En été, vers cinq heures », « vers... trois heures » en hiver, le maître et les enfants allaient se promener le long de l'Isère. Tristes promenades, durant lesquelles l'abbé continuait ses leçons. Il pérorait, et, — c'était son métier, — discourait en phrases pompeuses sur l' « aspect délicieux » du rocher de la Buisserate. Cependant, à ses côtés, l'enfant boudeur et frémissant ne l'écoutait guère, mais regardait d'un œil d'envie les petits polissons qui, *seuls* et *libres*, se baignaient dans la rivière, « excès de bonheur », rappelle-t-il, qui pour lui, « pauvre prisonnier », semblait à tout jamais impossible [1].

L'abbé Raillanne, hélas, ne quittait jamais son élève. Maintenant Beyle couchait près de lui, rue des Vieux-Jésuites, dans une chambre au fond de la cour [2]. Cette chambre était « humide, obscure », et le soleil n'y « donnait jamais ». Sa seule consolation était de voir, du petit escalier qui rejoignait l'escalier principal, s'agiter à quarante pieds de terre les hautes branches d'un tilleul : ce bel arbre évoquait à l'imagination du jeune prisonnier un grand jardin que cachaient les murs. Mais aucune fenêtre ne donnait de ce côté, et l'enfant n'apercevait, dès le matin, que les parois crasseuses de la lugubre cour.

L'abbé Raillanne avait des goûts idylliques ; il élevait des serins et faisait pousser des orangers. Les serins, enfermés dans une immense cage [3], étaient logés dans la chambre de son élève ; les orangers, moins encombrants (ils avaient quelques pouces de haut), formaient l'ornement de la sienne.

« Au point du jour... ces diables d'oiseaux » réveillaient l'enfant. Il regardait voltiger « tristement, loin du soleil », cette « trentaine de pauvres serins », esclaves comme lui.

1. *Id.*, 95-96. Ces promenades se faisaient, hors des remparts, dans ce qu'on appelle à Grenoble l'Ile verte, simple presqu'île enveloppée par une branche de l'Isère, au milieu d'un cirque admirable de montagnes.

2. Sur le manuscrit d'*Henri Brulard*, Stendhal a tracé un plan très détaillé de sa chambre et de celle de son maître. (Cf. plus haut, p. 67.)

3. Elle avait six pieds de haut et neuf de long (*H. Br.*, I, 93). Sur le plan, elle tient autant de place que le lit. Beyle s'indigne, quarante ans plus tard, de ce voisinage peu hygiénique.

« Bientôt après » il entendait « la pelle de l'abbé qui arrangeait son feu » dans la chambre voisine : désagréable rappel d'une présence odieuse. Même la minutie que cet homme méthodique mettait à toutes ses besognes exaspérait l'enfant. Il reconnut plus tard, assure-t-il, qu'un feu bien fait était le propre des jésuites.

Au moins les oiseaux amusaient-ils Henri Beyle [1] ; mais ces orangers ridicules étaient la source de tracas infinis. Si l'enfant mangeait son pain trop près d'eux, l'abbé Raillanne, qui avait réservé pour ses plantes et ses serins toutes les tendresses de son cœur, devenait furieux, car il « prétendait que les miettes qui tombaient de notre pain bis attiraient les mouches, lesquelles mangeaient ses orangers [2] ».

Histoires amusantes, dans leur vérité puérile, mais que Stendhal raconte sans ironie, la rage au cœur.

De bon matin Henri Beyle se mettait au travail, sur une grande table placée dans la chambre de l'abbé. Puis, seul moment heureux de la journée, on allait dîner chez le grand-père Gagnon. « Comme une heure un quart sonnait à Saint-André », le dîner finissait, « et à deux heures il fallait quitter le beau soleil de la place Grenette pour les chambres humides et froides » de la rue des Vieux-Jésuites.

Cela dura des mois. La rage sombre du petit prisonnier s'exaspérait ; « je faisais des projets de m'enfuir, mais où prendre de l'argent [3] ? »

Un arrêté révolutionnaire délivra Beyle enfin [4]. L'abbé Raillanne fut emprisonné, et, quand on lui rendit la

1. « Quand ils nichaient, l'abbé les nourrissait avec des jaunes d'œuf, et de tout ce qu'il faisait cela seul m'intéressait. » (*H. Br.*, I, 93.)

2. « L'abbé se mettait en colère calme, sombre et méchante », dit Stendhal. (*Id.*, 94.) Je croirais difficilement, comme le prétend Colomb, que l'abbé Raillanne ait frappé son élève. Stendhal s'en fût souvenu. Mais Colomb, dans sa biographie, démarque trop souvent la *Vie d'Henri Brulard*, qu'il avait mal lue. Il ne faut le croire que s'il rapporte des souvenirs évidemment personnels.

3. *Id.*, 100.

4. Nous le savons maintenant de source sûre ; Beyle déjà l'avait supposé : « Peut-être M. Raillanne fut-il obligé de se cacher pour refus du serment à la Constitution civile du clergé. Quoi qu'il en soit, son éloignement fut pour moi le plus grand événement possible, et je n'en ai pas de souvenir. » (*Id.*, 120.)

liberté [1], malgré « sa poitrine délicate », il s'en alla catéchiser les montagnes, qui n'avaient plus de pasteurs. Il y montra un zèle merveilleux. Ses amis l'admiraient, car il « essuyait persécution », il « passait trois jours et trois nuits au fond d'une vieille citerne sans eau »; prêt à tous les héroïsmes, il était vraiment un « apôtre [2] ».

L'abbé Raillanne faisait en revanche le désespoir de la police jacobine : « missionnaire turbulent », il répandait avec un succès funeste les « maximes contre-révolutionnaires »; les arbres de la liberté tombaient sur son passage; c'était un fanatique dangereux.

Mais, adroit et subtil, « sous les déguisements les plus variés [3] », il échappait toujours aux gendarmes. On le condamna vainement à la déportation [4].

Stendhal a tout ignoré de ces aventures. En 1816 seulement, il demanda des nouvelles de l'abbé Raillanne à « M. le Premier Président de Barral, l'homme le plus indulgent et le mieux élevé. »

« Ce Dumolard, disait M. le Premier Président, est un des plus fieffés coquins de la troupe.

— Et M. Raillanne?...

— Oh ! le Raillanne les passe tous. Comment M. votre père avait-il pu choisir un tel homme [5] ? »

Il était alors chef d'une institution à la Tronche. Dès le Consulat, il avait fondé à Grenoble un pensionnat florissant, transformé par décret en école secondaire. L'abbé Raillanne était devenu fonctionnaire.

Ce petit homme maigre avait une fibre robuste. Il faillit enterrer Beyle, et ne mourut qu'en 1840, à l'âge de 84 ans [6]. Il était donc encore très vivace, quand Stend-

1. Le 30 mai 1795 (Avril, *art. cité*).

2. Et en même temps, à les en croire, un homme « savant, très modeste, avec de l'esprit ».

3. Peut-être, comme d'autres prêtres réfractaires, l'abbé Raillanne dut-il même s'habiller en femme. Mais son élève n'eut pas la joie d'assister à cette métamorphose.

4. Il fut d'ailleurs amnistié, le 27 prairial an XI. (Certificat d'amnistie, aux Archives de l'Isère, L 250.) Dès le 19 thermidor an VIII, le Ministre de la Police lui avait permis « de revenir dans le sein de sa famille. » (*Id.*)

5. *H. Br.*, I, 204-205.

6. Avril, 97. On peut voir encore sa tombe au cimetière de la Tronche.

hal écrivait, dans la *Vie d'Henri Brulard*, ces fortes pages, haineuses et puériles. Il avait peut-être oublié son élève, mais lui ne l'oublia jamais [1].

Le 4 décembre 1835, il manqua volontairement une bonne fortune (et à cet âge elles se font rares), parce que la « jolie Lyonnaise » qui le regardait « sans cruauté » avait le nez de l'abbé Raillanne [2].

Il avoue lui-même que son « horreur » pour cet homme « frise la manie ». — « Comme il n'y a aucune consolation, rien que de laid et de sale, dans les souvenirs de l'abbé Raillanne, depuis vingt ans au moins je détourne les yeux avec horreur du souvenir de cette terrible époque [3]. »

Et si l'on soupçonne Beyle, en écrivant *Henri Brulard*, de laisser trop son imagination exagérer sa haine, il faut écouter Mérimée : « Il racontait avec amertume, après quarante ans, qu'un jour, ayant déchiré en jouant un habit neuf, l'abbé chargé de son éducation le réprimanda vertement pour ce méfait devant ses camarades, et lui dit « qu'il était une honte pour la religion et pour sa famille. » ... Nous riions quand Beyle nous racontait cette histoire ; mais lui n'y voyait qu'une tyrannie cléricale et une horrible injustice... Il sentait aussi vivement qu'au premier jour [4]... »

A se rappeler l'abbé Raillanne, Beyle n'a jamais pensé que l'on pût sourire. Une haine si opiniâtre, au bout de presque un demi-siècle, fait le même honneur au maître farouche qui l'inspira et à l'enfant de dix ans qui ne l'a jamais oubliée. Ils avaient l'un et l'autre des âmes hors du commun.

1. « Les souvenirs de la tyrannie Raillanne m'ont fait horreur jusqu'en 1814 ; vers cette époque je les ai oubliés, les événements de la Restauration absorbaient mon horreur et mon dégoût... » (*H. Br.*, I, 124.)
2. *Id.*, 91-92.
3. *Id.*, 92.
4. Mérimée, *Notes et souvenirs*, en tête de *Corr. inéd.*, I, VI.

V

L'ÉDUCATION DE LA HAINE

« Ce sont les passions fortes qui, nous arrachant à la paresse, peuvent seules nous douer de cette continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité d'esprit. »

(*Helvétius, De l'Esprit, III*, 7.)

« Peut-être la dureté et la ruse fournissent-elles des conditions plus favorables pour l'éclosion des esprits robustes et des philosophes indépendants que cette bonhomie pleine de douceur et de souplesse, cet art de l'insouciance que l'on apprécie à juste titre chez les savants. »

(Nietzsche, *Par delà le Bien et le Mal*, 74.)

C'est ainsi qu'entre Séraphie, Chérubin Beyle et l'abbé Raillanne, Stendhal reçut, tout petit, la forte éducation de la haine. Elle lui fut pleinement bienfaisante.

A dix ans cet enfant est déjà lui même ; il sait vouloir ; il juge et condamne les siens. Sans peur, sans faiblesse, tout seul contre ces grandes personnes, il lutte, et s'exaspère dans la bataille, loin de s'amollir et de céder. Et ce sera lui-même, à la fin, qui triomphera. Il se fera libre ; à quinze ans il choisira sa vie.

Mais libre, ne l'a-t-il pas toujours été, puisqu'il a conquis, dès qu'il a su penser, cette indépendance intérieure qui est le signe des forts? Il a déjà le douloureux courage de vivre presque isolé, préludant ainsi, dès son enfance, à la solitude qui sera celle de sa maturité et de sa vieillesse. Il est seul dans sa famille comme il le sera dans la société, comme il le sera dans la littérature. Il forme un petit

monde indépendant à l'âge où l'enfant est d'habitude tout mêlé encore à la vie de la famille, comme une cellule dans un organisme. Ces liens de la vie et du sang, Henri Beyle, par la haine, les a coupés tout petit.

Déplorable à bon droit aux yeux d'un père de famille, cette indépendance agressive est pour nous le signe très rare d'une originalité précoce, et c'en est aussi la cause.

Elle accoutuma dès le principe Henri Beyle à se détacher de l'opinion des autres [1]. Dès l'abord, il refuse, déteste les idées que son père lui veut inculquer. Il en cherche « le ridicule [2] ». Au lieu de débuter par la croyance et de n'apprendre que tardivement l'esprit critique, c'est à critiquer qu'il s'exerce de prime-saut. Exercice prématuré sans doute, mais singulièrement brave et fortifiant.

L'enfant y prendra, c'est vrai, le goût des négations hâtives, et la manie des paradoxes. Mais aussi quel juste mépris des idées toutes faites, de tous les préjugés qu'on impose, et qui ne s'imposent pas. Il les rejette allègrement. Il n'a aucun respect intellectuel.

Il n'aura même pas celui de la morale courante. A vrai dire, il n'en acceptera aucune. C'est ici bien moins affaire de raisonnement que de sentiment. Pour s'être trop tôt révolté contre les prédicateurs domestiques qui lui enseignaient leur morale, Beyle a perdu tout enfant cet instinct qui forme, par delà leur réflexion, la morale de la plupart des hommes. Séraphie, Chérubin, Raillanne, l'ont dégoûté de la vertu [3].

1. On sait jusqu'où ira plus tard ce détachement. Beyle en fera une doctrine et en tirera vanité. Il écrira à vingt ans : « Plus je deviens différent des autres.., plus je m'approche du vrai bien. Il faut m'accoutumer à ne m'estimer qu'autant que je serai blâmé. » (*Inédit*, pluviôse an XI ; Bibl. de Gren., R 5896.)

2. *H. Br.*, I, 137.

3. Et plus particulièrement de cette vertu chrétienne, la chasteté. (Voir *Journal d'Italie*, 118, 119.)

En revanche les iniquités dont il se croyait victime développèrent en lui le sentiment de la justice : « Je ne me rappelle plus l'origine du sentiment du *juste*, qui est fort vif en moi. C'était non pas comme à moi désagréables, mais comme *injustes*, que les arrêts de ma tante Séraphie, appuyés par l'autorité de mon père, me faisaient verser des larmes de rage. Deux ou trois fois la semaine, je passais une heure à me répéter à voix basse : « Monstres ! Monstres ! Monstres ! »

Rousseau plus tard, et Montesquieu, lui enseigneront une *vertu* qui n'avait avec celle de Chérubin et de Séraphie nul rapport. Il ne la pratiqua d'ailleurs point.

Aussi bien que respectera-t-il? Le respect sera, je crois, le sentiment le plus ignoré de Stendhal. Aura-t-il celui des institutions sociales? Mais l'enfant qui apprend aussi jeune à mépriser l'autorité de son père et de son maître se prépare mal à vénérer plus tard l'autorité des gouvernements. Il restera partout un indiscipliné. Il ne connaîtra pas plus la docilité du fonctionnaire qu'il n'a connu celle de l'élève ou celle du fils. En revanche, grâce à pareille âme de révolté, il saura, dans ses ouvrages, parler librement des hommes, des institutions et des mœurs devant lesquels s'inclinent les autres. Aucun scrupule gênant ne l'empêchera de trouver la vérité, ni d'oser la dire.

Conséquences éloignées de cette haine puérile ; il en est de plus proches. La haine, comme l'amour, a des cristallisations singulières. Parce que Beyle déteste son père, sa tante, et son précepteur, il détestera Grenoble, par contagion. Ce déplaisant trio va lui salir sa ville natale. « Tout ce qui me rappelle Grenoble me fait horreur ; non, *horreur* est trop noble, *mal au cœur* [1]... »

Cette haine pour Grenoble décidera de sa vie. Dès le temps de l'abbé Raillanne, il songe à fuir. A dix-sept ans, il s'échappera enfin de ce pays odieux. Et, pour avoir tout enfant considéré la ville natale comme une geôle, il ne sera jamais, ainsi que tant d'autres, retenu, ou du moins ramené, dans sa petite patrie. Avant même de l'avoir quittée, Beyle est déjà un déraciné.

En même temps que la ville, il a pris en aversion cet esprit bourgeois qu'il confond avec elle, c'est-à-dire « tout ce qui est bas et plat sans compensation, tout ce qui est ennemi du moindre mouvement généreux, tout ce qui se réjouit du malheur de qui aime la patrie [2]... » Par haine de Grenoble et des bourgeois qui l'y ont élevé [3], il sera plus tard, à sa façon, une sorte de bohême étranger à la société où il vit, et il pillera sans vergogne les jouissances qu'il y pourra trouver. Comme un intrus dans la cité, il

1. *H. Br.*, I, 110.
2. *H. Br.*, I, 110. — Cf. 115. « ... je... suis... resté... dégoûté pour le reste de ma vie des bourgeois, des jésuites et des hypocrites... » Cf. encore 24.
3. Et pour quelques autres raisons.

ne respectera de ses habitants ni les sentiments ni les femmes.

Et c'est ainsi que Chérubin Beyle et l'abbé Raillanne contribuèrent à faire de leur disciple un romantique.

*
* *

Mais la haine ne fut pas seulement pour Beyle une singulière institutrice d'idées et de sentiments ; avant tout elle forma son caractère.

Beyle était fait pour devenir la dupe de son cœur ; vif et sensible, il s'éprenait vite, s'enthousiasmait. D'ailleurs plein de naïveté, comme il le sera toute sa vie : « ... je suis toujours porté à croire les gens que j'aime », dira-t-il plus tard [1]. Et il avoue dans *Henri Brulard* : « Si mes parents avaient su me mener, ils auraient fait de moi un niais comme j'en vois tant en province [2]. »

Si Beyle ne fut point un niais, ni une victime, c'est à la haine qu'il le doit. Elle trempa durement son cœur fragile. Elle lui apprit tout de suite à se défier [3].

A vrai dire, il exagéra. Autour de ses prétendus bourreaux il créa d'abord les romans les plus atroces. Puis sa haine s'élargit ; il devint misanthrope, « de plus en plus sombre, méchant... et haïssant tout le monde [4]. » A huit ou dix ans, il étendait sa méfiance à l'humanité entière. Il n'y mit pas de théorie, sans doute. Mais, instinctivement, il prit l'habitude de vivre sur la défensive, comme ces enfants accoutumés à être battus qui lèvent toujours le bras pour se défendre. Au lieu de s'élancer à la confiance, ainsi que le voulait son âge, il s'effarouchait d'abord. Son imagination dépravée lui faisait tout craindre, et, dans le secret de son cœur, il répondait d'avance

1. *Corr.*, I, 123.
2. *H. Br.*, I, 225. Qu'on suppose encore à Beyle, au lieu d'un précepteur à l'âme sèche, comme l'abbé Raillanne, quelque jeune abbé tendre et habile, un Fénelon : il eût fait de Beyle tout ce qu'il aurait voulu.
3. Comme le remarquait déjà, il y a quarante-cinq ans, Albert Collignon (*L'Art et la Vie de Stendhal*, 57).
4. *H. Br.*, I, 99, 96.

à la méchanceté imaginaire des autres par une haine sournoise et rageuse. « J'exécrais tout le monde », a-t-il écrit.

Henri Beyle ne se dépouilla jamais tout à fait de sa misanthropie d'enfant. Il en garda au fond du cœur quelque chose de malheureux et d'aigri. Cette vieille rancune contre les hommes, qu'il avait prise tout petit, lui revint toujours, par accès, comme un mal invétéré. Elle troubla les meilleures joies de sa vie. Au milieu des abandons les plus confiants, avec la brusquerie d'un caprice mauvais, une défiance ironique et cruelle surgissait du fond de lui-même. Il ne savait pas plus s'en défendre que la cacher aux autres. Ainsi lui arriva-t-il de gâter des amitiés qui s'offraient, des amours qui s'étaient donnés déjà. Ce fut là le détraquement profond de sa sensibilité.

De telles bizarreries parurent inexplicables à tous ceux, amis ou lecteurs, qui ignoraient sa douloureuse enfance de soupçons et de haine [1]. Ils lui reprochèrent son mauvais caractère, et ne surent pas reconnaître en Stendhal un tendre qui a mal tourné.

Misanthrope et défiant, Beyle prit l'habitude de ne jamais dire à personne le meilleur et l'essentiel de lui-même. Qui a peu de confiance dans les autres ne donne en pâture à leur malignité que le moins possible de sa vie profonde ; il livre bien ses théories et ses idées, mais ne laisse rien voir de son cœur.

Le silence ne suffit pas encore. Le meilleur moyen de n'être pas victime des hommes, n'est-ce point de les faire vos dupes? Si l'on vous croit un cœur sec et méchant,

1. Romain Colomb, d'habitude moins perspicace, mais qui avait connu Beyle enfant, a bien su discerner cette influence de son éducation sur son caractère : « ... on préféra l'éducation privée à l'éducation en commun. De là, peut-être, ces défauts de caractère et ces accès d'irritabilité qui, chez Beyle, ont voilé si souvent de rares qualités... » — « Cette lutte de tous les instants entre les désirs de l'enfant et les volontés absolues de ses parents imprima une fâcheuse direction aux sentiments de Beyle ; la défiance devint insensiblement une habitude de son esprit ; jamais il n'a pu s'en débarrasser complètement ; la crainte d'être trompé venait trop souvent se mettre en tiers dans ses relations les plus intimes, et leur enlevait ce qu'elles ont de plus doux, la confiance poussée jusqu'à l'abandon. » (*Notice*, VIII, IX.)

on ne pensera point à salir les illusions tendres dont vous faites votre vie secrète. Et Beyle mettra un masque de comédie sur une âme tragique.

C'est ainsi qu'enfant, adolescent, vieillard, Beyle jouera toujours son rôle ; le masque ne se lèvera jamais, ni devant la foule, cela va de soi, ni même devant les amis, sauf deux ou trois, les plus discrets et les plus silencieux. Et ce rôle, Stendhal le continuera pour la postérité. Aujourd'hui encore, combien de critiques ne voient que le costume et l'attitude de scène, et s'acharnent contre ce Stendhal, qui n'est que la caricature volontairement fausse du véritable Henri Beyle. Mais si Beyle, dissimulé dans sa famille, impénétrable à ses amis, a encore trompé, cinquante ans après sa mort, quelques-uns de ses historiens, c'est Chérubin Beyle, c'est Séraphie, c'est l'abbé Raillanne qui en sont cause. L'enfant qui ferma devant eux les secrets de son cœur n'osa plus jamais être tout à fait franc avec personne. Il était devenu, grâce à eux, l'être le plus « sournois [1] ». Avec quelques atténuations, il le resta.

De la misanthropie, de la défiance, une espèce d'hypocrisie, ce sont les fruits amers de la haine. Mais cette haine eut pour Beyle une conséquence plus heureuse. Elle lui apprit à réfléchir et à observer.

Tout enfant, refoulé en lui-même, il médite ; durement heurté par les choses et les hommes, il les regarde d'un regard sans illusion. La souffrance ne peut être distraite comme le bonheur. Il sait donc voir le monde avec le prudent mépris qui convient pour le bien voir. L'âpreté de l'expérience est déjà dans ce regard candide. Les laideurs du réel lui apparaissent avant ses beautés. Il est même porté à les exagérer. N'importe, cela fera de lui l'observateur précoce de la nature humaine, le psychologue si tôt averti, qui apparaît dès les premières pages du *Journal*. Mais il ne faudra plus être surpris que le réalisme de Stendhal manque parfois de sérénité ; qu'il

1. *H. Br.*, I, 97.

outre et qu'il noircisse ; qu'il paraisse souvent dur et sec : l'auteur du *Rouge* avait appris lui aussi, comme Julien Sorel, à connaître les hommes, dès son enfance, par la douleur et par la haine.

*
* *

La haine, ce qui est assez naturel, rendit Stendhal méchant. Mais il n'est pas moins vrai de dire qu'elle le rendit en même temps plus sensible et plus tendre.

Nous le savons déjà, ses rancunes lui venaient de son cœur trop aimant. Mais, par une réaction naturelle, cette haine, produite par une sensibilité trop vive, va l'aviver encore ; elle va surtout lui donner une profondeur et une finesse, qui, sans elle, lui auraient peut-être manqué.

« Haïr n'est pas un plaisir, a écrit Beyle dans *Racine et Shakespeare* [1],... c'est une peine, et une peine d'autant plus vive, qu'on a plus d'imagination ou de sensibilité. » Il a donc souffert de sa jeune haine. Que cette souffrance-là l'ait rendu meilleur, je n'en crois rien. Mais elle exerça tout au moins son âme ; elle ne laissa point s'endormir dans l'apathie un cœur inoccupé ; elle le remplit de passions amères, au temps où les enfants n'ont d'habitude d'autres joies que leurs jeux, et d'autres douleurs que le travail. Déjà le deuil de sa mère avait donné à Beyle l'expérience de la mélancolie. La haine vint ajouter à cette souffrance une souffrance nouvelle : celle-ci était une rage inassouvie et silencieuse, un dégoût furieux, et surtout le désespoir d'être faible et petit, toujours vaincu. A cette excitation sans trêve, Beyle se fit une âme plus tendue et plus vibrante.

La haine agissait encore par son contraste : plus cet enfant s'exaspérait dans le désir de la vengeance, mieux il était préparé à sentir délicieusement les émotions les plus douces. Comme la mort, la haine est un singulier excitant

1. P. 42.

à l'amour, et surtout si la haine est survenue en intruse dans un petit cœur affectueux qui ne la demandait pas.

On peut donc penser que, dans ces quelques années dures et desséchées de la tyrannie Raillanne, perfectionnée par Séraphie, Henri Beyle apprit à mieux sentir comme il est bon d'être aimé et d'aimer. Nous le verrons, en de brèves tendresses enfantines, chercher un bonheur qui lui semblera si vif parce qu'il ressortira sur un fond d'amertume et de haine.

Enfin si, par défiance des autres, il garde toujours avec jalousie le secret de ses émotions, elles resteront, par là, plus personnelles ; ne se racontant pas, elles emprunteront moins à la banalité des émotions publiques. Le reflet des amours vulgaires n'en gâtera point la nuance.

Ainsi la haine, qui avait préparé son cœur à sentir plus fortement et plus finement, lui apprit encore la pudeur et le mystère de la passion. Il lui doit donc quelques-unes des jouissances les plus rares de sa vie amoureuse. N'y avait-il pas là de quoi pardonner beaucoup à l'abbé Raillanne?

*
* *

Une formation précoce de la volonté, le courage de vivre seul en face de soi-même, une âme libre chez un enfant de dix ans, l'habitude prématurée de ne respecter aucune tradition, aucune autorité, aucune croyance, un développement étrange et rare de l'esprit critique ; — par ailleurs le dégoût de sa ville natale, le besoin, dès son enfance, de s'évader hors de cette existence bourgeoise et plate, et, en attendant, une âme pleine de chimères romantiques ; — plus encore que le jugement ou l'imagination, une sensibilité profondément altérée, une inguérissable défiance étendue à tous, et, de peur d'être dupe et victime, la résolution de se masquer à jamais pour jouer son rôle devant les hommes ; — avec une expérience trop prompte des plus amères réalités, l'habitude de les observer ; — enfin, par un effet contraire, la haine avivant la sensibilité, et l'affinant ; — cet ensemble si disparate

d'idées et de sentiments, n'est-ce point en quelque façon tout Stendhal? Et si vraiment nous avons pu reconnaître, dans chacun de ces phénomènes moraux, un effet de la haine, n'avons-nous pas le droit de penser que, grâce aux âpres rancunes provoquées inconsidérément dans leur élève par Séraphie, Chérubin Beyle et l'abbé Raillanne, ces trois tyrans scrupuleux, mais bornés, transformèrent sans le vouloir et créèrent Stendhal [1] ?

1. Il l'a très bien compris lui-même : « L'indignation que j'ai ressentie dès mon enfance et au plus haut point... m'a créé, en dépit d'eux, le caractère que j'ai. » (*H. Br.*, I, 225.

Un compatriote de Beyle, l'illustre constituant Mounier, subit, comme lui, l'influence aussi prématurée que profonde d'une éducation trop dure : il eut aussi son abbé Raillanne : « La sévérité démesurée de cet ecclésiastique fit fermenter dans l'âme de son élève (Mounier avait huit ans)... les premiers germes de la haine qu'il porta toute sa vie à l'injustice et à l'oppression. » (*Notice historique sur J.-J. Mounier*, en tête de son livre : *De l'influence attribuée aux philosophes... sur la Révolution de France*, Paris, 1822, in-8°, IX-X.)

VI

L'AME PROFONDE

Lambert. — Le voyage aux Echelles.

> « Tout homme distingué fut d'abord, à ses premiers pas dans la vie, un enthousiaste ridicule ou un infortuné. »
>
> (*De l'amour*, 236.)

Les circonstances de sa vie avaient rendu Beyle haïssant ; mais sa nature l'avait fait sensible. On en a vu déjà, depuis sa première enfance, et jusque dans ses haines, mainte fois la preuve. Cette sensibilité secrète, qui seule permet d'expliquer profondément ce caractère compliqué, reparaît, çà et là, au cours de son adolescence, dans quelques épisodes où cette petite âme obscure semble se découvrir et s'illuminer pour un instant.

Pendant les années qui suivirent la mort de sa mère, Henri Beyle vécut inconnu ou méconnu des siens. En la perdant, il avait perdu son unique confidente ; il était entré dans la solitude [1].

« Je n'avais jamais pu pleurer à la mort de ma mère.

1. Dans le livre profond et exquis où M. Romain Rolland a fait la psychologie d'un enfant, à quelques égards assez semblable à Henri Beyle, je retrouve chez son héros Jean-Christophe le même isolement volontaire :

« Christophe se repliait donc en lui ; et, sans juger les siens, il sentait un fossé entre eux et lui. Il s'exagérait sans doute ce qui les séparait ; et, malgré leurs différences de pensées, il est bien probable qu'il se fût fait comprendre, s'il avait réussi à leur parler intimement. Mais chacun sait qu'il n'est rien de plus difficile qu'une intimité absolue entre enfants et parents, même quand il y a des uns aux autres la plus tendre affection... » (*Jean-Christophe*, le Matin, 16.)

Je ne commençai à pouvoir pleurer que plus d'un an après, seul, pendant la nuit, dans mon lit [1]. »

Qui aurait pu consoler ce petit orphelin pitoyable? Son père, Séraphie ? il les croyait acharnés à le faire souffrir ; il avait « le cœur ulcéré par tant de méchancetés [2] ». Son grand-père Gagnon, sa tante Elisabeth? Son grand-père, sans doute, « n'aimait au monde » que sa fille et son petit-fils. « J'étais le seul être, dit Beyle, à qui il voulût parler... de cet être chéri [3]. » Ce triste et tendre souvenir rapprochait le vieillard et l'enfant. Mais il était tout de même trop vieux, et Beyle avait horreur de « tout ce qui était vieux [4] ». D'ailleurs cet épicurien sceptique et las ne pouvait suffire au cœur de son petit-fils. Enfin Beyle respectait trop le docteur Gagnon pour l'aimer à son aise. Il respectait davantage encore sa tante Elisabeth. Cette vieille demoiselle héroïque ne pouvait évidemment se prêter à une chaude et naïve affection [5]. Ce petit cœur jeune, ardent, plein de vie, débordait de tendresse inutile.

Dans ce dénuement, pour n'être pas tout à fait privé d'aimer, Beyle commence comme il finira. Faute d'hommes, il s'attache à quelque animal familier. A la veille de sa mort, deux chiens consoleront sa tristesse « de n'avoir rien à aimer [6] ». Tout enfant, il s'éprend d'une grive, qui sera pour un temps sa seule amie : « Sévèrement séparé de tout être de mon âge, ne vivant qu'avec des vieux, cet enfantillage avait du charme pour moi [7]. »

Beyle pourtant n'éprouvait de félicité parfaite qu'à la cuisine. Le goût de tous les enfants pour les domestiques [8]

1. *H. Br.*, I, 171.
2. *Id.*, 295.
3. *Id.*, 71 ; 130.
4. *Id.*, 107. Il semblait à Beyle « toujours... avoir quatre-vingts ans » (35).
5. « ... ma tante Elisabeth, pour laquelle j'eus toujours le plus profond respect, un respect si profond qu'il empêchait mon amitié d'être tendre... » (*H. Br.*, I, 229.)
6. *Corr.*, III, 278-279.
7. *H .Br.*, I, 200. Cf. plus haut, p. 108-109.
8. Parce que leur simplicité est plus près de la naïveté des enfants ; et pour la raison aussi que donne Beyle : « ... j'aimais beaucoup la cuisine, occupée par mes amis Lambert et Marion et la servante de mon père, qui avaient le grand

était chez celui-là une chose touchante et pitoyable. Il ne se sentait en confiance qu'auprès de Marion, la cuisinière, du valet de chambre et de la bonne. Il allait rire avec eux, car on ne riait nulle part ailleurs dans la maison. Mais, si elle l'entendait, l'aristocratique Séraphie le rappelait aigrement.

Il ne trouva point seulement à la cuisine un peu de gaîté, mais son premier ami. Cette histoire tendre et tragique est peut-être celle qui nous révèle le mieux le secret d'Henri Beyle.

*
* *

« Ma *sociabilité*... s'était divisée en deux branches. Mon grand-père était mon camarade sérieux et respectable. Mon ami, auquel je disais tout, était un garçon fort intelligent, nommé Lambert [1]. »

Ce Lambert, « un jeune et bel homme très dégourdi [2] », servait depuis longtemps dans la maison, puisque c'était lui qui, en 1788, menait l'enfant en promenade. Alors déjà il était son « intime ami ». Après la mort de sa mère, cette amitié devint de la passion.

Passion tendre, expansive, et, ainsi qu'il convient aux grandes amours, humble et soumise. L'enfant s'abandonnait à des confidences infinies ; pendant que son ami sciait du bois, il lui faisait ses « plus doux épanchements [3] ». Comme il était très bavard, ce beau garçon un peu impatient lui donnait pour le faire taire « une petite calotte bien sèche » ; et Henri Beyle, à l'égard des autres si hargneux, si vindicatif, n'en aimait que mieux Lambert.

Dans cette amitié [4], il y avait, semble-t-il, avec le plaisir

avantage de n'être pas mes supérieurs, là seulement je trouvais la douce égalité et la liberté... » (*H. Br.*, I, 140.) Même idée dans les *Mém. d'un Touriste*, I, 109.

1. *H. Br.*, I, 168-169.

2. *Id.*, 65.

3. Tout plein de ces tendres souvenirs, Stendhal a fait le plan de la cour où Lambert sciait du bois, il a dessiné la cloison à jour du bûcher, « formée de montants de noyer façonnés au tour, comme une balustrade de jardin. » (*Id.*, 172.)

4. M. Ernest Seillière croit ici reconnaître dans le petit Beyle un « disciple précoce de Jean-Jacques. » (*Liv. cit.*, 255.) C'est une étrange explication.

d'une libre camaraderie, un peu de l'admiration tendre qu'éprouvent les petits garçons pour les jeunes hommes adroits et forts, tels qu'ils voudraient être. Mais ce sentiment banal devenait ici ardent et profond.

L'ambition de Lambert le perdit. Il avait acheté un mûrier pour élever des vers à soie. En cueillant les feuilles, il tomba.

« On nous le rapporta sur une échelle. Mon grand-père le soigna comme un fils. Mais il y avait commotion au cerveau, la lumière ne faisait plus d'impression sur ses pupilles, il mourut au bout de trois jours. Il poussait dans le délire, qui ne le quitta jamais, des cris lamentables qui me perçaient le cœur.

Je connus la douleur pour la première fois de ma vie. Je pensai à la mort [1]. »

L'angoisse et la tendresse, l'amour qui se fond en une immense pitié, à quel âge Beyle a-t-il fait cette découverte redoutable? On ne sait [2]. Mais des années semblent avoir passé depuis la mort de sa mère. Alors ç'avait été seulement l'obscur désespoir d'un petit enfant qui ne comprend pas, de « la folie » toute mêlée encore d'instinct. Mais, quand mourut Lambert, il savait déjà, il comprit. « La douleur de la mort de Lambert fut de la douleur comme je l'ai éprouvée tout le reste de ma vie, une douleur réfléchie, sèche, sans larmes, sans consolation. »

Il est rare qu'un enfant si jeune ait déjà fait deux fois

1. *H. Br.*, I, 170.

2. « Quel âge pouvais-je avoir alors ? Cette idée de toupie indique du moins l'âge de ma raison. Je pense à une chose, je puis faire rechercher l'extrait mortuaire du pauvre Lambert, mais *Lambert* était-il un nom de baptême ou de maison ? Il me semble que son frère, qui tenait un petit café de mauvais ton, rue de Bonne, près de la caserne, s'appelait aussi Lambert... » (*Id.*, 172.)

J'ai fait moi-même, et fait faire, les recherches dont Beyle eut un instant la pensée. Mais elles sont restées inutiles. L'incertitude sur le vrai nom de Lambert en est peut-être la cause. J'ai vu moi-même les registres mortuaires de la paroisse de Saint-Louis, à laquelle appartenait la maison Gagnon. Ils s'arrêtent à l'année 1792. Aucun mort, de 1789 à 1792, ne portait le nom ni le prénom de Lambert. On en pourrait conclure sans doute que la mort de Lambert est du moins postérieure à 1792. Les investigations faites d'autre part sur ma demande dans les registres de l'état-civil n'ont fait trouver qu'un Hugues Lambert, âgé de 38 ans, qui mourut le 13 septembre 1794. Mais il mourut à l'hôpital, et le récit de Beyle semble exclure cette hypothèse.

l'expérience de perdre ce qu'il aime le plus au monde. Il est plus rare encore d'en souffrir comme Henri Beyle. Cette fois rien ne lui fut épargné, pas même l'horreur d'une agonie tragique. Mais c'est lui qui en rechercha l'émotion, avec la cruauté qu'ont pour elles-mêmes les sensibilités excessives.

« J'étais navré et sur le point de tomber... en entrant dix fois le jour dans la chambre de mon ami dont je regardais la belle figure, il était mourant et expirant.

Je n'oublierai jamais ses beaux sourcils noirs et cet air de force et de santé que son délire ne faisait qu'augmenter... Après chaque saignée je voyais tenter l'expérience de la lumière devant les yeux...

On le cloua dans sa bière, on l'emporta [1]... »

Henri Beyle n'oublia pas. Il n'était point de ces cœurs, vaguement émus de tout, et dont la sensibilité abondante et molle se console comme elle s'afflige. Rien ici de l'âme gémissante d'un Lamartine. Les tendresses de Beyle étaient exclusives. A côté vivaient très bien la dureté et la haine. Mais déjà, dans ce cœur tout petit, les émotions laissaient une brûlure ineffaçable.

Huit jours après la mort du « pauvre Lambert », on servit à table une petite écuelle ébréchée qui avait reçu le sang du moribond. L'enfant revit l'affreuse agonie. Il fondit en larmes ; ses sanglots l' « étouffaient ».

Mais on trouva exagéré, ou ridicule, ce brusque désespoir. Séraphie lui « fit une scène ». Déjà n'avait-elle pas « vertement blâmé » son émotion, quand il entrait, tout chancelant, dans la chambre de Lambert [2] ? L'enfant ressentit jusqu'à l'âme un reproche aussi cruel. Il s'enfuit à la cuisine, cette cuisine où son cher ami n'était plus, « en répétant à demi-voix » et pour se « venger : infâme ! infâme [3] ! »

L'enfant apprit donc, une fois de plus, qu'il faut,

1. *H. Br.*, I, 170-171.

2. Je pense que Stendhal exagère, ou qu'il interprète à sa façon. Les reproches de Séraphie pouvaient s'expliquer d'autre manière, et n'être point aussi odieux. Mais ceci n'importe guère.

3. Voilà qui rappelle un peu le « carnifex ! carnifex ! » de Rousseau.

bien jalousement, renfoncer dans son cœur ses plus vives souffrances, ses émotions les plus saintes. Et son âme sensible se ferma un peu davantage.

Un amour que les hommes ont blessé n'en devient que plus précieux. On garde avec plus de ferveur ce cher secret outragé. Le souvenir de Lambert fut d'abord pour l'enfant une blessure vive, puis il se transforma en un tendre et mélancolique regret : « Le même côté de mon cœur est ému par certains accompagnements de Mozart dans *Don Juan* », écrivait-il quarante ans plus tard [1].

Avec l'imagination d'un amoureux, il aimait les objets qui se liaient à son souvenir. Il allait se placer « dans la galerie, au second étage, » parce que là il pouvait apercevoir « les montants de la balustrade », au fond de la cour, où jadis son ami sciait du bois. Et, tout en pleurant Lambert, petit cœur solitaire et fidèle, il pensait aussi, — c'était de son âge, — que ces montants de la balustrade seraient « superbes pour faire des toupies [2] ».

Le « pauvre Lambert » ne s'effaça jamais tout à fait dans sa mémoire [3]. En 1809, « le soir de la bataille de Landshut [4] », il retrouva la sensation qu'il avait eue, en voyant faire l'expérience de la lumière devant les yeux du mourant.

Une autre fois, l'image d'une grande douleur et d'une sainte amitié le fit penser à son premier ami, qu'il avait vu mourir, lui aussi, d'une mort tragique : « J'ai vu une fois, en Italie, une figure de saint Jean regardant crucifier son ami et son Dieu qui, tout à coup, me saisit par le souvenir de ce que j'avais éprouvé, vingt-cinq ans auparavant, à la mort du *pauvre Lambert* [5]... »

1. En citant Virgile : *Sunt lacrimæ rerum.* (*H. Br.*, I, 171.)
2. *Id.*, 172.
3. Le nom de Lambert n'apparaît nulle part ailleurs que dans *Henri Brulard.* Si l'on en croyait M. Paupe, c'est du *domestique* Lambert qu'il s'agirait dans une lettre à Pauline (*Corr.*, I, 217). La simple lecture du texte rend cette interprétation inacceptable.
4. *H. Br.*, I, 170.
5. *H. Br.*, I, 170-171. — « Je pourrais remplir encore cinq ou six pages de souvenirs *clairs* qui me restent de cette grande douleur », écrit-il quarante ans après. Et il se plaît à raconter quelques détails, qui ne peuvent intéresser que lui : « La chambre du pauvre Lambert était située sur le grand escalier, à côté de l'armoire aux liqueurs... »

C'est qu'en vérité jamais peut-être Stendhal n'aimera plus aucun de ses amis, ni aucune de ses amies, comme il a aimé Lambert, domestique du docteur Gagnon. Pour qui retrouvera-t-il donc une tendresse si admirative et si humble [1], — celle de saint Jean pour son Dieu, — un dévouement si plein d'abnégation ? Plus tard il sera égoïste comme un amoureux, et comme un dilettante de l'amour. Il n'aura plus jamais cet enthousiasme irréfléchi, ce délicieux oubli de soi, que seules connaissent les premières passions.

Aussi, quand il a achevé de raconter la mort de son ami, son imagination attendrie lui rappelle invinciblement les seules émotions qui se puissent comparer à celle-là. Et le souvenir du valet de chambre Lambert s'unit à la mémoire des mortes qu'il a le plus aimées.

« Qui se souvient de Lambert aujourd'hui, autre que le cœur de son ami ?

J'irai plus loin, qui se souvient d'Alexandrine [2], morte en janvier 1815, il y a vingt ans?

Qui se souvient de Métilde, morte en 1825 ? Ne sont-elles pas à moi, moi qui les aime mieux que tout le reste du monde? Moi qui pense passionnément à elles dix fois la semaine, et souvent deux heures de suite [3] ? »

*
* *

« Souvent triste à cause de ses passions du moment qui allaient mal, il adorait la gaieté. »

(*H. Br.*, II, 321.)

Les âmes sensibles sont généralement plus à leur aise dans la tristesse que dans la joie. Elles trouvent à la mélancolie une amertume délicieuse. Le plaisir de s'apitoyer

1. Pour Virginie Cubly, peut-être.
2. Madame Pierre Daru.
3. *H. Br.*, I, 173. — Sous l'émotion du souvenir de Lambert, il lui prend même, à Cività-Vecchia, un désir inattendu de revoir Grenoble, sa patrie détestée, et il écrit : « *Idée.* Aller passer trois jours à Grenoble, et ne voir Crozet que le troisième jour. Aller seul incognito à Claix, à la Bastille, à la Tronche. »

sur soi-même est une jouissance de raffiné que les contemporains de Stendhal ont plus éprouvée que personne.

Mais lui se distingue de tous les autres par une singulière particularité : Henri Beyle est un épicurien romantique. Son cœur délicat le rend bien accessible aux moindres souffrances, mais il ne s'y complaît guère [1]. C'est la joie amoureuse qu'il recherche, aussi ardemment que d'autres les douces larmes et les fines angoisses. Non point que l'amour rieur, polisson et satisfait de Boucher ou de Fragonard lui convienne en aucune façon. Il lui faut le grand et le profond amour, celui des poètes ; mais il le veut attendri et heureux, comme cette divine allégresse que l'on voit aux figures du Corrège.

Ce mélange presque inédit, fait d'un goût tout païen pour la joie, et d'une imagination follement romanesque, nous le voyons paraître, comme tous les traits essentiels de son caractère, dès son enfance.

Mais il le faut saisir au passage, puisque la jeunesse lugubre d'Henri Beyle le contraignit surtout à la tristesse [2]. C'est seulement bien des années plus tard qu'il rencontrera la vraie patrie de son cœur ; il la découvrira dans l'Italie, en écoutant un opéra-bouffe de Cimarosa : musique amoureuse, et rire fou.

Une seule fois, dans ces longues années de Grenoble, son cœur refoulé s'épanouit à l'aise. Le souvenir éblouissant de cet épisode est resté si clair et si beau dans sa mémoire, qu'il nous l'a longuement conté [3]. Il ne s'agit de nulle autre chose que d'un petit voyage à la campagne, chez son oncle Romain Gagnon. Mais, à l'en croire, il y connut la joie infinie, celle au delà de quoi l'on ne rêve rien.

« Je fis un voyage aux Echelles [4], ce fut comme un séjour

1. Sauf pendant certaines périodes, où l'influence de Rousseau le domine. Mais alors il n'est plus tout à fait lui-même.

2. Ayant pour elle moins d'inclination que la plupart de ses frères en romantisme, il souffrit aussi beaucoup plus qu'eux.

3. *Henri Brulard*, chapitre XIII.

4. Le petit bourg des Echelles, séparé de Grenoble par le massif de la Grande-Chartreuse, formait alors l'extrême frontière de la Savoie, encore piémontaise. En franchissant le ruisseau du Guiers pour aller voir son oncle, Beyle mit ainsi

dans le ciel, tout y fut ravissant pour moi... Tout fut sensations exquises et poignantes de bonheur dans ce voyage, sur lequel je pourrais écrire vingt pages de superlatifs [1]... » Et voici qu'en se rappelant le passé le vieux Beyle s'émeut ; il retrouve la fièvre de son enfance : « Je suis si absorbé par les souvenirs qui se dévoilent à mes yeux que je puis à peine former mes lettres [2]... Les phrases me manquent... Où trouver des mots pour peindre le bonheur parfait goûté avec délices et sans satiété par une

pour la première fois le pied sur le sol italien. C'est donc en Italie, comme il convenait au bon ordre de son existence, qu'Henri Beyle à neuf ans découvrit la félicité parfaite.

Cette félicité était surtout le bonheur d'un écolier en vacance. Mais le paysage nouveau qui avait encadré ces joies inédites leur demeura uni dans son souvenir, et, à cause d'elles, devint pour l'enfant une image inoubliable. Or, par un hasard heureux, ce petit pays, que Beyle aurait aimé en toute occurrence, se trouva mériter en effet son amour par son originale et fine beauté. Et Beyle ne gâta point son goût par un premier choix malheureux.

C'est un village naïf et gracieux, délicatement posé au penchant d'une colline, sur les bords du Guiers, un torrent assagi dont les eaux vertes mirent en chantant les balcons de bois des maisons, leurs grands toits ombreux et leurs tuiles rouges. Alentour des prairies d'un coloris vif et clair couvrent la plaine jusqu'au pied des hautes falaises boisées de la Chartreuse. Ces rochers nus, ces sombres forêts qui barrent tout un côté du ciel, mettent un accord mélancolique et grave dans la symphonie pastorale de ce paysage aimable, idyllique et rustique, tout à fait dans le goût de Jean-Jacques.

Quand on a franchi le pont qui, dans ce temps-là, formait la frontière de la France, une des premières maisons que l'on rencontre sur la gauche, à l'ombre de l'église, est celle où vivait, chez sa belle-mère Mme Poncet, Romain Gagnon nouvellement marié. C'est une grande maison campagnarde, aux nombreuses chambres, faites pour abriter parents, enfants et amis. Rien ne semble avoir changé de ces chambres, lambrissées encore de boiseries Louis XV, et dont l'une offrit un asile au petit Beyle, il y a 120 ans. L'extérieur de la maison a été un peu modifié. La pittoresque galerie de bois, et le grand toit qui couvrait d'ombre la façade, à la mode du pays, ont été démolis. Mais la digue en énormes pierres frustes traverse encore « obliquement » le grand jardin, au bout duquel, à deux cents pas, bruit et luit toujours au soleil le petit torrent.

Cette maison « délicieuse » qui était alors « le quartier général de la gaîté », que remplissaient des femmes aimables, et où régnait ce don Juan de Romain Gagnon, est aujourd'hui le presbytère *.

1. *H. Br.*, I, 156, 158.
2. *H. Br.* (éd. Stryienski), 144, note.

* J'ai pu en faire l'identification grâce à la courtoise affabilité de M. l'abbé Dumollard, curé des Echelles, et aux très précieux souvenirs qu'a bien voulu me communiquer M. le comte Bonne de Savardin, dernier descendant de cette famille dont Beyle parle longuement, et toujours possesseur de ce domaine de Berlandet, où se déroulent quelques épisodes champêtres d'*Henri Brulard*. Je tiens à leur dire ici toute ma gratitude.

âme sensible jusqu'à l'anéantissement et la folie?... ce bonheur ravissant, pur, frais, divin,... un souvenir céleste [1]... »

Beyle essaie pourtant de nous redire les plus infimes circonstances de cette excursion familiale : « Ce fut un bonheur subit, complet, parfait, amené par un changement de décoration. Ce voyage [2]... fit disparaître à jamais Séraphie, mon père, le rudiment, le maître de latin, la triste maison Gagnon de Grenoble, la bien autrement triste maison de la rue des Vieux-Jésuites... » Et Beyle se mit à aimer toutes les figures nouvelles au milieu desquelles il se trouvait, avec toute la force de sa haine pour ceux qu'elles lui faisaient oublier [3].

Les amours de Stendhal seront ainsi faits, bien souvent, de ses antipathies passionnées ; ils apparaîtront comme le revers de ses haines. Plus tard Grenoble lui fera adorer Milan, et la Restauration Bonaparte.

Aujourd'hui, par haine de Séraphie, il adore sa jeune tante Gagnon [4] ; rien de plus naturel. Ce qui le paraît

1. *H. Br.*, I, 156, 157, 158. — Beyle indique que ce long chapitre fut écrit en deux heures et demie, avec une hâte fébrile dont l'écriture ne porte que trop la preuve.

2. Beyle lui-même s'est efforcé, mais un peu confusément, d'en trouver la date. Essayons de préciser mieux que lui.

Il remarque que les Echelles étaient alors pays étranger ; donc la Savoie n'avait pas encore été conquise par le général Montesquiou. Or le général Montesquiou prit la Savoie, en quelques jours, dans l'automne de 1792. Ceci donne bien une date extrême.

D'autre part, note Stendhal, ce voyage eut lieu « après que les royalistes se sauvent de Lyon », car il y avait aux Echelles une Lyonnaise émigrée. — L'émigration avait commencé de si bonne heure à Lyon que je ne vois rien d'utile à tirer de ce rapprochement.

Mais de toute façon le voyage de Beyle doit se placer entre 1790 et 1792. Son oncle en effet s'est marié le 4 janvier 1790, sa mère meurt à la fin de la même année. Postérieur à ces deux événements, ce voyage si heureux n'a pu suivre de trop près la mort d'Henriette Gagnon. Il n'eut donc pas lieu, comme il le dit, en 1790 ou 1791, mais en 1791 ou 1792. Beyle avait huit ou neuf ans.

3. Cf. *Le Rouge et le Noir*, I, 50 : « ... la présence d'un père despote et rempli d'humeur » avait « gâté aux yeux de Julien les campagnes des environs de Verrières. A Vergy, il ne trouvait point de ces souvenirs amers... »

4. Cécile-Camille Poncet, que Romain Gagnon avait épousée le 4 janvier 1790. (J'ai relevé l'acte de mariage dans les archives de la paroisse des Echelles.) Notons à ce propos avec quelle invraisemblance Beyle accuse son oncle d'avoir émigré. S'il alla vivre aux Echelles, c'est tout bonnement parce que la famille

moins, c'est qu'elle fût pour lui l' « objet du plus ardent désir [1] ». Beyle a vraiment la manie de l'inceste. En récompense, il lui prête « une sensibilité vraie », et la compare « à ces charmantes femmes de Chambéry... si bien peintes par J.-J. Rousseau. »

D'ailleurs laquelle de ces jeunes femmes n'adora-t-il point? et la sœur de sa tante [2], « la beauté la plus fine », le « teint le plus frais » ; et Fanchon, la bonne, qui était bien « la meilleure et la plus gaie des filles », et dont il fit son « amie intime. » Plus tard il avouera son goût pour les filles d'auberge. On voit combien cet amour des servantes fut précoce.

Henri Beyle déjà s'intéresse avant tout aux femmes. Dans ce village privilégié, elles étaient toutes, à l'entendre, pleines de la grâce la plus piquante.

Touchante illusion ! C'est tout simplement qu'on l'a bien accueilli [3], et que la maison est joyeuse. Au milieu de cette allégresse qui lui était aussi nouvelle qu'un verre de vin à un buveur d'eau, le petit Beyle s'excite, s'exalte, et, tout en « dévorant des yeux » sa « Tatan Camille », il s'éprend d'une « demoiselle », et se fâche, car elle « avait bien traité un rival de vingt ou vingt-cinq ans ». On s'amusa de sa fureur jalouse [4].

Si prompt à l'amour et à la passion, ce bambin redevient pourtant, grâce au bonheur, l'enfant doux et facile qu'il aurait pu rester toujours. Son oncle découvrit un innocent mensonge qu'Henri Beyle, déjà un peu gascon, et entraîné par l'ivresse de plaire, s'était un jour permis ;

de sa femme y habitait, et la date même du mariage explique comment Stendhal, dans ses souvenirs confus, se rappelant le départ de son oncle au début de la Révolution, a supposé qu'il avait émigré.

1. « Un ou deux ans avant ce voyage, près du pont de Claix,... j'avais entrevu un instant sa peau blanche à deux doigts au-dessus des genoux, comme elle descendait de notre charrette... » (*H. Br.*, I, 157.)

2. Suivant une habitude que nous lui connaissons, Beyle se hâte de supposer que son oncle faisait l'amour avec elle, — et même avec la femme de chambre.

3. « ... tout le monde [lui]... souriait comme à un enfant rempli d'esprit. » (*Id.*, 159.) Déshabitué de tendresse, pareil accueil le remplit d'enthousiasme.

4. Ne rappelle-t-elle point les amours enfantines d'un contemporain de Beyle, comme lui furieusement passionné, comme lui âpre et tendre, comme lui ennemi de Grenoble, leur commune patrie, — le romantique Berlioz ?

il le gronda : « Comme je l'aimais, je m'attendris, et la leçon me fit une impression profonde [1]. »

De ce roman délicieux que Beyle avait vécu pendant quelques jours aux Echelles, il rapporta dans le triste Grenoble une vision tendre, riante, idyllique. Parmi les vieilles pierres tristes et les vieilles gens moroses qui l'avaient repris, il revoyait sans cesse le pays où il avait été heureux, « la grotte [2] » dont « les gouttes silencieuses » tombaient « du haut des grands rochers », mais surtout « les immenses hêtres » des bois de Berland et leurs précipices [3]. Parce qu'elles accompagnaient de chers souvenirs, ces images de la nature lui semblèrent délicieuses. Il les trouva belles parce qu'il les aimait. Et ce fut ainsi sans doute qu'il découvrit pour la première fois le charme pittoresque des forêts et des rochers. On ne juge pas en artiste à neuf ans. Mais Beyle, qui sentira fort bien la nature, la sentira-t-il jamais autrement que cette première fois? N'y mêlera-t-il pas toujours son cœur?

« Le bruit du *Guiers*, torrent qui passait à deux cents pas devant les fenêtres de mon oncle, devint un son sacré

1. *H. Br.*, I, 163-164. Beyle fait à ce propos une réflexion pénétrante : « Je frémis en y pensant : si Séraphie eût eu la politesse et l'esprit de son frère, elle eût fait de moi un jésuite. »

2. Connue maintenant de tous les touristes. Mais Beyle la vit dans sa grandeur sauvage, heureusement dépourvue de cette galerie de fer qui la rend aujourd'hui accessible et la gâte.

3. Le premier éditeur d'*Henri Brulard* avait confondu Berland et Berlandet. Berlandet est encore aujourd'hui le nom d'un domaine appartenant à la famille Bonne de Savardin, « à dix minutes des Echelles ». C'est là que « Bonne l'aîné » donna cette « fête charmante avec des gâteaux et du lait » que raconte Stendhal (*H. Br.*, I, 159, 160). Ce Berlandet se trouve sur la rive droite du Guiers. Berland est au contraire un hameau situé de l'autre côté de la rivière (« rive gauche du Guiers, près le pont Jean-Lioud », écrit lui-même Stendhal : *id.*, 162).

Le paysage de Berland a bien tout le romantisme qui convient aux scènes épiques placées par Stendhal sous ces « immenses hêtres ». On est sur le versant de la montagne, dans un vallon de frais pâturages, isolé au-dessus de la plaine invisible ; et devant soi l'on voit monter les falaises qui frappèrent l'imagination de l'enfant, — de hautes falaises à pic, grises, rugueuses, tachées de taches fauves. Leur crête plonge dans les nuages la dentelle mince, aiguë et noire de ses sapins. A leur pied monte d'un seul mouvement, comme une grande houle immobile, une sombre forêt, qui va se coller au flanc du roc nu.

En face de ces escarpements farouches, dans le grand silence de ce vallon solitaire, on entend parfois chanter le rossignol.

pour moi, et qui sur le champ me transportait dans le ciel [1]. »

Ce décor romantique que l'enfant porte dans sa mémoire, il en trouvera bientôt l'emploi. Comme Jean-Jacques, il va le peupler « d'êtres selon son cœur ». Il y mettra les héroïnes de ses lectures, les amoureuses de son imagination. « Sous les bois de Berland je plaçai les scènes de l'Arioste..., tous les enchantements d'Ismen [2] de la *Jérusalem Délivrée* [3]. »

Ce voyage aux Echelles fut donc pour Beyle un des grands souvenirs de son existence, une joie tellement infinie qu'elle lui semble compenser dix années d'infortune : « ... peut-être que tout le malheur de mon affreuse vie de Grenoble... a été un bonheur, puisqu'il a amené le bonheur, que pour moi rien ne peut surpasser, du séjour aux Echelles et du séjour à Milan du temps de Marengo [4]. »

Mais pour nous, qui cherchons à pénétrer l'âme singulière de Stendhal, cet épisode nous apparaît comme une de ces expériences privilégiées, où se découvre quelque vérité essentielle. La sensibilité et l'imagination de Beyle enfant s'épanouissent, avec une plénitude vraiment unique, dans cette crise de bonheur fou.

1. *H. Br.*, I, 156.
2. Et non *Ismène*, comme ont lu tous les éditeurs d'*Henri Brulard*. L'enchanteur du poème italien et l'héroïne du drame grec n'ont rien de commun.
3. *H. Br.*, I, 163.
4. *Id.*, 159. — Un témoignage beaucoup plus ancien nous permet de vérifier celui d'*Henri Brulard*. Parmi des notes inédites, datées de germinal an XII, je trouve : « Me A. paraît désirer Vizille comme je désirais les Echelles dans mon enfance. » (Bibl. de Gren., R 5896, t. XXVI.)

LIVRE IV

LA CONQUÊTE DE LA LIBERTÉ

« Un jour, ennuyé des paroles de mon père, je lui dis : « Si tu m'aimes tant, donne-moi cinq sous par jour et laisse-moi vivre comme je voudrai. D'ailleurs sois bien sûr d'une chose : dès que j'aurai l'âge, je m'engagerai. » Mon père marcha sur moi comme pour m'anéantir... : « Tu n'es qu'un vilain impie », me dit-il. »

(*Henri Brulard*, I, 115.)

I

APRÈS LA TYRANNIE RAILLANNE

La vie familiale. — Le maître Durand et la culture latine. — La ruse.

Après le départ de l'abbé Raillanne, la triste vie avait continué. Si la figure inflexible et odieuse du maître avait disparu, Séraphie restait, tracassière, énervée, énervante. A cause d'elle l'enfant vivait dans une surexcitation agressive. Et Chérubin Beyle demeurait aussi. A l'autorité contestée de Séraphie il apportait l'appui de sa volonté mesurée et immuable. Entouré de la sollicitude inquiète, de la bienveillance insupportable de tous les siens, l'enfant s'irritait sourdement, mais se soumettait encore. Il était seul.

Ennuyé et sombre comme un petit prince qu'on ne laisse pas se commettre avec des camarades [1], Henri Beyle n'avait pour consolation que la bonté de son grand-père et de sa vieille tante.

Le docteur Gagnon n'aimait pas les scènes ; sa tranquillité lui était plus précieuse que tout ; c'était un sage. S'il blâmait sans doute l'éducation trop étroite donnée à son petit-fils, il ne se mêlait pas d'intervenir. A peine parfois un mot discret, pour qu'on permît à l'enfant quelque plaisir. Mais Séraphie protestait et jetait les hauts cris ; Chérubin Beyle acquiesçait gravement ; et le grand-père, ironique et las, n'insistait point [2]. Stendhal nous assure qu' « il se faisait de vifs reproches de ne pas montrer les dents [3] ». Mais qu'en sait-il?

Laissant aux autres les tracasseries de l'éducation, il se réservait la culture de ce jeune esprit. Il aimait à causer avec l'enfant. Il y mettait cette bienveillance délicate, amicale et paisible, qui était sa manière habituelle. Et ces libres entretiens, qui s'élevaient tout de suite aux préoccupations désintéressées de la littérature et de la science, devaient être pour Henri Beyle le meilleur de son instruction. Il se forma ainsi prématurément ; il apprit à réfléchir, à vivre la vie intérieure de l'esprit, à un âge où les enfants, hors des heures d'études mnémoniques, n'ont qu'une petite vie animale et sensuelle.

Si bien qu'ici encore on ne peut point ne pas être reconnaissant à Chérubin Beyle et à Séraphie. S'ils eussent laissé Henri Beyle vivre comme tous ceux de son âge, il aurait eu sans doute moins de goût pour les graves entretiens de son grand-père ; à ce « camarade sérieux » et instructif, il aurait apparemment préféré des camarades plus jeunes et plus amusants. Qui sait tout ce qu'il y aurait perdu?

Mademoiselle Elisabeth Gagnon ne se mêlait pas plus

1. C'est du moins ce qu'il affirme. Mais j'ai quelques doutes. Son cousin Romain Colomb était, nous le savons, son camarade d'enfance. Cela faisait au moins un.

2. *H. Br.*, I, 81.

3. *Id.*, 71.

que son frère de la discipline imposée à Henri Beyle. Cette vieille fille originale et fière ne voulait pas, nous le savons, se compromettre dans les discussions familiales. Elle aimait tendrement son neveu, mais avec je ne sais quoi de pudique et de hautain. Elle n'était pas de celles qui s'épanchent, ni qui s'apitoient [1].

Pourtant c'était elle encore qui le soutenait le plus fidèlement, quelquefois rien que par son silence, un silence très digne, qui faisait taire les criailleries.

Elle savait être généreuse et bonne. Plus tard elle donnera à Beyle « beaucoup d'écus de six francs » pour qu'il puisse prendre des leçons de mathématiques, sa passion d'alors. En attendant, elle était sa « providence ». Mais c'était une providence un peu lointaine, et qui s'abstenait souvent.

Le tissu de la vie n'en était guère changé pour l'enfant. Ces dieux bienveillants, son grand-père, sa vieille tante, n'intervenaient que de loin en loin ; ils avaient leurs heures éparses dans ces journées que remplissaient et régentaient le génie tracassier de Séraphie et les maîtres choisis par la sollicitude de Chérubin.

D'ailleurs parents ou grands-parents avaient un défaut que Beyle ne put jamais souffrir, ils étaient moroses, et partant ennuyeux : « Je remarquai, écrit Beyle, que la conversation dans le plus beau moment de la journée, en prenant le café [2], consistait toujours en gémissements. On gémissait de tout. » — « Ils avaient la jaunisse. »

Quant à ses deux sœurs, Pauline [3], qui était de trois ans plus jeune que lui, et Zénaïde, de cinq ans, Beyle ne parle presque point d'elles dans sa *Vie d'Henri Brulard*. Sans doute Pauline était son alliée quand il s'agissait de résister à Séraphie, ou de persécuter Zénaïde ; les deux aînés

1. Elle emmenait parfois Henri Beyle chez ses vieilles amies, grande joie pour cet enfant privé de tout plaisir. Mais un jour qu'il en avait profité pour faire une fugue, elle lui déclara tout net qu'elle le laisserait désormais à la maison, car elle ne se souciait pas de parler de lui avec son père. (*Id.*, 181.)

2. « ... les jambes au soleil, dans la chambre de ma tante Elisabeth, qui donnait sur la Grenette... » (*H. Br.*, I, 187.)

3. Voir sur Pauline mon étude dans les *Soirées du Stendhal-Club*, 2e série.

avaient des âmes de révoltés ; ils accusaient leur petite sœur de trahison : elle était la préférée, et, qui plus est, une « rapporteuse [1] ». Henri et Pauline s'unissaient dans la haine. Mais d'ailleurs ils ne s'accordaient guère. Quand Pauline sera devenue la tendre confidente de son frère, il lui rappellera que dans son enfance il ne l'aimait point, la trouvait criarde, et la battait quelquefois [2]. Il ne la jugea digne d'être son amie que lorsqu'il vécut loin d'elle. Décidément Henri Beyle n'était point un enfant commode : fils indiscipliné, et frère brutal.

*
* *

« J'étais rempli des héros de l'histoire romaine, je me voyais un jour un Camille ou un Cincinnatus... »

(*H. Br.*, I, 180.)

Entre ces petites filles, trop petites, et ces parents, trop graves pour sa jeunesse, Henri Beyle menait une vie austère. Les études en remplissaient naturellement la plus grande part.

Beyle reçut d'abord une culture toute latine [3], ce qui n'était point original en ce temps-là. Jusqu'à son entrée à l'Ecole centrale, ses maîtres ne lui ont guère enseigné que la langue de Cicéron et de Virgile. Il nous assure d'ailleurs qu'il ne la savait point [4].

1. « Je détestais ma sœur cadette, Zénaïde.... parce qu'elle était chérie par mon père, qui chaque soir l'endormait sur ses genoux, et hautement protégée par Mlle Séraphie. Je couvrais les plâtres de la maison... de caricatures contre Zénaïde *rapporteuse*. Ma sœur Pauline... [accusait] Zénaïde de jouer auprès de nous le rôle d'espion, et je crois bien qu'il en était quelque chose. » (*H. Br.*, I, 99.)

2. « ... je ne t'aimais pas dans notre enfance ; ... je te battis une fois à Claix, dans la cuisine... » (*Corr.*, I, 319. Cf. *H. Br.*, I, 141.) — Il écrit bien, dans *Henri Brulard* : « ... ma sœur Pauline... était mon amie... » (50), mais il a dû confondre un peu les temps.

3. Quant au grec, ses professeurs ne le lui enseignèrent jamais, selon toute apparence. A vingt ans, il eut la velléité de l'apprendre.

4. Et cette affirmation a quelque gravité, car Beyle, à l'Ecole centrale, donnera au latin la moindre part de son travail. C'est avant d'y entrer qu'il apprit l'essentiel de ce qu'il en saura jamais.

L'abbé Raillanne avait laissé à son élève une de ces fortes impressions, qui rendent doux et plaisant tout ce qui leur succède. Ce contraste fut sans doute utile à M. Durand, chargé d'apprendre à Henri Beyle le latin, qu'il connaissait mal et enseignait plus mal encore. « C'était un bonhomme de quarante-cinq ans peut-être, gros et rond de toutes les manières... Il n'y avait rien de moins jésuite et de moins sournois que ce pauvre M. Durand : de plus il était poli, vêtu avec une stricte économie, mais jamais salement [1]... » Henri Beyle se sentit grandement soulagé, et presque heureux.

Beyle apprenait alors le latin depuis trois ou quatre ans déjà [2]; il n'en était pas plus savant. On avait mis pêle-mêle dans sa mémoire l'*Epitome* avec le *Selectæ*, Cornelius Nepos avec Virgile. Mais d'ailleurs le *De Viris* même lui restait inintelligible [3].

Cela ne l'empêchait point d' « aimer fort » Romulus. Et bien plus tard, quand il verra en face de lui les vestiges de l'ancienne Rome, il retrouvera les images légendaires qu'avait gravées dans son souvenir le latin de Lhomond. Devant le Colisée ou les débris du Forum, il se découvrira l'âme émue d'un humaniste. Et ce jour-là les leçons du pédant Joubert, de l'abbé Raillanne et de M. Durand ne lui sembleront plus aussi vaines : « ... Pour nous, qui avons traduit pendant des années des morceaux de Tite-Live et de Florus, [le] souvenir [des Romains] précède

1. *H. Br.*, I, 121-122. — Nous connaissons fort mal ce M. Durand, bien qu'il soit devenu plus tard professeur de langues anciennes à l'Ecole centrale. Mais, parmi tous ses collègues, si agités, si beaux parleurs, et que l'on retrouve partout, M. Durand reste effacé. C'est assurément un modeste, et sans doute un médiocre.

Deux citoyens Durand, tous les deux « grammairiens », apparaissent çà et là dans les archives révolutionnaires de Grenoble. Le maître de Beyle fut peut-être *Pierre-François-Xavier Durand*, qui avait été professeur au collège de Grenoble jusqu'en 1786, et paraît avoir tenu une petite école pendant la Révolution (LL 15 ; cf. LL 3). Mais est-ce lui que dénonçait, en thermidor an II, le comité d'observation des lois révolutionnaires, parce qu'il suivait « dans son plan d'éducation les errements de l'ancien régime » (LL 6) ? Quoi qu'il en soit, Pierre-François-Xavier Durand fut placé sur la liste des suspects.

2. Voir plus haut, p. 114, note.

3. *H. Br.*, I, 122.

toute expérience. Florus et Tite-Live nous ont raconté des batailles célèbres, et à huit ans quelle idée ne se fait-on pas d'une bataille ! C'est alors que l'imagination est fantastique, et les images qu'elle trace immenses [1]... » Il faut donc croire que parfois, entre deux versions, la fantaisie du petit écolier évoquait en s'émerveillant les histoires héroïques de ces vieux Romains [2] qui, avant les guerres de la Révolution, avant Bonaparte, avant les bandits italiens, donnèrent à Stendhal ses premières leçons d'énergie [3].

Les poètes achevèrent de le convaincre que le latin pouvait avoir ses voluptés. Quand, « au lieu des horreurs sombres de l'Ancien Testament », on lui fit expliquer les *Métamorphoses* d'Ovide, — malgré Séraphie, que ce païen scandalisait, — l'enfant précoce ne lut pas sans plaisir « les amours de Pyrame et de Thisbé, et surtout Daphné changée en laurier ». Aux premières curiosités de l'adolescence, peu de chose suffit. Comme Racine dans *Théagène et Chariclée*, Beyle trouva dans Ovide des images troublantes, et un demi-siècle plus tard il se rappelait encore « la couleur jaune ou racine de buis » de ce livre révélateur [4].

Quant à Virgile, qui sera en d'autres temps l'un de ses poètes préférés, Virgile qu'il aimera pour sa mélancolie et sa tendresse, Virgile dont il possédera, dans sa bibliothèque de Cività-Vecchia, un exemplaire annoté de sa main [5], il semble que, durant ces années d'enfance, Beyle

1. *Promenades dans Rome*, I, 34.

2. Il serait facile, en multipliant les citations, de montrer Beyle tout plein de ces souvenirs antiques. Lisons seulement, au début d'*Henri Brulard*, cette évocation de l'histoire romaine : « Toute la Rome ancienne et moderne... se déploie à la vue. — Ce lieu est unique au monde, me disais-je en rêvant ; et la Rome ancienne, malgré moi, l'emportait sur la moderne, tous les souvenirs de Tite-Live me revenaient en foule. Sur le mont Albano, à gauche du couvent, j'apercevais les prés d'Annibal... »

3. Au temps de l'Ecole centrale, c'est dans l'*Histoire Romaine* de Rollin qu'il se plaît à retrouver ce peuple qu'il aime. Humilié de sa propre faiblesse, il s'écrie un jour : « Comment admirer et critiquer les grands personnages de l'histoire romaine dont je lisais souvent les hauts faits dans le doucereux Rollin ? » (*H. Br.*, II, 31 ; cf. I, 212.)

4. *H. Br.*, I, 124.

5. Aujourd'hui dans la collection de M. Blanchard de Farges.

ne savait encore voir en lui qu'un auteur difficile, trop aimé de l'abbé Raillanne [1].

Pour avoir voulu lui faire faire des vers latins, on le dégoûta de la poésie française. C'est lui du moins qui nous l'affirme.

M. Durand s'efforçait de le faire rivaliser avec un jésuite, auteur d'un poème latin sur une mouche qui se noie dans une jatte de lait [2] : « ... de cette époque, écrit Stendhal, date mon horreur pour les vers. Même dans Racine, qui me semble fort éloquent, je trouve force *chevilles* [3]. » Ce rapprochement n'est point si incohérent qu'il le paraît. A trop chercher l'épithète inutile, pour boucher les trous d'un vers latin, Beyle se persuada que, si l'on veut exprimer exactement une pensée précise, il vaut mieux écrire en prose. Rien assurément d'invraisemblable à ce qu'il ait aperçu pour la première fois, en rétablissant des hexamètres, cette idée simple et spécieuse, qu'il répétera si souvent dans la suite, et qui deviendra l'un de ses axiomes favoris. Les distiques du père jésuite lui ont paru, avant l'alexandrin classique, des « cache-sottise ».

Une coïncidence malheureuse acheva d'enlever à Beyle, pour jamais, le goût de la poésie. Le volume du jésuite était noir, gras et sale. La répulsion de l'enfant pour les objets au contact visqueux est l'une de ses idiosyncrasies. « La saleté m'eût fait prendre en horreur l'Arioste... que j'adorais... » Pour comble de malheur, à ce livre répugnant s'associa l'image de M. Durand, mal vêtu lui-même. Beyle fut dégoûté du maître, du livre et des vers latins.

Cet exercice, vanté par Sainte-Beuve, ne profita donc point à Henri Beyle [4]. A vrai dire, il faisait faire ses vers

1. Il prétend même que « jamais... Virgile ne s'est relevé » pour lui « des effets de cette mauvaise compagnie. » (*H. Br.*, II, 132.)

2. « Tout l'esprit était fondé sur l'antithèse produite par la blancheur du lait et la noirceur du corps de la mouche, la douceur qu'elle cherchait dans le lait et l'amertume de la mort. »

3. *H. Br.*, I, 152-153.

4. Dans un style d'une négligence caractéristique, Beyle montre clairement qu'il n'a pas sur les vers latins l'opinion de Sainte-Beuve : « J'étais arrivé à cette

latins par son grand-père. Est-ce à cause de cette paresse qu'il se montra plus tard un styliste sans dextérité ? Tout au moins révèle-t-il là sa vraie nature. Dès son enfance, Beyle ne manifeste aucun goût pour tout ce qui est jeu savant de rythmes et de mots : c'est déjà le fond qu'il préfère à la forme. Les souples habiletés de l'écrivain maître de son instrument, l'art ingénieux et exquis du ciseleur de phrases, ne seront jamais son fait. Cet homme qui, pour se mettre en forme, lira quelques articles du code civil avant d'écrire une page de roman, ne devait assurément montrer dans sa jeunesse aucune disposition pour le jeu délicat, minutieux et puéril des vers latins.

*
* *

« Mentir n'est-il pas la seule ressource des esclaves ? »

(*Henri Brulard*, I, 177.)

Beyle se trouvait encore sous la molle férule de M. Durand, quand il entreprit la conquête de sa liberté. Il avait douze ans peut-être.

Ce rêve d'indépendance est banal. Tous les enfants le connaissent à l'âge où ils commencent à désirer d'être hommes. Mais ce mal de croissance fut chez Beyle précoce et furibond.

Sa vive imagination se figurait que la liberté est à elle seule un bonheur complet ; se promener librement dans la rue lui apparaissait comme une joie véritablement ineffable. D'ailleurs, habitué déjà à penser librement, il voulait agir de même. Sa haine enfin contre ses tyrans ajoutait à son désir de l'indépendance cette énergie que la haine seule peut donner à une passion.

Beyle n'était donc pas un enfant qui s'efforce d'échapper à une contrainte ennuyeuse, mais plutôt un esclave qui veut briser ses chaînes. Cette lutte puérile pour la

époque incroyable de sottise où l'on fait faire des vers à l'écolier latin... Il faut absolument l'*émulation* pour faire avaler de telles inepties. » (*H. Br.*, I, 152, 154.)

liberté prend ainsi, dans cette jeune âme forcenée, les sombres couleurs d'un affranchissement douloureux.

Ainsi Beyle, comme la France, et en même temps qu'elle, s'efforce de secouer le joug. Seulement ce ne fut point l'enthousiasme généreux et les nobles illusions des Girondins. Beyle, dans sa lutte contre ses tyrans domestiques, semble avoir hérité plutôt l'âme ombrageuse et les hallucinations féroces de la Terreur.

Comme toutes les grandes passions impuissantes, l'amour de la liberté poussa Henri Beyle jusqu'au crime. Il a raconté « ce grand crime » avec une évidente complaisance [1]. Il en conçoit encore, on le devine, quelque fierté. « Réellement ce fut un méchant tour », avoue-t-il ; mais il ajoute presque aussitôt : « je trouve fort bien la tentative Gardon [2] ». Il s'agit d'un faux en écriture.

On venait de former des bataillons d'enfants, les *bataillons de l'Espérance* [3]. Beyle les voyait défiler sous ses fenêtres. Il « brûla » de défiler aussi. Comme tous les petits Français, il avait la passion de jouer au soldat, et, dans cet amusement délicieux, il découvrait en même temps le moyen de sortir dans la rue sans être accompagné d'un domestique. Désir innocent, louable même : Beyle ne travaillait-il pas pour la liberté et pour la patrie? Mais le moyen qu'il employa était audacieux.

« ... je pris un morceau de papier, raconte-t-il,... et, en contrefaisant mon écriture, j'invitai le citoyen Gagnon à envoyer son petit-fils, Henri B., à Saint-André [4], pour

1. *H. Br.*, ch. XII.

2. *Id.*, 141-142.

3. « ... on équipait les enfants et on en composait un petit régiment qu'on appelait le bataillon de l'Espérance. Ils manœuvraient, élisaient leurs chefs tous les trois mois, et, comme leurs parents, se dénonçaient fréquemment les uns les autres... » (Prudhomme, *Hist. de Grenoble*, 642-643.)

Ce bataillon de l'Espérance fut formé au printemps de 1794. L'affaire du billet Gardon, de laquelle Beyle ne peut préciser la date, doit donc se placer dans le courant du printemps ou de l'été.

4. Qui était une église désaffectée, et non un « collège », comme le croit M. A. Séché : « Ce Gardon avait eu l'idée de donner aux élèves du collège Saint-André une première instruction militaire. » (*Stendhal*, 18.)

qu'il pût être incorporé dans le bataillon de l'Espérance. Cela finissait par : *Salut et fraternité*, Gardon [1]. »

Ses parents, égarés par la peur, faillirent se laisser prendre au naïf machiavélisme d'un enfant. Mais un affreux bossu, qui donnait à la petite Pauline des leçons d'écriture, découvrit la fraude.

On jugea gravement le coupable : il s'était proposé de « répondre en Romain » ; mais, écrasé par la majesté du tribunal de famille, il répondit en enfant, s'attendrit « comme un niais », fut « pitoyable [2] ». Les parents et le bambin, avec une naïveté égale, prirent au tragique cette puérile histoire. Dans la famille Beyle, on faisait de la vie un drame sérieux, parfois lugubre [3].

« ... cette affaire, que Séraphie ne manqua pas de me reprocher... éleva comme un mur entre mes parents et moi. Je le dis avec peine, je commençai à moins aimer mon grand-père [4]... »

La bataille pour la liberté fut perdue ce jour-là. Beyle avait employé les armes de l'esclavage, la ruse et la perfidie : le tout en vain.

1. *H. Br.*, I, 144.— L'anecdote telle que Beyle la raconte est sans doute incomplète. Les archives de Grenoble (LL 148) contiennent la liste de recensement dressée, le 18 floréal an II, par les « membres du comité de surveillance de la cinquième section dite de Brutus * ». Elle contenait les noms des 125 jeunes gens (de 8 à 18 ans) capables d'entrer dans le bataillon de l'Espérance. Or, on y trouve inscrit « Marie Henry Belle » *(sic)*, « petit-fils » du docteur Gagnon.

Il est certain que ses parents furent avertis, et probable qu'ils ne se soucièrent point d'obéir. Mais sans doute Henri Beyle connut cette volontaire négligence, qui le désola. D'où sa tentative.

2. « J'avais le projet de menacer d'aller moi-même déclarer à l'abbé Gardon ma résolution de servir la patrie. Je fis cette déclaration, mais d'une voix faible et timide... Mon grand-père... me condamna... J'aime bien mieux, leur dis-je, dîner seul qu'avec des tyrans qui me grondent sans cesse... » (*H. Br.*, I, 146.)

3. Disons, pour leur excuse, que les temps peut-être en étaient cause. Cet enfantillage pouvait avoir des conséquences graves. « Le fils d'un notoirement suspect, toujours hors de prison au moyen de *sursis* successifs, venant demander à l'abbé Gardon de servir la patrie, que pouvaient répondre mes parents, avec leur messe de quatre-vingt personnes tous les dimanches ? » (*H. Br.*, I, 147.)

Voilà justement pourquoi ils en voulurent à ce dangereux enfant.

4. *H. Br.*, I, 147.

* Le docteur Gagnon fut nommé vice-président de cette section le 10 ventôse an III.

Ses premières leçons de dessin permirent à Beyle de reprendre la lutte, et cette fois avec quelque succès.

Malgré Séraphie [1], on l'envoya chez M. Le Roy, « un Parisien fort poli ». Mais qu'importaient l'homme et ses leçons ? L'essentiel était que, pour la première fois de sa vie, Beyle avait la permission de marcher seul dans la rue. Le chemin était court : il ne s'agissait que de traverser la place Grenette [2]. D'ailleurs on le surveillait, de la fenêtre de Séraphie, et l'on comptait les minutes [3].

Henri Beyle abusa. En allant très vite, il pouvait, avant d'entrer chez M. Le Roy, faire un tour sur la petite place de la Halle, toute voisine [4]. Ou bien, en revenant, et quand il avait dûment franchi la porte de sa maison, il s'arrêtait « des quarts d'heure entiers » dans l'escalier, « sans autre plaisir que de se sentir libre. » — « Dans ces rares moments, au lieu d'être employée à calculer les démarches de mes tyrans, mon imagination se mettait à jouir de tout [5]. »

Bientôt ces bonheurs si grands ne lui suffirent plus. Il osa pousser jusqu'au Jardin de Ville, « rempli de petits polissons. » Par un passage voûté, tout près de la maison Gagnon, il y arrivait en quelques pas. Mais on le vit, on le gronda, il mentit.

Le mensonge n'était pas dans la nature d'Henri Beyle. Son énergie, ou, si l'on veut, son cynisme, le menaient à

1. Affirme Beyle, mais il répète trop souvent cette affirmation pour que nous puissions le croire toujours.

2. « ... M. Le Roy demeurait dans la maison Teisseire, avant le grand portail des Jacobins... » (*H. Br.*, I, 176 ; cf. 177.) Sur le manuscrit, un plan donne la place exacte de la maison Le Roy (auj. place Grenette, n° 5, d'après M. Debraye, *H. Br.*, II, 241).

3. N'importe, pour expliquer une liberté aussi extraordinaire, il faut se rappeler que le père de Beyle vivait sous la menace d'une arrestation depuis le mois de mai 1793. Il avait quitté la rue des Vieux-Jésuites et se cachait dans la maison du docteur Gagnon. (Et c'est pourquoi Henri Beyle, qui se rappelle le fait sans en comprendre la cause, vint lui aussi s'établir à demeure, et pour sa plus grande joie, chez son grand-père : voir *H. Br.*, I, 123 : nous savons même, d'après la liste de recensement citée plus haut, qu'il s'y trouvait au printemps de 1794.) Au milieu de toutes ces inquiétudes, on n'avait plus le loisir de surveiller d'aussi près Henri Beyle. Les circonstances politiques le servaient.

4. Elle communiquait par un court passage avec la place Grenette.

5. *H. Br.*, I, 176.

la franchise, fût-ce la plus impertinente. Séraphie et Chérubin lui ont enseigné l'hypocrisie. « Le peu de bonheur que je pouvais arracher était préservé par le mensonge [1] ». Malheureusement Beyle gardera toute sa vie quelque chose de cette mauvaise habitude enfantine ; tel de ses livres en est la preuve. Il s'est exposé aux démentis, parfois brutaux, de ses historiens, parce que son père et sa tante lui avaient de bonne heure appris le subtil plaisir de tromper.

« Cette lueur de liberté » avait rendu Beyle « furieux ». — « Que me feront-ils après tout,... où est l'enfant de mon âge qui ne va pas seul? » disait-il. Or Beyle pouvait avoir douze ans ; son indignation semble prématurée. « Plusieurs fois j'allai au Jardin de Ville ; si l'on s'en apercevait on me grondait, mais je ne répondais pas. On menaça de supprimer le maître de dessin, mais je continuai mes courses... J'étais devenu féroce. Mon père commençait à prendre sa grande passion pour l'agriculture et il allait souvent à Claix. Je crus m'apercevoir qu'en son absence je commençais à faire peur à Séraphie... Marion et ma sœur Pauline étaient hautement pour moi... Je me mis à résister à Séraphie, j'avais à mon tour des accès de colère abominables [2]... »

Après la ruse, la violence. Mais elle réussit mal, et la réaction l'emporta. Beyle n'alla plus chez M. Le Roy, c'est M. Le Roy qui vint chez Beyle. Adieu les délices du vagabondage.

Telle fut la première campagne, d'un succès partagé, dans cette longue guerre pour l'indépendance. Mais Henri Beyle en avait goûté, et cela ne s'oublie point.

Un expédient habile lui donna bientôt une sorte de revanche. Il obtint d'aller travailler seul rue des Vieux-Jésuites [3]. Par le prestige de la liberté, la triste et revêche maison prit soudain pour Henri Beyle un aspect quasi aimable. « Dans le salon silencieux où était le beau meuble

1. *H. Br.*, I, 115.
2. *H. Br.*, I, 177-178.
3. « ... Cette idée... avait d'immenses avantages. D'abord, j'allais seul rue des Vieux-Jésuites, à deux cents pas de la maison Gagnon... » (*Id.*, 208.)

brodé par [sa]... pauvre mère », il retrouvait la mémoire de la morte. Il put enfin, en cet asile, « travailler avec plaisir », « à l'abri des incursions de Séraphie [1] ».

C'est là que pour la première fois, libre des impressions de haine et d'amertume qui l'offusquaient habituellement, maître de ses actions, tout apaisé enfin par des souvenirs de tendresse et de mélancolie, Henri Beyle connut un peu de bonheur solitaire : « Après quatre ou cinq ans du plus profond et du plus plat malheur, je respirai seulement alors, quand je me vis seul et fermé à clef dans l'appartement de la rue des Vieux-Jésuites [2]... »

Ainsi s'usait, dans le relâchement et les défaites partielles, l'étroite discipline imposée par Séraphie et Chérubin Beyle. Séraphie mourut. Avec elle la « tyrannie » sembla perdre la force de passion qu'elle y mettait. Ce fut la fin du système [3]. En même temps Beyle entrait à l'Ecole centrale, et toute une vie nouvelle allait commencer pour lui.

Mais déjà, au temps de son éducation familiale, Beyle s'est formé maintes idées personnelles, idées précoces et tenaces qui formeront les racines de sa pensée d'homme. Il a regardé, écouté, réfléchi, il a lu.

1. « ... qui, chez mon grand-père, venait, quand elle avait le diable au corps plus qu'à l'ordinaire, visiter mes livres et fourrager mes papiers. »

2. *H. Br.*, I, 211.

3. Il faut reconnaître, avant de n'en plus parler, que ce système, présenté par Beyle comme une insupportable servitude, était beaucoup plus strict dans la théorie que dans la pratique. Chérubin et Séraphie avaient la ferme volonté d'être sévères. Mais, en fait, les engouements successifs de l'un, les nervosités de l'autre, vinrent les distraire tous deux de leur tâche. Beyle, plus tracassé, plus gourmandé et sermonné que la plupart des enfants, fut peut-être aussi plus libre. Tout au moins, dès qu'il a quinze ans, le voyons-nous vagabonder en pleine indépendance.

II

LES LIVRES [1]

Le goût des lettres. — Les conseils du docteur Gagnon ; d'Horace à Molière. — Les auteurs préférés : Destouches, Don Quichotte, *l'Arioste. — Les lectures secrètes :* Félicia ou Mes fredaines ; les Liaisons dangereuses. — *La littérature sensible : J.-J. Rousseau et Florian.*

« La maison était fort triste ; je me mis à lire et je fus heureux. »

(*Corr.*, I, 43.)

« Un livre nouveau... me consolait de tout. »

(*H. Br.*, II, 125.)

Plus qu'aucun autre enfant, Henri Beyle jusqu'ici a ignoré la vie. Enfermé dans le cercle étroit de sa famille, le reste des hommes ne lui est apparu qu'à travers les vitres de la fenêtre, comme des marionnettes qui auraient joué sur une scène trop lointaine une comédie incompréhensible. La seule expérience de la nature humaine que fassent d'habitude les enfants, celle de leurs camarades d'école, lui a toujours manqué. Il s'est consumé dans un désir d'indépendance qui était surtout le besoin de voir et d'entendre d'autres vivants que ses parents et que ses bonnes.

1. Dans une pareille étude, l'ordre souhaitable eût été l'ordre chronologique. Toutes les fois que je l'ai pu, je me suis efforcé de préciser les dates. Mais je ne l'ai pu que rarement. Il m'a donc fallu, non sans regret, grouper les lectures de Beyle suivant leur nature, au lieu de les ranger selon le moment où elles sont venues s'insérer dans l'évolution de sa pensée.

Ce fut sans doute la première et la grande raison de cette furie de lecture, qui le prit tout enfant et ne le lâcha plus. Faute de mieux, il se mit à vivre dans les livres. Il y vécut une vie abondante et variée, remplie d'événements et de passions, tout entourée de mille personnages tragiques ou gais, la vie où il a fait ses premières expériences, recueilli ses premières idées, formé ses goûts, la vie en un mot sur laquelle il a conçu la vie réelle.

Sans doute la plupart des enfants courent le même danger qu'Henri Beyle. Ils commencent par voir le monde à travers la vision des romanciers et des poètes. Et il leur sera bien difficile ensuite de retrouver intacte la netteté de leur regard.

Mais enfin cet inconvénient de la lecture a généralement sa limite ; la vie vient appliquer, à l'illusion journalière des livres, la correction journalière de l'expérience. Henri Beyle ne connaît que ses livres. Et pendant des années encore, c'est à la façon de Montaigne, dans sa *librairie*, qu'il étudiera le cœur humain.

Nous tenons ici l'un des caractères primordiaux, et sur lequel on ne saurait trop méditer, de Stendhal et de sa formation intellectuelle. Ce grand connaisseur des hommes sera toute sa vie la dupe de ses chimères, le jouet de son cœur. On en sait d'autres causes. Mais n'est-ce pas beaucoup parce que les romanciers et les poètes l'ont de bonne heure, comme Jean-Jacques, enchanté de leurs illusions? Beyle a une âme toute farcie de mille lectures. Avant d'observer, il a lu. Ce précurseur du réalisme a commencé par ne rien voir de la réalité [1].

« Mon grand-père m'étourdissait sans cesse du grand mot : *la connaissance du cœur humain*. Mais que pouvais-je savoir sur ce *cœur humain*? Quelques *prédictions* tout au plus, accrochées dans les livres [2]... »

1. Comment ne l'en croirions-nous pas lui-même ? Il écrira en 1803 dans son journal : « J'ai vingt ans passés ; si je ne me lance pas dans le monde, et si je ne cherche pas à connaître les hommes par expérience, *je suis perdu*. Je ne connais les hommes que par les livres. » (*Inédit*, pluviôse an XI : Bibl. de Grenoble, R 5896.)

2. *H. Br.*, I, 263-264.

De cette influence exclusive des livres sur Stendhal, plusieurs sont responsables ; et tout d'abord Chérubin et Séraphie, dont l'action nous apparaît en vérité de plus en plus féconde. En condamnant Beyle à la solitude, en lui faisant une existence de vieillard méditatif, ils l'ont tous deux obligé à se réfugier dans les livres. Ainsi l'ont-ils indirectement préparé à devenir un écrivain. Mais c'était bien sans le vouloir.

Henri Gagnon le voulait. Nous le connaissons déjà pour le plus lettré des hommes [1]. S'il communiqua à son petit-fils « presque tous ses goûts », il lui donna avant tout autre le goût de la lecture [2].

Mais ici encore Beyle se distingue des enfants qui paraissent lui ressembler. Il n'a pas seulement du goût pour la lecture, il respecte les livres, et en vénère les auteurs. En ce temps de combats, de gloire et de panache, ce n'est pas un général vainqueur que l'enfant rêve de devenir, c'est un grand poète. L'homme idéal, le héros, n'est point à ses yeux César, ou Bonaparte, c'est l'Arioste, Molière ou Shakespeare. Préférence extraordinaire à un pareil âge, et à une pareille époque [3].

« Horace et Hippocrate étaient bien d'autres hommes, à mes yeux, que Romulus, Alexandre et Numa. M. de Voltaire était bien un autre homme que cet imbécile de Louis XVI,... ou ce roué de Louis XV [4]... »

« Je trouve comme fait établi dans ma tête que, dès l'âge de sept ans, j'avais résolu de faire des comédies, comme Molière [5]. » Et il répète ailleurs cette affirmation surprenante, mais véridique [6].

1. Cf. plus haut, p. 55 à 59.

2. « Par ce contact continuel, mon grand-père me communiqua sa vénération pour les lettres... » (*H. Br.*, I, 113.)

3. Et nous verrons cette préférence durer. Au temps même où Beyle, coiffé d'un casque et le sabre au côté, rêve en Italie de batailles et d'héroïsme, il songe toujours à la gloire littéraire, et ce sont les livres des poètes qui remplissent les fontes de ses pistolets.

4. *H. Br.*, I, 113. — Le petit Beyle montait sur une chaise pour admirer, dans leur cadre doré, les portraits en médaillons des grands écrivains de la France : « Je ne me lassais pas d'étudier les traits de ces *hommes illustres* dont j'aurais voulu imiter la vie et lire les œuvres. » (*H. Br.*, I, 216.)

5. *Id.*, 109.

6. *H. Br.*, II, 20

Il faut admirer la merveilleuse précocité de cette vocation [1], et sa persistance. Depuis qu'il se connaît, jusqu'à sa mort, Beyle n'a point changé son désir : il veut être un auteur, il l'a toujours voulu [2].

Or l'enfant qui lit des livres avec l'intention d'en faire lui-même plus tard n'est point un lecteur ordinaire. Il doit avoir pour les écrivains une admiration jalouse, et une tendresse en quelque façon fraternelle. En les étudiant, il croit apprendre à devenir leur rival. Quelle ardeur, quelle attention, quelle gravité, cela ne va-t-il point donner à ses lectures? Si Beyle y met une émulation passionnée, c'est qu'il fait son apprentissage de la gloire.

*
* *

Beyle, livré à lui-même, aurait admiré à tort et à travers, préféré les séducteurs les plus dangereux, et gâché ses bonnes dispositions. Le grand-père vint tempérer l'esprit fougueux de son petit-fils ; il lui donna des leçons de goût ; il insinua dans cette âme passionnée un peu de curiosité aiguë et froide. Il lui persuada enfin quelques-unes de ses préférences de vieillard. L'enfant avait trop de fantaisie et d'ardeur pour en être gâté. L'influence du docteur Gagnon lui fut de tout point salutaire.

Il y eut donc, parmi les livres de Beyle, toute une biblio-

1. Il va de soi que je n'affirme pas l'âge de *sept* ans. Mais je ne vois aucune raison sérieuse de douter que Beyle, dès sa première adolescence, — avec moins de précision peut-être qu'il ne nous le dit, — ait surtout désiré la gloire littéraire. Cela me paraît dans la vraisemblance psychologique. D'ailleurs le témoignage d'*Henri Brulard* est vérifié par d'autres, plus anciens, et plus sûrs. Dans une lettre à son meilleur ami, Crozet, du 30 septembre 1816 (*Corr.*, II, 9), Beyle écrit : « Depuis qu'à douze ans j'ai lu Destouches, je me suis destiné... à faire des comédies. » L'âge seul a changé, mais le fait persiste. Et il est confirmé, mieux encore, à mon avis, par ce passage du *Journal de Stendhal* (1er frimaire an XIII, p. 96) : « ... mes anciennes lectures..., celles qui me jetèrent dans l'art dramatique... C'était peut-être avant le jour où l'on fit périr les deux prêtres... » Or ce jour est le 26 juin 1794. Nous voici donc, par un témoignage d'une sincérité irrécusable, reportés même au delà des *douze* ans de tout à l'heure.

2. Faut-il citer cette opinion de M. Georges Pellissier : « Son œuvre n'était pour lui que chose fortuite, une simple récréation ; il fit par-ci par-là quelques livres, mais à ses moments perdus et sans jamais devenir auteur » (*Litt. franç.* de Petit de Julleville, VII, 441) ?

thèque d'auteurs graves et délicats, spirituels et lucides, profonds par aventure, qui lui venaient de son grand-père. Et ces lectures formèrent, en quelque façon, tout un côté de son esprit, celui de la finesse et de la raison, le compartiment de la philosophie un peu sèche, exacte et étroite, du XVIIIe siècle. Par son grand-père, et par les auteurs que celui-ci lui fait lire, Henri Beyle hérite du siècle où il est né.

A vrai dire ce ne sera point sous cet aspect-là peut-être que Beyle se montrera le plus original et le mieux lui-même. Cette logique mordante est sans doute ce qu'ont surtout aperçu et admiré ses disciples. Mais il y a ailleurs, et plus au fond, un autre Beyle, plein de tendresse et de déraison. Il se retrouvera tout à l'heure dans quelques-unes de ses lectures.

Comme il est naturel, Beyle obéit tout d'abord aux persuasions de son grand-père, qui fut, en réalité, son professeur de belles-lettres, le vrai maître de sa pensée : « A douze ans, un prodige de science pour mon âge, je questionnais sans cesse mon excellent grand-père, dont le bonheur était de me répondre [1]... »

Ce que lui apprit d'abord son grand-père, c'était à ne pas se payer de mots, à fuir comme le pire ridicule le mensonge de l'emphase, à être précis, et discret. Quelle fut la portée de pareils conseils ! A cause d'eux Stendhal ne sera jamais romantique par son style, et n'aimera ni Chateaubriand ni Victor Hugo ; à cause d'eux il écrira dans cette langue si froide, mais si juste, et qui ne vieillit pas : à cause d'eux surtout il s'intéressera au fond plus qu'à la forme, et restera l'un de nos écrivains les plus nourris et pleins de substance. « Quand je me mets à écrire, a-t-il dit,... je suis assiégé par des idées que j'ai besoin de noter [2]. »

Beyle a rendu lui-même justice aux bienfaisants con-

1. *H. Br.*, I, 130. — Tout était prétexte à cette ingénieuse culture, savante, mais point du tout pédante. L'enfant assiste-t-il par exemple à la Journée des Tuiles : « Le soir même, mon grand-père me raconta la mort de Pyrrhus. » (*Id.*, 63.)

2. *H. Br.*, II, 20.

seils du docteur Gagnon : « ... si je me servais d'un mot peu précis ou prétentieux, à l'instant une plaisanterie m'arrivait, avec d'autant plus de bonheur, de la part de mon grand-père, que c'étaient à peu près les seules que la piété morose de ma tante Séraphie permît au pauvre homme [1]. Il fallait, pour éviter le regard railleur de cet homme d'esprit, employer la tournure la plus simple et le mot propre, et toutefois il ne fallait pas s'aviser de se servir d'un mot bas [2]. »

Retenons en passant ce dernier trait. Par son grand-père, Beyle reçoit, pour ne s'en jamais libérer, l'étroite leçon des classiques. Ce réaliste aura toujours peur du mot vulgaire, même quand le mot vulgaire est le mot propre. De là des timidités étranges dans son style, je ne sais quelle couleur neutre et froide. Beyle, que n'effraie aucune idée, craindrait, dans ses descriptions, une touche trop franche et trop crue. Ces dégoûts étaient les dégoûts d'Henri Gagnon [3].

Soyons cependant pleins de reconnaissance pour cet honnête homme. Au siècle des écrivains vertueux et sensibles, au temps, ne disons pas, de Rousseau, mais de ses pitoyables et ridicules disciples, au moment enfin où la phraséologie la plus vague et la plus emphatique était devenue le langage courant des orateurs et des journalistes, le docteur Gagnon enseignait à Beyle la simplicité et la mesure ! Par une espèce d'anachronisme [4], il fera de lui un écrivain dépourvu de toute éloquence.

Pas plus que l'emphase, Henri Gagnon n'aimait la

1. Il ne faut pas oublier qu'Henri Gagnon, en libre fils du XVIIIe siècle, aurait eu un goût naturel pour les gauloiseries de haute graisse ; « le Diable te crache au c... » était son juron favori, quand les dévotes amies de sa fille l'exaspéraient trop. (*H. Br.*, I, 198.)

2. *H. Br.*, I, 310. « J'ai connu, dit encore Stendhal, des familles où l'on parlait aussi bien, mais pas une où l'on parlât mieux que dans la mienne. . . . »

J'ai vu les enfants, dans les familles riches de Paris, employer toujours la tournure la plus ambitieuse pour arriver au style noble, et les parents applaudir à cet essai d'emphase. Les jeunes Parisiens diraient volontiers *coursier* au lieu de *cheval*... »

3. Ainsi, fuyant à la fois l'emphase et la vulgarité, il ne faut pas s'étonner que le style de Beyle soit pauvre.

4. Non que Beyle soit unique en son genre. Ses contemporains les idéologues lui ressemblent.

mièvrerie ni la préciosité ; Beyle apprit de lui à parler net et à parler franc. Son style vif et direct, plus près de la sécheresse que de la fadeur, précis et brusque, tient avant tout au caractère de Beyle ; mais l'influence de son grand-père s'y retrouve aussi. « Par bonheur, il méprisait tous les galants écrivains ses contemporains, et je ne fus point empoisonné par les Marmontel, Dorat et autres canailles [1]. »

Enfin les savants prétentieux et lourds étaient exclus de ces lectures [2]. L'enfant n'apprit point à estimer l'érudition toute nue, et à s'ennuyer laborieusement. Aussi, plus tard, faute de cette habitude méritoire, aura-t-il toujours l'horreur du pédantisme grave. Il traitera même un peu cavalièrement les archéologues, les historiens d'art, qui savaient trop bien ce qu'il ignorait parfaitement.

Ce n'est pas qu'Henri Gagnon dédaignât les vrais savants ; il s'intéressait à tout ce que peut goûter une intelligence curieuse [3]. Afin d'instruire son petit-fils sans l'ennuyer, il lui donnait à lire « *Séthos*, lourd roman de l'abbé Terrasson [4] », mais en ce temps-là très apprécié [5];

1. *H. Br.*, I, 119.
2. *Id.*, 190.
3. Cf. plus haut, p. 58.
4. Séthos, *Histoire ou Vie, tirée des monuments, anecdotes de l'ancienne Egypte ; Ouvrage dans lequel on trouve la description des Initiations aux Mystères Egyptiens, traduit d'un manuscrit grec.* Paris, 1731, 3 vol. in-12 ; réimprimé en 1767, 2 vol. in-12 ; en 1794, 2 vol. in 8° ; en 1813, 6 vol. in-18. L'auteur, l'abbé Jean Terrasson (1670-1750), fut de l'Académie ; c'était un original célèbre.

Le succès de son livre, un de ceux que lisait Jean-Jacques aux Charmettes, peut surprendre un lecteur d'aujourd'hui. C'est un roman historique et vertueux. Le jeune prince Séthos, sorte de Télémaque égyptien, se bat, voyage, tient de très sages discours, et donne l'exemple de toutes les vertus. C'est un conquérant philosophe, un héros humanitaire et sensible. Il fait le tour de l'Afrique, civilise les nègres du Congo, et revient dans sa patrie pour lui donner le parfait bonheur. L'auteur, à n'en point douter, a prétendu refaire et améliorer le livre de Fénelon ; il a multiplié et varié les aventures, et, plaçant en Egypte le centre de son roman, il a trouvé dans ce pays encore mystérieux le sujet de tableaux soi-disant historiques, que l'on jugeait alors pleins d'instruction et d'amusement. L'ouvrage est aujourd'hui l'un des plus ennuyeux qu'on puisse lire. Mais cette morale édulcorée, cette douceur philanthropique, ces discours nobles et sages plaisaient sans doute au docteur Gagnon, et Henri Beyle était assez neuf pour s'intéresser à ces laborieuses aventures.

5. Beyle lui-même le jugeait alors « divin ». Il le recommande à sa sœur en 1801 (*Corr.*, I, 24) : « ... tu pourras lire *Séthos* qui, quoique ouvrage médiocre,

puis le « voyage de Bruce en Nubie et Abyssinie », qui passionna l'enfant. Beyle s'amusait facilement ; son imagination complétait et embellissait les livres sévères qu'on lui faisait lire : « Ce voyage avait des gravures, de là son influence immense sur mon éducation... Bruce... me donna un goût vif pour toutes les sciences dont il parlait. De là mon amour pour les mathématiques [1]... »

Ainsi l'enfant, par ces lectures sérieuses et nourrissantes, s'habituait à demander aux livres des faits ; il y prenait le goût du réel. Même les ouvrages qu'on lui donnait pour son amusement n'appartenaient point à la littérature inutile. Aussi, devenu à son tour écrivain, lui non plus ne sera point un fantaisiste ni un amuseur : il y aura dans ses livres de l'observation, la science de l'homme, faute d'autre science.

Ces livres instructifs n'étaient point de son âge. Un des traits de l'enfance de Beyle, c'est que rien de jeune ne l'entoure. Ni gaîté, ni jeux, mais les graves entretiens des vieillards. Ses lectures ressemblent au reste ; ce sont des lectures d'homme. Point de ces livres puérils et niais, faits pour les enfants, on ne le voit que trop ; point de berquinades. Voltaire, *Don Quichotte*, Molière, vont pour lui remplacer les toupies et les billes ; ce petit esprit robuste y prendra son vrai plaisir. A dix ans, en cachette, nous le verrons lire *Manon Lescaut*, et bientôt après la *Nouvelle Héloïse*. Ces lectures prématurées uniront leur influence à celles que nous connaissons déjà ; l'âpre discipline de Chérubin Beyle, comme les doux enseignements d'Henri Gagnon, avaient finalement un même résultat : à dix ans, Beyle était déjà un petit garçon pensif, qui jugeait les hommes et la vie.

te donnera une idée des mystères d'Isis... et de ce qu'était la navigation dans son enfance. »

1. *H. Br.*, I, 101. Le voyage de Bruce fut plusieurs fois traduit, à la fin du XVIIIe ou au commencement du XIXe siècle, mais Beyle ne put connaître que l'une des deux éditions suivantes : *Voyage aux sources du Nil, en Nubie et en Abyssinie, pendant les années* 1768, 1769, 1770, 1771 *et* 1772, par M. James Bruce. Trad. de l'anglais par J.-H. Castera, Paris, 1790-1792, 6 vol. in-4°, ou 1790-1791, 10 vol. in-8°, et un atlas.

L'enfant lut-il vraiment « la correspondance apocryphe d'Hippocrate [1] », ou même Horace, que le docteur Gagnon « adorait » ? « Il me communiqua, dit-il, ces deux passions [2] ». Mais Henri Beyle n'était point capable, il l'avoue, de comprendre, comme faisait son grand-père, le texte latin de cette « édition de Johannès Bond, imprimée en caractères horriblement menus [3]. » On croirait plus volontiers que ces auteurs, et quelques autres classiques, sans cesse entre les mains du vieillard [4], étaient le sujet de ses entretiens avec Henri Beyle : sans doute il lui en lisait des fragments, lui faisait goûter une fine épithète, commentait une sage pensée.

C'est apparemment de cette façon que l'enfant reçut, par la main discrète de son grand-père, quelques-unes des leçons d'Horace. Il n'apparaît guère, dans sa vie ni dans ses livres, qu'il en ait beaucoup profité [5]. Cette sagesse si prudente et si calme, ce dosage méticuleux des plaisirs, cette terreur de l'enthousiasme qui trouble et de la passion qui fait mal, furent bien peu le fait d'Henri Beyle. Ce qu'il aimait dans la vie n'était guère ce qu'aimait le poète latin, et sa chasse au bonheur apparaît autrement ardente et imprudente. Sans doute, dans ce qu'il appellera plus tard le beylisme, on pourrait retrouver çà et là un peu de la philosophie d'Horace : dilettantisme, détachement des préjugés gênants et des devoirs sociaux, raison et sagace ironie. « Jouissons de ce jour, écrit-il en 1810 [6], et ne comptons pas trop sur celui de demain. C'est ce qu'Horace disait en latin il y a 1900 ans, et ce qu'il faut faire au-

1. Sur les lettres d'Hippocrate dont l'authenticité n'est pas admise, voir la trad. des *Œuvres complètes*, par Littré, I, 426-434.

2. *H. Br.*, I, 35.

3. *Horatii Flacci Poemata, scholiis... illustrata a Joan. Bond..., Amstelodami, apud Dan. Elzevirum*, 1676, pet. in-12.

4. « ... mon excellent grand-père..., à son insu, me communiqua son culte pour Horace, Sophocle, Euripide et la littérature élégante. » (*Id.*, 119.) « A son insu » est injuste. Quant à Sophocle et Euripide, on ne voit pas qu'ils aient été très familiers à Stendhal. Retenons en passant ces mots caractéristiques : « la littérature élégante ».

5. Horace n'est point d'ailleurs un écrivain qu'il aime à citer, comme Virgile, par exemple.

6. *Corr.*, I, 423. La lettre, datée de 1814, est certainement de 1810.

jourd'hui. » Mais le fit-il? Horace eût approuvé, je crois, quelques principes du beylisme, mais il aurait jugé sévèrement la façon dont le pratiquait son inventeur.

On se souvient que Voltaire [1] partageait avec Horace les préférences du docteur Gagnon. Mais il est difficile de savoir ce que le vieillard fit lire de lui à son petit-fils. Faute de témoignage direct, et d'après des lettres bien postérieures [2], on peut croire que, dans son enfance, mais à un âge que je ne puis préciser, Beyle connaissait déjà les principales tragédies de Voltaire, le *Siècle de Louis XIV* et *Charles XII* ; quand il avait quinze ans, son grand-père lui lut *Zadig*, et beaucoup plus tôt sans doute lui donna, malgré Séraphie, la *Henriade* [3]. Rien n'indique que Beyle y ait pris du plaisir.

Mais l'enfant, curieux sans doute de mieux connaître un auteur dont il entendait parler sans cesse, voulut compléter les prêts de son grand-père. Il sut découvrir à Claix une superbe édition en quarante volumes, « parfaitement reliée, en veau imitant le marbre [4] ». Et, bien qu'on eût placé « au rayon le plus élevé de la bibliothèque... ce livre dangereux », il trouva moyen d'en « voler » quelques-uns. Je crains, à vrai dire, que Beyle n'y ait cherché ni le philosophe, ni le destructeur de préjugés, ni même l'homme d'esprit. Il ne parle que de la *Pucelle*, dont les gravures « lui semblaient ridicules ». Sans doute était-il en quête de plaisirs tout autres que littéraires.

Aussi, bien qu'il y ait chez Henri Beyle, dès sa jeunesse, quelques formes d'esprit voltairiennes, et en particulier une façon trop simpliste de résoudre les questions religieuses, on ne peut mettre Voltaire parmi les écrivains qui ont formé son esprit d'enfant. A l'en croire, il l'aurait même dès lors jugé et condamné : « ... du plus loin que je me souvienne, les écrits de Voltaire m'ont toujours souverainement déplu, ils me semblaient un enfantillage.

1. Cf. plus haut, p. 53-54 et 56-57.
2. *Corr.*, I, 2, 23, 24.
3. *H. Br.*, I, 234. Ceci se passerait avant 1797.
4. *H. Br.*, I, 105.

Je puis dire que rien de ce grand homme ne m'a jamais plu. Je ne pouvais voir alors qu'il était le législateur et l'apôtre de la France, son Martin Luther [1]. » Était-ce bien là tout à fait l'opinion d'Henri Beyle en 1795 ? à douze ans, trouvait-il de l'enfantillage dans Voltaire ? Tout au plus la *Henriade* ou *Mérope* pouvaient-elles l'ennuyer.

Ce qui est vrai, c'est que Beyle n'aimait pas et n'aimera jamais Voltaire, si singulier que cela paraisse [2]. Il n'est point temps d'en chercher ici les causes. Elles furent assurément diverses suivant les années. Enfant, il ne pouvait goûter cet ironique bon sens, cette impitoyable et dure raillerie, déplaisants quand on est à l'âge des illusions tendres [3]. Et le reste sans doute ne l'amusait guère.

Est-ce à dire que Beyle ne subit nullement l'influence de ce libre et clair esprit ? Tout au contraire. Mais il la reçut à travers Henri Gagnon. Celui-ci, tout plein de son grand homme, devait avoir bien souvent à la bouche ses maximes ou ses plaisanteries. Mais c'est un Voltaire adouci et expurgé qui put arriver ainsi jusqu'à l'esprit du petit Beyle, et y laisser sa trace.

Molière était mieux de son âge, étant un peu de tous les âges. Et pourtant, malgré sa vocation de « faire des comédies comme Molière », l'enfant semble ne point l'avoir aimé du tout : « Je trouvai un Molière avec estampes, les estampes me semblaient ridicules et je ne compris que l'*Avare* », écrit-il dans *Henri Brulard* [4] ; et dans son

1. *H. Br.*, I, 34. — La même affirmation catégorique se retrouve, quinze ans plus tôt ; Beyle écrit le 15 mars 1821 : « Voici mes *antipathies* : Voltaire, extrêmement et toujours ; Madame de Staël ; Buffon . » (Note en marge de Schlegel : Blanchard de Farges, *Un peu de Stendhal inédit*, *Correspondant* du 25 sept. 1909.)

2. Aussi est-il étrange qu'un stendhalien aussi averti que M. Remy de Gourmont ait pu écrire, dans une étude sur « le style et l'art de Stendhal » (*Temps* du 19 mai 1912) : « ... Voltaire, qui fut, bien plus que le code, son modèle. » Si Beyle eut pour son style un modèle et un maître, ce ne fut pas Voltaire, mais Montesquieu.

3. Et, pour Beyle, à tous les âges : « ... je détourne les yeux... du fond méchant de Zadig, Candide, le pauvre Diable et autres ouvrages de Voltaire. » (*H. Br.*, I, 227.)

4. *Id.*, 108.

Journal de 1804 [1] : « A cette époque, je ne sentais guère Molière. »

Est-ce seulement inexpérience du monde, et des ridicules que peint le poète ? Pourtant on s'attendrait à voir cet enfant observateur, déjà misanthrope, — et qui devait plus tard si longuement commenter Molière [2], — goûter cette forte et simple raison, ce comique si clair, et cette réalité si frappante, même pour une âme naïve.

Or c'était justement cela qui lui répugnait dans Molière, et rien ne nous révèle mieux la vraie nature d'Henri Beyle. Ces caractères trop vrais, et laids comme la vérité, ces âmes bourgeoises, prosaïques et vulgaires comme le bon sens, cette peinture sans idéalisme et sans romanesque de la vie humaine, toute cette plate réalité le faisait souffrir. Molière n'était pas pour lui assez poète : il ne peignait aucune de ces délicieuses illusions que l'enfant, écœuré de son existence étroite, aimait à chercher dans les livres. « J'avais en horreur tous les détails bourgeois et bas qui ont servi à Molière pour faire connaître sa pensée [3]. Ces détails me rappelaient trop ma malheureuse vie... Tout ce qui est bas et plat dans le genre bourgeois me rappelle Grenoble, tout ce qui me rappelle Grenoble me fait... *mal au cœur* [4]. »

Et ce n'est point là répugnance d'adolescent. A tous les âges de sa vie, Beyle, — que l'on appelle un réaliste, — fut surtout un poète. Et comme tous les délicats, que la rude vérité dégoûte, comme tous les romantiques, ennemis de la prose, il n'aimera jamais Molière que par raisonnement, quand il l'aura enfin reconnu comme un maître en cette science du cœur humain, qui était à lui-même sa passion. Mais à douze ou à quatorze ans il ne raisonnait point, et suivait sa pente, qui le menait aux plus chimériques rêveurs [5].

1. Page 97.

2. Voir *Molière jugé par Stendhal*, publié par Henri Cordier. (Paris, 1898, 1 vol. pet. in-8°.)

3. Vingt ans plus tard, ne reproche-t-il pas encore à Molière des expressions, basses ou triviales (*suer*, par exemple)? (*Id.*, 9, 23.)

4. *H. Br.*, I, 109-110.

5. « Il me fallait... la comédie romanesque, c'est-à-dire le drame peu noir.

D'ailleurs. en 1835, il sentira encore comme il sentait en 1795 : « Tous les détails qui forment la vie de Chrysale... me font horreur... Si l'on veut me permettre une image *aussi dégoûtante que ma sensation*, c'est comme l'odeur des huîtres pour un homme qui a eu une effroyable indigestion d'huîtres. — Tous les faits qui forment la vie de Chrysale sont remplacés chez moi par du romanesque. Je crois que cette tache dans mon télescope a été utile pour mes personnages de romans, il y a une sorte de bassesse bourgeoise qu'ils ne peuvent avoir, et pour l'auteur ce serait parler le *chinois*, qu'il ne sait pas [1]... »

Cette singulière horreur du réel qui n'est pas le réel de la passion, du réel vulgaire et bas, aura pour l'œuvre de Stendhal une décisive importance. Elle en aura une égale dans sa vie. Mais c'est elle d'abord qui détermina ses lectures. Et, par un effet naturel, cette disposition première lui faisant choisir des livres poétiques et romanesques, ces livres à leur tour le rendirent plus profondément, et à jamais, la dupe de son imagination et de son cœur.

C'est par ce goût personnel qu'il va échapper à l'influence directe de son grand-père. Sans doute celui-ci causait-il indifféremment avec son petit-fils des écrivains les plus variés. Son impartialité compréhensive lui permettait de goûter à la fois « Horace, M. de Voltaire, le chapitre xv de Bélisaire, les beaux endroits de Télémaque, Séthos [2]... » Mais son ironique sagesse ne pouvait partager

présentant des malheurs d'amour et non d'argent (le drame noir et triste s'appuyant sur le manque d'argent m'a toujours fait horreur...) » (*Id.*, 264.) Et, dans *Racine et Shakespeare* (27), il reproche encore à la comédie de Molière d'être trop « imbibée de satire ».

1. *H. Br.*, I, 116. — Il dit encore (109-110) : « Il n'y a pas trois jours... que deux bourgeois de ma connaissance, allant donner entre eux une scène comique de petite dissimulation et de demi-dispute, j'ai fait dix pas pour ne pas entendre. J'ai horreur de ces choses-là, ce qui m'a empêché de prendre de l'expérience. Ce n'est pas *un petit malheur*. »

2. *H. Br.*, I, 187. — *Télémaque* est un des livres que Beyle a lus avec le plus de goût et de persévérance. Les aventures lui en semblaient peut-être fades, mais l'harmonieuse fluidité du style de Fénelon lui paraîtra toujours un modèle bon à imiter. Ainsi pensait-il encore en 1817. Mais nous ne savons comment il jugeait Télémaque en 1795.

les préférences ardentes et exclusives de l'enfant. Aussi, tout en parlant encore à son grand-père de ses lectures, Beyle se mit à les choisir davantage, et à les aimer à sa façon.

*
* *

« Les auteurs qui me plaisaient alors à la folie furent Cervantes... et l'Arioste. »

(*H. Br.*, I, 288.)

Le théâtre tout particulièrement l'attirait. Nous ne pouvons dire au juste quels auteurs et quelles pièces il a lus dans sa jeunesse [1], mais nous connaissons du moins le dramaturge qu'entre tous les autres il a aimé. C'est un enthousiasme surprenant. Tandis qu'il dédaignait Molière, il fut saisi de la plus vive admiration en lisant Destouches. Lui-même a honte bientôt d'une préférence aussi ridicule ; et l'on ne saurait vraiment lui reprocher son goût pour « ce plat diplomate », puisque, dès 1804, en un passage de son *Journal*, il le juge à sa vraie valeur : « Destouches que je trouve si mauvais aujourd'hui, et pour lequel j'ai même une antipathie marquée... »

La cause de ce goût bizarre semblera plus curieuse encore. Il est assurément difficile aujourd'hui de reconnaître à Destouches aucune espèce de génie, mais on n'aurait surtout plus la pensée d'aller lui demander des émotions [2]. Rien ne prouve mieux la sensibilité de Beyle, et le superflu de tendresse qu'il gardait dans son cœur : Destouches le fit pleurer, et si délicieusement que dès lors il résolut de se faire, comme lui, auteur dramatique. On aurait désiré à la vocation théâtrale de Beyle un moins indigne parrain.

1. De ces lectures, sans doute variées, nous avons une indication dans ce passage du *Journal* (96), que Beyle écrit après avoir vu jouer, en 1804, le *Préjugé à la mode* de La Chaussée : « J'avais encore l'idée du *Préjugé*, d'après mes anciennes lectures à Claix, celles qui me jetèrent dans l'art dramatique, il y a bien longtemps de cela... », lectures antérieures, notons-le, à l'année 1794.

2. Sur Destouches et sa sensibilité, voir la *Littérature* de M. Lanson, 650-651.

« Ce fut Destouches... qui m'enchanta par ses rôles d'amour, que mon imagination embellissait, et qui me jeta dans le théâtre [1]. » — « Je trouvai les comédies de Destouches, et l'une des plus ridicules m'attendrit jusqu'aux larmes. Il y avait une histoire d'amour mêlé de générosité ; c'était là mon faible [2]. »

Tant de sensibilité aux aventures d'amour, fussent-elles racontées par un Destouches, aurait dû faire d'Henri Beyle l'admirateur de Racine. Mais point du tout : Racine l' « ennuyait à mourir » [3]. Il ne faut pas s'en étonner. Beyle n'aime pas le style de la tragédie ; les beaux vers lui semblent froids ; une passion qui discourt si bien ne le touche plus.

Le Cid pourtant trouvait grâce devant lui [4]. Etait-ce souvenir de sa première impression théâtrale [5] ? sympa-

1. Le passage du *Journal* (96) est écrit en 1804 ; on ne peut donc avoir aucun doute sur sa véracité. (Cf. plus haut, p. 161, note 1.)

2. Beyle ajoute : « C'est en vain que je cherche dans ma mémoire le titre de cette comédie, inconnue... » (*H. Br.*, I, 108-109.) Il s'agit peut-être de l'*Homme singulier*, qu'il cite ailleurs.

Il est difficile de comprendre pour quel mérite cette pièce insipide a pu intéresser Stendhal. Le héros est une sorte de Jean-Jacques, vertueux, mais ennemi de l'amour. Voulant revenir à la nature, il affecte la *singularité* : Sanspair ne s'habille comme personne, méprise les usages mondains, vit dans la solitude, et traite ses valets comme des frères. Mais, en dépit de lui-même, il devient amoureux d'une jeune veuve, — qu'on serait tenté de prendre, elle aussi, pour une élève de Rousseau, — et l'épouse, après des incidents ennuyeux et compliqués. L'auteur semble n'avoir pas su lui-même s'il voulait rendre son personnage ridicule ou sympathique, ni quelle leçon il prétendait tirer de l'aventure. — Beyle, amoureux de Rousseau, a-t-il été séduit par l'originalité de cet inepte philosophe ? Ou bien, romanesque et tendre comme nous le connaissons, fut-il ému par la conversion de ce sage apprivoisé ? C'est ce que nous ne saurons jamais.

Une autre comédie de Destouches est restée dans son souvenir : « *Le Tambour nocturne*, où se trouve une idée copiée de l'anglais, m'amusa beaucoup. » Ceci prouve que Beyle n'était pas difficile à amuser. L'idée qui le réjouit est d'une particulière stupidité : un prétendant, pour chasser son rival, fait le fantôme pendant la nuit et joue du tambour dans la cave. Cette comédie compliquée et fade, pleine de déguisements et de reconnaissances, est tout juste bonne à distraire un enfant de dix ans. On y voit un mari, qu'on a cru mort à la guerre, revenir, déguisé en sorcier, pour savoir si sa femme lui est restée fidèle. Et ce pénible imbroglio se termine dans la tendresse et les larmes. La pièce fut jouée pour la première fois le 16 octobre 1762.

3. *Journal*, 97.

4. « Je sentais davantage Corneille. » (*Id.*, *ibid.*)

5. Cf. plus bas, p. 343.

thie pour le goût de sa vieille tante ? Ou plutôt, malgré l'alexandrin, cette générosité héroïque et cette passion romanesque triomphaient-elles de tous ses préjugés ? Mais nous pouvons entrevoir seulement ce que pensait Beyle, en 1793 ou 1794, du théâtre tragique. Nous étudierons mieux ses goûts, quelques années plus tard, au moment où il lira Shakespeare.

Sa trouvaille de ce temps-là fut, avec Destouches, un livre sur lequel il mit un jour la main à Claix, et qui le « fit mourir de rire », bien qu'il parût très « vieux ». — « La découverte de ce livre..., écrit-il, est peut-être la plus grande époque de ma vie [1]. » Ce livre était *Don Quichotte.*

Il nous est bien difficile de savoir ce que Beyle, à pareil âge, put aimer dans le roman de Cervantes. Lui-même ne nous le dit point. La vérité symbolique du livre ne lui était guère accessible. Savait-il discerner dans les deux héros le double aspect de l'humanité ? Etait-il capable de comprendre la mélancolique figure de Don Quichotte, image ridicule et touchante de tous les idéalistes ? Ou pouvait-il aimer cette philosophie si désenchantée et si cruelle, qui lui aurait justement appris à se défier du romanesque? Et c'est là ce qu'il n'apprit point [2].

Sans doute a-t-il recueilli pourtant dans le livre quelques observations morales : « Que pouvais-je savoir sur ce *cœur humain ?* écrit-il ailleurs [3]. Quelques *prédictions* tout au plus, accrochées dans les livres, dans *Don Quichotte* particulièrement, le seul presque qui ne m'inspirât pas de la méfiance... » J'ai peine à croire qu'il l'aimât pour ces graves leçons. Il nous l'a dit, Don Quichotte le « fit mourir de rire », et, quand il le recommandera plus tard [4] à sa sœur Pauline, ce sera seulement comme un

1. *H. Br.*, I, 107, 108.
2. Sinon beaucoup plus tard. Il écrira dans la *Chartreuse de Parme* (II, 96) : « De tout temps les vils Sancho Pança l'emporteront à la longue sur les sublimes don Quichotte. »
3. *H. Br.*, I, 264.
4. En 1804 : *Corr.*, I, 126

« modèle de bonne plaisanterie ». Il y vit donc, avant toute autre chose, un roman cocasse, plein d'aventures mirobolantes et de personnages grotesques. Le gros ventre de Sancho Pança, ou la maigreur fabuleuse de son maître, suffisaient à déchaîner la gaîté de l'enfant [1]. Malgré l'âpre génie de Cervantes, il ne trouvait que des joyeusetés dans un livre si triste.

Pour le lire, il allait s'asseoir dans le jardin, sur l'herbe, au pied du « second tilleul de l'allée [2]... », et « pouffait » si fort que le sévère Chérubin en fut choqué, et voulut retirer à son fils ce livre trop gai.

Beyle l'en apprécia bien davantage. *Don Quichotte* devenait un plaisir défendu ! Il alla, pour le goûter en paix, se cacher dans les charmilles qui fermaient, vers l'orient, le jardin de Furonières. Là il dégustait avec ravissement ce *Don Quichotte* que son père n'aimait pas.

Enfin ce livre avait encore le mérite d'entraîner son imagination vers le pays des âmes romanesques, cette prestigieuse Espagne, qui était si loin de Grenoble : échappée lumineuse, dans la grise existence d'Henri Beyle, vision éblouissante de fantaisie pittoresque et de gaieté. — Tel jadis le délicieux voyage aux Echelles. — Ce contraste donna un nouveau prix à Don Quichotte, et voilà sans doute le vrai sens de la phrase que nous lisions tout à l'heure : « La découverte de ce livre... est peut-être la plus grande époque de ma vie. »

« Qu'on daigne réfléchir, explique-t-il, que depuis la mort de ma pauvre mère je n'avais pas ri, j'étais victime de l'éducation aristocratique et religieuse la plus suivie. Mes tyrans ne s'étaient pas démentis un moment... — Qu'on juge de l'effet de Don Quichotte au milieu d'une si horrible tristesse !... » [3]

1. Aussi bien avait-il d'abord été séduit par les images (*H. Br.*, I, 107).

2. *H. Br.*, 91. L'allée, le tilleul (ou tout au moins son remplaçant), existent toujours ; en levant les yeux, Beyle apercevait le plus romanesque tumulte de montagnes, digne accompagnement de *Don Quichotte*. (Voir plus loin, p. 392-394.)

3. *H. Br.*, I, 107-108.

Le plaisir de Beyle fut vif, inoubliable [1] ; ce n'est pas seulement parce que *Don Quichotte* l'avait fait rire ; c'est surtout parce qu'il l'avait fait rire du rire qu'il aimait.

Le comique de Cervantes, tel que Beyle le pouvait comprendre, avait en effet sur celui de Molière l'avantage de ne se mêler à aucun détail vulgaire. Du moins rien ne pouvait paraître tel à l'imagination de l'enfant, dans ce monde exotique où la réalité même amusait sa fantaisie. Si bien qu'il trouvait en *Don Quichotte* le romanesque et le comique, si rarement unis ensemble.

Et voilà qui jette le jour le plus vif sur le vrai caractère d'Henri Beyle. Sa gaieté propre n'était point du tout, comme on pourrait s'y attendre, le rire malveillant que provoquent le ridicule ou la mésaventure d'autrui [2]. Non qu'il fût bon. Mais sa méchanceté à lui était sombre et passionnée ; elle pensait à la vengeance ; elle ne souriait pas [3]. La moquerie narquoise demande un scepticisme dont il était encore bien loin, et le petit Beyle ne ressemble en aucune façon à un gamin de Paris. La gaieté qu'il lui faut, c'est une gaieté heureuse, un éclat de rire comme en ont les enfants et les femmes. Le comique de Molière, comique de raison et de vanité, dessèche le cœur [4]. Mais le rire qui plaît à Beyle accompagne très bien au contraire une disposition sentimentale. C'est le rire tendre des amoureux.

Pour que l'art ou la littérature puissent donner cette ivresse riante et légère, il faut d'abord qu'ils vous transportent dans un monde chimérique, où s'épanouissent librement ces bonheurs fous qui ne sont point de ce monde. Les comédies de Shakespeare, la musique de

1. Le goût de Beyle pour *Don Quichotte* est en effet une passion durable. A la fin de sa vie, il écrivait encore, dans les *Mémoires d'un Touriste*, que son rêve était de pouvoir oublier tous les mois *Don Quichotte*, pour en faire de nouveau la découverte. (I, 173.)

2. Ce rire que les Italiens désignent d'un mot intraduisible : *sghignare*.

3. Beyle, comme Rousseau, et comme Fabre d'Eglantine, dont il admirera, dix ans plus tard, si passionnément *le Philinte de Molière*, ne comprend que la vertueuse indignation d'Alceste.

4. « L'écueil du comique, c'est que les personnages qui nous font rire... n'attristent la partie tendre de l'âme... » (*Rome, Naples et Florence*, 396.)

Cimarosa [1], ou les figures du Corrège [2], entraînent ainsi l'imagination hors du réel ; et voilà pourquoi Beyle les aimera. Une joie voluptueuse et romanesque est ce qu'il a toute sa vie cherché avec le plus de tendresse, « la joie pure de Shakespeare dans ses comédies », celle « qui règne à la cour du duc exilé dans la forêt des Ardennes... », une joie « pure et aérienne [3]... »

Cette allégresse que ne vient attrister aucune comparaison avec les laideurs de notre propre vie, Beyle va la retrouver dans un livre bien mieux fait encore que *Don Quichotte* pour séduire son cœur [4]. Dans celui-là nulle âpreté, nulle amertume cachée : ce n'est plus la dure Espagne ; c'est la molle Italie. Dès l'abord, Beyle y entrait avec ravissement en pleine chimère. Des prodiges comme en un conte de fées ; des aventures étranges comme dans le plus extraordinaire récit de voyageur ; des combats furieux : tout ce qui plaît aux enfants. Mais encore on s'y aimait jusqu'à la folie, ce qui commençait à plaire aussi à Henri Beyle. Un peu de mélancolie avait à peine ému son cœur, que la fantaisie la plus folle tournait en ridicule ces aventures touchantes ; et l'on ne savait jamais si cette parodie tendre et romanesque prenait au sérieux ces héros extraordinaires, ou se moquait allègrement de leurs amours furieuses et de leurs coups d'épées excessifs. Enfin, dans ce roman très enfantin, il y avait quelques histoires très libres, un conte de La Fontaine ici et là, de quoi émoustiller les précocités d'Henri Beyle.

1. « ... mon goût particulier pour les bons opéras-bouffes vient de ce qu'ils me donnent la sensation de la perfection idéale de la comédie. La meilleure comédie pour moi serait celle qui me donnerait des sensations semblables à celles que je reçois du *Matrimonio Segreto...* » (*Corr.*, I, 386.)

2. Leur étrange et divin sourire pourrait être le symbole de cette gaîté stendhalienne, que j'essaie de définir ici.

3. *H. Br.*, II, 111.

4. « Mon grand-père fut charmé de mon enthousiasme pour Don Quichotte que je lui racontai... Il me prêta, mais à l'insu de sa fille Séraphie, le *Roland furieux*, traduit ou plutôt, je crois, imité de l'Arioste par M. de Tressan... » (*H. Br.*, I, 109.)

La traduction très infidèle de Tressan avait paru en 1780 (Paris, 4 vol. in-12). Elle fut rééditée en 1804.

Mais la séduction suprême, c'était encore ces belles amoureuses, qui traversaient en rêvant des forêts romantiques, aussi délicieuses que des parcs de Watteau. Elles couraient des dangers attendrissants ; et il arrivait au poète de nous les montrer tremblantes et nues, comme Andromède sur son rocher.

Qui ne discernerait dans l'*Orlando furioso* tout ce qui devait enchanter le jeune Henri Beyle ? Romanesque, fantaisie, gaieté, voluptueuse tendresse, c'était un merveilleux mélange qui semblait combiné à la mesure de son esprit [1]. Il « adora » l'Arioste.

« L'Arioste forma mon caractère, je devins amoureux fou de Bradamante, que je me figurais une grosse fille de vingt-quatre ans avec des appas de la plus éclatante blancheur [2]. »

« L'Arioste forma mon caractère » : entendons qu'il « dirigea », comme Beyle le dit ailleurs [3] excellemment, son « imagination » qui commençait à vouloir préciser ses rêves. Grâce à l'Arioste, elle ne travailla plus dans le vide. Il eut des paysages [4] pour y situer les aventures délicieuses qu'il se souhaitait, il eut aussi quelques héroïnes de roman à aimer, faute de mieux.

Mais c'est une bien singulière erreur, que d'imaginer ses amours d'après le plus follement fantaisiste des poètes. Il doit vous en rester toujours une intime dépravation. Comment s'étonner que Beyle, dès ses premières aventures, se soit montré d'un romanesque si profondément absurde [5] ?

1. « Je prenais tout à fait au sérieux les passages tendres et romanesques. Ils frayèrent, à mon insu, le seul chemin par lequel l'émotion puisse arriver à mon âme. Je ne puis être touché jusqu'à l'attendrissement qu'*après un passage comique.* » (*H. Br.*, II, 135.) — Il ne faut pas oublier cette particularité curieuse de Stendhal : la tragédie ne l'attendrit pas, mais le fait sourire ou l'agace ; l'*opera seria* l'ennuie ; il ne s'émeut qu'à l'opéra-bouffe. (*Id.*, *ibid.*)

2. *H. Br.*, I, 153 ; 109.

3. *Id.*, 188.

4. Combinés avec ceux qu'il avait vus aux Echelles.

5 Par un contraste inattendu, mais significatif, tandis que le jeune Beyle s'émeut et se trouble en lisant l'Arioste, le jeune Lamartine n'y voit qu'un conte polisson. Excellente preuve, à mon avis, que, contrairement aux apparences,

Ne convient-il pas maintenant de remarquer que Beyle reçut ces premières révélations d'un poète italien ? Si Beyle était destiné à ne trouver que dans l'art, dans la musique, et dans la femme d'Italie, la beauté et le bonheur qu'il aimait, il en est sans doute beaucoup de raisons, mais parmi elles ne faudra-t-il pas mettre la lecture de l'Arioste, à l'âge tout justement où la sensibilité mue et devient nubile ? L'Arioste l'initia à une façon toute italienne de comprendre la beauté et l'amour. Beyle s'en ressentira toute sa vie.

Sans doute cela ne se définit point. Mais l'atmosphère même de volupté gaie, noble et tendre, dont s'enveloppent ses rêveries amoureuses, n'est-elle pas celle où vivent les héroïnes de l'Arioste? Et ne paraît-il point que le musicien et le peintre, l'un et l'autre Italiens, qu'il préfère à tous, aient avec l'Arioste bien des ressemblances ? La fantaisie, l'amoureuse gaieté de Cimarosa semblaient le destiner à mettre en musique quelque épisode tiré de l'*Orlando furioso*. Et le charme propre au Corrège, cette grâce voluptueuse, tendre et vive, n'en faisait-il pas le peintre né d'Angélique? Enfin les paysages mêmes que Stendhal trouvera les plus émouvants ne sont-ils pas d'Italie, et selon l'esthétique de l'Arioste [1] : pittoresques sans rudesse, nobles et pleins d'aménité ? Telles les rives du lac de Côme [2].

Beyle était infiniment plus sensible que Lamartine. Celui-ci écrit à de Virieu, le 10 juin 1809 :

« Quand je lis l'Arioste ou même la Pucelle
Toujours catin, toujours fidèle,
Je ris.

... Mon épigraphe m'est venue à l'esprit en voyant l'*Arioste* sur ma table... J'avoue que souvent il me fait bailler au lieu de me faire rire... »

« L'Arioste... n'a jamais fait naître chez moi le *rire* », écrit Beyle au contraire. (Blanchard de Farges, *Un peu de Stendhal inédit*, *Correspondant*, 25 sept. 1909.)

Il est vrai qu'il dit ailleurs (*Corr.*, I, 98) : « ... il faut cesser de lire, pour ne pas étouffer, quand on tient Boccace, Arioste, Goldoni. » Mais, à choisir, le premier témoignage me paraît plus précis, donc plus sûr.

1. En allant, quinze ans plus tard, retrouver Angela à la *Madonna del Monte*, il reconnaîtra les paysages qu'il s'était « figurés pendant toute sa jeunesse. » (*Jour. d'It.*, 275.)

2. « Au milieu de ces collines aux formes admirables..., je puis garder toutes les illusions des descriptions... de l'Arioste. Tout est noble et tendre, tout parle d'amour...» (*Chart. de Parme*, ch. II.)

Sur de pareilles harmonies, il ne faut pas trop insister ; on risquerait de fausser le délicat accord des nuances. Mais enfin lui-même a maintes fois reconnu la profonde influence de son poète préféré. Se reproche-t-il ses délicatesses excessives, son défaut de sens pratique, son dégoût des vulgarités nécessaires : il en accuse « la lecture de l'Arioste faite si jeune et avec tant de plaisir [1]. »

Et si Beyle rêve à la fenêtre, devant la place Grenette, ce n'est point la place qu'il voit, ni les passants ; sa fantaisie s'envole à l'horizon, sur les hauts sommets des montagnes ; elle évoque des prés fleuris, un noble décor, et quelque scène amoureuse comme l'Arioste aime à en peindre [2].

Henri Gagnon, qui était, comme son petit-fils, un cosmopolite, et goûtait les beaux esprits de toutes les nations, lui avait fait connaître, avant le *Roland furieux*, la *Jérusalem délivrée* [3]. Mais il semble que l'influence du Tasse se soit confondue avec celle de l'Arioste. N'étaient-ce point à peu près même élégance noble, mêmes inventions romanesques, même volupté païenne, affinée cette fois par le Christianisme? Aux mêmes lieux où Beyle plaçait les scènes du *Roland furieux*, dans les forêts de Berland, il mit aussi « tous les enchantements d'Ismen de la *Jérusalem délivrée* [4] ».

Enfin Beyle se familiarisa avec Dante. Il sera plus tard un des premiers Français à bien comprendre la *Divine*

1. *H. Br.*, I, 229.

2. *H. Br.*, I, 188. — Cf. ce passage déjà cité : « Sous les bois de Berland je plaçai les scènes de l'Arioste. » (163)

A la fin de sa vie, Beyle était encore fidèle au poète de sa jeunesse. Ecrivant à Balzac, en 1840, et parlant de la *Chartreuse de Parme*, il déclare n'avoir presque « rien lu de ce qu'on a imprimé depuis trente ans » ; et il ajoute : « Je lis souvent l'Arioste, dont j'aime les récits. » (*Corr.*, III, 259.) A vrai dire, il écrit au contraire, quelques années plus tôt, dans *Henri Brulard*, que les personnages de l'Arioste, « palefreniers et *portefaix par la force*, » l' « ennuient... aujourd'hui », et il lui préfère le Tasse (II, 135 ; I, 229).

3. Beyle avait alors dix ans à peine : « A mon retour [des Echelles]..., mon grand-père me laissa lire la traduction de la *Jérusalem* par Mirabeau, malgré toutes les observations... de Séraphie. » (*H. Br.*, I, 163.)

4. *H. Br.*, I, 163. — Cf. plus haut, p. 144.

Comédie ; il la lira, la relira, la saura par cœur. Mais je doute qu'enfant il en ait pu goûter ni même connaître les âpres beautés.

« Mon respect pour le Dante est ancien, il date des exemplaires que je trouvai dans le rayon de la bibliothèque paternelle occupé par les livres de ma pauvre mère et qui faisaient ma seule consolation pendant la *tyrannie Raillanne* ». Et il écrit ailleurs : « J'avais un coin à côté du bureau de mon père, rue des Vieux-Jésuites, où je déposais, à demi-cachés par leur humble position, les livres qui me plaisaient ; c'étaient des exemplaires du Dante avec des gravures sur bois bizarres [1]... »

Ce dernier détail nous fait assez bien deviner le genre d'intérêt que Beyle, à dix ans, pouvait trouver dans le livre de Dante. Si d'ailleurs, comme je le croirais, c'étaient là des textes italiens [2], il ne put en ce temps-là lire encore la *Divine Comédie*.

N'importe, pour avoir feuilleté ces exemplaires que le souvenir de sa mère lui rendait sympathiques, Beyle aima en quelque façon le vieux Florentin avant de le connaître [3].

*
* *

« Je lisais avec délices les *Contes* de La Fontaine et *Félicia*. Mais ce n'étaient pas des plaisirs littéraires. »

(*H. Br.*, I, 288.)

A travers ces lectures amusantes ou graves, mais toujours choisies, Henri Beyle était arrivé à l'âge où l'on fait surtout aux livres quelques questions très précises. C'est l'âge des romans d'amour : on les lit, en attendant mieux, et parce qu'on ne peut encore les vivre.

1. *H. Br.*, I, 91 ; 194.

2. Beyle, pour prouver l'origine italienne de sa famille, remarquait, on s'en souvient, que sa mère lisait Dante dans le texte. On peut en induire que, dans les livres de sa mère, il n'avait pas trouvé de traduction.

3. D'après une note inédite, du 14 prairial an XI, il semblerait que Beyle lit alors Dante pour la première fois. (Bibl. de Gren., R 5896, t. VII.)

Les poètes, comme l'Arioste, l'avaient mis en goût. Mais à mesure qu'approchait l'heure des réalités, les vagues peintures de la poésie et ses embellissements ne lui suffisaient plus. Il voulait s'instruire. Il se mit à rechercher passionnément les livres grivois.

Privé de toute intimité avec les enfants de son âge, enfermé et muré dans une éducation aussi chaste que celle d'une jeune fille, Beyle désirait, comme tous les adolescents qui grandissent, savoir ce que les parents ne disent point, mais il ne pouvait, comme les autres, s'informer et questionner. Les livres étaient la seule ressource de ce petit reclus ; ce furent eux encore qui sur ce point l'initièrent.

Beyle s'adressa tout d'abord à Pline l'Ancien : « Pendant que mon grand-père lisait, assis dans un fauteuil..., vis-à-vis le petit buste de Voltaire..., j'ouvrais les volumes in-4° de Pline, traduction avec texte en regard. Là je cherchais surtout l'histoire naturelle de la *femme* [1]. »

Il en fut mal satisfait. Mais bientôt il trouva mieux :

« Enfin je fus attiré vers un tas de livres brochés jetés confusément [2]... C'étaient de mauvais romans non reliés que mon oncle avait laissés à Grenoble... J'ouvris quelques-uns de ces livres, c'étaient de plats romans de 1780, mais pour moi c'était l'essence de la volupté.

Mon grand-père me défendit d'y toucher, mais j'épiais le moment où il était le plus occupé dans son fauteuil à lire les livres nouveaux..., et je volais un volume des romans de mon oncle. Mon grand-père s'aperçut sans doute de mes larcins, car je me vois établi dans le cabinet d'histoire naturelle, épiant que quelque malade vînt le demander... Crac ! je passais dans le cabinet d'études..., et je volais un volume [3]. »

Ce qui fait l'intérêt de cette banale histoire, c'est l'ardeur vraiment morbide que mit Beyle à dévorer ces livres défendus. Son éducation monacale lui avait donné un goût très vif pour la volupté.

1. *H. Br.*, I, 190.
2. Beyle a dessiné, avec grand soin, le plan du cabinet où il fit ces découvertes essentielles.
3. *H. Br.*, I, 191.

« Je ne saurais exprimer la passion avec laquelle je lisais ces livres. Au bout d'un mois ou deux, je trouvai *Félicia ou mes fredaines*. Je devins fou absolument, la possession d'une maîtresse réelle, alors l'objet de tous mes vœux, ne m'eût pas plongé dans un tel torrent de volupté. »

Il n'était point indifférent que Beyle reçût la première initiation en lisant les « mauvais romans » de son oncle, qui sentaient « l'ambre d'une lieue ». Ces romans dataient sans doute, comme *Félicia*, de la fin du XVIIIe siècle. Ils contribuèrent à former sa sensualité.

Le temps du rire gras, des polissonneries épaisses est passé. Ce n'est plus l'âge des gros appétits toujours prêts, mais des fins désirs, blasés et las. Les romanciers d'alors, comme les peintres, ont le génie des indécences subtiles, et du plaisir rare.

Beyle est donc l'élève de cet érotisme savant. Aussi n'aimera-t-il jamais les obscénités vulgaires. En disciple du XVIIIe siècle, une pointe de pudeur lui paraîtra l'assaisonnement nécessaire de l'amour le plus libre. Quoi qu'on en ait dit, même en galanterie, il se montrera toujours un raffiné. Il avait été à bonne école.

Le roman de *Félicia* [1] est un excellent type de cette littérature ingénieusement grivoise. Les amateurs le considèrent comme un des chefs-d'œuvre de ce genre spécial ; ils en font un cas extrême. C'est en réalité une polissonnerie abondante, et un peu monotone, mais aussi précise que la peut désirer un enfant avide d'instruction. Beyle y trouvait un code vraiment complet de l'amour, et de ses gestes variés. Nous savons donc, par *Félicia*, que dès un âge assez tendre [2] Beyle était, en théorie, tout à fait déniaisé, et même fort savant.

1. *Félicia ou Mes fredaines* est attribuée au chevalier Andrea de Nerciat. Elle parut d'abord à Amsterdam, sans date et sans nom d'auteur, en 2 vol. in-8°. Elle fut rééditée en 1784, sans autre indication que la date, en 4 vol. de 120 pages environ chacun, format de poche. C'est l'édition que je cite. Le livre fut souvent réimprimé.

2. Malheureusement nous ne pouvons préciser cet âge : douze ou treize ans peut-être.

Félicia, c'est *Faublas*, mais avec une héroïne au lieu d'un héros, *Faublas*, mais sans plus aucune trace de sensibilité ou de passion. Point de mérite littéraire, mais une certaine élégance aisée. Si les choses sont décrites avec une clarté extrême, c'est pourtant sans grossière crudité : tout ce qui pouvait surexciter l'imagination d'un enfant voluptueux, et rien de ce qui aurait pu dégoûter sa délicatesse.

Aussi l'influence de *Félicia* sur Henri Beyle semble-t-elle profonde. « Cette découverte, a-t-il dit, fut décisive pour mon caractère [1]. » Je le croirais volontiers.

Beyle y découvrait une théorie du plaisir et un type de la femme qui deviendront partie intégrante du beylisme. Dès les premières pages, il pouvait lire ces conseils d'un oncle à sa nièce : « Le parfait amour est une chimère, dit Sylvino à Félicia [2]... Défends-toi de ces sentiments violents, ils rendent à coup sûr malheureux... Ne t'engage jamais au point d'avoir plus de peine que de plaisir. Préviens le dégoût... » Voilà déjà l'épicurisme calculé qui sera, en théorie, la philosophie de Beyle. — Et voici l'idéal féminin de celui qui ne pouvait se figurer le bonheur « que loin de ce qu'on appelle *Vertu* dans les femmes [3] » : « Les femmes, continue Sylvino, semblent n'être nées que pour aimer et être aimées... On exige d'elles des combats pénibles contre elles-mêmes ; une résistance ridicule envers nous : pendant ces délais, les beaux jours s'écoulent, les roses se flétrissent... Il te faut de l'amour, des plaisirs. Varie-les avec délicatesse... »

Félicia suit les conseils de son oncle ; c'est elle qui nous raconte ses « fredaines » au long de quatre volumes, couronnés par cette épigraphe :

« La faute en est aux Dieux qui me firent si folle. »

Après d'innombrables expériences, elle ne doute point qu'elle n'ait en effet bien connu le secret du bonheur ; et elle écrit cette phrase, que l'on pourrait croire de Stendhal : « Quand j'ai réussi à me rendre heureuse de

1. *H. Br.*, I, 191.
2. I, 48-49.
3. *Journal d'Italie*, 119.

moment en moment, j'ai tiré tout le fruit que je pouvais attendre de mon système [1]. »

Je ne dirai pas que le « système » de Beyle lui vint seulement de Félicia. Beyle subira l'influence de bien d'autres livres. Mais le roué qu'il aura bientôt la prétention de devenir, et qui fera, à vingt ans, sur l'amour, les théories d'un vieux débauché, ce roué-là prit dans *Félicia* sa première et plus inoubliable leçon [2].

Il tira de cette lecture passionnante un autre enseignement très imprévu. Par un retour singulier, *Félicia*, qui lui avait donné des plaisirs si peu « littéraires », il nous l'a avoué lui-même, *Félicia* le jeta corps et âme dans la littérature.

« Dès ce moment, ma vocation fut décidée [3] : vivre à Paris en faisant des comédies... Ce fut là mon idée fixe, que je cachai sous une dissimulation profonde [4]... »

Entendons que Beyle, en trouvant tout à coup dans les livres, qu'il avait toujours aimés, des jouissances d'une qualité si particulière, Beyle les aime avec une passion nouvelle. Il confond le plaisir d'écrire avec le plaisir que lui avait donné *Félicia*.

La méprise est naïve, mais bien stendhalienne. Dans la vie de Beyle, n'est-ce point l'amour qui explique tout ?

Et voilà comment, par un ricochet inattendu, quelques vieux bouquins, l'amusement secret d'un roué de pro-

1. II, 6.

2. C'est aussi dans *Félicia* que Beyle entendit pour la première fois parler de l'*Italienne*, comme de l'amoureuse par excellence. On y voit une Romaine qui aime et tue, première image pour Beyle de la passion ultramontaine. On y peut lire : « Croyez-moi, galants Français,... demeurez dans votre heureux pays où les amours les plus sérieuses ont rarement des dénouements tragiques. Surtout n'allez pas exercer vos talents au delà des Alpes... Là-bas l'*infidélité* peut coûter la vie, ici elle est la source de mille plaisirs. » (IV, 17.) Beyle reprendra bien souvent pour son compte cette antithèse de l'amour italien et de l'amour français. Mais, au lieu de suivre le conseil de Félicia, ce roué manqué, qui était une âme romantique, passa les Alpes, pour connaître la passion italienne, et en souffrir.

3. Ne l'était-elle point déjà ? Ailleurs c'est Destouches qui aurait donné à Beyle l'idée d'être un écrivain. Ses souvenirs sont un peu confus. Mais il n'importe. Ces différentes impressions, croyons-nous, furent réelles, et s'ajoutèrent les unes aux autres.

4. *H. Br.*, I, 192.

vince, décidèrent en quelque mesure la vocation littéraire de Stendhal : il y avait découvert les troubles exquis de la volupté.

*
* *

« Laclos écrivait beaucoup mieux que l'auteur du *Rouge*, et l'égalait en profondeur. »

(Dard, *Le Gén. Chod. de Laclos*, 69.)

Est-ce parmi les livres parfumés de Romain Gagnon que Beyle trouva les *Liaisons Dangereuses*? Ce roman délicieux et cruel est une des œuvres qui ont marqué le plus profondément sur l'esprit de Beyle ; le psychologue et le séducteur y apprirent tout à tour leur métier ; et quelques-uns pensent que, dans leur commun domaine, l'élève n'égala point le maître. S'il est vrai, comme le dit Stendhal, que les *Liaisons dangereuses* devinrent « le bréviaire des provinciaux [1] », elles furent assurément le bréviaire d'Henri Beyle. Or nous ignorons à quel moment il a pu lire ce chef-d'œuvre d'analyse amoureuse et de polissonnerie raffinée. On peut croire cependant, et il croyait lui-même, que c'était avant de quitter Grenoble [2]. Mais le lut-il à quinze ans, plus jeune peut-être, et sans y rien voir d'abord qu'une histoire pathétique [3], mêlée de vignettes libertines? Nous ne savons ; et il n'importe, puisqu'en toute hypothèse Beyle relut les *Liaisons Dangereuses*, et sut en tirer peu à peu tout le suc et tout l'arome secret. Si nous en parlons aujourd'hui, ne nous soucions donc pas de distinguer, dans l'influence prolongée d'un même livre, les moments divers et les âges.

Beyle s'apitoya peut-être sur les infortunes de Mme de Tourvel, mais il admira surtout Valmont, son bourreau [4].

1. *H. Br.*, II, 109.
2. *H. Br.*, éd. Stryienski, 62 ; *Jour. d'It.*, 118.
3. Comme on le pourrait croire, d'après la phrase du *Journal d'Italie* : « *j'y cherchais des émotions* », que Beyle a soulignée lui-même.
4. Il l'admirera d'autant plus qu'il se sentira plus loin de lui. Voir sur ce sujet le *Catéchisme d'un roué*, dans la *Revue Bleue* du 19 juin 1909, et mon introduction.

Dès lors son ambition va être de ressembler à cet impitoyable conquérant. Il rencontrera sans doute dans la vie, et tout près de lui, quelques dons Juans mondains, son oncle Romain Gagnon, et Martial Daru. Mais ils lui apparaîtront seulement comme de médiocres et imparfaites répliques de l'incomparable Valmont. Celui-ci restera toujours son vrai maître.

Afin d'atteindre cet idéal difficile, Henri Beyle va s'évertuer pendant toute sa jeunesse. Comme Valmont, il voudra conquérir les femmes pour la joie et l'orgueil de la conquête même [1]. Aux yeux des autres, il s'efforcera de passer pour un triomphateur auquel nulle ne résiste. A ses propres yeux, il se croira déshonoré par une maladresse ou un insuccès. Il considérera comme un devoir strict envers lui-même de réussir en un sport aussi délicat. Il s'en fera un point d'honneur.

Choderlos de Laclos, qui n'en avait pas l'intention, lui apprit donc comment nulle supériorité n'est plus enviable que celle de Valmont. Avant de prendre pour son héros Bonaparte, Henri Beyle choisit cet autre conquérant, aussi cruel, aussi froid, aussi méthodique.

Et c'est encore sa méthode que Beyle prétendra emprunter à Valmont. Pour avoir lu les *Liaisons Dangereuses*, il se persuadera que le succès, auprès des femmes, ne s'improvise pas ; que dans l'art d'aimer, comme dans l'art de la guerre, de longues études, une préparation savante, une doctrine sont nécessaires. Et Valmont deviendra son professeur de tactique.

Il n'est point temps de se demander si Beyle saura plus tard réussir dans l'application. Il semble avoir été plutôt de ces stratèges en chambre qui perdent dans la bataille tous leurs moyens. Mais, à l'heure où nous sommes, Beyle est encore sur les bancs de l'école. Elève studieux,

1. « La voilà donc vaincue, cette femme superbe qui avait osé croire qu'elle pourrait me résister ! » s'écrie Valmont quand il a triomphé de Mme de Tourvel ; et il ne cache point sa joie vaniteuse à Mme de Merteuil, sa confidente : « Oui, mon amie, elle est à moi ; et depuis hier elle n'a plus rien à m'accorder. » (*Liais. Dang.*, III.)

il médite sa théorie. Et il faut avouer que jamais Valmont n'eut un disciple plus attentif.

Ce moraliste supérieur lui apprend donc que l'amour est une longue lutte, où rien ne doit être laissé au hasard ; que l'observation du caractère de l'adversaire, donc une bonne psychologie, est à la base de tout ; que dans ce combat impitoyable, ce sont les petites causes qui amènent le succès final : qu'il faut, en comédien subtil, et lucide, ménager ses moindres paroles, étudier ses gestes, nuancer finement toute sa conduite ; et que la victoire appartient à coup sûr au calculateur qui a tout prévu [1].

Cet amour ainsi conçu, comme une science minutieuse et comme un art hypocrite et dur, si Beyle n'a jamais réussi à le pratiquer convenablement, il a du moins toute sa vie essayé [2]. On ne le retrouve pas seulement chez un Julien Sorel, mais dans la *Consultation à Banti*, que Beyle faisait pour lui-même, et déjà dans ce *Catéchisme d'un roué*, où, à vingt ans, il rédigeait à son usage un précis de tactique amoureuse. Mais Beyle, ce faisant, n'est qu'un vulgarisateur. A la méthode inventée par Valmont il n'a rien ajouté d'essentiel. Tout au plus a-t-il su trouver quelques applications ingénieuses des grands principes posés par le maître.

Beyle n'a donc pris dans *Les Liaisons Dangereuses* rien moins que son idéal viril et la règle de sa conduite. Mais ce n'est pas encore tout ce qu'il doit à Choderlos de Laclos.

Ce romancier génial lui a donné de bonne heure une incomparable leçon de psychologie, et si Beyle ne commence à écrire des romans que trente années après avoir lu pour la première fois *les Liaisons Dangereuses*, il est

1. Il en résulte que la victoire est certaine, quel que soit l'adversaire. La plus vertueuse des femmes ne peut résister à Valmont. Et Beyle copiera en 1803 cette maxime, qu'il fera sienne pour toujours : « Point d'honnête femme qui ne soit lasse de son métier. » (*Cat. d'un roué.*)

2. Voir en particulier, dans le *Journal*, ses amours avec Mélanie. Beyle, par principe, s'efforce tant qu'il peut d'être un hypocrite. Mais il se montre incapable de prolonger cette politique.

difficile pourtant de croire qu'il les eût alors oubliées [1].

La supériorité de Stendhal, qu'il compose *le Rouge*, *la Chartreuse*, ou *l'Amour*, c'est de dégager clairement, dans la grande masse obscure des passions, les petits faits enchaînés qui les manifestent. Sa description, lucide et menue, ne veut voir que l'intelligible. Il traduit en idées claires, et en abstractions logiquement liées, les nuances indiscernables du cœur humain. La sèche rigueur d'une pareille méthode a des avantages incontestés, et des défauts évidents. Mais les éloges et les critiques qu'on en peut faire doivent s'adresser aussi bien à Laclos qu'à Stendhal. Et peut-être l'auteur des *Liaisons dangereuses* a-t-il su mettre dans ses analyses une précision, une délicatesse, une sobriété surtout et une maîtrise, dont l'auteur de la *Chartreuse* n'a jamais atteint l'élégance. Mais qu'il ait ou non pu rivaliser avec son maître, il n'importe. L'essentiel est que Laclos, le premier sans doute, ait donné à Stendhal un parfait modèle du roman d'analyse, tel que lui-même le concevra [2].

Est-ce à dire que Beyle, entre 1795 et 1800, et dès sa première lecture des *Liaisons dangereuses*, ait su déjà en tirer tant de cruelles, — et tant de savantes leçons? Peut-être se contentait-il alors d'y chercher quelques scènes d'alcôve assez lestes.

*
* *

Il ne faudrait cependant point s'exagérer le goût de Beyle pour les polissonneries. C'est une figure à double face. Un tempérament des plus vifs, un appétit de toutes les jouissances, et par ailleurs une haine instinctive de toute règle morale, destinaient cet enfant à devenir bientôt un débauché, ou tout au moins un voluptueux. Mais ce petit roué est une âme sensible ; les rêveries les

1. Sans préjudice de quelques autres influences : Montesquieu, les Idéologues, mais surtout Chamfort et Duclos.

2. On trouvera dans le livre de M. Dard d'ingénieuses comparaisons entre Laclos et Stendhal, Valmont et Julien Sorel. Il faut lire ces pages brillantes, légères, et pourtant profondes. (*Le général Choderlos de Laclos*, 53, 68, 69, 83-86, 453-455.)

plus folles l'attendrissent et l'enchantent. Il sera la proie du romantisme. Ainsi Félicia et Julie d'Etange vont se partager son cœur.

Tout en savourant, avec un trouble délicieux, les contes de La Fontaine et le roman qu'Andréa de Nerciat n'avait point osé signer, Henri Beyle, avec une émotion différente, mais non moins délicieuse, se délectait à lire tous les romans « sensibles » qui lui tombaient sous la main.

Il semble avoir surtout abusé de l'abbé Prévost. Ce Jules Verne de la sensiblerie, depuis une cinquantaine d'années, donnait en pâture aux imaginations tendres ses romans interminables, pleins d'accidents étranges et de larmes qui ne tarissent point. On sait combien l'admirable épisode qui seul a survécu de tout ce fatras ressemble peu au reste de ses œuvres. Mais Beyle, s'il lut bien *Manon Lescaut*, n'était point d'âge encore à l'apprécier ; tandis que sa jeune âme romanesque prenait un plaisir extrême aux copieuses et lamentables aventures parmi lesquelles se perd cette brève histoire [1]. Il lisait les *Mémoires d'un homme de qualité* quand vint à Grenoble la nouvelle de la mort de Louis XVI ; Beyle avait alors tout juste dix ans [2]. Il déclare le roman de l'abbé Prévost « l'un des plus touchants qui existent [3] ».

Pareilles lectures le mirent en goût. « Dès lors, voler des livres devint sa grande affaire [4] ». Mais aucun n'exerça

1. Aventures chez les sauvages, péripéties extravagantes, longs deuils sentimentaux, tout ce qui doit ravir l'imagination d'un enfant.

2. Naturellement c'était une lecture défendue ; il avait « découvert un exemplaire tout gâté par le temps », et le lisait, en faisant « semblant de travailler. » (*H. Br.*, I, 126 ; cf. 109.) Séraphie, quoi qu'il en dise, le surveillait très mal.

3. *Id.*, 128 ; cf. 193, et *Napoléon*, 200. — Dans le même genre ,et avec la même influence sentimentale et romanesque, à citer cette autre lecture : « Mes rêveries furent dirigées puissamment par *la Vie et les aventures de Mme de ****, roman extrêmement touchant, peut-être fort ridicule, car l'héroïne était prise par les sauvages... » Il s'agit probablement du même ouvrage qui avait laissé au cousin de Beyle, Romain Colomb, un si profond souvenir : *Vie, faiblesses et repentir d'une femme.* (*Notice* de Colomb, X.)

Enfin, comme tous ses contemporains, Richardson fit pleurer Beyle. Il lut *Grandisson* « en fondant en larmes de tendresse dans un galetas du second étage de la maison de Claix. » (*H. Br.*, II, 26.)

4. *H. Br.*, I, 194. Il s'enhardit même jusqu'à s'en aller louer des livres chez Falcon, libraire et jacobin, qu'il adorait pour ses sentiments patriotiques et à cause de la haine que lui portait Séraphie (192-193).

sur lui une influence seulement comparable à celle de la *Nouvelle Héloïse*. Jean-Jacques va être pour Beyle, comme pour toute sa génération, le grand enchanteur. La sensibilité et l'imagination de l'enfant, déjà si bien préparées, si ardentes, si fiévreuses, si malades, vont être pour longtemps exaltées et faussées par ce merveilleux artisan de mensonges.

*
* *

« Bientôt je me procurai la *Nouvelle-Héloïse*... Je la lus couché sur mon lit..., après avoir eu soin de m'enfermer à clef, et dans des transports de bonheur et de volupté impossibles à décrire.»

(*H. Br.*, I, 194 .)

L'influence de Rousseau sur Beyle fut aussi profonde et durable que l'engouement de Beyle pour Rousseau fut bref. Comment il se détacha de lui, comment les Encyclopédistes et leurs héritiers intellectuels, les Idéologues, recommencèrent dans l'esprit de Beyle la vieille lutte des *philosophes* contre le citoyen de Genève, et comment ils l'emportèrent, entre 1804 et 1806, c'est là une longue histoire que je me réserve de conter ailleurs. Toute la pensée de Beyle y est intéressée. Jean-Jacques finira même par devenir l'un des auteurs que Beyle déteste le plus, presque autant que Madame de Staël, que Chateaubriand, que tous les écrivains phraseurs et, à l'en croire, hypocrites. « J'abborre... l'emphase de Rousseau », écrira-t-il dans *Henri Brulard* [1].

Mais à Grenoble, et quand il avait moins de quinze ans, à peine si « le pédantisme de Julie d'Etange [2] » arrivait parfois à l'ennuyer. Quant à l'éloquence du romancier, il n'en sentait alors que le rythme ardent et la pressante

1. II, 39.
2. *Id.*, 192. Rousseau avait aussi « le double défaut... de louer les p(rêtres) et d'être loué par mon père », écrit-il (I, 288). Mais, pour ce dernier point, il semble que Beyle se trompe.

séduction [1]. Aussi bien le manque de simplicité n'est-il point un défaut perceptible aux enfants. Ils ont trop d'imagination, et trop peu d'expérience, pour trouver jamais exagérée l'expression d'un sentiment.

Beyle fut donc, depuis douze ans peut-être jusqu'à vingt, le lecteur infatigable de J.-J. Rousseau. A vrai dire, au temps où nous sommes, il ne lit et ne relit sans doute que la *Nouvelle Héloïse* [2]. Mais n'y trouvait-il pas tout ce qui l'a jamais intéressé dans Rousseau [3], et le livre n'était-il point suffisant pour troubler et égarer son cœur?

Aussi le verrons-nous, en 1800, porter en Italie une âme encore toute pleine de Jean-Jacques : en passant à Genève, il ira faire à sa maison natale un pieux pèlerinage ; il se récitera des phrases de Rousseau tandis qu'il franchira le Saint-Bernard ; c'est dans le style de Rousseau qu'il écrira de Milan à sa sœur Pauline ; et cette jeune Dauphinoise dont il s'éprendra au retour de ses campagnes, il l'appellera « mon Héloïse ».

La *Nouvelle Héloïse*, qu'à peine adolescent il lisait déjà dans le secret de sa petite chambre [4], lui avait enseigné bien autre chose encore qu'un vocabulaire approprié au sentiment de la nature et aux lettres d'amour. C'est l'amour même qu'elle avait, non point révélé à Beyle, mais ennobli à ses yeux, et magnifié [5].

1. « J'adorais l'éloquence, écrit-il dans *Henri Brulard* (II, 310) : dès l'âge de six ans, je crois, mon père m'avait inoculé son enthousiasme pour J.-J. Rousseau, que plus tard il exécra comme anti-roi. »

2. Il écrit en 1804 (*Corr.*, I, 111) : « J'ai voulu lire la *Nouvelle Héloïse* ; mais je la sais par cœur. »

3. Les théories politiques du *Contrat Social*, ou pédagogiques de l'*Emile* * le laisseront assez indifférent. Quant aux *Confessions*, il les connaissait sans aucun doute dès l'an VIII.

4. Julien Sorel lui aussi avait lu la *Nouvelle Héloïse*, et la récitait à Madame de Rênal.

5. Beyle ne va-t-il pas jusqu'à reconnaître qu'il doit à Rousseau son âme amoureuse, et la connaissance du grand amour ? C'est dans une note inédite, du 12 nivôse an XIII (Bibl. de Gren., R 5896, t. XXVI), où il reproche à son père de le rendre aussi malheureux qu'un enfant trouvé : « Et je le serais en

* Il aborda deux fois *Emile* ; d'abord il « vola » le livre, mais le laissa au bout d'un quart d'heure, rebuté. Plus tard, M. Dubois-Fontanelle le lui prêta, nous ne savons avec quel succès. (*H. Br.*, I, 283 ; II, 16.)

Cet amour, qu'il pressentait déjà et désirait avec tous ses sens précoces et toute son imagination romanesque, Rousseau lui apprenait que ce n'était pas seulement un plaisir, mais une vertu. Et Beyle, en ce temps-là, grâce à Jean-Jacques, se souciait beaucoup de la vertu [1]. Mais Rousseau lui disait encore que le signe d'une âme supérieure, c'est une grande passion, que la sensibilité est la meilleure preuve du génie, et que les âmes vulgaires sont des âmes froides. C'est là ce que Beyle n'oubliera plus ; il pourra renier Rousseau, mais il restera fidèle à ses principes. A Paris en 1805, comme à Milan en 1820, nous retouverons chez lui ce même mépris des âmes prosaïques, et cette même admiration des cœurs sensibles [2]. Nous les retrouverons en 1834, quand il dédie son livre de l'*Amour* aux « cent lecteurs » [3] seuls capables de le comprendre, parce qu'ils ont connu le malheur des âmes passionnées. Enfin si Beyle, jusqu'à la mort, se jugea toujours, en vrai romantique, supérieur au commun des humains, ce n'était nullement parce qu'il se croyait plus intelligent, mais parce qu'il se croyait plus sensible : par la force et la délicatesse de ses passions, il prétendait appartenir à l'élite véritable, celle des amoureux. Et tel est le vrai sens de la dédicace mystérieuse : *to the happy few*. En écrivant, à l'usage des initiés, ce mot de passe du

effet, si je n'avais jamais lu J.-J., que j'ai lu malgré lui, et qui m'a donné *the character loving, and the great love.* » Les joies d'un cœur passionné, que lui a révélées Rousseau, l'auraient, d'après lui, sauvé du désespoir.

1. « La lecture de la *Nouvelle Héloïse* et les scrupules de Saint-Preux me formèrent profondément honnête homme ; je pouvais encore, après cette lecture faite avec larmes et dans des transports d'amour pour la vertu, faire des coquineries, mais je me serais senti coquin. Ainsi, c'est un livre lu en grande cachette et malgré mes parents qui m'a fait honnête homme. » (*H. Br.*, I, 211-212.)

2. « Il faut convenir, écrit-il dans son *Journal*, le 10 floréal 1805, que je sors d'un étrange état de folie ; les moments d'exaltation de Rousseau étaient devenus ma manière d'être habituelle. Je prenais ça pour du génie, je le cultivais avec complaisance et regardais en pitié ceux qui ne l'avaient pas. »

Mais Beyle se fait illusion ; il ne sortira jamais tout à fait de cet « étrange état de folie ».

3. « Cent lecteurs », ce choix exclusif et dédaigneux n'eût pas été du goût de Jean-Jacques, qui prétendait parler au peuple. Mais c'est qu'il croyait légion les âmes sensibles. Beyle, plus sagement, connaissait leur petit nombre. A cela près, tous deux s'adressaient bien à un public de même nature.

beylisme, Beyle se révèle encore le disciple de Jean-Jacques.

Mais Beyle doit à la *Nouvelle Héloïse* une acquisition plus touchante encore qu'une théorie de l'amour. Comme tous les adolescents qui n'ont point aimé, il adore le fantôme d'une idéale maîtresse, et cette maîtresse, c'est Jean-Jacques qui la lui a donnée. Elle a l'âme de Julie, une âme passionnée, héroïque, sublime. La femme que choisira Beyle, celle qu'il attend, ne saurait être qu'une exacte reproduction de cette amoureuse parfaite. Redoutable et décevant modèle, qui échauffa ses rêveries pendant dix ans peut-être. Mais quand il voudra ensuite, lors de ses premiers débuts, demander à ses jeunes amies les sublimités familières à l'amante de Saint-Preux, elles se montreront insuffisantes. Et, plein d'amertume et de dégoût, il abandonnera bientôt telle maîtresse délicieuse, qui n'aura eu d'autre tort que de ne point assez ressembler à la romanesque héroïne du roman de Jean-Jacques.

Au printemps de 1805, un jour de floréal que « la verdure naissante » des Champs-Elysées le disposait aux amoureuses rêveries, Beyle avouera toute la profondeur de sa blessure : « Voilà de ces mauvais jours de mélancolie et de tendresse qui me font retomber dans mon ancienne maladie. Pour peu qu'elle devienne habituelle, ne trouvant point une Julie dans la femme que le hasard me fera aimer, je me brûlerai la cervelle. N'y ai-je pas pensé pour Mélanie [1] ? »

Ainsi Beyle préparait à ses futurs amours d'amers déboires, en lisant trop jeune et avec trop de naïve confiance la *Nouvelle Héloïse*. Mais il allait gagner à cette lecture de plus immédiates tristesses. Rousseau lui enseignait, comme à tant d'autres, les morbides voluptés de la mélancolie. Beyle sans doute était déjà, tout enfant, aigri, désabusé, et haïssant. Mais jusque là aucun charme n'embellissait ses jeunes rancunes. Rousseau lui apprit à les parer, à les entretenir avec amour. Aux tristesses vulgaires d'antan, succédèrent les nobles ennuis des

1. *Journal*, 290, note

âmes d'élite. Il eut plaisir à s'apitoyer sur lui-même ; il sentit une douceur orgueilleuse et secrète [1] à souffrir par la bassesse ou la méchanceté des hommes.

A l'instar de Saint-Preux, il prétendit donner à ses malheurs puérils des raisons philosophiques : son amertume s'élargit, et la haine de Séraphie devint peu à peu la haine de l'humanité ; il crut s'apercevoir qu'il avait, comme Rousseau, aimé les hommes, et que les hommes s'étaient montrés indignes d'un tel amour. Tout ce qu'il avait amassé dans son enfance de colères et d'âcretés, il en nourrit sa nouvelle misanthropie. Mais maintenant son indignation n'était-elle pas raisonnée, et sa méchanceté vertueuse? Il le crut, et mêla désormais, en toute innocence, ses propres passions aux sentiments plus littéraires que lui avait suggérés le maître de son cœur.

Il devint donc pessimiste à la façon de Rousseau, et en dépit de sa propre nature. Il dira plus tard [2] : « Jean-Jacques s'était ennuyé dans le monde, et il me l'avait fait mal voir... » ; il regrettera son « caractère mélancolique... par engouement de Rousseau... [3] » Mais le mal était profond. Beyle se guérira de détester le monde et la vie, mais il lui faudra pour cela des années. Lui-même a très bien décrit, dans une lettre à sa sœur [4], cette lente contagion morale :

« Jean-Jacques eut la préférence ! Je me figurai les hommes d'après les impressions qu'il avait reçues de ceux avec qui il avait vécu. Par là, il fit sur moi ce que les Romains, dont il avait nourri sa jeunesse, avaient fait sur lui.

Etonné de ne point trouver dans le monde ces hommes parfaits... que j'y attendais, je crus que mon malheur m'avait fait tomber dans une société d'ennuyeux et de gens froids... Je croyais que je méritais un meilleur des-

1. « Une chose fait naître le grand génie, c'est la mélancolie », écrira-t-il plus tard, en répétant Madame de Staël. (*Corr.*, I, 158.)
2. En 1804 : *Corr.*, I, 109.
3. *Journal*, 287.
4. Du 29 octobre 1804 : *Corr.*, I, 129.

tin... J'étais misanthrope à force d'aimer les hommes... [1] »

Cet état de mélancolie et d'orgueil, cette solitude volontaire d'un cœur méconnu, ce désir romanesque d'un bonheur impossible, ce vague des passions et ce mal du siècle que Beyle connut bien avant *René*, et sans avoir encore lu *Werther*, nous les retrouverons quand il en aura l'âge. Mais c'est en lisant la *Nouvelle Héloïse* que Beyle encore enfant eut la première révélation de ce romantisme sentimental. Aussi le nouvel évangile demeura-t-il longtemps à ses yeux le seul roman d'amour. Il écrira dix ans plus tard dans son journal ce passage inédit : « Jean-Jacques a rendu la peinture de l'amour impossible en roman. On lit les nouveaux romans, mais c'est par amour pour l'amour. Comme Rousseau a peu d'événements et qu'ils sont simples, son livre ne vieillira pas de dix ou douze siècles. » Et, quelque temps auparavant, il appelait Rousseau « l'homme qui eut jamais la plus belle âme et le plus grand génie [2] ».

Peut-être, s'il trouvait belle à ce point l'âme de Rousseau, c'est qu'elle ressemblait à la sienne.

Leurs sensibilités avaient des concordances singulières. Tous les deux sensuels et tous les deux romanesques, ils mêlaient aux rêves les plus idylliques les désirs les plus charnels. Mais ces amants si enflammés restaient souvent, auprès de celle qu'ils désiraient, timides et chastes [3], quittes à s'en gourmander quand il était trop tard.

1. En germinal an XI, Beyle écrivait ces réflexions encore inédites (R 5896) : « Dans les romans on ne nous offre qu'une nature choisie ; nous nous formons nos types de bonheur d'après les romans. Parvenus à l'âge où nous devons être heureux..., nous nous étonnons de deux choses : la première, de ne pas éprouver du tout les sentiments auxquels nous nous attendions ; la deuxième, si nous les éprouvons, de ne pas les sentir comme ils sont peints dans les romans... » Il relisait cette pensée, le 30 brumaire an XIII, et faisait cette remarque caractéristique : « Voilà l'histoire de ma vie ; mon roman était les ouvrages de Rousseau. »

2. Lettre du 9 mars 1800 : *Corr.*, I, 2.

3. Est-ce Beyle, est-ce Jean-Jacques qui a écrit : « Ceux qui liront ceci ne manqueront pas de rire de mes aventures galantes, en remarquant qu'après beaucoup de préliminaires, les plus avancées finissent par baiser la main. O mes lecteurs ! ne vous y trompez pas : j'ai peut-être eu plus de plaisir dans mes amours en finissant par cette main baisée, que vous n'en aurez jamais dans les vôtres en commençant tout au moins par là. » (*Conf.*, l. IV.)

Dupes de leur imagination, troublés par leur cœur, tous les deux se crurent des persécutés. L'un accusa son père, sa tante, son maître, des perfidies les plus noires, et l'autre tous ses amis d'un infernal complot. Ils furent affectueux et méchants, avides de molles tendresses et rongés d'âcres rancunes. Malgré leur prétention à bien raisonner, ils vécurent dans les chimères et l'illusion.

Beyle reconnut dans Jean-Jacques un ami ; il s'abandonna [1] ; pour des années il devint son plus tendre adorateur. Plus tard seulement, sous l'influence d'autres hommes, qui correspondaient aux autres tendances de son esprit, et parce qu'il avait jugé Rousseau funeste à sa raison comme à son bonheur, Beyle, de force, se libéra [2]. Mais à Grenoble il est encore un esclave volontaire [3].

*
* *

Au temps même que les fougueuses amours de Saint-Preux brûlaient le cœur et la chair du petit Henri Beyle, il lisait avec un émoi délicieux les attendrissantes bergeries de Florian, et n'y trouvait pas un moindre plaisir. Son appétit du romanesque était si glouton, qu'il dévorait tout, pêle-mêle. Pourvu qu'il trouvât pathétiques et amoureuses aventures, c'était assez pour son imagination [4].

D'ailleurs ne restera-t-il pas toujours dans l'âme de Beyle un secret penchant à l'idylle et à la romance, telles

1. Et beaucoup plus encore qu'il ne l'avoue dans *Henri Brulard* ; n'aimant plus Rousseau, il ne peut concevoir qu'il l'ait tant aimé.

2. Et, sur un ton irrévérencieux et guilleret, il pourra écrire dans l'*Histoire de la Peinture* : « ... je préfère les contes de La Fontaine aux plus beaux sermons de Jean-Jacques » (265). Mais pareille boutade aurait fait rougir d'indignation le Beyle de quinze ans.

3. Je ne donne point cela comme une originalité. Chacun sait que tous les contemporains et les proches aînés de Beyle connurent pareil enthousiasme. Bonaparte lui-même ne fut-il pas dans sa jeunesse un disciple du tendre Jean-Jacques ? (Cf. Fréd. Masson, *Napoléon et les femmes*, 313.)

4. Vingt ans plus tard, Beyle rappelait les livres médiocres qui avaient fait verser « tant de larmes » à sa jeunesse. « La sensibilité était en nous, explique-t-il fort bien, et nous faisions honneur de nos larmes aux talents de l'auteur ; nous parlions de lui avec une reconnaissance passionnée et qui semblait exagérée aux gens qui n'avaient pas lu ces romans avec d'aussi heureuses dispositions. » (*Corr.*, I, 410.)

que les goûtaient nos arrière-grand'mères ? Et n'aimera-t-il point souvent lui-même à la façon d'une jeune Allemande sentimentale ?

Il désira Florian avant de le connaître, séduit par ces titres sonores et doucereux : *Gonzalve de Cordoue*, *Estelle*... « J'allai m'imaginer que Florian devait être un livre sublime [1]. » Et le plus singulier, c'est qu'il le croyait encore après l'avoir lu. « Nous dévorions en cachette, écrit son ami Colomb, les candides romans du bon Florian. Que de battements de cœur, que de sensations nouvelles ne nous firent pas éprouver *Estelle*, *Galatée*, *Gonzalve*, *Numa* ! [2] »

Est-il besoin d'ajouter que Florian ne semble avoir exercé sur Beyle nulle influence durable ? Mais il se trouva, dans ce temps-là, deux fois mêlé à sa vie, en de grandes circonstances. Florian lui a inspiré son premier ouvrage : « Ce fut des œuvres de ce grand homme que je tirai ma première comédie..., appelée, je crois, *M. Piklar* [3]. — Enfin, on le verra bientôt, c'est dans la *Claudine de Florian* qu'il entendit la « pauvre petite voix faible » de la première femme qu'il ait aimée, Mademoiselle Cubly. Le tendre et timide Florian était le parrain qu'il fallait à ces amours indécises.

*
* *

Ainsi Beyle, au cours de ses années d'adolescence, allait apprenant la vie dans les livres, ou, pour mieux dire, l'illusion de la vie ; de plus en plus, il abandonnait les sages pour les poètes et les romanciers ; grâce à leurs séduisants mensonges, il remplissait de chimères la solitude de sa triste existence ; il vivait de rêves, de tendresse et d'amour.

1. « Je dévorais les annonces de livres à vendre qui arrivaient avec les journaux... Je mis un petit écu (3 francs) dans une lettre et j'écrivis à un libraire de Paris de m'envoyer un certain ouvrage de Florian. C'était hardi, qu'eût dit Séraphie à l'arrivée du paquet ? — Mais enfin il n'arriva jamais, et avec un louis que mon grand-père m'avait donné le jour de l'an j'achetai un Florian. » (*H. Br.*, I, 195-196.)

2. *Notice*, XV.

3. *H. Br.*, I, 196, 208. Cf. 131.

LIVRE V

HENRI BEYLE A QUINZE ANS

I

LE ROMANESQUE

« J'ai pu m'enthousiasmer pour les grands caractères et les belles passions... J'en sentais le germe dans mon cœur... Quand je lisais la vie de Saint-Preux, de Brutus, de Gracchus..., je me disais : « A leur place, j'en aurais fait autant », et je repassais celles de mes actions qui... ressemblaient aux leurs. Tout me faisait... trouver du charme dans cette étude, mère et nourrice des douces rêveries. »

(*Journal inédit* du 4 thermidor an XII [1].)

Les lectures de Beyle nous l'ont révélé mieux encore que sa vie. La discipline familiale le contraignait ou l'exaspérait : elle ne le laissait pas lui-même. Son âme secrète et profonde nous apparaît au contraire quand nous le regardons lire les auteurs qu'il aime, dans une libre solitude.

« Un roman est comme un archet, disait-il ; la caisse du violon qui *rend les sons*, c'est l'âme du lecteur [2]. » Nous venons de recueillir, autant que nous l'avons pu, et de noter minutieusement ces résonances.

1. Biblioth. de Grenoble, R 5896, t. XXIV.
2. *H. Br.*, I, 190

Nous y avons retrouvé d'abord ce que nous connaissions déjà, une sensibilité et une imagination hors du commun. L'une et l'autre ont pris une exubérance nouvelle, dans ce monde élargi de la poésie et du roman. Mais elles ne se sont pas développées seulement, elles ont changé d'objet. Au lieu de sentir et d'imaginer fortement sa propre vie, Beyle a pris la dangereuse et délicieuse habitude de vivre d'une autre existence, purement fictive. Né sensible et imaginatif, ses lectures ont donc fait de lui un romanesque.

L'esprit romanesque est de tous les temps. On a voulu cependant y voir, non sans des raisons spécieuses, un symptôme particulier au mal romantique [1]. Il conviendrait tout au moins d'en élargir un peu l'histoire, et de reculer en deçà du XIXe siècle la naissance de cette contagion. Nous ne pensons pas que nul contemporain d'Hernani ait connu plus que Beyle à quinze ans l'habitude de déformer la vie par le rêve, et de mépriser la réalité au nom d'un idéal chimérique.

Le développement excessif et presque monstrueux de cette imagination romanesque chez Henri Beyle rend son cas intéressant. Rien de banal d'ailleurs comme la maladie en cette fin du siècle. Nous la retrouverons chez tous ses amis. Mais elle n'a point chez eux si belle frénésie.

Beyle vit dans un monde imaginaire, que nous l'avons vu former peu à peu, à la fois de ses aversions, et de ses lectures préférées. Ce monde est tout naturellement le contraire de celui qui l'entoure, l'antithèse de sa prosaïque famille, et de la bourgeoise société de Grenoble. Autant qu'un farouche romantique de 1830, Beyle déteste les conventions sociales, le commun bon sens, et les petites vertus prudentes et lâches des honnêtes gens. La société de son rêve est amoureuse à la fois et héroïque [2]. L'Arioste, Corneille, Florian, Jean-Jacques et l'histoire

1. Voir par exemple le livre de M. Maigron, le *Romantisme et les Mœurs*, 33-73.

2. « Le romanesque chez moi s'étendait à l'amour, à la bravoure, à tout. » (*H. Br.*, II, 199.)

romaine la peuplent de visions chimériques et disparates.

Première singularité de cette imagination romanesque. Elle est aussi bien séduite par les plus tendres voluptés, que par les exploits les plus virils. Mélancolique et rêveur [1], Beyle écrira : « Le son d'une belle cloche grave... [fut] toujours d'un effet profond sur mon cœur [2]... » Mais, l'instant d'après, cette âme pleine de langueurs et de molles songeries va s'exalter pour quelque geste héroïque, comme on en trouve dans Plutarque, ou dans les romans de chevalerie. « Le grand remords » de toute sa jeunesse sera de ne s'être point battu en duel, pour se venger d'un camarade qui menaçait de le rosser : « Cela blessait toutes mes rêveries espagnoles ; comment oser admirer le *Cid*...? Comment penser aux héros de l'*Arioste* ? Comment admirer et critiquer les grands personnages de l'histoire romaine [3] ..? »

Mais, que ses désirs soient cornéliens ou florianesques, qu'il s'agisse de mourir ou d'aimer, Beyle entend que rien de bas, rien de vulgaire, rien d'intéressé ne vienne humilier l'idéale beauté de ses rêves. Il ne veut connaître que nobles et poétiques aventures. Plus tard il déplorera cette répugnance qui l'a empêché de voir, dès sa jeunesse, les trivialités nécessaires : « ... de là ma suite ridicule de sottises par délicatesse et grandeur d'âme... [4] » — « Je ne songeais qu'à l'honneur, qu'à l'héroïsme. Je n'avais pas la moindre adresse, pas le plus petit art de me retourner, pas la moindre hypocrisie doucereuse... Ce défaut a résisté à l'expérience, au raisonnement, au remords d'une infinité de duperies où, par *espagnolisme*, j'étais tombé [5]... »

Ici encore Beyle ne devance-t-il point les plus chevelus des romantiques, furieux ennemis des « épiciers » ? Beyle

1. « Je vois que la Rêverie a été ce que j'ai préféré à tout, même à passer pour un homme d'esprit. » (*H. Br.*, I, 18.)
2. *Id.*, 54.
3. II, 31-32. Tel Jean-Jacques qui, par admiration pour les héros de Plutarque, étend sa main sur le brasier de Mucius Scævola.
4. *H. Br.*, I, 148.
5. *Id.*, 223.

a pour l'argent mieux que du dédain, du dégoût, un dégoût de grand seigneur et d'artiste. Lui qui écrira « contre les industriels », qui méprisera les riches bourgeois de 1830, et fera si mal sa propre fortune, a rougi toute sa vie de s'occuper d'argent. Il considérait « l'argent... comme une triste nécessité de la vie et indispensable malheureusement, comme les lieux d'aisance, mais dont il ne fallait jamais parler [1]... »

L'idéalisme de Beyle devait rester incurable. Ce n'est point à vingt ans [2], à l'âge où tant d'épiciers étaient alors poètes, c'est à plus de cinquante que le consul de Cività-Vecchia fait encore cet aveu : « Je détourne mes regards... de tout ce qui est bas... Je sympathise, comme à dix ans lorsque je lisais l'Arioste, avec tout ce qui est contes d'amour... Le conte espagnol le plus commun, s'il y a de la générosité, me fait venir les larmes aux yeux, tandis que je détourne les yeux du caractère de Chrysale... Cet espagnolisme... me fait passer, même à mon âge, pour un enfant privé d'expérience, pour un fou *de plus en plus incapable d'aucune affaire sérieuse* [3]... »

A voir encore aussi rêveur et aussi tendre ce vieux fonctionnaire, que trente années de guerre et d'administration n'avaient point réussi à rendre sage, on peut imaginer ce que devait être l'enfant ardent et neuf, quand il rêvait la vie à quinze ans.

1. « La vue d'une grosse somme d'or ne réveille d'autre idée en moi que l'ennui de la garantir des voleurs. » (*H. Br.*, I, 84.)

Cette répugnance ne lui venait pas seulement de ses rêveries romanesques ; il l'avait trouvée, nous assure-t-il, parmi les siens. Il semble pourtant, et nous l'avons vu, que Chérubin Beyle n'avait point semblable délicatesse.

2. Mais c'est à vingt ans que Lamartine, dans ses lettres à son plus intime ami, mettait dans ses désirs l'*argent* à côté de la *gloire*. Apprécions mieux Beyle, qui passe pour vulgaire, en le comparant au poète par excellence du désintéressement et de l'idéal.

3. *H. Br.*, I, 227.

II

LA RELIGION

Pourtant on se ferait une image bien fausse de ce garçon si éveillé, en se le figurant perdu toujours en de molles langueurs. Il rêve, il ne rêvasse pas. C'est volontairement, avec une sorte de fureur rageuse, qu'il se jette à ces visions d'héroïsme et d'amour ; par haine des platitudes qui le touchent, il s'enivre de romantisme. Mais cela ne l'empêche point de jeter autour de lui de vifs coups d'œil. Il sait voir ; il ne se gêne pas pour juger.

Aussi de très bonne heure s'est-il fait quelques idées bien à lui, sur toutes choses, et en particulier sur les deux grandes questions qui passionnaient alors plus que jamais toute la France, et venaient mettre le trouble jusque dans sa famille, la religion et la politique.

*
* *

Si l'on en croit Beyle, la question religieuse se serait posée à lui quand il avait quatre ans. Si précoce qu'on le suppose, c'est être bien tôt philosophe.

On se rappelle peut-être [1] que Séraphie, « la dévote la plus en crédit de la ville », l'avait injustement grondé pour avoir laissé tomber un couteau dans la rue. Il se révolta : « De cette époque date mon horreur pour la religion, horreur que ma raison a pu à grand'peine réduire à de

1. Cf. plus haut, p. 72

justes dimensions, et cela tout nouvellement, il n'y a pas six ans [1]. »

Que Beyle, au sortir du berceau, ait eu suffisamment le sens de l'enchaînement des causes pour reconnaître dans l'injustice de Séraphie une conséquence de son bigotisme, c'est ce que nous aurons peine à croire. Mais retenons précieusement l'essentiel de son aveu ; il est d'une vérité profonde : l'irréligion de Beyle gardera toujours une violence puérile, parce que son origine, c'est la haine d'un enfant. Beyle demeurera toute sa vie anticlérical, pour avoir, très petit, gagné un grand dégoût des bigots et des prêtres, à trop fréquenter l'abbé Raillanne, Séraphie et Chérubin. Son impiété sera furieuse et excessive comme son aversion pour ceux qui la lui avaient inspirée. Elle restera un sentiment bien plus encore qu'une conviction logique. Et c'est après coup, — ainsi font d'habitude incroyants ou croyants, — qu'il découvrira les arguments péremptoires d'une incrédulité, qui s'était formée sans eux.

Une fois de plus les impressions enfantines de Beyle, et ses plus puérils préjugés, nous apparaissent comme la racine profonde et indestructible de sa pensée d'homme.

On pourrait supposer, il est vrai, que Stendhal prête à son enfance l'irréligion de son âge mûr [2]. Je n'en crois rien. Une impiété précoce n'est en soi ni invraisemblable ni rare. Celle de Beyle s'explique par tout ce que nous savons de ses premières années. Et, inversement, le genre d'incroyance que nous lui voyons dans sa maturité n'est compréhensible que si nous pouvons y reconnaître la persistance de ses préjugés enfantins.

Que Beyle d'ailleurs systématise à l'excès et simplifie trop son irréligion naissante, on peut le croire. Il est probable que, dans sa cervelle d'enfant, des sentiments contradictoires se mêlèrent longtemps, qu'il resta d'abord croyant avec beaucoup d'impiétés, qu'il détesta les

1. *H. Br.*, I, 33.

2. Sur ce point M. Chuquet me paraît se contredire un peu. (*Stendhal-Beyle*, p. 14 et p. 57.)

prêtres tout en suivant pieusement les offices, qu'il se moqua de la Bible avant de renoncer au dogme catholique. Mais de cette incrédulité grandissante nous n'apercevons que des épisodes.

*
* *

Le petit Beyle n'avait sans doute jamais réfléchi au Dieu qu'on lui faisait prier, quand sa mère mourut. On se rappelle [1] le mot imprudent que dit un prêtre devant lui, et l'instinctive révolte de l'enfant. En apprenant que la mort d'Henriette Gagnon « venait de Dieu », Beyle fit pour la première fois usage de sa jeune raison, et découvrit le pessimisme. — Vigny, plus tard, tirera de prémices analogues semblable conclusion. — Il maudit un Dieu assez méchant pour enlever aux enfants leur mère.

Raisonnement simpliste, que nous verrons Beyle reprendre, quand il aura vingt ans. Ce naïf blasphème n'était pas encore de l'incroyance ; c'était pire peut-être : de la rancune et de la haine. A l'origine de son impiété nous retrouvons l'âme passionnée de Beyle, et son cœur toujours indigné.

Cette première impression fut sans doute fâcheuse pour la piété de Beyle. La religion s'associait à la grande douleur inoubliable de son enfance, non point avec le prestige d'une consolatrice, mais sous les odieuses couleurs de l'injustice et de la cruauté.

Et presque aussitôt cette même religion va lui apparaître comme la complice de toutes les tyrannies qui opprimaient son enfance. Voir Chérubin Beyle plein de piété, et Séraphie la dévote la plus en crédit de la ville, c'était assez déjà pour donner à Beyle le goût de l'incrédulité. Par surcroît, ils accablaient l'enfant de pieuses homélies : « ... j'étais absolument comme les peuples actuels de l'Europe, mes tyrans me parlaient toujours avec les douces paroles de la plus tendre sollicitude, et leur plus

1. Cf. p. 80-81.

ferme alliée était la religion [1] ». Cette nouvelle alliance du trône et de l'autel eut son habituel effet : Beyle confondit dans sa haine de révolté ses maîtres et leur croyance [2].

Enfin l'abbé Raillanne vint mettre le comble à ses dégoûts. Lui aussi, comme c'était son rôle, prêchait la piété à son élève, et le gourmandait durement au nom de Dieu. L'enfant dut prendre insensiblement l'habitude de concevoir Dieu à l'image de l'abbé Raillanne. Il jugea la religion par ses prêtres, et tous les prêtres d'après celui qu'il connaissait le mieux, et dont il devait garder toute sa vie le plus profond et le plus atroce des souvenirs. Généralisation abusive, sans doute, mais qui explique bien des incrédulités vulgaires, et l'incrédulité de Beyle était de celles-là ; généralisation bien naturelle du moins, quand Beyle avait dix ans, et qu'il faut s'étonner seulement de lui voir recommencer toute sa vie, avec le même sérieux. Voit-il un prêtre, c'est aussitôt la figure odieuse de l'abbé Raillanne qui s'évoque à son souvenir, de ce « noir coquin », de ce « jésuite », capable de tous les crimes. Et chaque prêtre lui devient une nouvelle incarnation de ce précepteur détesté [3].

1. *H. Br.*, I, 115. — C'est ainsi que son père, indigné par quelques paroles trop indépendantes d'Henri Beyle, s'écria hors de lui : « Tu n'es qu'un vilain impie » ; excellent moyen de lui rendre l'impiété sympathique.

Pourquoi M. Chuquet déclare-t-il fausse cette anecdote (*ouv. cit.*, 6 et 7) ?

2. Cf. *H. Br.*, II, 208.

3. D'autres figures déplaisantes vinrent encore s'ajouter à l'image de l'abbé Raillanne. Il faut se souvenir de l'influence démesurée qu'avait sur les jugements de Beyle une simple répulsion physique : « ... il y eut toujours à la maison un prêtre ou deux de cachés. La gloutonnerie d'un des premiers qui vinrent, un gros homme avec des yeux hors de la tête lorsqu'il mangeait du petit salé, me frappa de dégoût... La plupart de ces prêtres, gens du commun, produisaient [un] bruit de la langue contre le palais, ils rompaient le pain d'une manière sale, il n'en fallait pas tant pour que ces gens-là, dont la place était à ma gauche, me fissent horreur. » (*H. Br.*, I, 114.)

Enfin, à l'en croire, la plupart des confesseurs à qui son père le « livrait » auraient été des « cuistres morfondus », grossiers, brutaux, et du plus « âpre pédantisme. » (*Id.*, 287.)

Cette fâcheuse influence des prêtres qui entourèrent son enfance se retrouve curieusement trente années plus tard. En 1824, dans la *Vie de Rossini* (239-240), Beyle écrit : « ... Au souvenir des plaies d'Egypte, du roi Pharaon et du massacre des premiers-nés des Egyptiens, *opéré pendant la nuit* par l'ange du

Aussi de très bonne heure se fait-il de tout le clergé, indistinctement, cette conception simpliste : « Bien jeune encore,... je croyais que *Ged* méprisait ces jongleurs. Après quarante-deux ans de réflexions, j'en suis encore la mystification, trop utile à ceux qui la pratiquent [1] pour ne pas trouver toujours des continuateurs [2]. »

Et sans doute ce naissant libertinage n'empêchait point le petit Beyle d'aller chaque matin, au couvent de la Propagation, servir avec gravité la messe de M. Raillanne ; il faisait tinter la sonnette et disait les répons « de ce coquin d'abbé », fort dévotement [3]. Mais l'instant d'après il se plaisait à fronder la religion : n'était-ce pas fronder ses parents et ses maîtres ? Beyle se vengeait sur Dieu de ses persécuteurs :

« ... Je prouvais à mon compagnon de chaîne, le timide Reytiers, que toutes les choses qu'on nous apprenait étaient des contes... Nous avions une grande bible... reliée en vert, avec des estampes gravées sur bois et insérées dans le texte... Je me souviens que je cherchais sans cesse des ridicules à cette pauvre bible [4]... »

Ainsi Beyle s'accoutumait tout petit à une sorte de voltairianisme puéril. Bien avant de se demander s'il devait et s'il pouvait croire, il prenait l'habitude de railler sa croyance, et de la détester par instinct. Quand il se posera la question, elle sera déjà résolue au fond de lui-même.

Beyle se détachait de la religion en la voyant s'allier

Seigneur, mon âme lie inévitablement le souvenir des douze ou quinze p*** [prêtres] au milieu desquels j'ai passé ma jeunesse dans le temps de la Terreur. »

1. « J'avais entendu les prêtres de Séraphie et de mon père se *glorifier* de la facilité avec laquelle ils menaient, c'est-à-dire ils trompaient, telle personne ou telle réunion de personnes. » (*H. Br.*, II, 85.)

2. *H. Br.*, I, 54. — « Il déteste les prêtres comme toi et moi », lui écrivait son ami Mante en 1805 (dans une suite inédite à la lettre publiée dans le *Journal*, 459).

3. *H. Br.*, I, 205.

4. *H. Br.*, I, 98. — Ailleurs il vient de raconter que son grand-père lui « parlait poétiquement des bergers de la Chaldée et d'Abraham. » — « Je pris ainsi de la considération pour Abraham, et je dis à Reytiers : Ce n'est pas un coquin comme ces autres personnages de la Bible » (I, 100-101).

aux objets de ses haines : il s'en détacha plus encore en la voyant étrangère à ce qu'il aimait le mieux. Il s'était bien vite aperçu que son excellent grand-père semblait un chrétien fort tiède. M. Henri Gagnon, on s'en souvient, admirait Voltaire, estimait la philosophie et croyait en la science.

« Un jour, mon grand-père dit à l'abbé Raillanne :

— Mais, monsieur, pourquoi enseigner à cet enfant le système céleste de Ptolémée, que vous savez être faux?

— Mais il explique tout, et d'ailleurs est approuvé par l'Eglise.

Mon grand-père ne put digérer cette réponse et souvent la répétait... en riant... Mais cette réponse de l'abbé, souvent répétée par mon grand-père, que j'adorais, acheva de faire de moi un impie forcené [1]... »

Beyle en conclut que les gens d'esprit et les honnêtes gens, dont son grand-père était pour lui le modèle, jugeaient méprisables les croyances de l'abbé Raillanne. Et Beyle se sentit aussitôt pour elles un vif dédain. D'ailleurs par mille propos le docteur Gagnon laissait bien voir à son petit-fils qu'il n'appartenait point au clan des dévots. Les amis bien pensants de Chérubin et de Séraphie n'étaient pas les siens. Il raillait doucement leur ignorance, à la grande joie de Beyle [2]. « Je découvris... qu'il se confessait fort rarement. Il était extrêmement poli envers la religion plutôt que croyant... »

Cette incrédulité si tempérée et si courtoise ne sera point celle de Stendhal. Mais elle n'en eut pas moins sur sa jeunesse la plus pénétrante influence. La sympathie seule eût décidé Beyle à penser en toutes choses comme son grand-père. Mais celui-ci, par les réflexions qu'il laissait échapper, conduisait encore l'enfant jusqu'au bord des

1. *H. Br.*, I, 100.

2. Avec eux, « pour parler de quelque chose », Henri Gagnon « parlait littérature et, par exemple, des auteurs sacrés, quoiqu'il ne les aimât guère. Mais cet homme si poli avait toutes les peines du monde à dissimuler... le profond dégoût que lui donnait leur ignorance. « Quoi, même l'abbé Fleury, leur historien, ils l'ignorent ! » Je surpris un jour ce propos, qui redoubla ma confiance en lui. » (*H. Br.*, I, 120.)

raisonnements incrédules. Et Beyle se chargea bien de les continuer tout seul.

*
* *

Mais ne hâtons pas trop l'heure de son incrédulité définitive. C'est vers ce temps-là que cet « impie forcené » fit sa première communion, et sans doute avec une extrême ferveur. En eût-il gardé, sans cela, un souvenir inoubliable [1] ? Malheureusement, pour des raisons qu'il ne dit pas, après avoir intitulé son chapitre XVIII : *La première communion*, il ne fait que tourner autour de son sujet [2]. Et nous ne connaîtrons jamais les pieuses ardeurs d'Henri Beyle, en ce jour décisif pour la croyance d'un enfant. Rappelons-nous seulement qu'il était aussi disposé que personne à goûter les émotions de la foi. Ce futur admirateur de Fénelon, que nous avons vu servir la messe avec un sérieux si convaincu [3], aurait pu faire, autrement élevé, je ne dis pas un ascète, mais peut-être un mystique. Une religion qui s'adresse au cœur et aux yeux le pouvait séduire [4]. Il a compris, avant Renan, la douceur humaine de Jésus. Il était sensible au beau décor du catholicisme. Comme Chateaubriand, comme Huysmans, l'architecture ou la musique chrétiennes l'auraient

1. Il écrit, à propos de la mort de Louis XVI : « Je n'ai un souvenir aussi distinct que de ma première communion, que mon père me fit faire à Claix,... vers 1795. » (*H. Br.*, I, 130.) Voilà pourquoi je ne puis admettre, avec C. Stryienski, que si Beyle a laissé son chapitre inachevé, c'est manque de mémoire. S'il faut donner à cet abandon un autre motif que son caprice, je croirais volontiers que Beyle ne se sentit aucun désir d'analyser des sentiments qu'il ne comprenait plus et dont il avait peut-être quelque honte.

2. L'abbé Raillanne avait quitté son élève et Grenoble. Voilà pourquoi Chérubin Beyle chargea l'abbé Dumolard de cette « première communion, à laquelle [il]... attachait la plus grande importance. » Beyle, qui brouille tout, donne à ce choix une raison absurde : « Le jésuitisme de l'abbé Raillanne faisait peur même à mon père... » L'enfant prit en affection cet abbé Dumolard, que plus tard il soupçonna, sur des preuves légères, d'être le pire des hypocrites. (*Id.*, 203-204.)

3. Pendant des années, Beyle s'est acquitté de ce pieux office. En pleine Révolution, il édifiait ainsi « les quatre-vingts ou cent dévotes » qui venaient entendre une messe clandestine dans le salon de sa famille. (*H. Br.*, I, 147 ; 205.)

4. Et, en fait, il préfère hautement le catholicisme au protestantisme.

presque réconcilié avec le dogme chrétien. « Toute ma vie, a-t-il avoué, les cérémonies religieuses m'ont extrêmement ému [1] ». Le son des cloches le faisait rêver avec mélancolie ; « la m[esse] même » lui « inspirait de la gravité [2] ». En un mot, une imagination effrénée, une tendresse mal satisfaite, une âme brûlante et enthousiaste, n'étaient-ce point, entre les mains d'un directeur sagace, de rares dispositions au mysticisme ? Beyle ne trouva point ce directeur ; ses pieuses velléités se perdirent. Mais il est vraisemblable qu'à l'âge de sa première communion il fut un petit enfant sage, doucement ému à l'église, troublé par la musique des orgues ou le parfum de l'encens, et plein de ferveur.

Mais c'étaient là surtout les religieuses voluptés d'un cœur sensuel. Il semble qu'elles se soient assez bien combinées chez Beyle avec une impiété précoce. Cette impiété, qui n'a été nourrie tout d'abord que d'impressions confuses et de sentiments irréfléchis, va bientôt trouver dans les livres un nouvel aliment, et se faire plus raisonneuse.

*
* *

Mais nous ne pouvons ici qu'entrevoir la vérité. Beyle, qui lisait de bonne heure Voltaire et Rousseau, pouvait trouver chez tous deux bien des raisons de n'être plus un catholique orthodoxe. Les sarcasmes de l'un, la vague religiosité de l'autre, contribuèrent sans doute à le détacher un peu plus de la foi paternelle. Mais, faute de son témoignage, nous ne pouvons mesurer ni préciser leur influence [3].

Nous savons au contraire par lui-même que Marmontel

1. *H. Br.*, I, 205. — « Je vois aujourd'hui que [mon respect pour les cérémonies]... était la première forme de mon amour pour la musique..., la peinture..., et l'art de Viganò... » (*Id.*, 212-213.)

2. *Id.*, 54.

3. On peut croire que celle de Rousseau, et du vicaire savoyard, fut profonde, sinon durable. En 1801, Beyle, comme Jean-Jacques, mêle encore à l'admiration de la nature l'enthousiasme pour son créateur (voir *Corr.*, I, 16).

et Buffon intervinrent dans le travail de sa pensée. Il accable de son mépris « ce jésuite de Marmontel », « ce plat Marmontel [1] ». N'empêche que son grand-père l'entretenait volontiers du chapitre xv de *Bélisaire* [2], alors célèbre pour avoir scandalisé les dévots et encouru la censure de la Sorbonne [3]. Sous une forme éloquente et facile, bien à l'usage de sa jeune intelligence, Beyle y trouvait les leçons d'une libre philosophie. Point d'athéisme sans doute ; mais ce déisme édulcoré n'était pas plus orthodoxe. L'auteur y célébrait un Dieu bon, disons mieux, un Dieu sensible, à l'image des âmes tendres qui peuplaient les salons des philosophes. Ce Dieu amolli et souriant pouvait plaire à l'optimisme d'Henri Gagnon ; son petit-fils dut voir en lui surtout l'opposé du Dieu des chrétiens, du Dieu de l'abbé Raillanne et de Chérubin Beyle [4]. Je crains qu'il n'en soit pas devenu plus déiste. Mais, en confrontant cette image idéale d'un Dieu plein de pitié et incapable de punir avec ce Dieu sans indulgence que lui avaient montré ses confesseurs et ses maîtres, il en conclut plutôt que les dogmes sévères du christianisme ne méritaient ni son respect ni sa croyance.

« S'il fallait », lui disait Bélisaire, qu'une religion « me rendît farouche, dur, impitoyable, je l'abandonnerais, et je dirais à Dieu : dans l'alternative fatale d'être incrédule ou méchant, je fais le choix qui t'offense le moins [5]. » Beyle avait plus de courage que Marmontel ; il ne se contenta point sans doute de cette hypothèse prudente ; il choisit sans délai l'incrédulité.

1. *H. Br.*, I, 10, II, 152 (cf. I, 119, II, 14).

2. Si Beyle a cité ce chapitre avec précision (*H. Br.*, 161), n'est-ce point la preuve qu'il le lut et le relut, et que son grand-père en fit un des thèmes préférés de ses conversations philosophiques ?

3. Marmontel a conté l'histoire de cette censure au livre VIII de ses *Mémoires*.

4. « Ne voulez-vous pas que je me représente... Dieu... comme un tyran triste et farouche, qui ne demande qu'à punir ? Je sais bien que lorsque des hommes jaloux, superbes, mélancoliques, nous le représentent, ils le font colère et violent comme eux... » (*Bélisaire*, 287, éd. complète de Marmontel, 1819, t. III, 1re partie). Beyle, plus tard, se représentera toujours le Dieu des chrétiens comme le dieu de l'enfer. Voir par exemple l'*Hist. de la Peinture*, Michel-Ange.

5. *Bélisaire*, 289.

Enfin, ne lui eût-il pas enseigné autre chose [1], *Bélisaire* lui eût enseigné la tolérance, qui ne va point sans un peu de scepticisme. Aussi bien cet éloge de la tolérance, — l'essentiel du chapitre, — cet éloquent appel au respect de toutes les croyances, ne pouvait être, en ce temps-là, qu'une attaque plus ou moins déguisée contre la religion d'état et le dogmatisme officiel [2]. Là encore, le petit Beyle dut saisir dans ces idées surtout ce qu'elles avaient d'agressif. L'enfant victime d'un prêtre fanatique dut lire avec enthousiasme cette protestation virulente contre tous les fanatismes et toutes les persécutions [3]. Et l'impression maîtresse que lui laissa sans doute ce chapitre XV, ce fut une défiance plus hostile à l'égard de ces « ministres d'un Dieu de paix » qui ne réclament jamais aux princes « qu'une contrainte tyrannique, et qu'une inflexible rigueur [4] ! »

En 1821, Beyle, qui manque de reconnaissance, rangeait Buffon parmi ses antipathies [5]. Et Buffon a été pourtant, d'après un témoignage irrécusable [6], l'un des écrivains qui formèrent ses idées. On lit dans le *Journal de Stendhal*, à la date du 29 pluviôse an XI : « Je reconnais, en lisant Buffon à vingt ans, les cicatrices des préjugés qu'il m'ôta lorsque je le lus à quatorze. » Quels pouvaient être ces préjugés ? point littéraires sans doute, ni probablement scientifiques. Il est bien difficile d'y voir autre chose que des « préjugés » religieux. Buffon aurait donc contribué à détruire les croyances de Beyle [7].

1. Et Beyle pouvait y trouver encore une théorie du libre examen, aussi peu catholique que possible : « Ce qu'un sentiment naturel et irrésistible nous assure, la foi ne peut le désavouer... » (*Id.*, 288-289.)

2. Voir particulièrement les pages 291, 292, 293.

3. « La vérité luit de sa propre lumière ; et on n'éclaire pas les esprits avec la flamme des bûchers » (293).

4. *Id.*, 294.

5. Note en marge de Schlegel (Blanchard de Farges, *Un peu de Stendhal inédit*, *Correspondant*, 25 sept. 1909).

6. Assez proche du temps rappelé par Beyle pour que son souvenir soit précis et sûr.

7. M. Chuquet donne à Buffon un autre rôle ; Beyle, pense-t-il, y cherchait, comme dans Pline, l'histoire naturelle de la femme (16). Mais je crains que

Le fait est d'importance. Retenons-le, sans le vouloir trop préciser. Il suffit de se rappeler que Beyle, pour la première fois, trouvait dans Buffon une explication, non plus théologique, mais scientifique de la nature. Porté à juger sévèrement déjà le Dieu de Séraphie et de l'abbé Raillanne, il fut sans doute heureux de voir qu'on pouvait se passer de lui. « Dieu n'est nulle part » dans l'œuvre de Buffon, a écrit M. Lanson [1]. « Il ne cherche pas à s'expliquer l'origine des choses ; il écarte cet insoluble problème... Il écarte le miracle, l'intervention divine, il affirme le déterminisme des phénomènes... Il n'est pas irréligieux ; il est indifférent ». C'était bien assez pour convaincre Beyle. Si la phrase trop peu explicite de son *Journal* permet une conclusion aussi large, nous dirons que Buffon donna à l'incrédulité de Beyle le fondement solide et précis qui lui manquait encore. Pour gagner à l'incrédulité un esprit qui désire ne plus croire, il n'est pas nécessaire de s'en prendre directement à sa croyance, il suffit de lui montrer qu'elle ne s'impose pas.

Ainsi Beyle, grâce à Buffon et à Marmontel, nous le savons par son témoignage, et grâce sans doute à quelques autres livres que, sans preuves, nous ne saurions préciser, Beyle se pénétrait de la pensée des encyclopédistes. Tandis que Chérubin lisait Bourdaloue et s'attachait avec fermeté à la dure foi du siècle de Bossuet, le docteur Gagnon commentait avec son petit-fils les « philosophes » du XVIIIe siècle, et Henri Beyle accueillait avidement leurs négations.

Bientôt l'influence de l'Ecole centrale, de ses maîtres, de ses camarades, va développer ou affermir les nouvelles idées de Beyle. Mais il en tenait déjà l'essentiel.

M. Chuquet n'ait fait une confusion, qu'expliquerait une page du *Journal de Stendhal* (322).

En revanche il est certain que, si Beyle tout d'abord « adora » Buffon, ce fut seulement à cause de sa passion pour la chasse. Il alla chercher dans Buffon l'histoire naturelle de ses victimes (*H. Br.*, I, 209 ; II, 45). Mais ceci ne peut expliquer la phrase du *Journal*.

1. *Littérature*, 742.

Est-ce à dire que Beyle, à quinze ans, ou même à dix-huit, quand il quittera Grenoble, soit exactement un athée ? Gardons-nous de l'affirmer [1]. Nous avons cru saisir, dès son adolescence, tous les éléments essentiels qui font une âme irréligieuse. Mais combien de jeunes gens et même d'hommes portent longtemps au fond de leur esprit une incrédulité latente, sans l'avouer aux autres et sans se l'avouer à eux-mêmes. Quand Beyle prit-il une conscience claire et parfaite de son incroyance ? aucune preuve ne nous permet de le dire. Apparemment, tant qu'il fut à Grenoble, sous l'œil sévère de Chérubin, continua-t-il de « pratiquer ». Un abandon public de ses devoirs religieux eût fait scandale, et il ne nous l'aurait pas laissé ignorer. Mais tout porte à croire que, Beyle à peine sorti de Grenoble, les pratiques pieuses cessèrent d'elles-mêmes, comme avait cessé depuis longtemps toute piété véritable.

Cette religion de Beyle, si vite ébranlée, si tôt traversée de doutes, si mêlée de mépris et de haines, laissera en lui peu de traces. Aussi bien n'a-t-il jamais eu la tête d'un croyant. Quelques bouffées de tendresse religieuse ne pouvaient détruire une disposition naturelle à la révolte, à l'irrespect et à la satire. Plus tard, son esprit prendra l'habitude de la logique, et le goût des raisonnements scientifiques ; il n'en aura même pas besoin pour détruire en lui une foi qui sera déjà morte alors. L'histoire de la croyance et de l'incrédulité d'Henri Beyle se développe et s'achève au temps de son enfance. Aussi, devenu homme, considérera-t-il toute croyance comme un enfantillage. C'est assez dire que le problème religieux ne se posa jamais à lui sous son aspect profond et grave. S'il est un sentiment qu'a ignoré ce contemporain de Chateaubriand, de Bonald, de Lamennais, c'est bien l'inquiétude de croire.

1. Il définit ainsi ses idées religieuses, à son arrivée à Paris, en 1800 : « La religion me semblait une machine noire et puissante, j'avais encore quelque croyance en l'enfer, mais aucune en ses prêtres. » (*H. Br.*, II, 85.)

III

LA POLITIQUE

« Démocrate par nature, aristocrate par mœurs, je ferais très volontiers l'abandon de ma fortune et de ma vie au peuple, pourvu que j'eusse peu de rapports avec la foule. »

(Chateaubriand, *Mém. d'Outre-Tombe*, V, 609.)

A mesure qu'il perdait sa foi religieuse, et à peu près pour les mêmes raisons, Beyle gagnait l'enthousiasme révolutionnaire. Ici comme là c'était surtout rébellion contre ses parents ; ici comme là ses idées restaient un peu confuses et pleines de naïves contradictions.

Ce qu'il apprit de la politique lui fut d'abord enseigné par les siens. Depuis 1789, il voyait la maison de ses parents à chaque instant troublée d'espoirs ou de terreurs. Comme toutes les demeures de France, celle-ci recevait le tardif contre-coup des événements de Paris. Ils lui arrivaient grossis par la distance, et plus tragiques de leur mystérieux éloignement. Le docteur Gagnon, ayant pris la part que l'on sait aux événements de 1788, se croyait plus intéressé encore que tout autre au développement de la Révolution. Il fut de ces bourgeois libéraux qui, après en avoir été à Grenoble les premiers ouvriers, la trouvèrent vite excessive, ne reconnurent plus leur œuvre, et la laissèrent aller, loin d'eux et contre eux, en la suivant d'un œil effaré [1]. Tel Mounier, qui, dès octobre 1789, revenait à Grenoble, découragé, et émigrait en Savoie.

1. Voir plus haut, p. 52-53.

Les Gagnon ni les Beyle n'émigrèrent, mais ils n'en furent point pour cela plus amis des audaces nouvelles. Ils les commentaient sans cesse, devant l'enfant, avec défiance et amertume ; ils gémissaient de compagnie. Et le libéral Henri Gagnon, avec son horreur des solutions fortes, se trouvait tout près de Chérubin Beyle, outré dans sa foi, et qu'attachait aux traditions l'étroitesse d'un esprit tenace [1].

Bientôt la peur, qui unit si fortement les âmes, rapprocha plus encore le beau-père et le gendre : « On guillotina un de nos cousins à Lyon (M. Senterre), et le sombre de la famille et son état de haine et de mécontentement de toutes choses redoubla [2]. »

Ces perpétuelles jérémiades exaspérèrent bientôt l'enfant. Sans trop savoir de quoi il s'agissait, il eut envie de penser autrement que les siens. Nous savons de reste que le petit Beyle avait l'esprit contrariant. « Ma famille était des plus aristocrates de la ville, ce qui fit que sur-le-champ je me sentis républic[ain] enragé [3]. »

Mais il ne faudrait pas trop préciser les enfantines tendances d'Henri Beyle. A huit ou dix ans, quelle image confuse devait-il se faire des événements révolutionnaires ! Pouvait-il débrouiller dans son esprit les distinctions des partis, ces opinions qui évoluaient de mois en mois, et ces noms mêmes, à chaque instant nouveaux : Constituants, Conventionnels, Feuillants, Girondins, Jacobins... ? Soyons sûrs qu'il y comprenait peu de chose [4]. Mais d'instinct, et en gros, il devait préférer ces révolutionnaires qui fâchaient si fort Chérubin Beyle comme Séraphie. Et pourtant son grand-père, qu'il sui-

1. « Mes parents étaient comme des domestiques à l'égard du Roi. Au seul nom de Roi et de Bourbon, les larmes leur venaient aux yeux. » (*H. Br.*, II, 69.) Et il avoue que lui-même avait subi la contagion : le mot de *roi* éveillait en son esprit « des idées brillantes et généreuses ».

2. *H. Br.*, I, 114.

3. *Id.*, 113.

4. Ne le voit-on pas en même temps graver sur sa table de travail les noms « de tous les assassins de princes », adorer Charlotte Corday, et vénérer Caton d'Utique ? (*Id.*, 221-222.)

vait en tout, était cette fois avec son père [1]. Embarrassante contradiction.

Cependant la Révolution l'emporta. Je doute qu'elle le dût à ses principes. Un cerveau de cet âge n'est guère sensible à des idées abstraites. Mais la Révolution devint claire pour lui, évidente et belle, quand il la vit défiler sous les fenêtres de sa maison, brillante d'uniformes et d'armes, et retentissante du chant des clairons. Les soldats remplissaient la ville.

Beyle, comme tous les enfants, aimait les soldats. Il les aimait plus encore que les autres enfants, car ses lectures, et sa vieille tante Elisabeth, avaient développé dans son cœur un sentiment bien rare au XVIIIe siècle, le goût de l'héroïsme et l'amour de la patrie. Le portrait de son arrière-grand-père lui était devenu « cher et sacré », car cet ancêtre avait pleuré « de rage » en voyant les ennemis approcher de Toulon [2]. Le petit Beyle comprenait cette douleur virile.

Aussi la Révolution lui devint elle-même sacrée quand il la sut héroïque. Il l'aima pour le patriotisme de ses soldats [3], et pour leurs panaches : « Je voyais passer les beaux régiments de dragons allant en Italie ; toujours quelqu'un était logé à la maison ; je les dévorais des yeux [4]. »

A côté de ces guerriers étincelants, ils faisaient bien pauvre et laide figure, les prêtres gloutons et sales, toujours cachés dans la maison, qui lui représentaient les tristes ennemis de cette Révolution glorieuse. L'âge, et la nature propre de Beyle, un visuel impressionnable, le rendaient plus sensible que personne aux images. Une Révolution si bien « illustrée » gagna ses yeux et son cœur.

Dès lors une de ses joies fut de voir défiler ou camper

1. Beaucoup moins cependant que Beyle ne le prétend. Cf. p. 52-53.
2. *H. Br.*, I, 86-87. Cf. plus haut, p. 60-61.
3. « ... la République, c'est-à-dire le gouvernement de la patrie... » (*H. Br.*, I, 133.)
4. « ... or, mes parents les exécraient », ajoute-t-il (*id.*, 113). Nouvelle raison pour lui de les aimer, — si le fait est exact, ce dont peut-être il faut douter.

sur la place ces bataillons multicolores, qui sans cesse traversaient Grenoble pour s'en aller combattre et mourir dans des pays où se perdait son imagination d'enfant. « J'aimais tendrement nos régiments, que je voyais passer.. de la fenêtre de mon grand-père, je me figurais que le roi cherchait à les faire battre par les Autrichiens [1]. » Cette naïve conception des événements vint fortifier les principes politiques d'Henri Beyle. Son cœur pouvait-il hésiter, entre ce roi lointain, falot, perfide par surcroît, et ces beaux soldats dont le pas cadencé sonnait sur la place Grenette, tandis que leurs tambours faisaient trembler les vitres où Beyle collait ses yeux ardents ?

Grâce à ces tableaux guerriers, et aux enivrantes rêveries qu'ils lui inspiraient, Henri Beyle éprouvait chaque jour davantage cet enthousiasme patriotique, qui, à travers son cosmopolitisme, reparaîtra en flammes brèves jusqu'à la fin de sa vie : enthousiasme d'imagination surtout, qui ne fera point de Beyle un héros, car il semblait destiné à admirer toujours, de sa fenêtre, l'héroïsme d'autrui.

Du moins, en ce temps-là, quand il se sentait dans le cœur des velléités sublimes, il pouvait espérer qu'il deviendrait un jour l'émule glorieux de tous ces conquérants. N'était-il pas tout prêt aux plus nobles sacrifices? « Je regardais alors, en vertu d'un couplet de chanson que je chantais quand je ne craignais pas d'être entendu par mon père ou ma tante Séraphie, qu'il était de *devoir étroit* de mourir pour la patrie [2]... »

Ses jeux mêmes étaient héroïques, comme il le raconte dans ce passage d'*Henri Brulard* [3] : « J'avais fait et cousu [4] un petit drapeau tricolore que je promenais seul en triomphe dans les pièces non habitées de notre grand

1. *H. Br.*, I, 126.

2. *H. Br.*, I, 127. — « Dans la rue nos yeux se remplissaient de larmes en rencontrant sur le mur une inscription en l'honneur du jeune tambour Barra... » (*Vie de Nap.*, 3.)

3. Je l'avais recueilli moi-même sur le manuscrit. M. Debraye l'a publié dans son excellente édition (II, 310). Mais nous ne sommes point d'accord sur la lecture de toutes les phrases.

4. M. Debraye lit : *encore*.

appartement, les jours de victoires républicaines... On me déchira mon drapeau ; je me crus un martyr de la patrie. J'aimais la liberté avec fureur... J'avais deux ou trois maximes que j'écrivais partout... Elles me faisaient verser des larmes d'attendrissement. En voici une qui me revient :

Vivre libre ou mourir. »

*
* *

Ainsi Beyle, selon toute apparence, devint révolutionnaire parce que la Révolution était guerrière et patriote. C'est de ce point de vue surtout qu'il va la juger dans son enfance, tout comme, vingt ans plus tard, il jugera Napoléon. Colorée d'un reflet de bataille, la Révolution lui paraît désormais admirable dans tous ses actes ; il ne la discute pas, il l'aime, avec tout l'enthousiasme de son imagination d'enfant.

A l'arrivée de chaque courrier, on apportait aussitôt au docteur Gagnon « cinq à six journaux » de Paris[1].

« Mon grand-père mettait ses lunettes et lisait haut à la famille tous les journaux. Je n'en perdais pas une syllabe.

Et, dans mon cœur, je faisais des commentaires absolument contraires à ceux que j'entendais faire...

Les titres de ces journaux que je buvais étaient : *Le Journal des hommes libres*, *Perlet*, dont je vois encore le titre, dont le dernier mot était formé par une griffe imitant la signature de ce Perlet ; *le Journal des Débats* ; *le Journal des défenseurs de la Patrie...*

Quelquefois... j'étais chargé de la lecture. Quelle maladresse chez mes tyrans !...

Pendant toutes ces lectures qui duraient, ce me semble, encore un an après la mort de Robespierre et qui prenaient bien deux heures chaque matin, je ne me souviens

1. Leur cousin Senterre étant contrôleur de la poste leur faisait lire, avant de les distribuer, les journaux adressés à d'autres.

pas d'avoir été une seule fois de l'avis que j'entendais exprimer par mes parents [1]... »

Ne cherchons pas dans le choix des journaux lus par Beyle l'origine de ses préférences politiques. Ils étaient de toutes couleurs, et la curiosité d'Henri Gagnon n'avait point de répugnances. Si le *Journal des hommes libres* méritait, par ses violences jacobines, d'être couramment appelé le *Journal des Tigres*, le *Journal de Perlet*, que les souvenirs de Beyle confondent bien à tort avec le premier, montrait au contraire un patriotisme modéré, et plaisait généralement à la classe bourgeoise ; le *Journal des défenseurs de la patrie* relatait surtout, à la grande joie de l'enfant, les exploits de nos soldats ; et le *Journal des Débats* contenait seulement le compte-rendu des assemblées [2].

Mais Beyle, à ces lectures panachées, ne prit pas une leçon de tolérance politique, ou d'indifférence. Méprisant les critiques timorées, ou les vaines railleries de sa famille, il donna son cœur aux violents ; l'éloquence ronflante et héroïque des patriotes, l'emphase jacobine, lui inspirèrent des sentiments forcenés. Il enferma jalousement au fond de lui-même ces haines et ces passions nouvelles [3], qui le brûlaient d'une fièvre secrète, et s'exaltaient chaque jour davantage. Ce petit lecteur enthousiaste du *Journal des Tigres* devenait féroce. Bientôt il va découvrir à ses parents stupéfaits l'âme inflexible d'un terroriste.

1. *H. Br.*, I, 150-152.

2. Sur ces journaux, voir Hatin, *Bibliographie de la Presse périodique française* ; Henri Avenel, *Histoire de la Presse française.*

Le *Journal des hommes libres de tous les pays, ou le Républicain*, parut du 2 novembre 1792 au 27 fructidor an VIII ; il changea souvent de titre. Le Comité de Salut Public le subventionnait.

Le *Journal de Perlet*, qui s'était d'abord appelé *Versailles et Paris*, commence le 1er août 1789, et dure jusqu'en 1797 ; Perlet fut proscrit au 18 fructidor.

Le *Journal des Débats et Décrets* parut à partir du 29 août 1789.

Enfin le *Journal des défenseurs de la patrie* ne fut publié que du 28 germinal an IV au 30 ventôse an X ; il était à la solde du Directoire.

3. « Par prudence, je me gardais bien de parler, et si quelquefois je voulais parler, au lieu de me réfuter on m'imposait silence. » (*H. Br.*, I, 152.)

*
* *

« J'aimai la *liberté* avec fureur. J'appelais ainsi, ce me semble, l'ensemble des cérémonies que je voyais souvent exécuter dans les rues, elles étaient touchantes et imposantes, il faut l'avouer. »

(*Henri Brulard*, II, 310 [1].)

Mais la Révolution pénétrait jusqu'à Beyle autrement que par les conversations de ses parents [2], ou la lecture des journaux. Elle entrait aussi par la fenêtre.

La maison du docteur Gagnon donnait, on se le rappelle, sur la place Grenette, centre et cœur du vieux Grenoble. Sa position en faisait la meilleure loge de ce petit théâtre [3].

Théâtre jadis un peu monotone. La place d'une ville de province est d'habitude le rendez-vous des oisifs qui y promènent leur ennui d'un pas nonchalant [4]. Mais, pendant la jeunesse de Beyle, des tragédies, des comédies, des pièces à grand spectacle s'y donnèrent presque chaque jour. Il vit passer devant son balcon toute la Révolution dauphinoise avec ses fêtes, ses ivresses et ses morts. Ainsi la place Grenette prit une part essentielle dans la vie morale d'Henri Beyle. Imaginons-le dans quelque rue écartée de Grenoble : il aurait connu des événements le peu que ses parents auraient bien voulu lui en dire. Là, bon gré mal gré, il vit et il entendit. On ne put lui rien cacher. Il reçut l'enseignement incomparable du réel.

Tout petit, Henri Beyle avait vu couler sur la place Grenette les premières gouttes de sang versées pour la

1. Cf. *Vie de Nap.*, 3.

2. Et sans doute des domestiques, dont il ne faut pas oublier le grand rôle caché, dans l'éducation d'un enfant. On sait que Beyle les fréquentait. Peut-être eurent-ils aussi leur influence sur ses idées politiques.

3. Elle était placée à l'extrémité de cette place allongée, qu'elle prenait en enfilade.

4. Au XVIIIe siècle, il y avait sur la place Grenette tous les cafés de la ville ; on y lisait et commentait les gazettes : des académies clandestines de jeux de hasard s'y cachaient. Enfin, certains jours, la foule s'y pressait pour assister à une exécution. (Voir Berriat Saint-Prix, *ouv. cit.*, III.)

liberté. A la journée des Tuiles, un adjudant et quatre hommes, assaillis par la foule sous les fenêtres de la maison Gagnon, avaient tiré et tué trois personnes, dont un enfant. Beyle aperçut une des victimes que l'on emportait mourante [1]. Celà se passait le 7 juin 1788 [2].

En septembre, c'était un spectacle burlesque et tragique ; on brûlait sur la place Grenette l'effigie du garde des sceaux Lamoignon, après l'avoir exposée au carcan [3].

Voici 1789. Au mois d'août, la Grenette prend un aspect belliqueux : nuit et jour y montent la garde les miliciens qu'on vient de créer. Et la famille Gagnon, après avoir craint émeutes et incendies, peut se rassurer [4].

Le 8 septembre, le régiment suisse de Steiner, massé sur la place, prête devant les consuls un serment fort civique. Le spectacle est plein d'une emphase romaine. « Après la lecture [de la formule], tous les officiers répondirent, en portant la main à leur épée : « Nous le jurons. » Elle fut ensuite répétée en allemand par les soldats, qui l'acclamèrent en mettant leurs chapeaux au bout de leurs bayonnettes [5]... »

Puis ce sont banquets en plein air, lampions et girandoles, qui fêtent tous les actes de la Révolution. Une fièvre joyeuse répand par les rues et par les places ce peuple d'habitude morose, et qu'a gagné lui aussi, au fond de sa province et de ses montagnes, le goût naïf et pédantesque des cérémonies en plein air, à l'antique. C'était tout au moins une distraction pour les enfants, et Henri Beyle y prenait un vif plaisir, semble-t-il, un plaisir grave et ému. — Quand la place Grenette était vide, c'est que l'on banquetait, chantait, illuminait au Jardin de Ville. Musique et lumière montaient jusqu'à la terrasse des Gagnon, et ce jour-là l'enfant ne songeait plus à entretenir son grand-père des étoiles, ou des bergers de la Chaldée.

1. Cf. plus haut, p. 73.
2. Prudhomme, *Hist. de Grenoble*, 590.
3. *Id.*, 595. — Encore un spectacle habituel de la place Grenette que ce pilori, détruit seulement en 1792.
4. *Id.*, 599.
5. *Id.*, 600

Sans doute Henri Gagnon et Chérubin Beyle s'abstenaient de figurer dans ces fêtes populaires et dans ces cortèges. La société des *Amis de la Constitution*, qui comprenait tant d'officiers et de fonctionnaires [1], ne devait point les compter parmi ses membres. Ni Séraphie ni la tante Elisabeth, « jalouses des exemples éclatants de dévouement civique que des femmes fortes » avaient « donnés dans les siècles passés », ne voulurent, nous en sommes certains, « en créer de nouveaux, pour étonner les siècles à venir. » Elles n'entrèrent donc pas dans la société des *Amies de la Constitution*. Enfin, selon toute apparence, Chérubin négligea de faire inscrire son fils parmi les *Jeunes amis* de cette même *Constitution*.

Mais ils avaient beau s'abstenir ; à travers les fenêtres fermées montaient toujours jusqu'à eux de la place Grenette les images révolutionnaires. Elles devenaient plus solennelles et plus redoutables, et Henri Gagnon lui-même, malgré son scepticisme, commençait à en avoir trop peur [2] pour songer encore à les tourner en ridicule.

Le 16 octobre 1791, un somptueux cortège, où toute la municipalité, flanquée de la gendarmerie et de la garde nationale, avait promené à travers la ville le livre de la Constitution, défila sur la place Grenette, avant d'aller entendre un *Te Deum* chanté par l'évêque à la cathédrale [3].

L'année suivante, le 4 mai, on enlevait de la place la pierre qui servait au carcan, et on la remplaçait, deux mois après, par un arbre de la liberté surmonté du bonnet

1. Prudhomme, *ouv. cit.*, 624.

2. On peut imaginer l'inquiétude de cet homme paisible, quand des aventures comme celle-ci lui advenaient : « Depuis 1791, une association politique, connue d'abord sous le nom de *Cardinaux*, puis sous celui de *Bonnets rouges*, s'était formée parmi les peigneurs de chanvre du faubourg Très-Cloître... En août 1791, les Cardinaux, trouvant que les riches bourgeois de la Grande-Rue [où habitait le docteur Gagnon] ne montraient pas assez de générosité dans les souscriptions patriotiques, leur envoyèrent une adresse où la menace se cachait sous la raillerie. Il y était dit que les « Citoyens-Cardinaux, qui n'ont que des bras nerveux », se rendraient prochainement dans les maisons de « leurs concitoyens opulents », pour recueillir leur offrande. » (Prud., 629.)

3. Prud., 625-626.

phrygien [1]. La place Grenette s'appela dès lors place de la Liberté [2].

Le 15 août 1792, on vit se réunir sous les fenêtres du docteur les quatre bataillons de la garde nationale, et 200 volontaires sortir des rangs pour aller à la frontière [3]. Le petit Henri Beyle dut sentir ce jour-là s'exalter son patriotisme.

Mais il était peut-être couché quand, le 24 août, à 9 heures du soir, on célébra sur la place une fête funèbre « en l'honneur des victimes de la tyrannie immolées près de la caverne du monstre des Tuileries. »

Et les images guerrières, solennelles, ou joyeuses, vont se multipliant : la place Grenette est un champ de Mars, une salle de banquet, une église de la religion nouvelle.

Voici Kellermann, général en chef de l'armée des Alpes, que Beyle y voit passer le 4 février 1793. Les volontaires et les gardes nationaux s'y exercent de compagnie [4], car on met la ville en état de défense, et Grenoble se prépare à faire le coup de feu sur ses murs. C'est alors que les ennemis du peuple sont conduits en prison, et que le père de Beyle, « notoirement suspect », doit se cacher dans la maison de la place Grenette. Mais Henri Beyle, républicain et patriote, trouve que c'est justice [5].

Le 14 juillet 1793, au pied de l'arbre de la Liberté, il voit promulguer la constitution de l'an II : discours, banquet, danses et illuminations. Et le 10 août, pour la fédération des gardes nationales de toutes les communes, la déesse de la Liberté se dresse sur un autel, et l'on

1. Prud., 629.

2. A partir du 5 juillet 1794, tout le quartier de Beyle se trouva débaptisé : la rue des Vieux-Jésuites prit le nom de Jean-Jacques Rousseau, et la Grande Rue s'appela rue de la Régénération. Elles reprirent leurs anciens noms en mai 1795. (*Id.*, 646, 650.)

3. *Id.*, 631. — Ce bel enthousiasme ne dura guère. Quand fut décrétée, en 1793, la levée de 300.000 hommes, on fixa le contingent de la ville à 150 recrues : six volontaires seulement vinrent s'inscrire. (Arch. de Grenoble, LL 3.)

4. Prud., 635.

5. Cf. plus haut, p. 109-110.

alimente un feu de joie avec les archives de la province [1].

C'est à la fin de cet été que Beyle, qui entendait sans cesse parler du siège de Lyon, s'en allait les soirs sur la terrasse dans l'espérance, toujours trompée, d'entendre de là le canon des armées républicaines [2].

Sans doute, le 21 janvier 1794, empêche-t-on l'enfant de regarder les scènes étranges qui se passent sur la Grenette. Mais n'entend-il pas au moins les chants furieux du peuple : « Mangeons à la gamelle.... Dansons la Carmagnole... », tandis que trois mannequins représentant « Louis Capet, dont la tête était ornée d'une couronne et le front de deux cornes », le Pape et la Noblesse, tombent sous la « massue populaire » de deux Hercules, aux « cris de vengeance » des citoyens, qui traînent dans la boue leurs dépouilles ? Ayant ainsi prouvé leur haine des rois, des nobles et des prêtres, « les citoyens se réunirent... au pied de l'arbre de la Liberté, et après avoir chanté plusieurs couplets et chansons analogues à la fête, ils firent une farandole autour de cet arbre chéri [3]... »

Enfin, la même année 1794, Beyle dut voir défiler souvent ce bataillon de l'Espérance, où des enfants comme lui se donnaient l'illusion d'être des guerriers. Le 10 thermidor, ils prirent part à une cérémonie touchante en l'honneur de Barra et d'Agricol Viala. Aux côtés des petits soldats, les acteurs et les actrices du théâtre, les danseurs et les danseuses du corps de ballet, jouèrent leur rôle dans cette fête patriotique. « Le soir, trois jeunes canonniers du même bataillon se rendirent à la société des Jacobins, et l'un d'eux prononça un discours au nom de ses camarades [4]. » Comme Beyle dut regretter en pareil jour d'être exilé loin de ces gloires, par les odieux préjugés de sa famille ! C'est alors peut-être qu'il imagina le vilain tour

1. Peut-être, à la fin de cette année 1793, Beyle eut-il la joie maligne de voir sa tante Séraphie une cocarde tricolore dans les cheveux, si du moins fut strictement appliquée la loi du 21 septembre 1793, et la menace de huit jours de prison pour celles qui se refuseraient à porter cet insigne patriotique. (Cf. la Délibération du Conseil général, du 26 frimaire 1793, Arch. de Gren., LL 3.)

2. *H. Br.*, I, 232.

3. Prud., 640-641.

4. *Id.*, 645.

du billet Gardon [1]. Ne devient-il pas plus excusable, et même méritoire, si l'on y voit la ressource désespérée d'un héroïsme aux abois?

Ainsi, pendant des années, tout autour de lui, sous ses yeux, à ses oreilles, l'enfant voyait grandir le tumulte de cette Révolution, que chez lui l'on flétrissait chaque jour. La place Grenette lui en présentait sans cesse une image étincelante et bigarrée, comique ou terrible. Même s'il ne comprenait pas toujours l'intention de ces fêtes symboliques, ne devait-il pas sentir que quelque chose de puissant bouleversait la France entière, comme sa petite ville, malgré les gémissements apeurés de son aristocratique famille ?

*
* *

Enfiévré par ce mouvant spectacle, exalté par la lecture quotidienne des journaux de Paris, qui lui apportaient l'écho lointain de passions plus furibondes et d'événements plus tragiques, l'imagination enfin toute pleine de batailles et toute brûlante de rêves héroïques, Henri Beyle devait, tout naturellement, faire preuve, en deux circonstances graves, d'une énergie presque monstrueuse. Il ne faut pas plus nous en étonner que de tous les autres phénomènes psychologiques propres à cette époque singulière. Les plus doux devinrent enragés. Lui, qui n'était pas doux, le devint comme les autres.

Ce fut la mort de Louis XVI qui vint révéler Henri Beyle à lui-même et aux siens.

Depuis quelque temps, il les voyait tous plus lugubres que jamais : « Chose plaisante..., ma famille bourgeoise... suivait le procès du roi comme elle eût pu suivre celui d'un ami intime ou d'un parent... J'avouerai qu'il m'eût suffi de l'intérêt que prenaient au sort de Louis XVI M. le grand vicaire Rey et les autres prêtres, amis de la famille, pour me faire désirer sa mort [2]. » Mais Beyle

1. Cf. p. 153-154.
2. *H. Br.*, I, 125-127.

avait une autre raison d'en vouloir à Louis XVI. N'était-il point traître à sa patrie [1] ? Et, dans sa jeune logique inflexible, il en concluait qu'il ne pouvait mériter nulle pitié.

« Arriva la nouvelle de la condamnation ; ma famille fut au désespoir... « Mais jamais ils n'oseront faire exécuter cet arrêt infâme », disait-elle. « Pourquoi pas, pensais-je, s'il a trahi ? »

J'étais dans le cabinet de mon père, rue des Vieux-Jésuites, vers les sept heures du soir,... lisant à la lueur de ma lampe... La maison fut ébranlée par la voiture du courrier qui arrivait de Lyon et de Paris.

« Il faut que j'aille voir ce que ces monstres auront fait », dit mon père en se levant.

« J'espère que le traître aura été exécuté », pensai-je... Mon père rentra.

« C'en est fait, dit-il avec un gros soupir, ils l'ont assassiné [2]. »

Je fus saisi d'un des plus vifs mouvements de joie que j'aie éprouvés en ma vie [3]. »

L'excès de cette joie a étonné bien des lecteurs ; les uns sont restés incrédules, les autres se sont indignés. Stendhal avait joui par avance du scandale : « Le lecteur pensera peut-être que je suis cruel, mais tel j'étais à dix ans, tel je suis à cinquante-deux [4]... Si les lecteurs de 1880 sont aussi étiolés que la bonne compagnie de 1835, la scène comme le héros leur inspireront un sentiment d'éloignement profond et allant presque jusqu'à ce que les âmes de papier mâché appellent de l'horreur... » — « Je

1. Cf. plus haut, p. 218.

2. « La condamnation à mort et l'exécution du 21 janvier produisirent, dit M. Albin Gras, une impression générale de tristesse et de stupeur. » (Prud., *ouv. cit.*, 634.) Le Conseil permanent de l'Isère, dans son adresse à la Convention, déclara au contraire qu'en faisant « tomber, sous la hache de la loi, la tête coupable du dernier tyran des Français, cette assemblée avait bien mérité de la patrie, qu'elle avait honoré la France et qu'elle ne pourrait être désavouée que par les infâmes. » (*Id.*, 634-635.) Henri Beyle pensait comme le Conseil permanent de l'Isère.

3. *H. Br.*, I, 126-127.

4. On retrouvera les mêmes théories inflexibles dans les *Souv. d'Egot.*, 49.

fus si transporté de ce grand acte de justice nationale que je ne pus pas continuer la lecture de mon roman... Je fermai les yeux pour pouvoir goûter en paix ce grand événement [1]...»

Malgré quelque affectation, cet enthousiasme féroce s'insère trop parfaitement dans le mécanisme de sa vie psychologique, pour que nous puissions n'en pas croire Beyle. Faut-il donc nous indigner ?

Je n'ai pas grand souci de défendre Beyle. Mais enfin l'âpre plaisir d'une juste vengeance n'est point de la cruauté. Une fois de plus Beyle paraît méchant, parce qu'il est en effet trop sensible. Cette joie funèbre d'un enfant de dix ans n'est, à la bien prendre, qu'un aspect de son exaltation patriotique.

Aussi bien Beyle partageait-il ce patriotisme sanguinaire avec la plupart de ses contemporains. Comme eux, il s'était fait une âme romaine, une de ces âmes que l'on admire traditionnellement dans Tite-Live [2] ou dans Corneille, et que l'on ne peut souffrir dans la vie réelle : « J'étais rempli, nous dit-il, des héros de l'histoire romaine. » — « Tous les ménagements, quand il s'agit de la *patrie*, me semblent encore *puérils* [3]. »

Enfin ai-je besoin de rappeler que Beyle avait dix ans, et que les enfants, faute d'avoir expérimenté la souffrance, ne conçoivent pas celle des autres ? Beyle sera d'ailleurs, nous le savons, pitoyable à l'excès [4]. Il ne connaîtra jamais le goût morbide de ses contemporains les romantiques pour de belles et rares tortures. Il n'aura point davantage la vulgaire curiosité des spectacles sanglants. Ce soldat de la Grande Armée se sentira le cœur serré devant les cadavres des champs de bataille. Beyle ne fut

1. *H. Br.*, I, 127-129. Il dit encore : « Je pourrais remplir dix pages des détails de cette soirée... »

2. Brutus mettant à mort ses propres fils.

3. *H. Br.*, I, 180, 129. — « ... traîtres à la patrie... Il n'y avait pas en 1795 et il n'y a pas à mes yeux, en 1835, de crime seulement *comparable.* » (*Id.*, 186-7.)

4. Après avoir décrit sa joie à la mort de Louis XVI : « ... à moins d'un devoir impérieux rien ne pourrait me déterminer à voir le traître que l'intérêt de la patrie envoie au supplice. » (*Id.*, 128.)

donc jamais cruel. Mais il était passionné, et mettait au service de sa passion une énergie furibonde et une rigoureuse logique. Il n'en fallait pas plus pour se réjouir virilement à la mort de Louis XVI.

Cette logique, cette passion, cette apparente cruauté, nous les retrouvons dans une autre scène [1] que Beyle a seulement le tort de nous détailler avec trop de fierté :

« Je travaillais... près de la seconde fenêtre du grand salon à l'italienne, je traduisais... Virgile ou les Métamorphoses d'Ovide [2], quand un sombre murmure d'un peuple immense, rassemblé sur la place Grenette, m'apprit qu'on venait de guillotiner deux prêtres [3]...

Voici un de mes grands torts : ... cette mort, qui glaçait d'horreur mon grand-père, qui rendait Séraphie furibonde, qui redoublait le silence hautain et espagnol de ma tante Elisabeth, me fit *pleasure*. Voilà le grand mot écrit... »

A son confesseur, qui voulait apitoyer l'enfant, Beyle aurait répondu : « Mon bon papa... m'a dit qu'il y a vingt ans on pendit à la même place deux ministres protestants... Le Parlement condamna les deux premiers pour leur religion, le tribunal criminel [4] vient de condamner ceux-ci pour avoir trahi la patrie [5]... »

De tels récits achèvent de nous révéler le jacobinisme d'Henri Beyle. Cette haine de la tyrannie, ce patriotisme héroïque et furieux, apparaissent de bonne heure dans son âme d'enfant [6]. Nous les retrouverons, aussi exaltés,

1. Elle eut lieu l'année suivante, le 26 juin 1794.

2. « ... j'expliquais avec M. Durand les *Bucoliques* de Virgile... », écrit-il dans son *Journal* de 1804 (p. 96), quand son souvenir restait plus précis.

3. « ... vers onze heures et demie, les cris de leur mort s'élevèrent... », écrit-il dans le *Journal (loc. cit.)*. Ce témoignage précis nous permet de choisir entre les deux affirmations citées par M. Prudhomme (*ouv. cit.*, 645) : l'exécution eut lieu « aux cris de : Vive la République ! » dit le *Courrier patriotique* ; « au milieu d'un morne silence », écrit Albin Gras.

4. Et non : *civil criminel*

5. *H. Br.*, I, 185-186.

6. Il y a pourtant une difficulté. Beyle fut l'instigateur d'un complot contre l'arbre de la Fraternité. Il affirme, il est vrai, que l'arbre de la Liberté, son

aussi ardents, aussi romains, quand Henri Beyle, à vingt ans, ne pourra voir sans frémir le palais de l'Empereur, et fera son héros de Brutus, immolant à la liberté le tyran de sa patrie.

*
* *

Et pourtant, il le faut avouer, un si bel enthousiasme eut sa défaillance ; la Terreur, la guillotine et les massacres n'avaient point enlevé aux jacobins le cœur d'Henri Beyle : il se dégoûta d'eux quand il découvrit qu'ils avaient les mains sales.

En ce temps-là Beyle éprouvait pour Falcon, libraire et patriote, l'admiration la plus tendre [1]. Il brûlait d'égaler

voisin *, avait toute sa tendresse. Mais la distinction paraît subtile. Elle n'existe plus, s'il s'agissait précisément de tirer un coup de pistolet contre un cartouche portant cette devise : « Mort à la Royauté. Constitution de l'an III ». Stendhal affirme, — et il paraît sincère, — qu'il ne peut se rappeler les motifs d'un pareil acte. Mais son complice Romain Colomb assure qu'ils partageaient l'un et l'autre « les opinions royalistes » de leurs parents.

Faut-il l'en croire ? Ce qui était vrai pour l'un l'était-il aussi pour l'autre ? Colomb peut-il nous être un sûr garant des opinions politiques de son cousin ?

Si nous nous en tenons prudemment au fait, il reste que Beyle, à la tête de ses camarades, cribla de plombs une inscription républicaine et civique fraîchement peinte. Faut-il voir dans cette gaminerie une manifestation politique ? Ou le désir naturel aux enfants de détruire les affiches neuves ? Cet arbre dressait depuis longtemps ses branches pourries sous les fenêtres d'Henri Beyle. Il voulut faire une plaisanterie à ses dépens.

Elle faillit mal tourner. La police poursuivit les auteurs du sacrilège. Beyle se réfugia chez deux vieilles dévotes. L'autorité semble avoir ensuite volontairement oublié cette polissonnerie. Jugeons-la comme elle sans portée. Elle ne peut suffire à infirmer des témoignages d'ailleurs concordants, et en parfaite harmonie avec ce que nous savons de Beyle. (Sur toute l'anecdote, voir *H. Br.*, II, 45-51, 282-285 ; Colomb, *Notice*, XV-XVI.)

1. Ce Falcon est un personnage sympathique et falot. Sa femme et lui jouent dans la Révolution à Grenoble un rôle tout à fait pittoresque. (Voir en particulier Prud., *ouv. cit.*, 650, 652, 655.) — Falcon était doublement cher à

* M. Prudhomme parle seulement de deux arbres de la *Liberté*, plantés place Grenette en 1792 et 1794 (*ouv. cit.*, 629, 642, 654). Beyle ne donne point la date de son exploit. Colomb le place en janvier 1797 ; et l'on ne peut le retarder beaucoup plus, puisque l'arbre en question, qui menaçait ruine, fut supprimé au printemps de la même année.

Ce genre d'attentat était fréquent à Grenoble ; les archives en gardent le souvenir. Mais j'ai vainement cherché dans les rapports de police celui dont Beyle se rendit coupable.

l'âme généreuse de tous ces révolutionnaires dauphinois. Et lui aussi, à leur exemple, il se voyait « un jour un Camille ou un Cincinnatus, ou tous les deux à la fois [1] ». Il résolut d'approcher enfin ces hommes sublimes, de pénétrer dans leur sanctuaire. Pareille décision, pour un enfant si bien gardé, n'avait-elle pas elle-même quelque chose d'héroïque [2] ? Il eut « l'audace de s'échapper » ; il entra dans l'église Saint-André, où la Société des Jacobins tenait alors ses séances et célébrait son culte [3].

C'était « un soir, à la nuit tombante : il faisait froid... Cette église étroite et haute était fort mal éclairée... » Beyle, petit bourgeois délicat, fut tout d'abord choqué de voir « beaucoup de femmes de la dernière classe..., des femmes mal mises [4]. » Les hommes n'étaient ni plus beaux ni plus propres : et, par surcroît, ils parlaient mal, dans une bruyante confusion. Beyle, avec désespoir, les trouva ridicules. « Mon grand-père se moquait habituelle-

Beyle, en sa qualité de républicain, et comme prêteur de livres défendus : « ... c'était un chaud patriote, profondément méprisé par mon grand-père et parfaitement haï par Séraphie et mon père.

Je me mis par conséquent à l'aimer, c'est peut-être le Grenoblois que j'ai le plus estimé. Il y avait dans cet ancien laquais... une âme vingt fois plus noble que celle de mon grand-père, de mon oncle, je ne parlerai pas de mon père et du jésuite Séraphie. Peut-être ma seule tante Elisabeth lui était-elle comparable. Pauvre, gagnant peu et dédaignant de gagner de l'argent, Falcon plaçait un drapeau tricolore en dehors de sa boutique à chaque victoire des armées et les jours de fête de la République.

... En passant, je lorgnais la boutique de Falcon, qui avait un grand toupet... parfaitement poudré, et arborait un bel habit rouge à grands boutons d'acier.... les jours heureux pour sa chère République. C'est le plus bel échantillon du caractère dauphinois... » (*H. Br.*, I, 192-193.)

1. *H. Br.*, I, 180.

2. « Dieu sait à quelle peine je m'expose, me disais-je, si quelque *espion de Séraphie*... m'aperçoit ici ? » (*Id.*, *ib.*)

3. C'est dans l'automne de 1793 que les églises furent désaffectées, et Saint-André consacré aux séances du club, qui, après le mois d'avril 1794, prend le nom de *Société des Jacobins de Grenoble*. (Prud., *ouv. cit.*, 640, 642.) On ne peut guère dater avec précision la visite que leur a faite Henri Beyle. Ce fut sans doute quand il commençait à prendre quelques libertés, peut-être dans l'hiver de 1795, mais de toute nécessité avant le 11 prairial an III (cf. plus bas, p. 246, note 1). Beyle aurait eu alors treize ans.

4. Les femmes assistaient à ces réunions dans une tribune spéciale ; un jour l'assemblée les invita à s'occuper, pendant les séances, à tricoter des bas pour leur famille ou à faire de la charpie pour les blessés. » (Prud., 642.)

ment, et *gaiement*, de leurs façons de parler. Il me sembla sur-le-champ que mon grand-père avait raison. »

Cette désillusion était cruelle. Depuis des années, Beyle entourait Révolution et révolutionnaires d'une auréole glorieuse : la réalité lui apparaissait, après le rêve : « je trouvai horriblement vulgaires ces gens que j'aurais voulu aimer. » Ces admirables sans-culottes, ces émules des anciens Romains, lui répugnaient !

Répugnance puérile, assurément ; mais Beyle ne se guérit jamais d'un tel enfantillage. Cet homme qui adorait la raison fut toujours l'esclave de ses impressions. Et il a pris soin de nous expliquer celle-ci : « J'ai la peau beaucoup trop fine, une peau de femme... De là peut-être une horreur incommensurable pour ce qui a l'air *sale*, ou *humide*, ou *noirâtre*. Beaucoup de ces choses se trouvaient aux Jacobins de Saint-André [1]. »

Cette contradiction entre l'esprit de Beyle, ardemment républicain, et sa peau, une peau aristocratique de petite maîtresse, explique toute sa pensée politique. Elle est simple, bien que beaucoup l'aient méconnue : « Je fus alors comme aujourd'hui, j'aime le peuple, je déteste les oppresseurs, mais ce serait pour moi un supplice de tous les instants de vivre avec le peuple. »

Cette attitude ambiguë sera toujours la sienne. De tempérament, de mœurs et d'esprit, Beyle est un aristocrate. Il regrettera, comme un monde fait pour lui, la société exquise du XVIIIe siècle. Mais, par un contraste très stendhalien, ces mondains sans générosité et sans passions répugneront à son cœur. Il aimera ce noble peuple, qu'il croit seul capable d'héroïsme, seul amoureux de la liberté. Il restera toujours républicain [2] et patriote, férocement.

Dans la pratique, Beyle ne sera point gêné de ces contradictions. Il applaudira l'énergie du peuple, et le suivra dans ses combats, du regard, accoudé au balcon de la place

1. *H. Br.*, I, 179-181.

2. Ou, ce qui revient au même, royaliste constitutionnel. La liberté de la presse et les deux chambres suffiront à ses désirs.

Grenette, en 1793, ou, en 1830, à l'abri sous les arcades du Théâtre Français. Mais, comme la foule chantante, hurlante et puante, n'est belle à voir que de loin, Beyle vivra dans les salons de l'aristocratie. Solution élégante d'une antinomie irréductible : Beyle ne sacrifia jamais ses convictions à ses goûts ; il garda les unes, et satisfit les autres.

Mais, à quinze ans, Beyle ne connaissait pas encore l'art de concilier les contraires. Cette première vision, si peu appétissante, d'une assemblée populaire, faillit lui faire renier sa foi. Pour une âme romanesque, pour un lecteur de Jean-Jacques et de l'Arioste, quelle douloureuse impression ! — « La laideur des Jacobins m'avait frappé, je fus pensif le lendemain et les jours suivants : mon idole était ébranlée. Si mon grand-père avait deviné ma sensation,... il pouvait ridiculiser à jamais les Jacobins et me ramener au giron de l'*Aristocratie* ... »

Mais la répugnante image « fut bientôt effacée par quelque récit de bataille gagnée [1]. »

L'impression s'oublia-t-elle autant que le prétend Stendhal? Je croirais plutôt qu'elle apporta aux enthousiasmes passionnés de l'enfant une atténuation légère, assez pour le préparer à servir plus tard, sans trop de souffrance, tous les régimes. Stendhal ne sera jamais un naïf en politique ; il ne se paiera point de mots ; il n'aura point, pour son propre parti, ces admirations ingénues que les Français prodiguent à ceux qui pensent comme eux. Il mêlera à ses préférences une juste dose de scepticisme. Sa visite aux Jacobins de Saint-André lui avait appris qu'il ne faut jamais voir de trop près les défenseurs de la cause qu'on aime.

1. *H. Br.*, I, 180-181.

LIVRE VI

BEYLE A L'ÉCOLE CENTRALE

« ... je devais être le petit garçon le plus présomptueux et le plus méprisant. Mon grand-père et ma famille me proclamaient une merveille : n'y avait-il pas cinq ans qu'ils me donnaient tous leurs soins ? »

(*H. Br.*, I, 279.)

Les génies vraiment originaux ne sortent guère des écoles publiques. Beyle en est la preuve. Jusqu'à l'âge de quatorze ans, il ne subit pas la commune discipline d'une classe : il n'eut pas de camarades à qui ressembler. Aussi ne sera-t-il point le produit trop connu d'un moule banal.

Quand il entre dans la vie sociale, c'est-à-dire à l'école, son caractère est fait. Préservé jusque-là par ses haines de l'influence familiale, il va l'être également de l'influence scolaire, grâce à son âge. Mis plus tôt au collège, il n'aurait pas su défendre aussi énergiquement sa personnalité contre ses camarades ou ses maîtres. La médiocrité commune l'aurait avili. Mais nous le connaissons assez pour savoir qu'à quinze ans Beyle n'est plus de ceux que l'on fléchit ou que l'on modèle à sa guise. Une précocité singulière, une ténacité inébranlable, nous garantissent qu'il saura résister.

Ayons donc, une fois de plus, beaucoup de reconnaissance à Chérubin et à Séraphie. Leur longue obstination

à garder Henri Beyle du contact des autres enfants nous l'a conservé dans toute sa pureté. Nous leur devons Stendhal. Beyle leur en veut sottement parce qu'ils l'ont empêché de jouer avec quelques polissons. Il devrait leur en savoir gré.

Mais, si le caractère de Beyle était formé, son intelligence était préparée seulement. L'Ecole centrale de Grenoble y va laisser sa marque profonde.

I

L'ESPRIT DES ÉCOLES CENTRALES

« ... Vous avez rallumé le flambeau tout près de s'éteindre ; vous avez fait partout briller la vérité. La lumière philosophique, communiquée de toutes parts comme une étincelle rapide, a éclairé en même temps tous les points de la république ; une heureuse émulation s'est saisie de tous les esprits : partout la jeunesse s'éveille ; avide de savoir, après avoir appris à rougir de son ignorance, elle ne connaît plus qu'un plaisir, celui de s'instruire. »

(François de Neufchâteau, ministre de l'Intérieur, aux professeurs des Ecoles centrales, 17 vendémiaire an VII.)

Les Ecoles centrales, comme on le sait, durèrent peu. Ouvertes au milieu d'un enthousiasme que n'éprouvaient pas leurs seuls fondateurs, inaugurées dans certaines villes au son des cloches et au bruit du canon, elles moururent plus vite encore que n'ont coutume de changer en France les programmes de l'enseignement : instituées par un décret du 25 février 1795, réorganisées par Daunou à la fin de la même année, elles disparurent dès 1802. Il serait intéressant de chercher si la génération qu'elles n'eurent pas même le loisir de former complètement ne se distingue point par quelques traits de celle qui précède et de celle qui suit, des enfants élevés dans les collèges royaux et de ceux que disciplina l'Université impériale. Toujours est-il que bien peu d'hommes purent se dire les élèves de l'Ecole centrale, et d'elle seule. Henri Beyle fut de ces hommes-là.

C'est une des circonstances notables de sa vie.

Les Ecoles centrales ressemblaient aussi peu aux collèges de l'ancien régime qu'aux lycées de l'Empire. Dans ceux-là comme dans ceux-ci, l'enseignement littéraire avait le premier et presque le seul rôle, et un enseignement littéraire où les mots tenaient plus de place que les idées. Pour des croyants, comme pour un gouvernement autoritaire, il semble inopportun d'apprendre aux enfants à penser par eux-mêmes, tandis que l'élégante expression des lieux communs ne présente aucune espèce de danger. Les fondateurs de l'Ecole centrale au contraire étaient des philosophes et des esprits libres. Qu'ils aient voulu, comme on a pu le leur reprocher [1], créer un enseignement trop utilitaire, c'est ce que je n'examine point ici. Mais bien plus encore, semble-t-il, des hommes comme Destutt de Tracy se préoccupaient de former les intelligences et de leur apprendre à bien penser. Ils étaient sans doute non moins soucieux que les oratoriens ou les jésuites de culture désintéressée ; mais ils entendaient autrement cette culture. Ils ne voulaient point faire des beaux-esprits, mais des esprits capables de chercher la vérité, suivant les méthodes nouvelles, leurs méthodes. Car cet enseignement, tout autant que celui d'une école congréganiste, avait sa doctrine officielle, qui était celle des Idéologues [2]. Jamais sans doute à aucune époque les philosophes et la philosophie n'inspirèrent aussi complètement les principes comme les programmes d'une éducation nationale.

Si l'esprit de l'enseignement était changé, sa matière ne l'était pas moins. Elle s'élargit singulièrement. On y vit figurer le dessin, les langues vivantes, la législation, l'histoire ; mais surtout les sciences, pour la première fois, prirent dans les études leur place, une large place. Les mathématiques, la physique et la chimie [3] composaient à

1. Compayré, article de la *Grande Encyclopédie*.

2. Sur l'Idéologie et les Ecoles centrales, voir Picavet, *Les Idéologues*, 32-66. Qu'une doctrine philosophique exclusive inspirât tous les maîtres, on en verra bien des preuves dans la suite de ce chapitre, en particulier quand il s'agira du cours de belles-lettres.

3. L'histoire naturelle était enseignée dans la *première section*.

elles seules tout l'enseignement de la *deuxième section*, destinée aux élèves qui avaient plus de quatorze ans. Enfin, pour les plus âgés [1], était réservée la grammaire générale, si importante aux yeux des idéologues, puisqu'elle apprenait à décomposer le langage, à analyser le raisonnement, à penser.

Beyle s'est trouvé là, comme à point nommé, pour recevoir cette nouvelle discipline.

Et d'abord l'esprit général qui animait tout l'enseignement, et que nous appellerions aujourd'hui l'esprit d'examen, Beyle ne semble-t-il pas se l'être assimilé mieux que personne ? Même sans l'Ecole centrale, je le veux, il aurait su penser avec audace. Mais enfin c'est l'Ecole centrale qui lui donna les premières leçons [2] d'une curiosité libre et méthodique. Aussi bien lui a-t-il rendu pleine justice : « Les Ecoles centrales, l'Ecole polytechnique sont fondées ; ce fut le plus beau temps de l'*Instruction publique*. Bientôt elle fit peur aux gouvernants, et depuis, sous de beaux prétextes, on a toujours cherché à la gâter. Aujourd'hui, l'on enseigne aux enfants qu'*equus* veut dire cheval; mais on se garde bien de leur apprendre ce que c'est qu'un cheval. Les enfants, dans leur curiosité indiscrète, pourraient finir par demander ce que c'est qu'un magistrat... On cherche à former des âmes basses et à perfectionner quelque enseignement partiel ; tandis qu'il n'y a aucun cours de politique, de morale et de logique [3]. » Beyle, lui, avait trouvé à l'Ecole centrale un cours de législation, et un cours de grammaire générale ; il y avait reçu ces principes d'idéologie, qui devaient exercer sur son esprit une influence si profonde.

Enfin, né un peu plus tôt ou né un peu plus tard, Beyle sans doute n'eût point connu les sciences [4]. Il est difficile

1. *Troisième section*, au-dessus de seize ans.
2. Préparées pourtant par celles du docteur Gagnon.
3. *Vie de Napoléon*, 89.
4. Beyle, entrant à l'école, n'avait nulle disposition préalable pour les sciences, nulle vocation pour l'Ecole Polytechnique. On peut supposer qu'élève des lycées universitaires, il aurait été mis dans les classes de lettres. Les programmes plus scientifiques de l'Ecole centrale lui révélèrent les mathématiques.

d'exagérer tout ce qu'il aurait ainsi perdu. Qui ne voit les habitudes excellentes qu'ont pu donner à son intelligence la clarté et la précision de l'analyse mathématique?

Pour toutes ces raisons, qui sembleront plus évidentes encore quand on verra se développer les études de Beyle, il nous apparaît dès maintenant comme le plus fidèle disciple des Ecoles centrales. Rare produit de cet enseignement unique en son genre, et si vite disparu, il gardera toujours, parmi des générations formées à des disciplines tout autres, la marque singulière de son origine. Isolé, comme on l'a remarqué déjà, entre la génération de Chateaubriand et celle des romantiques, il doit à bien d'autres causes sans doute son originalité et sa solitude intellectuelle, mais il les doit en partie à ces maîtres dont il a hérité l'esprit. S'il demeure un fils spirituel du XVIIIe siècle, du siècle des « philosophes », n'est-ce pas beaucoup pour avoir reçu l'enseignement des seules écoles où régna jamais leur doctrine ?

II

L'ÉCOLE CENTRALE DE GRENOBLE

Le docteur Gagnon prit une part essentielle à l'organisation de l'Ecole centrale. Il fut chargé, avec deux collaborateurs seulement, Ducros et Dausse [1], de chercher au loin des maîtres dignes de l'institution nouvelle. Dès le 7 mars 1796, le *Jury central d'instruction* pouvait désigner à l'*Administration centrale* les principaux professeurs [2].

M. Gagnon fit davantage ; après avoir aidé à naître la jeune école, il couvrit son berceau de fleurs de rhétorique. Trois mois avant l'ouverture des cours, en effet, le 4 fructidor an IV [3], on procéda pompeusement à « l'installation des Professeurs ». Et ce fut la première fête de l'Ecole centrale [4].

Toutes les autorités de la ville se réunirent au Temple décadaire. Une marche « guerrière » ouvrit la séance. Puis le président de l'assemblée incita les petits Dauphinois à « jouir des bienfaits de la nouvelle instruction publique » :

« Jeunes citoyens,... accourez tous, venez vous ranger autour des savants distingués, des artistes habiles que le

1. Le *Jury central d'instruction* était formé, l'année précédente, de Dausse, ingénieur en chef du département, Dupuy, professeur à l'école d'artillerie, et Ducros, bibliothécaire de la commune. En l'an IV, Gagnon remplaça Dupuis. (Archiv. de l'Isère, L 378.)

2. Les professeurs étaient logés à l'école, et touchaient 2.000 francs par an. (Arch. de l'Isère, L 378.)

3. 21 août 1796.

4. Chaque année désormais, une cérémonie semblable marquera l'ouverture des cours.

Jury et le Département ont choisis pour... vous ouvrir la carrière brillante des sciences, des lettres et des arts ; la réunion de leurs talents... bientôt nous procurera le complément... de régénération qui doit fonder le bonheur du peuple sur ses vertus, et ses vertus sur ses lumières. »

A son tour le Commissaire du Pouvoir exécutif adressa un appel ému à cette « jeunesse intéressante, douce espérance de la patrie ». Puis, se haussant à la prosopopée, il évoqua la Cité de Grenoble : « Tu fus jusqu'ici le modèle et l'exemple de la sagesse et de la modération : tu vas renfermer dans ton sein l'école des sciences ; fais qu'elle soit aussi l'école des mœurs et de la vertu. »

Enfin le docteur Gagnon prit la parole, et la fine raison de son langage fait un étrange et plaisant contraste avec la sensibilité excessive de ceux qui l'avaient précédé. Comme il était permis, en 1796, de stigmatiser la Terreur, il rappela d'abord quel mal elle avait causé à l'instruction, en faisant périr savants et artistes ; puis il dit l'impatience des jeunes gens à voir s'ouvrir les écoles centrales : « nos jeunes citoyens, en effet », savent « que les sciences agrandissent la pensée, que les lettres font le charme de la vie ». Aussitôt il entreprit l'éloge de celles-là : « c'est à des citoyens absorbés dans l'étude que nous devons une grande partie des brillants succès de nos armées » ; et M. Gagnon cita les aérostats et le télégraphe, les progrès de l'artillerie, et les bienfaits des chimistes fabricateurs de la poudre à canon. Alors, s'élevant jusqu'à la philosophie des sciences, il en montra les progrès rapides « depuis qu'on avait abandonné les systèmes pour chercher la vérité par la voie de l'expérience. » Enfin il conclut en espérant qu'une bonne éducation formerait « la nouvelle génération aux vertus républicaines. »

Et M. Dubois-Fontanelle fit encore après lui un discours [1].

1. Brochure contenant le récit de la séance, dans les Archives de l'Isère, L 378.

Beyle se souvenait vaguement de cette pompeuse cérémonie (*H. Br.*, I, 60, 238).

L'Ecole centrale s'ouvrit le 1er frimaire an V (21 novembre 1796) [1], dans les immenses bâtiments, d'une monotonie lugubre, construits par les Jésuites pour leur collège Royal-Dauphin [2].

Les « jeunes citoyens » n'étaient pas « tous accourus » pour se faire admettre, mais pourtant, dès le premier trimestre, on put compter 126 inscriptions. Le registre avait été ouvert le 30 brumaire. « Marie Henry Bayle, âgé de 14 ans », fut le quinzième à donner son nom [3]. Il n'attendit donc pas, comme il l'a écrit, le printemps, et malgré Séraphie, encore vivante, quoi qu'il en ait dit, il entra à l'Ecole centrale le jour même de son inauguration [4]. Quand même la mode ne s'en fût pas mêlée, et n'eût pas décidé le consentement de Chérubin Beyle [5], le petit-fils du Docteur Gagnon ne pouvait bouder l'Ecole centrale.

Beyle, d'après son âge, aurait dû entrer dans la deuxième section [6], réservée aux études de sciences. Mais la règle était mal observée à Grenoble, et, en même temps qu'il suivait un cours de mathématiques, comme il convenait, il faisait encore partie d'une classe de latin et

1. Les cours se terminaient à la fin de fructidor ; l'année scolaire comptait donc dix mois.

2. Prudhomme, *ouv. cit.*, 654. Mais M. Prudhomme donne, à tort, je crois, la date du 11 frimaire.

Les bâtiments de l'Ecole centrale subsistent encore aujourd'hui à peu près tels que Stendhal les a connus. Ils servent maintenant au lycée de jeunes filles.

3. *Registre des Inscriptions*, aux Archives de l'Isère. — L'inscription coûtait 6 fr. 05. On devait s'inscrire à chaque trimestre. Mais la plupart des élèves (Beyle n'était pas de ceux-là) négligèrent cette formalité.

La première année, l'Ecole centrale compta 176 élèves. En l'an VI, il y en eut 196, et 266 en l'an VII. Mais cette prospérité n'empêche pas le *Clairvoyant* (18 messidor an VI) de gémir sur l'injuste « défaveur » qui « plane » sur les écoles républicaines.

4. Les souvenirs de Beyle sur ce point sont très confus et contradictoires. Tantôt il place ses débuts à l'Ecole centrale en « 1794 ou 95 », et tantôt « vers 1797 ». (*H. Br.*, I, 125, 235, 242.) Mais les archives de l'Isère nous permettent de négliger les caprices de sa mémoire.

5. D'après Colomb, qui d'ailleurs, bien qu'il ait été condisciple de Beyle à l'Ecole centrale, multiplie sur ce chapitre erreurs et bévues.

« Mon père, écrit Beyle, se borna à dire des mots profonds et sérieux sur le danger des mauvaises connaissances pour les mœurs. » (*H. Br.*, I, 238.)

6. Pour les élèves de plus de quatorze ans.

d'une classe de dessin appartenant à la première section [1]. L'année suivante, il se partage entre la première, la seconde et la troisième sections, dessin, sciences, et belles-lettres. Enfin, en l'an VII, nous le retrouvons dans la seconde section, celle des sciences. En cette école centrale, les élèves avaient la même indépendance qu'un étudiant de faculté ; ils choisissaient leurs cours, se pressaient en foule à quelques-uns, et désertaient la plupart. Beyle fit comme les autres.

Grâce à cette plaisante liberté, nulle crainte de surmenage. Les cours étaient d'ailleurs incomplets à Grenoble, et l'on n'avait pu trouver de professeurs pour les langues vivantes. Enfin, les élèves eussent-ils été très assidus, on leur demandait peu de travail personnel. Le professeur discourait ; ils écoutaient. Ils pouvaient même ne pas écouter.

La sensibilité la plus exquise et la plus noble inspirait désormais la discipline. Plus de verges : ces châtiments corporels ne pouvaient faire que des hypocrites et des esclaves, et convenaient aux collèges de jadis. Pas davantage de pensums : « Vous ne donnerez le travail que comme récompense, et jamais comme peine », conseillait subtilement le ministre. Et comme il fallait pourtant supposer quelques erreurs, même chez de jeunes patriotes, et prévoir quelques punitions, François de Neufchâteau concluait : « Vous réprimerez les fautes simples par des privations, les délits par la honte. » Et nous devons croire que cela suffisait.

Ce ministre avait l'âme idyllique d'un berger de Florian. La vie des écoliers, telle qu'il la rêvait, ne devait plus être qu'émotions tendres et joyeuses, civisme et vertu. Il recommandait aux maîtres de mener leurs élèves « dans les champs, les prés et les bois, pour y admirer la nature et pour apprendre à la connaître [2]... » Et surtout, l'imagination toute remplie de Jean-Jacques, il multipliait les fêtes.

1. M. Chuquet a déjà remarqué cette confusion.

2. Lettre du 17 vendémiaire an VII, aux professeurs des Ecoles centrales. (Arch. de l'Isère.)

Ces fêtes donnent à l'Ecole centrale sa physionomie originale et plaisante. Sans doute les philosophes qui l'avaient fondée avaient apporté dans l'enseignement bien d'autres nouveautés plus sérieuses. Mais ce pittoresque naïf ne doit-il pas lui gagner tous les cœurs?

Aussi bien la sollicitude gouvernementale ne prit jamais autant de soins pour amuser les populations. Jamais il n'y eut tant de cérémonies touchantes, tant de cortèges fleuris, tant de fanfares, de chants et de discours. Fêtes essentiellement moralisatrices, d'ailleurs, et qui, par des spectacles vertueux et sensibles, devaient tour à tour inspirer aux spectateurs des pensées philosophiques, ou mouiller leurs yeux de larmes pieuses.

Les maîtres et les élèves de l'Ecole centrale étaient les figurants obligés, et le plus souvent les acteurs convaincus, de ces divertissements patriotiques. Est-il besoin de le dire? Nul ne songeait alors à la neutralité. Le premier devoir des professeurs comme de leurs disciples était de haïr la royauté [1], et de desservir fidèlement le culte décadaire [2]. L'Administration centrale prenait même, le 19 brumaire an VII, un arrêté pour prescrire aux membres du jury d'instruction et aux professeurs « de se rendre en corps et de conduire les élèves, chaque jour de décadi ou de fête nationale, à la salle décadaire ». Et l'on devait noter soigneusement les élèves absents [3].

Comment Beyle n'a-t-il gardé nul souvenir de ces pieuses cérémonies, où son grand-père comme lui-même

1. « Tous les professeurs s'attacheront particulièrement à inspirer dans leurs leçons la haine de la royauté, l'amour de la patrie, et les vertus républicaines. » (*Arrêté de l'Admin. centrale,* du 19 brumaire an VII, titre XVI.) Cette intolérante partialité est surtout visible dans les programmes d'histoire (voir le *Procès-verbal* de la distribution des prix faite en l'an VI, Arch. de Gren., LL 223). Les lettres circulaires envoyées aux professeurs en l'an V, l'an VI et l'an VII par les ministres successifs de l'Intérieur montrent combien l'enseignement tout entier demeurait un enseignement de doctrine. Tout candidat à l'Ecole Polytechnique doit être « porteur d'une attestation de la municipalité » prouvant « qu'il a constamment manifesté l'amour de la liberté et de l'égalité, et la haine des tyrans. » (Arch. de Gren., LL 224.)

2. Sur le culte décadaire, les fêtes, et particulièrement le rôle de François de Neufchâteau, voir A. Mathiez, *La Théophilanthropie et le culte décadaire* : Paris, 1904, in-8°. (Lire surtout pages 429 et suiv.)

3. Arch. de Grenoble, LL 223.

étaient tenus d'assister ? Le spectacle avait pourtant de quoi frapper son imagination.

Cela se passait dans la vieille église Saint-André, transformée en temple décadaire [1]. Ses sombres voûtes gothiques voyaient se dérouler des pompes étrangement nouvelles, et retentissaient maintenant d'une éloquence profane. Car la rhétorique était l'amusement préféré de cette génération naïve, et l'on faisait, dans ces fêtes, grande débauche de discours [2].

A chaque décadi se célébraient les mariages ; on en donnait le spectacle moralisateur aux jeunes élèves, et à la population bénévole. Mais quelques-uns d'aventure, — le Grenoblois est malicieux, — s'amusaient de ces unions touchantes, et troublaient par des plaisanteries peut-être libres l'émotion des assistants. Le journaliste sévère adresse souvent des réprimandes à ce public trop léger.

Puis il y avait les grandes fêtes, fêtes anniversaires ou fêtes symboliques. Symboles et anniversaires variaient d'ailleurs selon les époques, et suivaient les fantaisies changeantes de l'opinion. On avait vu jadis, le 20 prairial an II, Dubois-Fontanelle, aujourd'hui professeur à l'Ecole centrale, solennellement « brûler les rouleaux du Despotisme. » Ces rouleaux, « rappelant les décrétales capitulaires, maximes du droit royal, etc. », avaient été « placés sous la figure hideuse du despotisme », et « livrés aux flammes [3] ». Mais, au temps de l'Ecole centrale, le symbolisme devenait moins compliqué.

C'était, en germinal, la fête de la *Jeunesse*. On la célébrait « par des chants civiques, par des discours sur la

1. L'église Saint-André avait été fermée au culte dès le 9 décembre 1790. Elle servit d'abord de lieu de réunion à la *Société populaire*. Le 11 prairial an III, le Conseil général avait décidé qu'elle deviendrait un magasin à fourrage. Mais on revint sans doute sur cette décision, puisqu'en l'an V nous voyons les fêtes décadaires se donner à Saint-André. (*Inventaire sommaire des archives communales de Grenoble*, par Prudhomme, série LL, p. 36, 45, 58.)

2. Les divers journaux de Grenoble mentionnent fréquemment des discours prononcés par des professeurs de l'Ecole centrale, mais le plus souvent sans désigner autrement les auteurs.

3. Archives de la ville de Grenoble, LL 24 et 218.

morale du citoyen, par des jeux et des exercices publics [1] ». Professeurs et élèves se réunissaient dans le temple, avec les autorités civiles et militaires, les jeunes gens, les vieillards des deux sexes, « et les défenseurs de la patrie couverts d'honorables blessures. »

Le 7 germinal an VII la fête fut particulièrement attendrissante. Les jeunes gens âgés de 16 ans, — et Beyle fut nécessairement du nombre [2], — se firent en grande pompe inscrire sur le registre de la garde nationale. Puis, après avoir distribué des prix aux lauréats des écoles centrale et primaires, on donna la parole aux « jeunes élèves » qui voudraient prononcer « des discours analogues à la solennité. »

Ils ne se firent pas prier ; ils se présentèrent même en si grande foule qu'on dut bientôt interrompre cette juvénile éloquence, et renvoyer aux décades suivantes les discours non prononcés [3]. Les uns exprimaient pour leurs maîtres une reconnaissance émue, d'autres leur affection pour leurs camarades : mais quelques-uns discouraient gravement sur les questions de politique intérieure ou extérieure. Un condisciple de Beyle, profond philosophe, lauréat en grammaire générale, Grand-Dufay, fut le héros de la journée. Couvert des « plus vifs applaudissements », il termina son discours en protestant que « son désir et celui de ses camarades était de se rendre dignes de marcher sur les traces des fondateurs de la république ; d'acquérir des talents et des lumières pour la consolider ; de mourir enfin, s'il le fallait, pour garantir son triomphe [4]. »

Le 10 fructidor an VII, ce fut le tour des vieillards.

1. La municipalité, soupçonneuse, avait soin d'inviter « les citoyens... à porter à cette fête l'esprit de patriotisme et de fraternité qui anime les vrais républicains ».

2. Dubois-Fontanelle avait été spécialement chargé d'avertir à l'avance les jeunes gens que la loi obligeait à se faire inscrire.

3. Et c'est ainsi que, le 10 prairial, on put entendre un discours de l'élève Alix « sur les iniquités de la maison d'Autriche, et sur la vengeance implacable que doit nécessiter son dernier forfait. » Et le professeur Jay pérora après son élève.

4. Arch. de la ville de Grenoble, LL 219 ; *Clairvoyant* du 12 germinal et du 12 prairial an VII.

Le professeur Chalvet, qui était jeune, fripon et libertin [1], célébra la vieillesse et la vertu : « Républicains, disait-il, aucun de nous ne peut être témoin de cette fête attendrissante, sans éprouver la plus douce et la plus salutaire émotion... Que la vérité et la justice nous dirigent seules ; que la vie et l'honneur de nos semblables soit l'objet constant de nos respects. Le propre de la vertu est de porter dans l'âme la sécurité et la joie [2]... »

Chalvet semble avoir été l'orateur le plus fécond du temple décadaire [3]. Mais, dans les jours solennels, c'était le grand homme de l'Ecole centrale, Dubois-Fontanelle, qui venait prendre la parole. Il discourut en vers, le 2 pluviôse, pour célébrer l'anniversaire « de la juste punition du dernier roi des Français. ». Il invoqua

L'Etre unique, inconnu, qui, sous des noms divers
. . . . . .
Du Juif et du Chrétien, des insensés, des sages,
De tous les points de l'univers,
Reçoit les timides hommages.

C'était pour le remercier d'avoir donné aux Français

La Raison et la Liberté !

Dubois-Fontanelle rappelait avec horreur ces quatorze siècles de servitude, durant lesquels la France avait vécu dans la honte ; mais l'Etre suprême l'en avait à la fin arrachée :

Tous ses tyrans ont disparu
Dans la fange ou dans la poussière.

Et il terminait par une imprécation contre le « parjure éhonté qui désire des rois. » Dubois-Fontanelle, impla-

1. *H. Br.*, I, 238. — Beyle l'accuse d'avoir mangé l'argent des inscriptions, qu'il était chargé de recueillir à l'Ecole centrale, « avec trois sœurs fort catins de leur métier qui lui donnèrent une nouvelle v..., de laquelle il mourut bientôt après. »

2. Archives de la ville de Grenoble, LL 219 : brochure contenant le discours imprimé de Chalvet.

3. Dans le *Clairvoyant* du 14 ventôse an VII, un discours de lui pour célébrer le 18 fructidor.

cable, promettait à ce réactionnaire « un juste châtiment », qu'il ne précisait pas davantage.

Mais tant de fêtes [1], joyeuses ou pathétiques, avaient leur couronnement dans celle qui pouvait le mieux toucher ces jeunes citoyens avides de gloire, la distribution des prix.

Loin de condamner l'émulation, les fondateurs de l'Ecole centrale s'efforçaient de l'exciter par de magnifiques récompenses [2]. Leur optimisme n'appelait point vanité le désir de se distinguer. Ils n'y voyaient que les plus nobles instincts, et, comme les anciens le triomphateur des jeux olympiques, ils s'efforçaient de glorifier les jeunes lauréats. La distribution des prix n'était qu'un épisode, dans cette longue suite d'honneurs qui devait récompenser le victorieux [3].

L'épreuve même, tout d'abord, était publique et solennelle. Point de compositions écrites [4], de notes obscurément additionnées. Ceux-là seuls qui aspiraient à la couronne venaient se présenter, du 20 au 30 fructidor [5], devant un jury impressionnant [6]. Et c'est là que, de haute lutte, par la sûreté de leurs réponses, et, au besoin, par l'éloquence de leur parole [7], ils se disputaient la victoire.

Et venait enfin, le 30 fructidor, la consécration suprême.

1. Voir, sur une fête de la Reconnaissance, célébrée en prairial an V, avec le concours des élèves de l'Ecole centrale, Prudhomme, *Hist. de Gren.*, 657.

2. Ce que Beyle approuve, avec pleine raison : « La sage loi de M. de Tracy environnait les examens de beaucoup de pompe. Ne s'agissait-il pas de l'espoir de la patrie ? » (*H. Br.*, II, 2.)

3. Le nom des lauréats était imprimé sur des tableaux qui restaient pendant toute l'année exposés dans les classes, dans la cour principale de l'école, et *dans tous les chefs-lieux de canton.*

4. Au moins n'en est-il pas question dans les programmes ; mais Beyle parle d'un travail écrit pour l'examen de belles-lettres (*H. Br.*, II, 18).

5. Il y avait un autre examen, et une autre distribution des prix, en germinal, mais celle-là se confondait avec la fête de la jeunesse.

6. Ce jury d'examen se composait de deux commissaires de l'Administration centrale, des professeurs de la section à laquelle appartenait l'élève, enfin du jury d'instruction. Donc le docteur Gagnon fut de ceux qui jugèrent son petit-fils. Deux ou trois cents élèves faisaient le public.

7. On tenait compte aussi pourtant de l'assiduité aux cours, et même de l' « exactitude à assister aux fêtes décadaires et nationales ».

En procession, les autorités civiles et militaires, réunies à la Maison commune, traversent la ville pour se rendre à l'Ecole centrale [1]. Une escorte de gardes nationaux et de soldats les accompagnent, « au son des airs civiques ». Dans la cour les attendent « les membres du jury d'instruction..., les professeurs... et leurs élèves, tenant en main des rameaux de verdure. » Au centre de leurs groupes symétriques, quelques élèves portent sur des brancards verdoyants et fleuris les prix et les couronnes.

Et c'est à travers les rues de Grenoble un nouveau défilé. Cette fois, élèves et professeurs, et les brancards chargés de lauriers, se sont unis au cortège. On se rend au temple décadaire. Il est paré de guirlandes et de festons ; les dessins des élèves ornent les murs ; les tribunes sont remplies « de citoyens et de citoyennes, parmi lesquels on distingue les parents des élèves et les amis des sciences. »

Au centre du temple, « sur l'autel de la patrie », sont alors disposés les couronnes et les prix.

Et les discours commencent. Le plus pur civisme y éclate, mais point l'esprit de tolérance. « L'instruction publique, déclare le président de l'Administration centrale,... peut seule anéantir à jamais la superstition religieuse et le fanatisme royal. » Et il fait une longue diatribe contre l'ancien système d'éducation, avant d'appeler « les jeunes et fortunés citoyens » à venir se partager leurs récompenses.

Puis on entend, comme intermède, des « airs et des chants civiques. »

Un nouvel administrateur vient alors vanter les travaux de l'Ecole : « Que ne sont-ils dans cette enceinte, s'écrie-t-il, ces destructeurs éternels des institutions républicaines ! ils apprendraient... que dans le court espace de neuf mois, les élèves de l'Ecole centrale ont fait plus de progrès dans les études les plus utiles et les plus abstraites, que n'en faisait autrefois la jeunesse enseignée

1. J'emprunte ce récit au *Procès-verbal de la distribution des prix* de l'an VI (Archives de Grenoble, LL 223).

par les suppôts de la superstition et du despotisme... » Et Beyle, peut-être, pense alors à l'abbé Raillanne, tandis que l'orateur, continuant, évoque les républiques de la Grèce et les « génies sublimes » qu'elles enfantaient, tonne contre les institutions gothiques du passé, et appelle à devenir de bons fonctionnaires tous les enfants de la France nouvelle.

Enfin l'on distribue les prix ; mais ce n'est point, comme aujourd'hui, à la hâte et pêle-mêle. L'élève que l'on a nommé monte à l'autel de la patrie ; là le président de l'Administration centrale rend compte « de ses dispositions, de ses travaux et de ses succès » ; et, après cet éloge public, il « couronne le vainqueur ».

Tel était le spectacle ; les spectateurs en appréciaient-ils bien tous la beauté ? « Aucun des assistants, affirme le gazetier [1], n'a pu se défendre des sensations les plus douces... Plus d'un œil s'est senti humecté d'une larme de plaisir ; plus d'un cœur a été suffoqué par l'émotion la plus vive... » La vue de ces « talents précoces » les a attendris, et ils ont su « démêler dans les élèves les nobles sentiments de patriotisme qui certes les animent ! » Ils en ont conclu l'excellence des « institutions républicaines ».

Pourtant il y avait des sceptiques ; mais le *Clairvoyant* leur apprenait que, s'ils ne trouvaient pas touchante une pareille cérémonie, c'est qu'ils étaient de mauvais patriotes : « Qu'ils sont à plaindre, les cœurs froids et ulcérés, pour qui ces fêtes sont sans intérêt ; qu'ils font pitié, ces contempteurs de la joie publique, qui se dédommagent, avec des sarcasmes, de l'ennui cruel qui les poursuit... Le franc républicain ne peut, au contraire, sans la plus vive émotion, assister aux fêtes nouvelles... »

Henri Beyle y assista ; qui pis est, il dut y jouer son rôle.

Jusque-là, il avait vu la Révolution par le dehors, et de loin ; élève de l'Ecole centrale, il se trouva jeté au milieu des républicains les plus purs, au sein du temple.

Cela servit-il à affermir ses sentiments révolutionnaires?

1. *Le Clairvoyant* du deuxième jour complémentaire an VI.

on en peut douter. Peut-être, à regarder d'aussi près ces fêtes, qui de loin lui paraissaient sublimes, n'en vit-il plus que les ridicules. Même enfant, Beyle détestait l'emphase et la sensiblerie, les hypocrites et les niais. Obligé de tenir sa partie dans le concert, de s'attendrir aux cérémonies « touchantes », de s'enthousiasmer aux chants « civiques », et d'applaudir les discours « analogues », sans doute commença-t-il à juger que son grand-père avait raison quand il trouvait du meilleur comique ces révolutionnaires phraseurs.

Aussi bien, dans une famille aristocratique, Beyle, par esprit d'opposition, devait être jacobin. Mais, dans une école républicaine, il était logique qu'il redevînt royaliste. Poussa-t-il jusque-là le plaisir de l'indiscipline, je n'oserais le dire. Ce n'était peut-être qu'une simple boutade, quand, sur l'un de ses cours de littérature [1], il écrivait, et récrivait :

Vivent les Chouans.

Mais n'y faut-il pas voir, chez l'auditeur du citoyen Dubois-Fontanelle, qui brûlait dans une cérémonie jacoqine « les rouleaux du Despotisme », — l'exaspération d'un enfant que le fanatisme rend incrédule ?

1. Bibl. de Gren., R 5896, t. XXV. Cf. Prudhomme, *liv. cité* : « Au commencement de ventôse [an IV], on échangeait des pamphlets injurieux, où l'on se traitait de « jacobin forcené », de « chouan » et de « vendéen » (651).

III

LES ÉTUDES D'HENRI BEYLE

Parmi ces fêtes civiques, l'une tout au moins devait trouver grâce aux yeux de Beyle, la distribution des prix. Ce jour-là l'orgueil du succès, disons mieux, l'enthousiasme de la gloire, ne lui laissait pas le loisir de l'ironie.

Car Beyle, il faut bien l'avouer, fut un excellent élève [1]. Chacune des trois années qu'il passa à l'Ecole centrale, s'il ne remporta point « tous les premiers prix », comme l'affirme trop complaisamment son cousin Romain Colomb, il fut plus d'une fois couronné au pied de l'autel de la patrie.

En l'an V, il avait débuté assez obscurément [2] : une mention honorable dans la seconde classe de mathématiques, et une autre mention honorable en dessin, dans la classe des *grandes têtes* [3]. Mais il se distingue de la foule en l'an VI : il emporte le premier prix de Belles-Lettres [4], et un accessit dans la classe de *ronde-bosse*.

Enfin, l'année suivante, alors que les mathématiques l'ont absorbé tout entier, il en obtient deux fois le premier prix : d'abord à l'examen de ventôse [5], puis à celui de

1. Et même un élève respectueux, timide, sensible : « Un mot de reproche... me faisait venir les larmes aux yeux. » (*H. Br.*, I, 247-248.)

2. Son grand-père lui en fit reproche. Cf. *H. Br.*, I, 254-257.

3. C'est-à-dire où l'on faisait des têtes d'après des dessins.

4. On lui donna les *Œuvres d'Homère, traduites par Bitaubé*. L'examen avait été fort brillant. Beyle le raconte, *H. Br.*, II, 36-37.

5. Un premier prix *ex-æquo* avec deux autres, sur quatorze élèves qui se sont présentés à l'examen, dans la deuxième section.

fructidor. Cette fois ses rivaux étaient douze ; huit méritèrent avec lui des prix ex-æquo. « Néanmoins la précision que le citoyen Beyle a mise dans ses réponses, et la facilité avec laquelle il a opéré dans ses calculs ont déterminé le jury à lui accorder, sans tirer au sort, l'introduction à l'analyse infinitésimale par Euler, édition latine [1]. »

Trois élèves, dont Beyle, s'étaient présentés pour concourir dans la classe des académies d'après la bosse. Beyle fut classé troisième, mais il n'en eut pas moins un prix d'honneur [2].

Ces succès étaient brillants, mais partiels. Le capricieux Beyle ne travaille que ce qui lui plaît. Par un contraste singulier, il réussit également bien dans les belles-lettres et dans les mathématiques. Mais il néglige tout le reste [3], à l'exception du dessin. Aux concours d'histoire et de latin, il ne se présente même pas.

Si l'on en croyait Colomb, il aurait pourtant fait preuve, en grammaire générale, d'une supériorité tout à fait extraordinaire, et obtenu dans cet examen « un triomphe qui dut singulièrement flatter son jeune amour-propre ». Le jour de l'épreuve, aucun de ses condisciples n'aurait osé se présenter contre lui. « Beyle parut donc seul devant les examinateurs ; il répondit pendant deux heures consécutives, avec une grande netteté, à toutes les questions..., et reçut toutes les couronnes ».

Malheureusement ce « triomphe » fut obtenu par un autre que Beyle. C'est le « citoyen Dufay » qui vit se retirer devant lui tous ses concurrents, intimidés à l'avance

1. Tous ces détails d'après le *Procès-verbal des examens de l'Ecole centrale de l'Isère*, registre conservé aux Archives de l'Isère. Ce document permet de compléter, et de corriger, les récits de Colomb et de M. Chuquet.

J'ai retrouvé à la bibliothèque de Grenoble le témoignage officiel donné à Beyle pour son prix de mathématiques.

2. Le prix d'honneur, à l'Ecole centrale, était ce que son nom indique : l'élève ne recevait aucun livre, et devait se contenter de l'honneur.

Beyle s'était déjà présenté en ventôse, mais sans aucun succès.

3. Nous n'avons aucun document qui nous permette de savoir quels cours suivait chaque élève, en dehors de ceux où il obtenait des succès. Rien ne prouve que Beyle ait été l'auditeur de tous les professeurs qu'il nomme dans *Henri Brulard*.

par une supériorité invincible [1]. L'excellent Colomb, brouillant tout, attribue généreusement à son cousin un succès qui avait fait époque dans l'histoire de l'Ecole centrale [2].

Quant à Beyle, il est au contraire bien notable que ce futur psychologue, ce prochain admirateur de Tracy, ce disciple de Cabanis, non seulement n'a jamais remporté le moindre prix de grammaire générale, mais ne s'est même jamais présenté pour l'obtenir. Son amour pour l'idéologie n'était-il donc encore dans ce temps-là qu'un amour malheureux ?

*
* *

Mais les succès scolaires de Beyle nous importent beaucoup moins que son goût pour l'étude, ou que l'influence de ses maîtres.

Parmi ceux-ci, peu nous intéressent [3]. Beyle retrouva sans plaisir à l'Ecole centrale son professeur de latin, M. Durand, dont il méprisait depuis longtemps l'ignorance [4]. Quant à Berriat Saint-Prix, qui enseignait la légis-

1. Sur Grand-Dufay, voir *H. Br.*, II, 1-3. Beyle met en relief son esprit et son hypocrisie.

2. M. Chuquet ajoute quelques inexactitudes à celles de Romain Colomb. Il rapporte l'anecdote au concours de belles-lettres, — et non de grammaire générale, — de l'an VI, — au lieu de l'an VII (23).

3 On trouvera dans le livre de M. Chuquet des renseignements sur la plupart de ceux qui eurent dans l'éducation de Beyle un rôle secondaire (19-22). Je ne m'arrêterai ici qu'aux autres.

4. Il y avait cours de langues anciennes (c'est-à-dire, en fait, de latin seulement) tous les jours de dix heures à midi. Ce cours, destiné aux élèves de douze à quatorze ans, était complet en deux années. On ne doutait point que ce laps de temps ne suffît pour les initier à la connaissance de la grammaire et de la littérature (*Clairvoyant*, du 18 messidor an VI). Mais cet enseignement, pourtant si discret, était abandonné par les élèves, et ils se pressaient aux cours de sciences. On essayait en vain de leur persuader que les langues anciennes leur donneraient « le goût des vertus républicaines ». Une trentaine seulement répondirent à l'appel.

Ils étaient divisés en deux sections. Le *De Viris...*, *Florus*, le *Selectæ...*, *Cornelius Nepos* et *Phèdre*, étaient étudiés dans la première. « Le professeur mettra ensuite entre les mains de ses élèves la houlette des bergers ; et Virgile, dans ses pastorales, sera pour eux un Orphée, qui ne manie la lyre que pour réunir les hommes par le lien des mœurs et des lois. » Ainsi s'exprimaient les

lation [1], Chalvet, l'histoire, Trousset, la chimie, et Villars [2], l'histoire naturelle, ils ne semblent point avoir beaucoup compté pour Beyle. Mais, à des titres divers, ses professeurs de littérature, de philosophie, de mathématiques et de dessin, doivent retenir notre attention.

programmes d'alors. (Arch. de l'Isère, L 378.) — Dans la deuxième section, c'est-à-dire après un an d'études, les élèves lisaient *César*, *Tite-Live*, *Salluste* *, *Tacite* **, *Cicéron*, l'*Enéide*, *Ovide* et *Horace*.

Généralement le professeur expliquait seul : les élèves écoutaient, et comprenaient s'ils pouvaient. Parfois on les obligeait à répéter ce qu'ils avaient entendu. Nous ignorons s'ils faisaient des versions par écrit. Il est question dans les programmes de « compositions », peut-être des discours latins. Et sans doute le professeur devait « meubler » la mémoire « d'actions glorieuses et d'exemples de vertus républicaines », mais on peut se demander s'il apprenait du latin à ses élèves.

1. Beyle ne le nomme même pas, et peut-être ne suivit-il pas son cours.
2. Oublié lui aussi par Beyle.

* « Je... goûtai fort Salluste » (*H. Br.*, I, 243).

** « Je traduisis avec plaisir la *Vie d'Agricola...* » (*Id.*, 276.)

IV

LES BELLES-LETTRES

M. Dubois-Fontanelle. — Les premiers essais dramatiques d'Henri Beyle. Racine et Shakespeare.

« M. Fontanelle était trop brisé par le malheur et par le caractère de sa diablesse de femme pour être enthousiaste, il n'avait pas la moindre étincelle du feu de M. l'abbé Ducros ; aussi n'eut-il guère d'influence sur mon caractère. »

(*H. Br.*, II, 17.)

Jean Gaspard Dubois-Fontanelle faisait figure d'homme célèbre quand, à soixante ans, il fut nommé professeur de belles-lettres dans sa ville natale [1]. Son bagage littéraire était pesant, encombrant même. Ses œuvres comptaient déjà une trentaine de volumes, sans parler de nombreux articles dans la *Gazette des Deux-Ponts*, le *Journal de Panckoucke* [2], le *Mercure* et la *Gazette de France*. Depuis qu'il avait débuté chez Fréron, il s'était essayé dans bien des genres, il avait écrit des comédies et des tragédies, une *Vie de P. Arétin*, des *Contes philosophiques et moraux*, comme Voltaire et Marmontel, des romans d'aventures et des récits de voyages, comme l'abbé Prévost : il avait traduit Ovide [3] et traduit des romans anglais. Enfin il

1. Né à Grenoble en 1737, il mourut en 1812. Il s'appelait tout simplement J. G. Dubois. — Voir la notice qu'a faite sur lui M. J. de Crozals, dans son étude sur la *Faculté des Lettres de Grenoble* (*Bullet. de l'Acad. Delphinale*, 1896) ; et *H. Br.*, II, 13 et suiv.

2. *Journal de politique et de littérature.*

3. Sa traduction des *Métamorphoses* eut beaucoup d'éditions (on cite celles de 1766, 1778, 1780, 1802, 1806). Le docteur Gagnon la prêtait à son petit-fils. (*H. Br.*, I, 125.)

avait eu la chance, trente ans plus tôt, de provoquer un scandale. En 1767 il composait un drame, *Ericie ou la Vestale*, contre le fanatisme religieux et les vœux monastiques ; on en interdit l'impression, on condamna aux galères et à la marque les misérables colporteurs qui en vendaient l'édition clandestine [1]. Quant à l'auteur, il y trouva profit et gloire : en 1789, on se hâta de jouer au Théâtre Français une pièce aussi subversive ; et il est permis de croire que la réputation de pureté révolutionnaire ainsi gagnée par l'auteur contribua à le désigner, en 1796, au choix des membres du jury. Cet écrivain, fatigué par trente ans de fécondité [2], eut donc la charge d'enseigner les belles-lettres aux jeunes Dauphinois.

Son cours s'ouvrit le 21 novembre 1796. Sa réputation de lettré que Paris avait consacré, sa position éminente parmi les professeurs de l'Ecole centrale [3], avaient attiré de nombreux auditeurs. Beaucoup de femmes étaient venues entendre ce bel esprit que la *Flore littéraire du Dauphiné* a rangé parmi les « poètes de l'amour [4] ». Et il leur en marquera plus tard sa reconnaissance par de petits vers très galants [5]. Au milieu de ce public mondain [6], les élèves de l'Ecole centrale devaient être noyés, et distraits.

1. Cf. la note de M. Debraye, *H. Br.*, II, 276.

2. Et, d'après Stendhal, de pauvreté et de malheur : « M. Dubois-Fontanelle était presque perclus de goutte, ses doigts n'avaient plus de forme, il était poli, obligeant, serviable, du reste son caractère avait été brisé par l'infortune constante. » (*H. Br.*, II, 15-16.)

3. Il était président du conseil d'administration.

4. Elle publie de lui une églogue, *Lisette*, oaristys d'une platitude qui touche à la niaiserie.

5. Et vous aussi, sexe charmant,
Que j'ai vu si longtemps venir avec constance
Joindre votre art de plaire à mon enseignement
Qu'embellissait votre présence ;
J'emporte de vous dans les champs
. . . . . .
Des souvenirs bien doux et bien intéressants.
Ma verve auprès de vous, oubliant quelquefois
Et du temps et des ans l'outrage irréparable,
Se réveillait à votre voix,
Et vous l'encouragiez d'un regard favorable.

6. En l'an VI, 80 *amateurs* suivaient les cours de l'Ecole centrale, et 140 en l'an VII.

On vit entrer un petit vieillard, qui ressemblait à une vieille femme malicieuse et naïve [1]. Sa perruque se relevait bizarrement en une sorte de chignon ; et deux boucles de cheveux encadraient de chaque côté son visage imberbe. De grands yeux candides s'ouvraient à fleur de tête ; mais le nez se recourbait sur une bouche pincée et qui pouvait être spirituelle.

M. Dubois-Fontanelle lut son cours, soigneusement écrit avec éloquence. Et il eut un vif succès. Nul professeur ne sera plus que lui populaire. La presse le célébrera avec attendrissement : « Heureux professeur et digne de l'être, qui te fais un devoir et un plaisir de consacrer tes moments à l'instruction de tes jeunes compatriotes, reçois l'hommage que je t'offre en leur nom ; sois longtemps leur guide et leur modèle : ils te portent dans leur cœur, et leurs vœux ardents sont pour ta félicité [2]. » Et, quand on joua *la Vestale* à Grenoble, le 14 germinal an VII, une pièce de vers fut jetée sur la scène, et lue aux applaudissements du public :

« Tendre et sublime auteur, dont le brillant génie
Honore les beaux-arts et la philosophie ;...
Daigne accepter ici le suffrage unanime
D'un peuple qui t'admire et te doit son estime.
Puisse un heureux destin...
Accomplir tous nos vœux en prolongeant ta vie :
Mais tu vivras toujours dans le sein d'Ericie. »

C'étaient les élèves de l'Ecole centrale qui avaient tenu à célébrer leur maître en des vers qui n'étaient guère plus mauvais que les siens [3].

En vérité ce poète pitoyable fut un fort bon professeur de littérature. C'est le premier et le seul qu'ait jamais eu Henri Beyle. Il est donc intéressant de connaître son enseignement. Nous le pouvons d'autant mieux que nous avons les notes écrites par Beyle sous

1. La bibliothèque de Grenoble a de lui un buste excellent.
2. *Clairvoyant*, du 10 frimaire an VII.
3. Voir le *Clairvoyant* du 16 germinal an VII.

sa dictée [1], son propre cours manuscrit [2], et ce même cours publié en 1813, par les soins de son petit-fils [3].

Dubois-Fontanelle semblait prendre au sérieux son jeune auditoire [4] ; il lui faisait ce que nous appellerions aujourd'hui un cours de faculté [5]. C'est qu'en réalité il

1. Ces notes ne sont que le résumé du cours, mais un résumé qui semble avoir été dicté par le maître à la fin de chaque leçon. Le travail de l'élève consistait seulement à abréger encore le sommaire du professeur. (Nous avons souvent un premier brouillon de Beyle, probablement celui qu'il avait pris sous la dictée, puis une rédaction plus concise, et écrite avec plus de propreté.)

Dubois-Fontanelle a expliqué sa méthode dans sa préface (t. I, p. IX) : Les élèves, « invités à faire par écrit le résumé [de la leçon]... qu'ils venaient d'entendre, apportaient ce travail à la leçon suivante. Pour le leur faciliter, on leur donnait quelques notes qui leur en rappelaient les objets, et l'ordre dans lequel ils devaient être classés... »

Les différentes rédactions de Beyle couvrent environ 150 pages, dispersées au hasard dans les manuscrits de Grenoble. Quelques-unes font double emploi ; elles sont de tous les formats. En voici la liste :

1° R 5896, tome I : Six pages de notes sur la poésie lyrique, datées du 19 prairial an VI.

2° R 5896, tome XV : Dix grandes pages (tragédie, comédie et drame), datées du 9 et du 19 floréal an VI.

3° R 5896, tome XXV : — Notes sur « l'art d'écrire » : 29 frimaire an VI.

— « Premier cahier d'extraits » : notions préliminaires d'un cours sur l'éloquence, datées du 19 frimaire an VI.

— « Deuxième cahier d'extraits » : huit pages d'une écriture extrêmement fine, contenant le résumé de cinq leçons (de la troisième à la septième).

— Brouillon pour la fin de l'extrait précédent.

— Cinq pages de brouillon du même cours sur l'éloquence.

4° R 5896, tome XXVI : — Un cahier d'une cinquantaine de pages, résumé d'un cours sur la tragédie et la comédie.

— Un cahier de plus de trente pages (suite du précédent), sur la comédie, le drame, l'opéra, la poésie pastorale et la satire.

— Un cahier d'une trentaine de pages : notions préliminaires sur l'éloquence (répétition des 3e, 4e et 5e leçons, déjà contenues dans le tome XXV ; quelques adjonctions) ; — une leçon sur l'imagination, du 9 nivôse an VI.

2. A la biblioth. de Grenoble, avec un portrait du maître, en costume d'intérieur, à sa table de travail.

3. *Cours de Belles-Lettres*, par J. G. Dubois-Fontanelle, ancien professeur de belles-lettres à l'Ecole centrale du département de l'Isère, professeur d'histoire, doyen de la faculté des lettres de l'Académie de Grenoble, conservateur de la Bibliothèque publique et membre de la Société des sciences et des arts de la même ville : Paris, Dufour, 4 vol. in-8°.

4. Beyle, son élève en l'an VI, n'avait encore que quinze ans. Mais, régulièrement, la troisième section, à laquelle appartenait le cours de belles-lettres, devait être réservée aux élèves de plus de seize ans.

5. Le cours de belles-lettres avait lieu tous les deux jours, de dix heures à midi.

parlait surtout pour ces « amateurs des deux sexes » qui venaient en foule à ses leçons. Quant à ses élèves véritables, il leur demandait seulement de bien suivre et de bien s'assimiler son enseignement. Nulle trace d'exercices proprement scolaires. Et il n'est pas sans intérêt de savoir que Beyle ne fit sans doute à l'Ecole ni dissertations ni discours [1]. Il ne pouvait donc apprendre à écrire qu'en écoutant son maître, et en prenant exemple sur son éloquence, une éloquence prolixe, grave et pompeuse. C'est d'ailleurs ce qu'il ne fit point. Beyle, grâce à une telle méthode, ne sut pas l'orthographe ; mais peut-être, ne s'étant jamais exercé à la composition et au développement, aura-t-il gardé, mieux qu'un bon élève de nos écoles, toute l'originalité d'une pensée qu'aucune habitude scolaire ne disciplina jamais. On ne trouvera dans ses livres ni plan, ni style. C'est un moyen d'être soi-même.

Si Dubois-Fontanelle ne daignait point donner des devoirs à ses élèves, son cours du moins était savant et vraiment complet. Toute la littérature, de tous les temps et de tous les pays, passait devant ces jeunes esprits insuffisamment préparés.

L'antiquité avait naturellement la première place [2]. Dubois-Fontanelle, pur classique, admirait les Anciens, mais avec liberté : et il déclarait à l'occasion que les modernes les avaient surpassés quelquefois [3].

1. Il était dit seulement, dans un arrêté de l'Administration centrale du 19 brumaire an VII : « Le professeur aura... soin de faire extraire et analyser par ses élèves de bons discours et de bons livres. » A vrai dire, il était bien prescrit, à tous les professeurs sans distinction, d'exercer les élèves à lire à haute voix, à écrire sous la dictée, « en observant l'orthographe », à dicter à d'autres, à parler en public, « enfin à rendre compte par écrit, avec précision, de ce qu'on peut leur demander, de ce qu'ils ont appris, de ce qu'ils ont à demander ou à apprendre à d'autres. » Mais ces prescriptions générales, s'adressant à tous, n'étaient peut-être suivies par personne. Dans tous les cas, on ne voit nulle trace de composition personnelle.

2. Dubois-Fontanelle ne suit pas un ordre historique. Il étudie les genres littéraires et leurs principes. Mais, à propos de chaque genre, il énumère ceux qui l'ont illustré. Son premier volume est une rhétorique ; il consacre le deuxième à l'épopée et à la tragédie ; le troisième à la comédie, au drame, à l'opéra, à la poésie lyrique, et à la poésie didactique ; le quatrième à l'apologue et au conte, à l'histoire, au roman, et à la critique. — Les citations sont fréquentes et copieuses.

3. I, III.

Il professait pourtant, sur le goût, des idées aussi étroites que La Bruyère ou Boileau. Il affirmait sans hésiter que « sur les matières de goût, il ne peut guère exister deux manières de voir et de sentir [1]... », et il terminait sa préface par cet éloquent aphorisme : « La Vérité est une comme la nature. »

Il s'en tenait donc à la vérité du grand siècle ; il admettait la règle des trois unités [2] ; et il annonçait doctement, à la fin de son cours sur la tragédie, que l'on allait revenir plus que jamais à l'imitation des maîtres classiques, qui étaient quatre : Corneille et Racine, Crébillon et Voltaire [3].

Mais cette fidélité aux principes traditionnels n'empêchait pas Dubois-Fontanelle d'apprécier les modernes, qui n'étaient point encore des romantiques. Les écrivains du XVIIIe siècle tiennent la meilleure place dans son cours : c'est J.-B. Rousseau, qui a saisi « le sceptre de la poésie lyrique » et ne l'a encore cédé à personne ; c'est Jean-Jacques, dont il admire l'éloquence, tout en réfutant sa théorie sur la nature ; mais c'est Voltaire surtout, de qui Dubois-Fontanelle admire tout, même la Henriade, et qu'il semble mettre au premier rang, dans tous les genres, de tous les écrivains passés ou présents.

Enfin ce professeur si moderne ne craint point de nommer les vivants : La Harpe, Ducis, M.-J. Chénier ; et au besoin il discourt sur le jeu comparé des actrices célèbres, la Clairon et la Dumesnil. D'ailleurs il n'a point

1. I, VI. De même il invoquera (I, 50) les « vrais principes du goût ».

2. Tout en remarquant d'ailleurs, après Corneille, qu'elle amène quelques invraisemblances. Il n'en croit pas moins nécessaire d'excuser Eschyle pour ne l'avoir pas suivie.

3. Il faut noter pourtant quelques vues un peu plus libres. Les auteurs tragiques, dit-il, pourront désormais « traiter les sujets qui jusqu'à la Révolution leur avaient été interdits. L'Histoire de France... leur offrira des événements et des caractères à traiter. Comme les Grecs, les Romains et les Anglais, ils fouilleront cette mine nationale qui est, pour ainsi dire, encore vierge pour nous. Le génie, en exposant nos ancêtres sur le théâtre, ne craindra point de les faire agir et parler, comme ils agissaient et parlaient... ; et l'intérêt ne pourra qu'augmenter quand il peindra avec les couleurs de la vérité leurs mœurs, leurs vices et leurs vertus. » (II, 439.) Stendhal reprendra ces idées dans *Racine et Shakespeare*.

scrupule de parler devant son jeune auditoire des œuvres contemporaines les plus libres ou même les plus audacieuses ; il fait l'éloge de Faublas [1], et déclare les *Liaisons dangereuses* « le meilleur [roman] qui ait été fait depuis longtemps [2] ». Ce sera l'opinion de Beyle.

Mais ce maître si copieux et si instructif découvrait à ses élèves encore un autre champ d'études. Les littératures étrangères avaient dans son cours une très grande place. Plus heureux que les jeunes Français d'aujourd'hui, Beyle entrevoyait la littérature italienne, espagnole, portugaise même, la littérature allemande [3], et surtout la littérature anglaise. M. Dubois-Fontanelle parlait devant lui d'Ossian (Beyle ne le lira que douze ou treize ans plus tard), de Milton, de Ben Johnson, d'Otway, de Dryden, d'Addison, et de bien d'autres. Mais Beyle dut s'intéresser particulièrement à son opinion sur Shakespeare ; c'était d'ailleurs l'opinion de son temps : « Shakespeare... tient ... le premier rang parmi les auteurs dramatiques de sa nation [4]. Son génie fier, impatient des règles, les secoua toutes, et ne se laissa jamais diriger par le goût. » On trouve chez lui des « morceaux... fiers,... pensés,... sentis ; mais ce ne sont que des détails. S'il est souvent sublime, il s'abaisse bientôt autant qu'il s'est élevé » ; et la scène

1. IV, 232-233.

2. *Id.* — Le ton de ce cours, je l'ai dit, n'est en aucune façon celui qu'on attendrait, d'après l'âge des auditeurs. Dubois-Fontanelle n'évite nullement les sujets scabreux, les situations risquées ; il traite ses élèves comme des hommes faits, avec une liberté que s'interdiraient assurément aujourd'hui tous les professeurs de l'enseignement secondaire.

3. Dubois-Fontanelle connaît assez bien, comme tout son temps, les grands auteurs italiens, il étudie Pulci, Boiardo, l'Arioste, le Tasse, la comédie italienne, qui le scandalise, car c'est un homme austère, sinon pudibond ; il ne donne pas moins de six pages à Dante, tout en reconnaissant qu'il est « plus admiré que lu. » — Il parle de Camoëns, de Klopstock et de Gessner, etc., etc. Est-il besoin d'ajouter que ces études de littérature étrangère sont bien souvent superficielles ; pourtant elles ne le sont pas toujours. Et, même ainsi présentées, elles préparaient du moins les élèves à des lectures nouvelles. On sait d'ailleurs que, contrairement à l'illusion de nos contemporains, la littérature étrangère était beaucoup mieux connue au XVIIIe siècle, en France, qu'au XXe. Les revues du temps semblen infiniment plus cosmopolites que les nôtres.

4. Il ne lui accorde pourtant que moins de deux pages, et plus de sept à Dryden.

d'Hamlet et des fossoyeurs révolte le goût délicat de M. Dubois-Fontanelle [1].

Beyle trouva que cette admiration dédaigneuse était insuffisante.

Mais les théories littéraires de M. Dubois-Fontanelle importent peu. L'essentiel était qu'il éveillât, par tant d'exemples, tant de citations, tant d'idées, banales sans doute [2], mais abondantes, la curiosité de ses élèves. Beyle n'a point rendu justice à son maître. Je doute qu'en beaucoup d'autres écoles centrales il eût trouvé un professeur de belles-lettres aussi bien préparé à sa tâche, et d'une culture aussi large [3]. Grâce à lui, Beyle posséda quelques notions sur tous les écrivains passés qui avaient pu laisser une œuvre et un nom : grâce à lui surtout ce futur cosmopolite fut initié à des littératures qu'il aimera, comme celles de l'Italie et de l'Angleterre, et qui contribueront à faire de lui un penseur européen.

En écoutant son maître de belles-lettres, Henri Beyle apprit encore autre chose que de la littérature. Comme il convenait à un professeur d'école centrale [4]. Dubois-Fontanelle était idéologue [5]. Il l'était même si bien, qu'il commença son cours de littérature par quelques leçons de philosophie. « Comme il faut avoir des idées pour être

1. Il cite le monologue d'Hamlet traduit par Voltaire, dont il juge les vers supérieurs à l'original.

« Il est impossible, conclut-il, de le lire dans quelques endroits sans l'admirer, et de n'être pas révolté l'instant d'après. » (II, 259-261.)

2. Il ne prétend pas à l'originalité ; il avoue en finissant sa préface qu'il a voulu « présenter... moins des idées neuves que des idées justes. Les principes du bon, du vrai et du beau sont dans la Nature... Le précis de ce qui a été dit de mieux sur cette matière intéressante... vaut bien sans doute des vues nouvelles.»

3. M. Dubois-Fontanelle montrait même parfois une érudition surprenante ; il écrit tout un chapitre sur les théâtres du nord, Pologne, Allemagne.

4. Dupuy de Bordes lui-même, professeur de mathémathiques, ne disait-il pas (cf. plus bas, p. 290) : « C'est toujours Condillac à la main que je conduis mes élèves ».

5. Il est d'ailleurs discret dans l'expression de ses idées ; on le voit attentif à ne pas choquer un auditoire en partie composé d' « aristocrates ». Il ne fait d'Helvétius qu'un bien timide éloge ; pourtant il défend hautement les « philosophes », d'Alembert, Diderot. Et s'il ne dit mot de politique, il est sévère pour le « fanatisme » des « siècles de barbarie », c'est-à-dire du moyen-âge, où la scholastique faussait les esprits. En un mot il est voltairien, mais nullement révolutionnaire. Il est même « poli pour la religion », comme dit Stendhal.

éloquent, nous traiterons d'abord de l'art de penser », disait-il dans sa troisième leçon. « En traçant cette faible esquisse de l'art de penser, nous suivrons principalement Locke, Condillac et Helvétius... [1] »

Il ne se contentait donc pas d'une étude historique ; il prenait hautement parti, et, comme presque tout son siècle, il n'admettait d'autre vérité que celle de la doctrine sensualiste. Il en exposait à ses élèves les principales théories [2], et s'arrêtait enfin à Condillac, pour ne le plus quitter. « Condillac... nous servira de guide dans l'art d'écrire. »

Dès lors en effet ce sont les idées de Condillac qu'il reproduit, avec une servilité admirative. « L'ouvrage de Condillac, dira-t-il dans la 5e leçon [3],... nous dispense d'en faire un qu'il serait difficile de faire, je ne dis pas mieux, mais aussi bien. Nous nous contenterons de l'abréger en réduisant à 40 ou 50 pages les 400 qu'il contient. »

Si bien qu'Henri Beyle, avant peut-être d'apprendre plus profondément la logique de Condillac avec l'abbé Gattel, en reçut les premières notions par les soins de Dubois-Fontanelle.

Nous verrons plus tard quelle influence eut sur Beyle la philosophie de Condillac. Disons seulement ici qu'il n'apprit point en vain comment l'idéologie est à la littérature la meilleure des préparations. Dubois-Fontanelle lui donna le premier l'exemple d'unir et presque de con-

1. Manuscrits de Beyle, t. XXV. — Dubois-Fontanelle terminait sa quatrième leçon en disant : « Je me suis borné à vous donner ici une idée de l'histoire de la science de l'entendement humain dont longtemps on n'a enseigné que le roman, et à vous introduire à l'étude plus approfondie que vous pourrez en faire avec Locke et Condillac... » (R 5896, t. XXVI.)

Et il concluait un peu plus loin : « Il était indispensable de connaître la manière dont se forment nos idées avant d'apprendre la méthode suivant laquelle nous devons les exprimer et les ranger. Les mots dont nous nous servons pour les rendre doivent suivre dans notre bouche ou sur le papier l'ordre et la liaison qu'elles avaient dans notre esprit. C'est dans l'application de ce principe que consiste l'art d'écrire... »

2. « Le chemin qu'il fallait suivre pour découvrir comment nous pensons n'a été connu et frayé que par Locke ; Condillac l'a débarrassé de tout ce qui l'obstruait encore, l'a aplani... Nous avons appris de Locke que toutes nos idées nous venaient par les sens, et de Condillac la marche qu'elles suivaient depuis la perception jusqu'au raisonnement. » (*Id.*)

3. Sur « l'art d'écrire. » *(Id.)*

fondre l'une avec l'autre. Et personne plus que Beyle ne pratiquera pareil mélange : l'auteur de l'*Histoire de la Peinture*, de l'*Amour*, ou de *Racine et Shakespeare*, appliquera à tous les sujets la logique que lui avaient enseignée Condillac et Tracy [1]. Ne devait-il donc pas quelque gratitude à M. Dubois-Fontanelle, qui, si souvent, dans les premières leçons de son cours, lui avait répété que l'*analyse* de Condillac est la seule méthode pour composer et pour écrire [2] ?

*
* *

> « Je me croyais du *Génie*... pour le métier de Molière et de Rousseau.
>
> Je méprisais ... souverainement le talent de Voltaire : je le trouvais *puéril*. J'estimais sincèrement Pierre Corneille, l'Arioste, Shakespeare, Cervantès et, en paroles, *Molière*. Ma peine était de les mettre d'accord. »
>
> (*H. Br.*, II, 19.)

Malgré tant de bienfaits, M. Dubois-Fontanelle n'a laissé à son élève que des souvenirs médiocres, et peu de reconnaissance [3]. Beyle n'accordait sa gratitude qu'aux

1. « Notre romancier, écrit M. G. Lanson, a appris à écrire dans l'*Art de raisonner*, l'*Art de penser*, et la *Grammaire* de Condillac. » (*Hist. de la Litt. franç.*, 995.)

2. Dubois-Fontanelle revient sans cesse à l'analyse, « méthode heureuse de Condillac... » (R 5896, t. XXVI). Il l'oppose à l'ancienne manière de raisonner, plus propre à former des esprits faux que des esprits justes (R 5896, t. XXV). « C'est par l'analyse, dit-il, c'est par la seule analyse que l'on peut espérer quelque progrès dans l'art de penser. » *(Id.)*

Et il concluait ses leçons préliminaires par ce résumé des méthodes de Condillac, dont il semble que Stendhal aurait fait volontiers la règle de son style :

« Il faut bien concevoir ses idées, les lier, les exprimer dans le même ordre et avec les mêmes gradations qu'on les a conçues, n'y joindre que des accessoires qui s'y lient également, employer toujours le mot propre, construire ses phrases avec clarté, choisir les tournures qui ajoutent à cette même clarté, rejeter toutes celles qui peuvent y nuire ; reporter l'application des mêmes principes dans le tissu du discours ; enfin, ne dire jamais que ce que l'on doit dire, et pas plus qu'on ne doit dire. » (*Cours de belles-lettres*, I, 101.)

3. Il rappelle pourtant que ce brave homme lui prêtait ses livres (*H. Br.*, II, 16). Quelques années plus tard, il servit de témoin à l'acte mortuaire de son vieux maître. (*Flore littéraire du Dauphiné*, 698.)

gens qui lui étaient sympathiques : Dubois-Fontanelle avait trop de froideur et de lassitude pour plaire à ce fougueux jeune homme [1].

Il n'admira de son maître ni les idées ni le goût. « J'avais... un certain beau littéraire dans la tête en 1796 ou 1797, quand je suivais le cours de M. Dubois-Fontanelle ; ce beau était fort différent du sien [2]. » M. Dubois-Fontanelle était classique, et il aimait l'emphase. Henri Beyle, nous ne saurions trop l'en louer, a toujours détesté l'exagération du style, et Shakespeare le passionnait déjà. C'était donc un auditeur indépendant, mais un auditeur attentif : « ... quand je suivais le cours de M. Dubois, je n'apprenais tout ce qu'il me disait que comme une *fausseté utile*. Mais j'apprenais *d'autant mieux* cette doctrine littéraire que je n'en étais pas enthousiaste [3]. »

Nous avons entrevu la « doctrine littéraire » de M. Dubois-Fontanelle ; nous aimerions mieux encore connaître celle de Beyle, quand il avait seize ans. Mais il nous avoue qu'il n'en a point lui-même un souvenir bien net : « Comme... mon idée de perfection a changé tous les six mois, il m'est impossible de noter ce qu'elle était vers 1795 ou 1796 [4]... » Il reconnaît cependant : « Mon idée sur le beau littéraire, au fond, est la même qu'en 1796, mais chaque six mois elle se perfectionne, ou, si l'on veut, elle change un peu [5]... » Nous pouvons négliger ces nuances. Les auteurs que Beyle préfère, en ces trois dernières années de son séjour à Grenoble, suffiront pour nous apprendre les tendances essentielles de son goût.

Il continuait d'aimer, et sans doute de lire, ceux que

1. Mais, au témoignage de Beyle lui-même, il avait su, par d'habiles flatteries, se gagner le reste de son auditoire : « Pour l'art de flatter : considérer l'espèce d'attendrissement produit sur les jeunes gens de Grenoble par M. Dubois-Fontanelle... » (Inédit, note écrite entre 1803 et 1806, Bibl. de Gren., R 5896, t. I.)

2. *H. Br.*, II, 23.

3. L'attention durable qu'il a donnée à ce cours n'est pas douteuse. Il demande encore ses notes (ou celles d'un autre élève ; le texte manque de clarté), quand il est à Paris en 1800. (*Corr.*, I, 3 et 5.)

4. *H. Br.*, II, 20.

5. *Id.*, 19

nous avons vu le passionner jusqu'ici : Rousseau, l'Arioste, Cervantes [1]. Mais un goût de plus en plus exclusif l'entraînait vers le théâtre. C'est qu'il croyait sentir en lui, chaque jour davantage, le génie dramatique. Il écrivait alors « un drame », dont il a oublié le nom, mais que nous croyons connaître. Ne serait-ce point ce *Selmours*, qu'il recommande à Pauline, à peine est-il arrivé à Paris [2] ? Il prie sa sœur de « renfermer » ce manuscrit « dans quelque coin où personne n'aille le déterrer », et de garder là-dessus le silence le plus discret. « Mes compositions, a-t-il écrit [3], m'ont toujours inspiré la même pudeur que mes amours. »

Pauline s'acquitta tellement bien de sa mission, que nous avons encore aujourd'hui le cahier de *Selmours*. C'est là sans doute la plus ancienne œuvre de Stendhal que nous possédions [4].

En lisant les *Nouvelles de M. de Florian* [5], Beyle avait remarqué, je ne sais pourquoi, « Selmours, nouvelle angloise [6] ». C'était l'assez plate aventure d'un jeune homme vertueux et sensible, préoccupé à l'extrême de l'estime universelle. Un bienfaiteur lui lègue sa fortune, sans lui imposer de condition, mais en lui révélant que son plus cher désir serait qu'il épousât sa fille naturelle. Or Selmours est fiancé à une jeune veuve. Acceptera-t-il la fortune, sans accomplir le vœu du défunt ? ou bien, par reconnaissance pour le testateur, trahira-t-il celle qu'il aime ? Après quelques péripéties sans intérêt, et un duel invraisemblable, Selmours finit comme il aurait dû

1. *H. Br.*, I, 288.

2. *Corr.*, I, 3 (10 avril 1800) : « Je te prie de bien chercher si tu ne trouves pas un cahier intitulé : Selmours... »

3. *H. Br.*, I, 131.

4. Mais non la plus ancienne qu'il ait écrite, si, « à dix ans », il composait déjà une comédie tirée des œuvres de Florian. Mais *Selmours*, emprunté lui-même à Florian, ne serait-il pas tout justement cette comédie ? Pourtant Beyle croit qu'elle s'appelait *M. Piklar*. (Cf. *H. Br.*, I, 131, 196, 208 ; II, 20 ; et plus haut, p. 197.)

5. Je me sers de la 3e édition : Paris, Didot, 1792, pet. in-8°.

6. Ce livre est composé d'une douzaine de contes, un pour chaque nation, depuis « Selico, nouvelle africaine », jusqu'à « Zulbar, nouvelle indienne ». L'Europe, l'Afrique, l'Amérique et l'Asie défilent ainsi ridiculement sous l'espèce d'histoires larmoyantes.

commencer : il donne à la fille naturelle la moitié de l'héritage, et avec l'autre moitié épouse sa veuve.

Beyle choisit ce conte médiocre pour en faire une comédie [1]. Comme Dubois-Fontanelle et Condillac lui avaient enseigné qu'il faut en tout une bonne méthode, il commença, avant d'écrire sa pièce, par en définir les personnages ; puis il en traça le plan, plusieurs plans [2] ; puis il en fit, à la façon de Corneille, l'*examen*.

Le premier embarras de Beyle est de préciser le genre de sa pièce. Tout plein encore des principes de son maître, il se demande si cela fera une comédie ou un drame : « Je crains qu'elle ne tombe dans le mauvais goût en se rapprochant plus du drame, genre moins national à mon avis que notre belle comédie en 5 actes et en vers... Je crains que le 3e acte ne ressemble trop à la Chaussée [3]. » Il s'inquiète aussi de savoir si c'est là une comédie « de caractères » ou « de situation. » Et il finit par se décider à faire de *Selmours, ou l'homme qui les veut tous contenter*, « une comédie dans le genre mixte, en 5 actes et en prose. » Mais il a bientôt de nouveaux remords : « Je crois que cette pièce gagnerait beaucoup à être versifiée [4]. »

L'unité de lieu l'inquiète [5] ; elle le gêne aussi, car elle l'oblige à modifier un peu le récit de Florian.

1. Dans ce volume de Florian, il avait pu lire « Claudine, nouvelle savoyarde », et c'est dans une adaptation de *Claudine* que Mlle Cubly, ses amours, triomphait au théâtre de Grenoble. Tout le volume lui en était-il devenu sacré ? Peut-être, ne pouvant plus mettre *Claudine* sur la scène, voulut-il du moins faire de *Selmours* une comédie. Ainsi l'amour expliquerait en quelque façon ce premier essai.

2. Dans les manuscrits qui nous restent, nous en avons trois. (R 5896, t. XXV.)

Cette méthode, qui n'est peut-être pas celle du génie, fut toujours suivie par Beyle ; aussi trouve-t-on dans ses manuscrits beaucoup de plans de comédies, mais point d'œuvres.

3. Et, pour rendre sa comédie plus *comique*, il inventa deux valets grotesques.

4. Il traduira effectivement sa prose en vers, dont il sera mal satisfait. Cependant il les relit en Italie, et les trouve alors « moins mauvais ». (*Jour. d'It.*, 6.) A en juger par la seule page qui nous en reste, c'était là une grande indulgence.

5. Suivant le principe de M. Dubois-Fontanelle, il variait le lieu de la scène, mais sans sortir de la même ville. « Je ne sais, écrit-il, si cela remplit la règle. Cependant à cette heure on étend l'unité de lieu à toute une ville. » (Cf. Dubois-Fontanelle, *Cours de belles-lettres*, t. II.)

Ce passage, d'autres encore, me prouveraient que Beyle écrivit *Selmours*

Quant à l'action de sa comédie, il la trouve fort bonne : le plan de Selmours, écrit-il deux ou trois ans plus tard [1], justifie bien son « espérance » de faire un jour « quelque chose dans la carrière du théâtre ». En vérité, il avait tout simplement suivi la nouvelle de Florian, se contentant de la découper en actes et en scènes.

Au cours de ces travaux préliminaires, il se juge, ou bien il s'encourage. « Cette pièce... est, je crois, assez intéressante jusqu'au 4e acte... Le premier acte est trop court... Je crains que Selmours n'intéresse pas des Français ; il est trop sensé. On prendra plus d'intérêt à Roberts parce qu'il est plus dans nos mœurs. Enfin c'est un coup d'essai. » Et ailleurs : « Il faut... rendre cette scène, qui doit être une des plus belles de la pièce, très intéressante... Monologue superbe... Scène très pathétique... Ce 3e acte doit être un chef-d'œuvre de pathétique... »

Après tant de préparations, Beyle se mit enfin à écrire sa comédie. Mais il s'arrêta au début du 4e acte. J'ai renoncé à publier les trois actes qui nous en restent ; car, je dois l'avouer, Beyle débute dans la littérature par un plagiat. Il copie sa première œuvre comme il en copiera tant d'autres. Cette pratique lui était assurément naturelle. Il ne lui suffit pas d'emprunter l'action et les personnages, mais, quand il arrive à ces scènes qui devaient être « superbes », et des « chefs-d'œuvre de pathétique », il se contente de reproduire, mot pour mot, le texte de Florian [2].

Dirai-je après cela que cette ébauche enfantine a quelques qualités ? Si l'on compare cet essai aux fades et niaises comédies qui, à la fin du XVIIIe siècle comme au début du XIXe, faisaient la gloire des auteurs et la joie du public, on ne trouvera point beaucoup plus médiocre

quand il était sous l'influence de Dubois-Fontanelle. Ce ne peut donc être avant 1798 (Beyle suit son cours en l'an VI), et ce ne peut être après, puisqu'en 1799 Beyle ne fait plus que des mathématiques. Enfin c'est aussi en 1798 que Mlle Cubly, en jouant *Claudine*, a pu lui suggérer l'idée de tirer une pièce de Florian. Trois raisons pour une nous ramènent donc à la même date.

1. *Journal d'Italie*, 29.

2. Qui précisément, dans ces scènes, faisait dialoguer les personnages.

cette pâle adaptation. On y sent du moins une manière sobre et déjà ferme, un dessin précis, quelque sentiment de la vie, qualités qui pouvaient bien promettre à Beyle, vu son âge, le succès théâtral qu'il a toujours ambitionné vainement, et pour lequel, ses romans eux-mêmes ne le prouvent-ils pas, il était aussi bien fait qu'un autre.

Mais cette comédie ne fut point achevée. Tel sera le destin de toutes les pièces d'Henri Beyle. Est-ce parce que, comme il le dit, il attendait « niaisement le moment du génie, à peu près comme la voix de Dieu parlant du *buisson ardent* à Moïse [1] » ? « Cette nigauderie, ajoute-t-il, m'a fait perdre bien du temps, mais peut-être m'a empêché de me contenter du *demi-plat*, comme font tant d'écrivains de mérite [2]. »

Mal satisfait de ses œuvres, il ne doutait point cependant de pouvoir égaler un jour les grands génies de l'art dramatique. Aussi les étudiait-il avec une émulation passionnée. Son opinion sur les pièces des autres valait déjà mieux que ses propres pièces [3].

*
* *

Il ne semble point que son impression sur Molière ait changé. Quant à la tragédie, elle le « sciait » toujours. Seule la grandeur d'âme de Corneille plaisait à ce jeune homme héroïque, pour des raisons qui n'étaient point littéraires [4]. Mais il détestait Voltaire et Racine.

Il a toujours manifesté beaucoup de mépris pour le théâtre de Voltaire, et c'est une grande preuve de goût.

1. Beyle en donne une autre raison : « Abandonné parce que *Selmours* ne peut être qu'un drame. »

2. *H. Br.*, II, 19-20.

3. N'a-t-il pas dit : « Mon beau idéal littéraire a plutôt rapport à jouir des œuvres des autres et à les estimer, à ruminer sur leur mérite, qu'à écrire moi-même » *(Id., ib.)* ?

4. « Le Cid » lui « plaisait plus en l'an VII qu'en l'an IX », écrira-t-il dans son *Journal* (29), parce qu'il sentait bien à quinze ans l'*honneur* des monarchies. Cf. aussi plus haut, p. 172-173.

Il est permis de croire que, dès son adolescence, il sentait déjà toute la pauvreté psychologique des caractères. A un enfant sensible et curieux de passion, ce théâtre n'offrait que des intrigues artificielles et des héros phraseurs. Il en condamnait, nous assure-t-il, « la *puérilité emphatique* [1] ». Ce jugement sévère paraîtrait aujourd'hui banal : il était alors audacieux. On égalait les tragédies de Voltaire à celles de Racine et de Corneille. Par un dédain aussi bien motivé, le jeune Beyle montrait une originalité précoce [2].

S'il n'élevait pas Voltaire au rang des autres tragiques, ce n'est point qu'il aimât l'auteur d'Athalie. On a prétendu, il est vrai, que cette haine pour Racine était bien postérieure : Beyle aurait prêté à sa jeunesse les goûts de sa maturité ; le critique de *Racine et Shakespeare* n'aurait point voulu s'être déjugé : « Sa correspondance et son *Journal*, écrit M. Chuquet, prouvent qu'il avait dans sa jeunesse la superstition littéraire du XVIIe siècle [3]. » Et il cite quelques jugements élogieux de Beyle sur Racine et sur ses pièces. On pourrait en citer bien d'autres.

Mais qu'Henri Beyle, à vingt ans, après avoir lu La Harpe, et fréquenté la Comédie française, ait appris à discerner dans les tragédies de Racine ce que tout homme de goût est bien forcé d'y reconnaître, cela ne prouve point qu'enfant, et n'obéissant qu'à son instinct, il l'ait lu avec plaisir. Quant à opposer à cette sévérité pour Racine sa générale admiration du XVIIe siècle, admiration que d'ailleurs il ne reniera en aucun temps, c'est résoudre avec trop de simplicité une question aussi complexe et nuancée que les goûts littéraires de Stendhal.

Aussi bien avons-nous un témoignage qui n'est pas suspect. Beyle ne pouvait songer à mettre de la cohérence

1. *H. Br.*, II, 23 ; cf. *id.*, 137. — Dès 1801, il écrit à sa sœur : « Tu sentiras... combien son vers coulant, mais vide, est inférieur au vers plein de choses du tendre Racine et du majestueux Corneille. » (*Corr.*, I, 24.)

2. C'est ce que j'aurai l'occasion de mieux prouver, quand j'étudierai, dans un autre volume, les idées littéraires d'Henri Beyle en 1805.

3. M. Chuquet n'était pas le premier à suspecter la bonne foi de Beyle. « Quand, en 1824,... j'écrivis *Racine et Shakespeare*, on m'accusa de jouer la comédie et de renier mes premières sensations d'enfance... » (*H. Br.*, I, 289.)

dans ses opinions littéraires, quand il écrivait, vingt ans avant *Racine et Shakespeare*, dans son *Journal* de 1804 [1] : « A cette époque [en 1794]... Racine m'ennuyait à mourir... J'avais de l'antipathie pour les tragédies et pour le style tragique. Je trouvais dans les tragédies... les morceaux ennuyeux, et, en arrivant à Paris en l'an VII, ces morceaux ennuyeux me glaçaient toujours [2]. »

Un pareil texte ne peut laisser aucun doute. Mais en vérité il n'en était pas besoin pour accepter le témoignage d'*Henri Brulard*. L'aversion de Beyle pour Racine n'est pas seulement prouvée en fait, elle était naturelle, je dirais presque nécessaire.

Lui-même en explique très clairement les raisons. Tout d'abord son père louait Racine [3] : et nous savons de reste combien Beyle avait l'admiration rétive. Puis Racine est royaliste, courtisan même, et Beyle farouchement républicain. « Racine... me faisait l'effet d'un plat hypocrite. Mon grand-père m'avait conté l'anecdote de sa mort pour n'avoir plus été regardé par Louis XIV. » On ne saurait exagérer l'influence de la politique sur Henri Beyle [4]. Ce petit cœur passionné ne savait pas être impartial. Le poète du respect monarchique et des bienséances de cour ne pouvait que lui sembler odieux [5].

Enfin Beyle n'aimera les vers en aucun temps. Il n'en sentira jamais assez la beauté plastique ou l'harmonie, et il sentira toujours trop le tort qu'il font à la logique. « ... les vers m'ennuyaient comme allongeant la phrase et lui faisant perdre de sa netteté. J'abhorrais *coursier* au lieu de cheval. J'appelais cela de l'hypocrisie [6]. »

Il avait donc pour ne pas goûter Racine d'assez bonnes raisons ; en avait-il pour l'apprécier ? L'élégante pureté

1. C'est-à-dire l'année même qu'il « loue passionnément *Bajazet* », ce dont M. Chuquet tire grand argument.

2. *Journal*, 97. Par *morceaux* Beyle entend sans doute les tirades.

3. « Racine, sans cesse loué par mes parents... » « Il suffisait qu'ils louassent une chose *de plaisir* pour me la faire prendre en horreur. » (*H. Br.*, I, 288, 287.)

4. Elle sera surtout maîtresse entre 1802 et 1806, ce qui n'a jamais été montré.

5. Peut-être faudrait-il ajouter : le poète chrétien d'Esther et d'Athalie.

6. *H. Br.*, I, 288.

de son style n'est guère perceptible à un enfant [1]. A travers le beau langage et les discours ordonnés de ses trop nobles personnages, comment découvrir la vérité des passions, si l'on n'en a aucune expérience ? Henri Beyle n'était point encore assez psychologue, ni assez connaisseur, malgré M. Dubois-Fontanelle, pour discerner un si fin mérite.

Mais, pour aimer Shakespeare, il n'est point nécessaire d'être un connaisseur. De l'imagination, une sensibilité vive suffisent. Beyle avait par surcroît une âme énergique et violente. Dès qu'il connut Shakespeare, il se donna à lui tout entier.

Beyle ne découvrit pas Shakespeare ; son confesseur le lui prêta [2]. Le « bon père Morlon» ne se doutait guère qu'il devenait ainsi l'un des agents lointains d'une révolution littéraire. Beyle, comme les milliers de Français qui lurent la traduction de Letourneur et, par mode ou par goût, s'enthousiasmèrent pour le poète anglais, Beyle s'enthousiasma. Mais son admiration fut d'une force et d'une qualité particulières. Elle aura aussi des conséquences plus notables.

« Je crus renaître en le lisant. D'abord, il avait l'immense avantage de n'avoir pas été loué et prêché par mes parents, comme Racine... Pour que rien ne manquât au

1. Il donne même de cette incompréhension une glose assez fine : « Comment, vivant solitaire dans le sein d'une famille parlant fort bien, aurais-je pu sentir le langage plus ou moins noble ? Où aurais-je pris le langage non élégant ? »

2. C'était un bénédictin *, « un moine savant,... très peu moine. » — « Ce bon père Morlon a eu une grande influence sur mon esprit ; il avait Shakespeare traduit par Letourneur, et son neveu Bigillion emprunta pour moi, successivement, tous les volumes de cet ouvrage considérable pour un enfant, dix-huit ou vingt volumes **. » (*H. Br.*, I, 287-288.)

Beyle n'a guère pu connaître Bigillion qu'à l'Ecole centrale, et en 1798. (Cf. p. 367, note.) Il se trompe par conséquent lorsqu'il écrit : « J'ai lu continuellement Shakespeare de 1796 à 1799 ». Il n'a commencé à lire Shakespeare qu'en 1798.

* Ou, d'après M. Chuquet, un cordelier (*Rev. Crit.* du 26 avril 1913).

** La traduction de Shakespeare par Letourneur (Paris, 1776-1782) comptait 20 volumes in-8°.

pouvoir de Shakespeare sur mon cœur, je crois même que mon père m'en dit du mal... »

Mais ce « pouvoir de Shakespeare » sur le cœur de Beyle tenait à de bien autres motifs que le puéril désir de contredire son père. Il s'agit ici de l'un des amours les plus profonds qu'ait jamais connus Stendhal. « Je n'ai aimé avec passion en ma vie, a-t-il écrit, que Cimarosa, Mozart et Shakespeare [1]. » Il garda cette « adoration », aussi vive, jusqu'à la mort. Et il voulut en témoigner par delà la mort même [2].

C'est que d'intimes et profondes harmonies rapprochèrent dès le premier jour le vieux tragique sublime et l'ardent adolescent [3].

Quelles vengeances ou quelles tendresses pouvaient jamais sembler exagérées à ce petit cœur excessif? quelles aventures romanesques pouvaient surpasser son désir immodéré de chimères? Tout ce que les sages compatriotes de Voltaire trouvaient risible en Shakespeare, hors de la nature et du bon sens, tout ce qui était pour eux les défauts d'un génie trop sauvage, devait paraître sublime à Henri Beyle.

Mais, s'il ne s'intéresse qu'aux passions extraordinaires[4], il les veut réelles. Il détestera les héros du théâtre romantique, non pour leur frénésie exorbitante, mais pour leur langage sans vérité. Shakespeare le satisfait sur ce point. Malgré tous les emportements d'une imagination surhumaine, il reste naturel et vrai. Cette simplicité scandalisait les classiques. Beyle, au contraire, que choquaient les vulgarités de Molière, parce qu'elles étaient bourgeoises et basses, pardonnait à Shakespeare les traits les plus naturalistes, parce que la tendresse ou la passion s'y exprimait dans toute sa beauté nue. Beyle est un délicat, mais le style « noble » des classiques lui semble aussi odieux

1. *Souv. d'Egot.*, 61.

2. « Adorava... Shakespeare », avait-il écrit dans un projet d'épitaphe. (*Id.*, *ib.* ; cf. la seconde notice nécrologique, *Journal de Stendhal*, 475.)

3. Sur l'admiration de Beyle pour Shakespeare, voir quelques pages fines et précises dans l'excellente étude de Miss Doris Gunnel, *Stendhal et l'Angleterre* (127-140).

4. Comme Emile Zola le lui reprochera.

que les trivialités populaires. Aucune vérité ne le blesse, pourvu que ce soit, si l'on peut ainsi parler, une vérité romanesque.

Le réalisme de Shakespeare est donc tout justement celui qui doit plaire à Beyle. Et comme il ne s'agit point ici d'une théorie littéraire, mais d'une impression spontanée, nous pouvons croire que Beyle aima Shakespeare à quinze ans pour les mêmes sympathies naturelles et profondes qui le lui firent aimer toute sa vie. Ce sera toujours, comme c'était alors, une « adoration pour la vérité tragique et simple de Shakespeare [1]. » — « Imiter Shakespeare ou plutôt la nature », écrira-t-il dans son *Journal* de 1804 [2].

Mais, parmi tant de personnages pathétiques, le cœur de Beyle devait aller surtout aux tendres héroïnes du poète. Quelle pauvre figure faisaient, à côté de Desdémone, de Juliette ou d'Imogène [3], les amoureuses qui jusqu'ici avaient troublé ses rêves, celles de Florian, sensibles jusqu'à la niaiserie, celles de l'Arioste, trop irréelles, et même cette Julie de Rousseau, qui sans doute alors dut commencer à lui paraître bien pédante [4]! Comme les poétiques victimes du drame shakespearien étaient plus émouvantes et plus vraies ! Ces jeunes femmes aux destinées tragiques semblaient justement faites pour être aimées d'Henri Beyle : elles étaient romanesques, et ne songeaient vraiment qu'à l'amour, sans y mettre de la vanité ou de l'esprit [5] ; elles étaient assez ardentes pour laisser dans ses rêves une image voluptueuse, mais assez chastes pour ne pas choquer ses pudeurs de quinze ans ; elles s'abandonnaient enfin jusqu'à en mourir à leur douce et brûlante passion, et le cœur de Beyle se remplissait d'une pitié infinie : Imogène, Juliette, Desdémone...

1. *H. Br.*, II, 23.
2. *Journal de Stendhal*, 37.
3. L'une des préférées de Beyle. (Voir *H. Br.*, II, 138 ; *Hist. de la Peint.*, 240-242, note.)
4. « Le pédantisme de Julie d'Etange me gênait... » (*H. Br.*, II, 192-193.)
5. L'esprit qu'elles mettent dans l'expression de leur amour n'en est que le brillant vêtement. Si fatigants que soient les concetti de Juliette, elle ne nous en semble pas moins amoureuse.

Plus tard, beaucoup plus tard, c'est encore à leur ressemblance qu'il souhaite la femme de son cœur : un mélange réussi de tendresse et de passion, et le moins d'esprit possible, je veux dire de cet esprit ingénieux, vaniteux, maître de soi, à la française. Aussi préférera-t-il les Italiennes, qui ne connaissent que l'amour. Mais les premières Italiennes qu'il ait aimées, n'est-ce point Desdémone ou Juliette [1] ?

Contre de telles séductions, que pouvaient les froids raisonnements de M. Dubois-Fontanelle ? Il blessait au vif la tendre passion de son élève, et les amoureux ne pardonnent point. « Quand il blâmait Shakespeare..., je rougissais intérieurement [2]. » Son enthousiasme n'en fut que plus fidèle. Bientôt, de tous ses livres, il ne garda plus que Shakespeare avec Saint-Simon [3]. Eux seuls pourront lutter contre la passion exclusive des mathématiques, qui va saisir Beyle. Aussi le verrons-nous, en 1800, défendre jusqu'au désespoir et « jusqu'aux larmes » son grand poète méconnu contre les injures d'un copiste bel-esprit [4].

Ainsi s'achevaient les études littéraires d'Henri Beyle. M. Dubois-Fontanelle y présidait sans les diriger. De plus

1. *H. Br.*, I, 289.
2. *H. Br.*, II, 24.
3. Beyle lira toute sa vie Saint-Simon, comme en fait foi l'exemplaire des *Mémoires* retrouvé il y a peu d'années à Rome, et couvert par lui de notes marginales. S'il ne put, en 1798, que pressentir des mérites qu'il découvrira mieux plus tard, on voit de reste comment cet écrivain audacieux et libre, ce psychologue amer et profond, cette âme passionnée jusqu'à la fureur, mais lucide, pouvait ravir Henri Beyle, avant de contribuer à former son talent. « Les épinards et Saint-Simon ont été mes seuls goûts durables », a-t-il un jour déclaré. (*H. Br.*, II, 164 ; cf. 53. — Beyle pratiqua d'abord l'édition fragmentaire en sept volumes : Paris, 1788-1789, in 8°.)

Un autre écrivain s'était uni à Saint-Simon, en ces dernières années de Grenoble, pour donner à Beyle une vive image de la société française. C'est Duclos, dont il avait, peu de temps après la mort de Séraphie, « lu et adoré les *Mémoires secrets* ». Six ou huit ans plus tard, Duclos exercera sur la pensée de Beyle, sur ses sentiments, sur son caractère, la plus pénétrante et la plus durable influence. Il sera même, avec Laclos, un des maîtres du futur romancier. Mais, quand Beyle a quinze ans, Duclos lui fournit seulement un tableau de mœurs. D'après lui, Beyle se « figure le monde », la vie des cours et celle des salons. Il ne lui demande pas encore des leçons d'analyse morale et de méthode psychologique. (Voir *H. Br.*, I, 301 ; II, 63, 74, 109.)
4. *H. Br.*, II, 138.

en plus Beyle se libérait des conseils et des maîtres. Longtemps soumis aux goûts de son grand-père, sa nouvelle passion pour Shakespeare le montre complètement affranchi ; car Henri Gagnon ne pouvait certes approuver le tumultueux génie du tragique anglais [1]. Ainsi Beyle, à moins de 17 ans, un peu de parti-pris, et beaucoup par originalité véritable, n'écoute plus que ses sympathies, et juge librement de tout. Au lieu d'être, comme sans doute le plus grand nombre de ses jeunes contemporains, un admirateur exclusif du XVIIe et du XVIIIe siècles français, il a déjà vagabondé partout, et l'on peut pressentir le cosmopolite qu'il sera bientôt. Il a goûté aux Italiens, aux Espagnols et aux Anglais. Sans doute son imagination d'enfant romanesque l'égare encore sur les pas de quelques séducteurs à la mode ; il s'attendrit trop aisément, ou s'enflamme ; Florian le touche, Jean-Jacques l'entraîne. Mais déjà il commence à se dégager des admirations trop faciles et des goûts vulgaires. Il choisit dans ses choix, et, si l'on peut dire, se libère de lui-même. Il serait prématuré sans doute de vouloir reconnaître, dans les dix-sept ans de Beyle, toutes les théories futures de Stendhal, et son système littéraire. Mais ne voit-on pas apparaître déjà les tendances maîtresses qui feront de lui un romantique ? Ses préférences passionnées vont aux génies les plus énergiques ; et il n'aura nul besoin de renier, trente ans plus tard, ceux qu'il déclare ses maîtres à la fin du XVIIIe siècle. Les deux auteurs qu'il lit sans cesse, avant de quitter Grenoble, sont déjà les mêmes qu'il lira toute sa vie : Saint-Simon, son historien préféré, et Shakespeare, son dieu.

1. « ... il me dit avant-hier qu'il ne pouvait souffrir Shakespeare. » (Lettre de Pauline à son frère, du 8 floréal an XII, dans les *Soirées du Stendhal-Club*, 2e série.)

V

L'IDÉOLOGIE

« Le fond de tout grand génie est toujours une bonne logique. »

(*Hist. de la Peinture*, 335.)

Henri Beyle a réparti, entre tous ses maîtres de l'Ecole centrale, un dédain gradué. Seul l'abbé Gattel a trouvé grâce devant son souvenir : « Le seul homme parfaitement à sa place était M. l'abbé Gattel, abbé coquet, propret, toujours dans la société des femmes, véritable abbé du XVIIe siècle ; mais il était fort sérieux en faisant son cours [1]. »

L'abbé Gattel enseignait la grammaire générale et la logique. M. Chuquet suppose qu'il donna à Beyle « le goût de l'espagnol ». C'est une opinion surprenante [2].

L'abbé Gattel était un philosophe, avant d'être un linguiste. Né à Lyon en 1743, il avait, au sortir du séminaire de Saint-Sulpice, enseigné la philosophie à celui de Lyon, puis, en 1766, au collège royal de Grenoble. Depuis dix ans il s'occupait surtout de langues vivantes [3]. Conciliant le

1. *H. Br.*, I, 239.

2. L'abbé Gattel avait jadis publié un dictionnaire espagnol. Ce n'était point suffisant pour inspirer à Beyle le goût de l'espagnol, que d'ailleurs il n'a jamais eu.

3. Il avait publié son dictionnaire espagnol-français et français-espagnol en 1790 (Lyon), et fit paraître, au temps même où il était le professeur de Beyle, un *Nouveau dictionnaire portatif de la langue française* (1797, 2 vol. in-8°), qui fut réimprimé en 1813, 1819, 1827, et 1844. « M. Gattel, écrit Beyle, avait fait un fort bon dictionnaire où il avait osé noter la prononciation, et dont je me suis toujours servi. » (*H. Br.*, I, 239-240.) L'abbé Gattel publia encore un dictionnaire anglais-espagnol, et une grammaire italienne *.

Il deviendra proviseur du lycée de Grenoble, et mourra en 1812.

* Que Beyle, officier de dragons, emportera dans ses bagages (voir l'appendice).

double objet de ses études passées, on le chargea de professer cette science [1], renouvelée par les idéologues, qui aurait pu s'appeler la philosophie de la grammaire.

La grammaire générale a depuis longtemps quitté les programmes d'études. On le peut regretter. Intermédiaire naturel entre les lettres et la philosophie, elle faisait la conclusion normale des premières, et une utile préparation à la seconde. C'était une sorte d'analyse logique approfondie. Elle considérait philosophiquement les différentes parties du discours ; elle décomposait les éléments de la phrase ; en analysant le mécanisme de l'expression, elle analysait le mécanisme de la pensée ; elle conduisait ainsi, d'une marche insensible, l'étude de la langue jusqu'à celle de la logique même, qui n'était plus que la suite immédiate et la facile conséquence de la première.

Les éducateurs de la fin du XVIIIe siècle attachaient, non sans raison, une importance extrême à semblable exercice. Ils comprenaient tout ce que l'esprit pouvait y gagner de fine précision, de clarté, de rigueur. Comment ne pas admettre que Beyle en ait profité, si justement pareils mérites ont été les siens [2] ? Croyons donc que la grammaire générale [3] et le cours de l'abbé Gattel ont servi à l'aménagement de cette intelligence lucide [4].

Mais l'abbé Gattel n'enseignait pas seulement à ses élèves la grammaire générale au sens précis et étroit du mot. Les fondateurs de l'Ecole centrale, en faisant de

1. Son cours avait lieu, les jours impairs, de 8 heures à 10 heures.

2. Et ceux qu'il a aimés. Chacun sait combien la *Logique* lui était chère. « Ce mot revenait souvent dans sa conversation, et ses amis se souviennent de l'emphase particulière qu'il mettait à le prononcer lentement, séparant les deux syllabes par une virgule : la *Lo, gique.* » (Mérimée, *Notes et souvenirs*, en tête de la *Corresp. inédite*, IX.)

3. Beyle gardera un goût très vif pour la grammaire générale. Quand Destutt de Tracy publiera la sienne, en 1803, il l'achètera, et trouvera le livre si passionnant, qu'il entreprendra d'enseigner la grammaire et l'idéologie à sa maîtresse. (*Corr.*, I, 196.)

4. L'abbé Gattel ne fut pas seulement son professeur de grammaire, mais encore son conseiller et son guide dans l'étude des lettres. C'était une partie de son enseignement que « de donner de temps en temps à ses élèves de bons discours et de bons livres à extraire et à analyser. » (*Arrêté de l'adm. centrale*, 19 brum. an VII.) Nous le voyons même plus tard indiquer des lectures à Beyle. (*Corr.*, I, 206-207.)

cette étude le couronnement de leurs programmes, avaient entendu y mettre autre chose encore que de la grammaire. C'est du moins ce qu'affirme Destutt de Tracy, bien qualifié pour le savoir, puisqu'il avait pris la plus grande part à la création du nouvel enseignement [1]. Il définit ainsi, dans la préface de son *Idéologie* [2], le vrai rôle de la grammaire générale :

« ... les auteurs de la loi du 3 brumaire an IV... avaient établi une chaire de grammaire générale dans chaque école centrale : je comprenais par là qu'ils avaient senti que toutes les langues ont des règles communes qui dérivent de la nature de nos facultés intellectuelles, et d'où découlent les principes du raisonnement ; qu'ils pensaient qu'il faut avoir envisagé ces règles sous le triple rapport de la formation, de l'expression, et de la déduction des idées, pour connaître réellement la marche de l'intelligence humaine, et que cette connaissance, non seulement est nécessaire à l'étude des langues, mais encore est la seule base solide des sciences morales et politiques dont ils voulaient avec raison que tous les citoyens eussent des idées saines, sinon profondes ; qu'en conséquence leur intention était que, sous ce nom de grammaire générale, on fît réellement un cours d'idéologie, de grammaire et de logique... »

L'abbé Gattel se conformait scrupuleusement à ces intentions ; on en sera persuadé en lisant le programme de ses leçons [3], dressé par lui-même, et que Destutt de Tracy aurait pu signer :

« Le cours s'ouvrira par une introduction sur les facultés et les opérations de l'esprit humain, tirée principalement des ouvrages de Locke et de Condillac. A cette analyse de la pensée succèdera celle de la parole qui, dans quelque langue que ce soit, n'est que la pensée elle-même

1. Beyle appelle les Ecoles centrales l' « admirable ouvrage de M. de Tracy. » (*H. Br.*, I, 106.) Cf. p. 237 : « ... j'appris de M. de Tracy que c'était lui, en grande partie, qui avait fait la loi excellente des Ecoles centrales. »(De même p. 27.)

2. Préface de l'édition de 1801.

3. *Programmes des cours de l'Ecole centrale du département de l'Isère, pendant l'an VI de la République française, une et indivisible*, Archives de Grenoble, LL 223.

rendue sensible, ou à l'oreille par des sons, ou à l'œil par des caractères. Le Professeur, d'après la *Grammaire générale* de Lancelot, celle de Beauzée, de Dumarsais, de Condillac, l'*Hermès* d'Harris, etc., considérera d'abord le discours dans ses plus simples éléments qu'il suivra par degrés jusqu'aux dernières combinaisons qui en sont le résultat [1]. Dans ce développement successif et raisonné des principes généraux de la Grammaire, principes fondés sur la nature des choses, et par là communs à tous les idiomes existants ou même possibles, il s'attachera surtout à en faire des applications particulières à la langue française.

Le cours sera terminé par une analyse raisonnée du *Traité des Tropes* par Dumarsais [2]. »

Ainsi l'abbé Gattel élargissait autant que possible l'étude de la grammaire, et y faisait entrer, comme le voulait Tracy, l'idéologie et la logique. Le *Procès-verbal* de la distribution des prix faite en l'an VI [3] le déclare du reste en propres termes :

« La grammaire générale est la science raisonnée des principes généraux et immuables du langage... : son étude a pour base celle de la logique, ou plutôt elle n'est elle-même qu'une logique véritable... La justesse que cette étude communique à l'esprit, l'habitude qu'elle lui donne, de combiner ses idées et de les comparer entre elles, lient intimement cette science aux mathématiques, et par celles-ci à toutes les sciences exactes [4] ; elle tient aussi par des nœuds aussi étroits... à la métaphysique dont elle nous fait connaître tout ce qu'il est utile d'en savoir [5]... »

1. Les *Programmes pour l'an VIII* (Arch. de l'Isère, L 378) sont sur ce point plus explicites : l'abbé Gattel étudiait successivement, 1° les éléments de la parole, les sons ; 2° les « éléments de l'oraison », substantif, verbe, etc.; 3° la syntaxe.

2. On voit combien les cours de Dubois-Fontanelle et de l'abbé Gattel étaient mal délimités ; ils empiètent l'un et l'autre sur leur domaine réciproque.

3. Archives de Grenoble, LL 223.

4. Ce rapprochement des lettres et des sciences se retrouve dans le cours de Dubois-Fontanelle, et dans un discours de Gattel, à la distribution des prix de l'an V. (Arch. de l'Isère, L 378.) C'est là une tendance très marquée dans l'enseignement de l'Ecole centrale.

5. Dans le même document, je trouve des plaintes de l'administration, qui

Cette logique et cette métaphysique qu'enseignait l'abbé Gattel, c'étaient, on l'a vu, celles de Condillac. Avec tout le XVIIIe siècle, l'abbé Gattel était sensualiste. Beyle le devint en l'écoutant, et pour toujours.

Dès le début de sa correspondance, en 1802, c'est en effet Condillac que nous le voyons lire et citer [1]. Il ne connaît encore, en ce temps-là, point d'autre philosophie que la sienne. Et l'on peut dire qu'il n'en admettra jamais d'autre. Bientôt sans doute il semblera délaisser Condillac pour Tracy : il lira d'autres penseurs, Hobbes, Helvétius, Cabanis. Mais il ne croira trouver chez eux que les aspects différents d'une même doctrine [2]. Cette doctrine, c'est toujours à Condillac qu'il en attribuera la paternité véritable [3]. Et bien souvent, à la métaphysique allemande, qui lui semble obscure et frivole, puisqu'elle cherche la vérité en dehors de l'observation et loin des faits, il opposera « la philosophie de Condillac », qui « invoque sans cesse l'expérience [4] ».

Si Beyle doit à l'abbé Gattel cette doctrine, la seule qu'il ait jamais jugée digne d'un homme sensé, nous ne serons plus surpris qu'il ait conservé tant d'estime pour un maître qui lui avait enseigné la sagesse et la vérité [5].

On ne saurait s'exagérer la portée d'une pareille influence. Son professeur de philosophie aura été vraiment pour Henri Beyle le maître de sa pensée. Il n'est point

voudrait voir ce cours plus fréquenté. L'année suivante, en un long article inspiré, le *Clairvoyant* (10 frim. an VII) tâchait de lutter contre les préventions qui en éloignaient les élèves, et faisait à la fois l'éloge de la grammaire générale et de l'abbé Gattel.

1. « Je t'enverrai... un petit livre..., qui te donnera plus d'idées que toutes les bibliothèques du monde ! C'est la *Logique* de notre compatriote l'abbé de Condillac. » (Lettre à Pauline, de juillet 1802 : *Corr.*, I, 30 ; cf. 132.)

2. « Tracy, Hobbes, Helvétius, Condillac, se ressemblent extrêmement par leur tête. » (*Corr.*, I, 203.)

3. « Locke a trouvé cette science en 1720, je crois. Condillac a commencé à lui donner un corps en 1750. » (*Corr.*, I, 138.)

4. *Corr.*, II, 357.

5. Il ne parle en ce temps-là de la philosophie qu'avec un religieux enthousiasme : « Source inépuisable de jouissances suprêmes, c'est elle qui nous donne la force de l'âme et la capacité nécessaire pour sentir et adorer le génie. Avec elle tout s'aplanit : les difficultés disparaissent ; l'âme est étendue, elle conçoit et aime davantage. » (*Corr.*, I, 1-2.)

temps sans doute de montrer tout ce que l'idéologie apprendra à Beyle, tout ce qu'elle laissera dans ses livres. Son esprit en sera comme imprégné. Idéologue, il restera toujours hostile à la pensée allemande, à ses profondeurs obscures, à ses envolées aventureuses ; qu'il s'agisse de métaphysique ou de poésie, le vague ne le séduira point, comme tant de ses contemporains ; il aimera par dessus tout la précision lucide et sèche. Idéologue, il prétendra qu'il n'y a ni vérité ni beauté en dehors des phénomènes bien observés ; il croira qu'on fait un traité de philosophie, comme une monographie morale, comme un récit de voyage, comme une histoire de l'art, comme un roman, en décomposant avec logique la réalité visible. Expérience et analyse, petits faits bien vus, et déductions rigoureusement conduites, lui sembleront l'universelle méthode de toute œuvre intellectuelle [1]. Et il en donnera, dans ses livres comme dans ses théories, un continuel et mémorable exemple. La doctrine idéologique a eu son romancier, son psychologue, son critique, et c'est Stendhal.

Dira-t-on que, sans l'abbé Gattel, Beyle aurait lu néanmoins, quatre ou cinq ans plus tard, Montesquieu, Helvétius, Cabanis et Tracy, et qu'assurément il avait l'esprit fait pour les aimer ? Sans doute. Il n'en reste pas moins que l'abbé Gattel fut l'initiateur, et qu'en expliquant le premier [2] à Beyle la philosophie de Condillac et des idéologues [3], il sut conquérir l'estime d'un élève difficile. Laissons lui donc la gloire d'avoir eu, dans le sens vrai et profond du mot, Stendhal pour disciple [4].

1. M. Picavet a indiqué d'un trait juste les rapports de Stendhal et de l'idéologie. (Voir *Les Idéologues*, 489-492.)

2. J'ai dit que Dubois-Fontanelle parlait aussi de Condillac à ses élèves. Mais son exposé restait plus général.

L'enseignement de ces deux professeurs appartenait à la troisième section. Sans doute Beyle suivit donc en même temps leurs deux cours. Mais rien ne nous permet de l'affirmer, puisqu'il n'apparaît jamais parmi les lauréats de l'abbé Gattel.

3. Je les confonds à dessein, bien que M. Picavet ait voulu voir entre Condillac et les idéologues de profondes différences. Mais les idéologues eux-mêmes le démentent : « Condillac est vraiment le créateur de cette science », écrit Tracy au début de son extrait raisonné de l'*Idéologie*.

4. Grenoble, en ces années-là, fut-elle, comme Beyle, convertie à l'idéologie ? M. Picavet (84) a parlé du *Lycée des sciences et des arts* qu'on y fonda, et qui,

en cinq ans, produisit « cent vingt mémoires, discours, dissertations... » A l'en croire, ce serait là une preuve que les idéologues foisonnaient à Grenoble. Mais il suffit de lire le compte rendu des séances, pour s'apercevoir que la littérature intéressait les membres du *Lycée* beaucoup plus que l'idéologie. Si l'abbé Gattel lui-même prend la parole, ce n'est point pour lire une dissertation philosophique, mais « des réflexions sur quelques vices d'élocution familiers aux Français et spécialement aux Grenoblois ». (*Décade philosophique* du 20 floréal an IX.) Ce même jour le citoyen Joly, conseiller de la préfecture, y lisait « une traduction en vers alexandrins d'une scène du *Pastor Fido*, le citoyen Laurence une ode : *Le Temps ramenant la paix*, et le citoyen Dubois-Fontanelle « un essai sur les chansons ».

Ce *Lycée* n'était d'ailleurs que l'*Académie Delphinale* de l'ancien régime.

VI

LES SCIENCES

Beyle mathématicien. — Dupuy de Bordes et Gabriel Gros.

> « De quelle ardeur j'adorais la vérité alors ! Avec quelle sincérité je la croyais la reine du monde, dans lequel j'allais entrer ! »
>
> (*H. Br.*, II, 61.)

A peine Henri Beyle était-il entré à l'Ecole centrale, qu'une passion nouvelle s'empara de son esprit ; il découvrit avec ravissement les mathématiques.

Romain Colomb, qui n'est pas très intelligent, s'est étonné d'un pareil goût chez un tel enfant [1]. Quant à Beyle lui-même, il ne s'en étonne pas, mais il le trouve admirable. Rien pourtant de plus naturel et de plus simple. Beyle aima les mathématiques pour le fruit merveilleux qu'il en espérait, et il les aima pour elles-mêmes.

Quand il vit qu'il réussissait assez bien en ce genre d'études, apparemment nouveau pour lui, il en conçut de grands espoirs. Non sans fracas, l'Ecole Polytechnique était alors fondée [2]. Tous les « forts en science » des Ecoles centrales songeaient à s'y présenter [3]. Beyle dut vouloir

1. « Ceux qui ont connu Beyle, avec son esprit si souvent paradoxal, ne pourront s'expliquer le puissant attrait que lui offrit l'étude des mathématiques... » (*Notice*, XVIII.)

2. Elle fut ouverte au début de l'an III.

3. « Cette branche de l'instruction jouissait alors... d'une haute faveur ; le général auquel la victoire avait si souvent prodigué ses plus brillantes couronnes dans les champs de l'Italie sortait de l'artillerie. Tous les jeunes Dauphinois brûlaient de marcher sur ses glorieuses traces, et aspiraient à l'école polytechnique... » (*Id.*, XIX.)

faire comme ses camarades. Mais surtout il aperçut là un moyen de quitter Grenoble. C'est ce qu'il appelle une « idée... de *génie* [1]. » M. Chuquet est de son avis. Aussi l'en croit-il incapable [2].

Il est cependant aisé d'imaginer que Beyle, sachant que l'Ecole Polytechnique était sise à Paris, en ait conclu qu'il serait là loin de Grenoble. Et, qu'il ait voulu quitter Grenoble, cela ne le distingue pas de maints jeunes provinciaux avides, en ce temps-là comme aujourd'hui, d'aller chercher fortune dans la capitale. Mais Beyle avait des raisons plus personnelles encore pour fuir Grenoble, « cette fange qui » lui faisait « mal au cœur », pour désirer Paris, qui dès son enfance représentait à ses yeux la gloire littéraire : « Le bonheur suprême était de vivre à Paris, faisant des livres, avec cent louis de rente [3]. »

Ce désir et cette haine transfiguraient déjà les sciences pour cette folle imagination. A travers chiffres et formules, Beyle entrevoyait la ville rêvée, la liberté enfin conquise, la gloire et les livres, l'amour et les femmes. C'était bien assez pour faire de lui un mathématicien passionné.

Mais il aima les mathématiques d'une tendresse plus désintéressée. Elles le séduisirent par leurs froides et lucides beautés.

Beyle est un esprit catégorique et affirmatif : il est avide de vérités solides, et d'évidences qui s'imposent. Ce n'est point sa raison seulement, c'est son tempérament brusque et énergique qui lui font rechercher les précisions où l'on se fixe, et détester l'incertitude. La clarté n'est donc pas seulement pour lui un besoin logique, mais une volonté. Aussi cet incrédule ne sera-t-il jamais un sceptique. Le « mol oreiller » n'agrée point à un esprit si vif, qui veut de promptes assurances.

Les mathématiques [4] les lui donnaient. Là seulement il

1. *H. Br.*, I, 101. — Il la trouve même tellement « géniale » qu'il finit par douter d'avoir pu la concevoir à pareil âge (II, 63). Cf. I, 79 et 130-131.

2. *Stendhal-Beyle*, 5.

3. *H. Br.*, II, 63.

4. Et, je le croirais, la géométrie surtout, que devait préférer ce visuel, ami des images précises.

pouvait trouver le plaisir parfait d'une rigueur et d'une évidence au delà desquelles on ne peut rien désirer. L'intelligence de Beyle se sentait enfin à l'aise. « ... j'aimais, dit-il, et j'aime encore, les mathématiques pour elles-mêmes, comme n'admettant pas l'*hypocrisie* et le *vague*, mes deux bêtes d'aversion [1]. »

Cet amour fut bientôt le plus furieux des enthousiasmes [2]. Beyle est une âme excessive ; il ne connaît pas les curiosités qui s'amusent ; même les plaisirs intellectuels deviennent tout de suite pour lui violents comme une passion sensuelle. Il se plongea, il s'engloutit dans les mathématiques avec frénésie.

« ... ma passion mathématique, écrit-il, me jeta dans une profonde solitude de 1797 à 1799. Je puis dire avoir travaillé pendant ces deux années et même pendant une partie de 1796 [3] comme Michel-Ange travailla à la Sixtine. » Et ailleurs : « De 1796 à 1799, je n'ai fait attention qu'... aux mathématiques. Je calculais avec anxiété les moyens de pouvoir consacrer au travail une demi-heure de plus par jour. » — « La passion pour les mathématiques absorbait tellement mon temps que Félix Faure m'a dit que je portais alors mes cheveux trop longs, tant je *plaignais* la demi-heure qu'il faudrait perdre pour les faire couper [4]. »

Possédé par les sciences, Beyle poursuivait donc sa nouvelle étude avec toute la pure ardeur du savant, avec toute l'obstination intéressée de l'ambitieux, puisqu'elle

1. *H. Br.*, I, 131. — « L'hypocrisie », c'est peut-être une explication bien compliquée de ce goût naturel qui poussait Beyle, à quinze ans, vers une science précise et claire. Ailleurs (II, 56), il est moins catégorique : « Mon enthousiasme pour les mathématiques avait peut-être eu pour base principale mon horreur pour l'hypocrisie, l'hypocrisie, à mes yeux, c'était ma tante Séraphie, madame Vignon et leurs p[rêtres]. »

2. Il faut noter pourtant que Beyle fut tout d'abord un mathématicien très médiocre (voir *H. Br.*, I, 257, 277-283).

3. Il ne faut tenir aucun compte des dates données ici par Beyle. En 1796, l'Ecole centrale n'existait pas. Même en 1798, la passion de Beyle pour les sciences ne l'empêchait pas d'obtenir le premier prix de belles-lettres, tandis qu'il n'avait alors aucun succès en mathématiques. Tout ce qu'il écrit ici ne saurait s'appliquer qu'à 1799.

4. *H. Br.*, I, 79, 130-131 ; II, 68.

ravissait son intelligence, et lui promettait une vie nouvelle. Cependant son grand-père en pâtissait. Beyle le négligeait, lui et les belles-lettres [1]. Le caprice de sa passion lui faisait oublier le reste du monde.

Il ne cherchait plus qu'un mathématicien. Son maître de l'Ecole centrale ne l'avait point satisfait. C'était Dupuy de Bordes [2], qui, avant Beyle, avait instruit Napoléon [3]. Mais Beyle le trouva insuffisant : « Dupuy, écrit-il, le bourgeois le plus emphatique et le plus paternel que j'aie jamais vu,... sans l'ombre de talent. C'était à peine un arpenteur [4]... »

1. *H. Br.*, I, 57.

2. Sur Dupuy de Bordes, voir Chuquet, *Stendhal-Beyle*, 22, et surtout *Jeunesse de Napoléon*, I, 340 et 477. C'était alors un homme de cinquante ans (né en 1746, mort en 1815).

3. Il ne le laissait point oublier. Le 1er frimaire an VII, à la cérémonie qui marqua l'ouverture des cours, Dupuy de Bordes fit une harangue : « ... pour dernière preuve de la supériorité des méthodes nouvelles, il a cité le héros de l'Italie lui-même, à qui il a donné des leçons. En parlant de Bonaparte, il a éveillé dans tous les cœurs les sentiments d'admiration que son nom seul inspire ; et lorsqu'il a fait des vœux pour la prospérité de ses projets, la salle a retenti d'applaudissements unanimes. » (*Clairvoyant* du 4 frimaire an VII.)

4. *H. Br.*, I, 239. Cf. 249 : « M. Dupuy... n'avait pas l'ombre de logique dans la tête. Il parlait noblement et avec grâce, et il avait une figure imposante et des manières fort polies. »

Le caractère de Dupuy de Bordes, et ses rapports avec Beyle, apparaissent bien dans une curieuse correspondance qu'ils échangèrent quelques années plus tard. Beyle s'y montre, plus qu'on ne le pourrait croire, plein de respect, de reconnaissance, et même de dévouement pour son ancien maître. Et celui-ci est un curieux mélange de vanité, d'emphase paterne, de sensiblerie et de platitude.

Le 26 décembre 1805, Dupuy de Bordes écrivait à Beyle une longue lettre de six pages :

« Monsieur,

« J'ai pu vous distinguer parmi mes nombreux élèves, et quoique les circonstances vous aient éloigné de moi, j'ai toujours conservé pour vous et l'estime que vous méritez et l'attachement que je n'ai jamais cessé d'avoir pour mes disciples.

Je viens réclamer aujourd'hui vos conseils et surtout le secret sur un objet qui peut avoir pour moi les suites les plus heureuses...

L'attachement, j'ose dire l'estime que l'empereur a conservé pour moi devait me conduire et m'aurait conduit en effet à des résultats avantageux..., mais il fallait être auprès de lui... pour lui rappeler un de ses anciens professeurs...

Etant consul son intention était de me nommer au corps législatif : des

Mais la médiocrité du professeur ne nuisait en rien à la passion de Beyle pour l'objet de son enseignement [1] : « J'aimais d'autant plus les mathématiques que je mépri-

intrigants me supplantèrent ; il désirait encore que j'occupasse une première place dans l'enseignement public : on lui dit... que je l'avais refusé... »

Et il raconte à son ancien élève qu'il vit l'empereur à Lyon. Il le met ensuite au courant de ses affaires de famille, de sa fortune, et de ses projets :

« Vous savez... qu'on m'accorde assez généralement un talent tout particulier pour captiver l'enfance... Il est certain qu'il n'est encore sorti d'auprès de moi que des jeunes gens qui sont ou qui seront bons amis, bons pères et bons citoyens. » Et il veut profiter de ce « talent tout particulier » pour fonder en France une sorte d'école militaire privée, destinée aux étrangers riches. Beyle, alors dans le commerce à Marseille, pourra facilement faire parvenir en Louisiane le programme de cette école (un programme jadis présenté à Catherine de Russie !), car Dupuy de Bordes compte sur l'Amérique pour lui envoyer des élèves productifs. Il conclut enfin :

« J'attends de votre ancien attachement pour moi une réponse à laquelle je n'hésiterai pas de me conformer. Je vous réitère la demande du secret le plus absolu, et vous prie de brûler ma lettre. »

Beyle lui répondit, en lui conseillant, semble-t-il, d'adresser une supplique à l'empereur. Dupuy de Bordes, le 19 janvier 1806, le remercie avec effusion :

« J'ai reçu, mon vieux et bien bon ami, avec reconnaissance la réponse que vous avez bien voulu me faire ». Et il comble Beyle de tendresses et de confidences. Il lui parle d'un sien ami : « C'est une âme chaude comme la vôtre ; il aime à rendre service comme vous. » Il lui expose ses méthodes : « Je veux former l'entendement par des raisonnements justes... C'est toujours Condillac à la main que je conduis mes élèves *. » Il lui demande de recommander son pensionnat aux riches Marseillais. Et il termine : « Avouez, mon digne et jeune ami, que je compte bien sur vos bontés pour votre vieux professeur. J'ai été attendri jusqu'aux larmes du désir que vous aviez de me mettre à même d'exécuter le voyage de Paris ; cet aveu de votre part m'a pénétré, j'en conserverai toute ma vie la plus vive reconnaissance. — Je compte tellement sur vous, mon bon et jeune ami, j'ai une telle confiance dans vos déterminations et vos conseils que j'embrasserai toujours avec certitude de réussir le parti que vous me proposerez. » (Bibl. de Grenoble, R 302.)

Le professeur Dupuy de Bordes faisait, comme son élève, beaucoup de fautes d'orthographe.

1. Beyle ne fut apparemment point le seul à mépriser les leçons de M. Dupuy. Au début de la première année, plus de cent élèves s'étaient présentés pour suivre son cours. Mais beaucoup désertèrent bientôt. (*Tableau de distribution des prix* pour l'an V, Arch. de l'Isère, L 378.)

Les spécialistes seront peut-être curieux de connaître le programme des mathématiques enseignées à l'Ecole centrale de Grenoble, et peut-être surpris de voir qu'il n'y fallait que deux ans pour mener, des premiers éléments, un élève à l'Ecole Polytechnique. Le cours complet comprenait : « L'arithmétique, la géométrie, l'algèbre, l'application de l'algèbre à la géométrie, le calcul des remblais et déblais, le nivellement et l'art de lever les plans, en faisant succéder la pratique à la théorie, par des opérations sur le

* Cf. *H. Br.*, I, 239 : « Cet homme si vide disait cependant une grande parole : « *Mon enfant, étudie la Logique de Condillac, c'est la base de tout.* »

sais davantage... [mon maître M.] Dupuy [1]. » Pour le remplacer, il trouva d'abord un livre : « J'achetai ou je reçus en prix les œuvres de l'*abbé Marie*... Je lus ce volume avec l'avidité d'un roman. J'y trouvai les vérités exposées en d'autres termes,... mais du reste rien de nouveau [2]. » Enfin il découvrit un homme [3].

Cet homme est l'un de ceux que Beyle a le plus admirés et le plus aimés : singulière preuve de sa passion exaltée pour les sciences [4]. L'ironique Beyle fut toujours plus porté que personne à l'enthousiasme, comme il convient à une âme naïve et forte. Ainsi l'avons-nous vu chérir dévotement le valet de chambre Lambert. Le géomètre Gros va lui inspirer une vénération, mieux méritée sans doute et plus intellectuelle, mais aussi attendrie.

« Dans mon adoration pour les mathématiques, j'entendais parler depuis quelque temps d'un jeune homme,

terrain pendant la belle saison ; les sections coniques, les lieux géométriques, la statique, enfin l'exposition du nouveau système métrique. » (*Programmes des cours de l'Ecole centrale du département de l'Isère, pendant l'an VI...*, Arch. de Grenoble, LL 223.)

Les classes de mathématiques avaient lieu tous les jours, de huit heures à dix heures.

1. *H. Br.*, II, 53-54.

2. *H. Br.*, II, 55. — Marie (1738-1801) avait publié en 1770 des *Leçons élémentaires de mathématiques*.

Beyle avait d'abord usé de Bezout, qu'il « méprisait... autant que M. Dupuy ». Il s'était ensuite adressé à Clairaut, « fait pour ouvrir l'esprit, que Bezout tendait à laisser à jamais bouché. » (*Id.*, I, 249-250.)

Bezout (1730-1783) était l'auteur de deux cours de mathématiques, l'un en six, l'autre en quatre volumes. Mais Beyle veut peut-être parler de sa *Théorie générale des équations algébriques* : Paris, 1779, in-4°. — Quant à Clairaut, ses *Elémens d'algèbre*, parus en 1746 (in-8°), eurent un succès assez durable pour être réédités jusqu'en 1801 ; ses *Elémens de géométrie* (1741, in-8°) réussirent mieux encore, puisque, cent vingt ans après leur apparition, en 1861, on en donnait une nouvelle édition.

3. Il avait essayé déjà, sans succès, des leçons d'un M. Chabert. (*H. Br.*, I, 277-283 ; II, 54 et suiv.)

4. Pour comprendre toute l'étendue et, disons-le, toute la noblesse de cette passion, il faut lire, dans l'édition enfin complète que M. Edouard Champion a donnée d'*Henri Brulard*, le long récit fait par Beyle de ses études scientifiques (voir surtout II, 53 et suiv.). Avec une opiniâtreté invincible, il s'efforce de comprendre ; c'est l'évidence que veut son clair esprit ; la sottise de ses maîtres, ou leur ignorance, les empêche de répondre à ses questions ardentes. Avec angoisse, il se demande où est la vérité. Et quand il découvre enfin celui qui sait la prouver, il s'attache à lui comme au révélateur d'une vie nouvelle et d'un bonheur parfait.

fameux Jacobin, grand et intrépide chasseur, et qui savait les mathématiques bien mieux que M... Dupuy... » Il osa lui demander des leçons : « C'étaient les cieux ouverts... pour moi. Je voyais enfin le pourquoi des choses, ce n'était plus une recette d'apothicaire tombée du ciel pour résoudre les équations. — J'avais un plaisir vif, analogue à celui de lire un roman entraînant [1]... »

Beyle l'aima pour cette initiation à la vérité. Il l'aima encore pour son noble caractère [2] et pour ses vertus républicaines [3].

1. *H. Br.*, II, 64-66. — Une circonstance toute récente put désigner Gros à l'attention de Beyle. Au commencement de l'an VII, Gros vient d'être nommé membre du *Jury central d'instruction*, composé seulement de trois notables Grenoblois, et chargé de surveiller et de diriger l'Ecole centrale. Ce choix particulièrement honorable (le docteur Gagnon avait présidé ce jury trois ans auparavant) mettait en lumière ce savant modeste et original. On peut supposer que Beyle, dont la grande passion pour les mathématiques date de cette même année, pense alors à s'adresser à lui.

2. « Voir un homme sur le modèle des Grecs et des Romains, et vouloir mourir plutôt que de n'être pas comme lui, ne fut qu'un moment... » (*H. Br.*, II, 65.)

3. Nouvelle preuve, s'il en est besoin, que Beyle était déjà jacobin à quinze ans. Gros ne put qu'affermir et exalter encore ses convictions : « Un jour de grandes nouvelles, raconte Beyle, nous parlâmes politique toute la leçon et, à la fin, il ne voulut pas de [mon] argent... Ce trait fort simple redoubla mon admiration et mon enthousiasme. » (*H. Br.*, II, 67-68.)

Cette admiration semble avoir été méritée. Le judicieux Colomb ajoute son témoignage à celui de Beyle : « M. Gros... avait comme l'intuition de toutes les sciences ; mais sa haute raison le portait plus spécialement vers les mathématiques, dans lesquelles il pénétra profondément. M. Gros donnait... la parfaite image du républicain pur, modeste, désintéressé ;... il était resté comme un noble représentant de cette forme de gouvernement dans les temps antiques ; tel enfin qu'on nous peint les sages de la Grèce... M. Gros ne s'occupait guère du soin de sa fortune : le charme de la méditation l'emportait sur tout...

Chacun recherchait M. Gros pour sa science et pour son aménité. M. Fourier, l'ancien secrétaire de l'Institut d'Egypte, devenu préfet de l'Isère, en 1802, l'appréciait justement... Si M. Gros, cédant aux conseils de M. Fourier, fût venu se fixer à Paris, il eût bientôt appartenu à l'Institut. » (*Not. biog.*, XVII-XVIII.)

J'ai vainement cherché des renseignements plus complets sur cet ami de Beyle dans les archives de Grenoble. (Cf. Chuquet, 25.) Çà et là, le nom de Gabriel Gros apparaît, dans les menus incidents de la vie politique dauphinoise. Mais il n'importe guère, par exemple, qu'il ait été nommé électeur aux assemblées primaires de 1797 (*Clairvoyant* du 30 mars). On trouvera un discours de lui dans le *Clairvoyant* du 15 messidor an VII. Gabriel Gros regrettait le 9 thermidor : « A l'ardeur la plus noble succédèrent la plus lâche indifférence et l'égoïsme le plus vil... Le fanatisme religieux ressaisit ses torches, ses poignards et ensanglanta le sol de la liberté... » Il prétend « faire renaître l'esprit public, le vivifier et le diriger vers des choses grandes et utiles » ; et les moyens

« Sans que Gros fût le moins du monde charlatan,... il occupait toute mon âme. Je l'adorais et le respectais tant que peut-être je lui déplus... » Ce fut une amitié silencieuse, ardente et timide, comme tous les grands amours de Beyle : « je fus » avec lui « comme je fus plus tard avec les êtres que j'ai trop aimés, muet, immobile, stupide, peu aimable et quelquefois offensant à force de dévouement et d'absence *du moi*. Mon amour-propre, mon intérêt, mon moi avaient disparu en présence de la personne aimée, j'étais transformé en elle [1]... »

Une amitié si rare est autre chose que le bref caprice d'un enfant. L' « incomparable Gros » fut, au témoignage de Beyle, l'un des trois hommes qu'il respecta le plus tendrement [2]. Aussi n'oubliera-t-il plus le jeune savant pauvre et désintéressé, qui, dans une petite chambre de la vieille rue Saint-Laurent [3], lui donnait des leçons d'algèbre, et s'enflammait avec lui aux victoires de la République. Fidélité émouvante qui honore sa délicatesse, Beyle essaiera de faire passer à la postérité le maître de sa jeunesse, son ami. En 1829, dans les *Promenades dans Rome*, il suppose que « M. Gros, célèbre géomètre de Grenoble », visite avec lui Saint-Pierre, et l'aide à en prendre

qu'il préconise, dans l'universel abaissement, « c'est l'instruction, c'est l'énergie des hommes de bien, c'est enfin la volonté ferme de défendre la déclaration de nos droits, et d'exécuter celle de nos devoirs. » Tel est le mâle et ferme langage qui enthousiasmait Henri Beyle.

1. *H. Br.*, II, 67 ; I, 25.

2. « Ces trois hommes [Gros, Rebuffet, et le père Ducros *, bibliothécaire de la ville de Grenoble, et, un temps, de l'Ecole centrale] ont possédé toute mon estime et tout mon cœur, autant que le respect et la différence d'âge pouvaient admettre ces communications qui font qu'on aime. » (*Id.*, I, 25.)

Dans le *Journal* de 1805, il désigne Gros, Tracy et Chateaubriand pour former le tribunal par lequel il voudrait être jugé (125) ; et un peu plus tard (206), il déclare Gros un « homme de génie ».

3. Dans l'antique faubourg qui s'écrase entre l'Isère et les flancs de la Bastille.

* Ce père Ducros avait mérité l'admiration de Beyle par sa hauteur d'âme. Dans un fragment inédit de messidor an XII (Bibl. de Gren., R 5896, t. XXV), Beyle note ce trait : « M. Ducros s'écrie à 69 ans, devant deux vieillards et moi : « Qu'on me donne la gloire de Cook à condition de mourir un quart d'heure après, et je suis content. » (Cf. aussi *H. Br.*, I, 214-219.)

les mesures [1]. Et dans *le Rouge et le Noir*, en 1830, il fait découvrir par Julien Sorel « un honnête homme : il était géomètre, s'appelait Gros et passait pour Jacobin [2]... » Enfin, quand Beyle a cinquante ans, il écrit encore, dans *Henri Brulard*, que Gros est un « géomètre de la haute volée », un « grand homme [3]. » Il l'aimait toujours.

Les mathématiques ont donc laissé dans le cœur de Beyle une grande et rare amitié : conséquence imprévue de pareille étude. Mais Beyle est tellement sensible qu'il lui faut mêler l'amour à toutes choses, même à l'algèbre.

Elles laissèrent aussi leur marque dans son esprit. On ne s'est point impunément, au cours de deux ou trois années, livré avec une telle frénésie aux sciences abstraites. Ce que Beyle y gagna, il est à peine besoin de le dire : méthode précise et sûre, clarté de conception et rigueur de raisonnement, c'est l'habituel profit des études mathématiques. Parallèlement à la grammaire générale et à la logique de Condillac, elles clarifièrent et affinèrent l'intelligence de Beyle [4].

Je n'ose dire qu'elles contribuèrent aussi à le gâter. L'enfant n'était déjà que trop incliné aux partis pris tranchants. Têtu par caractère, d'esprit naturellement sec, net, un peu simpliste, habitué d'ailleurs, en son orgueilleuse solitude de petit être méconnu, à croire avec opiniâtreté en sa propre raison : les mathématiques vont exagérer encore sa manie de certitude. Négations brutales, axiomes autoritaires, réponses catégoriques et abruptes aux questions qui demanderaient le plus de ménagements, par cette insupportable habitude, Beyle va choquer ses amis, avant de scandaliser ses lecteurs. Il fait sans cesse une application déplacée de l'évidence mathématique. Et n'est-ce point encore aux méthodes mathématiques,

1. II, 11-12.
2. P. 141.
3. *H. Br.*, I, 25 ; II, 64. — Cf. *Corr.*, I, 45-46 ; *Souv. d'Egot.*, 2.
4. « Ma cohabitation passionnée avec les mathématiques m'a laissé un amour fou pour les bonnes *définitions*, sans lesquelles il n'y a que des à peu près. » (*H. Br.*, II, 95.)

transportées maladroitement hors de chez elles, que Beyle doit, pour une part, son abus de la raison raisonnante? Qu'il s'agisse d'art ou bien d'amour, il n'importe, Beyle pose des formules, en tire des déductions, et conclut. Aucune réalité ne l'arrête, il se grise de logique, il pousse à bout sa dialectique, avec une assurance imperturbable : sûr moyen d'aboutir aux théories les plus singulières.

A la vérité, cette double dépravation de son intelligence, — un dogmatisme trop péremptoire, un excès de logique paradoxale, — contribue à la curieuse originalité d'Henri Beyle. Comment en vouloir aux mathématiques ?

Il n'en a point tiré d'autre profit. Sa supériorité sur ses camarades le désignait pour l'Ecole Polytechnique. Mais il est dans la destinée de Beyle de briser à chaque instant la logique de son existence. Et nous verrons bientôt comment il ne fut ni ingénieur ni officier d'artillerie. Du moins il remporta le prix de mathématiques [1] :

« ... Ce fut un triomphe pour moi... Je fus éloquent au tableau ; c'est que je parlais d'une chose à laquelle je réfléchissais passionnément depuis quinze mois au moins, et que j'étudiais depuis trois ans. »

Ce jour-là, Beyle connut l'enivrement de la gloire [2]. Et, comme il convient aux grandes passions, cette heure inoubliable fut la dernière de ses études mathématiques. Il ne connut pas le déboire du lendemain ; il leur dit adieu pour jamais.

*
* *

C'est là tout ce que nous savons des études de Beyle à l'Ecole centrale, en ces trois branches maîtresses : belles-

1. « Je remportai le premier prix sur huit ou neuf jeunes gens, la plupart plus âgés et plus protégés que moi, et qui tous, deux mois plus tard, furent reçus élèves de l'Ecole Polytechnique. » (*H. Br.*, II, 70.) M. Chuquet corrige ici l'allégation de Beyle : cette année-là, deux candidats de Grenoble seulement furent reçus ; il est vrai que sept le furent l'année suivante. (*Liv. cit.*, 27.)

2. « ... le soir du jour que mon nom fut affiché avec tant de gloire,... je me vois passant dans le bois du Jardin-de-Ville,... avec Bigillion et deux ou trois autres, enivrés de mon triomphe... Après cet examen triomphant... » (*H. Br.*, II, 70-72.)

lettres, logique, mathématiques. Leur influence dans la formation de son esprit fut à coup sûr grande et durable. Mais il est plus difficile de préciser les connaissances qu'il avait acquises. Ces études passionnées et fragmentaires, d'ailleurs beaucoup trop brèves, si elles lui furent bienfaisantes, laissèrent sans doute maintes lacunes dans son cerveau. Je me garderai de le déplorer. Mais enfin il faut bien avouer qu'il ne savait pas l'orthographe [1]. Beaucoup des notions indispensables pour passer aujourd'hui un examen élémentaire, en géographie, histoire, grammaire, etc., lui manquaient. En revanche, il avait creusé obstinément quelques matières qui amusaient son esprit studieux, il possédait en science, en littérature, en philosophie, quelques idées solides, et même quelques idées personnelles. Disons en un mot qu'à 16 ans, à cet âge où, si prématurément, Beyle achève, et pour jamais, ses études régulières, il a, comme dit Montaigne, la tête bien faite plutôt que bien pleine. « A douze ans..., avoue-t-il lui-même, j'étais un prodige de science et, à vingt, un prodige d'ignorance [2]. »

1. Comme le prouvent l'anecdote bien connue de *cella* écrit avec deux *l*, et, mieux encore, ses manuscrits.

Il ne savait guère mieux la syntaxe, et l'on peut relever quelques solécismes dans ses premières lettres à Pauline.

2. *H. Br.*, I, 130.

VII

LE DESSIN

Les débuts de Beyle chez M. Le Roy. — L. J. Jay. — Les Réflexions sur la poésie et la peinture *de l'abbé Dubos.*

Beyle ne cultiva point seulement son intelligence à l'Ecole centrale ; il y trouva un maître de dessin qui le prépara, de bien loin sans doute, à devenir un amateur d'art et un historien de la peinture.

On se souvient [1] que Beyle, à une date imprécise, mais avant d'entrer à l'Ecole centrale, avait pris des leçons de dessin chez un M. Le Roy, homme « faible, vieilli par le libertinage le plus excessif [2] », et d'une politesse surprenante. Comme Henriette Gagnon « avait eu un rare talent pour le dessin [3] », on en concluait à la légère, dans la famille, que son fils lui devait ressembler. Mais M. Le Roy lui apprit seulement à faire « des hachures bien parallèles », à la sanguine, « des yeux de profil et de face, et des oreilles... » Beyle demeura froid [4]. La peinture à la gouache

1. Cf. plus haut, p. 155.

2. *H. Br.*, I, 179. — Joseph Le Roy, même sans libertinage, avait le droit de paraître un vieillard. Beyle était peut-être encore son élève, quand il mourut, en 1797, à l'âge de 69 ans. Il avait peint des portraits au pastel et à l'huile, et même des paysages. Ses œuvres sont aujourd'hui inconnues. (Voir sur lui la brève notice de E. Maignien, *Les Artistes Grenoblois* : Grenoble, 1887, in-8°.)

Sous la Terreur, Joseph Le Roy s'était senti tout à coup humilié de porter un tel nom ; il avait demandé et obtenu de s'appeler désormais Rolley. (Délibération du Conseil Général, frim. an II, Arch. de Grenoble, LL 3.) Mais des sentiments aussi purs n'avaient pas survécu à Robespierre.

3. « Je trouvais souvent de grandes têtes à la sanguine dessinées par ma mère. » (*H. Br.*, I, 175.)

4. *Id.*, 175, 179.

ne le révéla pas davantage à lui-même [1]. Et son séjour dans l'atelier de M. Le Roy, malgré « madame Le Roy, une diablesse... fort piquante et avec des yeux charmants [2] », ne présenterait rien de notable, si Beyle n'y avait éprouvé sa première impression d'art.

« Vers cette époque, écrit-il, les arts s'emparaient de mon imagination, par la voie des sens, dirait un prédicateur. » Et les sens de Beyle, on s'en souvient, étaient alors fort troublés ; les fredaines de *Félicia* le consumaient d'une émulation chimérique, « la possession d'une maîtresse » était l'objet de tous ses vœux. Il avait douze ans peut-être.

Or Beyle vit dans l'atelier de M. Le Roy « un grand et beau paysage : une montagne rapide très voisine de l'œil, garnie de grands arbres ; au pied de cette montagne un ruisseau peu profond, mais large, limpide, coulait de gauche à droite au pied des derniers arbres... » Ce paysage tout seul ne lui aurait rien dit : Beyle ne s'y intéressa que parce qu'il y vit des femmes : « Là, trois femmes presque nues (ou sans presque) se baignaient gaiement... »

Qu'était ce tableau ? Quelque copie de l'école bolonaise? Un paysage classique, à la manière du Lorrain, agrémenté de quelques baigneuses? Ou l'œuvre plus libre et plus polissonne d'un peintre du XVIIIe siècle, dans le goût de Pater ou de Boucher ? Mais, puisque nous sommes dans un cours de dessin, cette dernière hypothèse est peu vraisemblable. Qu'importent d'ailleurs la manière et le style ? Ce qui touchait Beyle, c'est que des femmes fussent nues, dans un de ces paysages où l'Arioste l'avait accoutumé à loger ses rêves d'amour les plus poétiques.

« Ce paysage, d'une verdure charmante.... devint pour moi l'idéal du bonheur. C'était un mélange de sentiments tendres et de douce volupté. Se baigner ainsi avec des femmes si aimables ! [3] »

1. Sur ces études, voir *H. Br.*, I, 251-253.
2. *H. Br.*, I, 176.
3. *H. Br.*, I, 181-182.

Dans cette impression naïve, Beyle se révèle déjà tout entier. Il lui faut de la « volupté », mais non pas sans « un mélange de sentiments tendres » : une scène de Florian déshabillée par Fragonard. Jamais Beyle, fût-ce dans sa vieillesse la plus aride, ne saura devenir un pur païen. Sa sensualité restera toujours pudique et sentimentale [1].

Mais il nous montre encore ici sa manière définitive d'apprécier une œuvre d'art. Il y cherchera toujours des émotions. Même devenu un connaisseur, il aimera seulement les peintres qui séduisent son cœur, Raphaël, le Corrège, le Dominiquin ; il deviendra amoureux de leurs Vierges ou de leurs Saintes, de leurs Déesses ou de leurs Sibylles : et il admirera leur génie d'après la qualité et la force de son attendrissement.

Qu'il soit dangereux de ne demander guère aux peintres que des maîtresses idéales, je n'ai point à le prouver. Mais enfin, tel était Stendhal à douze ans, tel il sera à trente-cinq, quand il écrira l'*Histoire de la Peinture*, à quarante-cinq, quand il fera les *Promenades dans Rome*. Il aimera cette *Léda* du Corrège [2], où de riantes jeunes femmes folâtrent nues dans l'eau d'une rivière, sous l'ombre des arbres : et, à la galerie Borghese, il regardera toujours avec tendresse cette *Chasse de Diane*, du Dominiquin, où des nymphes presque impubères se baignent allègrement, et nous présentent sous tant d'aspects variés leurs jeunes corps innocents et nus.

Beyle n'écrira-t-il pas : « ... le beau-idéal du coloris et du clair-obscur... tient de bien... près aux cuisses de nos maîtresses [3]... »? Il a lui-même en effet trop souvent mêlé les cuisses de ses maîtresses à ses émotions esthétiques.

Dès ses débuts dans la critique d'art, il pratiquait déjà cette inconvenante méthode : « ... le paysage de M. Le Roy..., pendant quatre ou cinq ans », fut pour lui « l'idéal du bonheur voluptueux. »

En revanche, quand il aura « le plaisir délicieux » de

1. Il écrira dans l'*Histoire de la Peinture* : « La plus grande ennemie de la volupté, c'est l'indécence » (362).
2. *Hist. de la Peint.*, 362.
3. *Corr.*, II, 11.

voir Mélanie Guilbert, tragédienne, qui était « supérieurement bien faite », se baigner dans l'Huveaune, aussi nue que la Léda du Corrège, il se rappellera « vivement » la peinture qu'il avait admirée chez M. Le Roy [1]. Après avoir cherché la réalité dans l'œuvre d'art, il retrouvait l'art dans la réalité. Ce n'est pas dire peut-être que l'art tout pur ait eu un grand rôle dans la première impression que fit à Beyle un tableau [2].

*
* *

« Jay, grand hableur de cinq pieds dix pouces, sans l'ombre de talent, mais bon pour enfiévrer... la tête des enfants. »

(*H. Br.*, I, 238.)

Beyle arrivait donc pauvrement préparé aux cours de dessin que professait à l'Ecole centrale L. J. Jay, « peintre d'histoire [3] ». C'était un personnage emphatique et ridicule : il inspirait à ses élèves un vif enthousiasme.

1. *H. Br.*, I, 183.

2. Il l'avoue : « Tout cela, comme on sent, est fort indépendant du mérite du paysage, qui était probablement un plat d'épinards, sans perspective aérienne. » (*H. Br.*, I, 183.)

3. Louis Joseph Jay était né à Saint-Hilaire de la Côte (Isère), le 8 mars 1755. Il ne mourra qu'en 1836. On trouvera des renseignements sur lui dans une notice publiée par R. Colomb, chez Didot, en 1836 (in-8°, 11 pages), et dans Rochas, *Biographie du Dauphiné*. Cf. *Vie d'Henri Brulard, passim.*

Avant d'être appelé à Grenoble par le *Jury central d'instruction*, il professait le dessin à Montpellier, où il avait pu exercer un talent naturel pour la réclame et l'éloquence. Le cours de dessin de Jay tient une place prédominante dans les journaux de Grenoble, et dans les prospectus de l'Ecole centrale. Dès le 15 mai 1797, Jay faisait annoncer dans le *Clairvoyant* que son cours s'ouvrirait le 1er prairial, et aurait lieu tous les jours de 4 à 6. Bientôt les élèves affluèrent ; il en eut, d'après Rochas, 160, que l'imagination de Beyle porte à trois ou quatre cents (*H. Br.*, II, 26). *

Il ne se borna point à son rôle de professeur. Son zèle intelligent le poussa à donner, malgré eux, un musée aux Grenoblois. « L'absence de goût et l'ignorance en fait de beaux-arts... étaient telles alors » à Grenoble, d'après Rochas,

* D'après les documents d'archives, ils étaient exactement 105 en l'an V, et 162 en l'an VI ; nous n'avons pas les chiffres pour l'année suivante.

Beyle s'est rappelé surtout qu'il avait « cinq pieds dix pouces », et qu'il savait « allumer l'émulation la plus violente » dans les cœurs de ses disciples [1]. Pourtant, si ce professeur à « l'air majestueux et paterne » avait pu rassembler plusieurs centaines d'élèves, il le devait aussi à quelques louables originalités de son enseignement [2]. Il ne se bornait pas à corriger leurs dessins et à exciter leur vanité. Beyle ignore-t-il que son maître devint un écrivain et un critique d'art [3]? Ne l'avait-il pas entendu exposer à ses élèves quelques-unes des idées qu'il devait plus tard répéter dans ses livres? Au milieu de chaque leçon, Jay « faisait lire à haute voix la vie d'un des peintres

« qu'on traita de fou et de visionnaire » cet audacieux novateur. « Le préfet, l'autorité locale, et les sots, lui suscitèrent toutes sortes de difficultés... Après six années de peines infinies, Jay eut » pourtant la victoire, et le musée qu'il avait créé fut ouvert solennellement le 10 nivôse an IX. Il en fut conservateur jusqu'à l'année 1815, où la réaction royaliste destitua cet ancien révolutionnaire. Il avait été nommé en 1814 membre correspondant de l'Académie des beaux-arts.

Le musée de Grenoble possède un beau portrait de L. J. Jay, par Pajou. Il y apparaît plein de feu.

1. Un des moyens qu'il employait, c'était de leur promettre la gloire. Dans le *Tableau* de la distribution des prix, à la fin de l'an V (imprimé, Arch. de l'Isère, L 378), il écrivait : « En général les élèves nombreux de ce cours ont montré le plus grand zèle... L'examen de leurs ouvrages annonce que bientôt ils vengeront cette partie de la république de l'oubli des arts dans lequel elle était restée. La nature et l'art s'uniront dans ces belles contrées pour produire des hommes célèbres... »

Jay faisait chaque mois un choix parmi les dessins de ses élèves, et exposait les meilleurs, jusqu'au mois suivant, dans une des salles du musée.

2. Cet enseignemeut était donné en cinq classes différentes : *Ronde bosse*, *Académies*, *Grandes têtes*, *Principes*, *Ornements*. Le professeur s'ingéniait à le perfectionner. Il exposait des gravures aux yeux de ses élèves pour leur montrer la manière de chaque peintre. En revanche il tenait à faire dessiner d'après des dessins originaux *, et non d'après des gravures. (Rapport de Jay au préfet de l'Isère, an IX : Arch. de l'Isère, L 378.)

Nous avons l'inventaire des plâtres qui lui servaient de modèles (Arch. de Grenoble, LL 223). Jay ne proscrivait pas la réalité ; on y voit neuf moulages de bras ou de pieds d'après nature, six mains, et un sein de femme. Les statues antiques étaient les plus nombreuses, et Jay, dans leur choix, montre un goût large et nulle pudibonderie ; les Vénus les plus nues y sont nombreuses, et parmi elles « la Vénus aux belles fesses ».

3. Il l'avait su pourtant (voir *Corr.*, II, 53).

* Il est vrai que, selon Beyle, ces dessins ne valaient rien. L'essentiel, pour L. J. Jay, c'était le rigoureux parallélisme des hachures.

dont les œuvres étaient présentées pour modèles », puis il commentait lui-même cette lecture [1].

C'est donc par la bouche de Jay que Beyle a entendu pour la première fois parler beaux-arts ; et les premières théories qui entrent dans un esprit tout neuf n'y laissent-elles pas toujours leur trace ?

Or nous connaissons les théories de Jay, nous savons même de quel ton il les devait débiter à ses jeunes auditeurs ébaubis. Le professeur se révèle tout entier dans la traduction des *Lettere Pittoriche*, qu'il donna en 1817 [2].

Le titre en est déjà une hâblerie : le nom de l'auteur du recueil, Bottari, disparaît presque, tout petit, à côté de celui du traducteur, énorme :

L. J. JAY

Correspondant de l'Institut royal de France, de l'Académie des Arcades de Rome, de celle des beaux-arts de Pérouse et de Grenoble, ancien professeur de l'école centrale, et ancien conservateur du musée de cette ville.

Même en ce temps de phrases et d'emphase, Jay devait surprendre ses auditeurs par l'excès de sa rhétorique. La prosopopée est son style habituel, et voilà sans doute en quel langage il apostrophait ses élèves : « C'est donc à vous, amans passionnés des beaux-arts, amateurs ou artistes, que je présente la portion la plus précieuse et la moins connue de l'immense héritage que ces grands hommes nous ont laissé ; c'est vous, que je regarde comme mes amis, par l'enthousiasme qui nous est commun, qui communiquerez à d'autres l'instruction que vous y aurez puisée vous-mêmes... Artistes et amateurs ! bientôt vous allez jouir de l'entretien de ces artistes immortels. Bientôt vous allez les entendre [3]... »

1. Rochas, *Biog. du Dauphiné* ; *Rapport* présenté *au préfet de l'Isère*. — En l'an VI, ces leçons d'esthétique et d'histoire n'avaient lieu qu'une fois par mois. (*Programmes des cours... pendant l'an VI*, Arch. de Gren., LL 223.)

2. *Recueil de lettres sur la peinture, la sculpture et l'architecture, écrites par les plus grands maîtres et les plus illustres amateurs qui aient paru dans ces trois arts depuis le XVe siècle jusqu'au XVIIIe* : Paris, 1817. — Il avait déjà publié, en l'an IX, une notice sur le musée de Grenoble. (Grenoble, in-8°.)

3. Fragments de la préface.

Mais le voici, grave et pénétré, qui affecte le ton de Bossuet achevant l'oraison funèbre de Condé : « Après avoir rendu d'assez longs services aux beaux-arts, si celui-ci devait être le dernier, je n'aurais plus qu'un vœu à former, ce serait qu'ils pussent s'élever dans la France, ma chère patrie, à la hauteur sublime du siècle de Léon X...

Il s'attendrit : « O divin Raphaël, rare et précieux assemblage de la bonté, de la beauté et des talents, peut-on jamais assez vous aimer et vous admirer [1] ?

Ou il s'indigne : « Eh bien ! infâme *Lanfranc* ! toi et tes complices, êtes-vous satisfaits? Vos noms seront-ils assez en exécration chez les races futures ?... Tes lettres vont reparaître dans une langue répandue chez les nations. Elles y verront ta scélératesse ; et nous applaudirons, si l'horreur que mérite ton nom odieux passe jusqu'à tes ouvrages, tandis que celui du *Dominiquin*, toujours plus chéri, toujours plus révéré, brillera dans tous les temps d'une gloire immortelle [2]. »

Nous ne savons comment Henri Beyle, à quinze ans, jugeait ce galimatias prétentieux. Toujours est-il qu'on retrouve, chez le maître, beaucoup des préférences et des jugements de l'élève [3]. Comme Stendhal, L. J. Jay est un passionné de l'art italien, et fait peu de cas, en comparaison, des maîtres de la Flandre et des Pays-Bas ; comme Stendhal, il aime moins encore Boucher et tous les peintres maniérés et mondains du XVIIIe siècle [4] ; comme Stendhal, il admire Mengs, chérit le Dominiquin, met Raphaël au premier rang et le préfère hautement à Michel-Ange.

Mais, si l'élève a peut-être gardé quelqu'une des opinions du maître, rendons-lui cette justice, qu'il ne lui prend jamais son style.

1. Page 14.
2. Page 298.
3. Il ne faut pas oublier pourtant que la plupart de ces idées étaient communes à toute la génération d'alors.
4. L'idée n'a rien de personnel ; toute l'école de David pensait ainsi. Mais Jay se permettait de reprocher à celle-ci, comme fera bien souvent Stendhal, son coloris froid et opaque, ou son admiration trop exclusive pour le dessin. Et ceci est plus original.

Beyle a-t-il du moins appris à bien dessiner auprès de ce professeur si éloquent? Nous ne savons, — malgré sa mention honorable, son accessit et son prix [1]. Il fréquentera un moment, à Paris, l'atelier du peintre Regnault [2], mais nous ignorons avec quel succès. Et je ne saurais trouver, comme M. Chuquet, une preuve de sa vocation pour la peinture dans les petits plans et schémas qu'il multiplie sur les pages de ses manuscrits, et dont la maladresse prouverait plutôt tout le contraire [3]. Quant aux deux caricatures qu'on lui attribue, et qui ne ressemblent point d'ailleurs à des chefs-d'œuvre, il faudrait tout d'abord démontrer qu'elles sont de lui [4]. Mais nous possédons un dessin authentique de Beyle, un dessin du temps de l'Ecole centrale ; c'est un croquis tracé sur la couverture d'un cahier [5] ; il représente le buste d'un adolescent, de face, la tête appuyée sur sa main : il est d'une gaucherie puérile et lamentable.

*
* *

Mais, si Beyle ne tira de ses cours de dessin nul profit essentiel, il y obtint, comme récompense, un livre qui a pu laisser dans son esprit les idées les plus fécondes. Le hasard du sort lui donna [6] les *Réflexions sur la poésie et la peinture*, de l'abbé Dubos. « Ce livre répondait aux sen-

1. Cf. plus haut, p. 253-254.
2. Colomb, *Notice*, XX ; *H. Br.*, II, 123.
3. Je ne sais comment M. Chuquet peut affirmer que « Beyle apprit de Jay à chercher le nu sous le costume et à le figurer avec netteté » ; dessiner d'après la bosse, comme Beyle, n'est pas dessiner des « académies d'après nature ».
4. M. Chuquet cite la caricature du prince Massimo, qui appartenait à C. Stryienski. On peut voir encore, dans le manuscrit d'*Henri Brulard*, un portrait d'un Caetani, fait par la même main. Mais cette main est-elle celle de Beyle ? On n'en a pas la preuve.

Ces deux dessins, rehaussés d'aquarelle, sont postérieurs à 1830.

5. Ce dessin date de l'an VI, puisque le cahier contient des notes prises au cours de Dubois-Fontanelle.
6. Il ne peut s'agir que d'un prix obtenu par Beyle dans le courant de l'année scolaire, apparemment en 1798 ; mais nous n'en avons pas trouvé trace dans les archives de Grenoble. A la fin de l'année au contraire, et l'année suivante, Beyle n'obtint plus en dessin que des distinctions purement honorifiques. (Cf. *H. Br.*, II, 27-28, 35 ; et plus haut, p. 253-254.)

timents de mon cœur, sentiments inconnus à moi-même », a dit Stendhal. Ce n'est pas assez dire.

Il le lut « avec le plus vif plaisir ». En le lisant à notre tour, nous ne pouvons guère douter que Beyle n'ait tiré de ce livre, sans nous l'apprendre, quelques-unes des théories dont on lui fait généralement honneur. Essayons de réparer son oubli [1].

Jamais Beyle n'avait rien lu sur les arts. L'abbé Dubos fut donc, — avec Jay, — son premier professeur d'esthétique, et en un temps où il se trouvait lui-même bien incapable de critiquer et de rejeter les principes qu'on lui offrait. Ces principes devinrent comme le moule où se coulèrent ensuite ses expériences. Mais une première lecture, une impression d'enfance finit par faire si bien partie de nous-même, que nous la croyons naïvement notre fonds. Ainsi Beyle, quand, une vingtaine d'années plus tard, il écrira l'*Histoire de la Peinture*, retrouvera en lui, peut-être sans les bien reconnaître, quelques théories de l'abbé Dubos, qui lui sembleront excellentes.

Nous l'en excuserons d'autant mieux que, depuis cent ans, tous ses lecteurs ont fait comme lui-même : ils n'ont jamais reconnu l'abbé Dubos dans Stendhal.

Le titre déjà et l'épigraphe du livre sont tout stendhaliens : Réflexions sur la Poésie et la Peinture. — *Ut Pictura Poesis* [2]. Comparer sans cesse les poètes et les peintres, leur appliquer les mêmes lois, chercher dans un tableau à peu près ce qu'on cherche dans un roman, cette critique d'art trop littéraire [3] sera celle de Beyle.

1. Je ne trouve le nom de Dubos qu'une fois dans toute sa correspondance : « ... que deviennent les conjectures de l'abbé Dubos quand on a des lord Byron... » (30 sept. 1816, *Corr.*, II, 10.) En revanche, dans la *Vie de Rossini* (188, note), il cite Dubos comme un livre qui doit être familier à tout homme instruit.

2. *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture* : Paris, 1719, 2 vol. in-12. — L'ouvrage fut plusieurs fois réimprimé ; on cite les éditions de 1732 et 1740, 3 vol. in-12, 1755, 3 vol. pet. in-4°.

Je renvoie à la septième édition, Paris, Pissot, 1770, celle peut-être que lut Henri Beyle.

3. Courante d'ailleurs en la seconde moitié du XVIIIe siècle : cf. Mornet, *Le sentiment de la nature en France de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre*, 327 et suiv.

N'écrit-il pas en 1803 dans son *Journal*, quand il doit être encore sous l'influence immédiate de l'abbé Dubos : « En général m'éclairer en comparant souvent la poésie à la peinture [1] » ?

De ce principe va procéder tout le livre. Beyle y apprend que le peintre doit d'abord se soucier de l'*expression*, et « donner à chaque passion son caractère convenable [2] ». Il faut donc que l'artiste soit un psychologue.

On sent combien pareille doctrine devait agréer plus tard à Beyle [3], spécialiste du cœur humain. Mais dès son adolescence elle était faite pour lui plaire : ne songeant qu'à l'amour, pouvait-il demander au peintre autre chose que la représentation de scènes dramatiques ou tendres ?

Quand on cherche dans un tableau des émotions [4], les qualités de métier deviennent secondaires : « Je comparerois volontiers, écrit Dubos, le coloris avec cette partie de l'art poétique qui consiste à choisir et arranger les mots... Cette partie... peut s'appeler la mécanique de la poésie [5] ». Ainsi plus tard Stendhal : « L'expression est tout l'art... Les peintres doivent sans doute posséder le coloris, le dessin, la perspective... Mais s'arrêter dans une de ces perfections subalternes, c'est prendre misérablement le moyen pour le but [6]... »

Par une conséquence de cette théorie [7], l'abbé Dubos

1. Page 25. — Stendhal dira dans son *Journal* (43) : « Racine..., ce n'est pas le dessin de Michel-Ange, c'est la fraîcheur de Rubens. » Ce genre de rapprochements sera fréquent dans l'*Histoire de la Peinture*.— Et de même Dubos avait écrit, parlant de Michel-Ange : « ... ce puissant génie, que nous pouvons appeler le Corneille de la Peinture... » (II, 48).

2. I, 221-223. — L'abbé Dubos n'innovait pas : c'était la doctrine française, celle de Lebrun et de ses élèves.

3. Voir, dans l'*Histoire de la Peinture*, toute son étude sur Léonard de Vinci, — et ce qu'il demande à la peinture moderne.

4. « La copie de l'objet doit, pour ainsi dire, exciter en nous une copie de la passion que l'objet y aurait excitée... » écrit Dubos (I, 26-28). C'est tout à fait ainsi que Beyle avait compris la peinture devant le tableau de M. Le Roy.

5. I, 311.

6. *Hist. de la Peint.*, 90.

7. L'abbé Dubos, comme Beyle, appliquait les mêmes idées à la musique : elle n'avait de valeur que par les sentiments qu'elle exprimait ou provoquait. « Je placerois volontiers la Musique où le compositeur n'a point sçu faire

méprise, avant Stendhal, les peintres dont les sujets sont vulgaires ou insipides : « Comment serons-nous touchés par la copie d'un original incapable de nous affecter? Comment serons-nous attachés par un tableau qui représente un villageois passant son chemin en conduisant deux bêtes de somme [1]... ? » Aussi les réalistes hollandais lui semblent-ils à peine dignes d' « une attention très légère ». Henri Beyle, qui méprisera Rubens parce que ses femmes sont trop grasses, n'en jugera pas autrement.

Cet artiste, qui doit peindre les passions, devra donc aussi les sentir. L'abbé Dubos déplore cette triste nécessité, qui semblera tout au contraire fort séduisante à Beyle. Mais tous les deux sont d'accord pour constater que « ... le génie de la Poésie et celui de la Peinture n'habitent point dans un homme d'un tempérament froid et d'une humeur indolente. La même constitution qui fait le Peintre ou le Poète le dispose aux passions les plus vives [2]... »

Mais toutes ces théories sont trop banales en France pour que l'on ait jamais félicité Beyle d'avoir jugé la peinture en littérateur. On l'a loué au contraire pour d'autres doctrines qui sont couramment réputées sa plus originale invention. En les lui empruntant, Taine lui en laissait tout le mérite. Et M. Chuquet, qui lui est généralement plus sévère, ne lui a point marchandé son admiration pour avoir « trouvé » la « théorie du milieu [3] ». Stendhal l'a trouvée, en effet, mais dans le livre de l'abbé Dubos, qui n'en était pas davantage l'inventeur [4].

servir son art à nous émouvoir, au rang des tableaux qui ne sont que bien coloriés... La richesse et la variété des accords, les agréments et la nouveauté des chants ne doivent servir en musique que pour faire et pour embellir l'imitation du langage de la nature et des passions. Ce qu'on appelle la science de la composition est une servante... que le génie du Musicien doit tenir à ses gages... » (485-486). Il dira des opéras de Lulli : « ... ne sentons-nous pas que ces symphonies nous agitent, nous calment, nous attendrissent... à peu près comme les vers de Corneille et ceux de Racine y peuvent agir ? » (475).

1. Pages 52-53.

2. II, 101.

3. *Stendhal-Beyle*, 257.

4. M. Marcel Braunschvig (*L'Abbé Dubos Rénovateur de la Critique au XVIIIe siècle*, 49-54) énumère ceux qui, avant Dubos, étudièrent l'influence

L'abbé Dubos se posait avant lui cette question : d'où vient que le génie artistique n'apparaît que dans certains pays, certains moments, et certains hommes ? Et il y faisait des réponses que Stendhal n'hésitera point à s'approprier.

La première semble proposée par un disciple de Cabanis : « ... Lorsque la qualité du sang est jointe avec l'heureuse disposition des organes [du cerveau], ce concours favorable forme, à ce que je m'imagine, le génie poétique ou pittoresque [1]... » Ces combinaisons réussies de la matière doivent être favorisées par les influences physiques ; c'est donc le climat qui déterminera l'éclosion des grands peintres : « Les Arts naissent d'eux-mêmes sous les climats qui leur sont propres [2]... » « La Peinture et la Poésie ne sont point approchées du pôle plus près que la hauteur de la Hollande... » Pourtant « il semble que la Poésie ne craigne pas le froid autant que la Peinture... » Mais « les Italiens seront toujours plus propres à réussir en Peinture et en Poésie que les peuples des environs de la mer Baltique [3]. »

Après l'abbé Dubos, Stendhal redira ces théories et conclura que « l'expression dans les arts devait... naître au midi[4]. » Dira-t-on qu'une telle ressemblance est fortuite? Mais ce n'est pas moins de sept chapitres et 180 pages que Dubos consacre aux seules causes *physiques* du

du climat, depuis Hippocrate jusqu'à Fénelon et Fontenelle ; il cite après lui Montesquieu et Taine, mais il oublie Stendhal.

D'ailleurs Dubos lui-même ne donne aucunement comme nouvelles ces théories dont notre seule ignorance fait honneur au XIXe siècle et à Stendhal. Il prétend simplement perfectionner des idées courantes déjà en 1719, et que tout le XVIIIe siècle continuera de discuter après lui.

1. II, 14-17. — On trouverait, dans le livre XIV de l'*Esprit des Loix*, bien des théories aussi matérialistes. Mais Montesquieu, qui avait lu Dubos, peut passer ici pour un imitateur.

2. II, 158.

3. II, 155, 321. Cf. 302 : « ... il est plus que vraisemblable que le génie particulier à chaque peuple dépend des qualités de l'air qu'il respire. » Voir encore 249-263.

4. *Hist. de la Peint.*, 238. Il serait facile de multiplier à l'infini citations analogues.

Sur ce point encore, Stendhal trouvera dans l'*Esprit des loix* la confirmation des idées de Dubos. « L'Empire du climat est le premier de tous les empires. » (Liv XIX, ch. XIV ; cf. livres XIV à XVIII.)

génie [1]. Si Beyle a lu l'ouvrage, il n'a pu oublier d'aussi copieuses dissertations.

La théorie des climats et celle des tempéraments sont intimement liées. Stendhal écrira : « Les climats, à la longue, font naître les tempéraments [2]. » L'abbé Dubos, avant lui, avait énoncé cette même idée. Il avait fait plus.

M. Chuquet admire Stendhal pour avoir eu l'ingénieuse pensée d'appliquer à la peinture la théorie des tempéraments : « ... certaines de ses réflexions sont originales : par exemple qu'un bon peintre donne aux fils de Brutus un tempérament sanguin qui les excuse [3] ».

Ces idées étaient moins nouvelles à l'esprit de Beyle que ne le suppose M. Chuquet ; il avait lu Dubos. Et Dubos croyait déjà reconnaître chez les vieux peintres de France ou d'Italie cette ingénieuse distinction des tempéraments dont on attribue à Stendhal la première découverte.

Il décrit ainsi l'une des tapisseries de Raphaël : « On distingue à l'extrémité du groupe [des apôtres] un homme bilieux et sanguin... Les hommes de ce tempérament croyent volontiers ne pas valoir moins que les autres. Près de lui est placé un autre Apôtre embarrassé de sa contenance : on le discerne pour être d'un tempérament mélancolique à la maigreur de son visage livide, à sa barbe noire et plate, à l'habitude de son corps, enfin à tous les traits que les Naturalistes ont assignés à ce tempérament... etc.[4] » Dubos prétend constater la même distinction judicieuse des tempéraments dans un tableau de Jules Romain [5]. On y voit, nous assure-t-il, un homme bilieux et sanguin lancer sa pierre avec une furieuse impétuosité, tandis que le mélancolique, plus réfléchi et plus haineux, vise lentement pour bien frapper. Enfin ne suppose-t-il

1. Je n'ai pas à montrer ici combien le détail est souvent puéril. Quant à la lourdeur de ces dissertations sans fin, elle est incomparable.

2. *Hist. de la Peint.*, 236.

3. *Stendhal-Beyle*, 254.

4. I, 99.

5. A San Stefano de Gênes. — « Le peintre y exprime parfaitement bien la différence qui est entre l'action naturelle des personnes de chaque tempérament, quoiqu'elles agissent par la même passion... » (I, 271.)

pas que Coypel, en peignant un *Jugement de Suzanne*, a pris soin de donner aux deux vieillards qui l'accusent un tempérament différent ? L'un, « bilieux et mélancolique... commet le crime avec constance ». L'autre, un sanguin, paraît attendri, car les hommes de ce tempérament sont prompts à se venger, mais incapables de persévérer dans leur vengeance [1].

Après de tels exemples, il devient malaisé de reconnaître à Stendhal, sur ce point, d'autre mérite que la docilité.

Enfin l'abbé Dubos ne se contente pas de rechercher les causes physiques, — climat et tempérament, — qui expliquent la naissance des arts ; il étudie encore les causes morales, l'état social, le caractère des gouvernements et des peuples [2]. Et il semble que Stendhal, quand il écrit sa fameuse *Introduction* à l'*Histoire de la Peinture*, ne fasse en quelque manière que développer le programme donné par l'abbé Dubos.

Mais ce n'est point seulement la méthode, c'est le but même de la critique d'art que celui-ci paraît avoir d'avance enseigné à Stendhal. « J'ose entreprendre, écrit Dubos,... d'expliquer l'origine du plaisir que nous font les vers et les tableaux... C'est vouloir rendre compte à chacun de son approbation et de ses dégoûts... Aussi je ne sçaurois espérer d'être approuvé, si je ne parviens point à faire reconnaître au lecteur dans mon livre ce qui se passe en lui-même, en un mot les mouvements les plus intimes de son cœur [3]... »

Stendhal, lui aussi, voudra-t-il jamais faire autre chose que d'étudier, en psychologue, la nature du plaisir que nous donnent les arts ? « Les liaisons d'idées qui font les trois quarts du charme des beaux-arts ont besoin d'être *nommées une fois* aux âmes tendres », écrira-t-il dans l'*Histoire de la Peinture* [4].

Il serait facile de noter, dans l'ouvrage de l'abbé Dubos, d'autres pensées qui ont pu avoir leur influence sur

1. I, 102.
2. II, 136.
3. I, 3-4.
4. 38.

Stendhal [1]. Mais n'est-ce point assez d'avoir montré que la méthode et l'esprit de la critique d'art, les idées essentielles sur l'origine de la peinture, les théories du climat et des tempéraments, sont à peu de chose près les mêmes chez l'un et chez l'autre ? Sans doute Stendhal lira Montesquieu, Cabanis, Winckelmann, Ginguené, d'autres encore, qui avaient eux-mêmes plus ou moins repris les doctrines de l'abbé Dubos. Comment faire le partage de ces apports divers et convergents ? Je me garderai de l'essayer. Ne suffit-il pas de reconnaître que l'abbé Dubos fut tout au moins l'initiateur ? Et la phrase de Beyle ne prend-elle pas maintenant pour nous un sens plus profond : « Ce livre répondait aux sentiments de mon âme, sentiments inconnus à moi-même » ? Il est permis de voir ici comme un discret aveu, le témoignage voilé d'une reconnaissance qui n'oublie pas.

Beyle n'aurait-il trouvé, dans les cours de dessin de l'Ecole centrale, aucun autre avantage que de lire l'abbé Dubos, il n'y aurait pas perdu son temps. Les livres de prix ne sont pas coutumièrement aussi profitables.

1. Par exemple : « Le plus grand Peintre pour nous est celui dont les ouvrages nous font le plus de plaisir... Qu'on change les organes de ceux à qui l'on voudrait faire changer de sentiment sur les choses qui sont purement de goût... Quand notre esprit change..., c'est qu'il est arrivé en nous un changement physique... Que chacun demeure dans son opinion, sans blâmer l'opinion des autres... » (I, 510-514).

Remarquons aussi que Dubos, avant Stendhal, a parlé de l' « amour-passion. » (I, 147.)

VIII

HENRI BEYLE ET SES CAMARADES

Son attitude. — Ses amis : Colomb, Faure, Mante, Plana, Crozet.

> « Mon humeur était impétueuse, mon caractère inégal. Tour à tour bruyant et joyeux, silencieux et triste, je rassemblais autour de moi mes jeunes compagnons ; puis, les abandonnant tout à coup, j'allais m'asseoir à l'écart pour contempler la nue fugitive, ou entendre la pluie tomber sur le feuillage... »
>
> (Chateaubriand, *René.*)

Quand Beyle, à la fin de 1796, fit ses débuts à l'Ecole centrale, il crut que le monde s'ouvrait pour lui, le monde des plaisirs défendus et de la liberté. Depuis bien des années il s'exagérait la tyrannie de ses geôliers. Contrairement à tant d'autres enfants, en entrant au collège, il pensa sortir de prison [1].

Il rêva donc aussitôt d'une vie nouvelle, pleine de félicités exquises ; il la peupla d'êtres selon son cœur. Car ce n'était point, faut-il le dire, ses professeurs et ses études qui occupaient l'esprit de Beyle. Il ne songeait qu'à ses camarades. Depuis dix ans peut-être il les désirait pas-

1. Colomb a compris l'importance pour Beyle de cette nouvelle vie : « La belle institution d'une *école centrale*... produisit une immense et heureuse révolution dans l'existence du jeune Beyle... Ce fut pour lui une demi-émancipation... On voit tout de suite les modifications importantes que dut subir ce caractère déjà si original, jeté brusquement au milieu d'une atmosphère à peine entrevue jusqu'alors... » (*Notice,* XI.)

sionnément [1]. Un si long désir est un merveilleux créateur d'illusion.

Il se les figurait héroïques et sensibles, comme dans les romans, capables d'amitiés sublimes, et animés des plus nobles désirs. Il les imaginait pleins de courtoisie, doux et délicats ainsi que des bergers de pastorales. Il les voulait surtout gais, mais d'une gaîté tendre et poétique. Rêve naïf d'un enfant élevé dans le deuil, qui a trop lu Jean-Jacques et Florian. Ravi de connaître enfin ces créatures si délicieuses, et sûr d'avance qu'il allait les aimer, Beyle s'en vint à l'Ecole centrale, et s'approcha de ses nouveaux camarades, le cœur plein d'émotion. Il fut déçu.

« Je trouvai la réalité bien au-dessous des folles images de mon imagination. Ces camarades n'étaient pas assez gais, pas assez fous, et ils avaient des façons bien ignobles [2]. »

Elevé entre deux petites filles, dans les délicatesses d'une famille aristocratique, Beyle devait juger ces gamins mal élevés et brutaux. Puis le Dauphinois est un peu rude, et manque d'imagination. Ils n'étaient pas comme lui nourris d'*espagnolisme* et de roman ! Revêches et pratiques, ils le déconcertèrent. « Tout m'étonnait dans cette liberté tant souhaitée, et à laquelle j'arrivais enfin... Ces compagnons si gais, si aimables, si nobles, que je m'étais figurés, je ne les trouvais pas, mais à leur place, des polissons très égoïstes. »

A peine connaissait-il les hommes, que déjà Henri Beyle se sentait un étranger au milieu d'eux. Ce n'était point là l'humanité de son rêve. Et au lieu de faire comme les sages, de laisser là un rêve absurde et de prendre les hommes tels qu'ils sont, Beyle garda ses chimères et laissa là ses semblables. Mélancolique et dégoûté, il se réfugiait dans les salles vides de cette grande école : « J'allais y rêver seul. »

Voici donc Beyle, à quinze ans, dans l'attitude déjà

1. « Mon grand-père me racontait ses exploits au collège, et je soupirais après le collège, là du moins j'aurais pu échanger des paroles avec des enfants de mon âge. » (*H. Br.*, I, 154.)

2. *H. Br.*, I, 242-243.

que tant de romantiques ont rendue célèbre. Il est de ces hommes que la vie ne peut satisfaire. Leur imagination effrénée leur a tout gâté d'avance. Après une vaine tentative pour satisfaire dans la médiocrité du réel l'immensité de leur désir, ils se replient, lassés, déçus, boudeurs, sur leurs rêves flétris. Mais, comme leur illusion est infatigable, ils recommencent toute leur vie cette première expérience inutile, et ne deviennent jamais des sages. « Ce désappointement, avoue Beyle à cinquante ans, je l'ai eu à peu près dans tout le courant de ma vie. »

Il est probable que ces « polissons » si « égoïstes » furent eux-mêmes aussi surpris de leur nouveau compagnon qu'il était étonné de se trouver au milieu d'eux. Ce gros garçon trapu, aux jambes courtes, à la forte tête couverte d'une épaisse chevelure noire, avait un aspect rustique et même un peu sauvage, mais les manières décentes et les gestes gênés d'un enfant habitué à marcher, très sage, entre de vieilles dames et de petites filles. Il dut se trouver fort empêtré au milieu de ces gamins qui le bousculaient, en lui apprenant pour la première fois des jeux de garçon [1]. Mais il n'était ni patient ni doux, et ses yeux vifs devenaient tout de suite furieux. Ils l'appelèrent la Tour ambulante, et se moquèrent de lui.

Beyle recevait ces moqueries comme des insultes, s'en exagérait l'amertume, et son âme ardente méditait la vengeance. Il se prenait déjà au sérieux. Faute d'avoir appris, tout petit, à jouer et à se battre avec des enfants, il apportait au collège un cœur déjà mûri à la haine, et incapable des sentiments légers propres à son âge [2].

Mais cet adolescent passionné comme un homme avait de singulières naïvetés. Il n'était blasé sur aucun amusement. Après avoir étonné ses camarades par la sombre fureur de ses colères, il les surprenait par ses ardeurs

1. « ... je ne savais point ces jeux, j'y portais une noblesse d'âme, une délicatesse qui devaient leur sembler de la folie absolue. » (*H. Br.*, I, 247.)

2. « ... j'ai débuté dans la société des enfants... non... avec la gaîté et l'insouciance de l'enfance ; j'y suis arrivé sournois, méchant, rempli d'idées de vengeance pour le moindre coup de poing, qui me faisait l'effet d'un soufflet entre hommes... » (*H. Br.*, I, 106.)

puériles à des jeux qui les lassaient déjà. Et que pouvaient-ils penser, si Beyle leur confiait, l'instant d'après, tous ces beaux rêves de poésie et d'héroïsme qui le remplissaient d'un grave enthousiasme ?

Ils goûtèrent peu ce garçon point accommodant, si étrange, auquel ils ne comprenaient rien. Ils le laissèrent vite de côté. « Je ne réussissais guère avec mes camarades, avoue-t-il piteusement ; je vois aujourd'hui que j'avais alors un mélange fort ridicule de hauteur [1] et de besoin de m'amuser... J'étais navré quand, dans leurs jeux, ils me laissaient de côté [2]. »

Il y eut donc un double malentendu entre Beyle et ses jeunes contemporains. Mais ces querelles d'enfants ne mériteraient point de nous arrêter, s'il ne convenait d'y voir comme une prédiction de ce que sera l'existence de Beyle parmi les hommes. Jamais ils ne comprendront ce bizarre mélange de dureté et de tendresse, de sèche raison et d'imagination passionnée. Il déplaira généralement, et on le lui fera bien voir. Mais ce méconnu, n'étant ni un doux ni un faible, ne fléchira point comme tant de romantiques langoureux et désespérés. Il souffrira sans doute à voir les hommes si rebelles à ses avances ; mais, loin de se laisser abattre, il répondra par d'âpres et spirituels sarcasmes. Et chacun de s'écrier aussitôt qu'Henri Beyle est un méchant homme. Mais lui a toujours juré qu'on se trompait : « J'étais malin et je disais des bons mots qui m'ont valu force coups de poing... Quand un mot me vient, je vois sa gentillesse et non sa méchanceté. Je suis toujours surpris de sa portée comme méchanceté [3]... »

Tant d'innocence nous étonne. Mais il est vrai que l'esprit semble avoir été pour Beyle une sorte de griserie ; emporté par sa verve, séduit par ces traits brillants que son imagination lui présentait en foule, il les décochait bien vite, avec la joie du créateur, et sans songer aux victimes. Mais celles-ci les trouvaient amers.

1. Car Beyle était fier de lui : « Je me croyais le jeune homme le plus distingué de Grenoble. » (*Id.*, 251.)
2. *Id.*, 247.
3. *Id.*, 312-313.

Avant de lui attirer la haine des salons, et quelques calomnies, cet esprit malencontreux lui valut son premier duel [1].

L'histoire du duel Odru [2] est amusante et caractéristique. On y voit d'abord la marque de l'époque : il n'est point en usage de se battre en duel au collège ; mais ces adolescents, contemporains de la Terreur, prenaient au tragique le moindre enfantillage [3] ; et Beyle plus qu'aucun de ses camarades.

Une plaisanterie, quelques gifles : « A l'instant, il fut décidé que nous devions nous battre au pistolet... Nous descendîmes dans les fossés de la ville [4]... » Toute l'école les regardait. Les combattants furent mis face à face. Leurs témoins les armèrent. Beyle, troublé, mais stoïque, et déjà psychologue, regardait fixement, pour calmer une imagination trop prompte à lui montrer la mort, « un petit morceau de rocher en forme de trapèze », qu'il apercevait dans la montagne. Mais la foule, émue par tant d'héroïsme, les réconcilia [5].

Beyle ne se pardonna point cette réconciliation. « Comment oser admirer le *Cid* après ne s'être pas battu ?... » Et ce « remords horrible » le poursuivit, tant qu'il ne se fut pas démontré à lui-même qu'il n'était point un lâche [6].

1. Au moins d'après le récit de Colomb : « Beyle... lui lança une épigramme bien acérée..., etc. » (*Not.*, XVI.) Selon Beyle, la querelle avait une autre cause. Il n'importe.

2. Chapitre XXXII d'*Henri Brulard*. Marc François Odru était un bon élève, souvent nommé dans les distributions des prix. « Le citoyen Odru a inspiré... le plus vif intérêt », lit-on dans un compte-rendu des examens de l'an V. Comme Beyle ne se trouvait plus dans le même cours de dessin que lui ni à la fin de l'an VI ni en l'an VII (d'après les procès-verbaux des examens, aux Archives de l'Isère), il faut sans doute placer le duel en l'an V ou au début de l'an VI ; Beyle avait de quatorze à quinze ans.

3. L'histoire de la Révolution donne bien des preuves de cette maturité hâtive. Mais déjà, sous l'Ancien Régime, l'éducation et les mœurs habituaient les enfants à plus de sérieux qu'ils n'en ont aujourd'hui. Voyez par exemple le récit que fait Marmontel de sa vie au collège. Enfin, d'après Beyle, c'était là un caractère propre à la race dauphinoise (*H. Br.*, I, 296).

4. *H. Br.*, II, 29-30. Ceci se passait entre les portes de Bonne et Très-Cloîtres.

5. Ici les versions de Colomb et de Beyle diffèrent un peu.

6. « Je vois qu'il a été le grand remords de tout le commencement de ma jeunesse, et la vraie raison de mon outrecuidance (presque insolence) dans le duel de Milan, où Cardon fut témoin. » (*Id.*, 31-32.)

En vérité, Beyle avait donné en ce jour la première preuve de son courage. Ce courage n'était point l'insouciance, ou l'ignorance du danger. Tout au contraire, une imagination précise lui montrait en les exagérant tous les périls possibles. Mais une volonté orgueilleuse lui défendait d'être lâche. Cette énergie lucide est une des qualités propres à Beyle.

« Pendant les deux heures que dura la procession des deux cents gamins, je me disais : Quand les pas seront mesurés, c'est alors qu'il y aura du danger. Ce qui me faisait horreur, c'était d'être rapporté à la maison *sur une échelle*, comme j'avais vu rapporter le pauvre Lambert. Mais je n'eus pas un instant l'idée la plus éloignée que l'affaire serait arrangée... En un mot, je ne jouai point la comédie, je fus parfaitement naturel, point vantard, mais très brave. »

« Point vantard », que c'est là un trait remarquable ! Beyle a toujours eu de la pudeur. « Dans les grands dangers, je suis naturel et simple [1]. » En ce temps, où la simplicité n'était point notre vertu préférée, Beyle se condamnait à être méconnu pour son courage comme pour le reste. Il n'avait pas le beau geste que l'on aime en France.

Malgré ses qualités et malgré ses défauts, Beyle finit par se faire quelques amis. Ses premiers succès l'avaient apaisé ; la défiance aigrit, et la vanité satisfaite donne de la bienveillance : « Je fus peut-être guéri de ma méchanceté, dit-il lui-même, par mes succès de 1797, 98 et 99, et la conscience de mes forces. »

Ces mêmes succès lui gagnèrent des admirateurs [2]. Alors son originalité, l'aristocratie de ses manières, sa hauteur même, tout ce qui lui avait d'abord aliéné les sympathies, tant qu'on l'avait cru un égal, lui donna une espèce d'autorité, dès que quelques-uns eurent bien voulu reconnaître en lui un supérieur. Ce fut un sentiment

1. *H. Br.*, II, 34.
2. Cf. plus haut, p. 295, note 2.

complexe, mêlé d'enthousiasme, d'étonnement, et d'envie, tendre et respectueux chez les uns, chez les autres plus froid et plus ironique, un sentiment que nous retrouverons dans tous les groupes d'amis qui se formeront et se reformeront autour de Beyle, aux différents moments de son existence. Suivant les pays et les âges, les nuances de ce sentiment changeront. Mais Beyle sera désormais de ceux autour desquels l'on fait cercle ; et dans ce cercle il y aura toujours quelques fanatiques.

*
* *

Et pourtant, parmi ces admirateurs, Beyle ne trouvera jamais l'ami idéal et parfait qu'il avait imprudemment rêvé : « Je m'étais fait, écrira-t-il quelques années plus tard [1], une bien fausse idée du nom d'ami. Je voulais un seul ami, mais qu'il fût tout pour moi, comme moi tout pour lui. » Cela ne se rencontre point tous les jours, et Beyle méritait-il pareille aubaine ? « Dès qu'on craint le ridicule dans l'amitié, l'amitié n'est plus [2] », dira-t-il lui-même. Pouvons-nous croire que Beyle ait jamais consenti à être ridicule aux yeux de son meilleur ami ?

D'ailleurs il avait des passions trop fortes pour devenir jamais un ami parfait. Ce rôle difficile suppose de l'abnégation, et une personnalité discrète. Les hommes trop sensibles, comme Beyle, sont des égoïstes. L'intensité de leurs propres émois concentre sur eux-mêmes toute leur attention. Ils réclament bien l'amour des autres ; leur cœur en a besoin ; mais ils rendent moins qu'ils ne donnent. Au milieu de ses compagnons, Beyle se considérait volontiers comme le centre naturel de leur dévouement. Il se laissait aimer, et, au besoin, admirer. Mais lui, l'âme toujours absorbée par le désir romanesque d'une grande passion, ne répondait qu'avec distraction à ces amitiés moyennes et vulgaires.

1. En 1804 (*Journal*, 40).
2. *Id.*, 34.

Cette orgueilleuse attitude ne réussit pas toujours. Beyle n'entretenait ses camarades que de lui-même, de son propre caractère, de ses rêves et de ses joies. Et il s'étonnait après cela de leur froideur [1]. Ses compagnons se lassaient de contempler toujours l'âme d'Henri Beyle.

C'étaient là de bonnes raisons pour n'avoir jamais d'amis. Beyle en eut pourtant, et d'excellents. C'est que, parmi son égoïsme, il avait ses moments de tendresse délicate et d'abandon. On le sentait, au besoin, capable de générosité. Parfois même cet égoïste et cet orgueilleux avait des admirations soudaines, et distribuait du génie à ses amis reconnaissants. Le fait est que, parmi ses compagnons de l'Ecole centrale, Beyle va trouver les meilleurs camarades de sa jeunesse, et l'ami de toute sa vie, Félix Faure, Mante, et l'incomparable Crozet.

Il est un homme pourtant qu'il faut nommer avant ceux-là, car il fut pour Beyle mieux et moins qu'un ami. Je veux parler de son futur éditeur, de son exécuteur testamentaire, de son biographe, — son digne cousin Romain Colomb [2], — Colomb, l'ami dévoué de toute la vie, celui qu'on retrouve pour les services ennuyeux, le lecteur patient de la copie inemployée, le confident des vraies peines, le brave homme enfin dont on se moque, et que l'on méprise un peu, Colomb, un « vrai bourgeois » [3].

Beyle, racontant sa jeunesse, ne pense guère à nous

1. Cf. *Journal*, 300.

2. D'après Beyle, il était plus jeune que lui-même de deux ans, étant né « à Lyon vers 1785...Son père, ancien négociant fort loyal, se retira à Grenoble vers 1788 » (*H. Br.*, I, 230). Contrôleur des droits réunis à Genève sous l'Empire, plus tard chef de comptabilité aux Messageries royales, et fort bien renté, Romain Colomb mourut en 1858. (Voir *Corr.*, I, XIV.)

3. Quant aux sentiments de Colomb pour Beyle, ils ne sont pas moins singuliers. Il l'admire à coup sûr, il lui est dévoué par delà la mort. Mais il est difficile de trouver aussi peu de naturelle sympathie. Colomb éprouve pour ce panier percé, cet homme léger et d'une conduite si peu régulière, le mélange d'admiration, de mépris et de stupeur, que sentent les « vrais bourgeois » en face des « artistes ». Colomb est un contemporain de M. Poirier.

Son affection pour Beyle prend parfois l'air de la commisération ; il le regarde comme une espèce d'enfant, génial et terrible.

parler de ce cousin, qu'il devait pourtant voir quelquefois [1]. C'est la première de ses ingratitudes.

Mais Colomb ne fut point ingrat. Il se plaît à rappeler une scène qui fait un singulier honneur au caractère de Beyle, et me justifie, je crois, de l'avoir maintes fois défendu contre son père ou sa tante : « En juin 1794, tous les membres de ma famille ayant été jetés dans les prisons de Grenoble, je restai seul, avec une bonne, au milieu de l'appartement qu'occupaient mes parents. Le lendemain de leur arrestation je passai la journée chez M. Gagnon. Après le dîner, je sommeillais sur un fauteuil, dans le salon, où Beyle et moi étions restés seuls. Croyant que je dormais profondément, il parlait à haute voix [2] des inquiétudes que faisait naître ma présence dans la maison de son grand-père. Après tout, disait-on, recueillir ainsi chez soi l'enfant de détenus politiques, c'était... s'exposer gratuitement à de graves dangers. Des membres influents de la famille, mademoiselle Séraphie, entre autres, opinaient pour mon renvoi immédiat. Cette disposition poltronne et malveillante à mon égard mettait Beyle au désespoir, et il l'exhalait en termes bien propres à resserrer encore davantage les liens de notre amitié [3]... »

Mais cette affection sincère est de celles dont il n'y a rien à dire. Colomb se montrera plus tard le vieil ami raisonnable et dévoué : croyons qu'il était déjà, parmi les jeunes compagnons de Beyle, le plus sage et le plus fidèle. Mais son caractère effacé, son manque probable d'enthousiasme, et sa complète indigence de génie, nous

1. Sans doute il le nomme, mais en passant : « Mesdames Romagnier et Colomb, de moi tendrement aimées, mes cousines..., et la seconde mère de M. Romain Colomb, mon meilleur ami... » (*H. Br.*, I, 138.) Sa tante, — et par conséquent son cousin, — venaient souvent chez les Gagnon. (Cf. 178, 180, 261.) On le voit prêter un roman à Colomb (193), et comploter avec lui contre l'arbre de la Fraternité (II, 46-50). Colomb est en même temps que lui à l'Ecole centrale, où ce laborieux ne se distingue qu'en histoire. (Arch. de Gren.)

2. Noter ce trait d'une nature passionnée, peu maîtresse d'elle-même.

3. *Notice*, XI.

permettent de supposer que déjà Beyle, en l'aimant, le méprisait un peu [1].

Félix Faure [2] fut tout d'abord, semble-t-il, le camarade préféré. Tout au moins, à peine Beyle arrive-t-il à Paris, en 1800, que nous retrouvons à ses côtés ce seul ami intime ; et les années suivantes, quand Beyle est dragon en Italie, c'est à Faure surtout qu'il écrit [3]. Pendant dix ans, Faure va rester le confident des amours de Beyle, très discret sur ce chapitre ; en 1811, Beyle lui donnera la meilleure preuve d'amitié : il lui confiera sa maîtresse. De son côté Faure semble lui avoir révélé ses infortunes sentimentales les plus pénibles. Et s'ils se brouillèrent plus tard, c'est que Félix Faure devint magistrat et pair de France, qu'il défendit avec un zèle excessif l'ordre et la royauté [4], et que Beyle a toujours réservé son meilleur dégoût pour le fonctionnaire trop gouvernemental, ou pour le juge qui veut de l'avancement. « C'est le plus plat de tous mes amis et celui qui a fait la plus grande fortune », écrira-t-il en 1836 [5].

Mais, en 1798, rien ne pouvait faire prévoir la belle carrière du futur premier président à la Cour de Grenoble, du futur conseiller à la Cour de Cassation. Félix Faure était alors un mathématicien [6] sensible. L'une et l'autre

1. Beyle, dans les premières lettres de la *Correspondance*, parle avec affection du « cher cousin Colomb », qu'il « ne cessera de... chérir comme son plus cher ami. » (31, 34, lettres de 1802.) Pourtant il le critique, dans un passage inédit de son *Journal*, et semble rappeler qu'au temps de son adolescence Colomb était tout le contraire d'un « intellectuel ».

2. Louis-Joseph-Félix Faure était né à Grenoble le 18 août 1780, d'une bonne famille dauphinoise. Son père, commis à la recette générale de la province, avocat au parlement de Grenoble, avait été député aux états de Romans en 1788. Félix Faure avait commencé ses études à Lyon, où il se trouvait encore en 1793. Entré à l'Ecole centrale en même temps que Beyle, il fit sans doute alors sa connaissance. (Voir Rochas, *Biog. du Dauphiné*.)

3. Ou du moins, dans les lettres inédites de la bibliothèque de Grenoble, n'ai-je point trouvé trace d'une autre correspondance.

4. Voir *H. Br.*, I, 129, et *Corr.*, III, 36. — « Mon plat ami Félix Faure a la bassesse infâme sans les belles actions », écrit-il le 18 décembre 1835 (*H. Br.*, I, 164 ; cf. *id.*, 312).

5. *H. Br.*, II, 147. Cf. 148.

6. Il se présente à l'Ecole Polytechnique en l'an VIII.

qualité devaient le rapprocher de Beyle. Mais une pareille camaraderie n'était point sans péril. Esprit méticuleux et morose, Faure manquait de l'insouciance qui convient à un jeune homme. Il était triste, d'une tristesse raisonnante et découragée [1]. « C'est un homme malheureux par essence », dira Beyle. Une vanité inquiète [2] venait encore compliquer cette humeur mélancolique. « Rien de pernicieux comme la compagnie d'un homme triste », remarquera plus tard Beyle [3], et il se plaindra « du mal infini » que lui avait fait son compagnon par cette mélancolie « contagieuse [4] ». On peut supposer que le « mal » avait commencé dès Grenoble. Félix Faure s'était uni à Saint-Preux pour donner à la sensibilité de Beyle, naturellement ardente et vivace, cette gravité lugubre et gémissante qui lui allait mal, et dont il s'évadera dans peu d'années [5]. Mais d'ici là l'influence de ce « funeste » ami ne se fera que trop sentir. Il est vrai que, grâce à lui sans doute, Beyle creusera, si l'on peut dire, ses émotions, et que son âme y gagnera en finesse et en profondeur.

Mante [6] partageait avec Faure l'intimité d'Henri Beyle. Il est un de ses complices dans l'attentat contre l'arbre de la Fraternité ; et, de retour à Paris, en 1804, Beyle le déclarera son meilleur ami [7]. Il parle sans cesse de lui

1. « Félix Faure... n'avait nullement ma rêverie folle sur l'Amour et les Arts. C'est ce manque de folie qui a toujours coupé la pointe à notre amitié, qui n'a été que compagnonnage de vie... L'égoïsme et une absence complète de la plus petite étincelle de générosité, réunis à un caractère triste, à l'anglaise, et à la peur de devenir fou..., forment le caractère de ce mien camarade. » (*H. Br.*, II, 146-147 ; cf. 94.) « Qu'il est sec, cet homme, mais il est bien raisonnable », disait de son côté le candide Bigillion (*Let. inéd.*, Bibl. de Gren., R 302).

2. *Corr.*, I, 201 ; *Jour. d'It.*, 80-81.

3. *Corr.*, I, 95.

4. *Journal*, 203, 188. En revanche, il est vrai, Beyle animera Faure « de la chaleur de son imagination. » (Let. inéd. de F. F., bibl. de Gren., R 302.)

5. En 1805.

6. Fortuné Mante était de Tullins. Il avait deux ans de plus que Beyle. Entré à l'Ecole centrale à la fin de l'an V, il y fut un élève moyen. Il se présentait à l'Ecole Polytechnique en l'an VII. (Arch. de Gren., LL 224 ; Arch. de l'Isère.)

7. *H. Br.*, II, 46-50 ; *Jour.*, 41.

dans son *Journal* et ses lettres, jusqu'en 1806. A partir de cette date, Mante disparaît à jamais [1].

Nous le connaissons assez mal. Dans son enthousiasme, Beyle lui attribuera un jour tous les mérites, « le génie le plus vaste et le cœur le plus sensible... [2] » Mais nous savons d'autre part qu'il lui reprochait parfois sa « froideur [3]... » Mante paraît en vérité avoir été surtout un raisonneur acharné. Beyle, naïf et parfait ami, n'hésite point à l'appeler « un des plus grands idéologues qui existent [4] ». Mante philosophe sans cesse, avec Beyle et sur Beyle. Il a le mérite de bien connaître ce caractère singulier [5], et de lui donner des conseils sagaces. Avant Crozet, il est donc son camarade intellectuel, il l'aide à exercer sa raison, et à penser librement de tout. Mante est anticlérical et républicain [6]. Beyle l'en aima davantage.

Nous ne saurions pourtant croire que Beyle ait nourri pour Mante des sentiments aussi exaltés dès le temps de l'Ecole centrale. Au contraire c'est alors, selon toute apparence, qu'il découvrit à Plana du génie. Cet ami de Beyle, un de ceux qu'il admirait le plus, est aussi celui que nous connaissons le moins [7].

Plana fut peut-être le premier Italien que Beyle ait pratiqué. Né à Voghera [8], ce Piémontais avait, nous ne savons pourquoi, suivi les cours de l'Ecole centrale [9].

1. Sans que nous en sachions la cause. Il est nommé pour la dernière fois dans le *Journal* le 18 mai 1806 (309), et dans le *Correspondance* le 26 janvier de la même année (I, 228).

2. *Jour.*, 105, note.

3. Dans une lettre inédite de Bigillion.

4. *Corr.*, I, 150.

5. « Le philosophe Mante me connaît enfin... » (*Jour.*, 129.) Beyle était flatté d'être un objet d'analyse et d'étude pour un idéologue si distingué.

6. Bibl. de Grenoble, lettre inédite, et *Jour.*, notice nécrol., 472.

7. Je n'ai retrouvé sur lui, dans les archives de Grenoble, que la mention de ses nombreux succès à l'Ecole centrale. Il y entra seulement en 1798, et remporta, dès la seconde année, le premier prix de belles-lettres, de mathématiques, et de dessin.

8. Le 8 novembre 1781, d'après Chuquet (*loc. cit.*, 27, note. Cf. *Feuilles d'Hist.*, 1er mai 1913).

9. Etait-il parent de ce pharmacien de la place Grenette que nomme Beyle (*H. Br.*, II, 52) ?

Il entra à l'Ecole Polytechnique en 1800, et devint, en 1803, professeur de mathématiques à l'école d'artillerie de Turin [1].

Beyle n'a jamais parlé de lui qu'avec une vénération singulière. « Tu auras peut-être la curiosité de me demander, écrit-il à sa sœur en 1803 [2], quels sont les hommes supérieurs de Grenoble dans ce moment-ci : je te répondrai : *Gros* et *Plana*... Pour Plana, si rien ne le détourne, il sera un grand homme dans dix ans ; j'ai le plaisir d'être son ami intime. » Et il écrit dans son *Journal* [3] : « Plana, comme Alfieri..., méprise toute la canaille. »

Nous ne pouvons juger si l'admiration de Beyle était justifiée. Les quatre lettres de Plana, conservées à la bibliothèque de Grenoble, laissent voir du moins un esprit clair et ferme, et le mélange bien stendhalien de passions fortes avec une raison supérieure. Elles nous révèlent aussi l'amitié de Beyle : c'est à Plana qu'il s'adresse alors [4], pour obtenir un poison mortel. Mais Plana lui déconseille le suicide, et ne ne lui envoie nul poison. Nous lui devons peut-être Stendhal.

Cette amitié sera durable. Beyle correspond encore avec « le bon Plana [5] » quand il est à Milan, entre 1815 et 1820.

Beyle fit enfin, à l'Ecole centrale, la connaissance de Crozet [6]. Cet homme remarquable, le plus intelligent de tous les amis de Beyle, le plus fidèle, avec Colomb, mérite une longue et minutieuse étude. Mais il n'est point temps de la faire. A Grenoble, les deux amis ne sont pas encore liés. Camarades et rivaux, l'un et l'autre obtien-

1. Chuquet, *id.*, *ib.*
2. *Corr.*, I, 45.
3. Page 228.
4. En 1804.
5. Alors « astronome royal » à Turin. (*Corr.*, II, 36.)
6. « C'est, je crois, *au latin* (comme nous disions), chez M. Durand, que je me liai avec Crozet... » (*H. Br.*, II, 5.) Il était, ainsi que Plana, « d'un an en arrière » sur Beyle, et ne fut reçu à l'Ecole Polytechnique qu'à la fin de 1800. Beyle se trompe par conséquent lorsqu'il écrit (*id.*, *ib.*, 7) qu'il a vu souvent Crozet à Paris en 1800.

nent, en 1799, le premier prix de mathématiques [1]. Mais, bien que leur naissance les rapprochât (Crozet appartient lui aussi au monde du Palais ; il est fils d'un avoué qui demeure, comme Chérubin Beyle, rue des Vieux-Jésuites [2]), il ne semble pas qu'ils se soient beaucoup fréquentés dès ce temps-là. Du moins, en 1804, Beyle ne le compte-t-il pas encore parmi ses amis de premier choix. Leur intimité ne date que de 1805.

Je n'expliquerai pas les débuts difficiles d'une amitié qui devait être un jour si vive et si forte. Crozet sans doute n'était point de ceux qui séduisent au premier abord. « Il avait une figure ronde et blafarde, fort marquée de petite vérole, et de petits yeux bleus fort vifs, mais avec des bords... éraillés par cette cruelle maladie. Tout cela... complété par un petit air pédant et de mauvaise humeur. » Il marchait « mal et comme avec des jambes torses »; c'était en un mot « l'enfant le plus laid et le plus disgracieux de l'Ecole centrale [3]. » Son esprit même, un peu livresque, plus sérieux que brillant, ne laissait pas d'avoir quelque provinciale lourdeur. Beyle ne découvrit donc que plus tard combien cet ami lui convenait : même raison, claire, précise, logique ; même goût passionné et maniaque pour l'analyse morale ; même opiniâtreté dans l'observation de l'âme humaine, à travers les livres et la vie : mieux encore, même imagination romanesque étrangement unie à l'esprit d'un mathématicien et d'un philosophe, même cœur ardent, sensible et méconnu [4]. Jamais Beyle, dans sa longue vie, ne rencontrera une autre âme aussi parfaitement et complètement

1. Moins âgé que Beyle d'un an, il entrait à l'Ecole centrale en même temps que lui, et se faisait aussitôt remarquer par sa jeunesse et ses succès : premier prix d'histoire naturelle et premier prix de langues anciennes en l'an V ; premier et second prix en l'an VI ; premier prix de belles-lettres et de mathématiques en l'an VII, etc.

2. Chuquet, *liv. cit.*, 27, note.

3. *H. Br.*, II, 5, 6.

4. La bibliothèque de Grenoble contient quinze lettres de Crozet, encore inédites, qui nous le révèlent mieux que les nombreux textes de Beyle déjà connus. On y voit en particulier ce Crozet sentimental, ignoré jusqu'ici. Cf. aussi *H. Br.*, II, 6-11.

à son image. Mais, quelles qu'en soient les raisons, ils ne surent pas alors se reconnaître [1].

Tous ces amis de Beyle, le mélancolique et inquiet Félix Faure, le philosophe Mante, le savant Plana, le méditatif Crozet, si différents fussent-ils, avaient un trait commun : ils étaient prématurément des hommes. Ces adolescents de quinze ans entraient dans la vie avec une gravité passionnée. Ardents et raisonneurs, ils prenaient au sérieux toutes choses et eux-mêmes. Pleins d'une précoce assurance, ils ne doutaient pas de leur destinée. Et l'habitude de se donner entre eux si libéralement du génie ne pouvait qu'aggraver leur maturité excessive.

Nourris des mêmes lectures, tous pénétrés de l'emphase propre à Jean-Jacques et à son école, imitant l'attitude guindée du philosophe genevois, vertueux et sensibles à son image, ils manquaient de grâce et d'insouciance. Elevés parmi des événements héroïques ou tragiques, environnés, dans leurs familles mêmes, de sombres passions ou de deuils, parfois un peu éclaboussés de sang, ils avaient perdu l'habitude du rire. La littérature et la politique les avaient tous prématurément vieillis.

Beyle, l'un des plus jeunes [2], n'était assurément pas

1. Beyle eut quelques autres bons camarades dont je pourrais parler, mais ils ne furent ni alors ni plus tard ses vrais amis. Tels ce Cheminade, encore un de ses rivaux en mathématiques, dont quelques lettres sont conservées à la bibliothèque de Grenoble, Mallein, etc.

Il faut au contraire donner une place de choix, bien que leur intimité dût être sans lendemain, à ce pâle fils de veuve, « simple, honnête, et nullement hâbleur ni menteur », mais « d'un caractère très froid,... très prudent », Gall, futur marin. — et surtout à « l'aimable La Bayette », en qui Beyle avait assez de confiance pour lui raconter ses malheureuses amours, tout en mangeant à sa fenêtre un goûter de pommes et de pain bis. Il était si « sincère » et si « bon », il unissait une « tendresse d'âme » si délicate à une telle « noblesse de sentiments et de manières ! »

Enfin il connut, au cours de mathématiques, et apprécia d'abord pour son bel habit bleu, ce Louis de Barral, qui devait être toute sa vie l'un de ses meilleurs camarades. Mais ce « bon et excellent garçon », joueur incorrigible avant d'être le plus fieffé des avares, est de ces amis dont il n'y a rien à dire, que la franchise, la bonhomie et le dévouement de leur amitié. (Cf. *H. Br.*, 1, 300-304 ; *Souv. d'Egot.*, 57-58.)

2. C'est un trait notable ; Faure a trois ans de plus que Beyle, Plana deux ans. Parmi les neuf élèves de Grenoble reçus à l'Ecole Polytechnique en 1799 et en 1800, cinq sont nés en 1781, deux ans avant Beyle, deux en 1782, et le seul

le moins grave. Aux influences communes à tous s'étaient ajoutées, pour le rendre tel, les influences combinées de son caractère et de son milieu. Ainsi pouvait-il, mieux qu'aucun autre, jouer son rôle dans ce chœur de jeunes hommes passionnés et tristes.

Nous savons d'ailleurs que ceux-ci n'étaient point une exception dans leur patrie et dans leur temps. Sainte-Beuve a dès longtemps décrit « cette nouvelle jeunesse, triste par tempérament et par choix, mélancolique et un peu *collet-monté* au *saillir* de l'enfance ; qui parlera des mystères de la vie avant d'avoir vécu, et qui tranche... par la solennité du ton... avec l'ancienne jeunesse qui affectait plutôt le frivole [1]. » Et Gueneau de Mussy, avant Sainte-Beuve, avait tracé en gémissant le portrait de « cette jeunesse qui n'a pas su être jeune » : « ... Les enfants de cette génération nouvelle portent sur le front la dureté des temps où ils sont nés. Leur démarche est hardie, leur langage superbe et dédaigneux. La vieillesse est déconcertée à leur aspect... Génération vraiment nouvelle ! et qui sera toujours distincte et marquée d'un trait singulier qui la sépare des temps anciens et des temps à venir [2] !... »

Crozet en 1784 (nous ignorons l'âge du neuvième). Voir Chuquet, *liv. cit.*, 27, note. — Les succès du jeune Beyle n'en étaient que plus remarquables et plus frappants pour ses camarades.

1. Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, I, 151.

2. *Vie de Rollin* : cité par Sainte-Beuve, *id.*, II, 375-377. On trouverait, dans le reste du passage, quelques traits encore applicables à Beyle et à sa génération : « Elle ne transmettra point ces traditions qui sont l'honneur des familles, ni ces bienséances qui défendent les mœurs publiques, ni ces usages qui sont le lien de la société ; elle marche vers un terme inconnu, entraînant avec elle nos souvenirs, nos bienséances, nos mœurs, nos usages : et les vieillards ont gémi de se trouver plus étrangers à mesure que leurs enfants se multipliaient sur la terre. » Assurément le docteur Gagnon dut souvent en effet considérer avec une surprise apeurée le jeune homme aventureux, révolutionnaire, passionné, qui avait été jadis le docile élève de sa vieillesse.

LIVRE VII

LA DÉCOUVERTE DE LA VIE

I

GRENOBLE A LA FIN DU XVIIIe SIÈCLE

« Grenoble est pour moi comme le souvenir d'une abominable indigestion... »

« Grenoble était une ville charmante... où *les jolies femmes ne s'oubliaient pas.* »

(*H. Br.*, I, 110.)

Son entrée à l'Ecole centrale avait libéré Beyle. Désormais, avec une indépendance peu habituelle à son âge (souvenons-nous que Beyle n'a point dix-sept ans lorsqu'il quitte Grenoble), il pourra vagabonder où il lui plaira. Jusqu'ici, prisonnier d'une famille en deuil, il n'a connu de sa ville natale que les maisons de ses parents, et ce qu'on voit du monde par la fenêtre. Mais rien ne l'empêche maintenant de découvrir Grenoble.

A vrai dire, il ne va point tirer un grand profit de cette liberté nouvelle. Absorbé par ses études, plus intéressé, à quinze ans, par ses camarades que par les salons, d'ailleurs dégoûté de Grenoble avant de la connaître, il traversera cette ville de plaisirs et d'esprit presque sans la regarder.

Elle le méritait pourtant, mais Beyle ne l'a découverte qu'à l'heure où il ne pouvait plus en jouir : « Rien ne m'a

étonné dans mes voyages comme d'entendre dire par des officiers de ma connaissance que Grenoble était une ville charmante, pétillante d'esprit... La première fois que j'entendis ce propos, ce fut à table, chez le général Moncey,... en 1802 [1], à Milan ou à Crémone; je fus si étonné que je demandai des détails d'un côté de la table à l'autre... Mon exécration pour l'état de mal au cœur et d'indigestion continue, auquel je venais seulement d'échapper, était au comble. L'officier d'état-major... soutenait que c'était la ville la plus agréable de la province, il me cita mesdames... Hélas ! à peine avais-je entendu prononcer ces noms aimables ! Mes parents ne les rappelaient que pour déplorer leur folie [2]... »

Beyle n'a donc guère connu, de la société dauphinoise, que quelques vieilles dames trop dévotes, quelques vieux messieurs trop graves. Ses parents, et pour cause, ne l'ont pas présenté à ces « jolies femmes qui ne s'oubliaient pas », comme disaient les officiers de l'armée d'Italie. Et Beyle a méconnu sa ville natale.

Est-ce à dire que nous devions la négliger, et ne pas jeter du moins un coup d'œil rapide sur cette petite capitale de province [3], au milieu de laquelle Henri Beyle a passé les dix-sept premières années de son existence ? Ne subit-on pas, même sans le savoir, l'influence impalpable et diffuse du monde qui vous entoure? N'oublions pas d'ailleurs que, par son oncle Gagnon, jadis le Lovelace de cette galante société, Beyle avait, depuis son enfance, recueilli quelques parfums de ce paradis défendu. Enfin, s'il n'a point fréquenté les salons et les coulisses, du moins dans la rue, à l'église, sur la promenade publique, au théâtre, il a regardé d'un œil avide ces élégantes si parées, et leurs amoureux courtisans. Son imagination aidant, il est donc resté moins qu'il ne l'a dit étranger à sa patrie, surtout en ces trois ou quatre

1. Beyle se trompe ; ce dîner, où il ne put guère assister qu'en qualité d'aide-de-camp du général Michaud, doit se placer entre le 1er février et le 18 septembre 1801.

2. *H. Br.*, I, 110-111.

3. Grenoble ne comptait pas tout à fait 25.000 habitants en 1789.

dernières années du XVIIIe siècle, où commencent à le tourmenter toutes les curiosités de l'adolescence.

Avant la Révolution, Grenoble passait pour « l'une des plus agréables villes de province [1] ». La Terreur avait sans doute interrompu quelque temps plaisirs légers et vie mondaine. Mais déjà, avec l'ardeur que donne une longue abstinence, Grenoble, comme toute la France, se reprenait à jouir galamment de la vie, sous les auspices du Directeur Barras.

C'était une vieille tradition. Dès le XVIIe siècle, Le Pays [2] fait un portrait affriolant des plaisirs de Grenoble [3]. Si on l'en croit, « la galanterie et l'esprit y paraissent plus qu'en lieu du monde. » Les hommes s'y piquent d'écrire, aussi bien en prose qu'en vers, et les femmes parfois s'en mêlent aussi. On s'y amuse, avec bon goût assurément, mais sans innocence. « Les femmes y sont bien faites, et... n'ont point l'humeur ni d'ours ni de tigresses. » Il s'y pratique un « grand commerce de fleurettes et de soupirs. »

Au temps du jeune Henri Beyle, on y soupirait d'un autre ton, mais on y soupirait toujours. La galanterie s'était faite moins précieuse, et plus libre. Selon le tempérament de chacun, on s'y partageait entre les ardeurs éloquentes, à la manière de Jean-Jacques, et les abandons plus voluptueux et plus piquants, à la mode de Laclos. L'élégant libertinage de ce dernier devait pourtant mieux convenir aux Dauphinois, gens spirituels et réalistes. N'était-ce pas du reste Grenoble, si l'on en croit Stendhal, que Choderlos de Laclos avait peint dans ses *Liaisons Dangereuses* [4] ?

1. *H. Br.*, éd. Stryienski, 62.

2. Le Pays, sans mentir, est un bouffon plaisant...
Boileau, *Sat.*, III, 180.)

3. *Amitiés, amours et amourettes* : Grenoble, 1665 (cité par Prudhomme, p. 549).

4. *H. Br.*, I, 74-75. — M. Emile Dard, dans son livre si pénétrant et si vif : *Le général Choderlos de Laclos* (Paris, 1905, in-12), étudie soigneusement cette affirmation de Stendhal, et admet, non sans d'excellentes preuves (49-50), que Laclos a pris en effet Grenoble pour modèle.

« J'ai encore connu Madame de Merteuil, affirme-t-il ; c'était Madame de Montmort, qui me donnait des noix confites... La jeune personne riche qui est obligée de se mettre au couvent a dû être une demoiselle de Blacons, de Voreppe... J'ai donc vu cette fin des mœurs de Madame de Merteuil, comme un enfant de neuf ou dix ans dévoré par un tempérament de feu peut voir ces choses, dont tout le monde évite de lui dire le fin mot. »

Mais faut-il prendre à la lettre le langage de Stendhal ? Un roman d'analyse comme celui de Laclos n'est pas un témoignage historique. Le sombre génie de Madame de Merteuil, l'implacable maîtrise d'un Valmont, Lovelace perfectionné par le marquis de Sade, semblent les créations d'un même esprit, plutôt que les habitants authentiques d'une petite ville. Et si vraiment M. Romain Gagnon était à Grenoble, en ce temps-là, le maître des élégances [1], cette figure falote et anodine de bellâtre pour dames de province ne rappelle en aucune façon le cruel et subtil voluptueux des *Liaisons Dangereuses*.

Il faut se faire de la vie amoureuse en Dauphiné une image moins tragique. Mais, si Laclos a probablement durci et assombri le portrait de Grenoble, il connaissait la ville pour y avoir vécu [2]. Beyle le rencontra, en 1800 ou en 1801, à la Scala de Milan [3] ; et, quand le « vieux général d'artillerie » apprit que ce jeune homme était de Grenoble, il « *s'attendrit* [4] ».

L'émotion de ce Don Juan sur le retour est un bien précieux témoignage. Assurément on faisait beaucoup l'amour à Grenoble, et sur ce point les historiens et les romanciers sont d'accord avec les documents administratifs. Quand il fut question, en 1783, de placer à Gre-

1. Voir le chapitre suivant.
2. De 1769 à 1775.
3. Laclos dut arriver à Milan vers la fin de septembre : il prit part à la campagne du Mincio, à la fin de 1800 et au début de 1801. Beyle put donc le rencontrer à la Scala avant ou après la campagne. C'était alors un vieillard, qui s'ennuyait à Milan et aimait tendrement son épouse. Il allait mourir deux ans plus tard.
4. *H. Br.*, éd. Stryienski, 62.

noble [1] l'école d'artillerie, le ministère de la guerre s'y opposa : « Grenoble était une cité trop opulente et dissipée, où les soupers se prolongeaient très avant dans la nuit, où le parlement et les grandes corporations répandaient le goût du plaisir [2]... »

Mais Grenoble n'était pas seulement la garnison rêvée par les jeunes officiers avides de conquêtes faciles : les âmes tendres y pouvaient trouver plus délicates aventures. L'un des amis de Lamartine, Guichard de Bienassis, réussira bientôt à s'y faire une vie délicieuse. Le jeune poète, qui s'ennuie à Mâcon, lui écrit, non sans envie : « Tu as donc une société agréable à Grenoble ? tu fais donc quelques parties de campagne ? tu vois des femmes poètes... ? tu es toujours aimé et tu aimes [3] ?... »

Enfin le tableau très complet que Berriat Saint-Prix a tracé de Grenoble, dans son curieux roman, l'*Amour et la philosophie* [4], confirme pleinement tous ces témoignages. Nous y voyons la noblesse comme la haute bourgeoisie traiter le mariage avec désinvolture. On ne peut dire que les femmes y trompent leurs maris, car ceux-ci ne leur demandent pas plus de fidélité qu'ils ne leur en promettent. Le libertinage s'y met à l'aise avec une aimable franchise. C'est ainsi que Madame Mérimbert, la femme d'un avocat consistorial (un collègue de Chérubin Beyle), affiche des amants successifs, et les dispute ouvertement aux jeunes filles à marier, sans que personne y voie un sujet de scandale, pas même l'auteur, pourtant vertueux comme un disciple de Jean-Jacques. Tel était, dans le Dauphiné ainsi qu'ailleurs, le bel usage. Et c'est grâce à une liberté si commode qu'Henri Gagnon, avant Romain Gagnon, son fils, avait fait tant de douces conquêtes, aux environs de 1750. Seul Chérubin Beyle

1. Au lieu de Valence.

2. Chuquet, *Jeunesse de Napoléon, Brienne*, 269. Cf. Dard, *loc. cit.*, 16 : « Dans tout le Corps royal de l'Artillerie, Grenoble avait la réputation justifiée de la garnison où l'on s'amuse. « Cette ville est très coûteuse et très dangereuse pour le jeu et pour les femmes », écrivait le sage Lepelletier. »

3. Août 1809 : *Corr. de Lamartine*, I, 95.

4. Cf. plus haut, p. 17.

paraît n'avoir point suivi la mode. Mais Henri Beyle, au contraire, ne demandait qu'à obéir aux traditions de sa famille et de sa patrie.

Les plaisirs s'offraient à Grenoble, variés et au goût de chacun. Tandis que les gens de robe, qui n'étaient point hommes du monde, se réunissaient entre eux pour faire des dîners fins et déguster des vins de choix, les jeunes nobles et leurs émules s'adonnaient plus volontiers à la galanterie. Il y avait dans la capitale du Dauphiné toute une jeunesse dorée, brodée, couverte de dentelles et de soie, dont l'occupation maîtresse était de se parfumer et de se friser. Quand ils avaient paré précieusement leur élégante personne, les salons s'ouvraient pour leur amusement, ou les coulisses.

Dans le monde, on leur demandait l'effort des jeux de société : « charades, énigmes, logogriphes, bouts-rimés », faisaient fureur. Et les femmes, qui se piquaient toujours d'être lettrées, voulaient à leurs amants du bel esprit [1]. Les bals, les soupers, « la succession des amusements de toute espèce », tous « les plaisirs bruyants d'une capitale », gâtaient si bien les trop heureux habitants de Grenoble, qu'ils ne pouvaient plus supporter ensuite « l'ennui mortel » de la vie à la campagne [2].

Mais les don Juans dauphinois, saturés dans les salons de madrigaux et de sensiblerie, éprouvaient souvent le besoin d'aller se délasser ailleurs. Le théâtre de Grenoble était le centre de plus libres plaisirs. Tous les fats de l'endroit venaient au foyer « adorer et turlupiner » les actrices. Ils se plaisaient ensuite, avec une vanité provinciale, à étaler aux yeux de tous les conquêtes qu'ils avaient payées à prix d'or. Les petits soupers réunissaient amis et amies, et le jeu complétait la fête.

Les jeunes compatriotes d'Henri Beyle compensaient ingénieusement par les profits de leurs amours mondains

1. Voir *La Vie de Province au XVIIIe siècle, les Femmes, les Mœurs, les Usages*, par A. De Gallier : Paris, 1877, in-8°. On y trouve maint détail sur Grenoble, mais n'ayant trait qu'à la noblesse ; et l'auteur est si pudibond, qu'il supprime tous les faits piquants et caractéristiques.

2. Berriat Saint-Prix, I, 216-217.

les frais de ces luxueuses débauches. Les cantatrices, très à la mode, coûtaient plus cher encore que les habits brodés. Mais les femmes du monde donnaient à leurs préférés de quoi s'acheter les uns, et ils en profitaient pour s'offrir les autres [1].

Henri Beyle, qui ne fréquentait point les salons, et n'entrait pas dans les coulisses, put à peine entrevoir de loin, et envier, l'audace de ces jeunes gens si bien mis, qu'il désespérait d'égaler jamais.

C'est dans la rue surtout qu'il lui fut possible d'admirer la galanterie de ses compatriotes. L'existence de la Grenobloise élégante comportait beaucoup de promenades. Un Milanais, Vincenzo Lancetti, réfugié à Grenoble en 1799, nous assure que « les Lyonnaises ne s'habillent pas avec autant de goût que les femmes de Grenoble [2]. » Ces toilettes charmantes, elles tenaient à les montrer. La place Grenette et la Grande Rue étaient leurs lieux d'élection. C'est là que se trouvaient les plus beaux magasins, et surtout les marchandes de modes, devant lesquels elles passaient et repassaient, l'hiver avant dîner, et avant souper dans la belle saison [3]. Henri Beyle, entrant chez lui et en sortant, frôlait donc chaque jour ces jolies promeneuses.

Le dimanche, la messe de midi, à Saint-André [4] ou à la cathédrale, réunissait tout le « beau monde » de Grenoble : pieux salon, où l'on formait des groupes, où l'on causait presque à voix haute, où l'on parlait même affaires.

Après avoir fait admirer sa toilette dans le demi-jour de l'église, il était d'usage, en attendant l'heure du dîner, d'aller à la promenade publique la montrer en pleine

1. Dans le roman de Berriat Saint-Prix, Montmartin, noble ruiné, et don Juan de coulisse, compte sur un riche mariage pour « mettre bientôt une partie des trésors » de sa fiancée « aux pieds de... la première cantatrice de l'opéra. » — Romain Gagnon, d'après son neveu, fera pis encore (*H. Br.*, I, 73-74).

2. Manacorda, *I rifugiati italiani in Francia negli anni* 1799-1800 : Torino, 1907.

3. Berriat Saint-Prix, IV, 33.

4. Quand Saint-André aura cessé d'être le Temple Décadaire.

lumière. Nous ne savons si Henri Beyle fréquentait la messe de midi, mais le Jardin de Ville,

Ce jardin, où l'amour a semé le désir [1],

avait été la première conquête de sa liberté. Il y pouvait contempler à son aise la foule élégante.

Au milieu d'elle commençaient, dès l'an V, à apparaître les Incroyables. Une cravate verte au col, un bâton noueux à la main [2], ils se pavanaient aux yeux des belles. Zézayant et plastronnant, ils promenaient par les allées leurs airs languides et leur impertinence agressive.

Mais, parmi les changements de la mode, il était d'anciens rites dont la tradition se conservait. Les premières femmes arrivées s'asseyaient des deux côtés de la large allée qui, encore aujourd'hui, traverse tout le jardin. Les chaises et les bancs, « chargés de jeunes dames élégamment mises, offraient un coup d'œil ravissant... » Mais tout d'abord personne n'osait se promener, devant tant de spectateurs attentifs : « C'est... qu'on craint le *contrôle*. Les jeunes femmes, surtout, n'osent quitter leurs bancs que lorsque la promenade est assez garnie pour qu'elles échappent, du moins en partie, à la censure de ceux qui sont assis [3]... » Les provinciaux sont timides, parce qu'ils se savent malveillants.

Le jeune Beyle se trouvait assurément parmi les plus timides. Aussi préférait-il les heures où, dans le crépuscule favorable aux rêveries, il pouvait, sans être remarqué, se glisser parmi les promeneurs.

« Souvent... je redescendais en courant pour aller passer une demi-heure à la promenade du Jardin-de-Ville

1. *Sur la promenade du Jardin, à Grenoble*, poésie publiée en 1797, par Hatot-Rozière, dans son livre : *Mes riens* (*Flore littéraire du Dauphiné*, par L. Côte et P. Berthet, I, 133.)

Déjà un poète du XVIIe siècle avait consacré trente-deux strophes à

Ce beau Jardin, qui ne voit naistre
Jamais d'autre chaleur que celle de l'Amour.

2. Le *Clairvoyant* se moque volontiers de leurs ridicules. Comme cette cravate verte était un insigne politique, la municipalité songea un instant à proscrire la cravate verte. (Arch. de Grenoble.)

3. Berriat Saint-Prix, *liv. cit.*, V, 87-88.

qui, le soir, en été, au clair de lune, sous de superbes marronniers de quatre-vingts pieds de haut, servait de rendez-vous à tout ce qui était jeune et brillant dans la ville [1]... »

C'était alors que de tendres intrigues se nouaient discrètement, à l'ombre des arbres centenaires [2]. Inspirées par le clair de lune, ces lectrices d'Ossian et de la Nouvelle Héloïse mêlaient au goût du plaisir et à la facilité de leur siècle le poétique émoi des romans à la mode. Et l'on devine quelle volupté mélancolique le jeune Beyle, ardent et solitaire, allait chercher parmi ces promeneurs, qui n'étaient pas seuls. Il devait regarder avec trouble les couples qui passaient, et se souvenir, en soupirant, des bonnes fortunes de son oncle [3].

1. *H. Br.*, I, 262-263. L'usage était de se réunir, l'été, à sept heures du soir au Jardin de Ville, qui ne fermait qu'à neuf heures. Une partie du jardin, le *bois*, était alors touffue et secrète. Le bois a fait place aujourd'hui à un jardin anglais assez médiocre.

2. C'est là que vingt beautés, colombes gémissantes,
Promènent leurs beaux yeux, à l'aventure errans,
Et que l'amour vainqueur frappe les innocentes
Sans prendre l'avis des parents...
Du coin de l'œil, en le quittant
L'amante suit l'amant, et craint qu'une rival.
Charme le cœur de son amant...
La mère, au front rigide, à l'œil encore ardent,
Fait partir aussitôt sa fille :
Elle la suit, de crainte qu'un amant
N'augmente un jour, sans son consentement,
Son aimable et tendre famille...

Ainsi Hatot-Rozière nous décrit les soirées amoureuses du Jardin de Ville, justement en cette année 1797 que Beyle commençait à le fréquenter.

3. On trouve, dans le livre déjà cité de Manacorda (142-143), un intéressant tableau de Grenoble au moment précis où Beyle en va partir.

En ce temps-là, les dames de Grenoble se partageaient, suivant leurs préférences politiques, entre la cathédrale et le temple décadaire. Vincenzo Lancetti fait ainsi, dans son *diario*, le compte rendu de la journée du 30 floréal an VII :

« ... Je vais au temple décadaire. Belle cérémonie à laquelle assistent le général, l'état-major et les autorités constituées. Grand concours de spectateurs. Musique et hymnes républicains. Discours... Mariages... Belle journée. Foule aux jardins et dans la rue. Beauté et grâce du sexe. Files de femmes, plus belles et plus élégantes les unes que les autres *... »

L'admiration de cet habitant de Milan, qui avait de quoi comparer, est un témoignage précieux sur la beauté et l'élégance des compatriotes de Stendhal.

* « ... Bellezza del sesso e sua leggiadria... una più bella e più galante dell' altra... »

II

ROMAIN GAGNON

Il est temps, peut-être, de parler de lui. Romain Gagnon [1] apparaît dès la première enfance de Beyle ; il reparaît, à intervalles, au cours de son adolescence ; enfin, au moment où Beyle est sur le point de quitter Grenoble, son oncle vient lui donner d'inoubliables conseils. Mais cette influence, dispersée au long de nombreuses années, ne s'exerce-t-elle pas surtout quand Beyle, affranchi de la discipline familiale, va s'essayer à ses premières amours ?

C'est par Romain Gagnon que put arriver jusqu'à Beyle l'écho de ces salons aimables que nous venons d'entrevoir, de ces coulisses où l'on s'amusait ; il devint pour son neveu la brillante personnification de ce Grenoble galant et mondain. Grâce à lui, par ses livres, sa conversation, son exemple, pénétra de bonne heure jusqu'à l'enfant, aussi bien gardé dans la chaste maison de ses parents que dans un couvent de demoiselles, le secret des voluptés défendues.

Ce jeune homme superficiel et vulgaire se trouva donc à l'origine de quelques impressions essentielles pour Henri Beyle. Il eut son rôle, et non des moindres, dans

1. Félix Romain Gagnon avait vingt-cinq ans de plus que son neveu, étant né le 17 décembre 1758 (registres de la paroisse Saint-Louis) *. Quand Henri Beyle put l'apprécier et le comprendre, c'était donc un don Juan déjà mûri.

* M. Maign en *(op. cit.)* le fait naître en 1752. Quant à Beyle, il plaçait la naissance de son oncle en 1765 (*H. Br.*, éd. Stryienski, 61, 66).

l'éducation de son neveu. Il fut proprement son grand maître en séduction.

*
* *

Du temps qu'Henri Beyle était encore un tout petit enfant, aux années heureuses où sa mère vivait, son oncle Romain le pénétrait de respect et d'admiration. C'était un homme élégant, dont la vie mystérieuse se passait dans ce grand monde que les jeunes garçons de six ans ne connaissent pas. Et pourtant ce personnage, si recherché dans les salons de Grenoble, daignait causer avec son neveu, l'admettait dans l'intimité de sa toilette, le prenait presque au sérieux. Le petit Henri Beyle en fut pénétré de reconnaissance. Son oncle fit ainsi, pour jamais, sa conquête.

« A l'époque où nous occupions le premier étage sur la place Grenette,... jusqu'au milieu de 1789, mon oncle, jeune avocat, avait un joli petit appartement au second... Il riait avec moi, et me permettait de le voir dépouiller ses beaux habits et prendre sa robe de chambre, le soir, à neuf heures, avant souper. C'était un moment délicieux pour moi, et je redescendais tout joyeux au premier étage en portant devant lui le flambeau d'argent [1]... »

Romain Gagnon, le seul homme jeune et mondain de la famille, devenait nécessairement pour son neveu l'image la plus parfaite de l'idéal viril. Ainsi, pour avoir vu à six ans le boudoir parfumé et les robes de chambre somptueuses de ce dandy pour petite ville, Henri Beyle devait rêver de bonne heure les brillants succès du jeune homme à la mode, qui n'étaient point faits pour sa taille épaisse. Il dut peut-être à son oncle cette teinte de fatuité un peu naïve, un peu vulgaire, un peu provinciale, dont vieilli et bedonnant, il ne s'était pas encore décrassé.

1. « Mon aristocrate famille, continue Stendhal, se serait crue déshonorée si le flambeau n'avait pas été d'argent. Il est vrai qu'il ne portait pas la noble bougie, l'usage étant alors de se servir de chandelle. » (*H. Br.*, I, 51.)

Flambeau d'argent, chandelle de suif, c'est assez bien le symbole de cette bourgeoisie qui prétendait à la noblesse.

Romain Gagnon n'avait-il pas aussi tous les défauts brillants et fades qui peuvent séduire un bambin précoce ?

Il était fort ignorant. Le docteur Gagnon disait « avec humeur », et non sans quelque honte : « Mon fils n'a rien lu [1]. » « Rien n'était plus vrai, ajoute Stendhal, mais il était impossible de s'ennuyer dans une société où était M. Gagnon le fils. » Et l'on sent bien que cette gaîté, exception presque monstrueuse dans la maison, devait lui gagner un enfant qui se mourait de tristesse et de deuil. « Mon oncle Gagnon... était réellement un homme charmant. Sa conversation, qui était pour les hommes comme un roman emphatique et élégant, était délicieuse pour les femmes. Il était toujours plaisant, délicat, rempli de ces phrases qui veulent tout dire, si l'on veut. Il n'avait point cette gaîté qui fait peur, qui est devenue mon lot [2]... »

Ce jeune homme faisait le désespoir de la famille. « Il était difficile d'être plus joli et moins raisonnable que mon oncle Gagnon », dit Stendhal, et il nous conte avec philosophie combien cet oncle en effet poussait loin l'oubli de la sagesse : « Je suppose, dit-il, que mon oncle recevait des cadeaux de ses maîtresses riches, et avec cet argent s'habillait magnifiquement et entretenait les maîtresses pauvres [3]. » Du moins c'était à peu près ce que son oncle

1. *H. Br.*, I, 72. Beyle, naturellement, ne se souciait guère alors des études de son oncle. Mais, à Paris, vers 1804, tout gonflé de science et de philosophie, il commence à mépriser grandement Romain Gagnon pour son ignorance.

Cette ignorance, ou cette paresse d'esprit, étaient-elles si grandes ? Toujours est-il que, le 5 février 1789, « M. Gagnon fils, avocat au Parlement », reçut à la *Société littéraire* une première mention honorable, pour son « Eloge historique du chevalier Bayard ». Cet éloge avait 74 pages. En un style fleuri, éloquent et sensible, Romain Gagnon faisait une satire pompeuse du temps présent, de ses vices et de son égoïsme. Et il concluait en réclamant une statue pour Bayard.

Mais peut-être son père l'avait-il aidé un peu.

2. *H. Br.*, éd. Stryienski, 61-62.

Beyle note finement la différence d'esprit qui séparait Henri Gagnon et son fils : « C'est la possession [de ce caractère brillant et aimable]... qui brouillait... le père et le fils ; ils étaient tous deux, mais dans des genres différents, les hommes les plus aimables de la ville. Mon grand-père était plein de mesure dans les plaisanteries et son esprit fin et froid pouvait passer inaperçu... » (*H. Br.*, I, 72.)

3. *H. Br.*, I, 73.

lui-même racontait inconsidérément à l'enfant. Il paraît d'ailleurs qu'à Grenoble, au XVIIIe siècle, « il n'y avait rien de mal » à recevoir de l'argent de ses maîtresses, à condition « qu'on ne thésaurisât pas ». Romain Gagnon ne thésaurisait pas : il s'achetait « des habits brodés de mille écus », que le docteur apercevait avec stupéfaction sur les épaules de son fils [1]. « Madame Une telle qui voulait me voir avec le bel habit qu'elle m'avait acheté ! continuait mon oncle. Je m'en tirais par quelque calembredaine. »

Il faisait des dettes, ne les payait pas. On raffolait de lui dans les salons. « Les jeunes gens l'enviaient », mais « les gens *mûrs*... le trouvaient... *léger*... » Et ce mot le perdit. Il ne put jamais arriver à rien, pas même à être conseiller à la cour de Grenoble sous la Restauration [2].

Sans doute ce n'est pas tout à fait pour les mêmes raisons que Stendhal, tout comme son oncle, « n'a... pas poussé loin sa fortune du côté des hommes ». Mais qui sait si la destinée brillante et vide de Romain Gagnon n'a point affaibli de bonne heure dans l'esprit de l'enfant la force des exemples si parfaits que lui donnaient son grand-père, son père, et leurs respectables amis ? Il est bien imprudent de montrer à un jeune garçon avide de jouissances qu'on peut être heureux sans réussir dans sa profession.

Mais Romain Gagnon lui donna bien d'autres leçons, et pires. Celles-là Henri Beyle, de bonne heure, désira passionnément les suivre. Et, s'il y réussit mal, ce n'est point faute de bonne volonté.

« ... mon oncle a eu exactement toutes les jolies femmes qui, vers 1788, faisaient de Grenoble l'une des plus

1. « Mon grand-père donnait le logement et la table à son fils, plus une pension de cent francs par mois, somme énorme à Grenoble en 1789, pour ses menus plaisirs... » *(Id., ib.)*

2. « Mon oncle, quoique fort ultra comme toute ma famille en 1815,... n'a jamais pu, sous Louis XVIII, être conseiller à la cour de Grenoble, et cela quand on remplissait cette cour de coquins, comme X... le notaire, etc., etc., et de gens qui se vantaient de n'avoir jamais lu l'abominable code civil de la révolution. » (*H. Br.*, éd. Stryienski, 62.)

agréables villes de province [1]... » — « Mon oncle, jeune, brillant, léger, passait pour l'homme le plus aimable de la ville, au point que, bien des années après, madame Delaunay, voulant justifier sa vertu, laquelle pourtant avait fait tant de faux-pas : « Pourtant, disait-elle, je n'ai jamais cédé à M. Gagnon fils [2]. » Ce mot provincial a bien de la saveur.

Romain Gagnon appartenait à la race vulgaire des don Juans. Il aimait un peu au hasard et pêle-mêle : grandes dames, qui le payaient bien, et actrices, qu'il entretenait avec largesse, grisettes et femmes de chambre. Le mariage ne calma guère cet infatigable coureur. Bien que sa femme fût tendre et piquante, il revenait à Grenoble retrouver « les *élégances* de la vie, les jolies femmes gaies, frivoles et bien parées [3]... » Et, quand il restait chez lui, aux Echelles, il « faisait un peu l'amour » avec sa belle-sœur, s'il faut en croire Beyle, et avait des « attentions » pour « la Fanchon ».

Quoi qu'on en ait dit, Henri Beyle plus tard ne montra jamais un si bel appétit. Il n'eut guère du don Juan que le désir de l'être.

Mais quelle influence, désolante aux yeux d'un abbé Raillanne ou d'un Chérubin Beyle, l'exemple d'un tel homme pouvait avoir sur cette petite nature enflammée ! Son oncle ne lui ménageait point les confidences, et Henri Beyle s'instruisait volontiers. Il apprit par Romain Gagnon que l'amour défendu est ce qu'il y a de plus délicieux, et de mieux fait pour poser un homme. Les intrigues amoureuses et mondaines, avant même qu'il sût bien de quoi il s'agissait, lui apparurent comme le plaisir suprême. L'homme à bonnes fortunes fut son héros. Heureusement d'autres influences viendront plus tard corriger cet idéal vulgaire, et rendre Beyle, sinon plus régulier dans ses amours, du moins plus sentimental, et plus difficile.

1. *H. Br.*, éd. Stryienski, 62. — Ce passage, auquel renvoient plusieurs notes précédentes, n'appartient pas au manuscrit d'*Henri Brulard*. C. Stryienski l'a tiré des *Souvenirs d'Egotisme*, sans en rien dire.

2. *H. Br.*, I, 52.

3. *H. Br.*, I, 156.

Mais, avant de connaître, avant même d'imaginer, les grandes et belles passions libres, Henri Beyle, commençant à peine d'entrevoir la vie, rêva les faciles et piquantes conquêtes de cet oncle si joli, si gai, qu'il aimait tant. Et, même quand il sera devenu le romanesque disciple de Jean-Jacques, il n'en restera pas moins l'émule de Romain Gagnon. Il se flattera d'unir en sa personne don Juan avec Saint-Preux. Il mêlera bizarrement les prétentions du roué à ses plus romantiques amours [1].

Or, des deux rôles, celui de don Juan tout au moins convenait mal à Henri Beyle. Ce Valmont au cœur tendre et au gros ventre n'était point fait pour son personnage. Romain Gagnon le perdit. Il apporta dans le développement logique de Beyle une influence perturbatrice. Il est ainsi responsable d'une nouvelles incohérence, dans cet esprit et ce cœur bigarrés.

Comme il est naturel, ce fut Romain Gagnon qui introduisit le premier son neveu, alors âgé de six ans peut-être, dans le monde du théâtre. N'était-ce point façon déjà de le préparer à l'amour ? Stendhal confondra plus que personne le goût de la comédie et celui des comédiennes. L'amant de Mademoiselle Cubly, de Louason et d'Angéline Bereyter ne devait-il pas être initié à l'art dramatique par son premier maître en galanterie ?

Ce fut un souvenir inoubliable : « Un soir, malgré tout le monde..., il me mena au spectacle. On jouait *Le Cid*... en habits de satin bleu de ciel avec des souliers de satin blanc [2]. » Commencer par la plus héroïque et la plus romanesque des tragédies françaises, pourrait-on imaginer pour Stendhal un début mieux choisi ? Il fut « fou » de bonheur [3]. De ce jour data peut-être pour lui cette pas-

1. Voir le *Catéchisme d'un roué*, publié par moi dans la *Revue Bleue* du 19 juin 1909, — et ce que j'ai dit plus haut des *Liaisons dangereuses* et de leur influence sur Beyle.

2. *H. Br.*, I, 52-53. — Une autre fois son oncle le mena voir un opéra de Grétry, la *Caravane du Caire* ; il apprécia surtout les chameaux qui y figuraient.

3. « Je me disais... : « Tous les moments de la vie de mon oncle sont aussi délicieux que ceux dont je partage le plaisir au spectacle. La plus belle chose du monde est donc d'être un homme aimable, comme mon oncle... »

sion du théâtre, qui devait avoir tant d'influence sur son génie, et sur son cœur.

Et voilà comment ce joli garçon plein d'ignorance fut pour quelque chose dans la vocation littéraire de Stendhal.

Malheureusement pour les plaisirs de l'enfant, Romain Gagnon s'éloigna de Grenoble quand son neveu avait sept ans à peine. Il émigra vers 1792, nous assure Beyle, qui s'imagine tous ses parents comme des aristocrates [1].

En réalité c'est au début de 1790 qu'il quitta Grenoble, et pour se marier [2]. Il s'en vint habiter les Echelles, le pays de sa femme, sur la frontière de Savoie. C'est dans ce village que Beyle, peu après, l'alla voir. Mais son oncle n'était là ni émigré, ni exilé [3]. Il venait encore quelquefois à Grenoble, pour ses plaisirs. Avec lui rentrait un peu de gaîté, et comme le bruit et le parfum de la vie mondaine, dans la triste maison recluse [4]. Mais il partait.

Ainsi brillant, rapide, éphémère, il paraissait et reparaissait, à intervalles, dans la vie de l'adolescent, comme l'image de la volupté. Sans l'estimer, Beyle l'admirait ; et l'influence de jadis persistait encore.

1. Il peint encore son oncle comme un lâche, dépourvu de tout patriotisme. (*H. Br.*, I, 87.)

2. Sa vanité éclate naïvement dans son acte de mariage, que j'ai pu retrouver, grâce à l'obligeance de M. le curé des Echelles, parmi les archives de la paroisse*. On y lit que « *noble* Félix Romain Gagnon, avocat au Parlement de Dauphiné, fils... de *noble* Henri Gagnon... », épouse Cécile Camille Poncet.

Or jamais le docteur Gagnon, qui n'y avait aucun droit, n'avait pris à Grenoble le titre de *noble*. Mais son fils prétendit éblouir sa nouvelle famille et son petit village. (Voir pourtant p. 20, note 6.)

3. Il y en a plusieurs preuves ; la plus décisive, c'est que j'ai cherché vainement Romain Gagnon sur la liste des émigrés, et dans leurs dossiers, aux Archives de l'Isère. D'ailleurs son mariage, dès le 4 janvier 1790, explique suffisamment sa nouvelle résidence. Il y demeura de longues années, puisqu'on l'y retrouve maire de la commune en 1801 (Archiv. municipales des Echelles). Tout au plus peut-on admettre que, dès le début de la Révolution, en 1789, Romain Gagnon, homme prudent, s'en alla faire un tour jusqu'à Turin (*H. Br.*, I, 162.).

4 « Mon oncle... portait la joie dans la famille quand des *Echelles*... il venait à Grenoble .... tous les deux ou trois mois... » (*H. Br.*, I, 135, 155.)

* Publié depuis dans *Henri Brulard* (éd. Champion) : II, 350-351.

Un jour même Romain Gagnon, bien innocemment, révélera à son neveu tous les émois secrets auxquels depuis si longtemps il l'avait comme préparé. Henri Beyle mit la main sur l'ancienne bibliothèque de ce jeune libertin, et, en lisant *Félicia ou mes fredaines*, il se plongea « dans un... torrent de volupté [1] ». Romain Gagnon devait de toutes façons être l'initiateur.

Aussi lui appartenait-il bien de donner à son neveu les derniers conseils, quand Beyle quitta Grenoble, en 1799, pour s'en aller en quête d'une première maîtresse. Romain Gagnon lui tint alors ce discours : « Mon ami,... tu te crois une bonne tête, tu es rempli d'un orgueil insupportable, à cause de tes succès dans les écoles mathématiques ; mais tout cela n'est rien, on n'avance dans le monde que par les femmes... Tes maîtresses te quitteront ; or, rappelle-toi ceci : dans le moment où l'on est quitté rien de plus facile que d'accrocher un ridicule. Après quoi un homme n'est pas bon à donner aux chiens, aux yeux des autres femmes du pays. Dans les vingt-quatre heures où l'on t'aura quitté, fais une déclaration à une femme : faute de mieux, fais une déclaration à une femme de chambre [2]. »

Stendhal n'oubliera plus les préceptes de son oncle, mais ne saura point en user. Ils lui serviront seulement à gâter, par trop de calcul, ses plus beaux élans, mais jamais à profiter de ses bonnes fortunes. Il le reconnaît lui-même : « ... au lieu d'être galant, je devins passionné auprès des femmes que j'aimais, presque indifférent et surtout sans vanité pour les autres, de là le manque de succès et le *fiasco*. Peut-être aucun homme de la Cour de l'Empereur n'a eu moins de femmes que moi [3]... »

1. *Id.*, 191. (Cf. plus haut, p. 180 et suiv.)
2. *H. Br.*, éd. Stryienski, 63.
3. *H. Br.*, I. 53-54.

III

L'AMOUR

Tempérament amoureux. — Premiers émois. — Virginie Cubly.

« L'amour a toujours été pour moi la plus grande des affaires, ou plutôt la seule. »

(*H. Br.*, I, 269.)

Stendhal se pique d'avoir été un amoureux très précoce. Il met une vanité naïve à détailler avec complaisance les premières velléités d'un tempérament de feu. Je ne doute pas qu'il ne soit sincère. Profondément persuadé que l'amour, à quinze ans comme à cinquante, est le vrai plaisir d'un honnête homme, il ne saurait admettre qu'il n'ait point commencé lui-même à y prendre goût dès son plus jeune âge.

La chose en soi n'a d'ailleurs rien d'impossible. Et il n'est pas besoin d'alléguer l'exemple de Jean-Jacques ou de Berlioz pour démontrer que souvent la sensibilité amoureuse s'éveille bien avant l'âge de la puberté. Beyle n'est point un anormal, mais un excessif. Reconnaissons-lui donc, comme il le désire, une précocité intéressante. Le feu de cette âme romanesque s'alluma de très bonne heure, et la mort seule put l'éteindre [1]. Cette remarquable longévité de son ardeur amoureuse rend dignes d'attention même les premiers et naïfs émois, précurseurs d'une si belle vie sentimentale.

1. Colomb constate, non sans une admiration un peu scandalisée, « que, dès l'âge de quinze ans et jusqu'à sa mort, l'amour a été sa principale pensée, le mobile de toutes ses actions. » (*Notice*, LXX.)

*
* *

« ... une partie de la biographie des grands hommes doit être fournie par leur médecin. »

(*Hist. de la Peint.*, 226.)

Que Beyle ait eu l'esprit et le cœur qu'il convient pour devenir un amoureux, nous le savons déjà. Une imagination prompte et infatigable lui fournira sans cesse toutes les illusions nécessaires. Un besoin profond de tendresse, né avec lui, fera jusqu'à la fin de ce vieux garçon solitaire une âme en peine de sa compagne. Enfin, grâce à une sensibilité à la fois fragile et forte, Beyle s'éprendra aisément, et ses amours auront l'énergie des grandes passions.

Mais Stendhal pensait qu'il n'est point de bonne psychologie sans histoire naturelle, et sa méthode est mieux applicable à lui-même qu'à personne. Jamais corps plus impressionnable n'accompagna une âme plus sensible ; l'un et l'autre sont à l'unisson. Beyle ne ressemblera donc point à ces amoureux qui se contentent d'imaginer ou de rêver. Mais les sensations d'un voluptueux ne pourront point davantage le satisfaire. Il ne connaîtra pas plus l'amour platonique tout pur, que l'amour physique tout cru, et il aimera ses maîtresses de tout son cœur et de tout son corps.

C'est dire qu'il nous faudrait connaître le tempérament et la physiologie de cet amoureux, pour bien faire l'histoire de ses amours. De cette étude, qui conviendrait à un médecin, je ne pourrai, pour bien des raisons, indiquer ici que quelques traits.

Ce garçon carré, trapu, court et gras, à la forte encolure, et musclé comme un athlète [1], avait des délicatesses de femme. Une peau fine et fragile enveloppait ces formes

1. Sur l'aspect physique de Beyle adolescent nous avons le témoignage de Colomb (*Not.*, XVI), et de Beyle lui-même(en particulier *Journal d'Italie*, 122-123). Enfin nous connaissons par maint portrait le Beyle de la maturité : les proportions de son squelette nous prouvent qu'avant d'être obèse, il avait toujours été de taille courte et d'épaules larges.

épaisses : des nerfs excitables et malades couraient à travers les chairs abondantes de ces membres robustes. L'une comme l'autre de ces particularités physiques devait faire de Beyle un amoureux sensible.

« J'ai la peau beaucoup trop fine, nous explique-t-il,... (plus tard j'avais toujours des ampoules après avoir tenu mon sabre pendant une heure), je m'écorche les doigts, que j'ai fort bien, pour un rien ; en un mot, la superficie de mon corps est de femme [1]... »

Une éducation trop timide avait conservé intacte la fragilité de cet épiderme si tendre : « ... jamais fils gâté de grand seigneur n'a reçu une éducation plus molle... » « J'étais pour le physique comme une jeune fille de quatorze ans... » qui n'aurait « pas été mouillée par la pluie dix fois en sa vie [2] ! » — Assurément le pudique Chérubin n'avait point prévu, en négligeant d'endurcir son fils par une hygiène un peu rude, qu'il lui conservait pour l'amour une sensibilité plus délicate.

Beyle avait d'un voluptueux les dégoûts raffinés, « une horreur incommensurable pour ce qui a l'air *sale*, ou *humide*, ou *noirâtre* [3]... » Mais de telles incommodités n'étaient que la rançon de plaisirs inconnus aux organismes grossiers. Son tact subtil lui permettait les plus fines sensations de l'amour.

Beyle ne fut pas seul à profiter de ce privilège. Plus tard ses amies savaient apprécier la douceur de sa main de femme [4].

Sous cette peau mince et légère, qui laissait arriver jusqu'à eux les moindres impressions du dehors, couraient des nerfs toujours frémissants. L'hyperesthésie de sa sensibilité morale était au moins égalée par celle de son

1. *H. Br.*, I, 180. Il répète encore (II, 177) : « La nature m'a donné les nerfs délicats et la peau sensible d'une femme... »
2. *Id.*, 177, 179.
3. *H. Br.*, I, 180. Cf. 158.
4. Madame la comtesse Cur..l (Menta) lui écrira, avec plus de franchise que de délicatesse : « Ta petite lettre de samedi m'a fait éprouver un frémissement semblable à celui que me cause ta jolie main quand elle est en promenade sur mon vieux cuir... » (*Comment a vécu Stendhal*, 144.)

système nerveux [1]. Cette irritabilité maladive sera encore avivée, à partir de 1800, par un accident inguérissable. Mais il est permis de croire qu'elle était congénitale [2]. Les variations de température, l'humidité ou la sécheresse de l'atmosphère, le vent qui soufflait, lui donnaient « mal aux nerfs [3] ». S'il attribua plus tard tant d'importance au climat dans la formation du caractère, c'est peut-être que lui-même y était plus sensible que personne.

Toujours tendu ou prostré, les excitants comme le café l'énervaient jusqu'à la souffrance [4]. Une émotion vive le rendait malade [5]. D'autres symptômes plus morbides, qui se développeront vers la fin de sa vie, décèlent un système nerveux profondément détraqué [6].

De ces dérangements d'un organisme d'ailleurs robuste et sain, on a tiré des conclusions excessives [7]. Disons seulement qu'une sensibilité nerveuse tellement à vif préparait

1. « Mes médecins... m'ont toujours traité avec plaisir comme étant un monstre, pour l'*irritabilité* nerveuse. Une fois, une fenêtre ouverte dans la chambre voisine dont la porte était fermée me faisait froid. La moindre odeur (excepté les mauvaises) affaiblit mon bras et ma jambe gauche, et me donne envie de tomber de ce côté. » (*Souv. d'Egot.*, 80.)

2. Nous manquons de témoignages, sur ce point, pour la jeunesse de Beyle. Mais on peut supposer qu'il avait hérité la nervosité des Gagnon : « Mon... grand-père... avait des vapeurs (comme moi misérable), des rhumatismes... » (*H. Br.*, I, 35.)

3. « Le temps, qui est étouffé, me met du tendre dans l'âme. » (*Journal*, 219.)

4. « ... un excès de café commis avant-hier... m'avait jeté dans la névralgie... Ce café trop excellent, lettre de change tirée sur le bonheur à venir au profit du moment présent, m'a rendu mon ancienne névralgie, et j'ai été à la Chapelle Sixtine comme un mouton, *il est* sans plaisir, jamais l'imagination n'a pu prendre son vol. » (*H. Br.*, I, 9.) A noter cet *avant-hier* : une réaction nerveuse sensible au bout de quarante-huit heures !

5. « J'ai tant senti ce soir que j'avais un fort mal à l'estomac. » (*Journal*, 165.)

6. A cinquante ans, il a « souvent » un « mouvement nerveux de la main » qui le gêne pour écrire. (*H. Br.*, II, 256.) Il avait déjà des attaques de nerfs à trente-trois ans (*Corr.*, II, 17).

7. M. E. Seillière a studieusement rassemblé tous ces symptômes morbides (*Le mal romantique*. Paris, 1908, 190-193). Mais deux défauts graves gâtent sa démonstration remarquable ; d'abord son habituel préjugé contre tous les romantiques ou prétendus tels, qu'il considère comme des fous assez méprisables ; puis, pour Stendhal, son ignorance des faits essentiels ; il attribue à une cause mystérieuse et inquiétante la mort de Mme Beyle, — morte en couches, — et il ne connaît pas une circonstance décisive pour la pathologie de Beyle, son *avarie*.

Henri Beyle à bien jouir et à bien souffrir de la vie. Mais elle le préparait surtout à l'amour. Les moindres émotions, désirs ou craintes, espoirs ou jalousies, auront d'étranges résonances dans ces nerfs toujours vibrants, et la délicatesse de sa nature physique multipliera indéfiniment à travers tout son être l'écho des troubles de son cœur. Enfin, selon toute apparence, ces nerfs si impressionnables devaient faire de Beyle un excellent instrument de plaisir, et le rendre capable des plus exquises sensualités.

Les physiologistes curieux s'inquiéteront encore de savoir si le jeune Henri Beyle apportait au banquet de l'amour autant d'appétit que de goût. Etait-il un de ces don Juans vulgaires dont le succès comme l'ardeur viennent surtout d'un estomac robuste et insatiable ? Sur un sujet aussi délicat, il suffira sans doute de dire qu'on ne doit pas expliquer par les exigences de la faim l'éternel désir de ce cœur toujours ému. L'imagination régnait en maîtresse sur ses plaisirs. Elle les lui apportait, elle pouvait même les lui ravir, — et si bien lui gâter une réalité très proche qu'il en eut auprès de ses amis la plus humiliante réputation [1]. Plus amoureux qu'amant, il était capable, par fidélité, par souvenir romanesque, d'une continence véritable [2], et « l'amour » le rendait chaste, lui qui trouvait la chasteté « une vertu bien comique [3]. »

Beyle nous a fourni d'ailleurs sur lui-même, dans son journal inédit, les renseignements les plus circonstanciés [4]. Mais nous en croirons encore plus volontiers Menta, la moins discrète de ses maîtresses : d'après cette femme d'expérience, Henri Beyle ne méritait, comme amant,

1. Voir les *Souvenirs d'Egotisme*, chap. III, et, dans l'*Amour*, le chapitre des *fiascos* (222).

2. Par exemple quand il aimait Métilde.

3. *Souv. d'Egot.*, 21.

4. On nous permettra de donner ce passage, d'une exactitude scientifique : « Je suis fort à vingt ans et je me crois très bien constitué pour les plaisirs qu'on appelle de l'amour ; cependant je puis me réduire au point de ne pas désirer les femmes du tout, et de..... sans plaisir, seulement tous les quinze jours. Alors c'est un besoin comme celui d'..... Je sens mes pensées embarrassées : je vois une femme, et je sens tout de suite que mes idées sont éclaircies. » Daté de pluviôse an XI. (Bibl. de Gren., R 5896, t. XXVII.)

aucune mention particulièrement flatteuse, mais non plus aucune critique [1].

Amant subtil et raffiné, il était de ceux qui préfèrent les fioritures au principal. Plus sensuel qu'avide, et plus sentimental que sensuel, la seule qualité vraiment supérieure en ce tempérament d'amoureux semble avoir été la finesse et l'intensité de ses émotions. Bien qu'on ait souvent prétendu le contraire, Beyle était en amour un délicat, et les plaisirs physiques ne formaient jamais pour lui que l'accompagnement d'autres plaisirs et d'autres tendresses [2].

*
* *

« J'avais un tempérament de feu et la timidité décrite par Cabanis. »

(*H. Br.*, I, 28.)

Beyle nous affirme donc qu'il commença dès l'âge le plus tendre son apprentissage d'homme à bonnes fortunes. A l'en croire, ses curiosités sensuelles ne respectaient rien. Sans parler ici d'Henriette Gagnon, ne mangeait-il pas des yeux sa tante Romain, parce qu'il avait un jour « entrevu... sa peau blanche à deux doigts au-dessus des genoux [3] ? » « Elle était pour moi, quand je pensais à elle, un objet du plus ardent désir ». Mais la vision de cette jambe nue ne trouble-t-elle pas rétrospectivement son

1. « Non qu'il me soit révélé que tu sois possesseur de ces gros mérites qui accompagnent généralement les larges épaules ; mais tu as dans certains moments une grâce, une tendresse... »

« Quant aux tours de force d'un certain genre, j'en profite, mais ne les estime point, et je te jure qu'il me semble que c'est parce que tu as été trop sublime sous ce rapport que je me suis senti du refroidissement... » (*Com. a vécu Stendhal*, 144, 155.). Il y avait, comme on voit, du pour et du contre. — Quant à ceux qui désireraient des précisions plus numériques, ils pourront consulter le *Journal d'Italie* (par exemple p. 294).

2. Il pense sans doute aux uns comme aux autres, quand il leur prête, non sans raison, une influence moralisatrice : « Sans mon goût pour la volupté, je serais peut-être devenu... un *scélérat noir* ou un coquin gracieux et insinuant, un vrai jésuite, et je serais sans doute fort riche. » (*H. Br.*, I, 211.)

3. *H. Br.*, I, 157-159. J'ai cité tout le passage, p. 142.

imagination de vieillard plus qu'elle n'avait pu émouvoir celle d'un enfant de sept ans ?

La religion ne l'arrêtait pas plus que la famille. Un ou deux ans plus tard c'est une nonne « grande et bien faite » pour laquelle il montre un intérêt trop vif. On avait eu l'imprudence de laisser entrer ce petit garçon chez les religieuses. Mais l'abbé Raillanne veillait. Beyle « ne la vit plus [1] ».

Et déjà, aux Echelles, il avait connu pour la première fois les émotions d'un amant jaloux : « ... une demoiselle que j'aimais avait bien traité un rival de... vingt-cinq ans. » — « Après ma révolte par jalousie,... je jetai des pierres à ces dames [2]... » Beyle n'est point un soupirant résigné. Mais nous connaissons mal ce roman inachevé. Beyle ne sait même plus comment s'appelait « l'objet de ses amours. » Plus fidèle, ou plus amoureux, après une aventure presque semblable [3], Berlioz n'a rien oublié ; à soixante ans il aime encore Estelle. Beyle se montre ici très inférieur à son romantique compatriote.

La vertu de Beyle n'est point la constance. Nous le voyons bientôt « excessivement touché de la beauté du bras de Mademoiselle Bonne de Saint-Vallier... », désir singulièrement précis pour un enfant de dix ans. Là encore il connut la jalousie et ses fureurs [4].

Mais quand des lectures vraiment prématurées sont venues instruire et surexciter encore cette ardente précocité, Beyle ne se connaît plus. La haine unie à la plus proche parenté ne suffisent point à réprimer l'audace de ses désirs. Séraphie elle-même, l'aigre dévote, trouble son imagination malade : « Elle sortait jambes nues, sans bas, le matin, dans le *clos*. — J'étais tellement emporté par le diable que les jambes de ma plus cruelle ennemie me firent impression. Volontiers j'eusse été amoureux de

1. *H. Br.*, I, 206.
2. *Id.*, 161.
3. Cf. *Mémoires de Hector Berlioz*, t. I. Mais Berlioz a déjà douze ans.
4. «... je vois la figure et les beaux bras... M. de Saint-Ferréol, dont depuis je n'ai jamais ouï parler, était mon ennemi et mon rival, M. de Sinard, ami commun, nous calmait. » (*H. Br.*, I, 28-29.)

Séraphie. Je me figurais un plaisir délicieux à serrer dans mes bras cette ennemie acharnée [1]. »

Beyle tient décidément à nous apprendre qu'il s'est intéressé avec exagération aux jambes de toutes les femmes de sa famille. C'est une de ses idiosyncrasies.

Tous ces émois troubles, exagérés peut-être par son imagination de vieillard, n'ont sans doute rien de très original. Le personnage de Chérubin est depuis longtemps classique. D'ailleurs l'éducation austère et claustrale de Beyle était excellente pour faire de lui un voluptueux. Il commença par le libertinage ; il connut le désir avant l'amour : rien encore de plus conforme à la nature. Beyle deviendra sentimental et romanesque en lisant et en rêvant ; il n'avait pas besoin des poètes pour sentir s'éveiller ses sens.

Mais ce libertin était timide. Timidité profitable. Jamais les grands passionnés n'ont été des audacieux. Peureux et muet auprès des femmes, Beyle laissait ses désirs grandir peu à peu dans son cœur. Ils s'y exaspéraient magnifiquement. Longtemps comprimés, ils n'éclataient enfin qu'après être devenus la passion qui brise toutes les craintes. Parfois même ils n'éclataient jamais, et Beyle nourrissait pour lui seul, dans le secret jardin de son âme, de beaux amours solitaires et brûlants. C'est le moyen de devenir poète, et Beyle le fut, à sa façon.

Cette timidité, il la gardera toute sa vie, malgré d'héroïques efforts pour s'en guérir. Elle était naturellement plus invincible encore dans son enfance. Aussi Beyle vivait-il alors dans une ardeur qui ne s'apaisait jamais.

Mais bientôt cette ardeur se compliqua. Nous l'avons vu lire l'Arioste et Florian, Shakespeare et Jean-Jacques, *Félicia* et *les Liaisons dangereuses*, en y prenant tour à tour ses modèles. Cela fit un singulier mélange d'aspirations hétéroclites. Il était plein d'indécence et de poésie, il rêvait les plus précises voluptés, et les amours les plus éthérées et les plus sublimes.

1. *H. Br.*, I, 198. — Ce sadisme enfantin n'a-t il pas été un peu perfectionné par le vieux romancier ?

Tourmenté par des désirs aussi confus, il voulait s'éprendre pêle-mêle de toutes les femmes qu'il voyait. C'est à peine si l'accent provençal et l'extrême laideur de l'épicière voisine purent empêcher Beyle de l'aimer : « ... je n'eusse pas manqué d'en faire la dame de mes pensées. C'était là ma folie et elle a duré longtemps [1]... » Et il faillit encore aimer la fille de Madame Vignon, « respectée » à Grenoble « comme une mère de l'Eglise ». « Elle avait une fille de quinze ans qui ressemblait assez à un lapin blanc, dont elle avait les yeux gros et rouges [2]... »

Mais Beyle, à trop rêver aux héroïnes de ses romans, devenait difficile. Plus troublé que jamais, il ne s'éprenait plus comme dans son enfance de la première femme venue. Il les désirait toutes et n'en voulait aucune. Son cœur restait ardent et vide.

Sans doute ce ne sont point encore les sombres et magnifiques élans de René. Henri Beyle ne va point sur la montagne « appeler de toute la force de ses désirs l'idéal objet d'une flamme future. » Il se contente de regarder avidement les femmes dans la rue, avec le chimérique espoir, vu son âge, de trouver parmi elles une maîtresse. Mais ce rêve vulgaire se relève tout de même jusqu'à la poésie : c'est une âme sublime ou tragique, c'est une héroïne de Jean-Jacques ou de Florian, qu'il espère rencontrer sur la place Grenette.

Et tandis qu'il se fatiguait en d'aussi vaines espérances, l'amour vint un beau jour visiter Beyle, et tout autrement qu'il ne l'avait imaginé dans ses songeries romanesques. La littérature n'y était pour rien, ou presque rien. Et ce fut vraiment un amour sincère et profond, de ceux que l'on n'oublie pas, le premier amour d'Henri Beyle.

1. *H. Br.*, I, 137.
2. *H. Br.*, I, 197.

*
* *

« La vie commençait pour moi.

Il n'y avait qu'un être au monde : Mlle Cubly [1] ; qu'un événement : devait-elle jouer ce soir-là, ou le lendemain ? »

(*H. Br.*, I, 273.)

« L'on n'aime bien qu'une seule fois, c'est la première. Les amours qui suivent sont moins involontaires. »

(La Bruyère.)

Le vieux théâtre de Grenoble, serré entre le Jardin de Ville et l'Isère, est encore aujourd'hui l'un des plus laids de France. Il était pire au temps de Beyle [2]. La salle, petite, pauvre, mal éclairée et mal odorante, était jugée « infâme » par Beyle lui-même [3], malgré ses tendres souvenirs.

1. J'écris Cubly et non Kably, d'abord parce que Beyle, qui orthographie *Kably* ou *Kobly* dans *Henri Brulard*, a écrit très nettement *Kubly* dans son *Journal d'Italie* (Bibl. de Gren., R 5896, t. XXIII, fol. 99, v°), lecture que M. Debraye a bien voulu me confirmer ; — puis parce que j'ai recueilli le nom, très lisiblement tracé, de *Cubly*, dans une lettre d'un ami, qui paraît d'ailleurs confondre « la petite Cubly » avec Mélanie Guilbert (Bibl. de Grenoble, R 302) ; — enfin parce que j'ai retrouvé Mlle Cubly dans le *Dictionnaire des comédiens français* (cf. plus bas).

2. Le théâtre où allait Henri Beyle avait été construit en 1767 et 1768, à la place de l'ancien jeu de paume de Lesdiguières. Il avait coûté 35.177 livres 15 sols. Aussi n'était-il ni grand ni magnifique. On le fit rebâtir, au même emplacement, en 1853. Consulter *le Théâtre à Grenoble, Histoire et physionomie...*, par Henry Rousset : Grenoble, impr. dauph., 1891.

3. Il dessine un plan de la salle avec cette note : « Infâme salle de spectacle de Grenoble, laquelle m'inspirait la vénération la plus tendre. J'en aimais même la mauvaise odeur... » (*H. Br.*, II, 217.) La salle contenait 912 places (et non 708, comme le dit Henry Rousset), dont 336 au parterre. Elle était éclairée par deux lustres et chauffée par trois poêles. (Arch. de Grenoble, LL 222.)

Les décors étaient pauvres ; on en comptait sept en l'an III : « Une *forêt*, une *chambre rustique*, une *place publique*, une *prison*, un *palais*, un *salon*, et les *environs d'un volcan*. » (*Inventaire sommaire* des Archives de Grenoble, par Prudhomme.) Mais, au temps de Virginie Cubly, les *environs du volcan* ont disparu. Il n'y a plus, en l'an VI, qu'un décor présentable, la *forêt* (Arch. de Gren., LL 221, 222).

Le royaume de Mlle Cubly, les coulisses, n'était pas moins misérable. En l'an VIII, le directeur se plaint du petit nombre des loges ; « la décence » ne

Dès qu'il eut conquis sa liberté, il s'empressa d'aller au spectacle [1]. Les représentations qu'il avait vues en compagnie de son oncle lui avaient laissé le plus mirifique souvenir. D'ailleurs un futur Molière se devait à lui-même d'étudier sur place la comédie, et le temple de sa gloire future l'attirait. Enfin, pour un solitaire et un timide, point d'endroit qui permette mieux de voir le monde et d'admirer les femmes, sans risque personnel. « Peu à peu je m'enhardis, j'allai plus souvent au spectacle, toujours au parterre debout [2]. »

Les représentations commençaient à six heures, pour se terminer à neuf, et parfois, les jours de gala [3], le public venait faire queue deux heures à l'avance, afin de trouver à se bien placer dans ce local exigu. Henri Beyle, amateur passionné et pauvre, se trouva donc souvent mêlé à cette foule bruyante, et qui se coudoyait dans l'ombre. Car, jusqu'à six heures, « l'obscurité la plus parfaite... régnait ; les directeurs, par misère ou par économie, n'allumaient

permettant pas de réunir dans la même loge « les artistes en sexe » *(sic)* et les hommes, les unes doivent attendre que les autres aient fini de s'habiller, et les entr'actes sont interminables (LL 222).

1. A la fin du XVIIIe siècle, le théâtre était « délaissé par le beau monde», affirme Anatole De Gallier (*La Vie de Province au XVIIIe siècle*, 71-72), d'après l'*Almanach du Dauphiné* de 1789 ; la faiblesse des acteurs en était la cause. Mais, au temps de la Révolution, et particulièrement sous la Terreur, bals, soupers et réunions mondaines avaient disparu ; la méfiance et la délation rendaient impossible toute vie sociale ; et, comme il faut bien s'amuser, le théâtre restait le seul plaisir ; il fut alors toujours plein. (Souvenirs lus par M. Ducoin à l'Acad. Delphinale, le 27 juin 1851 : *Bull. de l'Ac. Delph.*) Les acteurs étaient, paraît-il, satisfaisants, et pleins de zèle. On jouait peu de tragédies, mais beaucoup de comédies, un petit nombre d'opéras, et force opéras-comiques. En 1791, la troupe d'opéra, de ballet et de pantomime comptait, avec les musiciens, cinquante personnes (Arch. de Gren., LL 220). Les représentations se donnaient généralement en automne et en hiver, du 1er brumaire au 1er floréal (*Id.*, 221). Le public était fort agité ; les troubles de la rue envahissaient aussi le théâtre ; il y avait des sifflets, des huées et des rixes. Et la municipalité multipliait les règlements. (*Id.*, 220.)

2. *H. Br.*, I, 263. — Le prix du parterre varie suivant les temps et le cours des assignats. Il s'abaisse jusqu'à 1 livre 10 sols, pour s'élever jusqu'à plus de 7 livres (Arch. de Gren., LL 220). Mais c'était dans la période où la journée d'une ouvrière était taxée 80 livres.

3. Des acteurs illustres passèrent à Grenoble. Berriat Saint-Prix raconte (mais je n'en ai point trouvé la preuve ailleurs) que Lekain et Mlle Dumesnil y étaient venus jouer *Zaïre*. J'ai relevé au contraire le passage de l'acteur Molé, en germinal an VII *(Clairvoyant)*.

les lustres que peu d'instants avant l'ouverture [1]. » Et l'on imagine bien le sauvage adolescent, qui s'impatiente, et attend le lever du rideau, tout frémissant d'une curiosité passionnée. Mais il eut bientôt de quoi remplir ses rêveries.

Un jour, par dessus les têtes du public, Beyle aperçut une jeune actrice, maigre, fine et languissante. Sa voix était aussi frêle que sa personne. Cette beauté chétive l'attendrit. Il l'aima [2].

« Je sentais un tendre intérêt à regarder une jeune actrice, nommée Mademoiselle Cubly. Bientôt j'en fus éperdument amoureux... C'était une jeune femme mince, assez grande, avec un nez aquilin, jolie, svelte, bien faite. Elle avait encore la maigreur de la première jeunesse, mais un visage sérieux et souvent mélancolique [3]. »

Dans ce petit théâtre, on mettait les artistes à toutes besognes. « Mademoiselle Cubly jouait dans la comédie les rôles de jeunes premières, elle chantait aussi dans

1. Berriat Saint-Prix, II, 323.

2. Nous voudrions savoir avec précision la date de ce premier amour. Mais Beyle ne nous donne que des renseignements inacceptables. «Vers 1794, 95 et 96, cet amour [pour le théâtre de Grenoble] alla jusqu'à la fureur, du temps de Mlle Cubly », écrit-il dans *Henri Brulard* (II, 217) ; et ailleurs (I, 96) : « ... vers 1795, je pense..., j'étais amoureux de Mlle Cubly... » Mais Beyle a douze ans. : c'est un peu tôt pour une si grande passion. D'ailleurs, en ce temps-là, on ne le laissait assurément pas libre d'aller tout seul au théâtre. Le bon sens nous obligerait donc à reculer jusqu'à l'époque de l'Ecole centrale cet épisode mémorable. Mais nous pouvons être plus affirmatifs, grâce aux pièces que Beyle se rappelle avoir vu jouer par Mlle Cubly. Le *Traité nul* de Gaveaux date de 1797, et c'est seulement le 15 juillet de cette même année que l'on donna pour la première fois à Paris, au théâtre Montansier, la *Claudine de Florian*. Cette nouveauté, qui eut dans toute la province un grand succès, ne put donc guère arriver à Grenoble avant l'automne de 1797, ou, plus vraisemblablement, l'hiver ou le printemps de 1798.

Nous ne pouvons guère non plus reculer davantage l'événement, car il faut laisser à Beyle, entre le départ de Mlle Cubly et le moment où il quitte Grenoble, le temps de son amitié pour Victorine Bigillion et de sa « cascade dans les mathématiques ». « Alors, écrit-il lui-même, Mlle Cubly était partie depuis longtemps » (II, 53). Concluons par conséquent que Beyle aima Virginie Cubly, selon toute apparence, au début de l'année 1798. Il avait quinze ans.

3. *H. Br.*, I, 263. — D'après un passage du *Journal d'Italie* que je citerai tout à l'heure, Mlle Cubly avait plus de grâce que de beauté, une petite figure chiffonnée, à la française.

l'opéra-comique. » C'était apparemment l'étoile de la troupe [1].

Henri Beyle était destiné à aimer des comédiennes. Sa première maîtresse idéale fut Virginie Cubly, chanteuse d'opérette, sa première maîtresse réelle Mélanie Guilbert, tragédienne, et la seule femme qu'il ait jamais entretenue Angéline Bereyter, *seconda donna* à l'opéra-bouffe. Pour un homme qui eut si peu d'amantes, la proportion est notable. Elle ne saurait s'expliquer par le hasard seul. Sans doute Beyle, candidat à la gloire des Racine et des Molière, se devait à lui-même d'être comme eux l'amant des femmes de théâtre. Mais sa passion pour Virginie Cubly a quelque chose de plus instinctif et de plus profond qu'un caprice littéraire.

Dira-t-on que tous les collégiens ont été amoureux fous d'une actrice [2] ? Beyle ne pouvait-il être séduit comme eux par la femme que rendent plus désirable les désirs d'une salle entière ? Et rêver de serrer dans ses bras cet être précieux que les autres admirent et applaudissent de loin ? — Mais si Beyle, dix ans plus tard, devenu vaniteux, et se croyant un roué, est bien capable d'un pareil snobisme [3], à quinze ans il n'a point semblables prétentions. Son amour est plus romanesque et plus naïf.

Mademoiselle Cubly lui était apparue, chimérique et illusoire, à la prestigieuse lumière de la scène. Henri Beyle ne pouvait aimer à ses débuts une femme tout à fait réelle. Celle-ci semblait errer dans une autre existence enchantée. Multiple et une, elle gardait sur elle l'ombre de toutes ces femmes dont elle vivait tour à tour les

1. En 1786, « les gages de la troupe de comédie, composée de vingt personnes, treize acteurs et sept actrices, montaient à 40.000 livres. L'étoile de la troupe, Mlle Baroyer, avait 4.000 livres par an. Les artistes les moins payés avaient de 6 à 800 livres.» (Prudhomme, *liv. cit.*, 586.)

2. Je ne sais d'ailleurs si l'observation serait aussi juste pour la province que pour Paris.

3. Quand il se fera le champion de la Duchesnois, quand il sera fier de coudoyer Talma dans les coulisses des *Français*, quand il aura tant de reconnaissance à Martial Daru pour l'avoir fait assister au déshabillage de Clotilde, célèbre danseuse de l'Opéra.

amours et les malheurs. Et Beyle, qui avait tant aimé les héroïnes imaginaires des poètes, aima bien mieux encore Mademoiselle Cubly, qui les incarnait toutes.

Et puis Mademoiselle Cubly n'avait-elle pas, en qualité d'actrice, un genre d'existence singulier et mystérieux ? Elle restait comme enclose dans un autre monde que celui de Beyle, ce monde inconnu des coulisses, fermé ainsi qu'un temple autour de la lointaine idole. Venue on ne sait d'où, pour s'en aller bientôt on ne sait où, elle n'avait point à Grenoble ces liens vulgaires qui rattachaient les autres femmes à la société bourgeoise et provinciale, trop connue de Beyle. Rien ne rabaissait donc son rêve, ne pouvait le ramener à la réalité commune et journalière. Mademoiselle Cubly, pour ce jeune romantique, était la princesse lointaine de son imagination.

Et cependant il voyait de ses yeux, à quelques pieds de lui, le fin profil et le regard triste de celle qu'il adorait comme une déesse inaccessible. Ce rare mélange de chimère et de vérité ne pouvait qu'enchanter l'adolescent. Il aima donc Mademoiselle Cubly, parce qu'elle était une comédienne.

Il l'aima sans doute aussi pour des raisons qui ne s'analysent point, comme on aime. N'a-t-il pas écrit : « Tout fut nouveau pour moi dans l'étrange folie qui, tout à coup, se trouva maîtresse de toutes mes pensées... A peine je reconnus le sentiment dont la peinture m'avait charmé dans la *Nouvelle Héloïse*, encore moins était-ce la volupté de *Félicia* [1]. »

Et ce fut vraiment un très grand amour, un des plus grands que Beyle ait jamais connus [2], s'il faut mesurer l'amour à la place qu'il se fait dans un cœur aux dépens des autres passions. Rien au monde ne compta plus pour Beyle, pas même ses haines : « Tout autre intérêt s'évanouit... Je devins tout à coup indifférent et juste pour

1. *H. Br.*, I, 263.

2. « ... quatre ou cinq mois du bonheur le plus vif et de la sensation de volupté la plus forte... que j'aie jamais éprouvée. » (*H. Br.*, I, 267.)

tout ce qui m'environnait [1], ce [fut] l'époque de la mort de ma haine pour feu ma tante Séraphie [2]. »

Cette bienfaisante influence de l'amour, qui rend indulgent et bon, — seulement, peut-être, parce qu'il rend indifférent, — Beyle ne la retrouvera plus qu'une seule fois dans sa vie, quand il aimera Métilde Viscontini.

Un si profond amour se suffit à soi-même ; il est pudique, respectueux, religieux. Beyle aimera toujours ainsi quand il aimera bien. Malgré la réputation détestable de ce roué, l'émule des Faublas et des Valmont, ses plus grandes passions furent chastes ; et l'on compterait dans sa vie plus d'une femme mortellement aimée, dont il n'eut pas un baiser. Aussi Mademoiselle Cubly, qui ignora toujours le plus passionné de ses admirateurs, est-elle fort bien à sa place en tête de la liste où Stendhal énumère toutes celles qu'il ne peut oublier. « J'ai été constamment occupé par des amours malheureuses. J'ai aimé éperdument Mlle Cubly, Mlle de Grisheim, Mme de Diphortz, Métilde, et je ne les ai point eues... L'état habituel de ma vie a été celui d'amant malheureux [3]... »

Mais, quand il aimait Virginie Cubly, il ne songeait même point à désirer et à souffrir. Comme il l'écrira plus tard, « le bonheur est d'aimer, bien plus que d'être aimé [4] ». Il connut alors ce bonheur en toute sa délicieuse plénitude.

Cette passion discrète avait pourtant ses tortures : Beyle souffrait pour la réputation de Mademoiselle Cubly, qui sans doute elle-même n'en prenait pas tant de soin. « Si quelqu'un disait *la Cubly*,... j'éprouvais un sentiment de haine et d'horreur, que j'étais à peine maître de contenir [5]... » Il eut « le courage... de demander si

1. Il dit encore : « Que j'étais loin de l'envie,... et de songer aux autres de quelque façon que ce fût dans ce temps-là !... » (*H. Br.*, I, 273.)

2. *Id.*, 263. — Ce dernier trait pourrait au besoin expliquer la contradiction que M. Chuquet a cru voir entre la haine puérile d'Henri Beyle pour Séraphie, et la façon presque bienveillante dont il parle d'elle quelques années plus tard.

3. *H. Br.*, I, 3-4, 17-18. — Et Beyle reconnaît avoir « toujours été un enfant » avec toutes les femmes qu'il a aimées (20).

4. *Napoléon*, 216.

5. *H. Br.*, I, 265.

elle avait un amant. A quoi l'interrogé... répondit par quelque dicton grossier [1]... » Mais, crédule et confiant, Beyle enveloppait l'amie de son cœur d'une admiration « tendre, la plus dévouée et la plus folle [2] », et il ne doutait point d'elle.

« Je n'osais pas, raconte-t-il, prononcer le nom de Mademoiselle Cubly ; si quelqu'un la nommait devant moi, je sentais un mouvement singulier près du cœur, j'étais sur le point de tomber. Il y avait comme une tempête dans mon sang. »

Avec une sensibilité aussi exaspérée, la passion vit d'elle-même ; il n'est pas besoin d'événements pour l'entretenir. Aussi les amours de Beyle pour Mademoiselle Cubly n'ont-ils presque pas d'histoire.

Il allait au théâtre le plus souvent qu'il pouvait : « Quel désappointement quand elle ne jouait pas, et qu'on donnait quelque tragédie ! Quel transport de joie pure, tendre, triomphante, quand je lisais son nom sur l'affiche ! Je la vois encore, cette affiche, sa forme, son papier, ses caractères. J'allais successivement lire ce nom chéri à trois ou quatre des endroits auxquels on affichait [3]... »

Beyle l'admirait également dans tous ses rôles, mais elle le touchait surtout dans ceux où il y avait du romanesque et de la pitié. Aussi la *Claudine de Florian* [4] lui laissa-t-elle des souvenirs inoubliables. Et il confondit dans son cœur le doucereux et tendre poète, et sa plaintive interprète.

A l'entendre chanter « de sa pauvre petite voix faible »

1. *H. Br.*, I, 268.
2. *Id.*, 265.
3. *Id.*, 273-274.
4. C'était une comédie en trois actes et en prose que Pigault-Lebrun avait tirée d'une nouvelle de Florian, publiée en 1793. La pièce fut jouée (cf. plus haut) en 1797. L'anecdote qui en formait le sujet était touchante. Elle racontait la simple histoire d'une jeune paysanne séduite, abandonnée, et toujours fidèle *.

* Beyle plus tard reprendra, dans *Mina de Wangel*, une idée de *Claudine*, qui elle aussi se faisait domestique dans la maison de celui qu'elle aimait.

les opérettes à la mode en 1795, Beyle prit le goût de la musique [1].

« Elle chantait... *Le Traité nul*, opéra de Gaveaux [2]... J'appris par cœur, et avec quels transports ! ce filet de vinaigre continu et saccadé qu'on appelait *Le Traité nul*... Mademoiselle Cubly jouait aussi dans l'*Epreuve villageoise* de Grétry [3]..., [dans] *Raoul, sire de Créqui* [4]... ; en un mot, tous les mauvais petits opéras de 1794 furent portés au sublime pour moi, par la présence de Mademoiselle Cubly : rien ne pouvait être commun ou plat dès qu'elle paraissait [5]. »

Ainsi Beyle, à qui la volupté avait fait comprendre la peinture, prit la passion de la musique, même mauvaise, grâce à l'amour. Cette origine toute sentimentale de sa mélomanie ne sera point sans conséquences.

Rien ne nous indique en effet que Beyle ait eu pour la musique des dispositions naturelles [6]. Il se flattera plus tard d'être un compositeur manqué, mais nous ne sommes pas obligés de le croire. En réalité, il n'aimera tout d'abord la musique que pour l'avoir entendue sortir des lèvres chéries de Virginie Cubly.

Mais, dans cette âme sensible et tenace, une première impression s'irradie à l'infini. Pendant des années, l'image si tendre de la jeune artiste se réveilla au son des opéras qu'elle avait chantés, et, quand elle ne se réveilla plus, Beyle avait trop longtemps uni la volupté musicale à des pensées d'amour pour en perdre jamais l'habitude. Désormais la musique n'est bonne qu'à exalter ou à attendrir son cœur ; il ne va l'écouter au théâtre que pour rêver

1. « Là commença mon amour pour la musique... » (*H. Br.*, I, 265.)

2. Et non Gaveau, comme il est écrit dans *Henri Brulard*.

3. Donnée en 1783 sous le nom de *Théodore et Paulin*, en trois actes, elle fut jouée, réduite à deux actes, et avec son nouveau titre, en 1784.

4. Comédie lyrique en trois actes, paroles de Monvel, musique de Dalayrac, jouée aux *Italiens* le 31 octobre 1789.

5. *H. Br.*, I, 265-268.

6. Bien qu'il le prétende, *H. Br.*, I, 267. — Par amour pour Virginie Cubly, Beyle entreprit de se faire lui aussi musicien ; il essaya du violon, puis de la clarinette, et enfin de la voix ; mais aucun de ces instruments ne put le satisfaire. Il avoue lui-même qu'il avait « horreur tout le premier des sons » qu'il produisait. (*Id.*, 274-275 ; cf. *Souv. d'Egot.*, 90-91.)

à sa maîtresse du jour, ou regretter avec mélancolie celle qu'il a perdue : et c'est à son émotion amoureuse qu'il mesure la beauté de la partition [1]. S'il adore la musique, ce n'est donc pas pour elle-même. Aux violons de l'orchestre et aux chants de la scène répondent dans son cœur de secrètes mélodies plus délicieuses. Il n'écoute guère que celles-ci : « Toute musique qui me laisse penser à *la musique* est médiocre pour moi », écrira-t-il [2].

C'est là ce que les musiciens de métier ne lui ont jamais pardonné. Mais, quelle que puisse être la faiblesse d'une pareille méthode, l'auteur futur de la *Vie de Rossini* n'en connaîtra jamais d'autre. Elle correspondait à son exclusive préoccupation de l'amour, comme à la sensibilité de ses nerfs, qui lui faisait chercher dans la mélodie un plaisir physique et une volupté paresseuse [3]. Sans doute, à force d'entendre des opéras, il gagnera, presque sans le vouloir, quelques connaissances techniques. Mais il ne cherchera jamais à juger de la musique en savant. Et le plaisir qu'il y pourra trouver, à cinquante ans, sera plus nuancé sans doute et plus averti, mais absolument de la même nature que cette joie tendre et amoureuse dont il fit la découverte, en écoutant la voix fragile de Virginie Cubly.

A la vérité, en 1798, Beyle ne se doutait point encore de tout ce qu'il devait à cette jeune femme, pour lui avoir ouvert la source inépuisable des voluptés musicales. Il n'aimait Mademoiselle Cubly que pour le plaisir de l'aimer.

Cet amour timide jusqu'à la souffrance inspira pourtant à Beyle « probablement l'action la plus brave » de sa vie. Ce fut de demander « où logeait Mademoiselle Cubly. »

1. « ... la musique, quand elle est parfaite, met le cœur exactement dans la même situation où il se trouve quand il jouit de la présence de ce qu'il aime, c'est-à-dire qu'elle donne le bonheur apparemment le plus vif qui existe sur cette terre. » (*Amour*, 32.)

2. *Corr.*, II, 62.

3. « Je n'ai aucun goût pour la musique purement instrumentale... La seule mélodie vocale me semble le produit du génie... » (*H. Br.*, II, 97-98.)

Mademoiselle Cubly logeait tout près de chez lui, dans une petite rue sombre et tortueuse, la rue des Clercs, parallèle à la rue des Vieux-Jésuites. En ses « jours de grand courage », l'amoureux osait y passer : « le cœur me battait, je serais peut-être tombé si je l'eusse rencontrée [1]... »

Or, un jour qu'il ne s'y attendait pas, Beyle rencontra Mademoiselle Cubly. Ce fut au Jardin de Ville, sur cette longue terrasse monumentale où les dévots du maître pourront encore aujourd'hui retrouver la précise image de son premier tête-à-tête avec une femme aimée ; car lui-même nous a dessiné le croquis le plus exact [2] de cette mémorable entrevue.

Il se promenait seul, un matin, du côté de la rue Montorge, à l'ombre des grands marronniers, « pensant à elle, comme toujours ». Soudain, il la vit apparaître à l'autre bout de la terrasse, vers l'Isère. Elle venait à lui. « Je faillis me trouver mal, dit Beyle,... enfin *je pris la fuite*, comme si le diable m'emportait, le long de la grille [3]... » Et il nous assure que, par bonheur, Virginie Cubly n'aperçut pas ce gamin qui détalait si bien, et qui devait lui donner une espèce d'immortalité.

Ce fut leur seule rencontre. Il ne la revit jamais d'aussi près, et bientôt il ne la revit plus. Elle quitta Grenoble : « ... Pendant longtemps je ne pus plus aller au spectacle [4] ». Il souffrit.

Beyle ne devait point oublier de si tôt la première maîtresse de son cœur d'enfant. « Durant de longues années » [5] les caractères usés des affiches théâtrales, où il avait lu si souvent son nom, lui resteront « chers et sacrés ». Et il raconte qu' « en arrivant à Paris, en novembre 1799, la

1. *H. Br.*, I, 268.

2. Manuscrit d'*Henri Brulard*.

3. *H. Br.*. I, 268. — La ligne de fuite est indiquée sur le manuscrit. Beyle se sauve à l'intérieur du Jardin, parallèlement à la rue Montorge.

« Voilà, ajoute Beyle, un des traits les plus marqués de mon caractère, tel j'ai toujours été (même avant-hier). Le bonheur de la voir de près, à cinq ou six pas de distance, était trop grand, il me brûlait, et je fuyais cette brûlure, peine fort réelle. »

4. *H. Br.*, I, 274.

5. C'est à la vérité une façon de parler ; il conviendrait de dire : *durant de longs mois...*

beauté des caractères » le « choqua ; ce n'étaient plus ceux qui avaient imprimé le nom de Cubly [1]. »

Virginie Cubly fixera même tout d'abord les préférences artistiques d'Henri Beyle. Sa grâce délicate lui semblera l'idéal de toute beauté. Tant que la majestueuse figure d'Angela Pietragrua n'aura point chassé l'image de la jeune actrice, il ne trouvera de son goût que les tableaux et les statues où il pourra reconnaître les traits de Mademoiselle Cubly. Et il ne changera d'esthétique que lorsqu'il aura changé d'amour [2].

Enfin, quarante ans plus tard, un jour qu'il rêvait « à la vie dans le chemin solitaire au-dessus du lac d'Albano », il retrouva le nom et le souvenir de celle qui lui avait appris la brûlante douceur d'aimer. Les initiales de Virginie Cubly furent les premières qu'il dessina sur l'antique poussière des monts Albains, avec la mélancolie d'un vieillard qui se rappelle ses anciennes maîtresses [3]. Si « la plupart de ces êtres charmants » ne l'avaient point « honoré de leurs bontés », il ne leur en voulait nullement. Et sans doute Virginie Cubly avait plus fait pour Beyle que de lui accorder les faveurs apparemment prodiguées à bien d'autres, si elle avait révélé la première à cet éternel amoureux que l'amour est « une chose sérieuse et terrible [4]. »

1. *Id.*, *ibid.* — En vertu de cette contagion amoureuse, le nom d'*actrice* lui-même devint « sacré » pour Beyle, et cela ne fut point sans influence sur la suite de sa vie amoureuse. Cf. II, 194.

2. Il écrit en 1811, dans son *Journal d'Italie* (215) : « Il y a douze ans que l'air de l'*Italie*, du tombeau d'Alfieri, par Canova, m'aurait rebuté ; je... demandais aux arts, sans m'en douter, des figures dans le genre de celle de mademoiselle Cubly. Une petite figure à grâces françaises et maniérées me ferait mal au cœur aujourd'hui. »

3. *H. Br.*, I, 17-18.

4. *Id.* 296. — J'ai recherché le souvenir de Virginie Cubly ailleurs que dans les manuscrits de son amant. Mais elle n'est jamais citée dans le seul journal qui, depuis l'été de l'an VI jusqu'au 10 germinal an VII, en donnant des nouvelles de Grenoble, mentionne souvent pièces et acteurs (*Le Journal de Grenoble, ou l'Ami de la vérité et des mœurs*) ; et ce serait une nouvelle preuve qu'elle ne joua en effet, comme je l'ai supposé, que pendant l'hiver de l'an VI. Virginie Cubly n'apparaît pas une seule fois non plus dans les 332 pièces qui composent, aux Archives de Grenoble, les différents dossiers relatifs au

théâtre (LL 220, 221, 222). Mais j'ai enfin retrouvé Mme Cubly, — et son fils, — dans le *Dictionnaire des comédiens français*, par Henry Lyonnet.

Trente ans après avoir quitté Grenoble *, Virginie Cubly jouait à Brest les rôles de « première duègne ». Le théâtre ne lui avait apparemment donné ni gloire ni argent. Elle promenait de petite ville en petite ville ses grâces défraîchies. A côté d'elle son fils ** faisait les « utilités ».

Elle vivait peut-être encore, quand Beyle, dans *Henri Brulard*, se rappelait avec émoi qu'il l'avait aimée, et travaillait à donner à la pauvre vieille actrice une gloire posthume sur laquelle elle ne comptait guère.

* En 1827.

** « Cubly fils » : un laissé pour compte de quelque tournée

IV

L'AMITIÉ

Victorine et François Bigillion.

> « J'avais besoin d'amitié et de parler avec franchise, le cœur ulcéré par tant de méchancetés, dont, à tort ou à raison, je croyais fermement avoir été l'objet. »
>
> (*H. Br.*, I, 295.)

Le départ de Mademoiselle Cubly avait laissé Beyle mélancolique et désemparé. Vers ce temps-là [1] sans doute l'amitié de François Bigillion et de Victorine vint occuper et consoler sa tristesse.

Jusqu'à ce moment, Beyle était demeuré à peu près seul dans la vie. Ses compagnons de l'Ecole centrale, même ceux qui deviendront plus tard ses confidents, semblent alors plutôt des camarades que des amis. L'amour de Virginie Cubly n'était qu'un soliloque sentimental. Pour

1. C'est l'expression de Beyle (*H. Br.*, I, 285). Ici encore sa chronologie est incertaine et vague. Il se donne (291) treize ans au temps de cette amitié ; mais il faudrait alors la reporter avant l'amour de mademoiselle Cubly, ce qui serait contraire à tout son récit.

Il restera toujours quelques difficultés, et l'on aura peine à placer, entre la fin de 1797 et la fin de 1799, trois périodes, distinctes et successives dans le récit de Beyle, et chacune assez prolongée : son amour pour mademoiselle Cubly, son intimité avec les Bigillion, et sa « cascade » dans les mathématiques.

Je proposerais cette approximation : Beyle aima mademoiselle Cubly l'hiver ou le printemps de 1798 (à la rigueur les derniers mois de l'année précédente) ; il fréquenta les Bigillion du printemps à l'automne de cette même année 1798 ; enfin 1799 est uniquement consacré aux mathématiques.

Le seul fait précis que nous connaissions est d'accord avec cette hypothèse : les deux frères Bigillion entrent à l'Ecole centrale dans le deuxième semestre de l'an VI : Beyle dut faire alors leur connaissance. (*Registre des Inscriptions*, Arch. de l'Isère.)

la première fois, auprès de Victorine Bigillion et de son frère, Beyle trouva la douceur des confidences et le plein épanchement du cœur.

Pareille amitié fut pour lui bienfaisante et nécessaire. Beyle vivait depuis son enfance dans une surexcitation dangereuse. A ce régime fatigant, il risquait d'user ses nerfs et de gâter sa sensibilité. Les Bigillion vinrent dans sa vie comme pour l'apaiser et l'assagir. Leur intimité apprivoisa cet adolescent ombrageux ; jusque-là raidi dans sa fierté, il trouvait enfin une bienveillance familière où il pouvait se détendre ; et il en oublia les amertumes domestiques [1]. L'égalité parfaite d'une société enfantine lui permettait un laisser aller nouveau pour lui et délicieux. Jusqu'alors il n'avait connu que passions emportées et désirs brûlants : au milieu de ces enfants bons et sages il fit la première expérience des affections simples et des plaisirs pacifiques. « Echaudé » par l'amour de Mademoiselle Cubly [2], il était particulièrement accessible à la douceur de cette amitié sans fièvre. Elle fut pour Beyle un repos plein de fraîcheur.

François Bigillion [3] avait le caractère qu'il fallait pour être utile à cet ami plus jeune et plein de chimères. Il était raisonnable et sensible. Beyle a fait de lui un portrait un peu simplifié. Nous pourrons heureusement le corriger par les lettres mêmes de cet excellent et. naïf jeune homme.

« C'était, dit Beyle, un homme simple, naturel, de bonne foi, qui ne cherchait jamais à faire entendre par une réponse ambitieuse qu'il connaissait le monde, les femmes, etc. C'était là notre grande ambition et notre princi-

1. « ... j'oubliais de haïr et surtout de croire qu'on me haïssait. » (*H. Br.*, I, 296.)

2. « J'étais *scottato* * (brûlé, échaudé), comme on dit en italien... » (*H. Br.*, I, 296.)

3. Son frère Remi, plus jeune de trois ans, était moins lié avec Beyle. « Le cadet Rémy, humoriste, homme singulier, vrai Dauphinois, mais généreux, un peu jaloux, même alors **, de l'amitié que Bigillion et moi avions l'un pour l'autre. » (*H. Br.*, I, 286-7.)

* Et non *scolato*, comme il est imprimé.

** Plutôt, je pense : « ... jaloux même, alors,... »

pale fatuité au collège. Chacun de ces marmots voulait persuader à l'autre qu'il avait eu des femmes... ; rien de pareil chez le bon Bigillion [1]. »

La simplicité est en effet le trait marquant de ce caractère solide. Excellent exemple pour Beyle, trop raffiné et trop livresque. François Bigillion, élevé librement à la campagne, avait reçu une éducation plus virile et plus saine. Les complications sentimentales de Beyle lui semblaient singulières. Il travailla, sans y réussir pleinement, à lui donner un peu de bon sens. Beyle, en revanche, lui reprochait d'être trop prosaïque et trop terre-à-terre [2]. En vérité, fils d'un bourgeois de campagne « amateur du vin, de la bonne chère et des Fanchons paysannes [3] », François Bigillion avait l'âme robuste et pratique d'un paysan.

Mais il n'en avait pas la sécheresse intéressée. Beyle, dont l'imagination romanesque ne pouvait concevoir que des passions élégantes, l'a cru froid parce qu'il l'a vu naturel et rustique. Il a méconnu son ami. Cet enfant, qui « à douze ans » avait déjà éprouvé « toutes les émotions que donne l'amour [4] », était un cœur tendre, dévoué, et tout débordant d'une sensibilité passionnée. Cette sensibilité, Beyle l'oublie trop, rapprochait leurs caractères par ailleurs si divergents : « Pour toi tout est bonheur ou malheur, lui écrira plus tard Bigillion ; je te ressemble beaucoup... » « J'ai senti toutes les passions », affirmait-il avec une naïveté touchante [5] ; mais il avouait en même temps : « j'ai peu lu de bons livres. »

1. *H. Br.*, I, 285-286.

2. *Id.*, II, 71. — Il l'accuse même, très injustement, de pousser le sens pratique jusqu'à la plus « profonde bassesse. »

3. *Id.*, I, 286. — Ce « bourgeois de campagne » était d'ailleurs frère d'un citadin, souvent nommé dans les archives de la Révolution à Grenoble, Bigillion, directeur de la prison départementale. (*Id.*, 297.)

4. J'emprunte cette citation, et celles qui vont suivre, à quelques lettres inédites de Bigillion, conservées à la Bibliothèque de Grenoble (R 302). Ces lettres sont postérieures de cinq ou six ans à l'époque qui nous occupe. Elles nous livrent donc un Bigillion plus mûri, et qui a plus vécu. Les traits essentiels ne peuvent cependant avoir beaucoup changé.

5. « ... craignons les passions, s'écriait-il, effrayé de lui-même, oh, oui, mon ami, craignons les passions... » Et Faure en effet écrit alors : « Bigillion doit son existence à l'amour ; il est toujours passionné, mais à la folie. » (Bibl. de Gren., R 302.)

Il en avait lu un [1] pourtant, qui avait ravagé son âme sincère. François Bigillion était tout pénétré, tout brûlant de Rousseau. C'était la mode en ce temps-là. Mais cette innocente victime de Jean-Jacques y allait de tout son cœur. Disciple ingénu, il parle spontanément le nouveau langage de la passion que l'*Héloïse* enseignait à toutes les âmes sensibles de cette fin du siècle [2].

Beyle retrouva donc en lui un amant de Julie ; nul doute que ce commun amour n'ait attendri leur naissante amitié. Mais si Beyle se dégage bientôt de cette influence, Bigillion restera fidèle à Jean-Jacques [3]. Six ans plus tard nous le retrouverons marié, mais non point assagi : il parle toujours d'amour et de vertu ; il fait à sa femme beaucoup d'enfants [4], ce qui est pleinement conforme aux préceptes du maître, mais il a encore une ou deux amies, qu'il aime d'une amitié vertueuse et inquiétante, avec attendrissement et serrements de main. Bigillion se nourrit de rêves idylliques : il engage vivement Beyle à épouser sa maîtresse [5], lui promet des filles, et les voit déjà, tout ému, épouser ses deux fils, qu'il a nommés, ainsi qu'il convient à l'époque de David et de Rousseau, l'un *Achille* et l'autre *Emile*.

Il faut bien le reconnaître, cet excellent ami semble un peu ridicule ; il est lourd et intarissable dans ses raison-

1. Et quelques autres. Bigillion n'est pas un lettré, mais pas non plus un ignorant. Quelques années plus tard il prêtera à Pauline Beyle Shakespeare et Destutt de Tracy.

Je ne saurais pourtant cacher que Bigillion a une orthographe de cuisinière ; il écrit « hamour », et le reste à l'avenant.

2. Tous ces jeunes hommes de la génération de Beyle sont déjà des romantiques. M. Pierre Lasserre aurait pu reporter à la fin du XVIIIe siècle ce qu'il écrit pour « le début du XIXe » : « Le romantisme est l'atmosphère d'un temps où l'œuvre de Rousseau demeure sur la voie publique. » (*Le Romantisme français*, 105, éd. in-16.)

3. Un jour qu'il se sent l'âme engourdie : « Je prendrai Héloïse, le Cid,... et je verrai si cela me ravivera. » (*Let. inéd.*)

4. « Champel et Bigillion... s'amusent toujours à faire des enfants », écrivait le misanthrope Félix Faure. (Bibl. de Gren., R 302.) Bigillion avait d'autres distractions ; il jouait du flageolet.

5. « ... épouse... ou maîtresse, le nom ne change rien à mes yeux », dit fièrement ce philosophe.

nements, craintif et potinier comme on l'est en province, philosophe, libre-penseur et anticlérical.

Ce furent justement ces convictions communes qui les rapprochèrent ; leur amitié se noua sous les auspices du plus pur jacobinisme ; elle fut proprement, à sa naissance, républicaine et civique [1]. Comment Beyle a-t-il pu oublier une si mémorable rencontre [2] ? « Toi, lui écrit Bigillion [3],... que je vis pour la première fois dans l'église de Saint-André, à minuit, un jour de fête républicaine... Cette église alors était un temple ; il sera toujours pour moi celui de notre amitié ! »

Cette amitié, « fondée sur la plus parfaite bonne foi,... fut intime au bout de quinze jours » ; « si intime qu'il me semble que, d'une façon abrégée, de peur du rire, j'avais osé lui confier ma folie [4] ». — Beyle veut dire sa passion pour Mademoiselle Cubly. Un pareil aveu, de la part d'un sentimental aussi pudique, était assurément la meilleure preuve d'amitié.

Beyle prouvait son affection en ne parlant que de lui-même, Bigillion en l'écoutant et en le conseillant. L'amitié est rarement égale. Beyle, quarante ans plus tard, reconnaît n'avoir jamais eu un ami [5] aussi dépouvu de vanité et d'envie. Mais parfois l'ardent égoïsme de Beyle inquiétait le pauvre Bigillion. Il lui écrira un jour : « Toi, Beyle, dans ta dernière, tu me dis que je suis le seul, ton meilleur ami ; mais es-tu le mien, toi, Henri ? L'es-tu, mon ami, comme je suis le tien ? Non seulement ferais-tu beaucoup pour me faire plaisir, mais es-tu un homme vertueux, un ami fidèle ? Réponds sans hésiter, car j'ai

1. Nouvelle preuve des sentiments révolutionnaires qu'il faut bien reconnaître à Henri Beyle. Cette amitié ne put que les fortifier.

2. « Vers ce temps-là, je me liai, je ne sais comment, avec François Bigillion. » (*H. Br.*, I, 285.) Comme François Bigillion était son camarade d'école, le plus simple est d'admettre que, s'ils s'aperçurent pour la première fois au Temple Décadaire, à l'une de ces fêtes où se réunissaient élèves et professeurs, c'est à l'Ecole centrale qu'ils se connurent, et par l'intermédiaire de Romain Colomb qu'ils se lièrent (note de celui-ci, *H. Br.*, II, 267).

3. Le 3 frimaire an XIV. Républicain fidèle, Bigillion n'a point encore consenti à reprendre le calendrier grégorien.

4. *H. Br.*, I, 287, 292.

5. A l'exception du seul Barral. (*H. Br.*, I, 23.)

tant souffert [1]... » Nous n'avons pas la réponse de Beyle. — « Je t'aime, lui disait une autre fois Bigillion, plus que Remy mon frère. »

Mais cette amitié si vive n'offusquait pas sa clairvoyance. Il nous a laissé de Beyle le portrait le plus vrai. Seule image authentique que nous ayons de lui en cette période de sa jeunesse, et dessinée par son meilleur ami, c'est un document précieux entre tous [2] :

« ... Ta sensibilité fut toujours mêlée de folie... Toi, Henri, tu as beaucoup réfléchi, mais d'après les autres, car à chaque nouvelle lecture tu changes de façon de penser... Ton imagination emporte ta raison... Tu attaches avec force tous ceux qui t'aiment, quatre ou cinq de tes camarades désirent ton bonheur comme le leur... Mante, Faure, ne sont pas passionnés, tu les appelles froids ; moi, je les trouve raisonnables... L'amour seul, que tu ne connus jamais que comme poète, te changerait... »

Cet ami plus âgé [3] et qui le jugeait si bien aimait donc à faire profiter Beyle de son expérience. Grondeur, admiratif et attendri, tant que Beyle voudra de lui, il lui restera fidèle. Jusqu'en 1806, nous trouvons des lettres de Bigillion. Ensuite Beyle, parcourant l'Europe dans l'état-major de la Grande-Armée, ou fréquentant à Paris la cour de l'Empereur, négligera cet homme un peu simple, embourgeoisé dans sa petite province [4].

En 1798, le jeune Beyle n'avait point de ces dédains. Il fut trop heureux de rencontrer cette franche amitié. François Bigillion le mena chez lui. Il y trouva Victorine.

1. Il était alors inquiet pour la santé morale de sa sœur Victorine. On trouverait, sur cet événement douloureux et passager, des renseignements précis dans les lettres inédites de Félix Faure.

2. J'extrais les citations qui suivent d'une lettre de dix pages, — Bigillion est verbeux, — écrite en caractères minuscules. Elle porte la date du 3 frimaire an XIV.

3. François Bigillion avait un an de plus que Beyle (voir à l'appendice son acte de baptême).

4. Mais qui devait pourtant finir en romantique, par le suicide. La cause, à vrai dire, en était vulgaire. Bigillion, dit Beyle, était « ennuyé... d'être cocu. » (*H. Br.*, I, 285 ; II, 92.)

Les deux frères Bigillion et leur sœur habitaient rue Chenoise [1], au troisième étage. Cette rue Chenoise n'a rien perdu aujourd'hui de son ancienne laideur. Profonde, tortueuse et puante, elle s'en va entre de hautes maisons grises, aux couloirs d'entrée visqueux et sombres comme des puits. Mais Beyle, négligeant ces laideurs familières, se plaisait seulement à regarder de loin, quand il venait chez ses amis, une certaine « fenêtre à croisillons », qui était celle de Victorine, et qu'il trouvait en harmonie avec sa simple et rustique beauté.

Il a décrit d'une façon charmante la vie frugale que menaient là ses amis, et les plaisirs naïfs qu'ils lui firent partager [2] : expérience utile pour cet enfant trop bien élevé, nourri dans une famille bourgeoise de préjugés aristocratiques. Il apprit chez les Bigillion qu'on peut avoir des sentiments délicats et manger du pain bis [3].

« Là, souvent j'assistais au souper des deux frères et de la sœur. Une servante de leur pays, simple comme eux, le leur préparait... Nous vivions là en toute innocence, autour de cette table de noyer couverte d'une nappe de toile écrue... Nous formions une société bien jeune,... et aucun grand parent pour nous gêner [4]... Nous vivions... comme de jeunes lapins jouant dans un bois tout en broutant le serpolet. Mlle Victorine était la ménagère ; elle avait des grappes de raisin séché dans une feuille de vigne serrée par un fil, qu'elle me donnait et que j'aimais presque autant que sa charmante figure [5]... »

L'intimité des Bigillion révélait à Beyle la saveur d'une existence plus libre et plus près de la nature. Telle une élégante de Paris découvrant les charmes de la vie rustique dans les livres de Rousseau. Beyle passa donc derrière

1. Dans le voisinage de la rue des Vieux-Jésuites.

2. Cette peinture rappelle à certains égards les pages bien connues de Marmontel. Même simplicité, même sérieux chez ces trois enfants qui vivaient seuls à Grenoble.

3. « ... ils mangeaient du pain bis, ce qui me semblait incompréhensible, à moi qui n'avais jamais mangé que du pain blanc. » (*H. Br.*, I, 290.)

4. M. Bigillion le père vivait à Saint-Ismier, village sur l'Isère, à quelques kilomètres de Grenoble.

5. *H. Br.*, I, 290-291.

cette façade noire et toujours sans soleil les heures les plus gaies et les plus légères de sa vie à Grenoble. C'était une allégresse tendre, un abandon plein d'innocence, avec ce qu'il faut de trouble amoureux pour donner à l'innocence un peu de piquant. Car Victorine était là. Le sentiment discret, hésitant, et mêlé, que Beyle éprouva pour cette petite fille de quinze ans [1], est d'une nuance très particulière et, je crois bien, unique dans sa vie : sorte d'amitié amoureuse, où la plus franche et simple cordialité se mêle d'un désir encore très candide. Dans l'existence de Beyle, pleine d'élégies mélancoliques, de comédies très gaillardes, de lyrisme passionné ou tragique, l'amitié de Victorine Bigillion tient la place de l'idylle, de la pastorale ; il n'y manque vraiment que le décor champêtre.

Quelques stendhaliens ont pris cette amitié pour de l'amour [2]. Il eut pourtant le soin de les avertir : « Je n'avais pas d'amour pour Victorine, mon cœur était encore tout meurtri du départ de Mlle Cubly [3]... » D'ailleurs ne nous a-t-il pas donné la liste exacte et complète des femmes qu'il a aimées [4] ? Et Victorine ne s'y trouve point.

Elle n'était pour Beyle qu'une camarade un peu maternelle, et pleine de raison, qui jouait avec lui, — « sans se douter que nous appartenions à des sexes différents [5] », — et à d'autres moments écoutait ses confidences, s'étonnait de ses exagérations, tâchait de le calmer, et lui « faisait entendre » qu'il avait « un mauvais caractère [6] ».

1. Beyle lui donne treize ans (*H. Br.*, I, 291), mais elle en avait quinze, comme lui-même (voir à l'appendice son acte de baptême).

2. M. Jean Mélia, qui croit avoir élevé « un monument » à Stendhal parce qu'il a écrit sur lui trois volumes, a fait ici la plus impardonnable confusion. Il suffisait de lire Stendhal pour s'apercevoir que Victorine Bigillion n'était pas Victorine Mounier. Mais la critique de M. Jean Mélia ne va point jusque là. (Une erreur analogue : *Corr.*, I, 381.) — M. A. Séché, mieux inspiré d'habitude, en a cru M. Mélia.

3. *H. Br.*, I, 292.

4. *H. Br.*, I, 17, 20.

5. Dit R. Colomb (*H. Br.*, II, 268).

6. « ... je lui faisais confidence de tout, par exemple les persécutions de Séraphie, dont j'échappais à peine, et je me souviens qu'elle refusait de me croire, ce qui me faisait une peine mortelle. » (I, 293.)

D'ailleurs Victorine Bigillion, vraie Dauphinoise, et petite paysanne sagace, était aussi calme qu'innocente [1]. Cette « bonne fille » rose et bien portante [2] ne semble point avoir eu les qualités qu'il faut à une héroïne de roman.

Mais Beyle était à l'âge heureux où l'on est surpris et charmé que les femmes soient faites comme des femmes. Les grâces encore indécises de Victorine le troublèrent comme l'eût troublé toute autre jeune fille qu'il aurait approchée d'aussi près. L'universel désir de l'adolescent trouvait là un moment son objet. C'était assez pour mêler à leur camaraderie une émotion légère, point assez pour en faire un amour.

« J'étais fort timide envers Victorine, dont j'admirais la gorge naissante... Il me semblait incroyable de voir de si près cet animal terrible, une femme, et encore avec des cheveux superbes, un bras divinement fait quoique un peu maigre, et enfin une gorge charmante, souvent un peu découverte à cause de l'extrême chaleur... Mais pour cela je n'avais aucune envie d'être amoureux [3]. »

Beyle goûtait ainsi, fort innocemment, le frais parfum de Victorine, quand la maladresse de ses parents faillit le rendre pour de bon amoureux d'elle. Ils parlèrent avec un dédain aristocratique de ces gens de rien [4]. Cet « affreux mépris » pour ses meilleurs amis fit sur Beyle une « impression brûlante. » Mais il s'y mêla une douloureuse inquiétude, quand il entendit traiter à la légère la seule femme qu'il eût encore jamais fréquentée : « Ce sera quelque demoiselle de campagne ? »

Il en perdit l'appétit. Il se prit à douter de sa bonne fortune : « Ce n'était donc pas avec cet animal terrible, si redouté, mais si exclusivement adoré, une femme comme

1. « Mademoiselle Victorine avait de l'esprit et réfléchissait beaucoup. » (*Id.*, 290.)

2. « Mademoiselle Victorine... était la fraîcheur même. » (*Id.*, 290.)

3. *H. Br.*, I, 293, 295-296. Il décrit ailleurs Victorine, « fort jolie, mais nullement d'une beauté grecque ; au contraire,... figure profondément allobroge » (289-290). En revanche Colomb nous affirme qu'elle était « plutôt laide que jolie. » (*H. Br.*, II, 268.)

4. Et voici qui prouve la liberté presque extraordinaire dont jouissait Beyle à quinze ans : ses parents ignoraient même ses plus habituelles relations.

il faut et jolie, que j'avais le bonheur de faire, chaque soir, la conversation presque intime ? »

Mais l'esprit de contradiction venant en aide à l'amitié, Beyle réagit, et, après de pénibles incertitudes, « Victorine l'emporta ». A la défendre ainsi contre tous, dans le secret de son cœur, il s'était peu à peu attendri ; il commença de « cristalliser » pour elle, et, sur un traité d'algèbre qu'il venait d'acheter, il dessina un V majuscule, au milieu d'une couronne de feuillage. « Tous les jours je regardais ce monument [1]. » Il essayait ainsi de se persuader qu'il aimait Victorine : mais il n'y réussissait guère.

Bientôt Mademoiselle Victorine s'en fut souvent à la campagne ; Beyle s'absorba dans l'étude des mathématiques ; et cette amitié féminine, presque la seule qu'il ait jamais connue [2], s'enfonça dans le passé. L'aimable image de Victorine suivit d'abord Beyle à Paris, mais il commença bientôt à ne plus faire grand cas de sa petite amie provinciale [3] ; puis d'autres femmes enfin la lui firent oublier tout à fait. Plus tard Victorine Mounier lui prendra jusqu'à son nom.

Mais elle fut moins oublieuse. Et, si nous ne sommes pas obligés de croire, avec Beyle, — il se faisait volontiers des illusions sur ce chapitre, — que Mademoiselle Victorine l'ait aimé d'amour, nous pouvons bien admettre que longtemps elle se souvenait encore, avec une indulgente affection, du petit camarade de son enfance [4].

1. *H. Br.*, I, 297-299.

2. Beyle est plus amant qu'ami. En dehors de sa famille je ne vois, et dans sa maturité, que Madame Jules Gaulthier qui ait été son amie. Et encore eut-il un moment la prétention inopportune de changer cette amitié en amour.

3. « J'avais un souvenir tendre de Mlle Victorine, mais je ne doutais pas un instant qu'une jeune fille de Paris ne lui fût cent fois supérieure. » (*H. Br.*, II, 93.)

4. Cf. *H. Br.*, I, 159 ; II, 91, 270. Beyle rapporte, d'une façon très confuse, quelques mots de ses amis, qu'il prend trop au sérieux peut-être.

V

LA NATURE

La sensibilité visuelle d'Henri Beyle. — Il découvre la nature. — Le caractère et l'influence du paysage dauphinois. — Claix.

« Les paysages étaient comme un *archet* qui jouait sur mon âme. »

(*H. Br.*, I, 18.)

Au printemps de l'année 1797, Henri Beyle avait découvert la nature. C'est une découverte que bien des gens ne font jamais. Etait-il mieux préparé qu'un autre à trouver du plaisir dans les lignes d'un paysage ?

L'imagination de Beyle, comme sa mémoire, sont d'un visuel, ce qui est banal, mais d'un visuel particulièrement précis, ce qui l'est moins. Ses livres en font foi. Dans sa *Vie d'Henri Brulard*, le passé lui apparaît à distance, non comme une suite bien enchaînée d'événements, mais sous la forme de tableaux épars, d'*instantanés* qui surgissent capricieusement devant son regard, — des « pans de fresque », comme il dit lui-même. « L'image, répète-t-il à chaque instant, est on ne peut plus nette chez moi [1]. »

Ce genre de sensibilité visuelle ne sera point sans influence sur les méthodes mêmes de sa pensée et le caractère de son talent. Il n'aimera point les abstractions, et détestera surtout la méthaphysique : influence de Condillac, sans doute, mais plus encore besoin naturel d'un esprit qui n'admet que la sensation, ou du moins son image, nettement dessinée, et en quelque façon concrète.

1. *H. Br.*, I, 62 ; cf. 54, etc.

Ce même besoin de lignes fermes, bien détachées, l'éloignera, en littérature, des écrivains retentissants et vagues. Il ne sera point de ceux que séduisait la brumeuse poésie du nord. De là enfin son amour pour les petits faits précis, qui s'isolent et se profilent avec la vigueur d'un bas-relief.

Mais c'est une définition trop générale encore que d'appeler Beyle un visuel. Dans les objets qui s'offrent à lui, son regard ne retient pas tout. Sa vision est même très exclusive. Les jeux des couleurs ne paraissent guère l'intéresser : critique d'art, il ne trouvera point dans les peintres vénitiens ces jouissances délicates que tel rouge profond, tel bleu rare et fin, peuvent donner à la sensualité d'un amateur. Je ne crois pas qu'il soit davantage ému par les beaux effets de l'ombre et de la lumière [1] : ni les contrastes grandioses du clair-obscur, dans un paysage de montagne, ni les oppositions de soleil et d'ombre, dans ces villes italiennes où il a vécu, n'ont beaucoup retenu ses regards ; il restera aussi muet sur le pittoresque des ruelles de Sienne que sur celui des canaux de Venise.

Pourtant cet homme au regard si aigu n'est point de ceux pour qui le monde extérieur reste invisible, mais il voit seulement dans les choses ce qui peut avoir une signification pour son intelligence ou pour son cœur. Il sera donc plus frappé du dessin que de la lumière [2], et surtout que de la couleur ; dans le dessin même, il ne s'attardera point à la suavité d'une courbe, — comme l'eût fait un artiste grec ; — il ira tout de suite à ce qui rend la forme intelligible, c'est-à-dire à l'expression. S'il avait dessiné, il eût été sans doute un caricaturiste ; ses croquis, surtout « intellectuels », n'auraient gardé que le trait caractéristique.

Ses souvenirs d'enfance nous donnent maintes preuves de cette imagination que j'appellerais schématique. Revoit-il dans sa mémoire sa maison natale, nul trait

1. Rembrandt le laisse à peu près indifférent.

2. S'il apprécie le clair-obscur du Corrège, c'est moins en artiste qu'en rêveur ; il en goûte le poétique mystère.

pittoresque ne lui apparaît ; mais s'évoque, avec une précision vraiment merveilleuse, la disposition de toutes choses, et il dessine le plan de l'appartement, sans oublier une fenêtre ou un meuble. Se rappelle-t-il un épisode de la vie familiale, il retrouve, comme un metteur en scène, la place de chaque acteur, et un tracé nous montre comment ils étaient, quarante années plus tôt, disposés autour de la table. Les pages de son manuscrit semblent parfois le recueil des croquis d'un architecte.

La vision se fait-elle moins abstraite et plus vivante, c'est encore, dans l'image d'une scène ou d'un personnage, le détail caractéristique qui surgit seul. De l'abbé Raillanne il revoit surtout « les sourcils abominables ». Ce qu'il a retenu de Lambert mourant, ce sont « ses beaux sourcils noirs et cet air de force et de santé que son délire ne faisait qu'augmenter... » Et cet homme, victime de la *Journée des Tuiles*, il l'aperçoit encore, quarante-cinq ans plus tard, « sans habit, sa chemise et son pantalon de nankin... remplis de sang », avec une blessure « d'où le sang sortait abondamment... au bas du dos, à peu près vis-à-vis le nombril [1]. »

Henri Beyle avait donc, tout enfant, la vision intelligente et nette qui va chercher dans la réalité ce qui a un sens. Ses yeux mobiles et clairs recueillaient à chaque instant des images précises de toutes choses, mais des images où ces choses étaient réduites à ce qu'elles ont d'essentiel pour l'esprit. Elles se gravaient ensuite dans sa mémoire, une mémoire à la fois tenace et capricieuse, où l'image se perdait plutôt que de s'obscurcir.

C'est avec ce regard aigu, volontaire et exclusif, que Beyle va contempler et aimer la nature.

*
* *

L'amour de la Nature est sans doute un des moins naturels à l'homme. Il lui a fallu bien des siècles de culture pour qu'il apprît à trouver en elle autre chose que

1. *H. Br.*, I, 83, 170, 64.

l'agrément de sensations purement physiques. Beyle fit comme l'humanité ; il mit assez longtemps à discerner les beautés gracieuses et surtout tragiques du paysage dauphinois.

Ses parents avaient essayé de l'y aider : ils l'en avaient dégoûté [1]. Comment prendre plaisir à une campagne qu'admiraient Chérubin Beyle, Séraphie ou l'abbé Raillanne ? Ce dégoût bienfaisant lui conservait une sensibilité toute neuve pour le jour où les montagnes sublimes de sa patrie se révéleraient à lui, et feraient seules la conquête de son cœur.

Faut-il croire qu'en attendant Beyle soit demeuré insensible aux peintures champêtres de ses écrivains préférés ? Mais ne savons-nous point déjà qu'il avait aimé en imagination les forêts mystérieuses évoquées par l'Arioste? Il les avait même, ce qui importe davantage, transportées parmi les montagnes dauphinoises ; et celles-ci lui en étaient devenues tout de suite moins indifférentes. Puis les tendres héroïnes de l'Arioste ou de Shakespeare ne gravent-elles pas sur l'écorce des chênes le nom de leurs amants ? Aux yeux d'un enfant romanesque, il n'en fallait pas plus pour embellir les bois et les campagnes. Beyle imagina ces promeneuses sentimentales parmi les sites du Graisivaudan, et il rêva vaguement de les y rencontrer. Enfin Estelle et Némorin lui avaient, à n'en point douter, fait une âme essentiellement bucolique.

Mais surtout, et bien plus qu'il ne veut nous le dire, J.-J. Rousseau l'avait séduit ; au rythme tendre ou sonore de ses phrases, il avait entrevu un paysage romantique encadrant une passion sublime, le lac et les mon-

1. « Mes parents me vantaient sans cesse, et à leur manière, la beauté des champs, de la verdure, des fleurs,... des renoncules, etc. — Ces plates phrases m'ont donné, pour les fleurs et les plates-bandes, un dégoût qui dure encore. » (*H. Br.*, I, 241-242 ; cf. II, 176.) On pourrait conclure de ce texte que les parents de Beyle avaient une conception purement classique du paysage, qu'ils aimaient une nature arrangée et égayée par la main de l'homme. Pourtant ailleurs l'abbé Raillanne fait admirer à Beyle les montagnes que l'on aperçoit de l'*Ile Verte*. Et Chérubin Beyle lui-même avait lu Jean-Jacques : « ... l'un des défauts *littéraires* de mon père et de M. Raillanne était d'exagérer sans cesse les beautés de la nature... » (*Id.*, I, 95.)

tagnes grandioses, l'intimité des bosquets amoureux, tous les accords variés d'une nature dont il pouvait retrouver autour de lui quelque image. Il n'avoue donc pas toute la vérité quand il écrit : « J'étais, sans m'en rendre compte, extrêmement sensible à la beauté des paysages... Si quelqu'un m'eût parlé des beautés de la Suisse, il m'eût fait mal au cœur ; je sautais les phrases de ce genre dans les *Confessions* et l'*Héloïse* de Rousseau, ou plutôt, pour être exact, je les lisais en courant. Mais ces phrases si belles me touchaient malgré moi [1]... »

Elles le touchaient si bien que les premières descriptions sorties de sa plume, dans les lettres qu'il écrivait à Pauline, en 1801, ou à son ami Mounier, en 1803, rappelleront avec excès la manière de Jean-Jacques [2].

Beyle était donc préparé à comprendre la nature ; mais il résistait ; c'est toute autre chose que de rêver à un paysage chimérique en lisant un poète, ou de regarder le paysage réel qu'on a sous les yeux. Beyle rêvait volontiers, il ne regardait pas encore.

Mais tout changea pour lui quand l'Ecole centrale vint bouleverser sa vie. Cette âme jusque-là concentrée s'épanouit au grand air de la liberté. Parmi tant de trouvailles merveilleuses qu'il fit alors, ou qu'il crut faire, il y eut celle des champs et des montagnes ; pour la première fois Beyle regarda vraiment l'horizon au milieu duquel il vivait depuis bientôt quinze ans.

Lui-même nous a conté cette révélation. M. Durand

1. *H. Br.*, II, 176. — Beyle soutient dans ce passage qu'il n'aimait pas encore la nature quand il partit pour l'Italie ; c'est en contradiction avec le récit que je reproduirai tout à l'heure, et qui, pour bien des raisons, me semble beaucoup plus vraisemblable.

2. Il écrit à Pauline, le 9 mai 1801 (*Corr.*, I, 16), en lui dépeignant un orage : « Si tu t'...es trouvée [à Montfleury] dans un moment d'orage, lorsque les nuées obscures luttent et se déchirent, que le tonnerre fait retentir la terre et les cieux,... ton âme s'est sans doute élevée vers le père des nuages et de la terre ; tu as senti la puissance du créateur. Mais peu à peu cette idée sublime a fait place à une douce mélancolie, tu es revenue vers toi-même et tu as pensé... à tes plans de bonheur... »

Ecrivant à Mounier, en 1803, il comparera les révolutions de la nature à celles du cœur humain, « sublimes de loin et bien tristes de près », il lui contera qu'il va lire la *Nouvelle Héloïse* « dans une chaumière abandonnée », au milieu de ces « hautes montagnes qui émeuvent... » (*Corr.*, I, 75.)

expliquait Horace ou Virgile ; mais Beyle, déçu de ne point trouver parmi les jeunes polissons qui l'entouraient ces belles âmes rêvées par lui, fuyait souvent la classe pour chercher la solitude et s'abreuver de mélancolie. L'une et l'autre le préparèrent à comprendre la grande consolatrice, qu'il découvrit en regardant par la fenêtre [1].

« C'était un beau jour d'été et une brise douce agitait les foins des glacis de la porte de Bonne [2]. » A ses pieds la plaine immense étendait la fraîcheur de ses champs et de ses arbres ; plus loin s'élevaient doucement, vertes, claires et dorées sous le soleil, les collines d'Eybens et d'Uriage. Et par delà, au-dessus d'elles, comme un chœur sauvage et magnifique, hérissant sur une sombre base leurs pics de rochers et de neiges, les cimes de Belledonne, du Chamrousse, du Taillefer, barraient et remplissaient le ciel. Henri Beyle fut « sensible » à un tel spectacle.

Cette première émotion devant la nature avait été si vive et si profonde, qu'il voudra la rappeler encore une fois en écrivant l'un de ses derniers ouvrages. Dans les *Mémoires d'un Touriste*, le paysage qu'il choisit entre tous pour donner à son lecteur une parfaite idée de la vallée du Graisivaudan, c'est la vue qu'il avait découverte à quinze ans par la fenêtre de l'Ecole centrale :

« Midi sonnait, le soleil était dans toute son ardeur, le silence universel n'était troublé que par le cri de quelques cigales ; c'était le vers de Virgile dans toute sa vérité :

Sole sub ardenti resonant arbusta cicadis.

Une brise légère agitait l'herbe assez longue du glacis [3]... Au delà, les délicieux coteaux... couverts par leurs châtaigniers si frais, déployaient leurs ombres paisibles. Au-dessus, à une hauteur étonnante, le mont Taillefer faisait

1. Les hauts bâtiments de l'Ecole centrale se dressaient alors sur les remparts (reportés depuis beaucoup plus loin), qui dominaient la plaine s'étendant à l'est et au sud de Grenoble.

2. *H. Br.*, I, 241. — Cf. I, 124 ; II, 40.

3. On reconnaît le détail donné déjà dans *Henri Brulard*. Ici Beyle suppose qu'il regarde la campagne par la fenêtre du musée de Grenoble, alors dans l'ancienne église des Jésuites, qui avait fait partie des bâtiments de l'Ecole centrale.

contraste à la chaleur ardente par sa neige éternelle, et donnait de la profondeur à la sensation... Un tel moment mérite seul un long voyage... C'est dans ces instants célestes que la vue ou le souvenir d'un homme qui peut vous parler fait mal à l'âme... J'étais ravi au point de me demander comme à Naples : Que pourrais-je ajouter à ceci, si j'étais le Père éternel [1] ?... »

Beyle avait, ce jour-là, découvert une sensation nouvelle, l'une de celles qu'il devait le plus finement savourer, et le plus longtemps ; car cet amour-ci est de tous les âges : « J'ai recherché avec une sensibilité exquise la vue des beaux paysages ; c'est pour cela uniquement que j'ai voyagé... », dira-t-il plus tard [2]. L'adolescent va désormais promener ses rêveries et ses tendresses à travers la campagne ; il croira reconnaître dans le fier horizon qui l'entoure l'écho de ses pensées ; et cette sympathie de montagnes sublimes sera très douce à son cœur.

La nature avait tout d'abord consolé sa solitude : elle vint bientôt ennoblir ses amitiés. Bigillion fut le compagnon préféré de ces courses sentimentales. « Nous faisions de longues promenades ensemble, surtout vers la tour de Rabot et la Bastille. La vue magnifique dont on jouit de là... élevait notre âme [3]... » L'Isère tordait au-dessous d'eux sa courbe mince. A leurs pieds Grenoble s'humiliait, sous la fumée. A mesure qu'ils montaient dans l'air plus pur, la triple vallée s'élargissait à leurs yeux. Bientôt ils pouvaient se croire seuls au milieu de ces montagnes aux grands mouvements tragiques, qui semblaient s'élever avec eux et rester leurs uniques confidentes. Alors sans doute ils se sentaient tout animés de hautes et nobles pensées [4]. Les conseils surhumains que peuvent donner à des imaginations de seize ans les cimes glacées et les nuages les préparaient aux plus audacieuses folies. Et

1. *Mém. d'un Touriste*, II, 146-147. Le passage avait déjà été rapproché par C. Stryienski du texte d'*Henri Brulard*.
2. *H. Br.*, I, 18.
3. *H. Br.*, I, 286.
4. Il parle dans les *Mémoires d'un Touriste* de « ces moments de générosité et de supériorité » que donne à l'esprit un tel spectacle. (II, 147.)

nous connaissons trop les rêves de gloire, d'héroïsme et d'amour qui brûlaient depuis tant d'années la jeune âme de Beyle, pour ne pas croire qu'il ait trouvé, sur les pentes du mont Rachais, en face des sommets vertigineux de Belledonne, ses exaltations les plus sublimes [1].

De là-haut, ils regardaient la vie ; ce n'est peut-être pas le moyen de la bien voir : « Dans ces promenades nous nous faisions part, avec toute franchise, de ce qui nous semblait de cette forêt terrible, sombre et délicieuse, dans laquelle nous étions sur le point d'entrer. On voit qu'il s'agit de la société et du monde. »

C'est ainsi que les Alpes du Dauphiné servaient d'accompagnement magnifique aux désirs et aux mélancolies d'Henri Beyle. Les lignes émouvantes de ces montagnes achevèrent de former, en l'exaspérant, sa morbide sensibilité.

Dix ans plus tard, il rappellera un jour à sa sœur les rêves de sa jeunesse, si mal réalisés par la vie ; et il les unira dans son souvenir au paysage natal qui en avait formé l'harmonieux décor : « ... Comme je regardais la chute des montagnes du côté de Voreppe en soupirant [2] ! C'était surtout au crépuscule du soir, en été ; le contour en était dessiné par une douce couleur orangée !... Hélas ! ce bonheur charmant que je me figurais,... le seul souvenir en est plus fort que tous les bonheurs présents [3]... »

La nature, à peine découverte par Beyle, se subordonnait donc, comme elle fera toujours, aux passions qui remplissaient son cœur. Pas plus que la peinture ou la

1. En ce même temps, dans un article que Beyle put lire (*Clairvoyant* du 24 vendémiaire an VII : *Les Montagnes*), un de ses compatriotes découvrait dans les montagnes du Dauphiné une leçon de liberté :

« La nature, en travaillant d'une main hardie et révolutionnaire le sol du département de l'Isère, en l'environnant d'une magnificence sauvage, l'a consacré particulièrement à la liberté... Du haut de ces régions escarpées,... [l'homme] voit avec pitié ces pygmées qu'on appelle rois, ces charlatans qu'on nomme prêtres, et tous leurs vains efforts pour arrêter dans leur marche ces géants que l'on nomme peuples... »

Les conversations entre Beyle et Bigillion n'étaient assurément pas de ce style, mais elles pouvaient être dans cet esprit.

2. Parce qu'elles marquaient le chemin de Paris.

3. *Corr.*, I, 319 : 26 mars 1808.

musique, il ne l'aime avec l'amour désintéressé d'un artiste. Il la voit pour l'oublier bientôt. Il fait cristalliser autour d'elle toute la floraison de sa fantaisie. Elle sert avant tout à exalter ses sentiments intimes.

Beyle sentira toujours la nature de cette façon. En 1838 il écrira encore : « J'aime les beaux paysages : ils font quelquefois sur mon âme le même effet qu'un archet bien manié sur un violon sonore; ils créent des sensations folles ; ils augmentent ma joie et rendent le malheur plus supportable [1]... » — « C'est pour moi comme la musique de Mozart », disait madame Derville dans le *Rouge et le Noir* [2].

*
* *

« Les montagnes de mon pays..., témoins des mouvements passionnés de mon cœur, pendant les seize premières années de ma vie... »

(*Souv. d'Egot.*, 32.)

Ce fut devant les horizons de sa ville natale que Beyle commença de discerner les notes indécises de cette musique intérieure. Est-ce à dire que les Alpes du Dauphiné, les vallées de l'Isère et du Drac, furent seulement les vagues inspiratrices de ses émotions, la symphonie qu'on oublie en l'écoutant, pour s'abandonner à son rêve ? Non sans doute. Il les aima aussi pour elles-mêmes.

Le coup d'œil vif et précis de Beyle sait analyser un beau site, mais il en fait une analyse psychologique. La nature lui apparaît seulement en fonction de l'âme humaine. Il retrouve dans le dessin des montagnes et dans l'on-

1. *Mém. d'un Tour.*, I, 77.

2. I, 50. — On trouverait dans l'œuvre de Stendhal maint exemple de cette façon toute sentimentale d'apprécier un paysage, qui n'est plus qu'un thème à rêverie. Voici l'un des plus caractéristiques : « On se sent tout à coup plongé dans une rêverie profonde... à la vue des bois et de *leur vaste silence*. On songe avec profondeur à ses plus chères illusions ; on les trouve moins improbables : bientôt on en jouit comme de réalités. On parle à ce qu'on aime, on ose l'interroger, on écoute ses réponses. Voilà les sentiments que me donne une promenade solitaire dans une... forêt. » (*Racine et Shakespeare*, 100.)

dulation des vallées une image de nos sentiments et de nos passions. C'est ainsi qu'il écrira dans *Henri Brulard*, avec une délicatesse curieuse : « ... des aspects que personne ne citait, la ligne de rochers en approchant d'Arbois..., sont pour moi une image sensible et évidente de l'âme de Métilde [1]. »

Cette façon d'interpréter la nature le disposait beaucoup mieux qu'une vision plus pittoresque à en subir l'influence. Symboles ou expressions, des paysages ainsi humanisés n'avaient point de peine à s'insinuer dans son esprit, et à y laisser leur empreinte. Y avait-il donc, dans le langage que tenaient à ce Dauphinois les montagnes du Dauphiné, quelque accent original dont on puisse retrouver en lui les particularités singulières ?

En cherchant dans cette âme, comme le veut Ruskin, « les lignes des paysages que les yeux ont contemplés », nous ne ferons qu'obéir à une suggestion de Stendhal lui-même : n'a-t-il point noté « l'impression profonde » que les « terribles montagnes » du Dauphiné peuvent laisser « dans certaines âmes [2] » ?

Quand Beyle se promenait par les rues étroites et les petites places de Grenoble, quand il longeait les quais de l'Isère, d'où la ville découpe si bien son âpre et fine silhouette sur la longue chaîne blanche de Belledonne, quand il errait dans les vallées ou sur la montagne, la figure de son pays natal lui répétait sans cesse quelques leçons obstinées.

Là rien d'indécis, point d'hésitation ni de mollesse : les horizons de Grenoble ne sauraient former des imaginations vagues. Fermes, précis et durs, ils ne ressemblent guère à ces paysages de Touraine ou de Normandie, qui ne savent point s'affirmer. Dans la ville comme autour d'elle, les choses semblent pleines d'une impérieuse volonté.

C'est d'abord l'opiniâtre couleur jaune, un jaune de

1 *H. Br.*, I, 18.
2. *Mém. d'un Tour.*, I, 87.

soufre, de poussière et de fumée, qui couvre uniformément toutes les maisons du vieux Grenoble, alors étroitement serré dans la ceinture de ses remparts : hautes maisons sévères et tristes, d'une laideur rechignée et sans abandon.

Au milieu de leur masse compacte, le clocher de Saint-André, robuste, âpre et aigu comme le caractère dauphinois, dresse, sans aller trop haut, sa flèche trapue et sa tour carrée [1].

Et au bout de toutes ces rues moroses, au-dessus de toutes ces places et de leurs maisons grises, les montagnes lumineuses érigent leurs escarpements et leurs pics, le contraste inattendu de leur décor de féerie.

Mais cet horizon splendide n'est point tel que l'imagination puisse s'y égarer. Elle rencontre tout de suite, dans la lumière crue, de solides rochers qui l'arrêtent. Le fort Rabot et la Bastille [2] sont là, tout proches des yeux, et touchant le toit des maisons qu'ils surplombent. Leur contour net, leur brutal relief, habituent l'esprit des Grenoblois à la plus sèche précision. La masse épaisse de cette falaise qui pèse sur la ville ramène à chaque instant le spectateur au réel. De si près, la montagne reste elle-même ; point de reflets qui la voilent et l'embellissent ; elle garde intacte la couleur de sa terre, de ses herbes et de ses rochers ; on en voit sans illusion l'ossature puissante et le rude pelage.

Et cependant Grenoble n'étouffe pas au fond d'un cirque trop étroit. Rien d'étriqué dans son horizon. Sa triple vallée [3], avantage unique, ouvre dans la ceinture de ses montagnes trois larges brèches de lumière et de ciel.

Le regard peut donc quitter les escarpements trop proches qui l'oppressent. Il rencontre tout d'abord, se faisant face, et dominant Grenoble sans l'écraser, les beaux profils du Saint-Eynard et du Moucherotte, que nuancent déjà les transparences de l'atmosphère. Mais il peut

1. Comme la tour basse de la cathédrale, plus trapue encore et plus carrée.

2. Qui s'élèvent au flanc du mont Rachais, sur la rive droite de l'Isère, et immédiatement au-dessus du vieux faubourg Saint-Laurent.

3. La haute et la basse vallée de l'Isère, et celle du Drac.

encore s'enfuir bien au delà, jusqu'aux cimes lointaines qui blanchissent dans le ciel. L'air lumineux les rend diaphanes et légères ; à les contempler, l'imagination échappe aux rudesses de la réalité trop voisine ; elle devient plus hardie ; elle s'accoutume aux visions grandioses et aux beautés surhumaines. Mais elle s'envole sans se perdre ; elle ne s'égare pas dans la brume confuse des rêves vagues ; car les sommets les plus lointains précisent encore sur le ciel clair la dureté fine de leurs aiguilles.

Et quand l'œil et l'esprit se sont fatigués à trop contempler la neige bleuie des sommets où l'homme ne vit pas, il leur est facile de venir se reposer et se guérir aux proches falaises, qui ne sont pas si près du ciel.

Henri Beyle ne semble-t-il pas avoir reçu la double leçon de ces montagnes? positif et sentimental, chimérique et pratique, amoureux du grand et soigneux du détail, ce rêveur réaliste semble porter en lui l'âme double des paysages grenoblois.

Mais il n'y trouvait pas seulement ce premier contraste de l'idéal et du réel. Tout n'est-il pas antithèse autour de Grenoble ? A chaque instant l'œil est réveillé par une opposition de lumière ou de couleur, par le brusque ressaut d'une ligne : la plaine unie du Graisivaudan se heurte aux escarpements à pic ; la verdure de ses champs et de ses arbres, aussi fraîche que celle d'un jardin, fait place tout à coup à la pierre nue ; la chaîne épineuse de Belledonne dresse ses pointes de granit en face des monts de la Chartreuse, faits de blocs calcaires larges et carrés ; la blancheur des neiges étincelle au milieu des rochers noirs ; et les grandes ombres errantes du soleil viennent encore ajouter leurs contrastes à ces contrastes [1].

Ne retrouve-t-on pas dans l'âme de Stendhal les lignes

1. Beyle avait bien vu ce caractère du paysage dauphinois. Il écrit dans les *Mém. d'un Touriste* (II,126) : « ...vous avez sous les yeux, d'abord les plus belles verdures et les joies de l'été ; plus loin, l'Isère, grande rivière ; au delà, des collines boisées, et, encore au delà, à une hauteur immense et comme sur vos têtes, les Alpes, les Alpes sublimes passées par Annibal, et encore en partie couvertes de neige le 5 août. »

saccadées, le dur relief et les oppositions violentes de ses montagnes ?

Ne nous exagérons pas cependant l'importance de telles affinités. Le caractère d'Henri Beyle était à peu près formé quand il découvrit la nature. Il montrait déjà ce bizarre mélange d'idéalisme et de réalisme, de sensibilité et de raison, qui dès son enfance nous est apparu comme l'originalité maîtresse de son âme. Mais un caractère ne devient pleinement lui-même que si les forces qui travaillent à le former favorisent ses propres tendances. Beyle eut souvent cette heureuse fortune au cours de toute sa jeunesse. La nature dauphinoise fut seulement la dernière de ces influences concordantes. Elle acheva de le rendre ce qu'il était déjà.

Cette nature, il l'aima. Ce n'était point l'amour instinctif pour le pays où l'on est né, puisque sa ville natale lui semblait odieuse. Mais il éprouvait pour les montagnes qui avaient exalté son adolescence une sympathie profonde ; il y reconnaissait la forme de son âme.

Leur absence va bientôt suffire pour lui faire mépriser Paris. Et longtemps, aux bords de la Seine, ce Dauphinois déraciné gardera la nostalgie de ses montagnes et de ses vallées [1]. Un jour il déclarera qu'elles valent toutes celles de la Suisse [2] ; et une autre fois il osera comparer le Graisivaudan à sa chère Lombardie [3] : il ne pouvait vraiment mieux faire. « C'est un pays magnifique autant qu'il est inconnu, écrira-t-il peu d'années avant sa mort [4]. Rien en France... ne peut être comparé à cette vallée de Grenoble à Montméliant [5]... »

1. Il écrit à Pauline le 31 décembre 1804 (*Corr.*, I, 134) : « Je volerais avec enthousiasme dans ce beau pays si je savais t'y trouver... ; car, après toi, ce que j'aime le mieux, c'est la vallée du Grésivaudan... »

2. Lettre à Sutton Sharpe, 1827 (*Corr.*, II, 464).

3. « ... Je ne puis comparer cette végétation qu'à celle de la Lombardie... Je ne vois de plus beaux paysages qu'en Lombardie, vers les lacs... » (*Mém. d'un Tour.*, I, 127-128.)

Mais la Touraine lui semblera médiocre et plate, par contraste avec le Dauphiné : « ... Quelle différence avec les bords *inconnus* de l'Isère ! » (*Id.*, 267.)

4. *Id.*, 125.

5. Le trait le plus saillant de cet amour de Beyle pour les paysages du Dauphiné, c'est qu'il en goûte à la fois les deux aspects, la vallée et la montagne.

*
* *

« ... je m'en vais errer dans les roches comme le malheureux Cardénio... Ce pays m'enchante et est d'accord avec ce qui reste encore de romanesque dans mon âme. Si vraiment une Julie d'Etange existait encore, je sens qu'on mourrait d'amour pour elle parmi ces hautes montagnes... »

(*Corr.*, I, 65.)

Ce n'est point à Grenoble qu'Henri Beyle put vivre dans l'intimité de la nature, et jouir d'elle en toute liberté ; c'est à Claix, en cette maison familiale qui finit par devenir son séjour préféré [1].

Le domaine, qui appartenait à la famille des Beyle depuis 1705 [2], resta leur propriété durant plus d'un siècle ; il ne fut vendu par les héritiers de Chérubin

Cette intelligente compréhension de beautés aussi opposées était alors infiniment rare. Sans doute dès longtemps quelques-uns appréciaient la montagne *. Mais les admirateurs traditionnels d'une large plaine bien cultivée ne se confondaient point d'habitude avec les admirateurs révolutionnaires des glaciers et des rocs. Ceux-ci depuis peu se multipliaient. Dans cette *Claudine*, qui faisait alors les délices d'Henri Beyle, Florian nous apprend que, en 1788, Chamouny commençait à être fréquenté et enrichi par les voyageurs, mais seulement depuis moins de dix ans. Florian proteste, quant à lui, contre ce goût nouveau de la montagne ; la mer de glace l' « a frappé de terreur et pénétré de tristesse » ; « en regardant ces belles horreurs », il a « remercié l'être tout puissant de les avoir rendues si rares. » Combien il préfère « la délicieuse vallée ! » Il se promet de « consoler » ses « yeux attristés... dans ce riant paysage », devant de « riches tapis de verdure », des « prés émaillés », et des chaumières peuplées de vieillards sentimentaux. (96-97.)

Le goût de Beyle pour la montagne a donc encore quelque mérite. Ici comme partout, il concilie les contraires. Lecteur de Florian, il s'attendrit sur le paysage bucolique et fleuri de la vallée. Lecteur de Jean-Jacques ** et de Shakespeare, il s'exalte devant les hautes cimes tragiques.

1. Il alla souvent aussi dans son enfance au petit domaine que son grand-père possédait « entre le Fontanil et Voreppe », simple « chaumière adorée » par Beyle (*H. Br.*, I, 74, 169 : II, 293).

2. On trouvera quelques renseignements sur l'origine de cette propriété dans H. Cordier, *Stendhal et ses amis*, p. 44-45, note.

* Voir sur toute cette question le livre merveilleusement précis de M. Mornet.

** Qui d'ailleurs avait une secrète tendresse pour un niais jardin bien peigné.

Beyle [1] que le 20 août 1820 [2]. Mais il ne doit pas nous intéresser seulement parce que le père de Beyle y dissipa sa fortune et celle de ses enfants : c'est dans ce petit jardin, dominé par des montagnes grandioses, qu'Henri Beyle adolescent fit ses lectures les plus décisives, et cultiva ses plus beaux rêves.

Quand on sort de Grenoble par la porte du cours Saint-André, on voit s'ouvrir au regard et se perdre à l'horizon une large avenue parfaitement rectiligne. Sans jamais s'infléchir, l'espace de deux lieues, elle s'en va vers le sud jusqu'au pont de Claix. C'est par cette grande route plantée d'arbres comme une allée de jardin qu'Henri Beyle, encore tout enfant, suivit « mille fois peut-être », de son petit pas rapide, les grands pas réguliers de Chérubin Beyle.

Plus tard il admirera la route et la vallée : « A droite se déploie la plaine du pont de Claix avec sa magnifique avenue... : cette idée à la Lenôtre, placée au milieu de montagnes sauvages, est d'un effet admirable [3]. » Mais alors il suivait son père en rechignant, dans ces promenades qui lui semblaient une pénitence inventée pour son tourment. Arrivés au pont de Claix, l'une des « sept merveilles du Dauphiné », le père et le fils traversaient le Drac, et prenaient, vers la droite, la route de la montagne. Au delà du village de Claix, ils atteignaient bientôt un hameau modeste, Furonières, sur les premières pentes du Moucherotte.

C'est là qu'on peut trouver encore aujourd'hui le domaine de Chérubin Beyle. Il n'a guère changé depuis cent ans. La maison [4], au toit bas, large et trapue, a gardé sous le crépi neuf sa banalité ancienne. Les bergeries somptueuses, voûtées comme une église romane, et faites pour braver le temps, attestent encore la folie de Chérubin, et son amour immodéré pour les moutons mérinos. Enfin le jardin où Beyle vécut tant d'heures passion-

1. C'est-à-dire Henri Beyle et ses deux sœurs.
2. La vente s'éleva à 115.600 francs. (Maignien, *ouv. cit.*)
3. *Mém. d'un Tour.*, II, 125.
4. On en verra l'image, ainsi que celle des tilleuls, dans le livre de M. P. Brun.

nées semble n'avoir pas été trop remanié [1] par ses propriétaires successifs. La charmille a disparu, où Beyle allait se cacher pour lire Don Quichotte : un poulailler a pris sa place. Mais l'allée des tilleuls, — des tilleuls chétifs, qui manquent un peu de majesté [2], — s'en va toujours, d'un bout à l'autre du petit clos, dominant la prairie basse derrière laquelle se découvrent la vallée du Drac et son horizon de montagnes. Et l'on peut encore s'asseoir où s'asseyait Henri Beyle, au pied du second tilleul, tout près de la maison [3]. De là se découvre bien la vraie beauté de ce jardin. Elle n'est assurément point dans les arbres médiocres, les pauvres parterres, ou l'étroit enclos, mais dans le décor somptueux des montagnes qui le dominent de toutes parts. Ce petit jardin n'est qu'une loge en face d'un spectacle sublime.

Henri Beyle n'a point décrit cet horizon de sa jeunesse. Mais pareil paysage est pour nous un document incomparable ; rien n'a changé de ces couleurs et de ces lignes ; en les regardant, nous saisissons en quelque sorte la sensation encore intacte d'Henri Beyle il y a plus de cent ans ; nous contemplons à notre tour, sous le même angle et dans la même lumière, le tableau qu'il voyait tous les jours en son enfance.

Derrière la maison, vers Grenoble, l'horizon est presque masqué par de petits tertres tout proches, couverts de vignes. Il scachaient à Beyle la vallée de l'Isère, et cette ville si détestée. Au-dessus de la région où elle était tapie, il n'apercevait que l'étrange saillant de la dent de Crolles, et, vers la droite, dominant quelques collines vertes, la longue chaîne majestueuse de Belledonne, aux aiguilles blanches marbrées de noir.

Mais quand Beyle, tournant le dos à la vallée de l'Isère, s'asseyait sous les tilleuls, au bord de la prairie, les montagnes plus proches et plus variées qu'il avait au

1. A le comparer avec le plan que Beyle en a dessiné sur le manuscrit d'*Henri Brulard*.

2. Ils ne sont peut-être que les fils de ceux qui ont abrité Beyle.

3. « ... sous le second tilleul de l'allée du côté du parterre, dont le terrain s'enfonçait d'un pied... » (*H. Br*, I, 108.)

couchant et au sud présentaient à sa vue un spectacle bien autrement dramatique.

A côté de lui, au-dessus de la cime des arbres et du toit de la maison, se dressaient à droite comme un mur les flancs à pic du Moucherotte [1] ; le matin resplendissants de soleil, ils barraient le soir tout le ciel de leur masse sombre et formidable. Bien avant la fin du jour, leur grande ombre couvrait Furonières.

Contre cette paroi de pierre qui arrêtait le regard, on voyait, comme des flots qui battent une falaise, les prairies monter et se briser. Leurs grandes lames vertes et onduleuses offraient encore aux vaches et aux mérinos de Chérubin Beyle des pâturages nourriciers. Mais ce n'était plus au-dessus que la roche escarpée et nue, où restaient accrochés, au printemps, sur les rares saillies, quelques lambeaux de neige.

L'oppression de cette montagne était la tristesse de la maison. Mais il suffisait, pour s'en distraire, de regarder vers le midi la vallée tumultueuse du Drac. Là tout était lumière, espace, et liberté [2].

Du pied de ses tilleuls, Henri Beyle voyait d'abord les quelques arbres dispersés le long de la prairie en pente, et dessinant, sur un fond d'herbe, le fin détail de leurs branches : premier plan fragile, fait pour donner plus de majesté aux grands profils simples qui montaient là-bas dans le ciel.

Mais si le regard ne se laissait pas tout de suite attirer et maîtriser par les hautes cimes, il pouvait d'abord descendre jusqu'aux bords du Drac ; quelques maisons, bien disposées, suffisaient pour animer le paysage, le mettre à l'échelle de l'homme, et préparer l'imagination à mieux sentir, par contraste, une nature plus héroïque.

Car ce n'était plus, au fond de la vallée, et se déployant sur tout l'horizon, que de hautes montagnes surhumaines.

1. Ou, plus exactement, m'écrit M. Debraye, de la crête rocheuse qui relie le Moucherotte au pic Saint-Michel.

2. De Milan, en 1800, Beyle rappelle avec émotion à sa sœur « la charmante vue de la plaine de Claix, et, dans le lointain, celle des montagnes et du fond de la vallée. » (*Corr.*, I, 8.)

Elles se mêlaient en désordre, les unes aiguës comme des volcans, les autres longues et dentelées comme des vagues de granit. Sur les premières on distinguait encore les arbres et les rochers ; d'autres, plus lointaines, semblaient uniformément teintes de brumes et de reflets, rosées, dorées ou bleuies par l'heure. A mesure qu'elles s'enfuyaient vers l'horizon, elles se faisaient plus légères, — jusqu'aux dernières et plus hautes cimes, qui détachaient sur le ciel leurs pointes fières et délicates.

C'est en face de cet horizon expressif, tantôt étincelant de lumière et de joie, mais bien plus souvent animé d'ombres étranges et de gestes passionnés, c'est devant cette toile de fond romantique que Beyle assista au spectacle de la nature pendant quinze ans de sa vie.

Il passait là généralement les mois d'août et de septembre, et, presque en toute saison, il y allait chaque jeudi avec son père. C'est là qu'il goûta en paix ses premières lectures, *Don Quichotte* et *la Pucelle*, Molière et Néricault-Destouches. Plus tard, dans l'herbe du pré, les jambes nues de Séraphie lui donnèrent bon gré mal gré une volupté nouvelle.

C'est à Claix aussi que Beyle se livra à un sport qui est proprement le plaisir des hommes à imagination. Beyle fut un chasseur passionné [1].

1. Casimir Stryienski, et c'est impardonnable, nous l'avait laissé ignorer. La nouvelle édition d'*Henri Brulard* donne sur les chasses de Beyle maint détail curieux (I, 209 ; II, 37, 40, 43, 154). Qu'il ait aimé la chasse à la « fureur », nous n'en pouvons douter : il se rappelle encore et raconte avec volupté les plus beaux coups de fusil de sa jeunesse *. Il affirme d'ailleurs qu'il était fort bon tireur, et rapporte même, sur son adresse au pistolet, un exploit que ne croira guère quiconque sait manier une arme.

Mais Beyle fut un chasseur sentimental. Aux anxiétés délicieuses de l'attente se mêlaient les souvenirs de l'Arioste et les voluptueuses images qu'il avait coutume de placer parmi les bois et les montagnes. A l'affût du renard, il rêve « au beau paysage, à l'amour », et aux femmes nues qu'il imagine dans l'eau fraîche d'un ruisseau ombreux. Ainsi le goût de la chasse vint se confondre avec le sentiment de la nature ; ils s'embellirent l'un l'autre.

Plus tard seulement, quand l'imagination et le rêve cessèrent de poétiser pour Beyle ces inutiles massacres, il renonça à la chasse, par humanité.

* « Ce fut un des plus vifs bonheurs de ma vie. » (II, 40.) Il s'agit de sa première grive.

Mais la solitude grandiose et la mélancolie de ce jardin de Furonières, perdu au flanc presque désert de la montagne, et enveloppé d'un horizon tragique, il ne les sentit qu'aux dernières années de son adolescence. C'est alors qu'il lit à Claix Jean-Jacques et Shakespeare, qu'il y vient rêver à Mademoiselle Cubly, qu'il s'y prépare en imagination une destinée de gloire et d'amour.

Et plus tard, à ses retours de Paris, l'intelligence fatiguée, les nerfs usés et le cœur déçu, il ira chercher à Claix, nouvelle Thébaïde, un apaisement, et y méditer avec lui-même.

Là enfin il découvrira l'amitié de sa sœur Pauline, aussi ardente et plus romanesque que son frère. Elle-même à son tour cherchera dans la montagne les solitudes les plus propices à sa mélancolie passionnée [1]. Et quand ce nouveau René se retrouvera, en de brefs séjours, auprès de sa Lucile, ils mêleront leurs rêves aux lignes violentes de ces montagnes, pleines de conseils romantiques et d'appels à je ne sais quoi de grand.

Enfin, de longues années après, quand il aura vendu Claix, et qu'il sera devenu un étranger dans sa patrie, il n'écrira point *Milly ou la Terre natale*, mais il sera aussi fidèle que Lamartine, et plus discrètement, à la maison de son enfance. « Tous les deux ou trois ans », raconte son ami Colomb, il sentait le besoin de revoir le Dauphiné [2]. Et ce n'était pas alors Grenoble, toujours détesté, qui l'attirait, c'était le jardin de Furonières, vraie patrie de son âme d'enfant. Un jour, en 1824, il vint rôder timidement autour de cette maison qui n'était plus à lui ; on vendangeait ; il se décida, non sans émotion, à acheter quelques grappes de raisin : « Beyle me redisait avec un plaisir charmant, écrit Colomb, la sensation délicieuse

Elle lui parut « un meurtre... dégoûtant. » — « Rien ne me semble plus plat aujourd'hui que de changer un oiseau charmant en quatre onces de chair morte. »

1. Par exemple la cascade d'Allières, au-dessus de Furonières, dont elle lui parle dans ses lettres.

2. Et Colomb, qui ne comprend jamais, s'en étonne, puisque « Beyle parlait... avec dédain et dérision de sa ville natale... » Mais il ne parlait pas avec dédain de ses montagnes.

que lui procura ce raisin mangé sur les lieux mêmes où les plus doux moments de son enfance s'étaient écoulés [1] ». Cette gourmandise sentimentale est touchante. Mais soyons sûrs que, sans le dire à Colomb, il ne se contenta point de manger le raisin de son ancien domaine ; il regarda longuement le paysage qui s'était accordé avec tant de ces rêves que l'on n'oublie pas, et, dans les lignes tourmentées des montagnes, il se plut à retrouver le souvenir mélancolique et délicieux des tempêtes de sa jeunesse.

1. *Notice*, XLIX. Beyle, dans *Henri Brulard*, fait allusion à une visite semblable : « ... Maison de campagne qui joua le plus grand rôle dans mon enfance, que j'ai revue en 1828, vendue à un général. » (II, 228.)

VI

LE DÉPART DE GRENOBLE

« Pour Julien, faire fortune, c'était d'abord sortir de Verrières ; il abhorrait sa patrie. Tout ce qu'il y voyait glaçait son imagination. »

(*Le Rouge et le Noir*, I, 22.)

Grenoble avait donné à Henri Beyle tout ce qu'il en devait jamais recueillir. Il s'y était rassasié des joies et des amertumes familiales. Il y avait fait ses premières expériences de la société. Il y avait lu ses auteurs préférés, entrevu l'idéologie, découvert les mathématiques. Il y avait surtout connu, comme on les connaît à seize ans, l'amitié et l'amour. Enfin la nature, qui environnait sa laide cité d'un décor sublime, lui avait révélé quelques beautés inoubliables. Beyle avait donc épuisé toutes les nourritures intellectuelles ou sentimentales que sa patrie lui pouvait procurer. Il était temps pour lui d'en sortir. Depuis longtemps il ne songeait plus qu'à cela.

Le dernier examen de l'Ecole centrale lui avait fait éprouver l'ivresse d'un triomphe. Elle l'attendrit. Il eut des aphorismes généreux : « En ce moment, déclara-t-il au milieu de ses camarades pleins d'admiration, on pardonnerait à tous ses ennemis [1]. »

Puis il alla se reposer de son surmenage à la campagne, et savourer en paix sa jeune renommée, en face de ces montagnes éloquentes, bien faites pour surexciter en lui les plus fières ambitions.

1. *H. Br.*, II, 71.

Mais avant tout il fallait quitter Grenoble, devenue pour celles-ci un théâtre bien mesquin. Il semble que Chérubin ait compris lui-même que Paris seul était digne d'un jeune homme si plein d'avenir. Pourtant Beyle eut d'abord des craintes : « Mon père me donnerait-il de l'argent pour aller m'engouffrer dans la nouvelle Babylone, dans ce centre d'immoralité, à seize ans et demi ? [1] » On se défiait de la capitale à Grenoble, et Chérubin tenait à la vertu de son fils.

Il se décida néanmoins, cédant peut-être aux conseils des amis et des maîtres, ou gagné par l'exemple de ses compatriotes. Le grand renom tout neuf de l'Ecole Polytechnique attirait les provinciaux [2]. Il fut résolu que Beyle irait se présenter aux examinateurs [3]. Et Beyle partit pour Paris.

Le départ fut triste. C'était en automne. Sous les arbres dépouillés du Jardin de Ville, devant les maisons de la rue Montorge, la famille et les amis entouraient cet enfant qui s'en allait si loin, tout seul, dans une ville comme étrangère.

Chérubin Beyle pleurait. Si l'on en croit Stendhal, les larmes de son père ne surent lui inspirer ni tendresse ni pitié. Il le trouva laid [4]. Son oncle Gagnon lui offrit de l'argent, qu'il n'accepta point, et des conseils pour réussir auprès des femmes, qu'il recueillit précieusement, et dont il ne devait faire aucun usage. Enfin son cousin Romain Colomb l'embrassa en sanglotant, et lui-même sans doute l'imita [5]. Mais il ne s'en est pas souvenu.

Et Beyle, en compagnie d'un M. Rosset, à qui l'on avait confié son inexpérience, roula vers la grande ville, en

1. *H. Br.*, II, 72.
2. Colomb, *Not.*, XVIII-XIX.
3. Faut-il croire que la décision n'avait été prise qu'au dernier moment ? Toujours est-il que Beyle apparaît le dernier sur la liste des seize candidats qui s'étaient fait inscrire en l'an VIII. Le premier avait donné son nom le 21 vendémiaire ; celui de Beyle ne fut mis sur la liste que le 16 brumaire, huit jours après son départ. (Archives de Grenoble, LL 224.)
4. *H. Br.*, II, 73. « J'ai été de tout temps très sensible aux adieux », a écrit Stendhal (*Napoléon*, 200).
5. Au moins l'excellent Colomb nous l'assure. (*Not.*, XIX.)

méditant d'y conquérir enfin la gloire, et une maîtresse.

Cependant ses grands-parents, Chérubin Beyle, ses jeunes sœurs, regardaient tout en larmes s'éloigner la voiture, et se disaient sans doute en le suivant des yeux qu'ils le reverraient en uniforme galonné de guerrier et de savant.

Mais Beyle allait les décevoir, comme lui-même allait être déçu.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER

Préface 1

GRENOBLE

(1783-1799)

LIVRE PREMIER

LES ORIGINES D'HENRI BEYLE

I. — Le moment de sa naissance..... 3
II. — Chérubin Beyle..... 10
Sa famille. — Son milieu. — Sa race.
III. — Henriette Gagnon 34
IV. — Les Gagnon..... 40
Leur origine. — Henri Gagnon. — Elisabeth Gagnon.

LIVRE II

LES ANNÉES HEUREUSES

I. — La maison de la rue des Vieux-Jésuites..... 65
II. — La première enfance..... 70
Henri Beyle et sa mère. — Mort d'Henriette Gagnon.

LIVRE III

LES ANNÉES AMÈRES

I. — Dans la maison du docteur Gagnon..... 83
II. — La tante Séraphie..... 91
III. — Chérubin Beyle et son système d'éducation..... 98

IV. — L'abbé Raillanne..... 113
V. — L'éducation de la haine..... 123
VI. — L'âme profonde..... 132
Lambert. — Le Voyage aux Echelles.

LIVRE IV

LA CONQUÊTE DE LA LIBERTÉ

I. — Après la tyrannie Raillanne..... 145
La vie familiale. — Le maître Durand et la culture latine. — La ruse.
II. — Les livres..... 158
Le goût des lettres. — Les conseils du docteur Gagnon : d'Horace à Molière. — Les auteurs préférés : Destouches, *Don Quichotte*, l'Arioste. — Les lectures secrètes : *Félicia ou mes Fredaines* ; les *Liaisons dangereuses*. — La littérature sensible : J.-J. Rousseau et Florian.

LIVRE V

HENRI BEYLE A QUINZE ANS

I. — Le Romanesque..... 199
II. — La Religion..... 203
III. — La Politique..... 215

LIVRE VI

BEYLE A L'ÉCOLE CENTRALE

Préambule..... 235
I. — L'esprit des Ecoles centrales..... 237
II. — L'Ecole centrale de Grenoble..... 241
III. — Les études d'Henri Beyle..... 253
IV. — Les Belles-Lettres..... 257
M. Dubois-Fontanelle. — Les premiers essais dramatiques d'Henri Beyle. — Racine et Shakespeare.
V. — L'Idéologie..... 279
VI. — Les Sciences..... 286
Beyle mathématicien. — Dupuy de Bordes et Gabriel Gros.
VII .— Le Dessin..... 297
Les débuts de Beyle chez M. Le Roy. — L. J. Jay. — *Les Réflexions sur la Poésie et la Peinture* de l'abbé Dubos.

VIII. — Henri Beyle et ses camarades..... 312
Son attitude. — Ses amis : Colomb, Faure, Mante, Plana, Crozet.

LIVRE VII

LA DÉCOUVERTE DE LA VIE

I. — Grenoble à la fin du XVIIIe siècle..... 329
II. — Romain Gagnon..... 338
III. — L'Amour..... 346
Tempérament amoureux. — Premiers émois. — Virginie Cubly.
IV. — L'Amitié..... 367
Victorine et François Bigillion.
V. — La Nature..... 377
La sensibilité visuelle d'Henri Beyle. — Il découvre la nature. — Le caractère et l'influence du paysage dauphinois. — Claix.
VI. — Le départ de Grenoble..... 397

TABLE DES MATIÈRES..... 401

Abbeville. — Imprimerie F. PAILLART.